HISTOIRE

DE L'ÉGLISE.

LYON.—IMPRIMERIE D'ANT. PERISSE,
IMP. DE N. S. PÈRE LE PAPE
ET DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE,

PAR BÉRAULT-BERCASTEL;

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE DE SA CONTINUATION DEPUIS 1720 JUSQU'A 1830,

PAR M. L'ABBÉ COMTE DE ROBIANO.

TOME PREMIER,

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DE L'ÉGLISE JUSQU'A LA MORT DU GRAND CONSTANTIN EN 337.





LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES.

LYON, Rue Mercière, 33. | PARIS, Rue Pot-de-Fer-St-Sulpice, 8.

1841

C
sa
d'
m
sc
q

AU ROI.

SIRE,

*C'*EST *au Successeur de Clovis, de Charlemagne, et de saint Louis; c'est au Fils aîné de l'Eglise, qu'il est juste d'en offrir l'Histoire. Qui peut s'intéresser plus efficacement à la gloire de l'Evangile, qu'un Prince mûri dès son printemps par la sagesse et le commerce des sages; qu'un Prince qui honore sa foi par la pureté et la noble*

simplicité de ses mœurs, et qui, invité par tous les plaisirs, n'en connoît point de plus doux que de procurer le bien de ses peuples?

J'ose ajouter, SIRE, *qu'il n'est point d'ouvrage plus digne de paroître sous vos augustes auspices, que l'Histoire d'une Religion qui apprend à rendre, avec une égale fidelité, à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. Loi d'amour et de sentiment, qui fait regarder au chrétien, et surtout au François, ses rois comme ses pères. Il suffit de la montrer sous ses traits naturels, cette doctrine ennemie de la contention et de l'amertume, pour y attacher la docile et religieuse Nation qui se glorifie, entre toutes les autres, de n'avoir point encore varié dans sa foi, et à qui tous les efforts de l'impieté, sous le règne de l'un de nos plus vertueux Monarques, ne raviront jamais cette inestimable prérogative.*

A l'exemple de VOTRE MAJESTÉ, SIRE, *qui n'aime à régner que sur les cœurs, et qui réprime bien plus volontiers la licence par la douce impression de ses vertus, que par l'appareil formidable de sa justice; c'est par la peinture des attraits les plus engageants de la vérité, et par le spectacle des grands modèles que l'Eglise a fournis dans tous les âges, que nous combattrons, sans les irriter, les ennemis de la foi et des mœurs. Heureux si,*

par nos foibles travaux, nous pouvons animer les sujets à suivre les traces d'un Prince, qui porte si justement le nom glorieux de Roi Très-Chretien.

Je suis, avec un très-profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant, et très-fidèle serviteur et sujet,

L'Abbé DE BERAULT-BERCASTEL.

A
ta
n
tr
ou
ce
av
to
ti

po
di
sty
du
no
et
leu
luc
fau
pro
ver
pat

tra
la s
neu
gni
ins
avo
nar

abr
mo
plu
bie

PRÉFACE.

A LA première annonce d'une nouvelle Histoire de l'Eglise, certains lecteurs trouveront nos travaux inutiles, et diront que nous avons de quoi satisfaire la diversité même des goûts. D'autres, en plus grand nombre ou d'un plus grand poids, désirant un ouvrage qui tienne le milieu entre l'histoire de M. l'abbé Fleury et celle de M. l'abbé de Choisy, applaudiront au dessein que nous avons conçu de remplir leur vœu; c'est-à-dire, de donner une Histoire de l'Eglise, moins étendue que celle de Fleury, plus instructive et moins superficielle que celle de Choisy.

Il y auroit de la présomption à prétendre surpasser le premier, pour ce qui est de la critique ou de l'exactitude, du choix et de la distribution des matières, de l'édifiante et persuasive simplicité du style. Mais trente-six volumes considérables, tant de l'auteur que du continuateur, effraient bien des personnes, parmi celles que nous avons directement en vue; savoir, les jeunes ecclésiastiques, et ceux des simples fidèles qui veulent s'instruire parfaitement de leur religion. Si tout néanmoins s'y trouvoit d'une nécessité absolue et universelle, ce seroit à la seule étendue de la matière qu'il faudroit s'en prendre, sans chercher une brièveté impossible ou préjudiciable. Mais pour la classe nombreuse des lecteurs que nous venons de marquer, il paroît qu'on peut leur épargner une bonne partie de ces longueurs.

Quant à l'histoire de l'abbé de Choisy, on y voudroit au contraire moins de brièveté. Il appréhendoit, dit-il, de l'alonger et de la surcharger d'érudition. Mais sans la rendre beaucoup plus volumineuse, il la pouvoit rendre plus utile, lui donner même plus de dignité, en se renfermant dans son objet, en ne mêlant pas à chaque instant le profane avec le sacré, les intrigues du monde et de la cour, avec les austérités du désert ou du cloître : en un mot, en ne donnant pas une sorte d'histoire universelle pour l'Histoire de l'Eglise.

Outre ces deux Histoires ecclésiastiques, nous avons différents abrégés. Les uns, fort concis, ne peuvent que rappeler à la mémoire ce qu'on sait d'ailleurs. Les autres plus étendus, et à cet égard plus dignes du titre d'histoire que celle de Choisy, mériteroient bien des observations. Mais, content de retracer les saines maxi-

mes en général, nous nous abstiendrons, avec la circonspection la plus délicate, de tout ce qui pourroit aigrir l'esprit, tant des auteurs qui n'ont point de principes, que de ceux qui, paroissant quelquefois en connoître, n'y sont pas invariablement fidèles.

Ce que nous avons dit de la marche des deux historiens, entre lesquels nous prétendons garder le milieu, suffit pour donner une idée de notre plan. Nous essayons de rassembler, dans un ouvrage d'une étendue mitoyenne, les avantages particuliers de nos différentes histoires de l'Eglise, d'en retrancher les superfluités, les traits qui sont défectueux, ou par eux-mêmes, ou par la manière de les présenter; de mettre enfin cette histoire, par sa juste proportion, sa méthode et sa simplicité, à la portée des fidèles qui aiment à connoître leur religion dans ses principes.

On a cru qu'une Histoire ecclésiastique, tracée sur ce plan, ne seroit pas inutile, après tous les ouvrages que nous avons sur la même matière. Quant à l'exécution, on n'espère y réussir qu'en profitant des travaux de tant d'auteurs, qui ont successivement aplani cette carrière. On trouve dans leurs écrits les matériaux tout prêts, arrangés jusqu'à un certain point, plus ou moins avantageusement présentés; on voit jusqu'où ils ont poussé leurs succès, jusqu'où ils pouvoient avancer encore. Nous partirons du point où ils sont restés; nous nous tiendrons en garde contre les préventions de chacun d'eux; nous approfondirons quelquefois les sources un peu plus qu'ils n'ont fait; nous consulterons quelques monuments qu'ils ont négligés, ou qui n'étoient pas déterrés de leurs temps; nous n'accorderons point une confiance exclusive à tel ou tel auteur, aux écrivains de tel ou tel parti; et le seul amour du vrai dirigera invariablement notre marche. C'est ainsi que, sans avoir la profondeur de nos guides, nous pourrons recueillir, au terme où ils nous auront conduits, quelques vérités qu'un pas de plus leur eût fait découvrir; et, sans nous répondre d'atteindre le but, nous approcherons le plus près qu'il nous sera possible.

Plût à Dieu que nous n'eussions qu'à donner la forme et l'arrangement aux matières, qu'à rassembler ce qui se trouve épars dans une multitude d'ouvrages que peu de personnes peuvent lire, ou se procurer! Nous ne ferons pas difficulté de puiser, comme il est de toute nécessité pour le fond des choses, dans tous les auteurs; de les suivre dans leur choix; d'en saisir les traits les plus intéressants; d'user même de ces expressions propres et justes, consacrées par l'usage des saints docteurs et des écrivains sûrs, principalement en matière de dogme, où il est si dangereux de donner du neuf. Il

n'est point de lecteur sensé qui ne nous sache gré de nous énoncer en bien des rencontres, comme les historiens qui ont touché avant nous les mêmes objets. Souvent il n'est qu'une manière de bien rendre une pensée ; et nous aimons beaucoup mieux, dans ces cas, répéter l'expression la plus convenable, d'après ceux qui nous ont précédés, que d'en substituer de foibles ou d'impropres, comme une émulation mal entendue l'a fait faire à plusieurs des écrivains les plus modernes. Peu jaloux de la gloire de l'invention, et content de donner à cette Histoire, s'il nous est possible, une marche libre et facile, une manière propre et naturelle, nous nous proposons, et nous le déclarons hautement, de tirer parti de tous les ouvrages anciens et nouveaux, qui pourront contribuer à enrichir le nôtre. Tel est le juste hommage que nous rendrons à tous nos écrivains ecclésiastiques de quelque célébrité, nommément à l'histoire de M. Fleury, comme à la plus exacte et à la plus parfaite, ou du moins, selon ses plus sévères critiques, comme à la meilleure collection de mémoires pour l'Histoire de l'Eglise. Mais c'est ici le but ou la fin des choses, qu'il importe infiniment de ne point perdre de vue.

Ce seroit, sans contredit, s'en écarter, que de vouloir tout dire, de rapporter ou de toucher tous les événements, de raconter une infinité de faits minutieux et informes. Certes, nous ne pouvons suivre de meilleurs modèles que les écrivains inspirés. L'histoire de l'ancien Testament, qui fait la première partie de l'Histoire ecclésiastique prise dans toute son étendue, les fastes du peuple de Dieu, toutes les divines Ecritures nous apprennent ce qu'il convient de relever ou de négliger. Ce qui pique une vaine curiosité, ce qui a trait aux vues humaines, aux intérêts passagers et purement terrestres, s'y trouve extrêmement abrégé, n'y est présenté que sous les faces qui tiennent aux choses d'un ordre supérieur. Mais dans les différentes parties de l'histoire des Hébreux, comme dans le peu qu'elle raconte des autres nations, les écrivains sacrés s'étendent avec complaisance sur tous les événements et sur tous les objets religieux, sur les merveilles de la foi et de la vertu, sur tout ce qui élève l'esprit au Dieu qui s'exprimoit par ces dignes organes.

Tout tendra donc, dans cette Histoire de l'Eglise, à former le cœur et les mœurs. Les faits n'en seront, pour ainsi dire, que l'écorce. Sans accumuler tous ceux de même espèce, on ne choisira dans le même nombre que les plus propres à développer et à inculquer les vérités solides qu'on veut établir ; mais en évitant le ton de moralité, la profusion des maximes et des sentences, en faisant peu

de réflexions, en donnant lieu d'en faire beaucoup. C'est par les faits, sans doute, que doit instruire l'histoire, qui consiste essentiellement dans le récit des faits.

Pour l'Histoire ecclésiastique, son objet n'est autre chose que la foi, la discipline et les mœurs, c'est-à-dire, le principe et les effets de l'autorité de l'Eglise, les maximes de son gouvernement, les différents moyens de sanctifier ses membres, les ressources admirables dont l'Esprit saint l'a prémunie contre tous les efforts que fait l'enfer pour en rompre l'unité, et pour en ternir la pureté. Voilà les bornes que nous marque la nature des choses, et dans lesquelles nous nous renfermerons ponctuellement, résolus surtout à n'insérer dans tout le cours de notre ouvrage nulle opinion d'école, encore moins celle de parti. Nous apporterons une attention religieuse à nous régler constamment, dans notre marche, sur celle du concile de Trente, autant remplie de sagesse que de dignité, et qui, en écartant jusqu'au moindre soupçon de partialité, n'épousoit ni ne combattoit aucun des sentiments libres et controversés entre les orthodoxes. Enfin, dans notre idée, l'Histoire de l'Eglise en abrégé, ou plutôt en substance et en grand, c'est l'histoire de sa sainte intégrité, des qualités essentielles qu'elle doit conserver avec éclat et sans interruption, jusqu'à la consommation des siècles.

Partant de ce point fixe, et l'ayant toujours sous les yeux, le choix et la distribution des faits, le fond et la forme de notre ouvrage sont dès lors décidés ; la liaison si difficile des matières, les transitions dominantes, tracées ou déterminées. Dès lors nous voilà bornés aux grands faits : ce qui n'est que trait isolé, à plus forte raison les matières étrangères et profanes, ne trouvent plus de place dans ce majestueux ensemble. Et cette conclusion pratique nous paroît d'une telle importance, que, dans les personnages qui ont rempli des rôles relatifs au siècle aussi-bien qu'à la religion, nous distinguerons, avec la précision la plus exacte, les traits de l'un et de l'autre. On ne doit nullement confondre, dans un prince chrétien, ce qu'il a fait comme prince avec ce qu'il a fait comme chrétien ; de même qu'en certains prélats, ou dans les prélats de certains âges, dans ceux de l'empire françois, par exemple, sous la seconde race de nos rois, et dans ceux d'Allemagne, tels qu'ils sont encore aujourd'hui, il faut avoir, et nous aurons attention à ne pas confondre ce qu'ils ont fait comme seigneurs temporels, ou comme premiers vassaux de l'empire, avec les devoirs et les fonctions propres de l'épiscopat et du christianisme.

Ainsi parviendrons-nous à ne rien dire d'inutile, et à ne rien omettre de nécessaire. Nous regagnerons sur les superfluités et les digressions un champ suffisant, pour traiter d'une manière convenable les événements qui tendent à notre but, et sans effrayer nos lecteurs par le nombre des volumes, nous pourrons leur présenter les grands faits, non par un seul endroit, mais sous toutes leurs faces, et avec toutes leurs circonstances importantes. On pourra marquer les ressorts ou le principe des actions, l'ordre et la suite des desseins, les ressources et les moyens employés pour les exécuter. Tel est l'usage que nous voulons faire de cette philosophie dont on se pique si fort aujourd'hui dans l'histoire, où elle a sans doute ses excès, mais dont elle est cependant l'âme, et qu'elle empêche de dégénérer en un sec et vain exercice de mémoire. Pratique d'autant plus convenable pour l'Histoire de l'Eglise, que rien ne contribue davantage à la vraisemblance, sans laquelle les vérités les mieux établies obtiendroient difficilement la croyance qu'il importe sur toutes choses de faciliter.

Par toutes ces attentions, le cours de l'histoire prendra de la rapidité ; il attachera, il intéressera, pour peu que l'exécution réponde au projet. Ne fît-on qu'un abrégé très-succinct, encore devroit-on manier de la sorte ce qu'on jugeroit digne d'y trouver place. C'est principalement l'inobservation de ces règles, qui rend ennuyeux et rebutants, non-seulement la plupart des abrégés, mais plusieurs traits d'histoire, où l'on voit les faits si nus et si décharnés, qu'ils perdent tout ce qu'ils pouvoient avoir d'instructif et de persuasif.

Quoi qu'il en soit des autres méthodes, celle dont nous venons de présenter les traits principaux, nous a paru d'autant plus convenable, que nous ne travaillons pas pour les savants, ni même pour les personnes occupées d'une étude profonde. Elles ne trouveront de trop longue haleine, ni Fleury, ni Tillemont, ni Baronius, ni les différents auteurs qui ont approfondi plusieurs points particuliers de l'Histoire sainte. Souvent encore croiront-elles devoir puiser dans les sources antiques, vu tous les périls que l'on court, en donnant une confiance illimitée à un écrivain, quels que soient sa réputation et son mérite.

Mais cette classe distinguée de lecteurs n'est pas la plus nombreuse, et l'on se propose ici l'utilité du très-grand nombre, de tous ceux qui unissent à l'esprit du christianisme tant soit peu d'éducation et de culture, spécialement des jeunes ecclésiastiques, et des prêtres trop occupés des fonctions publiques de leur état, pour

donner beaucoup de temps à la lecture de l'histoire. Sur ce qu'on leur a souvent représenté l'avantage de bien connoître l'Eglise qu'ils servent avec zèle, ils en liront peut-être une fois la longue et profonde histoire : mais ce n'est qu'en se familiarisant avec ces sortes de connoissances, qu'on en peut retirer un solide avantage, et non par la teinture imparfaite que laisse une lecture rapide, souvent interrompue et poussée avec peine jusqu'aux derniers volumes.

Pour leur donner encore plus de facilité, pour faire dans les esprits d'heureuses impressions et les rendre durables, nous diviserons notre matière, c'est-à-dire toute la durée de l'Eglise depuis son établissement jusqu'à nos jours, en quatre parties, marquées chacune à son coin, par la nature du plus grand nombre des événements. La première comprendra l'Histoire de l'Eglise primitive, avec les temps qui s'en rapprochent, depuis l'institution de cette Eglise jusqu'au sixième siècle inclusivement; ce que nous appellerons siècles de lumière et de ferveur. La seconde partie renfermera les cinq siècles suivants, où les grands talents furent plus rares dans l'Eglise, comme dans tous les états, et qu'on peut appeler siècles d'ignorance : dénomination devenue ordinaire, mais que tout orthodoxe instruit n'emploie que d'une manière comparative, et dans un sens bien différent de celui des sectaires qui l'ont mise en usage. Dans la troisième seront compris les douzième, treizième et quatorzième siècles, qu'on peut appeler, avec les mêmes modifications, siècles de relâchement. Dans la quatrième enfin, le reste des temps jusqu'à celui où nous vivons, et qu'on nomme, en deux sens bien différents, siècles de réforme.

Suivant les principes de la raison aussi-bien que de la piété, les qualifications de ces quatre âges ne doivent pas se prendre dans le sens rigoureux qu'y attachent les ennemis de l'Eglise. Il en est de cette division, comme de toutes les choses morales, dont le district et les dépendances n'ont jamais de bornes précises. Des espaces de temps si considérables se trouvent nécessairement mêlés de ferveur et de relâchement, de ténèbres et de lumière, de dépravation et de réforme, de régularité humble et sincère, et de rigorisme hypocrite. Il est même de foi, que, dans les plus mauvais temps, l'Église ne se vit jamais réduite à un tel état d'opprobre et d'obscurité, que le ministère essentiel de l'édification et de l'instruction en fût interrompu. Il n'est ici question que de différencier, en faveur de l'ordre, ces âges entr'eux. Mais si l'amour de la précision et de la clarté nous fait employer les expressions reçues, l'impartialité,

l'esprit d'équité nous obligent de les ramener à leur juste sens, et nous osons espérer d'en confondre les inventeurs par leurs propres inventions.

Reprenons chacun de ces âges, et présentons le germe des idées saines que nous prétendons faire éclore du récit des faits compris sous ces quatre époques. Pour le commencement de notre histoire, ou du cours suivi de notre narration, nous n'avons pas cru le devoir prendre plus haut qu'au temps de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, qu'au cénacle où ils se trouvoient rassemblés, et qu'on peut regarder comme le berceau de l'Eglise. Quand on en fixeroit la naissance à celle de son divin Instituteur ; comme l'Evangile ne nous laisse pas ignorer ce qui concerne la vie mortelle de ce Dieu-Homme, il n'est aucun fidèle qui ne puisse recourir à cette source sacrée, et nul de nos pieux lecteurs, à qui elle ne soit familière. Il n'en est pas ainsi des travaux apostoliques des premiers disciples du Fils de Dieu, ni de ceux des coopérateurs qu'ils s'associèrent. L'histoire en est rapportée en partie dans les actes des apôtres ; mais ces monuments, aussi infaillibles sans doute et aussi divinement inspirés que l'Evangile, se taisent sur plusieurs événements qui n'entroient pas dans le plan de l'historien sacrée, et qui ne laissent pas de porter sur des fondements solides.

Considérant d'ailleurs ces premiers siècle, tels qu'ils sont incontestablement, comme les plus féconds en doctrine et en vertu, comme la base de la religion et de la piété ; nous recueillerons avec un soin religieux les trésors épars dans tous les anciens monuments : mais nous n'avons garde d'entasser tant de richesses, sans exception et sans choix. Il ne s'agit pas de faire une mention particulière, encore moins l'analyse de cette foule d'écrits, si volumineux dès les premiers siècles. Comment suffire à une pareille entreprise, je ne dirai pas dans une histoire abrégée, mais dans le plan le plus vaste et le mieux rempli ? La méthode que nous nous sommes prescrite, nous ne nous en départirons jamais, sous quelque prétexte que ce soit ; mais après avoir fourni, dans chaque genre, autant de traits qu'il en faut pour atteindre notre but, nous éviterons cette surabondance démesurée, qui, en le faisant perdre de vue, produiroit encore la confusion et l'ennui.

Pour appliquer ce principe général à une espèce particulière, aux actes des martyrs, par exemple, il est bon d'avertir, que, sans laisser ignorer les prodiges de constance qui contribuèrent si efficacement à l'établissement du christianisme, et qui font une preuve des plus frappantes de sa divinité, nous n'entreprendrons pas d'épuiser

la matière. Les premiers prédicateurs de l'Evangile, et leurs dignes successeurs, cette nuée de généreux témoins qui signoient leurs témoignages de leur sang, et qui lui donnoient par là tant d'énergie; comment peindre tous leurs combats, si ce n'est dans un tableau consacré à ce seul objet, et assez étendu pour y ménager à chacun de ces héros un champ suffisant? Donner une narration circonstanciée de tous leurs travaux, de toutes leurs tortures, avec les interrogatoires et les réponses copiés dans toute leur longueur, c'est faire l'histoire particulière de ces martyrs, plutôt que l'Histoire générale de l'Eglise; c'est courir le risque de rebuter une multitude de lecteurs, dès l'ouverture de la carrière où ces longueurs se rencontrent.

Nous n'aurons garde cependant de tromper la pieuse attente des fidèles. Nous fournirons même une ample matière à cette partie de l'édification, en rapportant des actes originaux tout ce que le goût et la piété en désirent. Pour satisfaire jusqu'à la curiosité, concernant un objet aussi saint que la cause des premiers défenseurs du christianisme, nous donnerons la traduction littérale d'un bon nombre, et de tous les plus beaux traits de ces actes.

Nous en userons de même par rapport aux canons des conciles, aux règlements des premiers pasteurs, et aux œuvres des Pères. Tout est infiniment précieux dans les monuments des premiers siècles, auxquels on en appellera toujours, comme aux années les plus heureuses de l'Eglise : ces écrits inestimables font véritablement partie, et peut-être la partie capitale de son histoire, puisque ses lois fondamentales s'y trouvent consignées, qu'ils en font connoître les coutumes, les mœurs originales et le caractère; c'est-à-dire ce qu'il y a de plus essentiel dans notre objet, à n'en juger même que par analogie avec l'histoire de quelque peuple que ce soit. Mais prévenu que l'excès est principalement à craindre dans les choses les meilleures de leur nature, nous userons encore ici de sobriété : procédé d'autant plus convenable, que, pour acquérir la vraie science des Pères et des conciles, le secret unique est de puiser infatigablement dans les sources, et qu'en ce genre la présomption qu'inspirent les extraits et les analyses, est plus dangereuse qu'en tout autre. Ainsi, loin d'offrir à tout propos des morceaux détachés d'érudition, nous lierons au corps de l'histoire tout ce qu'il est à propos d'extraire des Pères et des conciles, de tous les dépôts de ce genre. Nous apporterons une attention toute particulière à discerner, à rédiger, à presser, à n'entasser jamais les pièces de même marque, à donner, autant qu'il est possible, un air aisé à cette

partie doctrinale de l'ouvrage. Par ce moyen, nous pourrons réduire la collection de tant de choses précieuses à de justes bornes, qui, sans rebuter aucun lecteur, seront suffisantes pour instruire ceux à qui nous prétendons particulièrement être utiles.

Nous nous resserrerons beaucoup plus encore, pour le second âge, qui comprend néanmoins cinq siècles, à compter depuis le sixième, le dernier qu'on puisse rapporter au bel âge de l'Eglise. Mais que serviroit de s'appesantir sur bien des espaces ténébreux, où, par une prolixité et des répétitions qui semblent affectées, quelques écrivains renommés font des impressions désavantageuses à l'Eglise dans les esprits foibles, et laissent à la plupart des lecteurs de vraies tentations à combattre? On a peine, quand on y réfléchit, à ne pas savoir mauvais gré à ces auteurs d'avoir chargé de tant d'ombres le tableau de cet âge : temps nébuleux à la vérité, mais, par comparaison, comme on ne sauroit trop l'inculquer, avec des temps plus heureux, et dans lequel l'épouse de Jésus-Christ ne fut pas moins sûrement guidée par l'Esprit saint, que dans ses jours les plus sereins et les plus brillants. C'est même à travers ces ténèbres, que la direction céleste est, à quelques égards, le plus sensiblement marquée. Voilà ce que nous ferons sentir en toute rencontre, sans manquer nulle part à la sincérité que l'histoire exige. Nous savons qu'elle n'est point un panégyrique, et que nous n'avons pas à faire l'éloge de l'Eglise, quoiqu'elle n'ait rien qui n'en soit digne, ni des grands hommes où des saints personnages qui ont le mieux mérité d'elle, et qui mêlent toujours aux dons parfaits d'en-haut quelques imperfections de l'humanité. Nous ne flatterons pas les portraits des premiers princes que la foi se glorifie d'avoir soumis à son joug, moins encore ceux de leurs favoris ou de leurs adulateurs. Nous laisserons voir le monstrueux mélange des idées de religion, et quelquefois des pratiques de piété, avec l'ambition romaine, avec la férocité des nations septentrionales, avec la corruption, la perfidie, la sacrilége hypocrisie des Grecs.

Depuis l'invasion des Barbares, et surtout des Musulmans, sous l'oppression où ils tinrent pendant plusieurs siècles des régions entières, toutes peuplées de chrétiens, l'instruction fut gênée, le culte sans éclat; le don de la parole et l'art du raisonnement se ressentirent au loin de la grossièreté des dominateurs. Les docteurs, les pasteurs prirent le goût d'une éloquence dégradée; et, à leur manière de traiter les sciences mêmes du sanctuaire, ils firent assez connoître l'étrange décadence de tous les talents naturels. Les règnes brillants de quelques princes chrétiens, tels que Charlemagne, re-

mirent les sciences ou au moins l'étude en honneur, et contrastèrent d'une manière frappante, avec la triste obscurité répandue partout ailleurs. Mais, au sein même des nations chrétiennes les plus florissantes, la puissance de l'Eglise ou de ses prélats, la part honorable qu'on leur donna au gouvernement féodal, en plongea un grand nombre, malgré les réclamations d'un nombre plus grand encore, dans la dissipation du siècle et les agitations de la cour. Ils ont des sujets, il faut les régir et les défendre ; ils tiennent une partie considérable des forces de l'empire, il en faut maintenir, dans la même proportion, la sûreté et l'intégrité ; ils se trouvent à ses assemblées les plus tumultueuses, les plus fastueuses, ils en soutiennent les résolutions, ils en procurent au besoin l'exécution par la force ; ils vont à la guerre, ils y disposent au moins leurs vassaux : de là quels périls pour le saint ministère ! et dans plusieurs en effet, quelle négligence des sciences sacerdotales, des fonctions modestes et paisibles de la cléricature ! Nous ferons connoître ces abus, autant que l'exigent la vérité et la liberté de l'histoire. Nous ne dissimulerons pas la grandeur d'un mal, bien capable de toucher toute âme sensible aux vrais intérêts de la religion ; mais qui fait la tâche de l'homme, et, si l'on veut, de bien des ecclésiastiques, non celle du sacerdoce ni de l'Eglise. Or, comme nous faisons l'Histoire de l'Eglise, et non de la dépravation ni de la foiblesse humaine, nous ne nous étendrons sur ce dernier article, qu'afin de rendre plus sensible le miracle de la propagation et de la conservation de l'œuvre de Dieu, malgré tous les assauts du monde et de l'enfer.

Le troisième âge ne présente pas un champ plus heureux, dans les relâchements qu'occasionnèrent les révolutions des douzième, treizième et quatorzième siècles. L'ignorance, comme on vient de l'observer, commença plutôt à causer beaucoup de relâchement, et même beaucoup de désordre et de corruption. Mais, par le mot de relâchement, nous n'entendons pas ces fougues soudaines des passions, ces débordements de vices effrénés, qui proviennent de l'obscurcissement de la raison et plus encore de l'indifférence où jette ce genre de stupidité, par rapport aux principes des mœurs et de la conduite. Ici l'on veut parler d'une sorte de relâchement raisonné et réduit, pour ainsi dire, en système, par un peuple qui substitua la voix de la présomption et du préjugé à celle de ses pasteurs. Abus qui, tirant son origine de loin, s'étoit affermi par le temps et l'habitude, par l'ignorance ou l'oubli des anciennes règles. L'on n'en vint pas d'abord à ce point d'aveuglement : pour y parvenir, il fal-

lut des siècles entiers de négligence. On doit encore remarquer, comme nous le ferons sentir en chaque occasion, que l'enseignement public ne varia jamais sur aucun article de la loi divine, ni de la discipline qui tient à l'Evangile. Loin qu'on puisse citer aucune décision canonique et générale en faveur de la dépravation, on voit au contraire, jusque dans les temps les plus malheureux, que la multitude des pasteurs et les vrais fidèles ne cessoient d'invoquer les anciens canons, toujours universellement révérés, et même retracés, d'une manière effective, dans la conduite de plusieurs d'entr'eux. Mais l'abus, en différents points, n'eut que trop d'ascendant sur bien des personnes de tout état, et sur quelques-unes du rang le plus saint et le plus sublime.

Grégoire VII[1] avoit commencé, sur la fin de l'âge précédent, à se conduire par des maximes inconnues au temps de saint Léon, de saint Grégoire le Grand, de tous les Pères les mieux instruits des vraies prérogatives de l'Eglise. Il devoit ces notions nouvelles à la collection plus ancienne des canons d'Isidore, formée sans discernement, dès le huitième siècle, des lettres attribuées aux papes, et des prétendus décrets des conciles. Partant de ce faux principe, ce pontife, avec un grand zèle et d'éminentes vertus qu'on ne sauroit lui refuser, étendit ses prétentions aux choses de ce monde, qui ne sont point du royaume spirituel de Jésus-Christ et de son Eglise. Jusqu'ici ce n'étoit que le premier effet d'une critique peu éclairée, que l'esprit d'ambition et d'indépendance affectoit de prendre pour la plus précieuse découverte. Quand on recommença de cultiver les lettres, dans le douzième siècle, les mauvaises études, telles qu'elles sont dans leur renouvellement, c'est-à-dire, bien plus dangereuses que l'ignorance, réduisirent les préjugés en maximes : c'est à quoi servit principalement le décret de Gratien, l'oracle de l'Europe,

[1] Voyez sur ce S. Pontife, tant maltraité par quelques historiens français ou protestants, un opuscule de Muzzarelli : (N.° 13, Avignon, 1826.) Ce savant théologien de la sainte Pénitencerie établit et *prouve :* 1.° que Grégoire VII se régla toujours *sur les maximes et les décrets de l'antiquité ;* 2.° qu'il usa de la plus grande circonspection pour n'être pas trompé dans la connoissance des fautes qu'il devoit punir ; 3.° qu'il eut toujours pour maxime d'accorder le pardon à quiconque se montroit repentant de sa faute. D'où il conclut qu'on ne peut attaquer la conduite de S. Grégoire VII, sans attaquer toutes les lois de la prudence et sans condamner les pratiques de l'ancienne Eglise. Ces trois propositions de fait sont démontrées par une preuve de fait, c'est-à-dire par les lettres mêmes de ce Pontife.

Voyez aussi Marchetti, archevêque d'Ancyre dans son excellente Critique de Fleury, page 49 et 66, etc., édition de Besançon, 1818.

Note de l'Editeur.

ou, pour parler plus exactement, de l'Italie sa patrie; puisqu'il fut ordonné, en France, de ne l'enseigner qu'avec de sages restrictions. L'équité demande qu'on observe encore que les nouvelles maximes durent beaucoup moins leur fortune aux théologiens, qu'aux flatteries politiques et intéressées des légistes ou jurisconsultes. Mais en fin il n'y eut que trop de personnes qui ne reconnurent pas les fondements ruineux sur lesquels portoit le droit nouveau; je veux dire les fausses décrétales, dont toutefois nous ne prétendons pas faire puérilement un monstre exterminateur, et la cause universelle de tous les maux de la religion.

Gardons un juste milieu; en nous défiant avec justice de l'ancienne critique, n'ayons pas une déférence aveugle pour la moderne, qui n'auroit d'autre titre que ses vagues déclamations contre la crédulité des anciens. Mais, en nous rappelant une règle de prudence si nécessaire, nous n'en regardons pas moins, comme apocryphes et vraiment abusives, les prétendues décrétales qui donnèrent lieu à certaines entreprises d'Innocent III, par exemple, d'Innocent IV, et de quelques autres papes, dans le treizième siècle et les suivants : procédés qui étonnèrent encore, depuis ceux de Grégoire VII.

A l'aspect du champ que nous nous ouvrons, on doit reconnoître que nous ne sommes pas disposés à trahir le devoir le plus indispensable de l'historien, à violer, à exténuer les droits sacrés de la vérité. Non, nous ne dissimulerons rien; nous n'affoiblirons aucun genre d'inculpation; nous présenterons tous les griefs, vrais ou prétendus, avec toute l'ingénuité que peut donner l'espoir de les voir tourner à la gloire même de l'Eglise.

Après la première source de relâchement dont nous venons de parler, une plus féconde encore furent les croisades[1], ou plutôt la manière dont se firent ces expéditions. Sans prononcer avec la témérité passée en mode, et néanmoins si digne de décri par le ton seul de ses zélateurs, sans prononcer sur la substance de la chose envisagée sous toutes ses faces, et bien moins encore sur tant d'illustres et vertueux personnages qui en furent les auteurs ou les approbateurs, on peut dire qu'en voulant réprimer des usurpateurs barbares, pour qui les lois de l'équité naturelle n'étoient pas

[1] Le sentiment de l'auteur est encore bien favorablement modifié, quand on a lu la belle et intéressante *Histoire des croisades* par M. Michaud, et les sages réflexions qu'a faites sur ce sujet M. de Saint-Victor dans son *Tableau historique et pittoresque de Paris*.

Note de l'Editeur.

plus sacrées que celles du christianisme, tous les états du monde chrétien se bouleversèrent, avec un tumulte et un désordre que put à peine dissiper une longue suite de siècles. Tout devint guerrier dans le sein pacifique de l'épouse du Christ. Des prélats, qui déjà se croyoient excusables en combattant pour l'empire, se jugèrent dignes des célestes récompenses, en versant leur sang pour la conquête d'une terre consacrée par celui du Fils de Dieu. Quel fut donc l'enthousiasme des autres conditions? On aimoit à croire que les périls ou les travaux de quelques mois expieroient tout ce qu'on avoit à se reprocher d'iniquités.

On vit substituer les exercices militaires aux œuvres humiliantes et aux plus rigoureux canons de la pénitence, sans trop examiner si la compensation étoit convenable, et à quelles bornes on devoit la restreindre. Ainsi les lois pénitentielles commencèrent à tomber, ou à demeurer sans effet. Car il ne s'agit point ici du droit des indulgences, aussi ancien dans l'Eglise et aussi divin que le pouvoir des clefs : mais uniquement de l'abus qui peut se glisser dans leur dispensation. Cependant les idées de dispense ou de commutation ayant une fois pris dans l'esprit des peuples, malgré le zèle des pasteurs éclairés, on en fit un étrange usage. Quand il n'y eut plus moyen d'entrer à main armée dans la terre et la ville saintes, on acquit par négociation et à prix d'argent la faculté d'y aller en qualité de pèlerin : non que les pèlerinages n'aient une origine plus ancienne ; mais on n'avoit pas encore vu des peuples entiers couvrir sans interruption la route des saints lieux, avec cette inquiétude qui les y avoit conduits autrefois, les armes à la main. Ces attroupements nouveaux se portèrent non-seulement aux lieux consacrés par la mort du Rédempteur, mais aux tombeaux des saints apôtres, à saint Jacques de Compostelle, aux extrémités de l'Ibérie, et dans les contrées les plus sauvages du Nord, après que de nouvelles croisades y eurent établi de nouveaux conquérants et de nouveaux colons. Sur le même principe, mais contre l'avertissement de bien des prélats, et le sentiment exprès des conciles, on convertit la pénitence en une espèce de trafic : on prétendit, tantôt acquérir à prix d'argent le pardon de ses péchés, tantôt se rédimer des autres satisfactions par les récitations multipliées et bien comptées du psautier ; et quantité de fidèles, abusés par leurs préventions, se flattèrent de recouvrer l'innocence et toutes les vertus, sans un vrai changement de cœur, au moins sans des épreuves durables et solides qui pussent répondre de la persévérance.

On substitua les pratiques d'une dévotion arbitraire aux devoirs

... les plus graves et les plus incontestables. Par ces seuls principes, quelques évêques des plus grands siéges se transportèrent à Rome, non-seulement des provinces circonvoisines, mais des Iles Britanniques, du fond de la Germanie et de la Scandinavie. Peu contents d'avoir rendu au successeur de Pierre un hommage propre à resserrer les liens de l'unité, et à communiquer aux peuples le respect dû au siége qui en fait le centre; assez souvent, et sous le prétexte de quelques avantages qui n'entroient point en comparaison avec les fruits de la résidence pastorale, ils multiplioient ces voyages, et séjournoient long-temps loin de leurs ouailles, exposées par-là au danger de la séduction et de la perversion. Les souverains pontifes, de leur côté, outre les justes causes qu'ils eurent quelquefois de visiter les princes et les peuples, le firent aussi en des circonstances où ils ne devoient que les édifier par la réputation de leurs vertus, et par les oracles sortis, pour ainsi dire, immédiatement du tombeau des saints apôtres. Ils fixèrent même leur demeure loin des lieux où Pierre avoit établi son siége; et l'église de Rome, réduite à une triste viduité sans manquer d'époux, apprit pendant une longue suite d'années leur élection et leur mort, c'est-à-dire le commencement et le terme de son union avec eux, sans avoir joui de leur présence. Par un attachement trop naturel à leur nation, quelques-uns d'entr'eux parurent oublier, qu'en leur qualité de pères communs des fidèles, tout le monde chrétien étoit devenu leur patrie. D'autres gémirent, mais inutilement, de la contrainte où les tenoit la puissance politique, afin de perpétuer leur dépendance. Cependant les Romains irrités par la douleur, et abusés par l'intérêt, commencèrent à distinguer entre la chaire et le pontife. Ils crurent, ou feignirent de croire, que le centre de l'unité tenoit plus au climat qu'au titre ou au caractère, et que la puissance de Pierre ne pouvoit plus subsister si loin des lieux où il l'avoit établie. De là la multiplication de cette dignité prééminente qui est nécessairement une, et qui s'anéantit en se multipliant; de là ces scissions et ces intrusions, d'autant plus funestes qu'elles étoient mieux colorées. Il ne s'agissoit plus, comme autrefois, en certaines conjonctures extraordinaires et peu durables, d'un schisme évidemment criminel : ici les droits, de part et d'autre, étoient si plausiblement défendus, et par-là même si fort obscurcis, que l'œil le plus sain ne distinguoit plus le légitime pontife. Il fallut, pour faire usage du discernement, que la confusion devînt absolument insupportable; qu'au lieu d'un premier pasteur, on en vît jusqu'à trois, et que l'on craignît d'en voir encore davantage. Alors les princes et les

prélats, le peuple et le clergé, tous les ordres de fidèles se pressèrent de chercher le remède à ce mal extrême; et l'on conçut de toute part des idées de rétablissement et de réforme. Mais ici finit le troisième âge de l'Eglise, ou les siècles du relâchement le plus long et le plus marqué qui l'ait fait gémir, et dont nous presserons le récit avec la même rapidité que pour l'âge précédent.

Pour la quatrième et dernière partie, nous la traiterons dans le même goût que la première. Elle ne peut pas être plus utile; mais n'ayant point encore été donnée dans notre langue, avec autant de succès que les trois précédentes, c'est-à-dire que l'Histoire Ecclésiastique des quatorze premiers siècles; elle exige un soin particulier, et une étendue qui ne laisse point d'autres recherches à faire. D'ailleurs, comme elle se rapproche du temps où nous vivons, les faits beaucoup mieux connus se présenteront avec plus d'abondance, ou avec des circonstances qui demandent plus de développement

Qu'on ne craigne donc pas de nous voir rien sacrifier d'intéressant à une frivole symétrie, ou user alors d'une briéveté mal entendue. Dans ces derniers siècles, comme dans ceux qui les précèdent immédiatement, il est assez d'autres retranchements à faire, ne supprimât-on que les portraits et les éloges d'une infinité de mérites subalternes ou factices, aussi indifférents pour nous que chers aux écrivains de parti. Que nous importent, ainsi qu'à tout humble fidèle, ces bruyants déclamateurs qui n'avoient rien de distingué que leur arrogance, et qui s'érigeoient en réformateurs, avec d'autant plus d'audace, qu'ils ne figuroient point assez dans la hiérarchie, pour que les coups de la réforme tombassent sur eux?

Depuis les préliminaires du concile de Pise jusqu'à la conclusion de celui de Florence, il y eut sans doute des hommes respectables par leur science et par leur vertu, qui, avec autant de sagesse que de justice, réclamèrent la pureté de l'ancienne discipline. Mais combien ne fut-on pas étourdi, et souvent scandalisé par des clameurs séditieuses sur le dépérissement de l'esprit de l'Eglise dans son chef et dans ses membres! Combien de sujets n'avons-nous pas encore de gémir, sur la révolution funeste qu'elles firent dans les esprits, contre le respect dû à l'épiscopat et à ses saintes assemblées! Cet âge est donc nommé l'âge de réforme, soit pour cette manie qui agita d'abord infructueusement une foule présomptueuse de censeurs sans mission, soit pour le rétablissement réel de l'ordre, ou de cette discipline fondamentale qui tient à l'esprit de l'Evangile, et qui peut bien avoir son accroissement et son déclin, mais qui ne doit jamais périr. Or qui, à ce sujet, ne rendra spécialement

justice aux pères du concile de Trente? Nous ne pesons pas encore toute l'importance des obligations qu'a l'Eglise notre mère, et que nous avons tous à ces dignes oracles de l'Esprit saint. Comme à chaque partie de notre histoire nous joindrons un discours sur chaque âge de l'Eglise, nous nous réservons de faire sentir alors les avantages inestimables que ce saint concile a procurés au monde chrétien. Qu'on se borne ici à comparer en général la face de l'Eglise, telle qu'elle est de nos jours, la décence du clergé, la vigueur des lois qui la maintiennent, et la flétrissure imprimée aux vices contraires, avec ces temps malheureux où le concubinage des clercs, par exemple, n'étoit plus noté de toute l'infamie qu'il mérite, ne les privoit point du ministère honorable des autels, ni de la libre jouissance de leurs revenus : à ce sujet, qui ne reconnoîtra que Jésus-Christ n'abandonne point son épouse en l'éprouvant ; que si, par la nature des choses humaines qui ne sont point à l'épreuve du temps, ce dernier âge n'égale pas le premier en splendeur, au moins le cours des siècles n'imprime point de rides sur le front de l'Eglise, ne flétrit pas sa beauté, et que la sainteté est un de ses apanages, aussi durable que la vérité?

Voilà ce que nous avons dessein de faire sentir dans toute la suite de notre ouvrage, la protection perpétuelle du Seigneur sur le corps de son peuple, la sainteté de l'Eglise, aussi-bien que son infaillibilité, sa beauté même et son éclat jusque dans les temps les plus ténébreux, et malgré les taches qui ont souvent défiguré une partie de ses membres. Rien de plus propre à nourrir ou à ranimer la foi, à lui donner ce degré de vie et de vigueur; sans quoi ce don toujours fertile, ou de sa nature en fruits de bénédiction et de salut, ou par notre faute en fruits de mort et de perdition, ne serviroit que de matière à une condamnation plus rigoureuse.

Cette réflexion suffit pour faire sentir l'utilité de l'histoire ecclésiastique, et nous nous croyons dispensés de rien ajouter à tout ce qu'on en a dit avant nous. Il seroit peu sensé de s'étendre avant d'entamer la narration, pour être court et serré dans la narration même. Quant aux propriétés de notre ouvrage, c'est à ceux qui le liront qu'il appartient d'en juger; et nous nous abstiendrons de tout ce qui sembleroit tendre à autre chose qu'à le leur rendre utile. La seule vue de l'auguste objet que nous avons à traiter, doit nous tenir en garde contre tout ce qui ressent l'esprit de prétention. C'est uniquement la nécessité de rappeler, du moins les lecteurs chrétiens, aux saints principes du goût et du jugement, qui nous fait encore dire un mot sur la simplicité du style et de la méthode que nous avons cru devoir employer.

Tout doit être noble, mais simple, dans un sujet saint. Je sais que pour édifier plus sûrement, il faut se faire un devoir, et si l'on veut, un art de plaire; mais toujours selon les lois de la vérité, de la simplicité et de la sévère raison. Un lecteur judicieux sent, à la seule manière d'écrire, si on cherche à l'amuser, ou si l'on tend à lui être utile. Il ne convient pas sans doute, qu'un auteur, sous prétexte de piété, s'abandonne à la négligence : son style doit être exact et correct; mais il faut qu'il soit naturel et sage. Quel que soit le penchant de notre siècle vers l'enflure et les raffinements de toute espèce; quelle que soit dans le pays des lettres l'épidémie de l'épigramme ou de la maxime, de l'énergie guindée ou de l'afféterie puérile, en un mot, du faux brillant des pensées et de la nouveauté peu naturelle des expressions; la contagion n'a pas tellement prévalu, dans un temps si voisin du plus beau siècle de notre littérature, que des lecteurs, même chrétiens, puissent dédaigner un ouvrage où ils ne retrouveront pas le vernis emprunté des corrupteurs du goût et des ennemis de la religion.

Ils ne nous ont imposé, ni pour la diction, ni pour la méthode; en quoi nous avons cru devoir nous conformer également à la pratique des anciens. Qu'on défigure aujourd'hui tous les genres de composition; que des points les plus graves de l'histoire, on fasse des contes frivoles, et qu'on travestisse les hommes d'état en moralistes ou en discoureurs romanesques : qu'on partage encore les fastes de l'Eglise et des empires en sections et en paragraphes : nous ne nous sentons point assez de ressources dans le génie pour attacher nos lecteurs, en les conduisant par des routes où l'on ne rencontre aucun guide de l'antiquité. Ce n'est pas que nous voulions inculper le zèle ingénieux qui s'accommode jusqu'à un certain point à la foiblesse des lecteurs, ni censurer généralement la façon nouvelle de réduire, dans l'histoire, la matière de chaque siècle à cinq ou six chefs principaux. On peut l'employer avec succès, dans un abrégé concis; elle sert alors à faire retrouver plus facilement, et à rafraîchir la mémoire de ce qu'on a déjà vu et appris ailleurs. Mais ce seroit s'abuser étrangement, que de la donner en général pour une invention heureuse, et de la vouloir substituer à la manière de tous les grands historiens, qui n'ont connu d'autre ordre que celui des événements et des temps. Comme eux, nous avons pensé qu'elle jetoit inévitablement dans la nécessité, soit de hacher les faits, et d'ôter à l'histoire tout son intérêt avec son ensemble, soit de faire des répétitions ennuyeuses, que tout le fard de l'élocution ne sauroit couvrir. Le moindre développement porteroit cette observation

jusqu'à l'évidence ; mais nous en avons dit assez, pour rendre raison de notre marche, et pour préparer les esprits à nos fins, qui ne sont autres que la gloire de l'Eglise et l'édification de nos frères. Fasse le ciel que nous parcourions notre carrière avec la même simplicité et la même droiture d'intention que nous venons de la tracer !

On ne recommande rien davantage à ceux qui veulent tirer un fruit solide de la lecture de l'histoire, que d'avoir des tables dressées à cette fin. On en pourroit prendre le modèle dans quelques abrégés historiques, publiées avec succès : mais il sera beaucoup plus commode de trouver tous ces avantages réunis dans le même recueil. C'est pourquoi, outre les sommaires fort détaillés que nous plaçons à la tête de chaque livre, nous mettons à la fin de chaque volume des tables chronologiques, par le moyen desquelles on pourra se rappeler d'un coup d'œil les traits les plus intéressants et les plus dignes de recherche.

En conséquence, nous n'embarrasserons pas nos marges de calculs ou de dates, qu'il faudroit multiplier à l'excès, et souvent croiser, dans une histoire abrégée selon notre plan. Comme nous touchons quelquefois, dans la même page, les faits arrivés en des temps et en des lieux fort différents, ce seroit induire en erreur, que d'y laisser la même date : d'un autre côté, on ne produiroit que la confusion, en marquant ces dates, autant que l'exacte chronologie le demanderoit. Pour obvier à ces deux inconvénients, il faudroit s'engager dans un troisième, beaucoup plus fâcheux que les deux autres, c'est-à-dire qu'on se réduiroit à voltiger sans cesse d'incident en incident, d'une région à l'autre ; à couper la narration la plus intéressante, pour annoncer, par exemple, la mort d'un pape ou d'un empereur ; en un mot, à rompre à chaque instant le fil de l'histoire, contre les principes et la pratique des bons historiens de tous les temps. Nous ne laisserons toutefois rien à désirer, pour ce qui est de l'ordre et de la chronologie convenable à nos lecteurs. Outre les dates, que nous ne manquerons pas d'ajouter à la narration partout où elles seront de quelque conséquence, l'espace de temps compris dans chacun de nos livres, et marqué à leur frontispice, fournira tout ce qu'on peut raisonnablement demander en ce genre[1].

[1] Malgré ces observations de l'auteur, on a trouvé qu'il étoit souvent incommode de n'apercevoir pas de suite, en ouvrant un volume, à quel temps se rapportoient les événements dont on avoit le récit sous les yeux. Aussi a-t-on jugé plus commode pour les recherches et plus favorable à l'étude, de placer au haut des marges les dates principales ; en avertissant ici toutefois qu'elles ne doivent être considerées que

Comme l'usage des notes, poussé aujourd'hui à l'excès, diminue pareillement l'intérêt de la lecture, et laisse même beaucoup d'obscurité dans le texte ou dans l'esprit du lecteur, qui souvent ne se donne pas la peine de les lire; nous nous sommes particulièrement étudiés à les rendre peu nécessaires, à l'exemple des anciens, dont le texte net et plein ne laissoit point de notions ultérieures à désirer pour son intelligence, du moins à leurs contemporains.

Nous craignons même d'interrompre l'attention, par une multitude de citations. Ce ne sont pas des érudits que nous prétendons former; et pour les personnes ordinaires, il suffit de les prévenir que nous puisons habituellement aux mêmes sources que le torrent des bons auteurs. Quand nous croirons avoir de fortes raisons de nous éloigner des sentiments adoptés par coutume, par préjugé, sans un examen suffisant; quand la lecture de quelque trait extraordinaire pourra faire naître des doutes ou une curiosité raisonnable, nous ne manquerons point alors de citer nos garants et nos guides.

comme des *dates courantes* ou approximatives. Mais celles qui ne sont pas répétées ou qui se trouvent pour la première fois à la marge, indiquent *toujours* l'époque généralement certaine des faits qu'elles accompagnent. On a suivi, pour ce travail important, *l'art de vérifier les dates*, ainsi que pour les corrections de plusieurs fautes de chronologie qui s'étoient glissées dans les anciennes éditions.

(*Note de l'Editeur.*)

I
la
ph
le
D
gu
Co
ac
E
tio
co
Et
gé
Pl
Fa
sal
de
d'l
cul
de
sai
Tr
tio
de
Ev
en
l'il
Pa
na
Ge
de
Il
rin
cor

SOMMAIRES

EN FORME DE TABLE.

LIVRE PREMIER.

convertit en Macédoine une marchande Lydienne 59. Délivrance d'une possédée. Paul et Silas déchirés de verges, puis délivrés miraculeusement de prison. Réparation faite par les magistrats de Philippes 60. Paul dans l'aréopage 62. Travaux de Paul à Corinthe. Aquila et Priscille. Epîtres aux Thessaloniciens 64. Publication de l'évangile de saint Luc. Apollo. Miracles et succès évangéliques à Ephèse 66. Soulèvement des idolâtres contre l'apôtre. Première épître aux Corinthiens 70. Débordement de Corinthe 72. Apollone de Thyane 73. Seconde épître aux Corinthiens 76. Epître aux Romains. Epître aux Gaiates 80. Première épître à Timothée 82. Epître à Tite 83. Résurrection d'un jeune homme à Troade 84. Route de l'apôtre qui retourne en Judée. Agabe prophétise à Césarée 85. Prévention des Juifs contre l'apôtre des gentils 86. Il est arrêté tumultuairement. Le tribun Lysias se saisit de l'apôtre. Paul comparoît devant le conseil des Juifs 87. Le grand-prêtre Ananie 88. Conspiration des saducéens contre la vie de Paul 89. Il est conduit à Césarée. Félix, gouverneur de Palestine. Sa femme Drusille protége l'apôtre 90. Il appelle à César. Il paroît devant le gouverneur Portius-Festus, le roi Agrippa et la princesse Bérénice 92. Prédiction de l'apôtre dans une tempête. Il ne souffre aucun mal de la morsure d'une vipère 94. Guérison miraculeuse dans l'île de Malte. Paul arrive à Rome 95. Actions de saint Luc 97. Martyre de saint Jacques le Mineur *ibid.* Ananus déposé du pontificat. Epître de saint Jacques. Epître de saint Jude 100. Saint Siméon, évêque de Jérusalem. Succès de saint Paul à Rome 101. Epître aux Philippiens. Conversion d'Onésime 102. Epître à Philémon. Epître aux Colossiens. Epître aux Ephésiens 103. Epître aux Hébreux 104. Paul mis en liberté. Trophime d'Arles et Crescent de Vienne. Courses apostoliques de saint Pierre et de saint Paul 105. Seconde épître de saint Pierre 106. Les saints apôtres annoncent aux fidèles la ruine du temple de Jérusalem 107. Paul emprisonné par Néron. Seconde épître à Timothée 108. Fin de Simon le Magicien 109. Jésus-Christ apparoît à saint Pierre 110. Martyre de saint Pierre et de saint Paul. Persécution de Néron 111.

LIVRE SECOND.

Juifs maltraités de toutes parts 112. Commencement des sicaires 114. Phénomènes effrayants. Malédictions du juif Ananus 115. Révolte de Jérusalem. Juifs massacrés dans les provinces 117. Crestius-Gallus mis en fuite par les rebelles 119. Joseph se rend à Vespasien 120. Cruautés de Néron contre les chrétiens *ibid.* Fin de Néron. Galba, Othon, Vitellius, empereurs 121. Vespasien, empereur. Apollone de Thyane près de Vespasien 122. Guerre de Judée. Divisions et désordres de Jérusalem 124. Irruption des Iduméens *Ibid.* Jean de Giscale, Eléasar et Simon de Giora, chefs de factions opposées 125. Multitude prodigieuse renfermée dans Jérusalem. Faction d'Eléasar détruite. Approches des Romains, sous le commandement de Tite 127. Juifs crucifiés 129. Circonvallation et famine affreuse de Jérusalem 130. La ville basse forcée. Mère qui mange son enfant 131. Cessation des sacrifices 132. Incendie du temple 133. Massacre effroyable dans le lieu saint 135. Jérusalem mise à feu et à sang, et totalement détruite. Sort de Jean de Giscale et de Simon de Giora. Nombre des Juifs mis à mort *ibid.* Réduction entière de la Judée 136. Ecrits de Joseph. Secte des Nazaréens. Ebion 137. Cérinthe 138. Ménandre 139. Hermas compose son livre du Pasteur *ibid.* Epître de saint Clément aux Corinthiens 140. Ecrits apocryphes. Mort de Vespasien 143. Persécution de Domitien. Martyrs et confesseurs il-

nustres 144. Saint Jean l'évangéliste mis dans l'huile bouillante. Apocalypse 145. Apollone de Thyane accusé de conspiration 146. Nerva fait cesser la persécution. Actions de saint Jean l'évangéliste à Ephèse 147. Evangile de saint Jean. Ses épîtres 148. Sa mort 150. Mort de la sainte Vierge *ibid.* Persécution de Trajan *ibid.* Martyre de saint Siméon 151. Thébutis, Elxaï, nicolaïtes et gnostiques 152. Pline écrit à Trajan touchant les chrétiens 153. Saint Ignace condamné à mort 154. Epîtres de saint Ignace 157. Son martyre à Rome 160. Succession de papes. Différents martyrs 161. Trajan ralentit la persécution 162. Affreux tremblement de terre à Antioche, où se trouvoit Trajan 163. Erreurs des millénaires. Papias 164. Excès des Juifs révoltés sous la conduite d'Andrias 166. Persécution d'Adrien, Saturnin, Basilide, Carpocrate 168. Corruption des gnostiques *ibid.* Hérésie de Valentin 169. Tatien et Cassien 172. Ecrits de Celse contre les chrétiens *ibid.* Martyrs 173. Sainte Symphorose *ibid.* Apologie de Quadrat 175. Apologie d'Aristide. Remontrances de Serenius-Granianus. Adrien tout-à-fait changé en faveur des chrétiens 176. Jérusalem rebâtie sous le nom d'Elia. Révolte des Juifs sous la conduite de Barcoquéba 177. Ruine irréparable du corps de la nation juive 179.

LIVRE TROISIEME.

Mort d'Adrien 181. Antonin favorable aux chrétiens. Conversion du philosophe Justin. Son apologie des chrétiens 182. Rescrit d'Antonin en faveur de la religion chrétienne 187. Saint Télesphore, pape et martyr. Succession de papes. Hégésippe, premier historien ecclésiastique 188. Marc-Aurèle et Luce-Vère, empereurs. Martyrs sous Marc-Aurèle 189. Saint Polycarpe 190. Cerdon, Marcion et autres hérétiques *ibid.* Confession et martyre de saint Polycarpe 192. Son épître aux Philippiens 195. Martyre de sainte Félicité 196. Autres martyrs 197. II.e apologie de saint Justin 198. Sa confession et son martyre 199. Ses divers écrits 200. Peregrin se brûle aux jeux olympiques 201. Alexandre de Paphlagonie 203. Montan, Priscille et Maximille 204. Proclus, Eschine et Quintille 206. Théodote de Bysance *ibid.* Extravagances de plusieurs sectaires 207. Saint Denys de Corinthe et saint Pynite de Gnosse 209. Epître de saint Denys *ibid.* Canon des écritures par saint Méliton. Apologies d'Apollinaire et d'Athénagore 210. Miracle de la légion fulminante. Marc-Aurèle défend de dénoncer les chrétiens 211. Anciennes églises des Gaules 212. Saint Pothin. Martyrs de Lyon 213. Saint Symphorien martyrisé à Autun 219. Saint Bénigne de Dijon, et autres martyrs 222. Marcosiens hérétiques. Ouvrage de saint Irénée 223. Marc-Aurèle se laisse mourir de faim 225. Marcie rend l'empereur Commode favorable aux chrétiens. Martyre de saint Apollone, sénateur 226. Œuvres de saint Théophile d'Alexandrie 227. Pertinax, empereur. Julien achète l'empire. L'empereur Sévère favorise d'abord les chrétiens 228. Sérapion, savant évêque d'Antioche. Mission de saint Pantène 229. Saint Clément d'Alexandrie. Ses œuvres 230. Saint Narcisse, évêque de Jérusalem 232. Question de la Pâque 233. Polycarpe d'Ephèse 234. Lettre de saint Irénée au pape saint Victor 235. Persécution de Sévère 236. Martyre de Léonide. Commencements d'Origène 237. Martyre de sainte Potamienne 239. Martyrs Scillitains 240. Martyre des saintes Perpétue et Félicité, avec leurs compagnes 242. Saint Irénée immolé, avec une grande partie de ses ouailles 250. Autres martyrs de Gaule 251. Tyrannies de Plautien. Tertullien. Son Apologetique 252. Autres ou-

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIEME.

de Nicomédie, et d'une multitude de fidèles 382. Tout l'empire inondé du sang chrétien, excepté les états de Constance 383. Saint Sébastien 384. Sainte Agnès, vierge et martyre 385. Sainte Lucie. Saint Vincent de Saragosse 386. Saint Afre, saint Genès 387. Traditeurs. Fidélité de Mensurius de Carthage 389. Concile de Cirthe. Concile d'Elvire 390. Célibat du clergé 392. Cruauté impie de Maximien-Galère 393. Martyre des saints Taraque, Probe et Andronic 394. Saint Cyr et sainte Julitte martyrs. Courage étonnant de saint Barlaam 395. Conversion de Boniface et d'Aglaé 396. Saint Janvier de Bénévent. Les saints Caïus pape, Gabinius et Susanne 397. Histoire du pape Marcellin 398. Humiliation de Dioclétien 399. Constantin se soustrait à Galère, et succède à son père Constance 400. Calamités de l'empire 401. Mort funeste des persécuteurs Dioclétien, Hercule et Galère 402. Fausse modération de Maximin 405. Il recommence la persécution. Sainte Catherine et plusieurs autres martyrs 406. Epître canonique de saint Pierre d'Alexandrie 407. Saint Antoine vient à Alexandrie, au secours de la foi. Martyre et doctrine de saint Lucien 408. Apologie d'Arnobe 409. Ouvrage d'Hiéroclès contre la religion. Le philosophe Porphyre 410. Tyrannie de Maxence. Chasteté courageuse d'une dame romaine 411. Guerre de Maxence et de Constantin 412. Apparition de la croix à Constantin 413. Défaite et mort de Maxence 414. Edit de Constantin et de Licinius en faveur du christianisme 417.

LIVRE SEPTIÈME.

HEUREUX état de l'Eglise 420. Edit envoyé à Maximin pour arrêter la persécution 421. Guerre et fin de Maximin 422. Punition de toute la race des derniers persécuteurs. Lactance 424. Religion et libéralités de Constantin 426. Progrès du schisme des donatistes 427. Recours des schismatiques à la puissance impériale 429. Concile romain contre les donatistes 430. Condescendance excessive de Constantin 431. Premier Concile d'Arles 432. Concile d'Ancyre 433. Concile de Néocésarée 436. Appel et fourberies des donatistes 437. Donat II. Circoncellions 438. Lois religieuses de Constantin 440. Persécution de Licinius. Saint Blaise martyr. Les Quarante-Couronnés 442. Saint Nicolas de Mirrhe confesseur. Défaite de Licinius 443. Zèle de Constantin 445. Prospérité de l'empire 446. Arius se joint à Mélèce. Saint Pierre d'Alexandrie condamne Arius. Saint Achillas trompé par Arius 447. Saint Alexandre condamne Arius en concile 448. Lettres de saint Alexandre. Eusèbe de Nicomédie 450. Ecrits d'Eusèbe de Césarée 451. La princesse Constance séduite par les ariens 451. Eusèbe de Nicomédie est l'âme de l'arianisme 455. Ariens reçus en Palestine 456. Modération de Constantin après une sédition 457. Osius envoyé en Egypte 458. Concile de Nicée 460. Les saints Potamon et Paphnuce 461. Saint Spiridion de Trimithonte. Saint Jacques de Nisibe 462. Principaux fauteurs de l'arianisme parmi les évêques 464. Blasphèmes d'Arius. Caractère de saint Athanase 466. Sage conduite de Constantin. Ordre de l'assemblée 468. Portrait de Constantin 469. Examen de la doctrine 470. Symbole de Nicée 472. Décision touchant la Pâque. Condamnation du schisme de Mélèce 474. Canons de discipline 475. Les grands siéges épiscopaux 476. Jugement sur le baptême des hérétiques 477. Contradiction d'Acésius, évêque novatien. Canons arabiques 478. Lettres confirmatives de l'empereur 479. Fête donnée à l'occasion du concile. Etat de la hiérarchie 481. Eusèbe de Nicomédie et Theo-

---

DE

L

et

ét

pr

fu

ch

un

gn

Il

se

mê

tal

un

un

he

frè

de

Di

la

dès

plu

l'h

I

HISTOIRE
DE L'ÉGLISE.

LIVRE PREMIER.

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DE L'ÉGLISE JUSQU'A LA MORT DES APOTRES SAINT PIERRE ET SAINT PAUL, EN 66.

L'ORIGINE de l'Eglise remonte jusqu'à celle du genre humain; et la religion de Jésus-Christ, à la considérer dans toute son étendue, commence à la chute du premier homme, ou à la promesse que Dieu lui fit d'un libérateur aussitôt après qu'il se fut rendu l'esclave du démon. Dès ce moment, l'homme pécheur, traité bien différemment des anges rebelles, fut élevé à un rang supérieur aux priviléges mêmes dont la libéralité magnifique et gratuite de son Créateur l'avoit comblé en le créant. Il doit naître de son sang, suivant la divine promesse, un fils semblable à lui en toutes choses, à l'exception du péché, et en même temps égal à Dieu, c'est-à-dire Fils de Dieu, aussi véritablement et aussi proprement que de l'homme. Unissant dans une seule personne la nature divine et la nature humaine, il a un droit naturel à l'héritage céleste, à la possession et au bonheur de Dieu même; et, en se dévouant à la mort pour ses frères selon la chair, il leur acquiert un titre à la participation de ses droits. Ainsi les hommes, déchus du rang d'amis de Dieu où les avoit élevés la justice originelle, deviennent, par la médiation de l'Homme-Dieu, les enfants même de Dieu; et dès lors s'établit, quant à son essence, la religion du Christ, plus merveilleuse encore, et beaucoup plus honorable pour l'homme que celle de l'état d'innocence.

Pour recueillir les fruits de cette divine médiation, tous les

hommes, tant sous la loi de la nature, que sous la loi judaïque, devoient croire au Rédempteur, n'attendre leur salut que de lui et de leurs œuvres unies à ses mérites. C'est pourquoi les pères transmettoient cette tradition salutaire à leurs enfants. Le Seigneur leur rappeloit souvent ses promesses; et, soit par la bouche des justes inspirés, soit par des types et des emblèmes propres à réfléchir la lumière qu'il y répandoit, tantôt il leur représentoit le pontife éternel, le conciliateur du ciel et de la terre, dans le pontife et le roi pacifique de Salem; tantôt, dans les souffrances du juste Job, il leur peignoit le modèle de toute justice en proie à l'opprobre et à la douleur, avant de reprendre une vie à jamais heureuse.

Toutefois les descendants du premier homme, naissant dans les ténèbres et la corruption, loin d'user du remède qui leur étoit préparé, augmentèrent par leurs fautes personnelles la dépravation de leur origine, donnèrent presque tous dans les égarements et dans les excès les plus déplorables, bâtirent des temples et consacrèrent des autels au premier auteur de leur dégradation et de leur infortune. Les abominations les plus sacriléges et les plus infâmes, furent érigées de toute part en culte religieux. Pour ne pas laisser éteindre dans le genre humain les lumières mêmes de la nature et de la raison; pour conserver dans leur âme l'empreinte de la divinité et la mémoire du Rédempteur promis, de la masse charnelle et corrompue, il fallut séparer un peuple particulier, et consigner dans la multitude et le merveilleux éclat de ses monuments, les traditions sacrées qui tendoient à leur entier anéantissement.

On vit alors le père des croyants abandonner, par l'ordre du Seigneur, la terre où il avoit pris naissance, et se porter vers le lieu qu'on croit avoir été celui de l'origine du genre humain, et qui étoit le plus propre à lui rappeler les anciennes miséricordes du Créateur. Alors se renouvellent et se multiplient les divines promesses, ou d'une manière littérale et précise, ou par des figures accommodées au génie du temps et du climat, et les plus capables d'y faire de profondes impressions. On promet au fils de Tharé, non-seulement qu'il deviendra père d'une nation plus nombreuse que les étoiles du ciel et que les sables de la mer, ce qui ne convint jamais qu'imparfaite-

ment aux Hébreux, resserrés dans les bornes de la Palestine; mais, ce qui convient évidemment et uniquement au Messie, on annonce que, dans un enfant d'Abraham, seront bénies toutes les nations de la terre. On l'oblige à imprimer dans son propre corps le sceau de la divine alliance, symbole du caractère ineffaçable que le sacrement de la régénération doit graver dans l'âme chrétienne. Dans son fils Isaac, qui naît, contre l'ordre de la nature, d'un père épuisé d'années et d'une mère stérile; dans cet enfant de bénédiction, qu'on lui ordonne de sacrifier sur une montagne, et qui porte lui-même à ce mont figuratif le bois de son sacrifice, on lui représente le Libérateur promis depuis tant de siècles, fils d'une vierge devenue féconde sans rien perdre de sa virginité, et portant au Calvaire la croix sur laquelle il doit être immolé.

Quand la postérité d'Abraham, d'Isaac et de Jacob eut formé un corps de nation; quand il plut au Tout-Puissant de la tirer de la terre de servitude, et de briser le joug de Pharaon, sans l'exposer aux coups de l'Exterminateur, ce fut le sang d'un agneau, figure de celui qui efface les péchés du monde, qui fit le salut de leurs familles. La multitude des sacrifices établis ensuite par le législateur d'Israël, et dont la multiplication même annonçoit l'insuffisance, les purifications, les oblations tant de fêtes et d'observances, ne tiroient leur vertu que de l'adorable victime qu'elles figuroient. Qui n'en retrouve, après les écrivains évangéliques, les traits dessinés dans le bouc émissaire, chargé des iniquités d'Israël; dans le serpent d'airain élevé à la vue du peuple pour sa guérison; dans le personnage étonnant de Samson, qui combat seul des armées entières, et procure en un moment, par sa mort, l'affranchissement de sa nation; dans Jonas englouti par la baleine, et reparoissant plein de vie au bout de trois jours?

S'il reste de l'obscurité dans ces figures, qui ne devoient être en effet que les ombres des choses à venir, quels torrents de lumières n'y répandent pas les révélations et les oracles des prophètes? Le législateur des Hébreux ne leur laisse point ignorer que ces lois ne sont qu'une ébauche [1]; que le règne des

[1] Deut. 18.

observances serviles n'aura qu'un temps; après quoi le Seigneur suscitera le grand prophète, qu'on doit écouter à jamais. On spécifie le temps, le lieu, toutes les circonstances de son avénement[1]; la petite ville de Bethléem qu'il doit élever par sa naissance au-dessus des plus illustres cités d'Israël; la tribu de Juda, et la race particulière de Jessé, d'où il tirera son origine[2]; l'époque précise de son avénement, aussi remarquable et aussi fameuse que la translation du sceptre de Juda dans une main étrangère; le calcul exact des années après lesquelles il doit paroître[3]; l'année même où il sera renié et mis à mort par son peuple. Avant la révolution de tant de siècles, avant la naissance de l'aurore, David voit ce fils[4], qu'il nomme aussi son Seigneur, sortir du sein de l'Eternel, et s'asseoir dans la splendeur des saints à la droite de son Père, sur un trône plus éclatant et plus inébranlable que les colonnes des cieux. Il entend le Très-Haut, qui lui dit de toute éternité : Je vous ai engendré aujourd'hui[5], et votre héritage sera l'empire de tous les peuples, sur lesquels vous régnerez par la douceur, par la vérité et par la justice : empire qui n'aura point de fin, et point d'autres bornes que celles de l'univers.

Les prophètes dans tous les temps ont publié les mêmes merveilles[6]; et l'on observe que, dans le dernier âge du peuple de Dieu, en conférant l'administration de la puissance publique à Simon, le dernier des frères de Judas Machabée, le décret d'investiture porte qu'il n'en jouira, lui ou ses descendants, que jusqu'à l'avénement du fidèle et véritable prophète. L'attente du Messie se répandoit au loin, hors des bornes où le Dieu d'Israël avoit jugé à propos de se faire particulièrement connoître. Job[7], au centre de la gentilité, professe clairement la croyance d'un Dieu fait homme, et nous dit en termes exprès, que son plus doux espoir est de contempler un jour son Dieu, son Rédempteur, vivant et visible à des yeux de chair.

Comme nous ne prenons pas l'histoire de la religion de ce Dieu incarné, à sa première institution, nous n'entreprendrons pas non plus de déployer toute la chaîne des prophéties.

[1] Mich. 5. — [2] Gen. 14. — [3] Dan. 9. — [4] Ps. 71. — [5] Ps. 2 et 44. — [6] Boss. *Hist. univ.* 2 part. 5. — [7] Job 19.

Dans ce que nous venons d'en rapporter, nous n'avons prétendu que préparer les esprits à la publication de l'Evangile, ou mieux encore à l'établissement et à la propagation de l'Eglise proprement dite. Mais pour bien remplir ce point capital de notre objet, nous allons encore présenter quelques traits d'Isaïe, qui semble autant l'évangéliste, que le prophète du Rédempteur.

D'abord il le voit et nous le montre aussi grand et aussi divin qu'il l'est de toute éternité dans le sein de son Père. Qui parlera dignement, s'écrie-t-il[1], de sa génération, plus pure et plus ancienne que celle de l'étoile du matin? Quant à sa génération temporelle, une vierge concevra, dit-il, et mettra au monde cet enfant admirable, fils de David et Fils du Très-haut, l'ange du conseil et de la force, l'auteur du bonheur à venir, le prince de la paix, l'Emmanuel ou Dieu avec nous, c'est-à-dire Dieu et homme tout ensemble[2]. Les ténèbres couvroient la terre, poursuit-il, et une profonde obscurité enveloppoit toutes les régions ; mais à la splendeur qui illustre la naissance de ce Dieu enfant, au lever de cette étoile merveilleuse de Jacob, les princes des nations se mettent en marche; ils viennent de Saba lui apporter leur or et leurs parfums; ils chargent leurs riches présents sur les dromadaires de Madian et d'Epha; les rois s'estiment heureux d'être ses nourriciers, et l'adorent, le front prosterné sur la terre, comme ses esclaves. Le prophète, dans ces sublimes figures, ne présente pas d'une manière moins expressive les prodiges que le Désiré des nations doit opérer dans l'ordre moral, autant et plus que dans celui de la nature. Quand votre Dieu viendra, leur dit-il[3], la douleur et les gémissements fuiront devant lui. A son aspect, le pied du boiteux deviendra léger comme celui du cerf, la langue du muet se déliera, l'oreille du sourd entendra, et les yeux de l'aveugle s'ouvriront. On verra le loup dépouillé de sa férocité, obéir à la houlette ainsi que la brebis, le léopard se jouer avec le chevreau, l'ours et le lion brouter à côté du bœuf, et le dard de l'aspic s'émousser dans toute l'étendue de la sainte montagne : c'est-à-dire, que la cruauté et la violence, la malignité, la perfidie, tout genre d'iniquité sera proscrit par l'Evangile,

[1] Is. 53. — [2] *Ibid.* 7 et 9. — [3] *Ibid.* 35.

comme le prophète l'explique lui-même, dans la cause étonnante qu'il assigne à ce nouvel ordre de choses. Car ce prodige, ajoute-t-il, arrivera, parce que la terre sera remplie de la connoissance du Seigneur. Il marque encore mieux l'établissement et la sainte fécondité de l'Eglise, lorsqu'il adresse ces paroles à cette mère des nations[1] : Poussez des cris de joie, vous qui n'enfantiez point, vous qui gémissiez depuis si longtemps dans l'opprobre de la stérilité. Les enfants de la femme ainsi négligée, dit le Seigneur, vont être en bien plus grand nombre que ceux de la première épouse ; ils accourront de l'Assyrie, de l'Egypte et des Iles, ou de l'Europe, de toutes les régions les plus éloignées. Non, vous ne vous souviendrez plus de votre longue viduité, et je vous ferai oublier jusqu'à la honte de votre jeunesse. Cherchez un vaste emplacement, déployez-y vos tabernacles, et les étendez à droite et à gauche : celui qui vous a choisie, s'attache inséparablement à vous ; son nom est le Seigneur, le Sauveur d'Israël, le Dieu de toute la terre. Je fonderai votre nouvelle habitation, vous dit-il, plus solidement que ne le sont les collines et les montagnes. Les remparts en seront de jaspe, les portes plus éclatantes et plus à l'épreuve que le saphir et le diamant. Mais l'appui inébranlable de votre puissance et de votre bonheur, ce sera la justice et la discipline que vos enfants tiendront du Saint d'Israël.

A ces traits de grandeur, sous lesquels on montre le Messie, on joint la prédication des douleurs et des opprobres dont il sera rassasié ; et tel devoit être le tableau, pour représenter dans son intégrité le ministère du Rédempteur. Dieu, offensé par les hommes, s'étoit engagé à leur pardonner ; mais il ne leur avoit pas promis un pardon gratuit. Il prétendoit au contraire, tout en signalant sa miséricorde, venger encore mieux sa justice et sa majesté infinie, que par la proscription des anges rebelles. Cette pleine satisfaction n'étoit pas au pouvoir d'une créature, quelque parfaite qu'on la supposât ; et un homme, sans être Dieu, n'y pouvoit atteindre. Mais un Dieu, sans être homme, ne pouvant ni s'humilier, ni souffrir, ne pouvoit pas non plus se la procurer

[1] Is. 54 et 60.

Il falloit donc un Dieu-Homme ; et si le Messie, chargé de la réparation, eût été quelque chose de moins, il se fût trouvé au-dessous de sa destination et de ses engagements.

C'est pourquoi Isaïe, après David, ne manque pas de joindre aux attributs du Fils de Dieu, les souffrances du Fils de l'homme, avec leurs circonstances les plus particulières. Le roi prophète [1] avoit vu tous les membres de cette grande victime disloqués par les tourments, ses pieds et ses mains percés, sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre, ses vêtements partagés, sa tunique jetée au sort, ses ennemis insulter avec amertume à ses douleurs, et, avec la férocité des plus cruels animaux, s'assouvir de son sang. Le fils d'Amos [2] voit l'homme de douleur frappé de la main de Dieu, traité comme le dernier des hommes, et réduit à une sorte d'anéantissement. Il le voit et le présente défiguré comme un lépreux, par les fouets, par les clous, par la couronne d'épines, par des plaies si multipliées, que depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, on n'aperçoit en lui aucun trait de sa divine beauté, ni presque de son humanité. Il paroissoit moins un homme, ajoute le prophète, qu'un ver de terre foulé aux pieds. Toutefois, reprend-il, il n'avoit commis aucune iniquité ; mais le Seigneur l'avoit chargé de tous nos forfaits, et c'est pour les expier, qu'il est ainsi moulu de coups ; c'est par ses blessures, c'est par la générosité de son oblation, que nous sommes guéris. Il est immolé, parce qu'il l'a voulu. Il n'a pas seulement ouvert la bouche pour sa défense ; il a été conduit à la mort comme un agneau qui ne se plaint pas sous la main qui le frappe.

Isaïe exprime jusqu'aux particularités les plus singulières, telles que la prière du Sauveur pour ses bourreaux, sa mort entre deux scélérats, et sa sépulture dans le tombeau du riche, ou de Joseph d'Arimathie. Mais ce qu'il publie avec le plus de complaisance, c'est la gloire de cette sépulture, si honorée en effet dans la suite par les hommages des plus grands potentats, par le concours des princes et des peuples du nord et du midi, de l'orient et de l'occident. Ainsi cette sublime prophétie nous

[1] Ps. 21. — [2] Is. 53.

préparoit-elle à l'explication de l'énigme qu'elle ajoute au tableau du gladiateur immolé; savoir, que, par les souffrances endurées pour les péchés d'autrui, il se feroit une longue postérité, qu'il dépouilleroit le fort armé de la manière la plus glorieuse, en affranchiroit les esclaves, et les rendroit justes de sa propre justice.

Qu'on rapproche à présent l'Evangile de ces différents oracles, proférés tant de siècles auparavant, et qu'on examine si tous les traits du tableau prophétique ne s'y rencontrent pas, comme dans l'unique objet qu'il peut représenter. C'est le pieux et consolant exercice que nous laissons à nos lecteurs, tous instruits de l'histoire évangélique, en leur indiquant cependant encore les traits qu'ils doivent observer avec le plus d'attention, dans la vie mortelle du Verbe fait chair.

Ils y remarqueront que, malgré les merveilles de sa naissance, ou demeurées secrètes, ou faisant peu d'impression sur l'Israélite charnel, son enfance et sa jeunesse se passèrent dans l'obscurité de la retraite et l'oubli des hommes. À l'âge d'environ trente ans, il se fait annoncer par le précurseur qu'Isaïe avoit appelé la voix de celui qui crie dans le désert[1]. Aussitôt après il paroît au grand jour, il exerce avec éclat le ministère de la parole, il lève tous les voiles des prophéties, il fait retentir les synagogues des vérités qu'elles n'ont point encore entendues; des flots de grâce et de lumière coulent de sa bouche; tous les assistants sont dans l'admiration, et se disent les uns aux autres : *N'est-ce pas le fils de l'artisan Joseph, qui montre cette profondeur de doctrine, sans avoir étudié les lettres?* Le monde en effet n'avoit jamais rien vu de semblable, pour le développement des divins mystères, pour la pureté et la sublimité de la morale, pour le pouvoir qu'il a sur tous les esprits.

En passant près d'un lac de la Galilée, il rencontre deux pêcheurs, Simon, depuis nommé Pierre, et son frère André, qui préparoient leurs filets; il leur dit : *Suivez-moi*; et ils abandonnent tout pour le suivre. Il s'attache ainsi tous les disciples qu'il juge à propos, avec une promptitude qui ne laisse pas à un fils le temps de rendre à son père les devoirs de la sépul-

[1] Is. 40.

ture, avec une constance qui ayant mis la main à l'œuvre, ne se permet plus un regard en arrière. Les troupes du peuple le suivent avec une ardeur semblable. Il gouverne les cœurs, il éclaire les esprits, il exerce les fonctions de la parole, d'une manière visiblement supérieure au pouvoir borné des scribes et des pharisiens.

Par quelles admirables leçons remplit-il, surpasse-t-il l'attente de la multitude, dès le premier sermon qu'il leur fait sur la montagne? Quelles idées de vertu et de perfection, élevées au-dessus des maximes de tous les législateurs, et des réformateurs les plus austères? Où a-t-il puisé cette morale si sublime et si pure, dont il donne les premières leçons? Du sein d'un peuple charnel, qui attache le salut à son temple et à ses observances extérieures; dans le temps où la doctrine de Moïse s'altère par les traditions multipliées des partis, les plus sublimes leçons se font entendre, et montrent que celui qui les publie n'en a tiré les éléments que de lui-même. Si votre justice, dit-il à ses disciples, n'est plus grande que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. On vous disoit d'aimer votre frère, et de haïr votre ennemi; et moi je vous commande de faire du bien à vos calomniateurs et à vos persécuteurs. On vous disoit de redemander œil pour œil, et dent pour dent; et moi je vous dis de porter la perfection jusqu'à présenter la joue gauche à celui qui vous donne un soufflet sur la droite, jusqu'à livrer votre manteau à celui qui vous enlève votre tunique. On vous disoit de ne point renvoyer votre épouse, sans lui déclarer par écrit que vous la répudiez; et moi je vous déclare que désormais quiconque abandonnera sa femme, hors le cas d'infidélité, ou qui épousera une femme répudiée, en quelque cas que ce puisse être, sera coupable d'adultère. Sachez même qu'en portant simplement un regard passionné sur une femme, vous en avez deja abusé dans votre cœur. On se borne à vous défendre la profanation du nom de Dieu; et moi je vous interdis tout jurement inutile, même par les créatures, en qui vous devez révérer le Créateur. Ne vous abstenez pas seulement de l'œuvre extérieure, mais des pensées et des affections mauvaises, qui souillent aussi l'homme, et lui corrompent le cœur d'où procèdent les œu

vres. Dans les exercices mêmes de la vertu, ne vous réputez pas innocents, si vous n'épurez soigneusement vos motifs. Quand vous faites l'aumône, ne l'annoncez pas au son de la trompette, comme les hypocrites, mais que votre main gauche ignore ce que donne la droite. Ne cherchez pas cette vaine récompense qui consiste dans l'estime du monde, mais les seuls regards du Père céleste qui pénètrent dans les lieux les plus cachés. N'amassez pas des trésors que la rouille consume tous les jours, et qui peuvent devenir la proie des voleurs: c'est dans le ciel qu'il faut placer votre trésor, avec toutes les affections de votre cœur. Il faut en un mot que vous soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.

Quelle sublimité de maximes et de législation! Mais plus différent encore de tous les législateurs, qui traçoient seulement les règles, sans donner la force de les réduire en pratique, il confère la grâce pour suivre tous ses enseignements, et les fait goûter aux âmes les plus dépravées. Il rend les pécheurs publics, les maîtres et les modèles de la perfection. A sa première invitation, Matthieu le publicain abandonne tout, et devient l'un de ses plus zélés coopérateurs. Le chef de ces publicains tant décriés, Zachée, le dispute au peuple fidèle, en piété et en humilité, exerce une libéralité qui confond toute l'ostentation pharisaïque. La pécheresse de Jérusalem fait une pénitence si exemplaire, que son nom se rend recommandable entre tous les justes que forme l'Evangile. La débauchée présomptueuse de Samarie ne sort pas seulement du schisme et du désordre, mais devient l'apôtre de ses concitoyens. Le larron se convertit si merveilleusement sur la croix, qu'au même jour qu'il est proscrit de la société des hommes, il entre en participation de la félicité angélique.

Le divin auteur de la loi de grâce fait pratiquer la perfection aux âmes foibles, et donne aux esprits les moins pénétrants, les plus hautes connoissances des choses de Dieu. La plupart des Juifs, avec la loi et les prophètes, qui étoient en grande partie des livres scellés pour eux, ne savoient pas même énoncer le premier de nos mystères. Si, en nommant le Dieu d'Israël *celui qui est*, ils pouvoient exprimer d'une

manière générale l'indépendance et l'infinie perfection de son être, au moins ne savoient-ils pas spécifier sa manière d'être en trois personnes également parfaites.

Dans les plus beaux temps des Hébreux, Salomon leur propose encore cette question singulière : *Dites-moi le nom de Dieu et le nom de son Fils, si vous le savez*[1]. Or Jésus-Christ nous apprend à tous que ce nom mystérieux est celui de Père, mais d'un Père qui engendre de toute éternité un Fils égal à lui, et que le nom de ce Fils, qui est l'empreinte éternelle de sa substance, et l'image naturelle de toutes ses perfections, n'est autre que le nom de Verbe. Avec le Père et le Fils nous connoissons pareillement le Saint-Esprit, qui est l'amour substantiel de l'un et de l'autre, et le lien éternel de leur union. C'étoit au Fils qui résidoit dans le sein du Père, et tout à la fois au milieu de nous, c'étoit à cette lumière qui éclate au milieu des ténèbres, de manifester à chacun des fidèles, ce qui n'avoit été connu jusque-là que des amis de Dieu, tels que les patriarches et les prophètes, ce qui fait l'admiration des chérubins mêmes. C'étoit à lui de nous apprendre d'où vient que le Messie, promis comme un homme sauveur des autres hommes, étoit en même temps annoncé sous le nom et les attributs inaliénables de la divinité, d'où vient qu'il est Dieu, Fils de Dieu, et tout ensemble homme, fils de l'homme; en un mot c'étoit à lui de nous apprendre qu'il est Dieu incarné, et qu'afin de réconcilier toutes choses en lui-même, il unit dans sa personne la nature humaine avec la nature divine. Or il l'a fait durant tout le cours de son ministère, en inculquant dans toutes les rencontres qu'il étoit descendu du ciel, et qu'il est cependant au ciel, et plus clairement encore, qu'il est fils d'Abraham, et qu'il étoit avant la création d'Abraham.

Mais avec quelle dignité, avec quel sang-froid adorable, si l'on peut s'exprimer ainsi, traite-t-il de si hauts objets? Ces merveilles, dont la perspective causoit des transports si étranges aux plus illustres des patriarches et des prophètes, ne l'étonnent nullement. Il en parle d'un air facile et naturel

1 Prov. 30.

comme étant né au sein de ces divines grandeurs, et comme l'éternel dépositaire des secrets de l'Eternel.

Il opère de même les prodiges de sa toute-puissance. Pendant plusieurs années consécutives, il parcourt la Palestine, en comblant de bienfaits miraculeux tous ses habitants, et lui seul ne ressent pas l'admiration qu'il excite. La mort de Lazare, qu'il arrache à la corruption du tombeau, après quatre jours de sépulture, n'est, dans son langage, que le réveil d'une personne endormie. Il dit au paralytique de trente-huit ans, sans nul signe d'émotion, et comme à un homme en pleine santé, d'emporter son lit, et de retourner à sa maison. Il commande, avec la même tranquillité et la même efficacité, à toutes les maladies et à toutes les puissances de l'enfer. Le principe de ces divines opérations est en lui; elles coulent de source, comme d'elles-mêmes, et semblent quelquefois prévenir ses ordres. Après que l'hémoroïsse eut été guérie par le seul attouchement de sa robe, *je sens*, dit-il, *qu'une vertu est sortie de moi;* et il en sortoit une infinité, dit l'évangéliste, qui rendoient la santé à tout le monde.

Il ne se montre pas moins le modèle de la perfection, que le docteur de la vérité et le maître de la nature. *Qui de vous me reprendra de péché?* dit-il au milieu d'une multitude d'ennemis attentifs et jaloux, sans qu'aucun d'eux ait jamais répliqué, que par ces injures vagues et grossières qui annoncent l'impuissance de former la moindre accusation plausible. Si on lui reproche de fréquenter les pécheurs et les publicains, c'est le dépit et l'orgueil pharisaïque qui tient en vain ce langage contre le plus humble et le plus grand des enfants des hommes.

Mais la pureté bien plus qu'angélique de ses mœurs est si reconnue, que, pendant tout le cours de sa vie, jamais la noirceur la plus envenimée ne tenta seulement de le calomnier sur cet article. Il se glorifie hautement, sans être jamais démenti, que toute son occupation est d'accomplir les volontés de son Père.

Quelle assiduité au temple, sa seule demeure dans Jérusalem, à la célébration des fêtes, à tous les exercices d'une

religion purement figurative, et près d'être abolie, mais qu'il honore jusqu'au dernier moment marqué par le Seigneur pour l'exaltation de son Christ! Quel zèle pour la maison de Dieu! Il en est dévoré. Ce prince de la paix, en toute sa vie, ne marque de colère qu'aux profanateurs, qui, de la maison de prière, font le théâtre de leur négoce et de leur avidité sacrilége. Quelle révérence pour la chaire de Moïse, malgré l'indignité de ceux qui y sont assis! Quelle déférence pour les prêtres! Il renvoie par-devant eux les lépreux qu'il a guéris miraculeusement; il soumet ses divines œuvres à leur examen. Quelle générosité! quel désintéressement! quel détachement des richesses et des grandeurs humaines! Ce sont des biens frivoles et dangereux dans ses principes; c'est un sujet d'effroi et de pleurs!

Plus indigent que les animaux sauvages, qui ont au moins une caverne pour se retirer, il n'a pas où reposer sa tête. Roi des rois, et Seigneur des seigneurs, comme Fils de Dieu; comme fils de l'homme, héritier du trône de David, les peuples, pénétrés de vénération pour l'auguste majesté de sa personne, le veulent établir dans la possession de tant de droits, et il prend la fuite, comme s'il étoit question de se dérober au comble de l'infortune. Il paie exactement le tribut; et, s'il veut qu'on rende à Dieu ce qui appartient à Dieu, il enseigne, par ses exemples, comme par ses préceptes, à rendre également à César ce qui appartient à César.

Quelle est sa charité et sa bienfaisance? Sa vie publique en fut un exercice perpétuel. Pour répandre en tout lieu ses bienfaits, il parcouroit sans cesse la Judée et la Galilée, les confins même de Tyr et de Sidon, quoiqu'il ne fût pas envoyé directement à ces villes idolâtres. Il faisoit du bien au pharisien jaloux, comme au plus fidèle Israélite, subordonnoit ses miracles et sa gloire au plus grand avantage de son peuple, n'opéroit point dans le ciel les signes qu'exigeoient les Juifs pour lui rendre leurs hommages; mais il délivroit les démoniaques, guérissoit les malades de toute espèce, ressuscitoit les morts, convertissoit les cœurs, remettoit les péchés, procuroit le salut des corps et des âmes en toutes les manières. L'envie et l'ingratitude, les emportements et les piéges, nul danger, nul obstacle

n'est capable de le rebuter. Il étonne ses disciples, par l'intrépidité avec laquelle il retourne au lieu où ses ennemis attentoient à ses jours, et avoient presque réussi tout récemment à le mettre à mort.

Quelle force enfin, et quelle divine constance dans la consommation de son sacrifice, où sa vertu toute nue le soutient, sans nulle consolation, sans nul applaudissement de la part de la multitude, qui n'est témoin de sa magnanimité que pour en blasphémer le saint héroïsme! Le plus vanté des philosophes [1], en cherchant l'idée de la vertu parfaite, a trouvé que, comme le plus odieux des mortels seroit le scélérat qui, par son hypocrisie, s'attireroit toute la considération due à l'homme de bien, aussi le plus estimable devoit être le juste infortuné qui, digne de toutes les récompenses de la vertu, seroit couvert de tous les opprobres du crime; ensorte que, n'ayant pour lui que sa conscience, il se verroit condamner par tout son peuple au dernier supplice. Idée juste et admirable, que Dieu n'a mise dans l'esprit d'un sage du paganisme, comme l'ont observé tant de Pères, que pour en montrer la réalité dans le Sauveur du monde, avec cette circonstance qui renchérit sur la chose: savoir, qu'il sut souffrir et mourir sans ostentation comme sans foiblesse.

Vertu la plus élevée au-dessus des forces d'un pur homme, et uniquement propre du Fils de l'homme, qui n'est qu'une même personne avec le Fils de Dieu; vertu qui le fait paroître encore plus grand dans les opprobres de sa mort, que dans les actions de sa vie les plus éclatantes, et qui, malgré le scandale du juif, et les risées du gentil, imprime au mystère de la croix le sceau frappant de la puissance et de la sagesse divine. L'auguste victime qui est immolée, ne l'est que parce qu'elle l'a voulu. Il a prévu cette mort annoncée par tant de prophètes; il en a prédit toutes les circonstances; il se livre lui-même, dès que l'heure des puissances de ténèbres est arrivée; et, en s'abandonnant entre les mains de ses ennemis, il leur défend d'attenter à la vie ou à la liberté de ses disciples. Il ne dit pas un mot pour sa défense; il impose un silence absolu à cette divine

[1] Plat. de Republic. l. 2.

éloquence qui avoit confondu tant de fois l'envie et la malignité ; il dédaigne la protection du président romain, qui n'attendoit, pour ainsi dire, que son aveu pour le délivrer. Par une magnanimité si nouvelle, il lui imprime une admiration mêlée d'effroi, il refuse un de ces signes qui lui étoient si familiers, à la curiosité d'Hérode et aux premières démonstrations de sa bienveillance, qu'il laisse dégénérer en une compassion aussi stérile que méprisante. Il n'ouvre la bouche que pour excuser les attentats commis contre lui, pour solliciter des grâces en faveur de ses bourreaux, pour accomplir les différentes parties des prophéties, jusqu'à ce que tout soit consommé. Cependant la terre tremble, les rochers se fendent, les tombeaux s'entr'ouvrent, le voile du temple se déchire; le soleil, sans que nul obstacle étranger arrête ses rayons, s'éclipse durant trois heures; toute la nature consternée rend hommage à son auteur; et pour montrer lui-même que sa mort n'est point l'effet de sa foiblesse, il pousse, en expirant, un cri si fort et si extraordinaire, qu'il fait publier aux païens mêmes, que celui qui meurt de la sorte est vraiment le Fils de Dieu.

Il ressuscite trois jours après sa mort, il apparoît triomphant à ses disciples, il raffermit ses apôtres, la base de cette Eglise immense, qui comprend toutes les tribus et toutes les nations; il donne la dernière forme à son ouvrage, fait reconnoître Pierre pour le prince du collége apostolique, lui confie, et à ses collègues, le pouvoir que son Père lui avoit remis, leur promet d'être avec eux par son assistance continuelle et quotidienne, jusqu'à la consommation des siècles. Toutefois il leur déclara qu'ils ne devoient pas mettre la main à la grande œuvre pour laquelle il les avoit choisis, sans avoir reçu auparavant, avec l'Esprit saint, les qualités plus qu'humaines qui les y devoient disposer. *En attendant,* leur dit-il avant de les quitter pour monter au ciel, *demeurez tranquilles à Jérusalem, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut.* Il les bénit ensuite, et en leur présence il s'éleva aux cieux, dans tout l'éclat de sa gloire, quarante jours après sa résurrection. Ils s'en retournèrent à Jérusalem, suivant ses ordres, y passèrent dix jours dans la retraite et la prière; et à cette époque, où se forma proprement l'Eglise, c'est-à-dire l'assemblée des fidèles sous

le gouvernement des pasteurs légitimes, va commencer le cours de l'Histoire que nous en avons entreprise.

L'an trente-trois de Jésus-Christ [1], selon la manière ordinaire de compter, Pierre, établi leur chef et son vicaire, proposa de remplacer, avant toute chose, le traître Judas, qui avoit été l'un des douze. En vertu de sa primauté ou de l'autorité suréminente dont il étoit revêtu, il s'éleva au milieu de ses dix collègues dans l'apostolat, et des disciples rassemblés à Jérusalem, au nombre d'environ six-vingts, et leur exposa la nécessité de remplir le collége apostolique. Ils l'entendirent avec tout le respect que méritoit le chef de l'Eglise, portèrent le même jugement que lui, et l'on procéda sur-le-champ à l'exécution.

On proposa deux sujets, Joseph nommé Barsabas en hébreu, en latin le Juste, et Mathias, l'un et l'autre si également doués des vertus et des qualités convenables, que l'on conjura le Seigneur de déterminer lui-même le choix entre les deux. On l'abandonna au sort, et il tomba sur Mathias, qui, de simple disciple se trouva aussitôt élevé à la dignité d'apôtre du premier ordre. Ainsi furent remplis, sans exception, les douze trônes où devoient s'asseoir, suivant la parole du Fils de Dieu, les pasteurs envoyés en premier lieu aux douze tribus d'Israël, dont ils devoient anathématiser les incrédules, et à qui ils devoient substituer des peuples plus dociles. Outre Pierre leur chef, et Mathias dont nous venons de parler, les dix autres étoient Jean et Jacques, fils de Zébédée; André, frère de Pierre, et le premier appelé; Philippe; Thomas, aussi ferme dans la foi, qu'il avoit paru chancelant; Barthélemy; Matthieu ou Lévi, qui avoit été publicain; Jacques dit le Mineur, fils d'Alphée et de Marie, sœur ou proche parente de la sainte Vierge; Simon de Cana; et Jude ou Thadée, frère de Jacques le Mineur. Tels furent les ministres que le Tout-puissant voulut employer à l'exécution du plus grand de tous les desseins; tous, à l'exception de Matthieu, gens sans fortune et sans lettres, sortis de la lie du peuple, et appliqués depuis l'en-

[1] Act. 1.

fance à la plus grossière des professions. Ils se tenoient depuis dix jours dans le recueillement, quand, le propre jour de la Pentecôte, ou de l'oblation des prémices du blé, l'une des trois fêtes principales du peuple de Dieu, sur les neuf heures du matin, au moment que l'on offroit au temple des pains du blé nouveau, on entendit tout à coup un grand bruit, semblable à celui d'un vent impétueux, dont retentit toute la maison où ils étoient assemblés. On vit, en même temps, des langues de feu descendre du ciel, et se reposer sur chacun d'eux. C'étoit le symbole de l'opération merveilleuse de l'Esprit saint, qui les remplissoit. Au même instant ce furent des hommes tout différents de ce qu'ils avoient été, d'une élévation d'âme extraordinaire, pleins de science et de lumières, en un mot, les dignes ministres de l'Eternel, et de généreux apôtres. Ils ne purent contenir l'ardeur sacrée qui les embrasoit; ils quittèrent leur retraite, et rendirent publiquement témoignage à Jésus-Christ.

On s'aperçut qu'ils parloient diverses langues, la solennité de la fête ayant rassemblé à Jérusalem toutes sortes d'étrangers, Juifs d'origine, mais habitants de tous les pays. Il y avoit des Parthes, des Mèdes et des Arabes; des gens de la Mésopotamie, de la Cappadoce, de toutes les provinces de l'Asie-Mineure, ainsi que de la Haute-Asie, et des îles nombreuses de la Grèce; des Egyptiens, des Lydiens, des Romains même, c'est-à-dire des Juifs nés en ces différentes régions, nouvellement arrivés en Palestine. Jamais le concours n'avoit été si grand pour la Pâque et les fêtes suivantes; tout le monde étant persuadé au rapport de l'historien Josèphe[1] que les prophéties touchoient à leur terme, et que le Messie alloit paroître. Les apôtres se mêlèrent dans la foule, annonçant l'Evangile à tous ceux qui les environnoient. Chaque étranger les entend parler dans sa propre langue, d'une manière si aisée et si naturelle, qu'il les croiroit du pays où il est né, s'ils n'étoient généralement connus pour de pauvres pêcheurs de Galilée, attachés dès leur enfance aux bords du lac, où leur travail fournissoit à leur subsistance. Ja-

[1] Joseph., Lib. Bell. VII, 12.

mais on n'a rien vu de semblable ; chacun est juge et témoin ; la calomnie elle-même est forcée de finir par l'admiration.

Le chef du collége apostolique adressa d'une voix haute la parole à tout le monde, exposa par ordre les mystères accomplis dans la personne de Jésus de Nazareth, et leur montra que le Fils de l'homme, que l'on avoit condamné quelques semaines auparavant, étoit en même temps le Fils de Dieu et le Messie. Trois mille hommes se convertirent.

Peu de temps après, sur les trois heures du soir, Pierre alla au temple avec le disciple bien-aimé. C'étoit le temps de la prière[1] ; et tandis que subsista la synagogue, que les fidèles circoncis vouloient révérer jusqu'à son extinction, ils ne manquèrent pas de suivre les exercices de la religion mosaïque. Les deux apôtres trouvèrent à la porte du lieu saint, nommée la Belle-Porte, un pauvre qui étoit né boiteux, et qui ne pouvant faire aucun usage de ses jambes, s'y faisoit tous les jours porter, pour demander l'aumône aux passants. Comme il s'y trouvoit fort assidument depuis une longue suite d'années, en ayant déjà quarante, il étoit connu de toute la ville. Il représenta sa misère aux apôtres, et les pria de la soulager. L'Esprit de Dieu les avertit intérieurement l'un et l'autre du prodige qu'il vouloit opérer par leur entremise. *Jetez les yeux sur nous*, dirent-ils à ce malheureux, d'un air attendri. Il les fixa avec toute l'attention que donne l'espérance. *Nous n'avons ni or ni argent*, reprit Pierre, *mais nous vous faisons le bien qui dépend de nous. Au nom de Jésus le Nazaréen, levez-vous et marchez*. Il le prit en même temps par la main, pour l'engager à faire usage de ses jambes. Le boiteux les sent aussitôt affermies ; et ne se possédant pas de joie, il la témoigne par des mouvements et des transports extraordinaires. Pierre et Jean entrèrent dans le temple : il suivit ses bienfaiteurs, et rendit au Seigneur les actions de grâces les plus expressives.

Ils s'avancèrent tous trois vers la galerie, qu'on nommoit le portique de Salomon. Tout le peuple épars dans le dehors, accourut de tous côtés ; et bientôt Pierre se vit entouré d'une

[1] Joseph., Ant. XIV, 8.

foule nombreuse, empressée à l'entendre, au sujet de la merveille qui venoit de s'opérer.

« Enfants d'Israël, leur dit-il, quel est le principe de » votre étonnement? et pourquoi arrêtez-vous les yeux sur » nous, comme si nous avions guéri cet homme par notre » propre puissance? Ce n'est pas nous, c'est Jésus-Christ, » Fils unique du Très-Haut, le même que vous avez livré à » Ponce-Pilate, en forçant ce gouverneur infidèle à porter » la sentence de condamnation; c'est ce fils de David, votre » Christ et votre vrai Roi, que le Dieu d'Abraham, d'Isaac » et de Jacob vient de glorifier. Vous lui avez préféré un insi- » gne brigand, un homicide; vous avez opiniâtrément sollicité » la délivrance du scélérat Barrabas, et fait proscrire l'Auteur » même de la vie, que Dieu a ressuscité d'entre les morts, » ainsi que nous l'attestons, nous qui l'avons vu de nos propres » yeux dans la gloire de sa résurrection et de son triomphe. » C'est par la foi qu'on doit avoir en lui, que cet homme » que vous voyez et connoissez tous, vient d'obtenir une gué- » rison parfaite, à la vue de tant de témoins. Toutefois, si » je vous dis, mes frères, que vous avez fait mourir le Juste » par excellence et le Messie, ce n'est pas pour vous faire » injure. Je reconnois, au contraire, que vous n'avez agi » que par ignorance, avec vos magistrats, vos anciens et » les princes de vos prêtres. Le Seigneur a tout fait servir à » l'accomplissement des desseins de sa miséricorde, à la con- » sommation du sacrifice de son Christ, annoncé par tous les » prophètes. Faites donc pénitence, pour n'être pas exclus de » cette bénédiction promise à nos pères, et dans la race d'A- » braham, à toute la terre. Nous voici au terme décisif qui a » été prédit par les saints oracles de tous les temps, et dont » Moïse disoit en particulier : *Voilà que le Seigneur vous sus- » citera un prophète, pris du milieu de vos frères, dont la doc- » trine confirmera la mienne, et la portera à sa perfection. » Ouvrez l'oreille, pour en prendre le sens, et soumettez-vous » sans réserve à ses lois : si quelqu'un s'y rend indocile, qu'il » soit exterminé du milieu de son peuple.*

Cinq mille personnes, sans y comprendre les femmes, ni les enfants, se convertirent à ce discours, qui fut néanmoins

interrompu par les sacrificateurs et les gardes du temple, joints à une troupe animée de saducéens. Tous ces incrédules, peu d'accord entr'eux, ne manquèrent pas cependant de s'unir contre les disciples de Jésus; les premiers ne pouvant souffrir que l'on manifestât la résurrection glorieuse du Sauveur, et les saducéens qui ne croyant pas la résurrection des corps, comptoient néanmoins bien des prêtres parmi eux, s'irritant de la preuve qui résultoit de la résurrection de l'Homme-Dieu, en faveur de la résurrection future de tous les hommes. Ils se saisirent des deux apôtres, et du mendiant guéri; et comme il étoit déjà tard, ils les firent soigneusement garder jusqu'au lendemain.

Dès le matin, le sanhédrin s'assembla[1]. C'étoit le conseil suprême de la nation juive, composé de soixante-onze membres, dont vingt-quatre princes des prêtres, ou chefs des vingt-quatre familles sacerdotales; le reste, docteurs, lévites, et anciens de chaque tribu. Anne ou Annanus, beau-père de Caïphe, étoit président de cette compagnie, qui ne se convoquoit que pour les affaires de grande importance. On amena les apôtres Pierre et Jean au milieu de l'assemblée, et on leur demanda en quel nom, ou par quelle vertu ils avoient fait le prodige dont on ne contestoit pas la vérité. Pierre répondit avec assurance, que c'étoit au nom de Jésus crucifié; que la crainte des mauvais traitements ne pourroit l'empêcher de rendre gloire au premier auteur d'une opération si miraculeuse; que ce Tout-Puissant bienfaiteur étoit véritablement la pierre fondamentale dont il est fait mention dans les prophéties, et qui, pour avoir été rejetée, n'en étoit pas moins la base de tout l'édifice du salut; qu'enfin ses propres ennemis n'avoient aucun autre fondement d'espérance pour le ciel.

Cette fermeté et cette connoissance des Ecritures en des gens sans éducation et sans étude, qu'on avoit vus peu auparavant si foibles à la mort de Jésus, jeta dans le plus grand étonnement. On voyoit à leurs côtés le boiteux guéri; et le fait n'étoit pas de nature à recevoir aucun tour favorable aux vues du

[1] Thal. Cod. Sanh. c. 1 et seq.

conseil. On éloigna les accusés, et l'on délibéra long-temps. La résolution n'en eut ni plus de suite ni plus de vigueur. On les fit rapprocher, et tout finit par des menaces vagues. Le président, en leur rendant la liberté, leur défendit d'enseigner en aucune manière, ni d'annoncer le nom de Jésus.

« Non, répondirent ensemble les deux apôtres, nous ne » pouvons obéir à un pareil ordre. Jugez-en vous-même, sur » la loi que vous révérez comme nous. Est-il juste d'écouter » les hommes plutôt que la voix du ciel, qui nous commande » d'annoncer les vérités dont il nous a faits dépositaires, et qui » confirme notre prédication par des signes si peu équivo- » ques? » On les menaça derechef; cependant on les élargit, parce qu'on craignoit le peuple, qui glorifioit hautement le Seigneur de ce qui étoit arrivé.

Pierre et Jean ne manquèrent pas d'en rendre compte aux fidèles. Tous en bénirent le Tout-Puissant; et, jugeant bien que la paix accordée par la synagogue ne dureroit qu'autant qu'elle verroit de risque à la rompre, ils prièrent le Seigneur de donner aux prédicateurs de son nom, avec la vertu des miracles, la grâce de les faire servir à sa gloire. A la fin de cette prière, le ciel marqua d'une manière sensible qu'il l'avoit exaucée. Le lieu où les apôtres se trouvoient avec leurs disciples, fut ébranlé, et tous les assistants reçurent avec plus d'abondance les dons de l'Esprit saint.

Les pures impressions qui se faisoient sur les cœurs, étoient encore plus salutaires que le don des langues et des autres prodiges. Tout Jérusalem s'en édifioit, au moins l'ordre du peuple naturellement simple et droit, et qui ne doit ordinairement sa perversité qu'aux séductions étrangères de l'ambition. Ils voyoient les fidèles non-seulement pieux, recueillis, assidus à la prière et à l'instruction; mais, ce qui frappoit beaucoup plus une nation aussi attachée aux biens terrestres que le furent les Juifs dans tous les temps, ils admiroient dans les sectateurs de cette foi nouvelle un désintéressement plus angélique qu'humain. Tous en effet n'avoient qu'un cœur et qu'une âme, et ne sembloient faire qu'une grande famille, où personne ne possédoit rien qui ne fût également à ses frères. Ils vendoient leurs maisons et leurs terres, et en apportoient le prix aux

pieds des apôtres, qui le distribuoient à toutes les familles. Ainsi il n'y avoit plus ni riches, ni pauvres parmi eux, ni péril du superflu, ni souci de l'indigence; mais toute cette sainte société couloit des jours heureux dans l'innocence et la concorde la plus inaltérable.

Il est vrai que les chrétiens avoient trouvé l'exemple de ce détachement dans les esséniens[1], espèce de Juifs qui passoient pour beaucoup plus saints que les autres. Mais ils étoient aussi les plus superstitieux, les plus jaloux de la liberté, ou d'une orgueilleuse indépendance. Ces hommes altiers se piquoient de ne reconnoître d'autre maître que Dieu; et ils auroient tout sacrifié, plutôt que de se soumettre à aucun homme, par quelque motif que ce fût[2] : bien éloignés en cela de la vertu pure et modeste des fidèles croyants, aussi humbles que désintéressés, et les plus sociables comme les plus édifiants de tous les hommes.

Les apôtres s'appliquoient à cultiver ces productions de la grâce, surtout dans les prosélytes qui augmentoient de jour en jour le nombre des fidèles. Ils affermissoient la foi, qui ne devoit pas rester long-temps en paix. Ils régloient avec soin les mœurs et la discipline. Ils rassembloient les frères, pour les exercices propres de leur religion, dans la maison de quelques-uns des disciples les plus accrédités. Là on célébroit l'adorable sacrifice, on recevoit les sacrements, on entendoit retracer en de fervents discours les mystères et les maximes du Rédempteur. Bientôt ses adorateurs furent en trop grand nombre pour pouvoir se réunir en un seul endroit, et il fallut se partager en diverses troupes, qui formèrent autant d'assemblées dans les différents quartiers de Jérusalem. Chaque assemblée avoit ses anciens qui veilloient au bon ordre, et au moins son prêtre, ordonné selon le rit de la loi nouvelle, avec quelques ministres inférieurs. Nous apprenons de saint Epiphane[3], que, dans ces premiers temps, les apôtres établissoient tantôt des évêques et des diacres sans prêtres, tantôt des prêtres et des diacres sans évêques. Mais, pour le premier ordre du sa-

[1] Jos. Bel. II, 12. — [2] Jos. Ant. XIII. 9. — [3] Epiphan. Tract. Hæres. ubi contra Aer.

cerdoce, ou les évêques, leurs fonctions ordinaires, comme celles des apôtres, étoient d'annoncer l'Evangile avec plus d'éclat, de confondre l'incrédulité, de confirmer les fidèles dans la foi, de visiter les églises naissantes pour en écarter les abus, de faire de nouvelles conquêtes à Jésus-Christ, ou de perfectionner les premières.

Ce régime et ces usages, tandis que l'Eglise commençoit à se former au milieu de ses ennemis, ne pouvoient manquer de différer de ceux de nos jours en quelques points de peu d'importance. On ne divisa l'empire et les différents royaumes en diocèses fixes et limités, qu'à mesure que les peuples et les provinces embrassèrent le christianisme. Or, avant de se tourner vers les nations, les premiers ministres de l'Evangile en devoient communiquer la lumière à ceux des enfants d'Israël qui ne s'obstinoient point à y fermer les yeux. Telle fut la marche des apôtres et de leurs coopérateurs, et en quelque sorte l'origine de la discipline apostolique, qui dès-lors distinguoit des choses d'une obligation étroite, et d'autres de pure perfection. De cet ordre relevé, étoit apparemment le dépouillement effectif et total des propriétés ou des biens de fortune : mais on exigeoit strictement la droiture et la sincérité dans ceux qui faisoient profession de ce point de perfection, et c'étoit une hypocrisie très-coupable, de faire le sacrifice public de tout ce qu'on avoit, et d'en détourner secrètement quelque partie.

Parmi ceux que le détachement distingua, on nomme le lévite Joseph, originaire de Chypre, qui vendit une terre qu'il possédoit, et en remit le prix aux apôtres. Ils lui donnèrent le surnom de Barnabé, c'est-à-dire, enfant de la consolation, et ils l'associèrent aux fonctions et à la dignité même d'apôtre, où nous le verrons bientôt s'illustrer.

Un autre disciple nommé Ananie, engagé dans le mariage, entreprit, de concert avec sa femme Saphire, de tromper le prince des apôtres. Ayant vendu ses terres, il présenta une partie de l'argent qu'il en avoit retiré, et retint le reste. Dieu révéla au chef de son Eglise cette criminelle dissimulation, et la punit avec une rigueur étonnante, mais nécessaire pour affermir l'autorité apostolique, et maintenir la pureté de l'Eglise naissante. « Ananie, lui dit le prince des apôtres, en le regar-

» dant fixément, c'est à Dieu que vous mentez, et non aux » hommes. Vous a-t-on contraint, par des sollicitations impor- » tunes, à vous défaire de votre héritage? et quel aveuglement, » sous l'apparence de l'œuvre la meilleure, vous précipite dans » les piéges de Satan? » Frappé de ces mots comme d'un coup de foudre, Ananie tomba mort. On l'emporta sur-le-champ, et on l'enterra. Trois heures après parut Saphire, qui ne savoit pas ce qui venoit d'arriver. Saint Pierre l'interrogea comme son mari, sur le prix de la vente. Elle fit le même mensonge, et subit le même châtiment. Cette double punition produisit les meilleurs effets. Non-seulement les fidèles en conçurent une frayeur salutaire, mais les étrangers en prirent la plus haute idée de la grandeur et de la puissance du Dieu qui veilloit ainsi à la gloire de son Eglise.

Il s'opéroit une infinité d'autres merveilles par les mains des apôtres. Ils chassoient les esprits immondes, ils guérissoient toutes sortes de malades; et saint Pierre le faisoit si habituellement, qu'on les exposoit dans leurs lits, sur les places où il devoit passer, afin que son ombre tombât sur eux : ce qui suffisoit pour leur rendre une santé parfaite. De toutes les villes voisines, on lui apportoit à Jérusalem les possédés et les infirmes. Ces merveilles multiplioient de jour en jour le nombre des fidèles; et si les principaux des Juifs, par un respect humain trop ordinaire à leur condition, n'imitoient pas la multitude, ils ne pouvoient éteindre la foi, ou du moins arrêter la vénération du peuple. Cependant l'envie sacrilége des ennemis du Christ avoit peine à se contenir; et, pour flétrir ses adorateurs dans l'esprit du public, ils convinrent de donner une forme juridique à la persécution.

Les principaux acteurs de la cabale furent encore le grand-prêtre en exercice, et les membres de son conseil : tous gens gâtés sur le fonds de la religion et prêts à tout pour faire triompher la secte impie des Saducéens. Ils firent arrêter les plus célèbres des disciples, et on les renferma dans les prisons publiques, pour commencer dès le lendemain leur procès en règle; mais l'ange du Seigneur les en tira pendant la nuit. Le conseil étant assemblé, on les envoya chercher : tout étoit en état dans les prisons, et les sentinelles faisoient la garde la plus exacte à

l'entour. Toutefois il ne s'y trouva plus aucun des fidèles emprisonnés. A cette nouvelle, la surprise et l'embarras se peignent sur le visage de tous les sénateurs; ils se regardent les uns les autres, ils raisonnent, ils délibèrent, mais sans trouver aucun moyen de couvrir leur honte. Cependant quelqu'un vint leur dire que les prisonniers qu'on cherchoit, instruisoient actuellement le peuple au milieu du temple. L'envoyé céleste, en les délivrant, leur avoit enjoint d'y aller sans crainte, et de continuer à prêcher la parole du salut. On les amena avec beaucoup de ménagement et une grande démonstration d'équité, comme pour écouter leurs moyens de défense. Mais on n'en agissoit ainsi que par la crainte qu'on avoit d'un peuple frappé du prodige dont il avoit été témoin, et qu'un premier emportement pouvoit pousser à lapider les persécuteurs.

Quand les prisonniers furent devant le tribunal : « Ne vous » avions-nous pas défendu très-expressément, leur dit le pon- » tife, d'enseigner au nom d'un homme mort, que vous pré- » tendez être le Christ? Vous avez néanmoins rempli toute la » ville de sa doctrine, et vous faites retomber son sang sur » nous, comme sur autant de meurtriers et de sacriléges. » Pierre, en son nom et en celui de ses frères, répondit comme la première fois : *Que nulle puissance humaine ne pouvoit les empêcher d'obéir au Seigneur*; et il ajouta avec plus de force que jamais : *Que Jésus crucifié par la synagogue, mais glorieusement ressuscité par le Dieu d'Israël, étoit le Sauveur dont tout Jacob devoit espérer la grâce de la pénitence et la rémission des péchés*. En un mot, le courage et le zèle furent tels dans le prince des apôtres, le dépit et la fureur dans le grand-prêtre, que celui-ci, oubliant tout son système de ménagements politiques, alloit porter les choses aux dernières extrémités, quand un vénérable docteur, nommé Gamaliel, arrêta l'emportement par un avis aussi sage que simple.

Il étoit de la secte des pharisiens, sans en avoir la jalousie orgueilleuse, et par conséquent, moins éloigné du principe de la foi et des mœurs, que le reste du conseil, rempli de saducéens, qui n'avoient de religion que ce qu'en peuvent avoir des gens persuadés que l'âme meurt avec le corps. *A quoi bon*, dit il, *nous inquiéter au sujet de ces gens-là? Si leur entreprise*

vient des hommes, elle tombera d'elle-même, si c'est l'ouvrage de Dieu, en vain y opposerez-vous vos efforts; et peut-être l'événement vous fera-t-il passer pour des gens qui résistent au Seigneur. L'avis parut faire impression; mais on ne le suivit qu'en partie. On ne pensa plus à faire mourir les accusés; on les flagella ignominieusement, et on les renvoya, en leur défendant toujours de parler de Jésus. Si leurs ennemis prétendirent autre chose par-là, que de se tirer d'intrigue, ils s'abusèrent étrangement. Les disciples se retirèrent, pleins de joie d'avoir été trouvés dignes de recevoir des outrages pour le nom de Jésus-Christ, et ils n'en parurent que plus ardents à prêcher chaque jour l'Evangile dans le temple, aussi-bien que dans les maisons particulières.

Le nombre des prosélytes, loin de diminuer, s'accrut au contraire par cette voie: et la multitude des fidèles en devint si grande, que les apôtres ne pouvoient plus suffire à toutes les fonctions de la charité. Mais les coopérateurs sur qui ils furent obligés de se décharger, n'ayant point de caractère propre pour cela, il parut qu'ils ne s'en acquittoient point avec l'autorité, ou toute l'attention convenable. Il s'éleva quelque jalousie entre les Juifs de Palestine, nommés proprement Hébreux, et ceux qui parloient la langue grecque, appelés Hellénistes. Pour prévenir une dissension plus nuisible à l'Eglise que toutes les persécutions, le prince des apôtres convoqua l'assemblée des fidèles; et représentant, au nom de tous ses collègues, que les premiers pasteurs ne pouvoient vaquer au ministère de l'aumône, sans négliger celui de la parole ou de la prière, il proposa d'élire, pour leur décharge, sept hommes sans reproches, doués des dons de l'Esprit saint, et spécialement du don de sagesse. La proposition fut universellement applaudie, et l'on choisit Etienne, distingué par l'ardeur de sa charité, comme par la vivacité de sa foi; Philippe, Prochore, Nicanor, Timon, Parmenas, et Nicolas nouvellement arrivé du pays d'Antioche. Les apôtres leur imposèrent les mains, et leur conférèrent l'ordre du diaconat, dont ils tenoient l'institution et le rit de Jésus-Christ même. Outre la distribution des aumônes, on les chargeoit encore de l'administration de l'eucharistie, dans les différents quartiers de Jérusalem, où on les préposa; et tels

furent les sept premiers diacres régionnaires, à l'exemple desquels nous verrons par la suite instituer ceux de l'Eglise romaine.

Par cette augmentation de coopérateurs, l'Evangile fit des progrès encore plus remarquables par la qualité que par le nombre des conversions; et bientôt on vit une multitude même des enfants d'Aaron embrasser le christianisme. Il ne suffit plus à la synagogue de commander un silence mal observé : afin de prévenir une entière défection, il lui fallut entrer en dispute avec les nouveaux prédicateurs qui étoient le plus en réputation d'habileté.

On parloit surtout du diacre Etienne, pour la force de son raisonnement et de son éloquence, et plus encore pour les miracles éclatants qu'il ne cessoit d'opérer à la vue du peuple. Les Hellénistes disputoient le plus souvent avec lui, sans doute parce qu'il étoit né lui-même parmi les Grecs, comme son nom même le fait croire, et qu'il en parloit ordinairement la langue. Mais ils ne purent résister à la divine sagesse qui s'exprimoit par sa bouche, et ils subornèrent des témoins pour l'accuser de blasphème. On l'arrêta, et on le traduisit au tribunal, où le grand-prêtre en personne le voulut interroger. Tous les yeux étoient fixés sur l'accusé; et le Seigneur rehaussant par un miracle les dons de la nature, il parut tel qu'un ange du ciel, et s'énonça avec autant de dignité.

D'abord il rendit compte de ses disputes précédentes et de sa doctrine, tâchant avec douceur de lever les préventions de ses adversaires. Mais remarquant bientôt que c'étoit un parti pris, d'opprimer la vérité, il ne se proposa plus que d'empêcher l'effet du scandale sur la multitude; et leur reprochant avec force leur aveuglement volontaire : *Cœurs incirconcis*, leur dit-il, *je ne reconnois que trop votre obstination invétérée. Vous résistez à l'Esprit saint comme l'ont fait vos pères. Est-il un prophète qu'ils aient laissé vivre ou mourir en paix? Mais s'ils ont mis à mort les précurseurs du Christ, vous êtes, vous personnellement, ses meurtriers sacriléges.* Ils frémissoient à ce discours, et grinçoient les dents de fureur.

Etienne, sans s'effrayer de ces cruels pronostics, lève un front serein vers le ciel, d'où il attend sa force et sa couronne.

Il le voit entr'ouvert; et au sein lumineux de la gloire éternelle, apercevant distinctement l'humanité sacrée du Sauveur, il s'écrie : *Oui, je vois en ce moment le Fils de Dieu que vous méconnoissez, assis au-dessus des astres à la droite de son Père.*

Ils ne lui en laissèrent pas dire davantage, ils se bouchèrent les oreilles, comme s'il eût blasphémé; et se jetant tumultueusement sur lui, sans attendre aucune sentence, ils le traînèrent hors de Jérusalem, où il n'étoit pas d'usage de verser le sang, et ils ramassèrent des cailloux pour le lapider. Les témoins qui devoient jeter les premières pierres, selon la coutume, avoient donné leurs vêtements en garde à un jeune homme, appelé Saul, non moins animé qu'aucun d'eux, mais qui n'avoit pas encore tout-à-fait trente ans, âge nécessaire pour être acteur ou témoin juridique dans ces sortes d'exécutions. C'est ce vase d'élection, abusé pour lors par les préjugés et le zèle aveugle de la religion de ses pères, qu'on verra par la suite se signaler si utilement entre les apôtres, et qui dut sa conversion aux prières que le martyr ne cessa de faire pour ses bourreaux, pendant toute la durée de son supplice. Cependant la mort d'Etienne, quelque motif infâmant qu'on eût prétexté, ne lui imprima aucune flétrissure. La fougue homicide calmée, il fut enseveli et pleuré [1]; ce qui ne se faisoit jamais pour les coupables condamnés légitimement. Il reçut cet office religieux du pharisien Gamaliel, qui transporta les saintes reliques dans une maison de campagne qu'il avoit à huit lieues de Jérusalem, et où lui-même fut enterré dans la suite, ainsi que son neveu Nicodème, qui avoit déjà pris soin d'embaumer le corps du Rédempteur.

Ce premier martyre fut comme le prélude d'une persécution générale contre l'Eglise, resserrée jusque-là dans la capitale de la Judée. Les grands et les prêtres procédèrent avec tant d'artifice, que le public inconstant crut, ou parut croire leurs ennemis coupables. Mais l'endurcissement de la capitale ne servit qu'à répandre au loin la lumière de la foi. Les seuls apôtres restèrent auprès du troupeau qu'ils avoient formé en premier lieu, et qu'ils craignoient d'abandonner au péril de la séduc-

[1] Thalm. Sanh. VI.

tion, tandis que les autres ouvriers se dispersèrent dans les cantons de la Palestine plus directement soumis au gouvernement romain, et peu après en Phénicie, dans l'île de Chypre, et dans le pays d'Antioche. Le disciple Ananie poussa jusqu'à Damas, où il forma une église des seuls juifs convertis : car on n'annonçoit pas encore l'Evangile aux gentils. Cependant on emprisonna quantité de fidèles à Jérusalem, où plusieurs furent condamnés et exécutés à mort. Saul se montroit de jour en jour plus ardent à les poursuivre. Il avoit sollicité et obtenu des magistrats un plein pouvoir pour entrer dans les maisons, et y faire telles recherches qu'il lui plairoit. Il en tiroit indistinctement les hommes et les femmes, les chargeoit de chaînes, les faisoit honteusement châtier par les synagogues.

Durant cet aveuglement de ce qu'il y avoit de plus qualifié dans la nation juive, les Samaritains que le zèle apostolique comprenoit dans les ouailles égarées de la maison d'Israël, recevoient, avec des dispositions toutes différentes, la doctrine du salut. Philippe, un des diacres collègues d'Etienne, prêchoit ce peuple avec succès, et confirmoit, par d'éclatants miracles, tout ce qu'il annonçoit. Il y avoit alors dans la Samarie [1] un certain Simon, natif de Giton, dans la même contrée, en si grand crédit par ses prestiges, qu'on l'appeloit la vertu de Dieu. Il ne put néanmoins tenir devant le saint lévite. Le magicien parut même touché, fit hommage au pouvoir suprême de Jésus-Christ, et demanda le baptême. Tant de nouveaux croyants avoient cependant attiré les apôtres Pierre et Jean, qui s'étoient détachés pour un temps des frères de Jérusalem, afin d'administrer la confirmation aux néophytes de Samarie; ce que n'avoit pu faire un diacre. Le don des langues et des autres miracles accompagnoit presque toujours alors la réception de ce sacrement. Simon crut pouvoir obtenir, à prix d'argent, ces divines prérogatives : il en osa faire la proposition aux apôtres. *Que ton argent périsse avec toi*, lui dit Pierre dans le premier mouvement de son indignation, *puisque ton impiété met les dons du ciel à une indigne enchère*. Il l'exhorta néanmoins à faire pénitence. Simon en prit le langage, mais il paroît que

[1] Justin. Apol. 2.

son repentir étoit simulé, et qu'il ne se conduisoit que par une crainte basse des ministres du Seigneur, dépositaires de sa toute-puissance. Aussi cet insuffisant désaveu, qui ne fut pas suivi de la persévérance, n'a pas empêché que la honte de son trafic sacrilége ne demeurât à jamais attachée à son nom.

Bientôt même il employa la connoissance imparfaite qu'il avoit du christianisme, à former une hérésie, la première qui se soit élevée dans l'Eglise. Il menoit avec lui une femme qu'il avoit achetée à Tyr, où elle étoit esclave prostituée, et qui se nommoit Hélène ou Sélène, mot grec qui veut dire lune. Il n'est point de rêverie qu'il ne débitât sur le compte de cette femme[1], mêlant à la mythologie le peu qu'il savoit des divines Ecritures, et défigurant par ce monstrueux assemblage l'histoire de la création, aussi-bien que nos saints mystères. Sa doctrine touchant les mœurs n'étoit pas plus pure que sa foi. Il posoit pour principe, qu'il n'y a point d'actions bonnes de leur nature; qu'ainsi les œuvres sont inutiles au salut, mais qu'on se sauve uniquement par la grâce, dont il se disoit l'auteur. Il eut des disciples, qui firent subsister sa secte durant près de deux siècles; après quoi elle se dissipa d'elle-même, sans avoir jamais été persécutée. Tous ses sectateurs furent d'une hypocrisie et d'une dissimulation semblable à celle de leur chef, digne par-là de servir de modèle à tous les hérésiarques. Il usa principalement de feinte en présence de saint Pierre et de saint Jean. et jusqu'à ce qu'ils fussent partis de Samarie pour retourner à Jérusalem. Ces deux apôtres, les premiers et les plus illustres témoins de la résurrection de Jésus Christ, prêchèrent, en revenant, la gloire de son nom, dans tout le pays des Samaritains, avec un succès égal à leur autorité.

Pour le diacre saint Philippe, il reçut ordre du Seigneur, par le ministère d'un ange, d'aller vers le midi, sur la route de Jérusalem à Gaze, qu'on nommoit la voie Déserte, depuis qu'Alexandre le Grand, dans ses expéditions contre les Perses, avoit ruiné cette dernière ville. Il y trouva un Ethiopien de rang distingué, eunuque et ministre de Candace, reine de cette partie de l'Ethiopie, où l'on dit que la souveraineté se

[1] S Iren. l. 1, c. 20.

conféroit aux femmes, à l'exclusion des hommes. Il étoit juif d'origine, ou de religion; au moins sommes-nous autorisés à le croire par l'époque de son baptême, administré dans un temps où il n'avoit pas encore été décidé qu'on dût baptiser les incirconcis. Il étoit venu adorer le vrai Dieu à Jérusalem, et s'en retournoit en sanctifiant le loisir de son voyage par la lecture des livres prophétiques. Philippe entendit qu'il lisoit le prophète Isaïe. *Pensez-vous*, lui dit-il, *comprendre ce que vous lisez? Non*, répondit humblement l'eunuque, à qui Dieu parloit en même temps au cœur; *mais montez ici, et vous lèverez le voile que je ne saurois percer*. L'Ethiopien en étoit à ce texte: *Il a été conduit à la mort comme une brebis*. Le lévite de la loi nouvelle montra l'accomplissement de cette prophétie, dans la mort de Jésus de Nazareth, dont l'étranger n'avoit pu manquer d'entendre parler pendant son séjour à Jérusalem. Il lui expliqua ensuite nos principaux mystères, l'ordre et l'économie de la divine miséricorde en faveur du genre humain, la nécessité d'une régénération spirituelle pour y avoir part: et comme le docile et fervent disciple eut aperçu de l'eau près du chemin: *Voilà*, dit-il, *ce qu'il faut pour me procurer la grâce du baptême si vous n'y trouvez point d'obstacles. Il n'en est aucun*, repartit Philippe, *si vous croyez de tout votre cœur. Oui*, reprit l'Ethiopien, *je crois fermement que Jésus est le Fils de Dieu*; et il fut baptisé. Il continua sa route, plein de joie, et fort empressé à publier dans son pays les vérités salutaires qu'il venoit d'apprendre. Philippe disparut à l'instant, ayant été enlevé par l'esprit du Seigneur, à la vue de l'eunuque. Il se retrouva dans la ville d'Azot, sur les bords de la grande mer, et parcourut la côte en prêchant la foi dans tous les lieux considérables, jusqu'à Césarée, séjour ordinaire de sa famille.

La paix régnoit encore parmi les fidèles de ces contrées éloignées de Jérusalem, et l'Evangile y faisoit des progrès remarquables. Saul, toujours plus ardent à défendre la loi de ses pères, n'apprit ces nouvelles qu'avec un violent dépit, et résolut d'en arrêter le cours, quoi qu'il en pût coûter. Personne n'étoit plus propre que lui à y réussir. Né à Tarse, capitale de la Cilicie, de parents juifs de la tribu de Benjamin, il en avoit

le naturel bouillant et impétueux, que les livres saints ont paru désigner sous l'emblème d'un loup insatiable de carnage. D'ailleurs jeune, entreprenant, d'une force de tempérament supérieure à toutes les fatigues, et d'un courage à l'épreuve de tous les périls, il ne voyoit point de difficulté qu'il ne méprisât, et prenoit sur toutes les personnes avec qui il avoit à traiter, un ascendant dont il étoit comme impossible de se défendre. Son génie élevé et pénétrant s'étoit encore perfectionné par les meilleures études, dans le lieu de sa naissance, métropole illustre, qui jouissoit de tous les priviléges des citoyens romains, et où l'on enseignoit toutes les sciences d'Athènes et des autres écoles les plus vantées [1]. Pour la science de la religion et de la loi, il l'avoit étudiée dans la capitale de la Judée, sous le docteur Gamaliel; et il suivoit, comme son maître, les maximes sévères des pharisiens. Il se distinguoit même par la pureté de ses mœurs, par la noblesse de ses sentiments et la droiture de son caractère. Mais il ne s'en montroit pas plus favorable à la doctrine du salut. Il en regardoit au contraire les prédicateurs comme des novateurs irréligieux, qu'il se faisoit un devoir de combattre en toutes les manières.

Il se fit autoriser en forme par le souverain pontife, pour persécuter les fidèles jusque dans les provinces; et d'abord à Damas, où le disciple Ananie avoit engagé un bon nombre d'Israélites à embrasser la foi de Jésus-Christ. Le grand-prêtre avoit pouvoir sur ces Juifs, et leurs synagogues dépendoient de celles de Jérusalem. Il donna ses lettres de créance à Saul, portant pouvoir de mettre dans les fers tous les enfants de Jacob, hommes et femmes, devenus chrétiens, et de les amener à Jérusalem, où le tribunal de la nation les jugeroit. Mais comme Saul approchoit de Damas, en respirant les menaces et la destruction, il fut tout à coup investi d'une lumière céleste, qui fendant les cieux avec la rapidité d'un éclair, sembla pour quelques moments obscurcir le soleil. Frappé comme d'un coup de foudre, il fut renversé avec tous ceux qui l'accompagnoient. A l'instant une voix se fit entendre, et lui dit en langage hébraïque: *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous?*

[1] Strab. l. 4.

Hé, qui êtes-vous, Seigneur, s'écria-t-il? *Je suis*, reprit le Sauveur, *ce Jésus de Nazareth, à qui vous faites la guerre, mais à la voix duquel il vous seroit funeste de demeurer rebelle. Eh bien, Seigneur,* dit Saul, confus et tremblant, *que voulez-vous que je fasse? Levez-vous,* lui dit le Seigneur, *entrez dans la ville, et vous recevrez mes ordres. Mais sachez, dès ce moment, que je vous établis le prédicateur des merveilles dont vous êtes témoin. Ne craignez rien de la part des Juifs, et encore moins des gentils, que vous devez délivrer du joug de Satan, et rendre participants de l'héritage des saints, par la foi vive qu'ils auront en moi.*

Durant cet entretien, la surprise et l'effroi tenoient immobiles les compagnons de Saul, qui étoient des Juifs originaires de Grèce. Ils n'entendoient que le bruit effrayant de la voix céleste, sans nulle parole distincte, dont ils pussent comprendre le sens, et ils n'apercevoient personne. Saul se releva, mais il étoit devenu aveugle, en sorte qu'il fallut lui donner la main pour entrer à Damas, où il fut trois jours sans recouvrer la vue, et sans boire ni manger. Il s'occupoit continuellement à prier ou à méditer, ne parloit presque point, et se tenoit principalement sur la réserve par rapport à la grâce merveilleuse qui venoit de changer son cœur. Au bout de ce terme, il eut une seconde vision, où le disciple Ananie lui apparut, prêt à lui imposer les mains. Ananie reçut de la même manière les ordres du Seigneur, qui l'envoya vers Saul pour le guérir de son double aveuglement. Aussitôt après qu'il lui eut imposé les mains, il tomba comme des écailles des yeux du nouveau disciple, qui recouvra la vue. On le baptisa, et il resta quelques jours tranquille au milieu des fidèles.

Bientôt il parut dans les synagogues, rendant gloire à Jésus-Christ de la manière la plus éclatante, et protestant que cet homme de prodiges, mis à mort par le conseil de la nation juive, et dont lui-même cessoit à peine de persécuter les disciples, étoit le Fils unique de Dieu, le libérateur promis par les prophètes, le véritable Messie. Ce témoignage étoit d'un grand poids; mais Saul confondit les Juifs de Damas, sans les convertir. Il fut même obligé de s'éloigner assez long-temps, soit pour chercher dans le fond de l'Arabie des Israélites

mieux disposés, soit pour vivre ignoré avec les gens simples de la campagne de Damas, qui dépendoit comme la ville, d'Arétas, roi des Arabes. Croyant enfin le premier orage passé, l'activité de son zèle le rappela dans la ville même, où il se jugea plus utile. Il y communiqua librement avec les gentils, dont il étoit spécialement l'apôtre, et il les invita hautement à prendre dans l'Eglise la place des Israélites indociles. C'étoit attaquer ceux-ci par l'endroit le plus sensible. Ils portèrent le ressentiment jusqu'à former la résolution de se défaire d'un homme que ses qualités personnelles et les circonstances de sa vie leur rendoient également formidable. Ils gagnèrent le gouverneur, qui mit des gardes aux portes de la ville, pour empêcher Saul de s'évader. Les fidèles, dont l'un avoit une maison au bord du rempart, n'eurent point d'autres moyens de le sauver, que de le descendre de nuit dans une corbeille. Mais faisant voir qu'en se retirant par prudence, le soin de sa sûreté ou de son repos n'étoit pas ce qui le dirigeoit, il prit la route de Jérusalem, où il ne pouvoit s'attendre qu'à des travaux et à des périls peut-être encore plus grands que ceux qu'il évitoit.

Quoique la Judée ne fût pas le champ commis à son zèle, le motif de son voyage n'en étoit pas moins religieux. Il regardoit comme un devoir indispensable[1], d'aller se présenter à Pierre, dont il n'étoit pas encore connu, non plus que des autres apôtres, et de rendre compte de sa mission au vicaire de Jésus-Christ. Saul avoit imprimé une si grande terreur de son nom aux fidèles de Jérusalem, qu'ils ne purent d'abord prendre confiance en lui, quoiqu'il fît la profession la plus authentique de la loi nouvelle. Inutilement il en aborda plusieurs : tous l'évitoient avec effroi, sans lui donner le temps de s'expliquer. Barnabé, son ancien condisciple à l'école de Gamaliel, se comporta autrement. Il alla le prendre, et le conduisit aux apôtres, c'est-à-dire à Pierre et à Jacques; car il ne s'en trouvoit pour lors point d'autres à Jérusalem. Il leur raconta le premier l'apparition de Jésus à Saul, et comment ce nouvel apôtre instruit immédiatement par le Seigneur, s'étoit conduit à Damas. Pierre le retint quinze jours dans sa maison, où il ne

[1] Hier. in Ep. ad Gal. Chrys. Ib.

manqua pas de le faire connoître aux plus distingués des fidèles, et où l'on pense qu'il lui conféra, par l'imposition des mains, le caractère du sacerdoce, et la dignité de l'épiscopat. Pour la mission, Saul l'avoit déjà reçue de Jésus-Christ. Pendant ce temps-là il se crut obligé de réparer dans la capitale même le scandale que ses violences y avoient autrefois donné. Il ne laissoit échapper aucune occasion de rendre à Jésus-Christ des hommages publics; et souvent il disputoit avec les Juifs, mais seulement avec les étrangers, ceux du pays ne voulant ni l'entendre, ni le voir.

Toutefois ils ne se déconcertèrent point, pour un zélateur qui se trouvoit contre eux. C'étoit leur coutume de faire passer à leurs frères répandus dans toutes les contrées, le nom de ceux que l'on condamnoit dans la ville sainte, pour fait de religion. Ils prévinrent, par cette voie, les Juifs de toutes les provinces [1], contre Saul et contre tous les fidèles qu'ils accusoient d'athéisme, et de mille horreurs que nous ne verrons prendre que trop de créance par la suite parmi les persécuteurs idolâtres.

Pilate de son côté [2], avoit trouvé la mort de Jésus assez extraordinaire, pour en donner avis à l'empereur, comme on l'exigeoit en pareil cas des gouverneurs de provinces. Il envoya même les actes de la procédure à Rome. Après la lecture des merveilles qu'on y rapportoit, l'empereur Tibère proposa au Sénat de mettre le Dieu des chrétiens au nombre des dieux de l'empire [3]. Le seul vrai Dieu ne pouvoit se tenir honoré d'un pareil culte; et les sénateurs, d'un autre côté, empêchèrent l'exécution de ce projet, par un tour adroit d'adulation, en représentant à l'empereur qu'ils ne pouvoient ainsi décerner à un autre homme les honneurs divins qu'il avoit refusés pour lui-même. Ce prince ne laissa pas de conserver de la bienveillance pour les chrétiens. Il menaça de mort quiconque oseroit les dénoncer ou leur faire quelqu'autre peine. Pilate fut disgracié peu de temps après [4]. Les Samaritains qu'il avoit maltraités, ayant eu recours à Vitellius, alors gouverneur de Syrie, le gouverneur de Judée qui en dépendoit, fut contraint d'aller

[1] Justin. Dial. Tryph. — [2] Tertul. Apol. c. 5. — [3] Eus. Chron. anno. 37. — [4] Jos. Ant. XVIII. 8.

à Rome, pour répondre aux accusations. L'affaire traîna en longueur, à cause de la mort de Tibère, arrivée dans ces entrefaites, c'est-à-dire, l'an 37 de Jésus-Christ. Caligula, qui lui succéda, ne se rendit pas plus favorable. Dès l'an 39, Pilate fut exilé à Vienne dans les Gaules, où il se tua de désespoir.

Telle fut à peu près la fin d'Hérode Antipas[1], fils du vieil Hérode, meurtrier des saints Innocents, et qui ne se rendit pas moins coupable que ce premier impie, en traitant le Sauveur d'insensé, et en décapitant son précurseur. Il étoit parti pour Rome, plein de jalousie et de mauvais desseins contre son propre neveu Hérode-Agrippa, que l'empereur venoit d'élever au plus haut rang où des princes de cette classe pussent aspirer. Agrippa dépêcha un affranchi de confiance, qui arriva en Italie aussitôt qu'Antipas. L'envoyé présenta directement à Caligula les lettres de son maître, qui en étoit fort aimé, et qui accusoit Antipas d'avoir conspiré avec Séjan, sous le dernier règne; d'être même actuellement d'intelligence avec les Parthes. On alléguoit en preuve, qu'il avoit dans ses magasins des armes pour soixante-dix mille hommes. Il ne put nier ce dernier fait. L'empereur le tint dès-lors pour entièrement convaincu, le dépouilla de ses états, de ses trésors, et les ayant remis, avec sa femme, la fameuse Hérodiade, au pouvoir de son délateur, il relégua l'accusé à Lyon, dans les Gaules. Mais son incestueuse et superbe compagne aima mieux le suivre, que de devoir quelque chose au roi Agrippa, dont elle étoit sœur, et en considération de qui l'empereur vouloit bien lui faire quelque grâce. Ils s'enfuirent tous deux des Gaules en Espagne, où ils périrent misérablement.

Ces révolutions ne firent pas cesser absolument la persécution à Jérusalem, et toujours la nouvelle religion s'y trouvoit au moins fort gênée. Il n'en étoit pas ainsi du reste de la Palestine. Soit que les pontifes n'y eussent pas le même pouvoir, soit qu'ils fussent moins instruits de ce qui s'y passoit, les églises multipliées au loin, dans la Judée, la Galilée et la Samarie, jouissoient d'une grande tranquillité. Pierre, qui n'étoit

[1] Jos. Ant. XVIII. 8.

pas sorti de Jérusalem, tandis que la grandeur du péril y avoit rendu sa présence nécessaire, voulut alors visiter les différents troupeaux confiés, dans l'étendue de la Palestine, à leurs pasteurs particuliers, qui ne faisoient rien d'extraordinaire sans la participation du père commun des fidèles.

La sollicitude pontificale le conduisit d'abord à Lydde, ville de la tribu d'Ephraïm, assez proche de la grande mer, ou de la Méditerranée, sur la route de Césarée. Il en rassembla aussitôt les frères, pour prendre l'état de cette église, et leur faire part de ses instructions. Pour ceux que leurs infirmités privoient de la consolation de venir l'entendre, il se faisoit conduire chez eux. Ainsi visita-t-il un paralytique, nommé Enée, détenu depuis huit ans dans son lit. Le charitable pasteur ne put le voir sans être touché; et tout à coup inspiré d'en-haut, *Enée*, lui dit-il, *le Seigneur Jésus vous guérit, levez-vous; et pour faire connoître à tout le monde le plein effet de sa puissance, faites vous-même votre lit.* Le malade se lève aussitôt en pleine santé, fait son lit; et le bruit de cette nouvelle se répandant par toute la ville et les habitations de la plaine de Sarone où elle étoit située, on embrassa de toute part le christianisme.

On apprit bientôt à Joppé, proche de là, les merveilles qu'opéroit le prince des apôtres. Il y étoit mort une femme chrétienne, nommée Tabithe, et plus communément la mère des pauvres, au service de qui elle s'étoit entièrement consacrée. On lava son corps, selon l'usage ancien qui a subsisté long-temps dans l'Eglise, et on l'exposa dans une grande salle, qui fut bientôt remplie de pauvres, inconsolables de leur perte. En même temps on envoya deux disciples à Lydde, pour prier simplement l'apôtre, sans s'expliquer davantage, de se rendre aussitôt à Joppé. Il partit avec les messagers mêmes, qui, en arrivant, le conduisirent droit à la salle où le corps de Tabithe étoit exposé. Il n'étoit pas entré, qu'une troupe de pauvres veuves l'environnèrent en se lamentant et en lui montrant les vêtements de toute espèce que la défunte avoit faits pour elles de ses propres mains. Pierre mêla ses larmes à celles de la compagnie, et ne doutant pas du miracle dont Jésus-Christ daigneroit récompenser tant d'œuvres glorieuses à son nom, il fit retirer tout le monde, se prosterna pour prier; puis se tournant

vers le corps, il dit à haute voix : *Tabithe, levez-vous*. Tabithe ouvre les yeux, et se met sur son séant. Il lui tend la main, l'aide à se lever tout-à-fait, rappelle les disciples, et la leur présente en parfaite santé. Cette nouvelle se répandit par toute la ville; et grand nombre de citoyens se convertirent. Le vicaire de Jésus-Christ demeura assez long-temps à Joppé chez un Juif converti, nommé Simon, qui se faisoit considérer dans sa profession de corroyeur, suivant le génie des anciens peuples, où l'art de subsister sans dépendance du seul travail des mains, ne passoit nullement pour une profession vile.

Il y étoit encore, quand Dieu voulut communiquer aux gentils la lumière que rejetoient les Israélites, sans qu'on puisse fixer avec plus de précision une époque où les chronologistes varient considérablement. La grâce avoit déjà jeté les premières semences de la vocation à l'Evangile, dans le cœur du Romain Corneille, qui commandoit à Césarée une cohorte de la légion italique. C'étoit un homme religieux et pénétré de la crainte du Seigneur, qu'il faisoit honorer à toute sa maison. Au milieu des idolâtres, dont il déploroit les erreurs, il avoit amené tous ses gens à la croyance du vrai Dieu, et se faisoit un devoir capital de les porter encore à la piété. Il avoit des heures réglées pour la prière, faisoit de grandes aumônes, jeûnoit quelquefois jusqu'à l'heure de none, c'est-à-dire trois heures après midi; et tout incirconcis qu'il étoit, il se trouvoit beaucoup plus près du royaume de Dieu, que les enfants de Jacob. Etant un jour en oraison, un ange lui apparut, et lui dit d'envoyer chercher Simon-Pierre, qui logeoit à Joppé, chez Simon le corroyeur, tout près de la mer; qu'en vue de ses oraisons et de ses pieuses libéralités, montées jusqu'au trône du Très-Haut, la divine bonté vouloit, par l'organe de ce premier ministre de la nouvelle alliance, lui ouvrir la porte du salut. Pierre, de son côté, fut instruit par un songe mystérieux, des desseins de la miséricorde du Seigneur sur le Romain et sur tous les gentils. La vision avoit à peine cessé, quand les envoyés de Corneille frappèrent au logis de Simon le corroyeur, en demandant Simon-Pierre qui partit dès le lendemain avec eux.

Le pieux officier avoit rassemblé ses proches et ses amis, pour la réception de l'apôtre. Il alla même au-devant de lui, et

se prosterna humblement à sa rencontre. Pierre le releva, et après s'être assuré des dispositions de toute l'assemblée, il les instruisit des mystères évangéliques. Il parloit encore, lorsque l'Esprit saint, devenant lui-même leur maître, et se communiquant d'une manière extraordinaire, leur conféra le don des langues. Les fidèles de la circoncision, venus de Joppé avec Pierre, furent moins étonnés d'un prodige, peu rare alors, que de la qualité de ceux pour qui il s'opéroit. Ils ne pouvoient revenir de leurs préventions, qui fermoient aux gentils les portes de l'Eglise, ou du moins qui les assujétissoient à la loi mosaïque, avant d'y pouvoir entrer; mais le vicaire de Jésus-Christ, et le premier dispensateur de ses grâces, ne crut pas devoir différer de donner le baptême à des gens qui avoient déjà reçu le Saint-Esprit : ce qui diminua les préjugés des Juifs convertis, et ouvrit le plus vaste champ aux ouvriers évangéliques resserrés jusque-là dans les bornes de la famille de Jacob.

Après cet événement, l'Evangile fit de grands progrès parmi les habitants de la ville célèbre d'Antioche, capitale de la Syrie et de tout l'Orient. Quelques disciples y avoient déjà porté la parole du salut, mais en l'annonçant, comme on a vu, aux seuls Juifs de naissance, ou de religion. Depuis l'ordre que Pierre avoit reçu du ciel, et le rapport qu'il en fit aux apôtres; d'autres prédicateurs, nés en Chypre et à Cyrène, où l'on parloit grec aussi-bien qu'à Antioche, s'adressèrent aux gentils beaucoup mieux disposés que les Juifs. Les bénédictions du ciel se répandirent en abondance sur cette nouvelle moisson; et l'on jugea très-convenable d'envoyer à ces prosélytes nombreux un guide distingué, homme de poids et d'expérience, que l'on choisiroit entre les anciens disciples. Tous les yeux se portèrent sur Barnabé, né lui-même helléniste, d'une foi et d'un désintéressement éprouvés, et particulièrement propre à cette mission, par la charité tendre que la culture des plantes nouvelles requiert dans les ouvriers évangéliques. Il ne put suffire à la récolte, et il s'en alla d'Antioche à Tarse, qui n'en est pas éloignée, pour en amener Saul, qui n'aspiroit qu'au moment de se dévouer tout entier au salut des gentils. Quand Saul eut appris comment le Seigneur avoit levé la barrière qui les séparoit de l'Eglise, il n'y eut ni jalousie de préséance, ni

point d'honneur, ni obstacle qui pût ralentir son zèle. Premier ou second dans le ministère, tout lui fut égal, pourvu qu'il procurât de nombreux adorateurs à son Dieu. Quoiqu'il fût destiné à être le chef de l'entreprise qui concernoit le salut des nations, il suivit, en qualité de coopérateur, Barnabé son ancien, et passa près de trois années avec lui sur ce pied-là. Ils donnèrent un an à la mission d'Antioche, et la rendirent si florissante, qu'on peut la regarder comme le berceau du christianisme; et c'est là qu'en effet les fidèles commencèrent à porter le nom de chrétiens.

Mais plus la doctrine évangélique trouvoit de cœurs dociles parmi les étrangers, plus les enfants d'Israël accéléroient, par leur indocilité, la consommation de leur ruine et de leur réprobation. S'ils ne versoient point à grands flots le sang des fidèles, c'est que les empereurs, ou leurs officiers, dont la république juive dépendoit, n'approuvoient nullement les violences où l'on se portoit, pour cause de religion, contre des sujets paisibles. Mais les princes de la synagogue étoient fort attentifs à saisir toutes les occasions favorables à leurs desseins sanguinaires.

Ils ne manquèrent point de profiter des dispositions du roi Hérode-Agrippa, digne petit-fils de l'auteur du massacre des Innocents, et qui, se montrant juif zélé, cherchoit tous les moyens de gagner l'affection des chefs de la loi. Comme Jacques, fils de Zébédée et frère de Jean, leur étoit particulièrement odieux, pour ce zèle ardent qui lui acquit le surnom d'enfant du tonnerre, il lui fit trancher la tête dès l'an 44. Le saint apôtre s'estima heureux d'être le premier des douze à signer sa foi de son sang; et il rendit témoignage à Jésus-Christ avec une telle constance, que son délateur, étonné, se convertit sur-le-champ, et subit le même supplice.

Hérode-Agrippa, voyant combien cette exécution avoit plu aux Juifs, résolut de faire mourir le chef même de l'Eglise, qui étoit accouru au secours des fidèles de Jérusalem, fort troublés de la proscription d'un apôtre. Comme c'étoit le temps de la Pâque, il fit mettre Pierre en prison, afin de s'en assurer jusqu'à ce qu'il pût donner le spectacle de sa mort au peuple perverti, et enfin tout-à-fait changé. Cependant les fidèles prioient

continuellement pour leur père. La nuit d'avant le jour marqué pour son supplice, il dormoit entre deux soldats enchaînés avec lui; et d'autres faisoient la garde autour de la prison, au nombre de seize, qui se relevoient quatre par quatre. Le prisonnier avoit été recommandé à leur vigilance, et ils en devoient répondre sur leur tête. Il ne falloit pas tant de précautions contre des gens instruits divinement à souffrir; mais elles ne suffisoient pas contre les ministres des volontés du ciel. L'ange du Seigneur descendit dans la prison, tout rayonnant de lumière. Il éveilla Pierre, à qui les chaînes tombèrent aussitôt des mains. *Levez-vous,* lui dit-il, *et me suivez.* Pierre obéit, sans trop discerner si tout ce qui se passoit avoit quelque chose d'effectif et de réel, ou si ce n'étoit qu'une vision figurative. Dans cet état d'étonnement et d'incertitude, il passa avec l'ange la première et la seconde garde. Ils arrivèrent ensemble à la porte de fer, qui conduisoit à la ville; car la prison étoit hors de son enceinte. La porte s'ouvre devant eux; ils entrent dans Jérusalem, et vont de compagnie jusqu'au bout d'une rue, où Pierre se trouvant en sûreté, l'envoyé du ciel disparut. Ce ne fut qu'à ce moment que l'apôtre reconnut d'une manière certaine comment Dieu l'avoit délivré de la fureur d'Hérode et du peuple juif.

Il rendit au Seigneur ses actions de grâces; et s'apercevant qu'il étoit près de la maison de Marie, mère de Jean surnommé Marc, il frappa à la porte, dans le temps même qu'une troupe de fidèles en prières redemandoit à Dieu le chef de son Eglise. Une domestique appelée Rhode, s'avança pour écouter: elle reconnut la voix de Pierre; et, sans ouvrir, sans même lui répondre, elle recourut, transportée de joie, annoncer le prince des apôtres. *C'est une visionnaire,* dirent quelques-uns des frères. D'autres disoient: *Ce n'est pas lui, c'est son ange;* nous montrant par-là l'antiquité de la croyance chrétienne, touchant les anges préposés à notre garde. En attendant, Pierre continuoit de frapper. On ouvrit enfin. Rien n'égala la joie et la surprise de la religieuse compagnie: il modéra leurs transports en faisant signe de la main; leur raconta par ordre le miracle de sa délivrance, et les chargea d'en instruire le reste des disciples, surtout Jacques, fils d'Alphée, le seul des apô-

tres qui restât dans la capitale de la Judée, et qui toujours cher au peuple craignoit beaucoup moins que les autres, ou certainement moins que Simon-Pierre, poursuivi actuellement comme le chef de tout le troupeau. Quant à celui-ci, sans perdre de temps, et profitant de cette nuit-là même, il sortit de la ville, pour chercher un asile plus sûr. Ses gardes ne reconnurent l'état des choses, que lorsqu'il fit jour. Ils n'avoient aucune négligence à se reprocher; et, sans qu'ils eussent rien vu ni rien entendu, leur prisonnier se trouvoit échappé. Le tyran les fit néanmoins arrêter, et, après les perquisitions les plus rigoureuses, il les fit conduire au supplice, pour ne point paroître convaincu.

Il reçut peu de temps après la juste peine de son impiété sanguinaire. Ce fut dans le lieu ordinaire de son séjour, sur le théâtre de sa vanité fastueuse, c'est-à-dire à Césarée, située dans la province de Galilée, où il tenoit sa cour, quoique le président romain, qui gouvernoit la Judée au nom de César, s'y fût aussi fixé depuis la destitution de Pilate. Hérode ayant eu quelque mécontentement des Tyriens et des Sidoniens[1], il les réduisit bientôt à rechercher son amitié, par la soustraction des grains de la fertile province de Galilée, qu'il empêcha de passer chez ces peuples nombreux, resserrés en des limites fort étroites. Ils envoyèrent des ambassadeurs, à qui le roi superbe voulut donner audience dans une cérémonie de grand éclat, où il célébroit des jeux pour le rétablissement de la santé de l'empereur. Le second jour de la solennité, il vint dès le matin au théâtre avec un nombreux cortége des Juifs et des Romains les plus qualifiés, s'assit, couvert du manteau royal, sur un trône étincelant d'or et de pierreries, et se mit à haranguer. La sérénité du jour, l'éclat du soleil, tout concouroit à l'appareil de la fête. Son éloquence, talent dont il étoit fort jaloux, répondit à sa magnificence; en sorte qu'on se mit à crier de toute part: C'est un dieu qui nous parle, et non pas un homme. Agrippa se repaissoit avec complaisance de ces éloges profanes. Mais son coupable plaisir dura peu. L'ange du Seigneur le frappa invisiblement. Il éprouva à l'instant des douleurs si vives,

[1] Act. II. Jos. Ant. XIX. 7.

que la honte et la confusion succédant à la vanité, il dit à ses flatteurs : Voilà votre dieu qui va expirer. On le reporta dans son palais, où il continua durant cinq jours à souffrir horriblement ; puis il expira, rongé tout vivant des vers.

Avant cet événement remarquable, et dès la seconde année de l'empire de Claude, qui succéda l'an 41 à Caligula son neveu, le prince des apôtres avoit transporté le siége pontifical à Rome[1] ; et c'est à cette année, quarante-deuxième de Jésus-Christ, que commencent les vingt-cinq ans de pontificat que lui donne la chronique d'Eusèbe. Il avoit déjà siégé pendant sept ans, en cette qualité de souverain pontife, dans l'église d'Antioche, la première des gentils. Mais il ne fit nulle part une continuelle résidence, sa qualité de chef de l'Eglise l'appelant de tous côtés, dans ces premiers temps. Il en étoit de même, avec quelque proportion, de ses collègues dans l'apostolat, dont il paroît que nul autre que saint Jacques de Jérusalem n'a été attaché à un siége particulier. Le titre spécial et suréminent de Pierre ne l'empêcha point de porter l'Evangile dans le Pont, dans la Galatie, dans la Cappadoce, dans la Bithynie, ni en beaucoup d'autres provinces de l'Asie.

En partant pour la capitale du monde, où il devoit enfin fixer le trône pontifical et la primauté de l'apostolat, il plaça sur la chaire d'Antioche son disciple Evode, qui gouverna vingt-six ans cette florissante église, et il amena Marc à Rome, avec plusieurs autres de ses élèves. Dans la suite, Marc alla de Rome fonder l'église d'Alexandrie, au nom de son maître : et telle est l'origine des deux premières églises patriarcales : l'une immédiatement régie durant quelques années par le prince des apôtres ; l'autre fondée sous ses auspices, par un de ses plus chers disciples. Marc établit plusieurs églises en Egypte ; et comme il étoit d'une piété et d'une ferveur extraordinaires, il institua ces premiers solitaires, qui, sous le nom de Thérapeutes qu'ils conservèrent en se faisant chrétiens, excitèrent plus que jamais l'admiration des Juifs mêmes et de leurs écrivains célèbres.

Mais avant de remplir cette commission apostolique, Marc

[1] Orig. in Genes. Eus. Chron. ann. 42. Just. Ap. 2. Hier de Script. Eccl.

passa quelque temps à Rome, servant d'interprète et de secrétaire au premier pontife. Là il écrivit son Évangile, où il recueillit, sans beaucoup s'astreindre à l'ordre des temps, ce qu'il avoit ouï dire à Pierre, qui revit l'ouvrage, et lui donna son approbation. C'est pourquoi différents Pères de l'Eglise ont attribué cet Evangile au vicaire de Jésus-Christ. Saint Chrysostôme dit que la brièveté en est conforme au génie de Pierre, qui aimoit à parler peu. On n'y trouve point l'éloge que le Sauveur fit de cet apôtre, après qu'il en eut été reconnu pour le fils de Dieu, parce que l'humilité de Pierre, qui depuis sa pénitence parut toujours sa vertu de prédilection, lui faisoit supprimer tout ce qui pouvoit lui concilier de l'estime. On y voit au contraire dans toute son étendue son triple renoncement. Cet Evangile fut écrit en grec, qui étoit la langue du commerce dans tout l'Orient, et d'un si grand usage à Rome même, que les femmes l'y parloient avec facilité.

Marc rédigea aussi, ou du moins traduisit la première épître de saint Pierre, qui fut adressée aux fidèles du Pont, de la Bithynie, de la Galatie et de la Cappadoce. Rome y est nommée figurément Babylone, comme le centre de l'idolâtrie et de toute la corruption qui en est la suite. On trouve dans cette lettre une majesté et une énergie dignes du premier des apôtres.

Glaucias, que l'hérésiarque Basilide se glorifioit d'avoir eu pour maître, succéda à saint Marc, en qualité d'interprète du père commun des fidèles, à qui la sollicitude de toutes les églises ne laissoit pas le loisir de traduire ce qu'il écrivoit. Marc, après environ cinq ans d'épiscopat, mourut martyr à Alexandrie, l'an 68 de l'ère chrétienne, et fut remplacé par Anien.

C'est vers le temps où Pierre vint à Rome pour la première fois, qu'on place avec plus de vraisemblance la dispersion des apôtres par tout l'univers. Avant de se séparer, ils convinrent d'un symbole, ou d'une formule commune de foi, qui servant de lien d'unité, fit distinguer les fidèles croyants, des Juifs et des hérétiques. Tous les orthodoxes le devoient savoir par cœur; quoique tous les termes ne s'en trouvassent pas absolument les mêmes en plusieurs églises.

Saint Jacques, appelé le Mineur, pour le distinguer de l'apôtre du même nom, que l'on croit avoir été plus âgé, resta

à Jérusalem, dont Pierre et ses collègues l'avoient constitué premier évêque. Pierre ne laissoit pas d'y résider souvent, et faisoit delà des courses apostoliques en des régions fort éloignées. Il pénétra jusque dans le pays des Parthes, où l'on présume qu'il fit beaucoup de conversions; puisque sa première épître portoit anciennement le nom de ces peuples, à qui elle étoit adressée aussi-bien qu'aux autres Asiatiques. Saint André alla prêcher les Scythes, et de là revint en Achaïe, c'est-à-dire dans la Grèce, qui alors portoit généralement ce nom, et il y souffrit le martyre. Il est en grande vénération chez les Russes, qui possèdent les pays des anciens Scythes. Saint Philippe, après avoir prêché dans la Haute-Asie, mourut à Hiéraple, en Phrygie; mais il est incertain s'il donna son sang pour la foi, ainsi que d'autres apôtres, qui n'en méritèrent pas moins la palme du martyre, par la disposition de leur cœur, et par leurs immenses travaux. Saint Thomas porta l'Evangile dans toute l'étendue du vaste empire des Parthes, et jusqu'aux Indes, où les Portugais prétendent avoir découvert son corps, qu'ils ont transporté à Goa. Saint Barthélemi exerça son zèle dans la Grande-Arménie, et dans la partie occidentale de l'Inde. Il y porta l'Evangile de saint Matthieu, le plus ancien de tous, et dont il se servit, comme la plupart des apôtres.

L'auteur l'avoit composé, à la prière des fidèles de la Judée, en considération desquels il l'écrivit en hébreu, c'est-à-dire, en une langue mêlée de syriaque et de chaldaïque, dont on se servoit alors en Palestine. Mais il s'en fit aussitôt une traduction grecque qui n'eut pas moins d'autorité, et se répandit beaucoup plus que l'original; en sorte que le texte syriaque que nous avons aujourd'hui sous le nom de saint Matthieu, non plus que les autres textes hébraïques, n'est pas l'original même, mais une traduction faite sur le grec. Cet apôtre évangéliste prêcha les Ethiopiens, qu'il édifia par une abstinence extraordinaire, ne vivant que d'herbes et de graines.

Saint Simon, appelé le Cananéen, ou le Zélateur, travailla en Mésopotamie et en Perse. Saint Jude, autrement dit Thadée, porta l'Evangile dans l'Arabie et dans l'Idumée, peut-être aussi dans la Mésopotamie; mais il ne faut pas le confondre avec un autre Thadée, ou avec celui des soixante et douze

disciples, qui convertit Abgare, roi d'Edesse. C'est de l'apôtre que nous tenons l'épître qui fait partie des Livres saints. On ne doute pas que saint Mathias n'ait prêché en Ethiopie, sans qu'on sache aucun détail de ses travaux ni de ses succès. On n'est guère mieux instruit touchant les œuvres particulières de la plupart de ces illustres envoyés d'un Dieu fait homme; et l'on ne peut rien avancer au-delà de ce qu'en rapportent les écrits évangéliques, et du peu que nous en avons dit, sans donner croyance à des histoires apocryphes.

Pour les docteurs particuliers des gentils, saint Paul et saint Barnabé, le livre des Actes écrit par saint Luc nous en dit assez, sinon pour satisfaire une curiosité peu digne des égards d'un écrivain inspiré, au moins pour fournir une ample matière à l'édification et à l'instruction. Il nous apprend d'abord, qu'un disciple doué d'un don éminent de prophétie, et nommé Agabe, ayant prédit à Antioche qu'une horrible famine désoleroit bientôt l'Orient, puis tout l'empire romain dont il faisoit partie, on crut devoir prendre dans l'Eglise des mesures particulières pour le soulagement des frères de la Judée, où les chrétiens, plus mal accueillis que partout ailleurs, auroient aussi beaucoup plus à souffrir. On fit donc une collecte ou quête considérable, la première dont il soit parlé depuis l'établissement du christianisme. Il convenoit de choisir des hommes d'autorité et de confiance pour la réception et la distribution des aumônes. On jeta les yeux sur Barnabé et Saul son associé. Après quelques mois de voyage ou de séjour, employés à consoler les frères doublement affligés et de la disette et de la violence des persécutions, ils retournèrent à leur florissante mission d'Antioche. Un jour que les différents évêques, agrégés, selon l'usage du temps, au clergé de cette église, se trouvoient rassemblés avec leurs ministres inférieurs, pour la célébration des divins mystères, la voix de Dieu parla au cœur, dans le même instant, à tous les grands sujets dont cette chrétienté étoit abondamment pourvue, entre autres, à Simon surnommé le Noir, à Lucius de Cyrène, et à Manahem, frère de lait d'Hérode le tétrarque. Séparez Saul et Barnabé, leur dit l'Esprit saint, pour l'œuvre à laquelle je les destine. On jeûna, on se mit en prière, on leur imposa les

mains; puis on les envoya où l'esprit de Dieu les appeloit. Saul, regardé jusque-là comme le coopérateur de Barnabé, prit désormais le premier rang, comme ayant été nommé le premier par la voix du Seigneur, qui le déclaroit ainsi le chef de la conversion des gentils.

C'est alors, à ce qu'on prétend, qu'il fut ravi au troisième ciel, où Dieu ne lui communiqua pas seulement les lumières convenables au docteur de toutes les nations, mais encore lui révéla ce qui passe la portée de toute intelligence créée. Pour la conservation de la vertu d'humilité, non moins nécessaire que la science aux ministres évangéliques : ou, comme il le dit lui-même, de peur que la sublimité de ses révélations ne lui donnât une haute opinion de sa propre personne, il fut assujéti aux tentations les plus humiliantes. Outre les fatigues de l'apostolat, l'humble et fervent Apôtre crut devoir employer le travail des mains, les macérations, toutes les ressources de la piété et de la pénitence, afin de ne pas se pervertir en sauvant les autres.

Saul et Barnabé prirent avec eux Jean-Marc, différent de Marc l'Evangéliste, mais cousin de Barnabé, et fils de cette veuve pieuse chez qui saint Pierre s'étoit réfugié au sortir de sa prison. Tous trois ensemble allèrent en droiture à Séleucie de Syrie, ainsi appelée, pour la distinguer d'une autre ville de ce nom, située plus avant dans le continent de la grande Asie. Celle de Syrie avoit un port sur la Méditerranée, où ces ouvriers apostoliques, qui ne jugèrent pas encore à propos de s'y arrêter, s'embarquèrent pour l'île de Chypre. Arrivés à Salamine, place considérable de l'île, ils commencèrent par annoncer l'Evangile à la synagogue : et telle fut la conduite uniforme de l'Apôtre dans ses diverses missions. Il présentoit d'abord la lumière du salut aux enfants égarés de la maison d'Israël; et ceux-ci, se montrant indociles, il cherchoit sa consolation avec la gloire du Seigneur dans la simplicité des étrangers. Les deux prédicateurs, suivant cette méthode, parcoururent toute l'étendue de la Chypre, et vinrent enfin à Paphos, capitale du pays, où résidoit le proconsul romain Sergius-Paulus.

Leur réputation les y avoit devancés. Le proconsul souhaita

de les entendre, par un désir sincère de connoître la vérité plutôt que par la curiosité de voir les merveilles qu'on racontoit d'eux. C'étoit un homme sage que cet illustre Romain, juste estimateur de la vertu, plein de mœurs et de doctrine; mais il avoit avec lui un magicien ou charlatan, nommé tantôt Barjésu, tantôt Elymas, qui faisoit le prophète, et se montroit d'autant plus opposé au progrès de l'Evangile, qu'il étoit Juif d'origine. Il ne manqua point de se trouver à l'entrevue du proconsul et des apôtres, et il fit tous ses efforts pour empêcher le Romain d'embrasser la foi. Mais le Seigneur ayant frappé l'imposteur d'un aveuglement subit, le proconsul se convertit solidement. Depuis cet événement, Saul prit toujours le nom de Paul, peut-être, comme l'avancent quelques écrivains, en mémoire du triomphe de la grâce dans une conversion de cet éclat; ou, comme d'autres le conjecturent plus simplement et plus vraisemblablement, parce que l'Apôtre des nations ayant principalement à travailler dans l'empire romain, il latinisa son nom, pour se procurer un accès plus facile.

Il s'embarqua peu après à Paphos même, ayant toujours en sa compagnie le jeune Marc avec Barnabé, et ils arrivèrent à Derbe en Pamphilie, où il paroît qu'il n'y avoit point de synagogue pour les Juifs, et où les missionnaires ne firent que passer. Avant de pénétrer plus avant dans les terres, ils renvoyèrent à Jérusalem, auprès de sa mère, le jeune Marc, qui se trouvoit ou se croyoit trop foible pour suivre des apôtres. Barnabé, son parent, eût été bien aise de le retenir : Paul, au contraire, en lui facilitant la retraite, parut le soupçonner d'une pusillanimité ou d'une inconstance peu convenable à ses coopérateurs. Il n'en poursuivit pas moins son entreprise avec Barnabé, et ils arrivèrent à Antioche de Pisidie, ville considérable, quoiqu'inférieure à la capitale de Syrie. Là il y avoit une synagogue, et beaucoup de Juifs. Le jour du sabbat, les deux apôtres se rendirent à l'assemblée, où il se trouvoit d'ordinaire, avec les israélites, un bon nombre de gentils qui adoroient le vrai Dieu. Il ne s'agissoit pas de sacrifices, ni d'autres cérémonies solennelles du culte mosaïque, dans ces temples improprement dits, bâtis hors de Jérusalem : on y prioit seulement en commun, et l'on y expliquoit la loi et les prophètes.

Quand il s'y rencontroit, par hasard, quelque frère venu d'ailleurs, en réputation d'habileté dans la science de la religion, les docteurs du lieu lui déféroient la parole, et on le prioit de dire quelques mots d'édification. Ainsi, Paul passant pour éloquent, les chefs de la synagogue d'Antioche de Pisidie l'invitèrent à parler.

L'Âpôtre n'eut garde de manquer une si belle occasion d'annoncer Jésus-Christ. Il se leva aussitôt, et imposant silence de la main : Enfants d'Israël, dit-il, et vous tous qui craignez le Seigneur, de quelque nation que vous soyez; puisque vous m'engagez à parler, écoutez-moi avec l'attention que mérite la nature des choses que j'ai à vous dire. Le Dieu qui a choisi nos pères, tandis qu'ils étoient esclaves en Egypte, et qui en a fait une nation privilégiée, par une longue suite de prodiges, a surtout honoré le sang de David, en promettant qu'il en formeroit le Sauveur de son peuple. Or, cette grande promesse, confirmée par tant de prophéties, vient enfin de s'accomplir dans la personne de Jésus de Nazareth. Jean, que l'excellence de ses vertus a fait prendre pour le Messie, lui a rendu le témoignage le plus formel et le plus honorable, en déclarant qu'il ne se jugeoit pas digne de délier les courroies de sa chaussure. C'est à vous aujourd'hui, mes frères, vous, dignes enfants d'Abraham, qui en avez hérité la crainte du Seigneur, et vous tous, adorateurs du vrai Dieu, de quelque sang que vous soyez, c'est à vous que la parole du salut est justement portée; car les habitants de Jérusalem, séduits par leurs chefs, ont méconnu le Rédempteur que nous vous annonçons. Mais en vain l'ont-ils mis à mort. Le Tout-Puissant, comme il l'avoit prédit, n'a pas souffert que la chair sacrée de son Christ éprouvât la corruption du tombeau. Il l'a ressuscité rayonnant de gloire, le troisième jour après sa mort. Vous n'êtes pas coupables jusqu'à ce moment où la vérité n'avoit pas encore lui pour vous. Mais tremblez désormais, si vous y fermiez les yeux; tremblez d'attirer sur vous la malédiction annoncée par les prophètes, contre quiconque méconnoîtroit la grande œuvre du Seigneur, dont ils ont fixé l'accomplissement à vos jours.

Le discours fini, tous les auditeurs se retirèrent en silence, avec l'air de la plus profonde réflexion. Des pensées bien dif-

férentes occupoient les esprits. On étoit généralement frappé de la justesse avec laquelle l'Apôtre avoit marqué, beaucoup plus au long que nous ne pouvons le rapporter, la conformité des divins oracles touchant le Messie, avec la mort et la résurrection de Jésus. Les âmes droites en étoient au comble de la joie : mais prévenus en tout lieu de l'idée d'un Messie qui devoit rétablir la puissance temporelle de sa nation, et plus obstinés encore à ne point reconnoître celui que les princes du peuple et de la nation avoient ignominieusement proscrit, le grand nombre de Juifs d'Antioche frémissoient entre eux de dépit, d'entendre annoncer, avec tant de succès, un Rédempteur crucifié. Si, comme les âmes bien disposées, ils prièrent Paul de reprendre le même sujet, pour l'instruction du sabbat suivant, ce ne fut que dans l'espérance d'être mieux préparés à le contredire, et d'arrêter, par toutes les voies, les effets de son éloquence. Toutefois un nombre assez considérable de pieux Israélites et de gentils craignant Dieu, s'attachèrent dès ce moment aux apôtres.

Le jour convenu pour les entendre de nouveau, on vit se rassembler presque toutes les personnes de la ville, où il paroît que la connoissance du Dieu créateur de toutes choses étoit fort répandue, jusque parmi les citoyens les plus distingués. Les docteurs de cette synagogue opposèrent d'abord leurs vains raisonnements, et bientôt en laissèrent eux-mêmes sentir la foiblesse, par l'indécence avec laquelle ils s'emportèrent aux injures et aux blasphèmes. Alors Paul et Barnabé leur dirent tous deux ensemble : « Il convenoit que vous fussiez les premiers à » qui l'on annonçât la parole du salut : mais puisque vous la re» jetez avec mépris, nous l'adressons aux nations, suivant le » précepte du Seigneur. » Ce peu de mots disposa encore plus favorablement les gentils, dont les conversions se multiplièrent tellement, que ce bon levain répandit sa vertu hors même de la ville, et fort au loin dans les terres. Mais les Juifs usèrent de tout leur crédit, et surtout employèrent un grand nombre de femmes de marque qui se piquoient de dévotion, afin de chasser les prédicateurs de l'Evangile. Ceux-ci secouèrent la poussière de leurs pieds contre les endurcis, selon la pratique que leurs collègues tenoient du Sauveur, et ils se retirèrent à Icône.

Là, comme à Antioche, ils entrèrent dans la synagogue; et, oubliant ce que la prédication de la vérité venoit de leur coûter, ils la publièrent avec un nouveau courage. Dieu bénit ce généreux zèle; et une multitude de Juifs, aussi-bien que de gentils, se soumit au joug de la foi. Les circoncis et les incirconcis fréquentoient presque également les synagogues d'Icône et de toutes ces provinces; la Providence préparant les voies à l'Evangile, par le moyen des Israélites, qui étendoient de toute part la connoissance d'un seul Dieu parmi les Grecs et les Romains, rebutés enfin des absurdités de l'idolâtrie et du polythéisme. Toutefois ceux des Juifs qui furent incrédules, soulevèrent les citoyens d'Icône contre les ouvriers évangéliques, qui ne laissèrent pas d'y demeurer sept à huit mois. Les grands miracles que le Seigneur daignoit opérer par leurs mains, contrebalançoient puissamment les efforts de leurs ennemis, et leur persévérance fut récompensée par des succès signalés. Paul fit, entr'autres, une conversion d'un grand éclat, dans la personne d'une illustre vierge, nommée Thècle. Déjà elle étoit promise en mariage à l'un des premiers du pays. Elle renonça généreusement à cette alliance, et préféra, à tous les avantages qu'on lui promettoit, l'humble et sainte virginité dont elle venoit de connoître le prix. Son époux futur tourna tout son amour en fureur, et lui procura la gloire d'obtenir, la première de son sexe, le triomphe du martyre. A la fin, la ville d'Icône se divisa en deux partis, l'un pour les Juifs, l'autre pour les apôtres, qui, voyant le moment des derniers excès où les infidèles alloient se porter, leur en voulurent épargner le crime, et s'avancèrent davantage dans la province de Lycaonie.

Ils prêchèrent à Listre, à Derbe, et dans tous les lieux circonvoisins. A Listre, Paul remarqua, tout en prêchant, un boiteux de naissance, qui écoutoit avec cette foi que Dieu se plaît à récompenser par les faveurs les plus merveilleuses. Le prédicateur adressa la parole à l'infirme, et lui dit de se lever. Il se leva et marcha. A ce spectacle, la multitude s'écria : « Que » des dieux, revêtus de la figure humaine, étoient descendus » des cieux au milieu des hommes. » Ils croyoient voir, suivant les rêveries de l'ancienne mythologie, une nouvelle métamorphose de leurs divinités; et donnant le nom de Jupiter à Barnabé,

plus âgé que Paul, et d'une taille plus avantageuse, ils prenoient celui-ci, à cause de son éloquence, pour Mercure, l'interprète des dieux. Cette folle imagination prit en un moment dans tous les esprits; de sorte que le prêtre de Jupiter, courant à son temple, avec des troupes du peuple, en ramena des taureaux couronnés de fleurs, qu'il se mit en devoir de leur immoler. Mais ces fidèles dispensateurs du pouvoir d'en-haut témoignèrent leur horreur, par les démonstrations les plus expressives. « Que faites-vous, peuples aveugles, s'écrièrent-ils? Nous ne » sommes que des mortels tout semblables à vous, qui préten- » dons vous marquer, par des œuvres dont le Dieu suprême est » l'unique auteur, la nécessité de renoncer à ces sacrifices im- » pies, et de vous convertir à ce Dieu très-grand et très-bon, » qui seul a fait le ciel et la terre, avec tout ce qu'ils contien- » nent. » Ainsi empêchèrent-ils, non sans peine, qu'on ne leur sacrifiât.

Les sacrificateurs n'avoient pas même cédé tout-à-fait, et ils délibéroient encore, quand d'Antioche et d'Icône il survint quelques députés des synagogues, toujours plus jalouses de ce qu'elles apprenoient. Ils déclamèrent sans nulle pudeur contre le Sauveur et ses apôtres, les donnèrent pour les ministres des démons malfaisants, attribuèrent leurs miracles à la magie; et s'armant aussitôt de cailloux, ils maltraitèrent Paul, jusqu'à le laisser pour mort, après quoi ils le jetèrent hors de la ville. Mais il étoit moins dangereusement blessé qu'on ne pensoit. Ses disciples s'étant rassemblés autour de lui, il se releva, rentra dans la ville, et se trouva dès le lendemain en état de partir pour Derbe, ainsi que Barnabé, où ils évangélisèrent avec autant d'assurance que si leur zèle ne leur eût attiré que de bons traitements.

Après des succès abondants, qui fournirent un nouvel aiguillon à leur courage, ils n'hésitèrent point à reparoître dans Listre même, puis à Icône et à Antioche, afin de confirmer partout les nouveaux disciples dans la foi, et d'ordonner des prêtres, pour cultiver, sous la dépendance des premiers pasteurs, le champ que l'on confioit à leurs soins immédiats. Ils traversèrent ensuite la province de Pisidie, revinrent en Pamphilie; et ayant pour lors exercé leur zèle à Perge, où ils n'a-

voient fait que passer en commençant leur expédition apostolique, ils se rendirent à Attalie, port de mer dans la même province. Là ils s'embarquèrent pour la grande Antioche, capitale de l'Orient, d'où ils étoient partis en premier lieu.

Ils en rassemblèrent aussitôt les fidèles, leur firent le récit de ce que Dieu venoit d'opérer par leurs mains, et leur peignirent vivement l'empressement des gentils vers la porte du royaume de Dieu, ouverte enfin à tous les enfants d'Adam. Quoiqu'ils aient alors recueilli dans cette grande ville des fruits abondants de salut, on ne se persuade pas que cette église les ait seule occupés, durant le cours de plusieurs années qui s'écoulèrent depuis leur retour en Syrie jusqu'au concile de Jérusalem. Il y a toute apparence que ce fut dans cet intervalle que Paul, non-seulement prêcha par toute la Judée, mais qu'il acheva de porter l'Evangile depuis Jérusalem jusqu'à l'Illyrie et aux provinces d'alentour, comme son Epître aux Romains prouve incontestablement qu'il l'a fait.

Il se trouva à Antioche, aussi-bien que Barnabé, quand il s'éleva quelque dissension entre les disciples, au sujet de la circoncision et des autres observances légales. La dispute commença même dans la capitale de la Judée, où Paul avoit antérieurement conduit un de ses élèves, nommé Tite, gentil de naissance. Un grand nombre de Juifs convertis, mais toujours fort attachés aux pratiques de la loi, exigeoient du prosélyte qu'il se fît circoncire. Comme ils prétendoient faire un devoir indispensable de ce qui n'étoit que toléré, le docteur des nations et le protecteur de leur liberté ne voulut jamais entendre à cette onéreuse complaisance, d'autant mieux qu'il la regardoit comme une injure faite à la grâce de Jésus-Christ, de la part de ces chrétiens mal dépouillés de l'orgueil judaïque, pleins d'une vaine confiance dans les œuvres de la loi et dans leurs propres efforts. Tite ne fut donc pas circoncis, et l'Apôtre tint ferme pour les chrétiens de la gentilité. C'est ce disciple chéri qu'il mena dans plusieurs de ses missions, prenant plaisir à l'instruire de vive voix, ou par lettre quand ils étoient séparés, et qu'enfin il institua évêque de Crète, sans qu'on sache l'époque précise de son épiscopat, ni même quand cette île reçut la semence évangélique.

Mais il est certain que le faux zèle des chrétiens judaïsant pénétra jusqu'à l'église d'Antioche, avant le concile de Jérusalem. Il n'est pas moins constant que le prince des apôtres, indifféremment Pierre ou Céphas, se trouvoit alors en Orient, après être sorti de Rome : départ dont on ignore la vraie cause; car celle qu'on voudroit tirer du bannissement des Juifs par l'empereur Claude, se trouve fort incertaine, et les chronologistes varient extrêmement sur sa date. Quoiqu'il en soit des autres circonstances, Pierre ou Céphas se trouvoit en Syrie l'année du concile apostolique; et, suivant l'opinion de saint Augustin [1], ce fut avant ce concile qu'il eut à Antioche, avec l'Apôtre des gentils, la dispute que quelques critiques s'efforcent assez inutilement de faire attribuer à un autre Céphas. Entre les différentes manières dont on la présente, voici la version du grand évêque d'Hippône.

Depuis la vocation de Corneille, Pierre savoit parfaitement qu'il ne falloit plus mettre de distinction entre les fidèles de la circoncision et les incirconcis. Aussi ne faisoit-il plus aucune difficulté d'avoir commerce avec les gentils, ni même de manger avec eux. Mais quelques frères de Jérusalem étant venus à Antioche, il craignit de formaliser des gens pleins de préventions, et accoutumés à voir garder toutes les observances de la loi. Alors il évita les gentils, et témoigna surtout de la répugnance à manger avec eux. Ceux-ci furent extrêmement choqués de cette conduite, dont bientôt ils s'aperçurent qu'on usoit de tous côtés à leur égard. Non-seulement la foule des Juifs convertis suivirent un exemple de si grand poids, et si conforme d'ailleurs à leur disposition habituelle; mais Barnabé, ce compagnon affidé de Paul, et son associé à l'apostolat des nations, usa de la même dissimulation et des mêmes froideurs. Tant de motifs firent la plus vive impression sur le cœur de Paul, si tendre pour ses chers gentils; et allant du premier pas à la source du mal, il résista en face à Céphas : c'est-à-dire qu'il usa librement du droit de remontrance qu'ont tous les évêques à l'égard même du premier d'entr'eux, quand la faute ou l'inadvertance intéresse le corps de l'Eglise,

1 Epist. ad Hier. de Bapt. c. Donat. l. 2.

et que le silence augmenteroit le scandale. « Si vous, qui êtes » Juif, lui dit-il publiquement, avez eu jusqu'ici assez de con- » descendance pour vivre comme les gentils, et non comme » les Juifs, comment n'apercevez-vous pas que, démentant » cette première conduite, vous faites à toutes les nations » une obligation du judaïsme? » Le prince des apôtres reçut l'avis de son inférieur avec la plus édifiante modestie, reconnut le danger d'un ménagement abusif, et [illegible]orma plus soigneusement ses œuvres à la liberté de l'Év[illegible] ainsi qu'à sa propre façon de penser.

Mais entre les disciples venus de Judée, [illegible] plusieurs, qui, de concert avec l'hérésiarque Cérinthe, de[illegible]rent indociles. Le prince des apôtres étoit reparti pour Jérusalem, quand l'obstination montant à son comble, et la dispute s'échauffant de plus en plus, nonobstant la sage conduite de Pierre et le zèle de Paul, qu'on accusoit de partialité en faveur des gentils, on ne vit plus d'autres moyens de la terminer, qu'en obtenant une décision solennelle du collége apostolique, présidé par son chef. Il fut donc résolu que Paul, et Barnabé bien revenu de sa foiblesse, iroient à Jérusalem, avec quelques personnes du parti contraire, pour consulter le Saint-Esprit, qui, selon la promesse du Sauveur, devoit s'expliquer, en pareil cas, par l'organe des premiers pasteurs.

Alors, c'est-à-dire l'an 50, se tint le plus ancien des conciles, et qui leur servit à tous de modèle. Le vicaire de Jésus-Christ convoqua l'assemblée, invitant tout ce qui pouvoit s'y trouver de ses collègues dans l'apostolat, et des principaux pasteurs ou des évêques, avec les prêtres et les anciens qui avoient le plus de part au gouvernement hiérarchique : non que ceux-ci eussent par état voix décisive ou droit de jugement, prérogative annexée par son divin auteur à la plénitude du sacerdoce, dans le caractère des apôtres; mais parce qu'on vouloit entendre tout ce qu'ils avoient appris des apôtres absents, ou de Jésus-Christ même. On s'informa de la tradition, on délibéra mûrement, chacun eut une entière liberté de s'expliquer, jusqu'à la décision : après quoi il ne s'agit plus que de soumission, et de procéder à l'exécution. Pierre, premier pape, est à la tête du concile, propose la question, et dit son avis avant tous

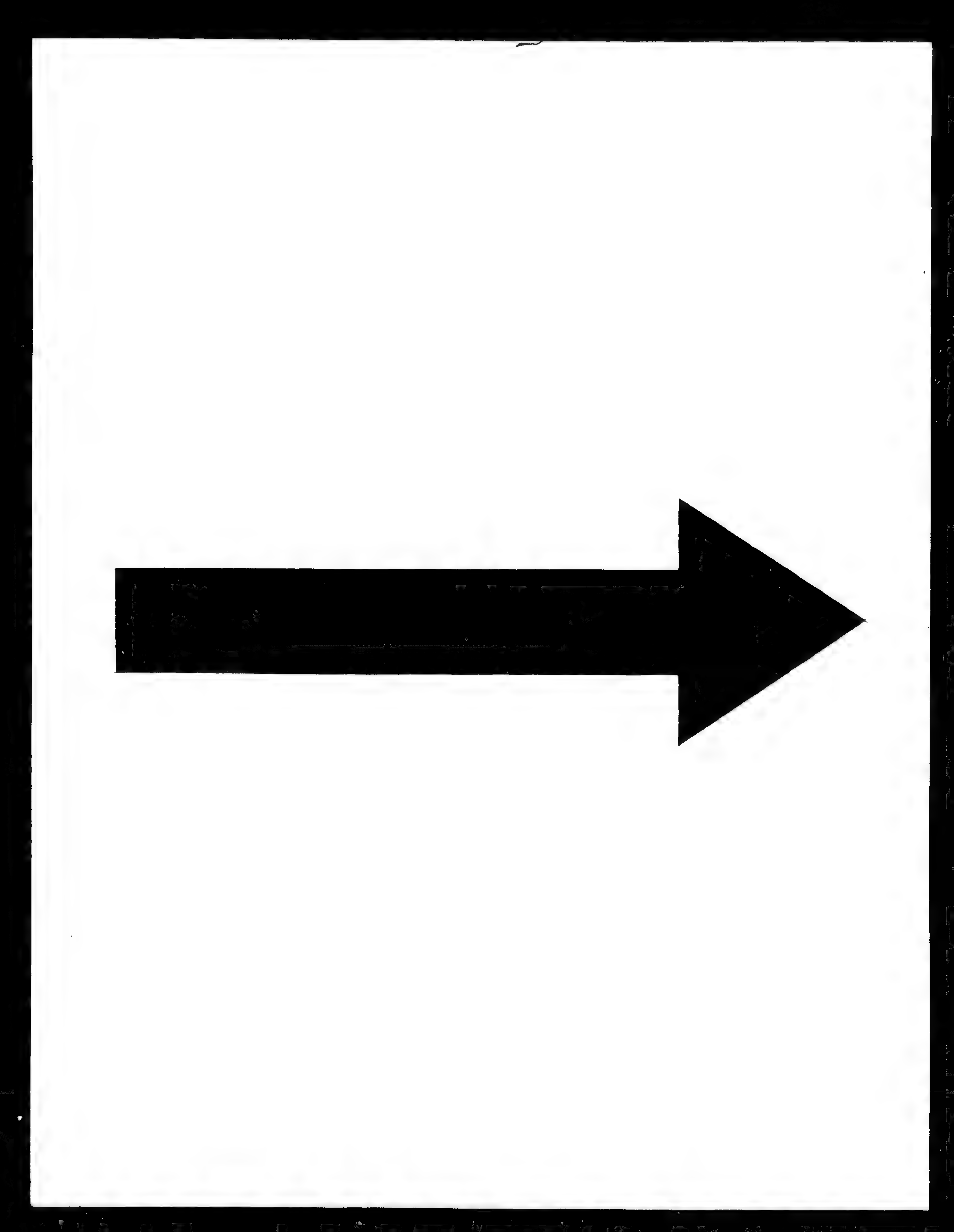
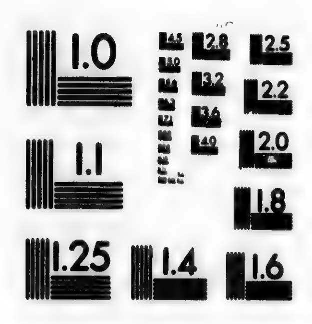


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



les autres, en leur rappelant comment le Seigneur, depuis la publication de l'Evangile dans la Judée, lui avoit enjoint d'instruire aussi les gentils, dans la personne de Corneille; d'où il conclut que ce seroit tenter Dieu, de leur imposer un joug, qui, maintenu par un reste de respect ou de condescendance, n'étoit plus nécessaire en soi pour le salut, par rapport aux Juifs mêmes. Paul et Barnabé appuyèrent ce sentiment, en racontant les succès dont le Seigneur les avoit comblés, eux qui l'avoient constamment réduit en pratique dans les fonctions de leur ministère auprès des gentils. Jacques, évêque de Jérusalem, c'est-à-dire d'une église toute composée de fidèles de la circoncision, dont un bon nombre sortoient de la secte des pharisiens, et soutenoient fortement qu'il falloit tout soumettre à la loi de Moïse, Jacques n'en fut pas moins zélé pour la liberté des nations : et, ce qui est à remarquer, il ne souscrivit pas simplement à l'avis de Pierre, mais il dit formellement que telle étoit aussi sa décision et son jugement, dont il fit sentir la conformité avec les Livres saints. Tout le concile marqua la même façon de penser, et l'on ne s'occupa plus qu'à la notifier à l'Eglise, où la difficulté avoit pris naissance.

On choisit, à cet effet, Jude, surnommé Barsabas, et Silas, qu'on joignit à Paul et à Barnabé, afin de prévenir toute ombre de défiance à l'égard de ces deux derniers, qui avoient été les promoteurs du décret. Il étoit conçu en ces termes, qui en marquent l'infaillibilité toute divine : « Il a semblé bon au » Saint-Esprit et à nous, de ne vous astreindre qu'à ces ob- » servances que nous continuons à juger nécessaires, c'est-à- » dire, de ne vous interdire que les viandes immolées aux ido- » les, le sang, la chair des animaux étouffés et la fornication. » Quoique la loi naturelle interdise ce dernier article, la corruption du paganisme l'avoit tellement couvert de nuages, qu'on crut devoir en renouveler la défense d'une manière formelle et positive. C'est ainsi que l'Eglise applique les lumières de la révélation surnaturelle à beaucoup d'autres points de la loi gravée dans nos âmes par la main de la nature, mais presque effacée par le déréglement des passions. L'église d'Antioche reçut les lettres apostoliques avec le respect qui leur étoit dû;

et au différend qui avoit si fort alarmé les consciences, succéda la concorde et la paix la plus consolante.

Tel est l'ordre des faits que suit saint Augustin, dans ce qui concerne la dispute de Paul et de Céphas. Mais quand on la placeroit après le concile apostolique, qu'en pourroit-on conclure contre le vicaire de Jésus-Christ? Si Céphas fut en effet Simon-Pierre, comme on n'en peut guère douter, il édifia beaucoup plus l'Eglise par son humilité exemplaire, que sa complaisance pour les chrétiens judaïsants n'avoit pu la scandaliser. Il ne s'agissoit pas d'opinion ou de doctrine, ni par conséquent d'erreur, mais uniquement d'un point de conduite; en quoi certainement jamais pontife ne s'est cru irrépréhensible, puisqu'ils ne se sont jamais crus impeccables. La faute même de Pierre en cette conjoncture, ou ce que Paul reprenoit en lui, n'étoit qu'une faute très-improprement dite. Il n'étoit question que du fait, non de l'intention que Dieu seul connoît, et dont on ne sauroit présumer que la charité d'un apôtre voulût juger. Dans le fait même, il est encore deux choses à distinguer : le corps ou l'objet de l'action, et l'effet que l'action produisoit. Quant à l'action, on ne la sauroit dire condamnable en soi, puisqu'elle avoit pour objet des observances légales qui n'étoient pas encore défendues, qu'il étoit même à propos de pratiquer en certaines rencontres, et que l'Apôtre des nations pratiqua lui-même en plusieurs occasions. Cet Apôtre n'a donc pu trouver Céphas condamnable, qu'en ce que celui-ci donnoit lieu, contre son intention, à de fâcheux inconvénients; c'est-à-dire que l'exemple de Céphas pouvoit obliger les gentils à judaïser, et que Paul, tout consacré à leur service, et connoissant mieux leurs dispositions que le prince des apôtres, occupé de la sollicitude de toutes les églises, eut, et le courage de l'avertir dans le moment critique, et la consolation de voir la vertu de Pierre faire disparoître aussitôt le danger. Il en est du fait de Céphas, comme de la plupart de ces points de dispute, infiniment moins importants que le génie contentieux des écrivains du parti ne s'efforce de le persuader.

Après que la tranquillité fut parfaitement rétablie parmi les fidèles d'Antioche, les députés du concile, Jude et Silas, pro-

posèrent de s'en retourner vers les Pères de Jérusalem, qui les avoient envoyés. Mais ces deux anges de paix s'étoient acquis l'estime et l'affection de tout le monde, durant le cours de leur commission. Comme ils étoient prophètes, c'est-à-dire, honorés du caractère épiscopal, selon l'interprétation la plus plausible de ces expressions de l'Ecriture, l'éminence de leur dignité n'avoit servi qu'à donner plus de relief à leur habileté et à leur modestie. Lorsqu'il fut question de partir, on leur témoigna tant de regret de les perdre, qu'ils se partagèrent, sans qu'on en sache d'autres raisons. Jude s'en alla seul rendre compte de la députation, et Silas resta parmi les fidèles de Syrie. C'est ainsi que la Providence disposoit celui-ci, sans qu'il le sût, à devenir le plus fidèle compagnon des travaux de Paul.

Brûlé d'un zèle à qui le repos paroissoit un état plus violent que l'excès même du travail, cet Apôtre eut à peine accordé quelques jours à ses prosélytes, qu'il proposa à Barnabé, son coopérateur ordinaire, d'aller visiter les églises qu'ils avoient établies ensemble, pour voir si la semence du salut y avoit fructifié, ou si elles ne se trouvoient pas en butte à quelques-uns de ces ennemis que les premiers pasteurs peuvent seuls écarter. Barnabé fut aussitôt prêt à le suivre, [illegible] proposa, de son côté, de mener avec eux Jean-Marc, le m[illegible] qui les avoit quittés en Pamphilie. Paul représenta ce qui étoit arrivé, que ce jeune homme, n'ayant pu soutenir une première fois les travaux évangéliques, ou ne l'ayant pas voulu, il ne convenoit pas de mettre sitôt sa délicatesse à l'épreuve. La proximité du sang affectoit autrement Barnabé. Paul résista dans une rencontre où il croyoit voir l'honneur du ministère intéressé, et ils se séparèrent; Dieu ne voulant pas seulement nous fournir des exemples de modération, dans la diversité d'avis qui peut se trouver entre les plus grands saints, mais voilant sous ces apparences les desseins de sa miséricorde sur les peuples divers que les deux apôtres séparés devoient convertir en plus grand nombre. Barnabé retourna dans l'île de Chypre, avec Jean-Marc. Paul prit Silas, parcourut la Syrie, la Cilicie, et poussa jusqu'en Lycaonie.

A Listre, il fit l'heureuse découverte d'un disciple, nommé

Timothée, fils d'une Juive déjà chrétienne, et d'un gentil qui adoroit le vrai Dieu, s'il n'avoit pas déjà embrassé le christianisme. Le jeune homme avoit en sa faveur le témoignage de tous les frères de Listre et d'Icône. Le docteur des nations l'engagea à sa suite; mais il ne fit aucune difficulté de le circoncire, à cause des Juifs du pays, qui tous le connoissoient pour fils d'un gentil aussi-bien que d'une juive, et qui sans la circoncision l'eussent regardé comme ennemi de la loi. Ils traversèrent ensemble la province d'Asie, sans s'y arrêter, suivant le mouvement de l'Esprit saint, qui appeloit l'Apôtre en Macédoine.

On croit qu'en cette course Paul commença à s'attacher Luc son parent, qui à cette époque, commence à paroître dans l'histoire des Actes des apôtres dont il est l'auteur. C'étoit un médecin d'Antioche, homme d'esprit et de lettres, versé même dans l'art d'écrire, et qui s'exprimoit bien plus purement en grec que les autres écrivains apostoliques. Dès qu'il se fut mis une fois à la suite de l'Apôtre des nations, ni les fatigues, ni les périls, ni les exemples de légèreté de plusieurs autres disciples, rien ne put ébranler sa constance. Il fut à Paul ce que Marc fut à Pierre. Comme Marc, il composa son Evangile de ce qu'il avoit appris de son maître; et le recueil fut trouvé si exact, que l'Apôtre, instruit par le Seigneur glorifié, adopta cet ouvrge. Tel est le sens des passages de ses épîtres, où il renvoie ses lecteurs à son Evangile.

Paul s'embarqua pour la Macédoine, à Troade, ville de l'Asie-Mineure, bâtie près des ruines de l'ancienne Troye, et appelée aussi Alexandrie et Antigonie. Un Macédonien lui ayant apparu dans une vision nocturne, en l'invitant au nom de sa patrie, il s'avança promptement jusqu'à Philippes, colonie romaine dans la province de Macédoine. Les Juifs n'avoient point de synagogue en cette place, mais seulement un lieu d'oraison hors de la ville, comme dans les autres endroits où ils n'étoient que tolérés. Dès le premier jour du sabbat, l'Apôtre y convertit une marchande de pourpre, qu'on appeloit communément la Lydienne, du lieu de sa demeure ordinaire, qui étoit la ville de Thyatire en Lydie. Elle adoroit déjà le vrai Dieu, et s'étoit rendue à l'oratoire avec les femmes juives.

Elle fut bientôt disposée pour le baptême, qu'elle reçut avec toute sa maison : après quoi elle demanda, comme une faveur, de loger son père en Jésus-Christ.

Un autre jour du sabbat, comme ils alloient tous ensemble au lieu de prière, ils se virent suivis par une fille possédée d'un démon familier, et qui, par la divination, procuroit un gain considérable à une troupe d'imposteurs, au service de qui elle s'étoit mise. Elle envisagea d'un air d'admiration les ministres évangéliques, et se mit à crier : Ces hommes sont les ministres du Dieu suprême, et nous montrent la voie du salut. Durant plusieurs jours consécutifs, ces éloges recommençoient à chaque rencontre, et ne paroissoient pas devoir sitôt finir. Mais Paul, méprisant le témoignage aussi-bien que le dépit de l'esprit du mensonge : je te le commande, lui dit-il, au nom du Christ que je prêche, sors à l'instant du corps de cette malheureuse ; et il en sortit. Les maîtres de la fille, irrités de voir ainsi leur gain disparoître, soulevèrent le peuple et les magistrats. Dans le premier emportement, Paul et Silas furent déchirés de verges et jetés en prison. Sur le milieu de la nuit, un violent tremblement de terre ébranla l'édifice jusque dans ses fondements. Les chaînes se brisent, les portes s'ouvrent, le geôlier s'éveille, et, croyant tout perdu, tire l'épée pour se percer. L'Apôtre oublie son propre intérêt, et s'écrie : Nous voici tous sans exception : pourquoi attenter à votre vie ? Le geôlier rassuré fait apporter de la lumière ; et saisi d'un transport bien différent du premier, à la vue de ses bienfaiteurs, il se jette respectueusement aux genoux de Paul et de Silas. Il les conduit ensuite à son logis, et leur demande, avec autant de foi que de reconnoissance, ce qu'il faut faire pour être sauvé. On juge qu'il croyoit déjà au vrai Dieu, ainsi que la marchande lydienne, puisqu'il ne tarda pas davantage à être baptisé avec tous ses proches.

Cependant la nuit et le sommeil avoient calmé les esprits séditieux des Philippiens. Dès la pointe du jour, on envoya l'ordre d'élargir les deux prisonniers. L'Apôtre dit avec une noble fermeté : En est-on quitte pour renvoyer un citoyen romain, qu'on a mis, sans forme de justice, en l'état où nous sommes ? Il jouissoit effectivement du rang et des droits de

citoyen, ainsi que tous les habitants de Tarse, ses compatriotes, en récompense de l'affection que cette place importante avoit marquée aux deux césars Jules et Auguste, dans les guerres civiles. Croyant donc qu'il importoit aux ministres évangéliques d'obtenir la réparation d'une injure flétrissante, il exigea que les magistrats vinssent en personne pour réhabiliter en quelque sorte leur ministère avili, en leur rendant la liberté avec honneur. Au nom révéré de citoyen romain, tous les gens en place tremblèrent que la plainte ne parvînt jusqu'au sénat; d'autant mieux que Rome vouloit qu'en toute cause, il y eût des délits réels et bien avérés, avant de procéder au châtiment. Ainsi les magistrats de Philippes, n'étant point en règle, se soumirent à faire la démarche qu'on exigeoit, et vinrent modestement prier les prisonniers d'accepter la liberté et d'oublier le passé, en le rejetant sur l'émotion populaire, dont on avoit peut-être un peu trop appréhendé les suites. Ils les supplièrent en même temps de s'éloigner de leur ville le plus tôt qu'ils pourroient, de peur que la populace, difficile à contenir, n'excitât quelque trouble nouveau. Paul et ses compagnons, sans rien perdre de leur assurance, et sans se presser, pour ne pas donner à leur départ un air de bannissement, allèrent revoir la fidèle lydienne, leur hôtesse, encouragèrent les frères; puis, par la route d'Amphipolis et d'Apollonie, se rendirent à la capitale de toute la province de Macédoine, c'est-à-dire à Thessalonique.

Là il y avoit synagogue. Paul y entra d'abord selon sa coutume. Quelques Israélites se convertirent, avec un bien plus grand nombre de gentils, qui, à leur exemple, adoroient le vrai Dieu. Les Juifs endurcis ne furent pas tranquilles spectateurs de ces succès, et par leurs cabales, ils contraignirent l'Apôtre de se retirer à Bérée. Ils le poursuivirent jusqu'en cette seconde ville; et comme ils lui en vouloient personnellement, il se contenta de partir seul pour Athènes, laissant ordre à Silas et à Timothée, de l'y venir joindre plus à loisir.

Cette ville, autrefois si puissante, et la première de la Grèce, ne conservoit de son antique splendeur, que la culture de certains arts libéraux, avec la démangeaison de discourir. C'étoit, surtout en fait de matières philosophiques et

d'opinions extraordinaires, le centre de la curiosité et du raffinement. Les naturels du pays et leurs hôtes, pour le moins aussi nombreux que les citoyens, ne connoissoient d'autre occupation, que de débiter ou d'entendre quelque chose de nouveau. On se figure aisément quel obstacle mettoit aux vues de l'Apôtre, tant cette frivolité, que l'excès où elle portoit les observances, comme les spéculations idolâtriques. Il chercha néanmoins à tirer parti de ces dispositions. Déjà il étoit entré en dispute avec les deux sectes dominantes, les stoïciens et les épicuriens, qui, frappés du nouvel ordre de connoissances qu'il leur présentoit, telles que l'incarnation du Verbe éternel et la résurrection de nos corps, le conduisirent à l'aréopage, lieu ordinaire des assemblées les plus importantes et les plus nombreuses, pour y entendre une plus ample explication de cette doctrine étonnante.

L'Apôtre, se tenant debout devant le tribunal, qu'on regardoit comme l'oracle de toute la Grèce : Athéniens, leur dit-il, je remarque, par tout ce qui me frappe les yeux depuis que je suis dans votre ville, que vous vous distinguez principalement entre les autres peuples, par votre goût pour tout genre de culte. Observant, en passant, les différents objets de vos hommages religieux, j'ai lu cette inscription sur un autel : *Au Dieu inconnu*. Or, ce que vous adorez sans le connoître, c'est ce que je vous annonce, savoir le Créateur du ciel, de la terre et de tout ce qu'ils contiennent, lequel étant maître de ce vaste univers, y étale de toute part les marques de sa grandeur, sans se renfermer dans les temples faits de mains d'hommes. Il n'exige pas nos adorations, ni nos services, pour le besoin qu'il en a, puisqu'il donne au contraire la vie et le mouvement à tout ce qui respire. Il a créé le genre humain, en le faisant sortir tout entier d'un seul homme, qu'il avoit formé de sa propre main; et il a distribué les familles et les nations sur la surface de la terre, afin que, par la contemplation de ses œuvres, elles apprissent à le connoître et à se rapprocher de lui. Ce n'est pas qu'il le faille chercher bien loin : c'est dans son sein même, c'est dans son immensité incompréhensible que se trouvent tous les êtres, et que nous agissons, que nous vivons, que nous existons, selon ces paroles qu'on lit dans vos poëtes;

Nous sommes aussi de sa race. Etant donc l'ouvrage et les enfants de Dieu, nous nous écarterions étrangement des principes de la raison qu'il nous a communiquée, et nous dégénérerions indignement de la noblesse de notre origine, si, prostituant nos hommages à des figures de pierre et de métal, nous confondions la Divinité avec les ouvrages des mortels. Aussi le Tout-Puissant, ne pouvant plus souffrir ces erreurs monstrueuses, ni l'affreuse corruption où elles ne cessent d'entraîner les hommes, leur annonce maintenant qu'ils aient à prévenir le jour fatal où il nous jugera avec une sévérité redoutable. Car ce terme approche; et déjà il a revêtu de son autorité un personnage d'autant plus digne de notre foi et de notre vénération, qu'ayant été mis à mort pour notre salut, il est sorti vivant du tombeau, comme nous l'attestons avec une foule de témoins irréprochables.

Jusqu'à cet article de la résurrection d'un mort, ces auditeurs légers, dont on attaquoit fortement, mais très-finement, les erreurs et les vices, s'étoient assez bien contenus. Mais, à la première annonce d'un dogme si étonnant pour une ville où l'épicuréisme étoit au plus haut point de crédit, la plupart laissèrent l'orateur, en se moquant de sa doctrine. D'autres, avec plus de ménagement, lui dirent que c'en étoit assez pour ce jour-là, qu'ils l'entendroient là-dessus une autre fois. Ainsi le plus éloquent des apôtres fut-il accueilli de cette assemblée présomptueuse, où Dieu ne laissa point de s'attacher quelques âmes privilégiées; entr'autres, Denys, l'un des juges de l'aréopage, et une femme appelée Damaris. Denys, différent de celui qui porta l'Evangile dans les Gaules, fut depuis évêque d'Athènes, où il couronna ses travaux par le martyre. On lui a long-temps attribué des ouvrages qui furent manifestement composés des siècles entiers après sa mort, suivant la date même des choses qu'ils contiennent.

Paul alla droit à Corinthe, la ville la plus considérable qu'on eût vue en Grèce depuis la décadence d'Athènes et de Lacédémone. Sa situation entre deux mers, avec un bon port sur chacune, y attiroit une quantité prodigieuse d'étrangers, et, avec les richesses, y faisoit abonder toutes les délices de la vie. Le docteur des nations y fit un séjour de dix-huit mois, le plus

long qu'il eût encore fait en aucun lieu depuis son départ d'Antioche. Il logea chez le Juif Aquila, nouvellement arrivé de Rome, d'où il avoit été obligé de sortir par les ordres de l'empereur Claude, avec sa femme Priscille, et tous ceux de sa nation. Comme cet hôte qu'il avoit trouvé bien disposé pour le christianisme, et qu'il acheva d'instruire, il travailloit à faire des tentes de cuir à l'usage des gens de guerre, afin de fournir à ses besoins sans être à charge à personne, et de conserver la noble liberté de son ministère.

Les jours de sabbat, il ne manquoit pas de se rendre à la synagogue pour annoncer Jésus-Christ aux Juifs, et plus encore aux gentils, bien moins indociles. Les Juifs de Corinthe demeurèrent toutefois assez paisibles, jusqu'à ce que leur jalousie étant poussée à bout par la multitude des conversions, au lieu d'user, comme l'Apôtre, de raisons pressantes, et de témoignages de l'Ecriture, ils s'emportèrent en des injures grossières, et d'horribles blasphèmes. Il en craignit le scandale pour les gentils, et, marquant son indignation avec éclat, il dit aux blasphémateurs, en secouant contr'eux ses vêtements: Que la perte de vos âmes ne s'impute qu'à vous. Je suis innocent de votre réprobation et de votre malheur éternel; et puisque mon ministère ne sert qu'à vous rendre plus inexcusables, je passe dès ce moment chez les gentils. Il quitta effectivement le logis d'Aquila, parce qu'il étoit Juif de naissance; et il entra, tout en sortant de la synagogue, dans une maison attenante, qui appartenoit à un gentil, nommé Tite, différent de son disciple de même nom. Celui de Corinthe portoit le surnom de juste, et il n'étoit encore chrétien que dans le cœur. Paul ne laissa pas de convertir différents Juifs de cette ville; entr'autres un des chefs de la synagogue, appelé Crispe, avec toute sa famille. Il baptisa Crispe de sa propre main; et, comme il faisoit son capital du ministère de la parole, il fit baptiser les autres par ses disciples, ainsi qu'une multitude de gentils, qui journellement se déclaroient chrétiens. L'endurcissement des Juifs, et leurs noirs desseins, qui n'attendoient qu'une occasion pour éclater, ne purent abréger son séjour, Dieu lui ayant révélé qu'il y avoit beaucoup d'élus à Corinthe.

Il employa son loisir à écrire aux Thessaloniciens qu'il avoit

convertis par lui-même ou par ses disciples, et qu'il n'avoit encore pu visiter depuis qu'ils formoient une église. C'étoit un de ses plus beaux établissements, quoique sa demeure parmi eux eût été très-courte. Silas et Timothée lui en ayant apporté des nouvelles, il témoigna, par une première lettre, la joie que lui causoit la ferveur de leur foi. Comme il sut bientôt après qu'on interprétoit, d'une manière à les troubler, ce qu'il n'avoit écrit que pour leur consolation, il les rassura par une seconde lettre. Tel est le but des deux Epîtres de saint Paul aux Thessaloniciens, qu'on ne sauroit abréger sans leur faire perdre infiniment de leur mérite. Tout ce que doit faire un historien, par rapport aux écrits de ce genre, c'est d'en saisir les points qui sont relatifs à son but; et de répandre, par leur moyen, plus de jour ou plus d'intérêt sur les faits.

Les Epîtres aux Thessaloniciens sont, dans l'ordre des temps, les deux premières de toutes celles de saint Paul, dont la collection ordinaire se trouve rangée suivant la dignité des villes ou des églises à qui elles furent adressées. Les fidèles de Thessalonique, comme on le remarque dans ces Epîtres, se distinguoient par leur charité : ce qui entre pour beaucoup dans les motifs de la tendre affection que l'Apôtre leur témoigne. Mais il leur marque son désintéressement avec le même soin. S'il recommande à leurs libéralités quelques disciples et quelques pasteurs, il se fait gloire de trouver une ressource assurée pour ses besoins personnels, dans le travail des mains, auquel il les exhorte de s'adonner à son exemple. Ces Thessaloniciens, qui paroissoient d'un naturel excellent, d'un cœur liant et sensible, s'affligeoient de la mort de leurs proches et de leurs amis : il les console par l'espérance de la résurrection future, mais en les détournant d'appuyer leur espoir de vaines observances, et de fixer superstitieusement le jour du Seigneur, c'est-à-dire la fin du monde : appréhensions vagues, qui déjà commençoient à prendre dans les têtes foibles. Sur cet objet, et généralement sur tous les points de croyance, il donne les deux règles que l'Eglise n'a cessé de suivre dans tous les siècles, savoir : la parole écrite, qu'il appelle les termes de la lettre, et la tradition orale qui supplée à l'Ecriture.

Dans le temps que saint Paul composoit ses premières Epî-

tres, Luc publia aussi son Evangile, pour l'opposer à des histoires controuvées que faisoient courir de faux apôtres.

Paul prit enfin ses dernières mesures pour la solide constitution de l'église de Corinthe, et ne pensa plus qu'à porter son zèle où il devenoit plus nécessaire. Il méditoit d'aller jusqu'en Syrie et en Palestine, pour affermir de toute part dans la foi et les bonnes mœurs les églises nombreuses qu'il avoit fondées. Il s'embarqua pour cela au port de Cenchrée, voisin de la ville, emmenant avec lui Priscille et Aquila qui s'étoit coupé les cheveux pour accomplir le vœu de nazaréat, qu'il avoit fait selon la dévotion du temps. Mais il laissa ces deux prosélytes à Ephèse. Les Juifs, mieux disposés là qu'ailleurs, l'y vouloient retenir lui-même. Il crut qu'un peu de délai le feroit désirer encore davantage, il continua son chemin, après leur avoir promis de revenir, et il se rendit à Antioche par la route de Césarée. Après quelque séjour, il revint par la Galatie et la Phrygie, s'appliquant sur toutes choses à perfectionner les heureuses dispositions des Galates, qui le reçurent, dit-il, comme un ange de Dieu.

Pendant son voyage, un juif, nommé Apollo, homme éloquent et profond dans les Ecritures, vint d'Alexandrie à Ephèse. Il adoroit le Sauveur, le prêchoit même avec zèle; mais il ne connoissoit encore d'autre baptême que celui de Jean. Aquila et Priscille lui communiquèrent une partie des instructions qu'ils avoient reçues de Paul; et comme il voulut aller en Achaïe, c'est-à-dire en Grèce, ils le munirent de lettres pour les frères de Corinthe. Là il servit beaucoup à diminuer les préjugés des gens de sa nation.

Pour l'Apôtre, après qu'il eut parcouru l'Asie, il arriva enfin à Ephèse, où il trouva quelques fidèles nouveaux, ou plutôt des catéchumènes, instruits par Aquila, et en plus grand nombre par Apollo. Celui-ci ne leur avoit administré que le baptême de Jean, le seul dont alors il eut connoissance. L'Apôtre voulant d'abord reconnoître le juste état de ces âmes pieuses et simples, leur demanda s'ils avoient reçu le Saint-Esprit. Mais ces bonnes gens répondirent : Nous ne savons pas seulement s'il y a un Saint-Esprit. Il reconnut par-là qu'ils n'avoient pas reçu le sacrement du baptême, où l'on fait une

mention expresse des trois Personnes divines ; et il le leur fit administrer. Après quoi il leur imposa lui-même les mains, pour les confirmer dans la foi, par un sacrement réservé aux évêques. Dans le moment le Saint-Esprit descendit d'une manière sensible sur cette petite troupe, composée d'environ douze personnes, qui parurent douées du don de prophétie et du don des langues : merveilles qui surprirent peu, par l'habitude où l'on étoit de les voir en pareilles rencontres.

Paul demeura environ trois ans à Ephèse, depuis les premiers mois de l'an 54, jusqu'en 57. C'étoit la ville la plus fréquentée de l'Asie, le siége des affaires civiles et du commerce, où se trouvoit le tribunal du proconsul, un port très-commode, et le fameux temple de Diane, dont les beautés et les fêtes pompeuses attiroient les curieux de tous les pays. Prêcher Jésus-Christ en cet endroit, c'étoit le faire connoître à tout le continent de l'Asie et à toutes les îles. Ainsi le zèle de l'Apôtre, animé par ces grandes vues, sembloit de jour en jour prendre un nouvel accroissement; et par son moyen, tous les Asiatiques, Juifs ou gentils, eurent connoissance de l'Evangile. Il n'en eut pas moins à souffrir de l'emportement d'une infinité de personnes, souvent plus cruelles envers lui, comme il s'en plaint, que les bêtes féroces. Ceux des Israélites qui demeurèrent incrédules, ajoutèrent à la violence l'hypocrisie et la trahison. Mais à proportion de la difficulté et de l'importance de l'entreprise, le Seigneur communiquoit avec plus d'éclat le don des miracles à son serviteur. Il s'opéroit par sa main, souvent même à son insçu, une multitude incroyable de prodiges, en sorte que le linge et les vêtements qu'il avoit quittés, guérissoient les malades, et chassoient les démons.

Des faveurs si prodigieuses donnèrent lieu à un incident, dont la doctrine évangélique tira un grand avantage. Il y avoit des exorcistes juifs qui couroient les provinces, pour délivrer les énergumènes. Ils prétendoient exercer cette puissance sur les malins esprits, par des formules de conjuration, dont ils disoient que le roi Salomon étoit l'auteur. Scéva, prince des prêtres, c'est-à-dire, l'un des chefs des familles sacerdotales, avoit jusqu'à sept fils, qui se donnoient pour habiles dans cet exercice. Comme leurs pratiques accoutumées ne répondoient

pas à leurs espérances, ils employèrent le nom de Jésus-Christ, qu'ils voyoient si efficace dans la bouche de Paul, quoiqu'ils ne fussent rien moins que ses partisans. Le premier démon auquel ils s'adressèrent, ne se prêta point du tout à leur cupidité. Je reconnois Jésus, leur dit-il, pour le Fils de Dieu, et Paul pour son apôtre; mais vous n'êtes que des imposteurs : et le possédé que gouvernoit cet esprit, aussi fort que méchant, se jetant sur eux, en maltraita deux à la fois, sans qu'ils pussent lui résister. Ils se crurent heureux d'échapper, couverts de blessures et leurs vêtements en pièces.

La chose fut de notoriété publique dans tous les quartiers d'Ephèse. Tous les habitants indistinctement, Juifs ou gentils, en furent pénétrés d'une frayeur et d'une vénération religieuse; en sorte que le nom du Rédempteur fut glorifié avec les plus vives acclamations. Ceux qui embrassèrent la foi, vinrent en grand nombre se jeter aux pieds des saints ministres en confessant humblement les désordres de toute leur vie, avant de recevoir le baptême. Ils n'étoient pas obligés à cette confession; mais la voyant pratiquer aux anciens fidèles moins coupables qu'eux, ils ne s'en tenoient point à l'obligation stricte, et leur humble ferveur ne trouvoit rien de pénible. La magie étoit fort usitée chez les Ephésiens. Les citoyens convertis apportèrent les livres qui en traitoient, afin de les brûler publiquement. On en supputa la valeur, et l'on trouva qu'elle montoit à plus de cinquante mille deniers. Rien ne donna plus de consolation à l'Apôtre, qu'une preuve de conversion si solide et si digne de servir de modèle aux âges suivants.

Peu après néanmoins il s'éleva contre lui un dangereux orage. Un orfèvre, nommé Démétrius, fabriquoit de petits temples d'argent, où la statue de Diane étoit placée. Il se faisoit de tous côtés un débit prodigieux de ces sortes d'ouvrages; la plupart des étrangers qui venoient aux fêtes de la déesse, remportoient avec eux ces marques de leur dévotion. Démétrius en avoit le principal débit; et il fournissoit le travail et la subsistance aux familles d'une infinité d'ouvriers en sous-ordre. Un jour il les rassembla et leur remontra que, n'ayant point d'autres moyens de gagner leur vie, Paul les alloit tous faire mourir de faim, en persuadant, selon ses principes,

non-seulement aux citoyens d'Ephèse, mais aux habitants de toute l'Asie, que des ouvrages faits des mains d'hommes, ne sauroient être des dieux. Joignant les motifs de l'intérêt à ceux de la superstition, les deux plus capables de faire impression sur ce genre d'auditeurs : Encore, ajouta-t-il, s'il ne s'agissoit que de notre intérêt seul; mais le temple de notre grande déesse, si vanté par tout l'univers, va tomber avec elle dans le dernier mépris. A ces mots, il est interrompu par mille voix différentes, qui s'écrient avec la plus furieuse confusion : La grande Diane des Ephésiens! la grande déesse des Ephésiens! Toute la ville se met en mouvement. Ils courent au théâtre, et au défaut de Paul qu'ils ne peuvent trouver, ils entraînent, comme pour répondre de lui, Gaïus et Aristarque, deux de ses compagnons, Macédoniens de naissance.

Comme la loi de Moïse aussi-bien que celle de Jésus-Christ, condamnoit le culte des idoles, les Juifs craignirent qu'on ne confondît les sectateurs de l'une et de l'autre : et l'un d'eux, nommé Alexandre, voulut parler en faveur de sa nation. Mais à peine eut-il ouvert la bouche, qu'on se mit à crier encore plus fort : La grande Diane des Ephésiens! qu'elle est grande, la déesse des Ephésiens! Ce cri d'enthousiasme fut répété durant deux heures entières. Paul vouloit se rendre à l'assemblée : et il eût méprisé ce fanatisme furieux, si, aux instances des frères, il ne se fût joint quelques-uns des principaux seigneurs de l'Asie, qui se trouvoient présents, et qui, aimant l'Apôtre, l'empêchèrent de s'exposer à une mort certaine. Cependant celui qui tient dans sa main les cœurs des peuples, aussi-bien que celui des grands, calma tout d'une manière inespérée. Un simple greffier eut le talent de se faire écouter. Il représenta qu'il n'y avoit aucun délit effectif; qu'Aristarque et Gaïus n'avoient point violé le temple de la déesse, ni commis aucune autre impiété; et que, pour des appréhensions chimériques, ou pour le démêlé particulier de Démétrius, on s'exposoit à toute l'animadversion des lois, en troublant l'ordre public par un procédé si contraire à leurs dispositions. Tout le monde goûta la remontrance, et la sédition fut apaisée au moment de sa plus grande chaleur. Paul, ne voulant plus tar-

der à partir pour la Macédoine, établit son disciple Timothée évêque d'Ephèse.

Ce fut encore de cette ville qu'il écrivit sa première Epître aux Corinthiens. Il leur avoit laissé depuis quatorze ans des guides formés de sa main. Apollo, qui paroît en avoir été le chef ou l'évêque, revint le trouver à Ephèse. Il lui apprit que des docteurs, toujours entêtés de la nécessité des observances mosaïques étoient venus à Corinthe; qu'ils y avoient mis le trouble parmi les fidèles, et la division même entre les pasteurs; que chacun faisoit bande à part, avec ses disciples particuliers; que, depuis ces scissions, non-seulement le nom de Paul n'étoit plus si cher, ni si vénérable aux Corinthiens, mais que la prédication de l'Evangile et ses progrès parmi les gentils en souffroient considérablement. Trois députés de l'église de Corinthe, arrivés en même temps pour consulter l'Apôtre sur différents points de dogme et de discipline, lui confirmèrent ces tristes nouvelles, et, par leur propre témoignage, et par des lettres secrètes de quelques particuliers, gens de bien et d'autorité, qui l'avertissoient même de quelques désordres énormes, tous propres à diffamer la religion.

L'Apôtre entreprit de remédier, par ses lettres, à tant de choses affligeantes. Aussitôt après le salut et les prévenances ordinaires, il commence, dans son Epître, à reprendre l'esprit de rivalité et de schisme de ces chrétiens de Corinthe, trop semblables aux différentes sectes de philosophes, dont chacune prenoit le nom de son auteur, et l'exaltoit par-dessus toutes les autres. Je suis disciple d'Apollo, disoit à leur imitation l'un de ces chrétiens factieux; et moi, disoit l'autre, je le suis de Céphas ou de Paul. Le saint Apôtre, qui ne respiroit que la gloire de Jésus-Christ, rappelle tous ces faux zélateurs à la pureté de ses vues, qu'il leur rend sensible, dans sa manière d'évangéliser, infiniment éloignée de toutes les prétentions de l'éloquence du siècle. Il montre combien il est injuste et déraisonnable de tirer vanité des dons surnaturels et miraculeux, si communs alors dans l'Eglise, que cette première Epître aux Corinthiens entre, à ce sujet, dans le plus grand détail, et donne une suite méthodique de règles pour en écarter les abus. Elle reprend encore ceux qui se glissoient

dans la réception de la divine eucharistie. Dans ces premiers temps, elle étoit suivie de repas de charité, nommés, du mot grec Agape. Mais les riches cessant de faire part aux pauvres des mets qu'on leur servoit en abondance, le tendre pasteur s'élève avec force contre le scandale de cette avarice orgueilleuse, et plus fortement encore contre l'inconsidération sacrilége de quelques pécheurs qui, ne discernant point le pain des anges d'un pain ordinaire, et profanant indignement le corps et le sang de Jésus-Christ, s'incorporoient leur jugement et leur condamnation : expressions énergiques et précises, qu'on ne peut réduire au sens figuré sans violer toutes les lois du langage commun, et sans démentir l'interprétation des saints docteurs de tous les siècles.

L'Apôtre désapprouvoit aussi que les chrétiens de Corinthe portassent leurs différends aux tribunaux des païens. Il en respectoit sans doute l'autorité politique et civile, puisqu'il ordonne expressément d'obéir aux magistrats, quels qu'ils soient, bons ou méchants. Mais outre le risque d'idolâtrer, en faisant des serments par-devant des juges qui ne connoissoient que de fausses divinités, ces procès annonçoient encore un attachement aux biens temporels, que le zèle de Paul ne pouvoit souffrir dans une société de fidèles aussi parfaits que ceux de Corinthe. Cependant, dans cette fervente église qu'il avoit formée avec tant de soin, qu'il dit s'être fait un plaisir de préparer, comme une vierge pure, à devenir l'épouse du Christ, il ne s'y trouva pas simplement des défauts mais des vices à scandaliser les idolâtres. Un chrétien avoit porté l'incontinence jusqu'à avoir un commerce honteux avec la femme de son père. Le saint commande qu'on le livre à Satan, pour perdre la chair et sauver l'esprit ; c'est-à-dire, qu'on le retranche, pour un temps, de la société des fidèles, afin de l'humilier et de le faire rentrer en lui-même : exemple de l'excommunication, ainsi que des vues charitables que tout pasteur doit s'y proposer. On sera peut-être surpris de trouver une faute si énorme dans l'une des premières et des plus belles églises des temps apostoliques : mais avec combien plus d'étonnement et d'admiration ne doit-on pas remarquer, dans les réponses du docteur des gentils à différents points de consul-

tation, touchant le mariage et la continence, de quelle éminente perfection la grâce avoit rendu capables, en si peu de temps, des hommes nés et nourris dans la plus affreuse corruption.

Rien n'entroit en comparaison avec le débordement de Corinthe, où il faisoit partie de la religion[1]. Toute la ville étoit dédiée à Vénus; et plus de mille esclaves, attachés au fameux temple qu'elle y avoit, s'y prostituoient au nom de la déesse. Qu'on infère de là ce que la pudeur ne peut que voiler, concernant les désordres des Corinthiens, et plus encore des étrangers, au moins de ceux qui étoient opulents; car il falloit être riche pour participer à ce libertinage infâme : d'où vint le proverbe, qu'il n'appartenoit pas à tout le monde d'aller à Corinthe. On combloit d'honneurs ces honteuses victimes de l'esprit immonde. Les meilleurs poëtes célébroient dans leurs vers ces viles prostituées, et on leur érigeoit des statues. Toutefois, le sage réformateur d'un pareil peuple, ne borne pas ses instructions aux lois essentielles de la chasteté conjugale; mais il le porte à la plus haute perfection de la virginité du célibat chrétien. Ainsi la première Epître aux Corinthiens, dans toute son étendue, présente un modèle admirable du zèle le plus éclairé et le plus actif, avec un mélange tout divin de force et de douceur, de réprimandes et d'encouragements, de vigilance pastorale et de tendresse paternelle; en un mot, un zèle digne de servir de règle à tous les pasteurs, particulièrement lorsqu'il est question de faire honorer la sublimité du ministère évangélique, sans se départir des sentiments sincères de la plus édifiante modestie.

Paul partit enfin d'Ephèse, au commencement de Juin, vers la fête de la Pentecôte, et il employa environ six mois à parcourir la Macédoine. Il avoit laissé Luc, depuis plus de quatre ans, à Philippes, pour y remplir l'office d'évêque. Il lui donna un successeur en cette qualité, et le reprit en sa compagnie pour ne plus s'en séparer. Tous deux s'avancèrent à l'Occident, plus loin que l'Apôtre n'avoit encore poussé, et ils pénétrèrent en des régions où le nom de Jésus-Christ n'étoit

[1] Strab. l. 8. Athen. l. 13.

jamais parvenu. En repassant chez ses premiers élèves, outre les soins ordinaires de l'apostolat, il exhorta les fidèles gentils à donner d'abondantes aumônes pour les frères indigents de Jérusalem, à qui il se proposoit de les rapporter bientôt. Le conseil apostolique lui avoit instamment recommandé cette œuvre de miséricorde, qui devenoit plus nécessaire de jour en jour; l'impénitente Jérusalem se rendant plus impitoyable à mesure que le terme de son châtiment approchoit.

Mais tandis que Paul donnoit cette célébrité au nom de Jésus-Christ, l'enfer vouloit opposer un rival, non-seulement à l'Apôtre, mais à son adorable maître. Il sortit tout à coup de Thyane en Cappadoce[1], un homme extraordinaire, nommé Apollone, le plus illustre suppôt de la philosophie profane et du paganisme, comme aussi le plus propre à leur donner du crédit. Né de parents nobles et opulents, doué d'un génie supérieur, d'une mémoire sans exemple, habile dans toutes les sciences et dans tous les arts de la Grèce, il joignoit à tous les avantages de l'esprit ceux d'une taille auguste et comme surhumaine, d'un si grand air de dignité et d'une telle beauté de visage, que sa figure seule intéressoit et entraînoit les peuples à sa suite. Il suivoit les maximes sévères de Pythagore, s'abstenoit de vin et de viande, ne vivoit que de légumes, laissoit croître ses cheveux et sa barbe, marchoit toujours nu-pieds, et ne s'habilloit que de lin. Il poussa le détachement extérieur jusqu'à se dépouiller de son bien, presque sans réserve. Il faisoit aussi profession de garder la continence : mais tel que la plupart de ces héros de la philosophie, qui ont si souvent à rougir de leurs foiblesses, sa réputation ne fut pas intacte du côté de cette vertu angélique, où la seule grâce de Jésus-Christ peut élever une chair corruptible.

Outre ses études dans les écoles célèbres des Grecs et des Tarses en particulier, il fit de longs et pénibles voyages, pour entendre les mages de Perse, les bracmanes de l'Inde, et les gymnosophistes d'Ethiopie. Avec toutes ses lumières prétendues, il témoignoit un attachement extrême au culte populaire des idoles. Mais son sens naturellement droit et fin lui fit ob-

1 Philostr. l. 1. et seq.

server que le langage emphatique et la morgue des philosophes ou sophistes, loin de leur acquérir de l'estime et du crédit, ne leur donnoit le plus souvent que du ridicule. Il prit une marche toute contraire, et s'exprima clairement et simplement. Faisant néanmoins l'inspiré et le favori des dieux, il prenoit un ton décisif, avec un air d'autorité qui lui réussirent si bien, que d'un geste ou de quelques mots mis par écrit, il calmoit les séditions. Il parcourut les principales villes de l'empire, principalement dans l'Asie-Mineure et l'Achaïe. La plupart lui envoyèrent des députés pour lui demander son amitié et recevoir ses conseils touchant le culte et les mœurs. On le recevoit avec des honneurs extraordinaires : les aruspices et les oracles les plus révérés célébroient ses louanges. Il vint à Ephèse, au commencement du règne de Néron qui avoit succédé à Claude, l'an 54 de Jésus-Christ. Là il déclamoit souvent contre le luxe et la débauche; les malins esprits accréditant volontiers les principes imposants des mœurs, aux dépens de la foi, sans laquelle toutes les autres vertus ne servent qu'à faire échouer plus sûrement l'affaire du salut. Il exhortoit sur toutes choses les Ephésiens, peuple paresseux et mou, passionné pour la musique, la danse et tous les amusements, à quitter cette vie efféminée, pour s'adonner sérieusement à la philosophie et à la vertu qu'il n'en séparoit jamais.

Comme il se faisoit passer pour l'ami des dieux, il falloit paroître en recevoir des faveurs extraordinaires. Un jour qu'il haranguoit près d'un bois où il y avoit une quantité de petits oiseaux, il en survint un qui faisoit un cri aigu et remarquable. Tous les autres prirent à l'instant leur vol et le suivirent. Apollone dit à ses auditeurs, d'un ton prophétique, que cet oiseau, digne par son zèle pour son espèce de servir de modèle aux hommes, venoit d'avertir ses semblables, qu'en une certaine rue que nomma le prophète, un homme qui portoit du blé, en avoit laissé répandre une partie. On y courut sur-le champ, et l'on trouva les oiseaux qui le ramassoient. Le peuple ne douta point qu'Apollone n'entendît le langage de ces animaux : les gens sensés se turent ou ne furent pas écoutés.

On prétendit encore qu'il avoit délivré les Ephésiens d'une peste qui les désoloit. Les ayant un jour rassemblés dans le

temple d'Hercule, et là remarquant un pauvre vieillard qui demandoit l'aumône; exterminez, dit l'imposteur cruel, cet ennemi des dieux, et ensevelissez-le, avec son impiété, sous une grêle de pierre. On obéit avec une aveugle fureur, et le malheureux mendiant, lapidé par tant de mains différentes, fut bientôt couvert d'une montagne de cailloux. Déterrez le cadavre, leur dit-il, après quelque intervalle, et voyez quelle victime vous avez immolée. On fouilla, et l'on trouva un grand chien. La populace fut pleinement persuadée que c'étoit un mauvais génie; et, faisant peu d'attention aux degrés plus ou moins grands de la calamité dont on avoit promis la délivrance, elle ne s'occupa que de la manière dont on faisoit connoître l'auteur. Dans un si grand concours de monde, la supercherie étoit facile. Car il est plus simple et plus raisonnable de croire qu'en fouillant dans les pierres entassées, Apollone y fit mettre un chien mort, que d'imaginer qu'un démon, pour accréditer le devin, y eût fait paroître un fantôme.

Des côtes d'Ionie, ou des rives orientales de l'Asie-Mineure, le philosophe passa dans la Grèce proprement dite, où il voulut faire croire qu'Achille lui avoit apparu sur les ruines de Troye, et lui avoit révélé bien des mystères contenus dans l'Iliade. Athènes fut moins dupe que les autres villes. Un prêtre y traita même Apollone de magicien, et l'accusa d'être en commerce avec les génies malfaisants. Ce qui arriva à un jeune homme qui se moquoit de ses superstitions minutieuses, lui concilia le respect de quelques Athéniens. Le railleur donna tout à coup des marques de possession. Apollone commanda au démon de sortir de ce corps, et de renverser une certaine statue pour faire connoître qu'il sortoit. Ce qui prouveroit que le séducteur étoit en commerce avec les esprits infernaux, et qu'ils s'entendoient avec lui pour entrer dans les corps comme pour en sortir, et quelle différence entre ces prétendus miracles et ceux des disciples du Fils de Dieu, ennemis en tout des malins esprits ainsi que de leur culte idolâtrique, et qu'on ne sauroit par conséquent soupçonner d'aucune intelligence avec eux.

Mais qui pourroit compter dans l'histoire d'Apollone, sur

la vérité des faits? Elle fut écrite en premier lieu par un certain Damis de Ninive, qu'il s'attacha dans ses voyages d'Orient, et l'un de ces disciples que Lucien traduit comme des aventuriers indignes de croyance et de la moindre considération. Encore n'avons-nous plus de cette histoire que ce qu'en recueillit, environ cent ans après, sur des lambeaux altérés et des bruits vagues, le sophiste Philostrate, qui ne le faisoit que pour flatter dans ses travers de femme savante, l'impératrice Julie, épouse de Sévère, ardent persécuteur, et de son côté ennemie déclarée du christianisme. Quoi qu'il en soit du récit de Philostrate, appelé *le plus menteur des hommes après Voltaire* (Nonnotte), le prophète du paganisme ne put tenir devant l'Apôtre de Jésus-Christ, dans le même temps et les mêmes provinces. L'œuvre de Dieu, dont Paul étoit chargé, subsiste après plus de dix-sept siècles; au lieu qu'après deux siècles seulement, on se souvenoit à peine d'Apollone.

L'Apôtre se trouvoit en Macédoine, quand il reçut de Corinthe les nouvelles qu'il en attendoit avec impatience, depuis la première Epître qu'il y avoit écrite. Tite, son disciple, qui en étoit le porteur, lui apprit que sa lettre y avoit produit les meilleurs effets; que le nom de Paul en étoit devenu plus cher et plus respectable aux Corinthiens; que la très-grande partie de ces fidèles souhaitoient ardemment son arrivée, qu'ils avoient remédié aux troubles et aux scandales de leur église; qu'ils avoient été touchés jusqu'aux larmes de l'affliction de leur pasteur et de leur père. Il ajouta néanmoins qu'il se commettoit encore des fautes en grand nombre, par l'insuffisance ou la contrariété des docteurs; que des esprits inquiets et jaloux, plus capables de censurer que de réfuter sa doctrine, la mettoient malignement en opposition avec celle des autres apôtres, et que, pour empêcher le fruit de ses écrits, quelques-uns ne rougissoient pas de faire un parallèle insultant entre la dignité qu'ils respiroient, et ce que leur aversion particulière appercevoit de bas dans sa personne.

La première Epître aux Corinthiens n'ayant opéré leur correction qu'en partie, l'Apôtre leur en écrivit une seconde, dont la relation de Tite lui fournit principalement la matière. De là vient la diversité du style de cette seconde lettre, tantôt vive et

forte, terrible quelquefois et menaçante, tantôt tendre, compatissante, pleine de condescendance et de ménagement. Mais toujours l'écrivain apostolique, reprenant avec dignité et conjurant sans bassesse, soutient admirablement ses deux personnages de père et de maître. D'abord en vertu du pouvoir de lier et de délier, il use d'indulgence à l'égard de l'incestueux qu'il avoit excommunié. Ce pécheur s'étoit sincèrement converti; et la douleur du repentir alloit si loin, que le plus grand péril qu'il courut encore, étoit celui du désespoir. Le sage pasteur, dans ces conjonctures, regarda la sévérité comme un écueil dangereux, contraire à l'institution des pénitences exemplaires, qui, tout en humiliant le pécheur, doivent tendre à son propre bien comme à celui de l'Eglise.

Après ce réglement particulier, l'Apôtre reprit le grand objet de sa première lettre, tendant à faire honorer son ministère, pour le rendre utile, le soutenant avec noblesse contre les faux prophètes, et contre une foule de ministres jaloux et superbes. Ces docteurs, Juifs d'origine, s'élevoient à tout propos contre le docteur des nations. C'est pourquoi nous le voyons employer à sa défense tout ce qu'il y a de plus propre à rabaisser l'enflure présomptueuse et les idées altières du judaïsme. Mais s'il parle de ses révélations ou de ses ravissements, on sent que sa modestie en est sincèrement peinée. Il évite même de se nommer, et s'attache uniquement à établir qu'instruit immédiatement par le Seigneur, sa science et son autorité ne le cèdent en rien aux premiers des apôtres. Mais quand il en vient aux humiliations endurées pour Jésus-Christ, il se livre à toute l'ardeur du feu divin qui le consumoit. Il s'explique avec effusion de cœur, et nous apprend, outre ce que nous lisons de ses travaux dans les Actes des apôtres, qu'il fut encore bien d'autres fois couvert de chaînes et en péril de mort; qu'il souffrit jusqu'à cinq fois la flagellation de la part des Juifs; qu'il fut trois fois battu de verges par les exécuteurs des magistrats romains; qu'il fut bien plus souvent encore l'objet de l'emportement et de la fureur populaire, qui se porta jusqu'à le lapider; qu'il fit trois naufrages; en un mot, qu'il essuya des tourments et des dangers sans nombre, dangers dans les villes et sur les rou-

tes, dangers de la part des brigands et des faux-frères, de la part des Juifs et des gentils.

Quant à l'article de la collecte, ou des aumônes, il le recommanda en particulier aux porteurs de sa lettre, afin qu'il les trouvât toutes prêtes lorsqu'il arriveroit lui-même à Corinthe. Ces commissionnaires de confiance étoient Luc et Tite; celui-ci déjà connu et considéré des Corinthiens, l'autre célèbre en tout lieu par la publication de son Evangile. Ils furent accueillis, comme ils le méritoient; et, tant par leurs soins que par le contenu admirable de leurs dépêches, à l'éloquence desquelles personne ne put résister, tous les cœurs revolèrent vers Paul, et rentrèrent dans le sentier du devoir et de la perfection : ce qu'ambitionnoit uniquement l'Apôtre. Pour accélérer son arrivée, on travailla vivement au recouvrement des aumônes; et, dès qu'il eut appris tant d'heureuses nouvelles, il se mit en marche pour l'Achaïe, dont Corinthe étoit la capitale. Il y arriva au commencement de l'hiver, qu'il y passa tout entier, pour la consolation de ses enfants en Jésus-Christ, et pour mettre la dernière main au rétablissement de l'ordre et de la discipline.

Il donna même une partie de ce loisir à d'autres églises, se croyant sans cesse comptable à tous les peuples, spécialement aux Romains, ce peuple roi, que la noblesse et l'élévation du zèle de Paul se proposoit de conquérir entièrement à Jésus-Christ, nonobstant les infirmités et la foiblesse qu'il éprouvoit déjà, quoiqu'il n'eût qu'environ cinquante ans. Aquila, avec quelques autres de ses amis ou de ses disciples, avoit profité des conjonctures plus favorables depuis la mort de l'empereur Claude, pour aller de nouveau s'établir à Rome. Paul apprit, par leur moyen, l'état de la religion dans la capitale de l'empire, où l'on a vu que le prince des apôtres avoit précédemment porté l'Evangile. Dans cette église, comme partout ailleurs, les enfants de Jacob étoient en différend avec les gentils. Mais sur ce premier théâtre de la gentilité, ceux-ci se prévaloient à leur tour, et affectoient la préséance sur les Israélites. Entêtés de la philosophie et des vertus qu'elle avoit formées, ils méprisoient la synagogue, et lui reprochoient d'avoir méconnu le Rédempteur, quoiqu'elle fût dépositaire de la loi et

des prophéties : ce qui choquoit extrêmement les Hébreux, choisis par le Seigneur, entre tous les peuples du monde, et habitués à se croire d'une race plus précieuse et plus digne qu'eux des bontés célestes. Confondant en tout lieu l'orgueil national avec l'intérêt de la loi, Israël imaginoit qu'une multitude d'observances, purement extérieures, conféroit le mérite d'être discerné des autres hommes, et de parvenir à la grâce du Désiré des nations.

L'Apôtre regarda comme un point important de son ministère, de donner là-dessus des idées saines au Juif et au gentil, et telle est la fin qu'il se proposa dans l'Epître qu'il écrivit de Corinthe aux Romains, par le moyen d'un secrétaire latin, nommé Tertius. Bien persuadé que l'humilité fait toute la base du christianisme, il commence par humilier les deux peuples. Pour cela il remet sous les yeux des gentils la vanité et la lâche duplicité de leurs philosophes, qui, assez heureux pour avoir eu la connoissance du vrai Dieu, ne l'avoient point honoré publiquement. C'est pourquoi, dit-il, il les a livrés à la corruption de leurs cœurs; de manière qu'ils se sont déshonorés par toutes sortes de vices, spécialement par les plus honteuses impudicités. Il ne se met pas en devoir de prouver ces faits trop notoires à Rome, sous le règne affreux de Néron. Sans cela même, reprend-il, les gentils n'auroient aucun droit de mépriser Israël. Quoique le gros de cette nation, autrefois si chérie du ciel, soit déchu de son heureuse destination, Dieu se souviendra de ses restes précieux dans les derniers temps, et tous les enfants de Jacob alors existants se convertiront.

Ce peuple, de son côté, n'a aucun droit de s'élever par-dessus les autres peuples, n'ayant su profiter des bienfaits célestes qui lui avoient été communiqués gratuitement. Y eût-il été plus fidèle, des observances charnelles et littérales n'ont pu mériter la grâce de la vocation, encore moins de la justification : autrement ce seroit une juste rétribution, et non plus une grâce. C'est ici principalement que nous puisons la connoissance du mystère profond et terrible de la prédestination. Après en avoir exposé ce qui fait le principe de l'humilité et de toute la justice chrétienne, le docteur instruit immédiatement par Jésus-Christ, se récrie, et s'arrête effrayé au bord de ces sombres profondeurs.

Et qu[illegible] craindra, devons-nous conclure dans les mêmes sentiments que lui, d'être anéanti sous le poids de la gloire divine, en voulant pénétrer ce que les anges ne comprennent pas, ou en le faisant servir de matière à l'esprit de contention, à la rivalité, à la présomption! Pleine d'élévation et d'une solide doctrine, l'Epître aux Romains, sans s'ingérer dans ces recherches curieuses, fournit une instruction complète, à l'usage des Grecs ainsi que des Romains.

On y salue, à la fin, Prisque ou Priscille, et son mari Aquila, qui prêtoient leur logis pour les assemblées de l'église romaine, ainsi que Gaïus, chez qui logeoit actuellement l'Apôtre, prêtoit le sien à Corinthe. Paul salue encore Hérodion, son parent, Hermas, auteur du livre fameux du pasteur, et plusieurs autres personnes, dont on observe que les noms sont grecs, et qu'il avoit pu connoître en Grèce ou en Asie. Il nomme aussi la maison de Narcisse, assez fameuse par la faveur du règne précédent, pour être généralement connue. Timothée, ajoute-t-il, Lucius, Jason et Sosipatre vous saluent. Ce Lucius, parent de saint Paul, comme il le dit, n'est autre que l'évangéliste saint Luc, au nom duquel il donne une terminaison latine, en écrivant à des Romains. Par le grand nombre de ses proches, qu'il nous fait connoître en divers endroits de ses écrits, il montre autant la sensibilité et la bonté naturelle de son cœur, que ses succès surnaturels dans la conversion des personnes de son sang.

Cette Epître aux Romains passe pour un des ouvrages de l'Ecriture des plus difficiles à expliquer.

Mais qu'on en saisisse bien l'objet capital, tel que nous venons de l'indiquer, et la plupart des difficultés s'évanouiront.

Ce fut vers le même temps que saint Paul écrivit son Epître aux fidèles de la Galatie; tous d'une ferveur et d'une droiture admirables, mais d'une simplicité qui, après des siècles entiers, marquoit encore leur origine, au milieu des peuples infiniment plus raffinés que les bons Gaulois, aïeux des Galates. Ils furent aisément dupes des flatteurs, moitié juifs et moitié chrétiens, qui, dans leurs schismatiques missions, travailloient moins pour Jésus-Christ, que pour la loi cérémonielle dont ils ne cessoient de prêcher la nécessité. Il faut partir de ce point,

pour entrer dans l'esprit de l'Epître aux Galates, dont le ton, sans cette observation, pourroit paroître impérieux et peu conforme à la modestie apostolique. L'auteur y exalte plus qu'en nulle autre, la gloire de son apostolat, et tout ce qui peut accréditer ses œuvres avec son ministère. Là-dessus, il s'exprime avec une force et une autorité hors des règles communes. Il va jusqu'à rappeler ce qui s'étoit passé quelques années auparavant, lorsqu'il empêcha Céphas de favoriser les prétentions des fidèles circoncis. Toutefois il s'humilie personnellement de la manière la plus touchante; et, comme en ce genre les expressions générales prouvent assez peu, il ne se dit pas simplement le moindre ou le dernier des apôtres, mais il s'efforce de le prouver, en racontant ce qu'il avoit été avant sa conversion, et avec quelle fureur il persécutoit alors l'Eglise de Dieu.

Les fidèles de la Galatie étoient trop simples pour s'attacher à la doctrine des chrétiens judaïsants, par cet orgueil subtil qui faisoit injure à la croix de Jésus-Christ, en attachant l'espoir du salut, tant aux efforts de la nature, qu'à la loi de Moïse. Mais ces subtilités pernicieuses, en favorisant dans la pratique les déguisements du respect humain, devenoient contagieuses pour tout le monde. Les chrétiens se déroboient par-là aux persécutions des païens, en se confondant avec les Juifs assez généralement tolérés. C'est ce qui animoit l'Apôtre à les combattre en toute rencontre.

Quand il ne vit plus rien dans les églises de la Grèce, à quoi des ministres ordinaires ne pussent suffire, il partit avec les aumônes qu'il portoit aux fidèles de la Palestine : et fournissant dans tous les détails de sa conduite un modèle parfait aux ministres évangéliques, il voulut avoir pour témoins de son intégrité, et comme dépositaires chacun de son département, autant de députés des églises diverses, qu'il y en avoit de plus signalés par leurs pieuses largesses : tels furent Sopatre, pour l'église de Bérée; Aristarque et Second, pour Thessalonique; Gaïus, pour Derbe; Timothée, différent du disciple du même nom qu'il avoit mis à la tête des fidèles d'Ephèse; enfin Tychique et Trophime, pour l'Asie-Proconsulaire, dont Ephèse étoit la capitale. Au moment de s'embarquer, il découvrit que les Juifs se concertoient entr'eux pour le faire assassiner en

route. Il laissa donc partir ses compagnons à qui l'on n'en vouloit pas, avec ordre de l'attendre à Troade : il ne garda que Luc avec lui, et ils prirent ensemble un long détour pour se rendre à leur terme.

Parmi ces contre-temps, conservant cette présence d'esprit qui marque une grande âme jusque dans les plus petites choses, il réfléchit que son cher Timothée, qu'il se réjouissoit d'embrasser à Ephèse, pourroit avoir porté au loin son zèle évangélique. C'est pourquoi il lui écrivit, afin de lui communiquer sûrement, quoi qu'il arrivât, ces règles divines et visiblement inspirées, pour le sage gouvernement de la maison de Dieu.

La première Epître à Timothée comprend en effet un abrégé complet des devoirs de l'épiscopat, de tous les ordres de la cléricature, et même des états divers entre les simples fidèles; outre les conseils particuliers qui convenoient, tant à la personne de ce disciple, qu'aux lieux et aux autres circonstances délicates où se trouvoit sa jeunesse. Cette Epître, en une multitude d'articles, est donc regardée avec raison, comme la règle et la base de la discipline ecclésiastique. Tels sont les passages où elle prescrit de ne pas se presser d'imposer les mains aux clercs, c'est-à-dire, de les élever aux ordres sacrés; de faire néanmoins monter plus haut ceux qui auront bien servi dans les degrés inférieurs; de décerner une récompense plus grande ou plus honorable à ceux qui se distingueront dans l'accomplissement de leurs devoirs; de ne point recevoir d'accusation contre un prêtre qu'il n'y ait deux ou trois témoins; de ne point sacrer évêque un bigame, un néophyte, ni aucun sujet qui ne soit doué de toutes les bonnes qualités que requiert une dignité si éminente. L'Apôtre, en faisant l'énumération de ces vertus, demande surtout, tant pour les prélats que pour les ministres du second ordre, la chasteté, la frugalité, le désintéressement, une charité généreuse, la douceur et la modération, la prudence, un esprit de maturité et de raison, aussi-bien que d'application au travail, et qui ait fait ses preuves par le sage maniement de ses affaires domestiques. Pour l'afféterie et les vaines parures, il n'imagine pas que des clercs puissent jamais oublier à ce point la sainte gravité ou les religieuses bienséances de leur état. Il se contente d'inter-

dire aux femmes ce genre de vanité. Il leur défend aussi de s'ingérer à enseigner, ainsi que d'usurper l'autorité sur leurs maris qui sont les chefs de la maison. Il donne encore des règles de conduite pour les veuves, et il veut qu'entr'elles les jeunes se marient, plutôt que de courir les risques d'une vie indépendante et oiseuse, où tout le temps se consume à faire et à recevoir des visites, en des conversations vaines, curieuses, licencieuses, au milieu des périls sans nombre qui en sont la suite.

On trouve d'ailleurs en cette Epître, et c'en est le point le plus important, des règles sûres et précises pour la conservation du sacré dépôt de la foi. L'Apôtre y recommande de se tenir en garde contre toute espèce de nouveauté profane, ne fût-elle que dans les expressions; à plus forte raison, contre les idées singulières et bizarres, les assertions paradoxes, les faits apocryphes, les contes de vieilles et les généalogies interminables, ainsi qu'il s'exprime, désignant par-là les hérésies des gnostiques et des manichéens, qui surviendront, ajoute-t-il, dans les derniers temps, c'est-à-dire, suivant le style des écrits apostoliques, dans les siècles qui suivent celui des apôtres. Il nomme quelques faux docteurs qui dogmatisoient dès lors; entr'autres, Hyménée, qui anéantissoit le dogme de la résurrection future, en l'expliquant de la résurrection spirituelle du péché à la grâce.

Enfin, l'Apôtre instruit son disciple de manière à pouvoir se promettre que personne n'aura lieu de mépriser sa jeunesse. Timothée n'avoit que trente ans, âge en effet bien peu avancé pour l'épiscopat, dans un temps où l'on en exigeoit, pour l'ordinaire, environ cinquante. Je vous écris, conclut ce sage maître, quoique j'espère vous joindre bientôt; mais afin que, si je venois à être trompé dans cette espérance, vous n'en sussiez pas moins la manière sûre de vous conduire dans l'Eglise, qui est la colonne de la vérité : dernier trait qui détermine le vrai sens de l'assistance perpétuelle que Jésus-Christ avoit promise aux premiers pasteurs de son Eglise, et qui nous incline en même temps à croire que cette lettre fut écrite, comme l'auteur se disposoit à passer de Grèce en Ionie.

L'Epître à Tite fut composée depuis celle-ci, quoiqu'on n'en puisse pas fixer la date avec la même précision. Comme elle

s'adressoit à un disciple chargé des mêmes obligations que Timothée, et qui se trouvoit à peu près dans les mêmes conjonctures, elles ont l'une et l'autre beaucoup de ressemblance. On permet à Tite d'élever des hommes mariés au sacerdoce, à cause de la difficulté d'en trouver alors qui eussent gardé la continence jusqu'à un âge avancé, principalement en Crète, où les lois obligeoient de se marier dès la jeunesse : mais on veut toujours que ces sujets n'aient épousé qu'une seule femme. Comme on ne voit rien dans les écrits de l'Apôtre, qui fasse raisonnablement présumer que les ministres sacrés ne vécussent pas dès lors avec leurs femmes comme avec leurs sœurs, on ne sauroit présumer non plus que le docteur des nations ait approuvé dans ceux de Crète une diversité de mœurs, qui ne pouvoit manquer de les rendre méprisables aux autres églises. S'il y a quelque chose de particulier pour les premiers Crétois, c'est que, parmi ceux-ci, ces ordinations d'hommes mariés étoient plus communes que partout ailleurs.

Paul, tout en se dérobant aux piéges de ses assassins, n'oublia point le respect religieux que l'on doit aux grandes fêtes, jusque dans le cours des voyages les plus indispensables. Voulant même former ses élèves au pieux usage de passer ces saints jours, chacun dans sa propre église, il se rendit à Philippes, pour y célébrer les azymes, c'est-à-dire la fête de Pâques. Comme toutes les églises établies et régies par ses soins étoient censées sa propre église, il ne pouvoit instruire avec plus de précision sur cet article, que par l'attention qu'il eut constamment, comme l'observe saint Jean-Chrysostôme, à célébrer les fêtes dans les grandes villes. Après les six jours des azymes, il s'embarqua avec Luc; et, en cinq jours de navigation, ils arrivèrent à Troade, rendez-vous indiqué au reste de la troupe, qui déjà les y attendoit.

Il y ressuscita un jeune homme qui s'étoit tué en tombant d'un troisième étage où les fidèles étoient assemblés pour l'instruction et la célébration des saints mystères. On voit, par le journal même de la route, que nous tenons de l'historien sacré, que c'étoit la première férie, ou le dimanche, qu'on se faisoit dès lors un devoir de sanctifier. Comme la fête commençoit, selon la coutume reçue des Juifs, dès le soir du jour précé-

dent, il y avoit une multitude de lampes allumées, tant pour cette raison que pour la célébration du saint sacrifice.

L'Apôtre repartit aussitôt après, avec ses compagnons. Le navire côtoya d'abord la partie occidentale de l'Asie, où l'on devoit encore relâcher. Mais le tendre médiateur des pauvres de la Judée, craignant d'être trop long-temps retenu à Ephèse, qui étoit la capitale de l'Asie-Proconsulaire, il aima mieux aborder à Milet, ville moins considérable. Il y convoqua néanmoins une espèce de synode, rassemblant avec les prêtres et les anciens de la ville d'Ephèse peu éloignée, le clergé et les évêques du voisinage. Il les précautionna contre tous les périls à venir, et leur fit une exhortation d'autant plus touchante qu'ils le voyoient, à ce qu'il leur prédit, pour la dernière fois. Il partit aussitôt après, et la navigation fut si favorable qu'en quatorze jours, y compris le séjour de Milet, il alla de Troade à Tyr, située dans la petite province de la Phénicie, contiguë à la Palestine. De là il passa à Ptolémaïde, puis à Césarée, où il logea chez le diacre saint Philippe, l'un des sept institués en premier lieu, et personnellement distingué par les grandes œuvres auxquelles le Seigneur l'avoit employé. L'historien sacré lui donne ici le nom d'évangéliste, soit qu'il eût été appliqué à la prédication de l'Evangile, en qualité d'évêque, soit qu'il eût reçu pour cela une commission particulière des apôtres. Il avoit quatre filles, qu'on nomme aussi prophétesses, du titre qu'on donnoit alors aux personnes du sexe qui étoient admises à chanter dans l'église les louanges divines.

Plusieurs fidèles de l'Orient, doués du don de prophétie, eurent connoissance des persécutions que l'Apôtre des gentils alloit essuyer à Jérusalem, et ne les lui laissèrent point ignorer. Le prophète Agase les lui annonça même d'une manière encore plus effrayante que n'est souvent l'exécution. Il entra sans mot dire dans la maison de Philippe, alla droit à Paul, qu'environnoit la multitude des fidèles, détacha la ceinture de l'Apôtre, s'en lia les pieds et les mains à la vue de toute l'assemblée fort attentive à ce procédé mystérieux; puis, élevant la voix : Voici, s'écria-t-il, ce que dit le Seigneur : ainsi les Juifs enchaîneront à Jérusalem celui à qui appartient cette ceinture, pour le livrer entre les mains des idolâtres. A ces

mots, la troupe des fidèles et les compagnons de Paul, s'abandonnant aux impressions naturelles de leur tendresse, s'unirent pour le détourner d'achever son voyage. Il savoit, avant ces prédictions, et le Seigneur lui avoit immédiatement révélé tout ce qu'il avoit à craindre des Juifs, dans leur capitale. Mais la sensibilité des frères ne l'en affecta pas moins vivement. Rien n'ébranla cependant la résolution qu'il avoit prise, par les ordres d'en-haut. Non, mes frères, leur dit-il, vous ne me retirerez point de la voie de Dieu. Vous-mêmes, sans doute, vous ne faites pas attention que là tendent vos sentiments trop humains et votre aveugle tendresse. Il n'est plus question de délibérer : le Seigneur commande, et je ne sais qu'obéir. Que sa volonté s'accomplisse, lui répondirent ses compagnons de voyage; et il partit aussitôt avec eux de Césarée, afin d'arriver à Jérusalem, encore éloignée de vingt lieues, avant la fête de la Pentecôte qu'il y vouloit célébrer.

Jacques, évêque de la ville sainte, et tous les anciens rassemblés pour faire honneur à l'Apôtre des nations, lui apprirent d'abord les préventions de leurs concitoyens contre sa personne, en des termes qui avoient de quoi l'étonner. Peu de jours après, malgré toutes les précautions qu'il n'avoit pas manqué de prendre, il éprouva qu'on lui avoit à peine accusé la vérité. Comme il parcouroit les différents quartiers de la ville pour y distribuer les aumônes qu'il apportoit, et qu'il se faisoit scrupuleusement accompagner par les députés des différentes églises où on les avoit recueillies, il arriva que dans une multitude de Juifs étrangers, quelques-uns du pays d'Ephèse reconnurent Trophime leur compatriote, à la suite de Paul. Ils prirent sur-le-champ leur résolution; mais ils épièrent l'occasion pour éclater. Ayant trouvé Paul dans le temple, ils se jetèrent sur lui, en s'écriant : Au secours, enfants d'Israël; cet homme que nous tenons ne cesse de blasphémer contre le peuple de Dieu et contre le saint temple, qu'il a même eu l'audace de profaner, en y introduisant les gentils. Ils vouloient parler de Trophime qu'ils avoient rencontré avec lui dans les rues; mais il étoit faux qu'ils l'eussent vu dans le temple, bien moins encore dans la partie intérieure, interdite aux nations. Le peuple s'attroupa néanmoins, et dans un moment

l'émeute fut générale. Ils tirèrent brutalement du temple l'objet de leur haine, craignant, dans leur zèle inhumain, non de répandre le sang, mais de rougir le lieu saint, dont ils eurent même la précaution de fermer les portes. Aussitôt après, ils frappèrent si rudement l'Apôtre qu'il fût resté sous leurs coups, si le commandant de la cohorte romaine, qui faisoit la garde autour de l'édifice, ne l'eût arraché à leur fureur. Mais il le fit en même temps charger de chaînes, avant de s'informer s'il étoit coupable, ni même de ce dont on l'accusoit. Le tumulte augmentant à chaque instant, Lysias, c'étoit le nom du tribun, ordonna de conduire Paul dans la citadelle où logeoit la garnison romaine. C'étoit une forteresse détachée du temple, où elle ne communiquoit que par une longue suite de degrés. Cet étroit passage se trouvoit déjà rempli par une populace animée, et il fallut que les soldats portassent leur prisonnier.

Il demanda cependant de parler, et on le lui permit. Mais cet amas de fanatiques poussant des cris furieux, jetant leurs manteaux et faisant voler la poussière, Lysias fit bien vite entrer Paul dans la citadelle. Toutefois, pour donner aux Juifs quelque sorte de satisfaction, et, sous prétexte de découvrir la cause de cet emportement général, il ordonna que l'Apôtre fût flagellé et mis à la question. Tout étoit déjà disposé, quand Paul dit à l'officier qui devoit présider à l'exécution : Pensez-vous qu'il vous soit permis de faire subir la peine du fouet à un citoyen romain, sans qu'il ait été condamné? Le centurion courut porter ces mots au tribun. Lysias revint promptement, et demanda au prisonnier, d'un ton fort radouci, s'il étoit vraiment citoyen. Oui, je le suis, dit-il avec une fermeté noble. Il m'en a coûté bien de l'argent, reprit Lysias, pour acquérir ce titre : et moi, repartit Paul, je ne le dois point à la fortune, mais je le tiens de la naissance. Les exécuteurs se retirèrent confus, et l'on détacha le prisonnier.

Lysias, cherchant à sortir avec honneur de cette affaire embarrassante, assembla dès le lendemain le conseil de la nation juive, et fit comparoître l'Apôtre qui n'étoit plus lié. Mais si les Romains avoient des égards pour leur concitoyen, le dépit des Juifs n'en devint que plus furieux. Paul avoit à peine com-

mencé de parler que le grand-prêtre Ananie, traitant le disciple comme on fit autrefois son divin maître, commanda de le souffleter. Muraille blanchie, dit l'Apôtre au violent pontife, Dieu ne manquera pas de vous frapper, vous qui faites ici le personnage d'interprète de la loi, et qui, contre la disposition de la loi, ordonnez qu'on me maltraite sans que j'aie été ni condamné, ni entendu. Le reproche étoit vif: mais Paul ne savoit pas qu'il parloit à un grand-prêtre. Depuis le règne du premier Hérode que le pontificat n'étoit plus à vie, il y avoit eu un si grand nombre de ces pontifes que l'Apôtre, étranger à Jérusalem, ne pouvoit guère les connoître : d'autant mieux que le sanhédrin s'assemblant hors du temple, ou de la salle du conseil, les conseillers se rangeoient simplement en demi cercle, le président au milieu, sans nulle marque de distinction. Dès qu'on eut averti Paul qu'il parloit au grand-prêtre, il ne manqua point de lever ce scandale involontaire, et de rendre à la chaire de Moïse le respect convenable. Mais le contre-temps ne l'empêcha point de tirer parti de l'opposition qu'il remarqua dans les sentiments des différents membres du conseil. Ils étoient partagés en deux sectes bien différentes. Les uns, à l'ombre de la loi mosaïque, cachoient le dogme impie des sadducéens, c'est-à-dire une espèce de matérialisme, qui ne croyoit ni résurrection des corps, ni substances spirituelles, excepté celle de Dieu seul, ni aucune providence à l'égard des hommes, au-delà de cette vie. Ce parti n'étoit pas encore le plus fort ; et il ne domina par la suite dans la Synagogue que pour en consommer la réprobation ; mais il faisoit alors des progrès rapides, surtout parmi les prêtres et les docteurs de la loi qui, bien instruits des rigueurs de la divine justice et ne voulant pas employer les moyens de la désarmer, tâchoient d'étouffer, avec leur foi, les alarmes de leur conscience. L'autre partie du conseil judaïque, quoiqu'également opposée à l'établissement de la religion de Jésus-Christ, et mêlant à celle de Moïse des innovations abusives, croyoit toutefois la spiritualité de nos âmes et la résurrection de nos corps. L'accusé profita de cette division des esprits ; et parlant d'une voix forte : mes frères, dit-il, apprenez tous que je suis pharisien, et comme vous vous exprimez, fils de pharisien, invariablement attaché

à tous les bons principes de cette école : c'est au sujet de la résurrection des morts qu'on me traduit en justice.

Aussitôt la division éclata dans l'assemblée. Chacun se mit à contester, chacun s'efforça de grossir son parti ; et le maître souverain des cœurs changea en apologistes de son Apôtre, la moitié de ses antagonistes. Après tout, dirent les pharisiens, quel mal cet homme a-t-il fait? Sa doctrine est pure. Qui sait même si quelqu'un des esprits célestes n'inspire pas le docteur qui leur rend un si beau témoignage? Ils passèrent des paroles à l'action, et le tirèrent de leur côté, pour le dérober aux sadducéens. Ceux-ci s'efforcèrent à leur tour de l'arracher à ses défenseurs; et jamais peut-être le péril ne fut plus grand pour Paul qui se vit au moment d'être mis en pièces; ce qui fût infailliblement arrivé, si le tribun, sans perdre un instant, n'eût fait approcher les gens de guerre, pour l'enlever et le renfermer dans la citadelle.

La nuit qui suivit tant de fatigues et de périls, le maître pour qui Paul souffroit, lui apparut, et lui dit : Prenez courage, et sachez que vos jours sont en assurance : il faut que vous me rendiez au milieu de Rome le même témoignage qu'à Jérusalem. Si Paul, sans pénétrer les desseins de son Dieu, s'étoit montré si fidèle, cette apparition changea sa foi sur cet article en une évidence bien encourageante. Le tableau de l'avenir dévoilé à ses yeux lui fit concevoir que ses tribulations et ses chaînes, sa comparution aux différents tribunaux de la Palestine, avec mille incidents merveilleux qui ne manqueroient pas de faire du bruit, étoient autant de moyens d'acquérir la célébrité convenable pour rendre son ministère respectable à la capitale du monde et au plus superbe des césars. Un nouveau danger, le plus grand que sa vie eût encore couru depuis sa vocation à l'apostolat, ne servit qu'à confirmer son courage.

Les Juifs, et surtout les sadducéens, qui, à l'exemple de toutes les sectes opposées à la religion dominante, se piquoient avec ostentation de tolérance, d'humanité et de probité, résolurent néanmoins d'assassiner Paul. La rage étoit telle, que plus de quarante d'entre eux s'engagèrent, par les plus terribles serments, à ne boire ni manger, qu'ils n'eussent exécuté leur dessein.

Mais le comble de l'horreur, c'est que leurs pontifes étoient

leurs complices. Nous sommes déterminés, dirent-ils sans façon à ces scélérats décorés qu'ils ne connoissoient que trop bien; nous sommes tous prêts à immoler votre ennemi au milieu de ses gardes. Il n'est question pour vous que de l'attirer hors de la citadelle. Comme vous êtes juges en Israël, et les interprètes de la loi, engagez le commandant à faire comparoître un Israélite accusé d'y avoir contrevenu, sauf le droit romain de confirmer ou de modifier la sentence: nous vous répondons de tout le reste, quelle que soit l'escorte. La proposition fut agréée, et la députation fixée au lendemain. Mais tout échoua par le moyen d'un jeune homme, fils d'une sœur de Paul, et très-exactement informé du complot. Il avertit son oncle, ensuite le tribun, qui commanda sur-le-champ deux centeniers avec une escorte considérable, afin de conduire le prisonnier, non à Jérusalem, mais à Césarée, par-devant le gouverneur de toute la province, auquel il donna en même temps avis de la conspiration et de l'accusation intentée contre l'Apôtre.

Ce gouverneur étoit un homme de basse naissance, nommé Félix, qui s'étoit élevé par le crédit de son frère Pallas, affranchi célèbre de l'empereur Claude. Il attendit, pour instruire le procès de l'accusé, l'arrivée des accusateurs, qui suivoient l'objet de leur haine partout où il leur restoit quelqu'espoir de le perdre. Mais ici la scène étoit bien changée. Il n'y avoit plus d'espérance de porter une main violente sur l'innocent, encore moins de l'opprimer de pleine autorité. De juge, au contraire, on devenoit partie, et il ne restoit qu'à procéder, dans les formes régulières, par-devant un tribunal étranger.

Quoique ce personnage ne fût pas flatteur, le grand-prêtre Ananie ne dédaigna point de le remplir en personne; l'intérêt de l'impiété le faisant passer par-dessus toutes les considérations, contre l'homme du monde qui la combattoit avec le plus d'avantage. Le président ou gouverneur n'eut pas de peine à démêler la cabale. Il donna des délais pour ne point choquer les Juifs de front; mais il fit traiter Paul avec bonté et même avec distinction.

Les bonnes dispositions de ce Romain venoient principalement de sa femme Drusille, que l'on croit sœur du jeune Agrippa, roi de Galilée, et de la princesse Bérénice. On dit

que, pour se faire un appui contre cette sœur, si fameuse sous l'empire de Tite, et au temps dont nous parlons, jalouse de la beauté de Drusille, celle-ci, plus ambitieuse que sensible, avoit quitté son premier mari, Asis, roi d'Emesse, pour épouser Félix, quoique païen et de basse naissance, mais puissamment protégé. Quoi qu'il en soit de son origine, elle étoit juive de religion, dans les bons principes sur la nature des âmes et sur l'espérance de l'immortalité. Elle paroît même avoir eu du zèle pour engager son époux dans la même croyance; au moins le porta-t-elle à avoir de temps en temps des conférences avec Paul, dont elle se montra la protectrice.

Elle se rendit un jour avec Félix, au lieu même où le prisonnier étoit gardé. On le fit paroître, et on l'interrogea sur la doctrine qui faisoit la matière ordinaire de ses enseignements. Il exposa, d'une manière assez générale, les principes de la foi chrétienne; mais, accommodant son discours au caractère de ses auditeurs, il retraça plus particulièrement les règles sévères de l'équité, de la chasteté, et peignit de couleurs terribles l'éternel châtiment réservé aux infracteurs. Félix en fut troublé jusqu'à l'effroi, et craignit d'entendre plus long-temps le saint orateur. C'en est assez pour aujourd'hui, lui dit-il en l'interrompant; je vous manderai quand j'aurai plus de loisir. Il le fit à la vérité paroître plusieurs fois depuis; mais ayant résisté à la première grâce, il n'alla plus que de prévarication en prévarication. Enfin, cet indigne président qui aimoit l'or, parut n'avoir plus d'autre dessein dans ces occasions de salut, que d'assouvir sa sordide avarice. Il avoit appris, par les moyens de défense de l'Apôtre, qu'il n'étoit pas venu à Jérusalem pour y porter le trouble, mais bien les pieuses libéralités des fidèles gentils. Il espéra recevoir des offres d'un prisonnier si considéré, et deux ans se passèrent dans cette vaine attente. Après quoi il fut remplacé par Portius-Festus.

Le nouveau gouverneur fut bientôt importuné par les prêtres et les autres ordres de la nation juive. Ils pressèrent plus que jamais, pour que l'on renvoyât le prisonnier à Jérusalem. On avoit tout lieu de croire qu'ils l'obtiendroient. En un mot, le danger de l'oppression et de l'abus de puissance de la part de la Synagogue devint si évident, que l'apôtre crut pouvoir se

soustraire à cette autorité, et appeler, dans l'ordre des tribunaux séculiers où il se trouvoit déjà, du gouverneur à l'empereur. Usant donc de son droit de citoyen romain, je suis, dit-il, au tribunal de César; c'est le droit de ma condition, de ne pouvoir sans mon aveu, être traduit ailleurs; je requiers formellement d'être renvoyé à César. Festus conféra un moment avec son conseil, puis il répondit : Vous avez appelé à César, vous irez à César. Après quoi il ne fut plus question que d'attendre un embarquement, pour transporter l'appelant en Italie.

Durant cet intervalle, le roi de Galilée vint avec sa sœur Bérénice, pour complimenter Festus sur son avénement au gouvernement de la Palestine. Ils ne furent pas long-temps à Césarée, sans entendre parler du prisonnier extraordinaire que le dernier gouverneur y avoit laissé dans l'attente de son jugement, après deux ans de prison. Festus leur fit une exposition succincte de cette affaire. Mais, en voulant satisfaire leur curiosité, il la piqua encore davantage. Ils témoignèrent la plus grande envie de voir et d'entendre ce fameux accusé, pour qui ils n'avoient pas, à beaucoup près, les sentiments des Juifs de Jérusalem. Il est aisé, répondit Festus, de vous satisfaire; dès demain Paul paroîtra devant vous. Agrippa et Bérénice ne manquèrent pas de venir à l'heure convenue, et avec eux une suite nombreuse de gens de marque, tribuns, magistrats, officiers, et tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans la ville. Ainsi la Providence formoit-elle au plus digne prédicateur de l'Evangile, le plus illustre auditoire où il eût encore parlé; ainsi la privation de la liberté fournit-elle à Paul une occasion qu'il eût difficilement trouvée en tout autre état : aussi n'y parut-il pas moins libre, ni moins sublime dans ses discours, qu'autrefois dans les villes d'Asie où on le prenoit pour le dieu de l'éloquence.

Lorsqu'il se présenta : Voilà, dit Festus, l'homme célèbre dont tout Jérusalem sollicite la mort. Pour moi, je ne trouve en lui rien qui la mérite. Il appelle à César, je me dispose à l'y envoyer. Mais je ne sais que mander pour l'instruction de sa cause, ou pour en diriger le jugement. Les griefs prétendus intentés contre lui, ne me paroissent que des minuties peu dignes de l'attention de César. Je suis ravi de le faire compa-

roître devant un prince éclairé, et spécialement instruit des lois et des usages du peuple juif. Usez de vos lumières, et daignez me fournir les connoissances convenables, pour informer l'empereur avec la précision que demande la nature de l'affaire et le respect dû à la majesté impériale.

Agrippa, ainsi chargé de l'interrogatoire, dit à Paul de parler pour sa défense. Ce n'étoit pas là ce qui intéressoit l'Apôtre, fort tranquille sur son sort, qui d'ailleurs ne dépendoit plus de ces puissances subalternes. Il n'envisagea que l'occasion favorable de rendre témoignage à Jésus-Christ, ou de confondre l'incrédulité, s'il ne la convainquoit pas. C'est pourquoi, sous l'ombre de se justifier, il insista, dans toute la suite de son discours, sur ce qui devoit faire reconnoître le Fils de Dieu ou le Messie, dans la personne de Jésus de Nazareth, le terme et l'accomplissement de toutes les prophéties. Comme il s'étendoit fort au long sur cet article, ainsi que sur la résurrection glorieuse du Sauveur, le gouverneur idolâtre, pour qui il parloit beaucoup moins que pour le prince juif, et qui ne comprenoit rien à ces profonds mystères, interrompit le discours, en s'écriant à haute voix : Paul, vous extravaguez à force de doctrine : l'étude et les lettres vous ont renversé l'esprit. Je n'ai pas perdu l'esprit, illustre Festus, reprit tranquillement l'orateur, et je ne vous dis que des vérités exactes quoiqu'extraordinaires. Le roi qui m'entend peut en rendre témoignage. Il n'ignore aucun des points dont il est question. Prince, ajouta-t-il, en fixant les yeux sur Agrippa, croyez-vous aux prophètes? Vous y croyez, je le sais. Agrippa qui se sentoit ébranlé, sans vouloir le paroître, craignit d'être poussé davantage; et faisant diversion par la plaisanterie : bientôt, lui dit-il ironiquement, vous me persuaderez de me faire chrétien! Ce sort, répliqua Paul, est tout autre que vous ne pensez. Plût à Dieu que vous, prince, et tous ceux qui vous intéressent, prissiez dès ce moment le même parti que moi, sans toutefois courir les mêmes périls!

Le roi, la princesse sa sœur, et le gouverneur se levèrent, et s'étant retirés un moment à l'écart; cet homme, dirent-ils, n'a rien fait qui mérite la mort, ni la privation de sa liberté. Tous trois parurent fâchés qu'un appel public les empêchât de

le renvoyer absous. On auroit encore aujourd'hui les mêmes regrets, si l'on ne pensoit que la confession et les chaînes de Paul, outre qu'elles donnoient plus de poids à son ministère, lui servoient comme de sauve-garde contre la fureur des Juifs, qui devoient le faire périr en Orient, s'il y eût été mis en liberté.

Festus le fit embarquer avec d'autres prisonniers, sous une bonne escorte. Luc fut toujours son compagnon, avec Aristarque de Thessalonique, l'un de ces députés qui avoient apporté les aumônes de Grèce et d'Asie aux pauvres de Judée, et qui s'attacha dès lors à l'Apôtre avec une fidélité et une constance que celui-ci comble des plus grands éloges dans ses Epîtres. La navigation fut longue et pénible, et l'on ne se trouva sur les côtes de Crète, que dans le déclin du mois de décembre. Paul qui avoit déjà gagné la confiance de tout l'équipage, représenta d'une manière à devoir faire impression, qu'il n'étoit pas prudent de poursuivre alors la route. L'avis contraire du pilote et du maître du navire ne laissa pas de prévaloir. On eut bientôt lieu de s'en repentir : on essuya une tempête affreuse. Durant plusieurs jours consécutifs, le ciel fut couvert de ténèbres si épaisses qu'on ne voyoit ni le soleil, ni les étoiles. Il fallut faire le jet des marchandises, et même des agrès. On voguoit au hasard, sans nul espoir d'échapper à une mort prochaine; en sorte que l'on ne tenoit plus compte de la vie, ni de prendre de la nourriture. Cependant le Seigneur révéla à son serviteur, que le navire seroit brisé; mais que de tous les voyageurs, pas un seul ne périroit. Tout se ranima à cette annonce, on reprit vivement la manœuvre, et l'on arriva sur la côte de Malte, où le navire fut en effet brisé; mais où tous les passagers abordèrent, soit à la nage, soit à la faveur des planches et des débris du vaisseau. De deux cent soixante et seize personnes qu'on étoit, il n'en périt pas une seule

Les Maltois, qu'on nommoit barbares, parce que, pour la langue, ils n'étoient ni Grecs, ni Romains, montrèrent, par leurs sentiments d'humanité, qu'ils valoient pour le moins les uns et les autres. Ils commencèrent par allumer des feux, pour réchauffer ces infortunés, transis de froid par la rigueur de la saison, et par une pluie glaçante qui survint après tous les autres accidents. Paul, toujours actif et charitable, prit une bras-

sée de sarments, qu'il porta au feu. Mais il apportoit aussi une vipère engourdie par le froid, et qui, ranimée aux approches du feu, saisit la main de l'Apôtre, et y demeura suspendue. Les insulaires, par cette horreur du crime, qui est une impression de la loi éternelle, et que les mœurs les plus grossières n'effacent jamais entièrement, se dirent les uns aux autres, dans leur langue : C'est là sans doute un scélérat, que la vengeance divine poursuit encore après le naufrage. Paul ne fit que secouer la main, et jeta sans effroi la vipère au milieu des flammes. On imaginoit qu'il alloit enfler, et bientôt après tomber sans vie. Mais ayant long-temps attendu sans qu'il lui arrivât le moindre mal, au lieu d'un homicide, ils crurent voir un dieu.

Il y avoit près de là une maison, avec des terres considérables, appartenant au premier de l'île, nommé Publius : il voulut loger cet ami du ciel, et, durant trois jours, il n'omit rien pour le remettre des travaux d'une navigation fâcheuse, lui et ses compagnons. Le procédé de Publius étoit désintéressé; mais il ne demeura pas sans récompense. Son père, détenu au lit par une dyssenterie opiniâtre, accompagnée d'une fièvre ardente, se trouvoit en danger de mort. Paul se mit en prière, lui imposa les mains et le guérit sur-le-champ. Ce miracle concernant un des princes de l'île, ainsi que le nomme l'historien sacré, devint notoire dans toute son étendue; et de tous les cantons on apportoit des malades au saint qui les soulagea sans nulle exception. Ainsi ouvroit-il à la foi, non-seulement les cœurs simples de ces pauvres insulaires, mais ceux des Romains, la mettant en recommandation à la porte de l'Italie, et parmi ses différents compagnons de voyage qui naturellement ne devoient pas manquer de publier, en arrivant à Rome, ce qui venoit de faire leur admiration.

On remit à la voile après la mauvaise saison, et la fin de la route fut aussi heureuse que les commencements en avoient été fâcheux. A Pouzzoles, dans la campagne de Naples, où l'on débarqua pour achever le voyage par terre, l'Apôtre trouva des chrétiens qui l'accueillirent avec les plus vives démonstrations d'amour et de respect. Un grand nombre d'entr'eux l'accompagna même jusqu'à son terme. Cette suite honorable ne cessoit de grossir à mesure qu'on approchoit. Les fidèles de Rome,

si bien prévenus par la lettre admirable qu'il leur avoit écrite, vinrent par troupes au-devant de lui, les uns à trente milles, les autres jusqu'à cinquante. Ainsi, vers le commencement de mai de l'an 61, arriva-t-il comme en triomphe, nonobstant ses chaînes, à la capitale de l'empire, le siége du chef de l'Eglise et du monde chrétien, depuis que Pierre y avoit transféré la chaire pontificale d'Antioche.

C'étoit l'usage à Rome de laisser certains prisonniers hors des prisons, sous la garde d'un soldat à qui on les enchaînoit, au moins pour le temps de la nuit. On ne refusa point cette grâce à Paul, qui étoit si avantageusement annoncé, et qui passa deux années entières dans cet état. Il se mit peu en peine de solliciter sa délivrance, content du degré de liberté qui lui suffisoit pour annoncer l'Evangile. Nous voyons au contraire, dans les différentes Epîtres qu'il écrivit de Rome, qu'il s'estimoit heureux de porter des chaînes si utiles au progrès de la foi.

Trois jours après son arrivée, il fit prier les plus considérables des Juifs habitués dans la ville, de se rendre auprès de lui, afin de les prévenir au sujet de son appel, qu'on pouvoit mal interpréter. Il n'omit rien pour les convaincre qu'il venoit à César, non dans le dessein de nuire à personne de sa nation, mais par l'extrême nécessité où il s'étoit vu réduit de se soustraire à des procédés que les idolâtres avoient peine à concevoir dans les citoyens de Jérusalem. Ces Israélites de Rome n'avoient pas été avertis par leurs frères de Judée, qui regardèrent leur tentative comme un coup manqué, dès qu'ils surent Paul au tribunal de l'empereur. Ceux de Rome ne reçurent donc pas seulement la justification de l'Apôtre; mais ils voulurent encore l'entendre discourir sur la religion nouvelle qu'il annonçoit. Rien n'étoit plus conforme à ses désirs : on prit jour pour une conférence en règle.

La question de l'avénement du Messie y fut traitée si à fond, et l'application des prophéties qui avoient trait à Jésus de Nazareth, si mûrement discutée, que, dans cette assemblée qui étoit fort nombreuse, l'Apôtre parla du matin jusqu'au soir. La docilité des auditeurs ne répondit point à leur empressement. Quelques-uns furent à la vérité touchés et convertis; mais le très-grand nombre prit le parti de l'endurcissement; de ma-

nière que, dès cette première conférence, Paul leur déclara, selon sa méthode, qu'il alloit présenter la lumière du salut à des âmes qui en profiteroient mieux qu'eux : ce qu'il exécuta aussitôt avec un succès capable de le consoler. Des prosélytes sans nombre se joignirent aux anciens fidèles, et l'on affluoit nuit et jour à la maison qu'il avoit louée, sous le bon plaisir des officiers du prétoire.

C'est l'évangéliste saint Luc qui nous apprend tous ces faits dans l'histoire des Actes des apôtres, que nous avons eu jusqu'ici l'avantage de suivre presque uniquement. On remarque qu'il s'y étend avec complaisance sur les travaux de son maître. L'Esprit saint qui l'inspiroit, et qui n'a pas jugé à propos de satisfaire notre curiosité touchant les autres apôtres, prétendoit sans doute nous fournir dans celui-ci des leçons et des exemples suffisants. C'est pourquoi nous avons cru les devoir recueillir aussi soigneusement que notre plan pouvoit le permettre.

Pour ce qui est de la personne même de Luc, outre son attachement inviolable au docteur des nations, nous savons qu'il prêcha la foi dans les Gaules, en Italie, en Dalmatie et en Macédoine : mais on ne peut rien dire de particulier ou de bien circonstancié sur ces diverses missions. Il garda le célibat toute sa vie, et mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans, à Patras en Achaïe. Il étoit médecin. On a dit aussi qu'il étoit peintre, mais sans en donner de preuves.

Paul se trouvant soustrait à la vengeance des Juifs de Jérusalem, ceux-ci tournèrent leur dépit contre Jacques, évêque de cette ville, et prirent leur temps pour le faire avec succès. L'an 62 de Jésus-Christ, le gouverneur Festus étant mort, et Albin son successeur n'étant pas encore arrivé [1], les prêtres et les grands de la nation citèrent Jacques devant le sanhédrin. Le grand-prêtre Ananus étoit l'âme de cette nouvelle cabale : digne fils du premier Ananus, connu dans l'Evangile sous le nom d'Anne, et d'autant plus ennemi de la doctrine des apôtres, qu'il étoit sadducéen, comme son beau-frère Caïphe et toute son odieuse famille. Les fourbes, pour en venir plus sûrement

[1] Joseph. Ant. xx. 8.

à leurs fins, exaltèrent d'abord la piété et toutes les vertus du saint évêque, qui faisoient en effet l'édification et l'admiration de tous les citoyens, Juifs obstinés, ou fidèles. On l'appeloit tantôt le juste, tantôt du nom hébreu qui signifie le soutien du peuple. Il avoit la liberté d'entrer, toutes les fois qu'il vouloit, dans cette partie du temple où les seuls prêtres pouvoient pénétrer quand ils étoient dans l'exercice actuel de leurs fonctions. Il prioit sans interruption, presque toujours prosterné; en sorte que son front, aussi-bien que ses genoux, s'étoit durci, disent les anciens historiens, comme la peau d'un chameau. A cette ferveur angélique répondoit une pureté semblable, une austérité et une abstinence exemplaires. Il ne buvoit ni vin, ni autre liqueur qui pût enivrer, et n'observoit pas seulement ces règles du nazaréat qu'il avoit voué, mais n'usoit jamais de bain, ne mangeoit rien qui eût eu vie, et ne s'habilloit jamais que de lin, et fort légèrement en toute saison.

Quand il parut dans l'assemblée, on redoubla les témoignages de vénération et de confiance à son égard, et on lui demanda ce qu'il falloit croire de la doctrine de Jésus. Il répondit avec un zèle qui fit impression sur une multitude de cœurs droits, mêlés dans la foule des étrangers que la circonstance du temps de Pâques rassembloit. Les scribes, les pharisiens, et surtout les sadducéens avoient leurs vues. A l'instant ils excitèrent des mouvements séditieux, en criant que bientôt l'ancienne religion seroit anéantie. Un zèle apparent les emporte, ils s'attroupent en tumulte, ils environnent le saint confesseur : il faut, lui disent-ils, que sur-le-champ tu tires d'erreur ce peuple innombrable qui pense encore que Jésus peut être le Christ. Puisque tous ont confiance en toi, comme au juste par excellence, monte au haut de ce temple afin que tout le monde puisse te voir et t'entendre, rends de là témoignage à la vérité : on s'en rapporte à toi.

Ils le conduisirent à l'instant sur la terrasse, au point d'élévation convenable, dans les dehors du temple. Lorsqu'on l'y vit monté : Homme juste, lui cria-t-on d'en bas avec une grande apparence de respect, dites-nous ce qu'il faut croire de Jésus qui a été crucifié. La confession ne pouvoit être plus éclatante: le zèle de l'apôtre en tira tout l'avantage qu'offroit l'occasion.

Pourquoi, dit-il d'une voix fort élevée, m'interrogez-vous sur Jésus Fils de l'homme, et tout à la fois Fils de Dieu? Inutilement vous affectez de révoquer en doute ma foi en ce vrai Rédempteur. Je vous déclare qu'il est assis dans les cieux, à la droite du Tout-Puissant, d'où il viendra juger l'univers. Plusieurs crurent, dans la simplicité de leur âme, et commencèrent à s'écrier : Gloire au fils de David. Les gens de secte tout déconcertés dirent entr'eux : Nous avons eu tort de courir un pareil hasard. Montons bien vite, et précipitons le juste, aux yeux de la multitude. Que la terreur empêche au moins la séduction de s'étendre davantage. Aussitôt ils s'écrièrent : Oui, oui, le juste a erré lui-même : remplissons la prophétie d'Isaïe, effaçons ce juste pernicieux du nombre des vivants. Ils coururent incontinent au haut de la terrasse, et l'en précipitèrent.

Il ne mourut pas sur-le-champ ; mais il se releva, puis se mit à genoux, en disant, à l'imitation de l'adorable victime à qui lui-même il s'immoloit : Pardonnez-leur, Seigneur, ils ne savent ce qu'ils font. Ses ennemis n'en devinrent que plus furieux. Par l'ordre du pontife, et à l'instigation de sa cabale, on lança sur le saint évêque une grêle de pierres. Cependant un homme de la race des réchabites, c'est-à-dire, de ces anciens prosélytes agrégés au peuple de Dieu, qu'ils édifioient par une vie fort retirée et leur constance religieuse à suivre les coutumes de leurs pères ; un de ces hommes droits et vertueux s'écria : Que faites-vous, Israélites ingrats et dénaturés ? N'entendez-vous pas le juste qui prie pour ses bourreaux? Rien n'arrêta la fureur. Enfin un foulon acheva de lui ôter la vie, en lui déchargeant sur la tête de grands coups de son maillet. Le martyr fut enterré au même endroit. Peu après on y érigea un monument qui ne fut ruiné qu'avec Jérusalem, et dont il subsistoit même encore une colonne au temps de l'historien Eusèbe, dans le quatrième siècle de l'Eglise. Il y eut plusieurs fidèles massacrés avec cet apôtre et pour la même cause, c'est-à-dire en haine du christianisme, mais toujours sous le prétexte du mépris de la loi judaïque.

Le pontife profitoit de la vacance du gouvernement, pour assouvir sans gêne son dépit sanguinaire ; mais les citoyens modérés ne voyoient ces attentats qu'avec indignation. Les

plus estimés d'entr'eux attribuèrent à cette cause, avec l'historien Josèphe, les horreurs du siége de Jérusalem, et toutes les calamités qui ne tardèrent point à se faire sentir. Grand nombre allèrent au-devant du gouverneur Albin qui venoit par Alexandrie, et portèrent leur plainte contre le grand-prêtre. Albin lui écrivit une lettre remplie de reproches amers et de menaces terribles. Le roi Agrippa, secondant les vues du gouverneur, dépouilla honteusement Ananus du pontificat, après trois mois seulement d'exercice, en vertu du pouvoir que les empereurs avoient donné à ce prince sur le temple.

Saint Jacques de Jérusalem avoit écrit une épître adressée aux fidèles convertis des différentes tribus d'Israël et répandus par tout l'univers : c'est pourquoi on la nomme catholique ou universelle. De son temps, il s'étoit élevé une erreur contre la nécessité des bonnes œuvres, à l'occasion de quelques passages mal entendus de saint Paul, dont le frère du Seigneur, aussi-bien que le prince des apôtres, s'apercevoit déjà qu'on abusoit. Ce fut principalement pour combattre ce principe de relâchement et de corruption, qu'il composa son épître, où il insiste fortement sur cet article. Il y donne aussi la notion la plus précise que nous ayons dans les divines Ecritures, touchant le sacrement de l'extrême-onction. C'est pourquoi les sacramentaires, avec tous ceux qui veulent que la foi nous sauve indépendamment des œuvres, ne pouvant soutenir leurs sentiments hérétiques, après que le Saint-Esprit les avoit condamnés si expressément par cet écrit divin, l'ont d'abord retranché du catalogue des livres canoniques, quoique la force de la vérité les ait obligés en grand nombre à l'y replacer par la suite. Il est vrai qu'on a douté autrefois si cette épître étoit de saint Jacques le Mineur. L'historien Eusèbe la croyoit donnée, sous le nom de cet apôtre, par un autre écrivain : mais il attestoit en même temps, que dès lors elle étoit reçue dans la plupart des églises. Sur la fin du quatrième siècle, elle acquit une autorité universelle. Tous les saints docteurs de ce bel âge et des suivants la citent avec le respect que le doute seul où l'on fut de son auteur, empêcha de lui marquer aussi généralement d'abord.

Il en est de même de l'épître de saint Jude, frère de saint Jacques, adressée pareillement à tous les fidèles en général et

composée un peu plus tard contre les mêmes erreurs, que de nouveaux sectaires rendoient de jour en jour plus communes; c'est-à-dire, contre les principes corrompus des nicolaïtes, des simoniens et des gnostiques, qui tous se contentoient d'une foi morte et infructueuse. Elle fut à la vérité suspecte à quelques anciens, parce qu'elle cite le livre d'Hénoch, et qu'on ne faisoit pas attention, qu'indépendamment des écrits qui couroient faussement sous le nom de ce prophète, on pouvoit le citer d'ailleurs. C'est la réflexion de saint Augustin, qui conclut même, d'après cette citation faite par un apôtre, qu'on ne sauroit douter qu'Hénoch n'ait composé, par l'inspiration divine, quelque ouvrage qui ne sera point parvenu jusqu'à nous. Aussi l'épître de saint Jude, comme celle de l'apôtre son frère, étoit-elle généralement comptée parmi les Livres saints, avant la fin du quatrième siècle.

Ces deux apôtres avoient un troisième frère, nommé Siméon, proche parent de Jésus-Christ aussi-bien qu'eux, et lui appartenant de même par l'esprit ou la vertu, d'une manière plus recommandable. C'est à ce titre qu'aussitôt après la mort de saint Jacques, il fut élevé sur le siége épiscopal de Jérusalem, par le choix unanime des apôtres et des disciples qui purent alors se rassembler. La patience et le courage de ces hommes débonnaires, tels au milieu de leurs ennemis que des agneaux parmi les loups, triompha de la violence et de la perfidie des Juifs, soit pharisiens, soit sadducéens, qui ne purent empêcher le ministère épiscopal de se perpétuer jusque dans leur capitale.

D'un autre côté, l'Apotre des nations ne conservoit pas seulement son ascendant sur les Juifs de Rome; mais il acquéroit de la célébrité jusqu'à la cour de Néron, et formoit de vrais chrétiens parmi les courtisans du plus vicieux des césars. Sa qualité de prisonnier, envisagée avec une foi vive, ne leur inspiroit que le respect, la docilité, l'esprit de charité. C'est ce qu'il écrivit aux chrétiens de Philippes en Macédoine; disciples distingués par les preuves effectives de leur attachement pour lui, et qui ne l'avoient pas plus tôt su dans les prisons de Rome, qu'ils lui avoient envoyé Epaphrodite leur apôtre, c'est-à-dire leur évêque, avec des largesses dignes de leur générosité. Mais Epaphrodite ayant fait à Rome une dangereuse maladie, dont

la nouvelle porta l'alarme dans son troupeau, Paul le renvoya aussitôt après son rétablissement, et le chargea d'une lettre pour les Philippiens.

Cette Epître est adressée aux fidèles, aux prêtres qu'il appelle évêques ou surveillants, comme il nomme les évêques apôtres, et aux diacres, tant de sa part, que de celle de son disciple Timothée, qui se trouvoit à Rome avec lui. Après leur avoir marqué les progrès que faisoit le christianisme dans la ville et jusque dans le palais impérial, il les prémunit contre la séduction des faux apôtres, ennemis de la croix de Jésus-Christ. C'est ainsi qu'il s'exprime au sujet des Juifs endurcis et des hérétiques, tels que Simon le magicien, et peut-être l'apostat Cérinthe, qui soutenoient tous ensemble que le Christ n'avoit été crucifié qu'en apparence. Voilà pourquoi cette Epître éloquente relève avec tant de noblesse le mystère de la croix. Sur la fin, le saint remercie de nouveau les Philippiens de leurs pieuses libéralités; mais avec la noble élévation d'une âme qui n'est sensible au bienfait, qu'en vue du profit spirituel qui en revient au bienfaiteur. Ce qu'on eût pris pour un tour ingénieux dans la bouche d'un autre, ne parut en lui qu'une expression ingénue du fond de son âme, depuis qu'on l'avoit vu tant de fois user de tout sans attache, et s'en priver sans regret, et, comme il s'en explique ailleurs, supporter également la faim et l'abondance, l'indigence et le superflu. On commence à connoître dans l'Epître aux Philippiens, les vertus de saint Clément, son attachement à la personne et à la doctrine de l'Apôtre, avec toutes les grandes qualités qui, dans la suite, élevèrent cet illustre disciple sur le siége apostolique.

Une des plus belles œuvres de saint Paul, captif, fut la conversion d'Onésime, qui, d'esclave déserteur et voleur, devint un des plus dignes serviteurs de Jésus-Christ. Il appartenoit à un citoyen de la ville de Colosse en Phrygie, appelé Philémon, fidèle distingué, qui de sa maison avoit fait une église, et qui, assez peu de temps après, sous l'empire même de Néron, couronna sa pieuse charité par le martyre. Paul dans les fers se servit utilement de l'esclave repentant, qui avoit des talents fort supérieurs à sa condition; ensuite il le renvoya accompagné de Tychique, médiateur habile et affidé, avec une lettre pour le

maître d'Onésime, et une autre pour l'église de Colosse. L'Epître à Philémon, dans sa brièveté, est un chef-d'œuvre de cette éloquence de sentiment, qui ne part que du cœur. Aussi produisit-elle tout son effet. Le maître ne fit pas seulement grâce à son esclave, mais il le renvoya libre au saint Apôtre, qui en cultiva soigneusement les rares dispositions, et en fit un des ornements de l'Eglise dans son plus bel âge.

Dans l'Epître aux Colossiens, il insiste avec autant de force que de dignité sur les grandeurs de Jésus-Christ, parce qu'il se trouvoit à Colosse de faux docteurs qui rendoient un culte superstitieux aux anges, et qui les faisoient nos médiateurs auprès de Dieu, d'une manière injurieuse au Rédempteur. Il paroît que ces corrupteurs de la doctrine évangélique étoient, ou des disciples de Simon le magicien, ou des chrétiens philosophes toujours entêtés de rêveries platoniciennes, dont ils faisoient un mélange informe avec nos mystères. C'est pourquoi l'Apôtre s'efforce d'inspirer à ses lecteurs l'esprit de la vraie piété, dégagée d'une crainte basse et servile, ainsi que de toute vaine observance. Il leur donne dans le troisième chapitre un excellent abrégé de la vie chrétienne. Il comble d'éloges leur évêque Epaphras, alors prisonnier à Rome avec lui, sans toutefois nous apprendre la cause de cette détention. L'estime et l'affection de Paul pour cet évêque ne pouvoit qu'accroître l'intérêt que prenoit Epaphras à l'église de Colosse, comme à celles d'Hiéraples et de Laodicée, capitale de la province. Epaphras avoit le premier prêché l'Evangile aux Colossiens ses compatriotes, et apparemment encore aux habitants d'Hiéraples et de Laodicée, très-proches voisins de Colosse. Entre les disciples dont l'Apôtre fait ici mention, on retrouve Jean-Marc, ce parent de Barnabé, dont Paul avoit eu autrefois sujet d'être peu content. Ce jeune homme avoit pris avec le temps l'esprit de ses illustres maîtres; et il s'étoit si bien formé au ministère évangélique et à la constance qu'il exige, que nous le voyons ici compté entre les trois autres principaux coopérateurs de l'Apôtre des nations.

Il y a toute apparence que l'Epître aux Ephésiens fut écrite de Rome dans le même temps, et envoyée par la même occasion, c'est-à-dire, quand Tychique, ce disciple distingué, ap-

porta la lettre de son maître à Colosse, dont la route ordinaire passoit par Ephèse. Tychique ne partoit pas sur le pied de simple commissionnaire, mais plutôt en qualité de visiteur, chargé d'examiner l'état des églises, et même de statuer par provision sur ce qui pourroit s'y trouver de pressant. Telle est l'antiquité du droit et de la coutume des visites épiscopales par délégués. Comme les deux églises d'Ephèse et de Colosse se trouvoient dans la même contrée, ayant les mêmes mœurs et les mêmes besoins, les leçons faites à l'une et à l'autre diffèrent très-peu, quant au fond des choses. L'Epître aux Ephésiens comprend toutefois un point important qu'on ne lit pas dans l'autre, touchant le mariage érigé en sacrement. L'écrivain sacré dit ici tout ce qu'il y a de plus noble et de plus expressif en faveur des conjonctions de la loi nouvelle, qu'il compare à l'union de Jésus-Christ avec son Eglise.

Il écrivit encore de Rome son Epître aux Hébreux, c'est-à-dire aux Juifs convertis de la Palestine, afin de les prémunir contre les séductions ou les vexations des autres Juifs. Quoique la mission propre de Paul eût pour objet les gentils, rien n'échappoit à sa charité sans bornes. Il s'efforça d'épurer enfin la foi des chrétiens de la circoncision, et de leur bien persuader que toute la loi de Moïse n'étoit qu'une ombre dont le christianisme est la réalité. Dans cette lettre, comme dans celle qu'il avoit écrite autrefois aux Galates, il tend surtout à prouver que la vraie justice ne vient pas de la loi; mais il montre spécialement aux fidèles de la Galatie l'inutilité des cérémonies et de la circoncision; aux Hébreux, celle des sacrifices anciens et figuratifs. Pour cela il établit la vertu surabondante de l'ineffable sacrifice du Verbe incarné, et la suréminence de son sacerdoce: après quoi le sacerdoce d'Aaron, et les sacrifices multipliés, n'ayant plus aucun effet à produire, tomboient d'eux-mêmes. Partout on voit ce divin auteur enflammé d'un zèle dévorant et d'une sorte de passion pour la gloire du Rédempteur et de sa grâce. Mais, contre sa coutume, il ne mit pas son nom à la tête de cette Epître au traité, de peur de rebuter, tout en commençant, un grand nombre d'Israélites qui conservoient, quoique convertis, de fâcheux préjugés contre sa personne. On observe même que le style est ici différent de

celui de ses autres écrits, les pensées étant cependant de la même force et de la même noblesse. Quelques anciens se sont persuadés que l'Apôtre n'avoit pas composé lui-même, ni dicté mot à mot l'Epître aux Hébreux; mais qu'un de ses disciples l'ayant écrite par son ordre, il l'avoit revue et adoptée; ou que l'auteur l'ayant composée en syriaque, un de ses disciples l'avoit traduite et publiée en grec. On prétend même trouver de la ressemblance entre le style des Actes des apôtres de la main de saint Luc, et celui de cette Epître. Il est du moins incertain en quelle langue, de la grecque ou de l'hébraïque, elle parut d'abord.

Après la publication de cet ouvrage, Luc ne demeura pas long-temps avec son maître, quoiqu'ils se soient rejoints par la suite. Voilà pourquoi l'histoire des Actes ne va pas jusqu'au temps où saint Paul, au bout de deux ans de prison à Rome, obtint son élargissement. Nous n'avons aucun autre monument sûr qui nous apprenne comment cela arriva, ni ce que fit l'Apôtre depuis qu'il fut libre. Il avoit eu dessein d'aller en Espagne, comme nous l'apprenons par son Epître aux Romains, écrite cinq ans auparavant : mais dans ses lettres postérieures, datées de Rome même, il n'exprime qu'un dessein vif de revoir les fidèles du Levant, sans plus parler de s'avancer davantage chez les Occidentaux. Il est vraisemblable qu'il leur envoya quelqu'un des grands ouvriers qu'il avoit formés de sa main, savoir, Trophime, aux peuples d'Arles dans les Gaules; Crescent à ceux de Vienne; peut-être même Serge Paul, à Narbonne. Quoique le détail des travaux et des succès de ces fondateurs de nos premières églises paroisse fort incertain, le fait même, ou la réalité de leur mission porte néanmoins sur de très-bonnes preuves. Au moins est-il sûr, en général, que l'Evangile, porté dans les Gaules du temps des apôtres, s'y étendit fort au loin avant l'institution des églises en règle dont nous avons des histoires suivies et dignes de foi.

Quoi qu'il en soit, en suivant avec attention la lecture des écrits apostoliques, on ne sauroit douter que le docteur des nations, après son voyage de Rome, ne soit retourné en Asie et jusqu'en Judée. Il commença même par accomplir la promesse qu'il avoit faite, en écrivant aux Hébreux, de les aller

voir ; après quoi il visita différentes églises de l'Asie-Mineure, Antioche de Pisidie, Icône, Lystre, Ephèse, Milet, Troade ; en Macédoine, Philippes et Nicopolis. Il parcourut encore de nouvelles contrées, fonda des chrétientés nouvelles, et il eut de nouveau à essuyer les violences, les embûches, les persécutions de tout genre ; tout cela dans un affoiblissement extrême de sa santé, dans une sorte de décrépitude causée par l'excès de ses fatigues et de ses travaux, plutôt que par son âge, qui n'étoit guères que de soixante ans. Saint Athanase dit que cet Apôtre apprit, par une révélation positive, qu'il souffriroit le martyre en retournant à Rome, et que cette connoissance, loin de l'effrayer, rappela cette grande âme vers la nouvelle Babylone, qui devoit bientôt se baigner dans le sang des saints. Alors Paul se rencontra dans Rome, avec le prince des apôtres, qui n'y demeura pas toujours depuis qu'il y eut établi la chaire apostolique.

La sollicitude de toutes les églises, dans ces premiers temps où le régime ne pouvoit être aussi fixe que nous le verrons bientôt, rendoit souvent la présence du vicaire de Jésus-Christ, nécessaire au loin. Aussi est-il hors de doute que Pierre, depuis la translation du saint Siége, fit différents voyages en Orient, et jusqu'en Palestine. On sait par les Livres saints, qu'il assista au concile de Jérusalem, postérieur à cette translation. On croit encore, sur des autorités respectables, qu'il se transporta en Judée, pour élire et ordonner saint Simon, évêque de Jérusalem, après le martyre de saint Jacques. De retour à son siége, il eut connoissance qu'il seroit bientôt immolé lui-même, en la manière que lui avoit annoncée le Fils de Dieu pendant sa vie mortelle.

Il profita du peu de temps qui lui restoit à vivre, pour transmettre à la portion des fidèles la plus difficile à régir, l'abrégé des leçons qu'ils avoient toujours bien reçues de sa bouche. Tel est le but de la seconde Epître du prince des apôtres, adressée comme la première aux chrétiens de la circoncision, qui étoient dispersés en Asie, dans le Pont, la Cappadoce et les provinces voisines. Il s'attache surtout, dans cette seconde lettre, à confirmer dans la foi les Israélites convertis, en leur rappelant que plusieurs d'entr'eux avoient été les témoins oculaires

des miracles et de l'état glorieux du Sauveur. Il les prémunit contre les fausses doctrines qui commençoient à se répandre, et qu'il prévoyoit devoir prendre un cours bien plus rapide, sitôt que les séducteurs ne seroient plus gênés par la présence des apôtres. Il fait l'éloge des Epîtres de saint Paul, en observant qu'il s'y rencontre des passages difficiles à entendre, dont les ignorants abusoient. On a voulu douter que cette épître fût de saint Pierre, parce qu'elle ne paroît pas du même style que la première. Mais, en supposant cette diversité de style, que la plupart des critiques n'aperçoivent point, ne pourroit-elle pas provenir de ce que Marc, interprète ordinaire du prince des apôtres, n'étoit plus alors avec lui? Aussi cette foible présomption n'a-t-elle point altéré le respect de l'Eglise pour un écrit vraiment digne de son auteur, et placé avec la distinction qui lui est due, dans le canon des divines Ecritures.

On attribue encore à Pierre différentes prophéties qu'il publia de concert avec Paul, peu avant le martyre qu'ils souffrirent ensemble. Instruits par Jésus-Christ même, ces deux apôtres prédirent que les Juifs alloient être punis de leur aveuglement volontaire; que Dieu leur préparoit un maître qui les subjugueroit, le fer à la main; qui feroit de leur ville un vaste amas de ruines, et les réduiroit à de telles extrémités, qu'ils se mangeroient les uns les autres; que ceux qui survivroient, seroient mis aux mêmes usages que les bêtes de somme; qu'ils auroient la douleur de voir écraser leurs jeunes enfants et prostituer publiquement leurs femmes; qu'enfin on mettroit à feu et à sang toute l'étendue de leur pays. Ces terribles prédictions demeurèrent par écrit à Rome, et ne manquèrent pas d'être communiquées aux fidèles de Jérusalem, qu'elles firent souvenir d'abandonner à temps ce lieu d'anathème.

Après cet avertissement, les saints apôtres parurent avoir rempli leur mission. Mais au terme de leur carrière, ces deux grandes lumières de l'Eglise n'en eurent que plus d'éclat et plus d'ardeur. Pierre osa prêcher non-seulement l'équité et la modération, mais la piété, la pénitence, l'austère chasteté aux esclaves et aux adulateurs du plus impur et du plus sanguinaire des césars. Paul ayant percé jusque chez les favoris de Néron [1],

[1] Chrys. *in vitup. mon.*; Ambros. *in aux.*

avoit converti son grand échanson, et persuadé à l'une de ses concubines d'embrasser, avec la foi, les règles étroites de la pureté qu'elle prescrit.

La nouvelle en parvint au tyran, qui fit jeter l'Apôtre dans un cachot, avec tant de marques d'indignation, que de tous les sectateurs de l'Evangile, ou de ses admirateurs, qui avoient quelque crédit, et auroient pu assister le saint persécuté, pas un seul ne laissa paroître le moindre attachement pour lui. Alors vraisemblablement arriva ce qu'il écrit peu après, que tout le monde l'avoit abandonné. Mais le Seigneur le secourut d'une façon d'autant plus merveilleuse, que, contre toutes les apparences, il amortit soudainement la fureur de Néron : non que le confesseur vît briser ses chaînes; mais, comme il est plus vraisemblable, il échappa pour cette fois à la mort qui le menaçoit prochainement. Pendant une année que dura encore sa détention, il eut assez de liberté pour mettre la dernière main à l'œuvre de Dieu.

Dans cet intervalle à ce que prétendent la plupart des chronologistes, il écrivit sa seconde Epître à Timothée. Il y annonce sa mort prochaine d'une manière si positive, qu'on ne sauroit douter que l'événement n'ait suivi de fort près la prédiction. Après avoir fait connoître à Timothée la tranquillité qu'il conservoit, nonobstant ses chaînes et les poursuites des faux-frères autant que des païens, il l'exhorte à résister de même aux contradictions et à toutes les tentatives des ennemis de la foi. Sûr de quitter bientôt la vie, et fort incertain s'il reverroit ce disciple, quoiqu'il le pressât d'arriver, il l'exhorte plus instamment que jamais, à conserver religieusement le dépôt de la sainte doctrine, et à s'employer de tout son pouvoir à la perpétuer. En pressant Timothée de le venir joindre, il se proposoit beaucoup moins sa consolation propre, que l'assistance des fidèles dans les troubles que sa mort et celle de Pierre pouvoient occasionner : conjoncture où la présence des disciples les plus distingués, après les apôtres, devenoit infiniment avantageuse. Il recommande à Timothée de venir avant l'hiver, et de lui rapporter un gros manteau qui étoit resté à Troade : exemple bien touchant du détachement de ce pasteur illustre, qui, ayant pu se procurer l'abondance par les largesses de plusieurs pros-

élytes fortunés, se trouvoit à Rome dans la nécessité de redemander un ancien vêtement resté en Asie.

Cette Epître fournit encore une des plus fortes preuves en faveur de la tradition. Ce que vous m'avez ouï dire, écrivoit l'Apôtre, représentez-le à des hommes religieux et capables de l'inculquer à d'autres après vous. Ainsi voyons-nous qu'outre la doctrine écrite, il est des vérités non moins salutaires ni moins sûres, qui doivent se transmettre de bouche en bouche, par une succession non interrompue jusqu'à la consommation des siècles. L'Apôtre n'établit pas moins solidement la nécessité de la résidence pastorale, d'une résidence active et laborieuse, en avertissant son disciple que les pasteurs sont dans l'étroite obligation d'enseigner sans relâche. Ce fut ici sa dernière Epître, dans l'ordre des temps, et elle paroît se ressentir de la force et de la véhémence que la proximité du martyre imprimoit à son zèle.

Bientôt après, la confusion dont les saints apôtres, Pierre ainsi que Paul, couvrirent Simon le magicien, fit prononcer la sentence de leur proscription [1]. L'imposteur de Samarie avoit porté la séduction à Rome, où l'on dit que le prince des apôtres fit son dernier voyage pour en arrêter les progrès. Simon étoit digne de la protection de Néron. Sous cet empereur abandonné à tous les vices, et passionné en particulier pour la magie, il parvint à un tel degré de vénération, qu'on lui éleva une statue dans l'île du Tibre, avec les titres de saint et de dieu, dont Rome à la vérité n'étoit pas avare. On en avoit de même élevé une à Hélène, cette Tyrienne prostituée qu'il appeloit Minerve, tandis qu'il se nommoit Jupiter. Souvent aussi il se nommoit le Christ; faisant un monstrueux mélange des religions les plus insociables, et s'accommodant de tout ce qui facilitoit la séduction. Entre les secrets qui piquoient la curiosité de Néron, ce prince étoit surtout curieux de voir un homme voler. Déjà plusieurs enthousiastes avoient fait en sa présence l'essai de cet art périlleux; mais toujours avec une issue funeste. Simon, au plus haut point de sa renommée, promit que non-seulement il voleroit, mais qu'il alloit péné-

[1] Arnob. in Gent. 1, 2. Cyril. Catech. 6. Séver. Hist. 1, 2. Aug. Hær. 1.

trer au plus haut des cieux, et y occuper enfin le trône qui l'attendoit. On prit jour, et toute la ville voulut être spectatrice d'une chose si extraordinaire.

Les saints apôtres sentirent les conséquences qui résulteroient contre la religion, soit de la fraude, soit du prestige; et comme deux athlètes intrépides, ils se transportèrent apparemment sur le champ de bataille, après s'être préparés par le jeûne et la prière. Ils engagèrent les fidèles à solliciter le ciel : de leur côté, ils se prosternèrent, ils invoquèrent la vertu toute-puissante de Jésus-Christ pour confondre un suborneur sacrilége qui portoit l'audace jusqu'à se déclarer publiquement son rival, et à contrefaire sa glorieuse ascension. Simon ne laissa pas de s'élever dans les airs; mais il retomba aussitôt et se brisa les jambes. On le transporta hors de la foule, dans la chambre haute d'une maison voisine, où, ne pouvant survivre à sa honte, il se précipita par la fenêtre et rendit le dernier soupir.

Alors toute la haine de Néron se réveilla contre les apôtres, qu'il avoit comme oubliés. Il les fit resserrer étroitement; et, après neuf mois que dura encore cette rigoureuse prison, ils furent condamnés à perdre la vie[1]. Les gouverneurs de Rome prononcèrent la sentence et la firent exécuter en l'absence de l'empereur, qui dans l'intervalle étoit parti pour la Grèce. On dit que les apôtres furent détenus dans la prison de Mammertin, au pied du Capitole; qu'ils convertirent et baptisèrent deux de leurs gardes, Processe et Martinien, avec quarante-sept autres personnes emprisonnées au même lieu. Cependant les fidèles trouvèrent occasion de ménager aux deux apôtres les moyens de s'évader, et ils les conjurèrent avec larmes de conserver des jours si précieux à l'Eglise.

Pierre y consentit par humilité, se défiant extrêmement de lui-même, depuis la triste épreuve qu'il avoit faite de sa foiblesse et des dangers de la présomption, en reniant le Sauveur. Il s'échappa de sa prison pendant la nuit, parvint même à sortir de la ville : et déjà il s'éloignoit des portes, quand Jésus-Christ lui apparut, entrant au contraire dans Rome[2]. Pierre lui de-

[1] Clém. Ep. ad Cor. — [2] Ambr. in Aux. Ado. de fest. SS. Apost.

manda où il alloit. Je suis venu à Rome, lui dit le Sauveur, pour être crucifié de nouveau. Pierre saisit la pensée de son divin maître, et, comptant sur le secours de sa grâce, il rentra dans la ville, où il fut aussitôt condamné. La croix, selon la prédiction divine, fut l'instrument de son supplice, qu'il endura indubitablement le 29 de Juin, et très-vraisemblablement l'an 66 de Jésus-Christ. Ses terreurs s'évanouirent au moment de la mort. Alors uniquement occupé de la gloire du Rédempteur, il demanda, par humilité, d'être crucifié la tête en bas, parce qu'il se réputoit indigne d'être traité, même dans les tourments, comme le Fils de Dieu.

Paul fut mis à mort le même jour. En qualité de citoyen romain, il eut la tête tranchée. Outre les conversions que les deux apôtres opérèrent dans les prisons, le docteur des nations convertit encore trois soldats en allant au supplice. Il fut exécuté à trois milles de Rome, au lieu dit *les eaux Salviennes,* et enterré sur le chemin d'Ostie[1]. On avoit crucifié saint Pierre dans le quartier des Juifs, au haut du mont Janicule; mais son corps fut déposé au Vatican. Les fidèles avoient pris soin de faire tirer les portraits des saints apôtres, que l'on conserva plus de deux siècles, et qui ont servi de modèle à ceux où l'on a depuis représenté saint Pierre, de petite taille, la tête chauve et le nez aquilin. Sa femme avoit souffert le martyre avant lui; car il y eut alors une persécution ouverte, où beaucoup d'autres fidèles furent compris. Lui-même l'avoit exhortée avec une fermeté digne de cet amour qui ne tenoit plus rien de la chair ni du sang, se réjouissant de la fin de son exil, ou de la voir retourner à la patrie, ainsi qu'il s'en exprimoit. Pétronille, sa fille, vécut vierge, et mourut saintement à Rome.

Telles furent les prémices de la persécution de Néron, la plus fatale en soi, puisqu'elle servit d'exemple à tous les persécuteurs des âges suivants; mais infiniment avantageuse à l'Eglise romaine, où, par la mort du prince des apôtres, elle fixoit à jamais la primauté de l'apostolat.

[1] Eus. VII, 18.

LIVRE SECOND.

DEPUIS LA MORT DES APOTRES SAINT PIERRE ET SAINT PAUL, EN 66, JUSQU'A LA DISSOLUTION DU CORPS DE LA NATION JUIVE, EN 137.

Les prédictions du Sauveur touchant les calamités et la réprobation de la nation juive approchoient de leur terme. La génération qui les avoit entendu publier, et qui devoit être témoin de leur accomplissement, comptoit plus de trente ans depuis cette menace terrible. Loin de chercher à la détourner par la pénitence, les habitants endurcis de Jérusalem, et surtout la portion la plus distinguée de la république, les chefs du peuple et les princes des prêtres avoient mis le comble à leurs attentats par une impiété consommée, suite funeste mais commune des grands crimes : l'esprit de vertige, l'obscurcissement de la raison, des principes de la conduite et de la politique même, avoient suivi le mépris de la religion et des mœurs. Ainsi l'état, ébranlé jusque dans ses fondements, se trouvoit à un point de crise, que la première révolution devoit naturellement conduire à sa catastrophe.

Toutefois le Tout-Puissant, avant de porter le dernier coup, voulut leur faire éprouver les prémices de sa vengeance, par la dureté de leurs différents gouverneurs, plus avares, plus impitoyables et plus tyranniques les uns que les autres. Cuspidius-Fadius, Tibère-Alexandre, neveu du savant Juif Philon, Ventidius-Cumanus, tous trois postérieurs à Ponce-Pilate, les ruinèrent comme à l'envi par de continuelles concussions[1].

L'empereur Caligula les avoit presque réduits au désespoir, par sa folle obstination à placer sa statue dans leur temple pour s'y faire adorer. Alors les peuples d'Alexandrie, autorisés par la disposition de la cour et de leur gouverneur Flaccus, trai-

[1] Joseph. Phil. et Euseb. passim.

tèrent de la façon la plus atroce la multitude des Juifs qui montoient à un million de personnes, tant en cette grande ville que dans le reste de l'Egypte. Outre la haine générale contre cette nation, le gouverneur étoit personnellement jaloux d'Hérode-Agrippa, qui, nouvellement revêtu du titre de roi, passoit par Alexandrie, en retournant de Rome à Jérusalem. On abattit et l'on brûla une partie des synagogues; on érigea dans celles qui restoient, la statue de l'empereur, pour lui rendre les honneurs divins. Flaccus publia des ordonnances, par lesquelles tout Israélite étoit non-seulement déchu du droit de bourgeoisie, mais réduit à l'état des captifs pris en guerre. On leur enleva presque toutes leurs habitations; l'on pilla leurs logis, on enfonça leurs boutiques, on en partagea les marchandises comme un butin fait sur les ennemis de l'état; on brûla et on massacra une infinité de ces malheureux, dont on traînoit ensuite les cadavres par toutes les rues; on flagella leurs sénateurs; on arracha de leurs retraites, et l'on appliqua à de honteuses tortures les premières d'entre leurs femmes, qu'on vouloit contraindre à manger, contre la loi, de la chair de pourceau.

Dans le pays des Parthes, en Mésopotamie et vers Babylone, les enfants de Jacob se virent encore plus maltraités : leur sang y fut répandu avec autant de mépris que de fureur. Ils se réfugièrent à Séleucie, ville la plus considérable de ces contrées, qui étoit peuplée de Grecs et de Syriens, habituellement divisés entr'eux. Les Hébreux s'attachèrent aux Syriens, avec qui ils sympathisoient davantage. Mais les Grecs cherchèrent et réussirent à désunir ces nouveaux alliés; puis, se joignant aux Syriens, ils se jetèrent à l'improviste sur les Juifs, et en massacrèrent plus de cinquante mille. A Jérusalem, où le concours des peuples fut prodigieux pour la Pâque, sous le gouvernement de Cumanus, on mit à l'ordinaire des troupes sous les armes, dans les galeries du temple, afin de prévenir le tumulte. Un soldat y ayant commis quelque sorte d'impiété ou d'irrévérence, le peuple s'emporta, et se mit à crier que ce n'étoit pas aux Juifs qu'on en vouloit, mais à leur Dieu : il fit à l'instant voler une grêle de pierres sur les cohortes. Le gouverneur s'approcha pour calmer l'émeute, et ne reçut que des injures. Il n'en falloit pas tant à un homme si mal disposé; il fit prendre

les armes à toutes ses troupes, qu'il rassembla dans la tour Antonienne, espèce de citadelle qui commandoit le temple. Alors la populace effrayée, voulant prendre la fuite, se pressa tellement dans les passages qui étoient fort étroits, qu'il y en eut jusqu'à vingt mille d'étouffés.

Après cela, différents séducteurs se mirent à leur tête, faisant les hommes inspirés, et leur promettant non-seulement l'indépendance, mais l'empire des nations. Ils furent tous défaits. Avec eux périt une multitude innombrable de ce malheureux peuple, aussi docile à l'imposture que sourd à la parole du salut.

Sous le gouvernement de Félix, le même qui prit la défense de saint Paul et le fit transporter à Rome, il s'établit en Judée des troupes d'assassins, qu'on nomma sicaires, à cause du poignard dont ils étoient continuellement armés. Voici comment ce désordre commença. Le pontife Jonathas étant devenu odieux à Félix, ce gouverneur le fit assassiner par quelques-uns des vagabonds, qui déjà infestoient le pays en très-grand nombre. L'impunité, après un pareil attentat, inspira l'audace la plus effrénée à ces troupes de scélérats. C'étoient chaque jour des meurtres nouveaux, principalement les jours de fête. Les sicaires ou assassins, munis d'un poignard caché, se mêloient partout dans la foule, et, au moment qu'on s'y attendoit le moins, ils exerçoient leur vengeance personnelle, et plus souvent encore celle des lâches qui les soudoyoient. Bientôt ils se montrèrent en force, soulevèrent le peuple contre l'empire, et pillèrent ceux qui demeuroient soumis aux Romains.

Le nombre de ces perturbateurs s'accrut encore par l'imprudence du successeur de Félix. Albin, c'étoit son nom, voulut regagner l'affection des Juifs par quelques témoignages de bonté. Mais, rigueur ou clémence, tout tournoit à la ruine de ce peuple réprouvé. Le gouverneur ayant pris l'état de tous les prisonniers de Jérusalem, fit exécuter ceux dont les forfaits trop criants ne pouvoient demeurer impunis, élargit tous les autres, dont le nombre s'étoit extraordinairement multiplié dans cet affoiblissement de l'autorité légitime, et par-là renforça les troupes de brigands, au point de ne les pouvoir plus contenir.

Le gouverneur Hessius-Florus, qui vint après, passa d'un excès à l'autre, et n'eut aucune sorte de ménagement. Sa femme Cléopâtre avoit la faveur de l'impératrice Poppée. Les concussions et les vexations furent exercées dans la province, avec toute la dureté et l'insolence d'un méchant en place qui se sent un appui à la cour. Il étoit de moitié avec les brigands qui pilloient les campagnes, et il ne daignoit pas s'en cacher. La désolation publique fit déserter les naturels de la Palestine, qui allèrent par troupes s'établir dans les pays étrangers. Cestius-Gallus, gouverneur de la Syrie, dont la Judée dépendoit, venant un jour à Jérusalem, une multitude incroyable de ces infortunés, au nombre de trois millions, à ce qu'on prétend, allèrent au-devant de lui, pour le supplier de les délivrer de Florus. Ils ne purent rien obtenir. La tyrannie, ainsi étayée de la politique, ne fit qu'augmenter. Mais tant d'horreurs n'étoient qu'un foible prélude des horreurs à venir. Il falloit que la malédiction à laquelle les Juifs s'étoient dévoués eux-mêmes, en demandant, avec la condamnation du Fils de Dieu, que son sang retombât sur eux et sur leurs enfants, eût tout son effet. Bientôt des signes effrayants annoncèrent ce comble du malheur.

L'an 67 de Jésus-Christ, le 8.e jour d'avril, auquel tomboit la fête des azymes, une lumière éclatante environna le temple au milieu de la nuit, en sorte qu'on sembloit être en plein jour. La porte orientale qui étoit toute d'airain, et si pesante qu'il falloit vingt hommes pour l'ébranler, s'ouvrit d'elle-même, quoique fermée par des verroux énormes, et des barres de fer qui entroient bien avant dans les murs. Peu de temps après la fête[1], le vingt et unième jour de mai, sur le soir, le soleil étant encore sur l'horizon, toute la ville aperçut des feux sinistres et des phénomènes, auxquels on ne pouvoit donner une cause naturelle. A la solennité de la Pentecôte, après un bruit épouvantable qui retentit dans le temple, où l'on étoit bien assuré que personne ne restoit, on entendit une voix aiguë, qui dit très-distinctement : Sortons d'ici, sortons d'ici.

Mais une particularité beaucoup plus frappante encore[2], fut le cri de menace qu'un certain Ananus ne cessa de proférer

[1] Jos. Bel. VII, 12. — [2] *Ibid.*

contre Jérusalem et contre le temple, pendant les quatre dernières années qui en précédèrent la ruine. Cet homme étant venu de la campagne à la capitale pour la fête des Tabernacles, qu'on célébroit encore dans la plus profonde tranquillité et sans nulle apparence de révolution, commença tout d'un coup à crier : Malheur au temple! malheur au temple! voix de l'orient, voix de l'occident, voix des quatre vents, malheur au temple! malheur à Jérusalem! Il ne cessoit, ni le jour ni la nuit, de parcourir la ville, en répétant perpétuellement les mêmes cris. Les magistrats, pour lui fermer la bouche, le firent châtier rigoureusement. Il ne dit pas un mot pour se disculper, ni pour se plaindre; mais il continua de crier sans la moindre interruption : Malheur au temple! malheur à Jérusalem! Alors on le conduisit au gouverneur romain, qui le fit déchirer à coups de verges, avec tant de rigueur, qu'on lui voyoit les os. Ce traitement ne lui fit point demander grâce, pas jeter une larme; mais à chaque coup qu'on lui donnoit il répétoit d'une voix plus lamentable : Malheur, malheur à Jérusalem! Et, quand on lui demandoit d'où il venoit, qui il étoit, et ce qu'il prétendoit par ces cris, il ne répondoit à aucune de ces questions; mais il continuoit de crier de la même manière, et avec la même force.

A la fin on le renvoya comme un insensé, sans qu'il changeât jamais de langage. Il ne parloit à personne; et comme il n'injurioit point ceux qui le frappoient, il ne remercioit pas non plus ceux qui lui donnoient à manger. On observa que sa voix, si continuellement et si violemment exercée, car il crioit de toutes ses forces, ne fut jamais affoiblie. Au contraire, quand après plus de trois ans il vit la ville assiégée, il redoubla ses cris avec une force nouvelle; faisant alors et recommençant sans fin le tour des remparts, jusqu'à ce que l'instant de son propre malheur étant arrivé, il s'écria : Malheur à moi-même! A l'instant une pierre, lancée d'une machine, l'atteignit et l'étendit roide mort.

Rien n'empêcha ses compatriotes de courir à leur perte. Plus aveuglés de jour en jour, un attentat heureux, une ombre de succès leur inspiroit une folle sécurité. Après avoir mis en fuite le roi Agrippa, qui s'efforçoit de les ramener à la raison et de

les réconcilier avec les Romains, le peuple furieux s'empare du château de Massade, et massacra la garnison romaine. En même temps Eléazar, fils du grand-prêtre Ananus, et capitaine du temple, c'est-à-dire, commandant des gardes établis pour sa sûreté, empêcha qu'on n'offrît désormais les sacrifices accoutumés pour l'empereur : signe outrageant de rupture et d'une entière rébellion.

Les hommes sages désapprouvèrent cette conduite, mais ils ne furent point écoutés. Les assassins, connus sous le nom de sicaires, se joignirent aux séditieux, et tous ensemble forcèrent la ville haute, puis s'emparèrent de la forteresse Antonienne. Survinrent les brigands des campagnes, qui se parèrent du nom de zélateurs. Ainsi les Romains, surpris de toutes parts, furent réduits à se renfermer dans quelques tours. Bientôt ils eurent consommé le peu de vivres qui leur restoit, et la faim les contraignit à se rendre. On leur avoit promis la liberté avec la vie, mais ils furent tous égorgés.

Le jour même de cette perfide exécution, à Césarée, où les Romains étoient en force, on fit main-basse sur les Juifs, qui furent massacrés au nombre de plus de vingt mille. Afin qu'il n'y en restât plus du tout, Florus fit prendre ceux que la politique avoit épargnés, et les distribua, chargés de chaînes, dans les ports de la province. A cette nouvelle, toute leur nation entra dans une fureur qui n'écouta plus de raison. Ils se répandirent dans les bourgs et dans les villes qu'ils purent forcer, brûlèrent les unes, renversèrent les autres, pillèrent et massacrèrent les habitants de tout âge et de tout sexe. Les Syriens, de leur côté, ne se montrèrent pas moins cruels. Ils se jetèrent sur les Hébreux dans tous les lieux où ceux-ci étoient les plus foibles, et les égorgèrent sans rémission. Le soin de sa propre sûreté animoit les moins vindicatifs. Mais comme les Hébreux se trouvoient en grand nombre dans beaucoup d'autres places, chacune d'elles se vit partagée en deux troupes de meurtriers, qui en firent autant de boucheries.

Les Juifs mêmes de Scythopolis, pour mériter grâce auprès des Syriens qui s'y trouvoient les plus forts, prirent les armes avec eux, contre les Israélites furieux qui dévastoient le pays. Mais les Syriens, ne pouvant prendre confiance en ces faux

frères, exigèrent d'eux, comme un témoignage assuré de leur fidélité, que tous, avec leurs familles, se concentrassent dans un petit bois voisin. Là ils les égorgèrent sans exception, au nombre de plus de treize mille. Simon, fils de Saul, qui avoit le plus influé dans l'indigne résolution des autres Juifs, s'abandonna au plus affreux désespoir quand il vit l'issue tragique de sa perfidie. J'ai bien mérité ce châtiment, s'écria-t-il, en armant mes frères contre mes frères; mais il n'appartient qu'à moi de m'en punir. Tout en proférant ces mots, il envisage d'un œil égaré les différentes personnes de sa famille, il saisit son père par ses cheveux blancs, et le perce de son épée; ensuite sa mère, puis sa femme et ses enfants, qui, loin de résister, couroient au-devant de ses coups. Enfin, il élève le bras pour se faire mieux remarquer, et du même fer qui fumoit encore du sang de ses proches, il se perce lui-même. Toutes les places de Syrie traitèrent les Juifs avec la même inhumanité, excepté les seules villes d'Antioche, d'Appamée et de Sidon. Partout les rues et les chemins étoient jonchés de leurs cadavres. Les corps des vieillards se trouvoient confondus avec ceux des hommes armés, et les femmes dépouillées restoient exposées publiquement, pour insulter à leur pudeur jusqu'après leur mort.

La cruauté ne fut pas moindre en Egypte. Un jour que le peuple d'Alexandrie étoit rassemblé dans l'amphithéâtre, où il se trouvoit plusieurs Juifs, les ennemis de ceux-ci s'écrièrent tout à coup, que c'étoient des espions et des traîtres. Les Juifs prirent la fuite. On en saisit trois, qu'on se mit en disposition de brûler vifs; tous les autres accoururent au secours des différents quartiers de la ville; ils commencèrent par lancer une grêle de pierres; puis, prenant des torches allumées, ils se portèrent vers l'amphithéâtre, pour le brûler avec la multitude. Le gouverneur Tibère-Alexandre fit aussitôt marcher deux légions romaines, et cinq cents soldats libyens, avec ordre de faire main-basse sur tous les Hébreux, de piller leurs maisons et de mettre le feu à leur quartier. Les troupes les attaquèrent dans cet endroit isolé, qu'on appeloit le Delta. Ils s'y défendirent en désespérés. Ils plièrent enfin, et périrent en si grand nombre, que toute cette partie de la ville fut inondée de sang, dans

toute la rigueur des termes : ce qui n'est pas difficile à concevoir, puisqu'après le carnage, les cadavres entassés montèrent à cinquante mille. Emu, à cet affreux spectacle, le gouverneur arrêta la fureur des légions ; mais il ne put contenir les barbares indisciplinés, encore moins la populace, qui acheva d'assouvir sa haine sur les morts, quand elle ne trouva plus rien à massacrer.

Cependant le gouverneur de Syrie, Cestius-Gallus, rassembla, le plus vite qu'il put, une armée considérable de légionnaires et de troupes auxiliaires. Les rebelles se renfermèrent dans l'enceinte intérieure de leur capitale et dans le temple. Là il les attaqua d'abord vivement, puis se retira avec une précipitation qui avoit tout l'air de la fuite. Les Juifs, ranimés par cette apparence d'avantage, chargèrent avec furie les troupes de Gallus, battirent son arrière-garde, et le poursuivirent à plusieurs lieues de distance.

Il n'y eut plus moyen, après cela, de les ramener à la soumission, et ils se préparèrent à une guerre sérieuse. Les murs de Jérusalem furent réparés et mis en bon état. On forgea des armes avec empressement ; on les distribua à la jeunesse, qui accourut de toute la Judée. Mais les Israélites convertis au christianisme ne prirent aucune part à la révolte. Prévoyant même que bientôt il ne dépendroit plus d'eux de rendre à César ce que l'Evangile ordonne de lui rendre, et ne doutant plus de l'accomplissement prochain des terribles prédictions du Fils de Dieu, si souvent renouvelées par les saints apôtres, ils s'enfuirent vers les montagnes qui leur avoient été indiquées, et s'établirent dans la petite ville de Pella, sur les frontières de la Syrie.

Après que Gallus eut imprimé aux armes romaines la honte que nous venons de dire, on commit à Vespasien le soin de la guerre de Judée. Les affaires prirent dès lors une toute autre face. Ce grand capitaine ayant rassemblé soixante mille hommes, tout plia d'abord dans la Galilée, excepté la ville de Jotapat où commandoit l'historien Josèphe, homme brave, mais non moins sage. Il sentit toute la supériorité des légions sur un tas de furieux, et n'avoit osé attendre l'ennemi en rase campagne, quoiqu'il eût cent mille Juifs à ses ordres. Il soutint un siége de quarante jours, au bout desquels Jotapat fut pris et brûlé.

Le commandant juif y perdit près de la moitié de ses gens. Il se retira avec le reste dans des cavernes, où ils s'égorgèrent les uns les autres. Josèphe aima mieux faire l'essai de la clémence du vainqueur; et, fondé tant sur le mérite militaire de Vespasien que sur la situation des affaires de l'empire, il lui dit avec assurance, en se donnant un air de prophète : Vous me rendrez la liberté quand vous serez empereur, et bientôt je la recouvrerai. Les villes de Tibériade et de Tarichée voulurent aussi se défendre. Tibériade, qui ne s'opiniâtra point, fut épargnée à la prière du roi Agrippa; on ruina Tarichée, et l'on y fit trente mille captifs.

Les choses en étoient là, quand les Romains secouèrent le joug de Néron, qui avoit enfin poussé à bout la haine publique. Il s'attaquoit au ciel aussi-bien qu'aux hommes, et il persécuta les adorateurs du vrai Dieu d'une manière si atroce et si lâche, qu'il excita l'horreur des païens mêmes. Ce fut le premier des empereurs qui publia des édits contre le christianisme, et qui prouva, dit Tertullien [1], que cette religion, toujours révérée par les gentils, depuis sa naissance, devoit être quelque chose d'excellent, puisqu'il avoit fallu un Néron pour lever contre elle le signal de la persécution. Les historiens profanes ne parlent qu'avec exécration des cruautés qu'il exerça contre les sectateurs innocents du Christ, surtout à l'occasion de l'incendie de Rome, dont il étoit le seul auteur. Il se fit d'abord un amusement de cet affreux spectacle; mais craignant ensuite tout un peuple réduit au désespoir, il chargea de ce forfait, dit Suétone, ceux que le vulgaire appelle chrétiens, et leur fit subir des tourments inouïs [2]. Non-seulement on les attachoit à des croix, poursuit cet historien, mais on revêtoit les uns de peaux de bêtes, pour les faire dévorer par les chiens; on enduisoit les autres de cire, ou on les couvroit de tuniques trempées dans la poix, auxquelles on mettoit le feu; ensorte que ces victimes gémissantes servoient comme de torches pour éclairer les passants durant la nuit. Ce dernier genre de cruauté étoit surtout assorti au goût du tyran. Il en fit un jeu public dans ses jardins, où lui-même conduisait son char à la lueur funèbre de

[1] Tertul. Apol. — [2] Suéton. Ner. c. 16; Juv. Sat. 1 et 8. Sen. Ep. 14.

ces flambeaux animés. La persécution s'étendit hors de Rome, et c'est alors qu'endurèrent le martyre les saints Gervais et Protais, ainsi que saint Celse et saint Nazaire, à Milan. Saint Vital fut tourmenté à Ravenne. Néron prodiguoit, d'autant plus volontiers, le sang chrétien, qu'il n'avoit rien à craindre de gens qui ne savoient qu'obéir et souffrir.

Mais ses sujets idolâtres n'étoient pas dans les mêmes principes. Le mécontentement fermenta surtout pendant son voyage de Grèce. Comme il en revenoit, il apprit que Galba, Gouverneur de l'Espagne-Taragonoise, avoit été proclamé empereur par les peuples et par les troupes qu'il commandoit. Aussi lâche que cruel, l'excès de la frayeur sembla lui ravir le jugement. Il attendit le coup du destin dans une stupide inaction, sans donner aucun ordre; en sorte que ses propres gardes proclamèrent Galba. Alors il s'enfuit de Rome au milieu de la nuit, couvert d'un méchant manteau, pour mieux se déguiser, et se retira à une lieue et demie de la ville, dans la maison de campagne de Phaon, l'un de ses affranchis. Dans sa fuite, pressé de la soif, il se vit réduit à boire de l'eau bourbeuse dans le creux de sa main, et il ne put s'empêcher de gémir, en disant: Sont-ce là les liqueurs de Néron? Le lendemain, il fut averti que le sénat ne venoit pas seulement de le proscrire, mais qu'il l'avoit condamné à être fouetté jusqu'à expirer sous les coups. Peu de moments après, il vit le lieu de sa retraite investi de gens qui le cherchoient. Pour se dérober au supplice, il se perça la gorge d'un poignard, et mourut l'an 68 de Jésus-Christ, le 9 de Juin, à pareil jour qu'il avoit fait mourir sa mère. Il régnoit depuis treize ans et demi, et n'en avoit pas tout-à-fait trente et un: monstre de cruauté, qui, dans le cours d'une vie si courte, trouva le moyen d'imprimer l'horreur de son nom aux tyrans mêmes.

Galba, âgé de soixante et dix ans, fut généralement reconnu; mais il ne jouit de l'empire que neuf mois. Son esprit d'épargne et de sévérité le rendit odieux aux troupes, qui le massacrèrent par les intrigues d'Othon. Celui-ci fut sur-le-champ proclamé empereur. L'armée de la Basse-Germanie proclama presque en même temps Vitellius qui la commandoit. Il marcha en Italie, et vainquit Othon, qui se tua lui-

même après un règne de trois mois. Cependant les légions de Syrie, apprenant, avec la mort du dernier empereur du sang des césars, les entreprises des autres armées, et qu'un homme tel que Vitellius avoit osé s'arroger la souveraine puissance, la déférèrent à Vespasien, leur général, qu'elles forcèrent de l'accepter. Il partit aussitôt de la Palestine, laissant à Tite, son fils, le soin de réduire la capitale de Judée. Le voluptueux et débauché Vitellius n'étoit pas un rival à résister au seul nom de Vespasien. Il fut défait au milieu de Rome, que Vespasien étoit encore en Orient. On le massacra; et, après mille outrages exercés sur son corps, on le jeta dans le Tibre. Il n'avoit pas régné une année entière. Assuré de l'estime et de l'affection des Romains, le chef du parti vainqueur attendit à Alexandrie un temps propre à s'embarquer.

Il vit en Egypte Apollone de Thyane. Ce philosophe revenoit d'Espagne, où il s'étoit retiré quelque temps auparavant, quand Néron obligea tous les philosophes à sortir de la capitale de l'empire. Il n'avoit point eu d'égards pour les opérations extraordinaires d'Apollone, qui n'eut pas le bonheur de plaire à un tyran aussi capricieux qu'inhumain. D'ailleurs ce philosophe, par un genre d'inconséquence ou de fourberie trop ordinaire à de pareils sages, blâmoit hautement les magiciens, qu'il mettoit au rang des impies et des homicides. La magie, selon lui, consistoit à sacrifier à la façon des barbares, en employant le secours des démons; au lieu qu'il prétendoit, en pratiquant les cérémonies grecques, opérer ses prodiges par l'intervention des dieux. Tel étoit le vertige du préjugé et de l'orgueil national! Mais la supercherie paroît avoir au moins égalé, dans Apollone, l'aveuglement ou la prévention. Ainsi eut-on lieu d'en juger à l'occasion de l'événement le plus merveilleux qu'on raconte de lui.

Une jeune personne de famille consulaire, au moment de se marier, tomba dans une léthargie si profonde, qu'on la crut morte. Comme on la portoit au tombeau sur un lit découvert, selon la coutume, et suivie de son fiancé tout en pleurs, Apollone s'approcha, et promit de tarir bientôt ces larmes. Après qu'il eut proféré quelques paroles inintelligibles, la jeune personne sortit peu à peu de son assoupissement, recouvra la pa-

role et les forces, enfin se sentit en état de marcher et de retourner à la maison paternelle. Mais plusieurs témoins oculaires, inspecteurs très-attentifs du prétendu thaumaturge, attestèrent qu'on avoit remarqué quelque apparence de respiration avant le moment du prodige, et prétendirent que la fraîcheur de la rosée avoit pu suffire pour ranimer les sens de la léthargique.

Apollone, comme tous les séducteurs, aimant les grands théâtres, eut soin de se trouver des premiers, auprès de Vespasien. Les partisans du nouvel empereur s'efforçoient de lui procurer une célébrité, qui, malgré la médiocrité de sa naissance, lui assurât un sort différent de celui de tant d'ambitieux qui avoient été précipités, en si peu de temps, du trône des césars. Alexandrie, où il alloit s'embarquer pour Rome, étoit la première ville de l'Orient, et la seconde de l'empire. Ses habitants, mêlés de Grecs et d'Egyptiens, c'est-à-dire, des plus superstitieux de tous les peuples, devoient révérer surtout un empereur ami des dieux. On érigea Vespasien en homme à miracle. Il en rit d'abord : mais il laissa faire. On peut croire qu'Apollone, rompu dans ces sortes de pratiques, ne fut pas inutile au prince, qui, dit-on, guérit, au nom du dieu Sérapis, un aveugle et un homme dont la main étoit disloquée. Les médecins, qu'on avoit eu la sage précaution de consulter, assuroient que ces infirmités n'étoient pas incurables.

Quels que fussent ces prestiges ou ces artifices, ils n'en contribuèrent pas moins à affermir la puissance de Vespasien [1]. Tout l'Orient, ainsi que la Judée, étoit dans la ferme persuasion, originairement fondée sur les divines écritures, qu'en ce temps-là il devoit sortir de la Palestine un conquérant qui régneroit sur l'univers. Ainsi confondoit-on la puissance temporelle avec le règne spirituel du Messie. Les charnels Israélites appliquoient les prophéties entendues de la sorte, au libérateur d'Israël, qu'ils attendoient avec impatience. Les courtisans de Vespasien les appliquoient à ce prince; et le savant Josèphe [2], tout juif qu'il étoit, ne rougit point de se prêter à cette sacrilége adulation.

[1] Suet. Vesp. c. 4. Tacit. hist. v. — [2] Jos. Bel. III, 17.

Tite, resté en Palestine pour en réduire les rebelles, procéda avec cette sagesse et cette clémence qui firent dans la suite les délices de Rome. Il étoit secondé dans son amour pour la paix par tout ce qui restoit entre les Juifs de gens estimables pour leur prudence et leur maturité. Mais la multitude emportée ne respiroit que le trouble et la violence, colorant sa fureur du beau nom de liberté et de zèle pour la religion. Ainsi s'affermit et s'accrédita l'horrible faction des zélateurs, qui s'étoit élevée avec la révolte. C'étoient d'abord différents partis qui déchargoient leur animosité sur tous ceux qui les contredisoient, principalement dans les bourgs et dans les campagnes. Ils se réunirent insensiblement entr'eux, et avec les gens de guerre qu'ils trouvèrent moyen de débaucher; puis ils vinrent tous ensemble fondre sur Jérusalem abandonnée à l'anarchie, et s'y emparèrent sans peine du souverain pouvoir. Dans ces brigandages publics, le vol et les insultes journalières étoient les moindres maux auxquels on fût exposé. L'esprit de sédition ne respectoit pas plus la vie des citoyens, que les propriétés ou les droits communs. Toutefois le pontife Ananus, encore révéré du peuple, soit pour son expérience, soit pour son âge et son air vénérable, anima la multitude contre les séditieux; mais il ne put les empêcher de s'emparer du temple, poste aussi avantageux par la situation que par la construction, où ils se fortifièrent en règle. On vint à bout de les forcer dans l'enceinte extérieure. Craignant de l'être encore dans la seconde, ils appelèrent les Iduméens à leur secours.

Ces barbares, toujours prêts à combattre ou à piller, accoururent au nombre de vingt mille. Il ne leur étoit pas facile de pénétrer jusqu'au poste de ceux qui les appeloient; mais, à la faveur d'un orage effroyable qui survint pendant la nuit, ils s'avancèrent assez, pour que les zélateurs, en faisant une sortie, pussent les joindre. Alors accablant tous ensemble leurs ennemis, qui ne savoient de quel côté faire face, il y eut un si horrible carnage, que le sang inonda tous les dehors du lieu saint. Huit mille cinq cents personnes périrent dans l'horreur de cette nuit. Les Iduméens se répandirent ensuite dans la ville, où ils ne signalèrent pas moins leur férocité. Mais s'ils étoient capables d'un premier emportement de fureur, ils n'avoient pas

contracté cette scélératesse habituelle et de sang froid que donne l'excès du crime, et qui ne pouvoit convenir qu'aux meurtriers d'un Homme-Dieu. Sitôt qu'ils les eurent bien connus, ils se retirèrent avec exécration, et délivrèrent même deux mille personnes de marque que les zélateurs tenoient dans les fers.

La faction raffermie par ce secours passager, et devenue plus effrénée par leur retraite, ne mit plus de bornes à l'iniquité. On vit bientôt immoler, sous différents prétextes, tout ce qu'il y avoit de distingué parmi les citoyens. L'accusation la plus fatale c'étoit de vouloir passer au camp des Romains. Bien ou mal fondée, elle coûtoit infailliblement la vie à tous ceux qui en étoient chargés. On les poursuivoit jusqu'après la mort; on empêchoit de leur donner la sépulture; on aimoit mieux s'exposer à l'infection la plus contagieuse, que de déroger à la sévérité de la proscription, en faisant retirer les cadavres, dont tous les lieux étoient couverts.

Enfin ces scélérats se divisèrent entr'eux. Jean, qui étoit venu de Giscale se joindre à leur parti, s'y arrogeoit insensiblement la plus grande autorité : ce que ses anciens ne voyoient qu'avec un dépit qu'ils ne purent contenir, de manière qu'il fallut faire deux bandes. Eléazar, qui étoit à la tête des uns, se confina dans l'enceinte intérieure du temple, avec deux mille quatre cents hommes. Jean de Giscale occupa la grande enceinte avec le reste, qui montoit à six mille.

D'un autre côté, Simon, fils du prosélyte Giora, et par conséquent étranger d'origine, mais qui s'étoit signalé dans la défaite de Gallus, ayant appris la mort du grand-prêtre, porta l'ambition jusqu'à vouloir se faire chef du peuple de Jérusalem, à la place du souverain pontife, afin de contre-balancer le pouvoir des zélateurs. Il sortit de Massade où il étoit en sous-ordre parmi les sicaires, et alla se cantonner pour un temps dans les montagnes de Judée. Là, cet aventurier se fit bientôt une armée considérable, tant de brigands qui infestoient la campagne, que des esclaves qu'il attiroit par l'appât de la liberté. Ses premiers maîtres, c'est-à-dire, les sicaires devenus ses rivaux, s'opposèrent à ses progrès. Il leur livra plusieurs combats, où il eut l'avantage; après quoi il vint camper aux portes de la capitale avec trente mille hommes.

Les conjonctures ne lui pouvoient être plus favorables. La haine publique contre Jean de Giscale étoit montée à son comble. Outre ses hauteurs et sa dureté naturelle, il ne pouvoit maintenir son autorité sur les bandits, qu'en permettant tous les crimes. Cruels à l'excès, ils n'étoient pas moins voluptueux, et s'abandonnoient à la plus honteuse mollesse. Après avoir déshonoré les femmes les plus qualifiées, ils prenoient leurs vêtements, leur fard, tous leurs ajustements; les contrefaisoient dans leur maintien, leurs artifices, dans tout ce que la pudeur ne permet pas de retracer. Le peuple de Jérusalem, outré de mépris et d'indignation contre de pareils monstres, crut beaucoup gagner à prendre Simon pour son général, lui ouvrit les portes, et se mit à la discrétion des brigands qu'il commandoit.

Alors il y eut trois partis à la fois dans la république, deux des zélateurs divisés entr'eux, et celui des sicaires amenés par Simon de Giora. Ils se firent les uns aux autres une guerre ruineuse, brûlèrent la plupart des dehors du temple, et consumèrent, avec ces édifices, les blés qu'on y avoit amassés en abondance, et qui leur devenoient si nécessaires pour soutenir un siége opiniâtre. Ils joignoient cependant leurs efforts quand il s'agissoit de faire tête aux Romains; et, par une dévotion convenable à leur fanatisme, ils se réunissoient même pour les sacrifices, dont les victimes fournissoient de quoi vivre à une partie d'entr'eux. Mais ce concert passager ne servit qu'à profaner davantage un culte que l'Eternel ne regardoit plus avec complaisance. Souvent la fureur des partis s'allumant au milieu des exercices de la religion, il arrivoit que les sacrificateurs, et ceux pour qui l'on sacrifioit, étoient immolés eux-mêmes, ou grièvement blessés. Chaque jour les saints parvis régorgeoient de sang humain.

Les Romains, informés de ces désordres et de ces divisions, ne s'étoient pas pressés d'attaquer la capitale. Ils avoient laissé les citoyens s'affoiblir et se consumer par eux-mêmes; pillant cependant le plat pays, pour leur retrancher tous les moyens de subsistance. Peu avant la Pâque, Tite forma enfin le siége de Jérusalem, avec quatre légions romaines, soutenues des troupes du roi Agrippa, d'Antiochus roi de Comagènes, de Sohen, roi d'Emesse, et de Malc, roi d'Arabie. Cette multitude d'as-

saillants vint aussitôt camper à un quart de lieue de la place, qui se trouva extrêmement resserrée. Il y eut une quantité prodigieuse d'Israélites renfermés dans son enceinte. On en peut juger par le nombre des agneaux qui furent consumés à cette dernière Pâque, et que les Romains vérifièrent : il passa deux cent cinquante mille. Or, on étoit au moins dix personnes pour manger chaque agneau : ce qui fait plus de deux millions cinq cent mille personnes purifiées selon la loi, sans compter celles qui ne l'étoient pas, ou que leur âge dispensoit de l'observance. Ainsi les vivres ne tardant point à manquer, la famine exerça ses ravages ; et la peste, causée par l'infection des cadavres qui demeuroient exposés de toute part, y joignit ses horreurs.

Le jour des azimes, qui, cette année soixante et dix de Jésus-Christ, tomboit au quatorzième d'avril, la faction des zélateurs, établie dans l'intérieur du temple, en ouvrit les portes au peuple qui venoit adorer. Jean de Giscale, chef de la faction cantonnée dans la première enceinte, glissa furtivement parmi le peuple un multitude de ses gens avec des armes cachées. Ils firent main-basse sur le parti d'Eléazar, lui tuèrent une bonne partie de ses troupes, soumirent les autres, et se rendirent maîtres de l'intérieur aussi-bien que de l'extérieur de ce vaste édifice. Ainsi, les zélateurs ne formèrent plus qu'un parti, sous les ordres de Jean. Mais les sicaires, plus animés que jamais par l'ambitieux Simon, perpétuèrent la discorde et la désolation.

Tite se détacha avec six cents chevaux, afin de reconnoître la place. Il comptoit que les citoyens, ennuyés de leurs maux, lui ouvriroient les portes. Les tyrans avoient pris de trop bonnes mesures : personne n'osa risquer de leur déplaire. On fit au contraire une sortie, où le prince romain fut enveloppé et manqua de périr. Il s'approcha le lendemain avec plus de circonspection, et il établit ses quartiers presque sous les murs.

La situation de Jérusalem étoit extraordinairement avantageuse, et l'art y avoit ajouté tout ce que l'on connoissoit alors de meilleur en fortification. La ville occupoit deux montagnes ; elle avoit une triple muraille partout où l'on pouvoit s'approcher pour l'attaque ; elle étoit munie d'une excellente citadelle, connue sous le nom de tour Antonienne ; et le palais, ainsi que le temple, en faisoient deux autres qui ne lui étoient

pas inférieures : d'ailleurs on avoit eu le temps de tout mettre en état de défense. Les Romains ne laissèrent pas de forcer le premier rempart dès le quinzième jour du siége, qui étoit le troisième de mai, et ils entrèrent par une large brêche faite avec le bélier, à la vue des assiégés. Par-là ils se trouvèrent maîtres de la partie septentrionale de la ville jusqu'à la vallée du Cédron, au-delà de laquelle il y avoit encore deux remparts. Espérant toujours que les citoyens se rendroient sans attendre les dernières extrémités, ils s'abstinrent de toute violence. Cinq jours après, Tite força le second rempart, où il y eut plusieurs combats très-sanglants avant qu'il pût s'y établir. Il y laissa reposer ses troupes, et ne profita de son avantage que pour exhorter de nouveau les rebelles à la soumission, son âme sensible et bienfaisante ne pouvant se déterminer à les détruire.

Il leur envoya Josèphe, l'ancien gouverneur de Jotapat, dans l'idée qu'un homme de leur nation, qui se trouvoit si bien de la clémence du vainqueur, les engageroit plus facilement à faire le même essai. Mais tout ce que ce médiateur éloquent put dire de plus persuasif, ne fit aucune impression sur les chefs. Il ne persuada que des particuliers, en assez bon nombre, à qui même il convint de dissimuler, et qui se rendirent secrètement au camp des Romains, où on les reçut avec humanité. Les deux tyrans Jean et Simon redoublèrent leur cruelle vigilance, faisant massacrer tout homme qui approchoit seulement des portes de la ville sans être muni d'un ordre de leur part; usant même de ce prétexte pour accuser de trahison quiconque leur déplaisoit.

Cependant la famine devenoit intolérable. On ne voyoit plus de grains d'aucune espèce sur les marchés, ni partout ailleurs. Les factieux, s'embarrassant fort peu du reste des habitants, faisoient dans tous les logis les recherches les plus rigoureuses, afin de tout mettre en réserve pour eux-mêmes. Ils maltraitoient cruellement ceux chez qui il se trouvoit des vivres qu'on n'eût pas déclarés. Ils jugeoient, à l'inspection du visage et de la corpulence, la manière dont on étoit nourri; et ils appliquoient à la question ceux qui paroissoient vivre avec quelque aisance. Mais la misère fut bientôt si extrême, que plusieurs vendirent leur héritage pour une mesure d'orge; puis, s'enfermant dans l'endroit le plus caché de leur maison, ils en faisoient du pain à

la hâte, ou mangeoient le grain tout cru, en attendant une mort désormais inévitable. Si l'on pouvoit avoir quelque viande, on la dévoroit, sans prendre le temps de la cuire. On se l'arrachoit des mains dans la même famille, le mari à son épouse ou à l'enfant qui languissoit entre ses bras. La force décidoit du droit. Le péril et le besoin plus pressant encore avoient étouffé tout sentiment naturel.

Mais on ne pouvoit se cacher long-temps aux factieux. Dès qu'ils voyoient une porte fermée, ils l'enfonçoient sur-le-champ; prenoient aux cheveux les femmes qui tenoient du pain; traînoient les enfants avec le morceau auquel ils s'attachoient; les fouloient aux pieds ou les froissoient aux murs, pour le leur faire lâcher. On arrachoit aux plus malheureux quelques méchants herbages qu'ils alloient cueillir la nuit hors de la ville, au péril de leur vie : car Tite faisoit enlever ceux qui sortoient à ce dessein; et, comme ils étoient presque toujours suivis par les émissaires des tyrans, ceux-ci les forçoient de combattre avant de se rendre.

Or, tous ceux que les assiégeants prenoient les armes à la main, ils les crucifioient sans pitié, pour épouvanter les rebelles, et il y eut des jours où l'on en fit périr jusqu'à cinq cents par ce supplice; en sorte qu'on manqua de croix et de places pour les dresser[1]. Ainsi cette nation déicide éprouva-t-elle un châtiment analogue au forfait qui faisoit la première cause de ses calamités. En crucifiant ces misérables, la soldatesque idolâtre leur rendoit encore tous les outrages et les raffinements de cruauté, dont eux-mêmes avoient usé envers le Fils de Dieu. On exposoit ces suppliciés à la vue de leurs proches et de leurs amis, qui du haut des murs poussoient des cris de rage et de désespoir. Il y eut quelques-uns de ces infortunés captifs qu'on leur renvoya, les mains, le nez et les oreilles coupés, ou mutilés d'une manière plus affreuse, sans que rien pût jamais vaincre leur obstination.

Le général fut obligé d'employer tout l'art des siéges. Il fit élever quatre terrasses ou plate-formes en terre, pour attaquer la citadelle. Il y avoit dix-sept jours qu'on y travailloit, quand

[1] Josèphe, VII. 12.

le fils du roi de Comagène arriva au camp avec des troupes fraîches et aussi ardentes que lestes. Le jeune prince blâma la lenteur des Romains, et courut à l'assaut. Tous ses gens furent taillés en pièces, et il fut trop heureux d'échapper presque seul. Dès que les plate-formes furent achevées, on y dressa les machines. Mais comme on se disposoit à battre le mur, on fut étrangement surpris de voir s'écrouler à l'instant deux de ces immenses ouvrages tout embrasés. Jean de Giscale, par un travail prodigieux, et tout-à-fait inconcevable dans ce temps-là, les avoit fait miner par-dessous les murs de la ville, et il avoit ensuite mis le feu aux bois qui les étayoient. Les assiégés firent en même temps une sortie qui produisit le plus grand effet, dans la surprise où se trouvoient les Romains. Les Juifs ruinèrent les deux autres terrasses, brûlèrent les machines, et repoussèrent l'ennemi jusque dans son camp. Le travail eût été infini pour réparer tant d'ouvrages, et le soldat commençoit à se rebuter. Le général prit le parti d'investir, par un nouveau mur de deux lieues de circuit, ce qui restoit de ville aux Juifs : accomplissant, sans le savoir, la prédiction du Sauveur dans toutes ses circonstances.

La famine, après cette circonvallation, devint affreuse. Elle emportoit tout à la fois des familles entières. On voyoit par troupes, sur les places publiques, des gens enflés et défigurés, se traîner comme autant de fantômes, puis tomber tout à coup. Les rues, ainsi que les maisons, regorgeoient de morts. On entreprit d'abord de les enterrer; et, par une seule porte de la ville, on enleva, dans l'espace de deux mois et demi, cent quinze à seize mille cadavres de pauvres seulement, dont on tenoit le compte pour payer les porteurs. Mais après cela, on n'eut ni le courage ni la force d'inhumer personne. L'air fut bientôt empesté à un tel point, que le vent en porta l'infection jusqu'au camp de Tite, qui leva les yeux au ciel en soupirant, et en prenant Dieu à témoin que ce peuple intraitable ne devoit imputer qu'à soi l'excès de ses calamités. Ces misérables ne versoient plus de larmes, ne proféroient pas de plaintes : on ne remarquoit en eux qu'un accablement stupide. Un morne silence régnoit dans toute la ville.

Les séditieux, auteurs de ces maux, s'y montroient parfaite-

ment insensibles. Ils parcouroient les maisons pour dépouiller les morts, et on les en voyoit sortir en s'applaudissant et en plaisantant. Ils essayoient la pointe de leurs épées ou de leurs javelots sur les malheureux qui venoient d'expirer, et quelquefois sur ceux qui respiroient encore. Comme l'ennemi fut quelque temps sans trop les presser, voulant toujours donner lieu à une soumission volontaire, ils s'enivrèrent d'une folle présomption, comme si on les eût craints, et se flattèrent d'une prochaine délivrance. Les chefs de faction avoient de faux prophètes apostés pour abuser le vulgaire, qu'ils ne persuadoient cependant qu'en petit nombre. La plupart de ceux qui pouvoient s'échapper, passoient au camp des Romains. Là ils trouvoient abondamment à manger; mais le grand nombre périssoient, en se surchargeant d'une nourriture qu'ils ne pouvoient plus digérer.

Plusieurs de ces transfuges, dans la crainte d'être volés, avoient avalé, en désertant, quelques pièces d'or qui leur restoient du débris de leur fortune. Des soldats arabes et syriens, qui faisoient partie de l'armée romaine, leur virent retirer cet or de leurs excréments. Aussitôt le bruit se répandit dans l'armée, que tous les Juifs qui sortoient de Jérusalem avoient les entrailles pleines d'or : ce qui excita tellement la cupidité du soldat, qu'il les alloit attendre au passage pour leur ouvrir le ventre. Dans une seule nuit il s'en trouva deux mille qui périrent de la sorte. Tite fit publier les plus terribles défenses contre ces atrocités; mais elles ne laissèrent pas de continuer, quoique plus secrètement.

Il falloit user de ménagement avec une armée où il y avoit beaucoup d'étrangers, et qui, ennuyée de la longueur du siége, commençoit à se mutiner. De peur même de la voir bientôt rebutée totalement, le général ne vit plus d'autre parti à prendre que de faire violence à sa propre douceur, et d'attaquer de rechef à force ouverte. Il employa presque tout le mois de juin à préparer de nouvelles machines et de nouvelles plate-formes. L'entreprise paroissoit d'une difficulté insurmontable : on étoit réduit à tirer le bois de quatre lieues de distance, et à le recueillir çà et là, en démolissant les bâtiments épars dans la campagne. On vint pourtant à bout de cet ouvrage, où l'on ne

manqua pas de prendre les précautions que l'expérience avoit montrées nécessaires. Les machines étoient presque finies, quand les rebelles firent une sortie nouvelle pour les ruiner. Les assiégeants les défendirent avec une vigueur proportionnée à la peine qu'elles leur avoient coûté. Le succès répondit à leur constance. Dès le lendemain ils firent jouer le bélier, allèrent à la sape, et le mur ébranlé s'écroula pendant la nuit. Ils entrèrent par les brèches, s'établirent de manière à ne pouvoir plus être délogés, et se rendirent maîtres de toute la ville basse.

Déjà la famine, devenue générale, se faisoit sentir aux factieux mêmes. Ils couroient comme des loups affamés, sur la moindre apparence de nourriture, pour forcer l'entrée des maisons. Tout leur manquant à la fin, ils mangèrent le cuir de leurs ceintures et de leurs boucliers, après quoi l'on mit sous la dent ce dont la seule idée fait horreur. Les ronces et les orties, des restes foulés de vieux foin, étoient des mets recherchés, et quelques brins s'en vendirent jusqu'à quatre dragmes, c'est-à-dire, plus de trente sous de notre monnoie.

Une femme, nommée Marie, fille d'Eléazar, d'une naissance et d'un rang distingués, étoit venue du pays situé au delà du Jourdain, pour célébrer la Pâque dans la ville sainte, où elle se trouva inopinément renfermée avec la multitude[1]. Les séditieux lui eurent bientôt enlevé tout ce qu'elle avoit apporté, sans lui laisser la moindre chose pour se nourrir, elle et un jeune enfant qu'elle allaitoit. Dans le désespoir où ils la réduisirent, elle les accabla d'injures, ne cherchant qu'à les mettre en fureur pour se faire égorger. N'y ayant pu réussir, elle se retire avec son enfant, fixe un moment les yeux sur cet innocent, qui suçoit en vain ses mamelles desséchées. Malheureux, lui dit-elle, à quoi te réservé-je? A souffrir mille horreurs avant d'expirer, ou à subir, pour plus grand bonheur, un indigne esclavage. Elle l'égorge, le fait rôtir, en mange la moitié, et serre le reste. Bientôt l'odeur eut attiré les factieux. Ils lui mettent l'épée sur la gorge, en lui demandant ce qu'elle a caché. Je vous en ai gardé une bonne part, leur dit-elle: voyez et mangez. Ils furent saisis d'horreur, et demeurèrent immobiles.

[1] Jos. VII. 7.

C'est mon enfant, reprit-elle, c'est moi qui l'ai mis dans cet état; vous en pouvez bien manger après sa mère. Ils s'éloignèrent en frissonnant, et le bruit de ce forfait se porta jusqu'au camp des Romains, qui avoient peine à le croire.

La pitié de Tite redoubla; mais la plus grande partie de son armée résolut d'exterminer une nation qui engendroit de pareils monstres. Les chrétiens, qui apprirent ces horreurs jusqu'à Pella, y reconnurent avec un religieux effroi l'accomplissement littéral des paroles adressées aux femmes de Sion par le Rédempteur portant sa croix : Qu'un jour viendroit où l'on estimeroit heureux les seins stériles, et les mamelles qui n'auroient point allaité.

Il restoit aux Juifs le temple et la ville haute, ce qui formoit comme une seconde place avec sa citadelle. Les Romains, pour les forcer dans ces postes, profitèrent de la consternation où la cessation du sacrifice perpétuel jeta tout à coup les différentes factions. Ce peuple maudit ne reconnut qu'avec effroi, le dixième de juillet, l'impossibilité de sacrifier selon la loi; parce qu'il ne se trouvoit plus ni pontife, ni sacrificateur dans aucun parti. Mais vérifiant, d'une manière encore plus fatale, ce qu'avoit ajouté le prophète : Qu'ils auroient des yeux inaccessibles à la lumière; en voyant la prophétie la mieux caractérisée de leur réprobation tournée en événement, ils n'y reconnurent pas leur réprobation même. Ils s'aveuglèrent, par la confiance qu'ils avoient dans la solidité et la hauteur extraordinaire des murs du temple, et dans les accompagnements également forts et superbes, que le vieil Hérode avoit ajoutés au corps de l'édifice. Ces bâtiments étoient immenses, et de magnifiques galeries de communication s'étendoient depuis la tour Antonienne jusqu'au lieu saint. Les assiégeants ne purent en effet, ni escalader les murs, ni les abattre avec le bélier.

Ainsi Tite se vit contraint, le huitième d'août, de mettre, contre son inclination, le feu aux portes de la seconde enceinte du temple. La flamme gagna les galeries, qui brûlèrent le reste du jour et toute la nuit suivante. Les légions vouloient tout consumer; mais le général, avec ses principaux officiers, ne pouvoit se résoudre à détruire ce monument unique par sa beauté, et qui faisoit l'objet de la vénération comme l'admira-

tion de tous les peuples. Il commanda l'assaut, et marcha le premier. Les soldats montoient avec d'autant plus d'assurance, que personne ne paroissoit pour défendre les murs : mais à peine les légionnaires y eurent-ils arboré quelques-unes de leurs aigles, qu'ils furent chargés avec une furie qui n'avoit point encore eu d'exemple; toute la valeur romaine ne put résister. Les Juifs précipitèrent les assaillants du haut de l'édifice, après leur avoir arraché les drapeaux qu'ils remportèrent en triomphe.

Alors un soldat romain ne se possédant plus, et par une impulsion que Josèphe nomme divine ou surnaturelle, prit un tison du feu qui embrasoit l'enceinte extérieure, et que le prince s'efforçoit d'arrêter; puis se faisant soulever par ses compagnons, il le jeta par une fenêtre des appartements qui tenoient au temple, du côté du septentrion [1]. Le feu prit en une multitude d'endroits à la fois, avec une rapidité qui ne parut point naturelle aux idolâtres mêmes. Les Juifs, en voyant brûler les sacrés parvis, demeuroient immobiles comme autant de statues. Tite accourut bien vite pour arrêter l'incendie. Il sembloit n'avoir pas moins à cœur la conservation du temple que la réduction des rebelles; mais il ne put se faire obéir. Le soldat ne vouloit que confusion, pour piller à son aise. Les dehors du temple étoient couverts de lames d'or : ils jugeoient par-là des richesses du dedans. Tite se fit néanmoins jour, à travers les Romains et les étrangers. Il aperçut en effet, dans l'intérieur du lieu saint, un amas étonnant de choses inestimables, bien supérieures encore à tout ce que la renommée en publioit.

Mais tandis qu'il apaisoit l'incendie dans un endroit, le feu reprenoit ailleurs avec plus d'activité. Ainsi ce fameux temple, le plus beau, le plus grand et le plus riche de l'univers, en exécution des décrets du Tout-Puissant, malgré les vaincus et le vainqueur, fut réduit en cendres le même mois et le même jour, que le premier temple bâti par le roi Salomon avoit été brûlé par Nabuchodonosor, c'est-à-dire, le dixième jour du mois judaïque qui correspond à notre mois d'août, l'an soixante et dix de Jésus-Christ.

[1] Jos. VII. 10.

Dans la confusion de l'incendie, les deux chefs des séditieux, Jean de Giscale et Simon-Bargiora, se firent jour, l'épée à la main, avec quelque suite, et se retirèrent à la ville haute. Tout ce qui resta dans le temple fut massacré, sans distinction de rang, d'âge, ni de sexe. Des monceaux de corps, entassés autour de l'autel, en égaloient la hauteur. Le pavé ne paroissoit nulle part sous l'affreux amas du sang et du carnage. Il y périt, entr'autres, six mille personnes, hommes, femmes, et enfants, qui la veille, dans l'état désespéré où étoient les affaires, avoient encore eu la fanatique imprudence d'accourir de la ville basse, à la suite d'un faux prophète sur la promesse d'une délivrance prochaine.

La ville haute étoit située sur la montagne escarpée de Sion. L'avantage du lieu inspira une confiance toute nouvelle au reste des révoltés. Tite les ayant sommés de se rendre à discrétion, mais la vie sauve, ils exigèrent, sans l'obtenir, qu'il leur fût libre de se retirer au désert avec leurs femmes et leurs enfants, et continuèrent de se défendre. Le Romain, irrité de la nécessité où il se voyoit de commencer un nouveau siége, fit brûler toute la ville basse, et construire de nouvelles terrasses contre la haute. L'armée y travailla depuis le vingtième du mois d'août, jusqu'au septième de septembre, où elle fit jouer les machines. Tout fut bientôt forcé, et dès le lendemain les assiégeants entrèrent par la brèche. Ils mirent tout à feu et à sang. Ce que la flamme avoit épargné, Tite acheva de le raser, ne laissant pas pierre sur pierre dans ce lieu d'anathème, et y fit passer la charrue. Il réserva seulement quelques pans de murs à l'occident, avec quelques tours, comme un monument de terreur pour la postérité. Le butin fut si grand, malgré les ravages de l'incendie, que le prix de l'or baissa de moitié dans les provinces circonvoisines.

On trouva, dans les égouts souterrains, les corps d'environ deux mille personnes mortes de misère, ou qui s'étoient égorgées les unes les autres plutôt que de se soumettre aux vainqueurs. Les tyrans Jean et Simon s'y étoient aussi réfugiés. La faim ne tarda point à en tirer Jean, qui vint demander quartier. On lui accorda la vie; mais après qu'il eut servi au triomphe, on l'emprisonna pour le reste de ses jours. Simon,

qui avoit quelques provisions dans son antre, y demeura caché jusqu'à la fin d'octobre. Il en sortit alors, et vint se présenter d'un air assuré et majestueux, magnifiquement vêtu de lin d'Egypte et de pourpre. Les gardes étonnés lui demandèrent avec respect qui il étoit? Il se nomma fièrement. On l'enchaîna, et peu de jours après il fut transporté à Rome, pour servir aussi au triomphe de son vainqueur; après quoi il périt de la main du bourreau, pour son opiniâtreté et sa qualité de chef principal de la rébellion.

Il est impossible de marquer au juste le nombre des Israélites qui périrent dans cette guerre, la plus funeste et la plus meurtrière que jamais nation ait essuyée. On compta onze cent mille morts dans le cours du siége[1]. En y ajoutant ceux qui périrent en même temps, ou peu auparavant, dans les autres places de la Palestine, le nombre en passe treize cent trente-sept mille, sans ceux qu'on ne put compter. Il y en eut outre cela quatre-vingt-dix-sept mille réduits en esclavage[2]. Mais à peine daignoit-on les acheter. Tite refusa les couronnes que les nations voisines vinrent lui offrir, selon la coutume, en le félicitant de sa victoire. Il publioit devant tout le monde qu'elle n'étoit pas son ouvrage, et qu'il n'avoit que prêté son bras au Dieu terrible de ce peuple impie.

Pour étouffer jusqu'à la dernière étincelle d'une rébellion si funeste, il passa l'hiver dans le voisinage, et ne partit de Syrie qu'au printemps, pour aller s'embarquer en Egypte. Repassant alors près des ruines de Jérusalem, il ne put s'empêcher de verser des larmes sur la destinée d'une ville autrefois si florissante, et il maudit cent fois les auteurs de la révolte, qui l'avoient contraint à une pareille rigueur.

Quand il fut arrivé en Italie, l'empereur son père vint au-devant de lui, assez loin de Rome, où ils entrèrent ensemble en triomphe, avec une pompe proportionnée à l'importance et aux difficultés de l'expédition qui en étoit l'objet.

Afin de mettre la dernière main à la réduction de la Judée, on y envoya Lucilius-Bassus avec de nouvelles troupes. Elles prirent le château d'Hérodion, puis celui de Machéron, d'une

[1] Jos. VII. 7. — [2] Philost. VI. 14.

force extraordinaire. Deux années après la prise de Jérusalem, l'an 72 de Jésus-Christ, l'empereur Vespasien fit vendre toutes les terres des Juifs. L'an 73, Publius-Silva, qui avoit succédé à Bassus, mort dans son gouvernement, assiégea la forteresse de Massade qui passoit pour imprenable, et continuoit d'être occupée par un reste de ces brigands qu'on nommoit sicaires. On la mit, en peu de temps, hors d'état de se pouvoir défendre, malgré la force de la place et toute la furie de leur désespoir. Voyant qu'ils ne pouvoient plus tenir, ils prirent le parti d'égorger leurs femmes et leurs enfants; puis ils se tuèrent les uns les autres. Mais chacun regardant comme une faveur de mourir des premiers, il fallut tirer au sort celui qui survivroit aux autres. Ce malheureux, après s'être assuré que personne ne respiroit plus, mit le feu au palais où cette scène barbare venoit de se passer, puis s'enfonça un poignard dans le sein. Dès le lendemain les assiégeants entrèrent dans la place, qui n'étoit plus qu'un vaste tombeau, mais qui les rendoit paisibles possesseurs de toute la Judée.

Il s'étoit échappé plusieurs de ces assassins. Ils se jetèrent en Egypte, où ils cherchèrent de nouveau à exciter des troubles, et à inspirer l'horreur qu'ils avoient du nom romain. Tous furent pris et appliqués à divers supplices; mais leur opiniâtreté fut la même dans tous les genres de tourments : on n'en put engager un seul, pas même entre les enfants, à jamais nommer l'empereur du nom de maître. Le jeune Agrippa, ainsi appelé pour le distinguer du premier Hérode-Agrippa, et qui, dès le commencement de la révolution, avoit si bien marqué son zèle pour Rome, fut dédommagé de la perte qu'il faisoit d'une ville aussi considérable que la capitale de la Judée. On attribua des possessions voisines à ce frère de Bérénice, avec tout l'avantage d'une compensation faite en faveur d'une femme dont les charmes avoient captivé le conquérant de sa patrie. On ne comptoit plus que ces deux rejetons de la race d'Hérode, qui si nombreuse peu auparavant, et toujours si puissamment protégée, fut entièrement éteinte dans le siècle même de son élévation.

Nulle histoire au reste n'est plus authentique ni plus certaine que celle de cette étrange révolution. Elle a été écrite avec

autant de sens que d'élégance, par le Juif Josèphe, distingué par son rang et ses talents, fils d'un sacrificateur, et qui, ayant toujours persévéré dans la religion de ses pères, ne peut être soupçonné de prévention en faveur du christianisme. Outre les sept livres de la guerre des Juifs, écrits par cet auteur, il nous reste de lui vingt livres des antiquités judaïques, et deux livres contre Appion.

Après la ruine de Jérusalem, il ne fut presque plus question des pharisiens ni des sadducéens. On vit encore des Nazaréens; mais c'étoient des chrétiens judaïsants, qui, faisant un mélange bizarre des deux religions, n'étoient à proprement parler, ni juifs, ni chrétiens. Bientôt ils se joignirent aux sectateurs d'Ebion. Cet hérésiarque, avoit commencé à dogmatiser dans le bourg de Cacata, sa patrie, au voisinage de Pella, tandis que les chrétiens de Jérusalem se trouvoient encore réunis dans cette petite ville. Ses disciples se piquoient surtout d'imiter ceux qui s'étoient dépouillés de leurs possessions, pour en apporter le prix aux pieds des apôtres. Ils tiroient vanité du nom même de leur chef Ebion, qui signifie pauvre, quoiqu'il l'eût reçu fortuitement à sa naissance. Grands panégyristes de saint Pierre, qu'ils faisoient auteur de leur doctrine corrompue, ils ne cessoient de calomnier l'Apôtre des nations, et ne pouvoient souffrir ses écrits, qui font si fortement sentir l'inutilité de la circoncision et de la loi cérémoniale. Ces novateurs impies soutenoient que Jésus étoit né de Joseph et de Marie, comme les enfants ordinaires; qu'il n'étoit pas le Fils de Dieu par nature, mais que le Christ étoit descendu en lui du haut des cieux, en forme de colombe: qu'alors Dieu lui avoit donné l'empire du siècle futur, abandonnant au démon l'empire de ce monde. Ils rejetoient et admettoient des divines écritures ce qui leur plaisoit, tronquoient même les livres les plus anciens de la loi, ainsi que l'Evangile de saint Matthieu, pour lequel néanmoins ils affectoient un respect particulier. Ils obligeoient tous leurs disciples à se marier, même avant l'âge de puberté, et permettoient la pluralité des femmes.

La doctrine de Cérinthe n'étoit guère différente. Il ne pensoit pas mieux de la divinité du Rédempteur, et il déterminoit le temps où le Christ étoit descendu dans Jésus, savoir à son

baptême, quand l'Eternel glorifia son Fils aux yeux du monde, de la manière qu'il est rapporté dans l'Evangile. Il ajoutoit que, par cet organe, Jésus avoit instruit les hommes, et opéré des œuvres admirables jusqu'au temps de sa passion ; mais qu'alors le Christ s'étoit envolé au ciel, d'où il étoit descendu ; en sorte que Jésus tout seul étoit mort, puis ressuscité. Ici l'on peut reconnoître, en passant, les premiers germes du nestorianisme, qui met deux personnes en Jésus-Christ, et la perpétuité de la foi contraire, reçue dans l'Eglise dès son origine. Ces erreurs capitales de Cérinthe, directement opposées à la doctrine de saint Paul et aux décrets du concile apostolique de Jérusalem, où cet apôtre eut tant de part, donnent un nouveau jour à ce qui s'y passa. On voit par-là pourquoi le docteur des nations s'y éleva avec tant de chaleur contre les prétentions de certains judaïsants, qui tendoient au fond à anéantir toute la vertu de la croix de Jésus-Christ. Ces faux chrétiens furent aussi des premiers à établir l'erreur des Millénaires dans le sens le plus grossier et le plus pernicieux. Ils n'enseignoient pas seulement qu'après la résurrection générale, il y auroit un règne terrestre de Jésus à Jérusalem, mais que les hommes y passeroient mille ans dans les festins et tous les plaisirs charnels. La mort de saint Paul donnoit à ces faux docteurs des facilités et une audace que sa présence avoit toujours arrêtée.

Alors Ménandre, né en Sarmatie, enseigna, outre les erreurs de Simon le Magicien dont il avoit été disciple, que le baptême de cet imposteur étoit la vraie résurrection, et que ceux qui le recevroient, jouiroient dès ce monde de l'immortalité. Alors aussi de pieux et de zélés docteurs, formés à l'école des apôtres, retracèrent en grand nombre, de vive voix et par écrit, des instructions si semblables aux maximes apostoliques, que quelques-uns des plus anciens Pères parurent porter un respect presque égal aux unes et aux autres. Le livre du Pasteur fut mis au jour par un fervent laïque, nommé Hermas, qui vivoit sous le pontificat de saint Clément, et dont l'Apôtre des gentils fait mention entre les fidèles de Rome les plus illustres. Cet ouvrage, composé dans un style simple et rempli d'onction, est divisé en trois parties, dont la première et la troisième présentent une multitude de révélations en forme d'apologues,

pour porter à la sainteté des mœurs. La seconde comprend, en douze chapitres ou préceptes, les règles principales de la morale chrétienne : c'est cette seconde partie qui a fait donner à tout l'ouvrage le nom de livre du Pasteur, parce que l'ange tutélaire d'Hermas y apparoît sous cette figure afin de l'instruire; ce qui prouve l'antiquité de la doctrine chrétienne touchant les anges gardiens. L'auteur dit formellement que tous les hommes ont chacun deux anges, l'un bon et l'autre mauvais. Ce qu'il ajoute, que les apôtres après leur mort ont prêché Jésus-Christ aux saints, ne nous est pas assez intelligible pour le trouver aussi remarquable que le font certains auteurs. Quoiqu'on attribue communément le livre du Pasteur à saint Hermas, car il est compté au nombre des saints, quelques savants pensent qu'il a été composé contre le montanisme, et par conséquent dans le second siècle de l'Eglise.

Le pape saint Clément communiqua des lumières bien plus pures encore aux fidèles de son temps. Il avoit succédé à saint Clet ou Anaclet, successeur de saint Lin, environ vingt-quatre ans après la mort de saint Pierre, c'est-à-dire, l'an 91, le 13 janvier, jour auquel on célébroit autrefois la fête de sa chaire, comme celle du prince des apôtres. Il s'éleva sous Clément des factions très-vives dans la florissante église de Corinthe. Des gens de cabale ayant fait déposer injustement quelques prêtres, ceux-ci eurent recours à l'Eglise romaine, la mère et la maîtresse de tous les autres. Clément, pape alors, comme le dit Eusèbe, envoya vers les Corinthiens, Claude, Ephèbe, Talère, Viton et Fortunat, chargés d'une lettre bien propre à pacifier les esprits, et si digne de vénération, qu'on la lisoit publiquement à Corinthe plus de soixante et dix ans après.

Cette épître, accueillie avec le plus grand honneur après celles des apôtres, mérite cette distinction, et soutient parfaitement le ton apostolique qu'y prend le pontife. On n'y trouve pas sans doute ce degré d'élévation, ce sublime, cet enthousiasme divin qui se rencontre dans les auteurs inspirés : mais une grande clarté dans les idées, beaucoup de pureté et d'élégance dans le style, tout ce qui annonce la culture de l'esprit, un enchaînement admirable dans les raisonnements et toute la

suite des matières. Pour en donner une idée convenable, il en faudroit transcrire la plus grande partie. Les bornes que nous nous sommes prescrites ne nous le permettent pas. Mais ce qu'elle contient de relatif aux mœurs et à la discipline, doit trouver place dans une Histoire de l'Eglise, et donnera quelque connoissance de la manière noble et ingénieuse de l'auteur, sans nous écarter de notre plan.

Pour inspirer aux fidèles de Corinthe l'horreur qu'ils devoient avoir de la division : Il est honteux, mes très-chers frères, leur dit-il. il est indigne des disciples de l'Evangile, que le bruit des troubles de votre église (de l'église de Corinthe), si ancienne et si respectable, soit parvenu non-seulement jusqu'à nous, mais jusqu'à ceux qui en tirent contre nous des sujets de triomphe. Par votre déférence inconsidérée pour un petit nombre de téméraires et de séditieux, le nom du Seigneur est blasphémé parmi les gentils. La renommée des illustres enfants de Paul, si respectés et si chéris de tout le monde, en a souffert de la flétrissure : car qui n'estimoit votre foi et toutes vos vertus, pour peu qu'il eût demeuré parmi vous? Qui ne bénissoit votre hospitalité, et n'en étaloit ou n'en publioit la magnificence? Qui n'admiroit votre sagesse, votre modération, l'esprit de science et de conseil selon lequel vous vous conduisiez? Vous faisiez tout sans acception de personne, et vous marchiez à grands pas dans la carrière de la loi de Dieu, sous le gouvernement paisible de vos pasteurs. Vous rendiez l'honneur convenable à vos anciens; vous donniez aux jeunes gens l'exemple de l'honnêteté et de la modestie; vous avertissiez les femmes de s'attacher à leurs époux comme elles le doivent, de bénir leur dépendance dans l'humilité et la simplicité de leur cœur, de s'appliquer à la conduite de leur maison dans la retraite et la réserve, d'ennoblir toutes leurs œuvres par la pureté et la sainteté de leurs intentions. Vous étiez tous dans des sentiments d'humilité et sans aucune présomption, plus enclins à obéir qu'à commander, à donner qu'à recevoir, contents de la subsistance pour ce monde, que vous regardiez comme un lieu de passage, et allant sans détour à votre patrie, la loi du Seigneur toujours sous les yeux, et les oreilles du cœur incessamment ouvertes à sa parole. Ainsi jouissiez-vous des bénédic-

tions de la douceur et de la paix. Vous aviez une faim et une soif insatiables de la justice; et comblés de la plénitude de l'Esprit saint, la surabondance de vos biens se répandoit au loin sur tout le monde. Dans la joie de la bonne conscience, et d'une confiance juste et raisonnable, vous étendiez vos bras vers le Tout-Puissant, à qui vous n'aviez à demander le pardon que des péchés de fragilité. Mais vous le pressiez jour et nuit par des gémissements ineffables, afin qu'il ne périt aucun de ceux qu'il a donnés à son Fils. Vous conversiez dans la sincérité et l'innocence, sans malignité et sans ressentiment. Si quelqu'un péchoit contre vous, c'étoit sa chute que vous pleuriez : vous estimiez que les fautes du prochain étoient les vôtres. Le premier germe de la division, l'ombre de la sédition vous faisoit horreur.

Par ces derniers mots, le saint pontife rentre dans son objet direct, et s'étend fort au long, toujours avec la même éloquence, sur les maux de la discorde. En s'élevant contre les troubles et les téméraires entreprises qui lui donnent naissance, il nous apprend l'ordre établi de toute antiquité dans le ministère ecclésiastique. Nous devons, dit-il, faire avec ordre tout ce que le Seigneur nous a commandé. Il nous a ordonné d'accomplir dans le temps et de la manière convenable les offices et les oblations : il a déterminé lui-même quand et par qui elles devoient être faites. Dans le culte mosaïque, il y a des fonctions particulières au souverain pontife; les sacrificateurs ont leur place réglée; les lévites sont chargés du service qui leur est propre; le peuple est astreint aux préceptes qui lui conviennent. Chacun de vous, mes frères, doit à cet exemple se tenir dans son rang, avec modestie, sans sortir des bornes qui lui sont marquées. Dieu a envoyé Jésus-Christ, et Jésus-Christ a envoyé les apôtres, selon l'ordre et la volonté de Dieu. Ils ont annoncé l'Evangile dans les provinces et dans les villes, où ils ont établi les premiers d'entr'eux pour évêques et pour diacres de ceux qui devoient croire. Ils ont aussi connu par les lumières du Seigneur, qu'il y auroit de la contention pour la dignité de l'épiscopat; c'est pourquoi, après avoir institué les premiers pasteurs, ils ont encore statué qu'après leur mort d'autres hommes éprouvés succéderoient au ministère des premiers.

Ceux donc qui ont été établis par eux, ou ensuite par d'autres, avec l'approbation de l'Eglise, et qui ont régi sans reproche le troupeau de Jésus-Christ, on ne peut, sans injustice, les rejeter du ministère. Voilà ce qui se trouve de plus relatif à notre dessein dans la précieuse épître de saint Clément, qui nous est parvenue tout entière.

Il reste des fragments considérables d'une seconde lettre, dont il est regardé comme l'auteur par de bons critiques, et qui n'est pas indigne de lui. Mais il est étonnant qu'après des ouvrages de ce caractère, on lui ait encore attribué le livre des Reconnoissances ou l'Itinéraire de saint Pierre, avec d'autres écrits visiblement supposés. Pour les canons apostoliques qu'on a voulu aussi lui prêter, ils ne sont pas plus de ce pontife que des apôtres. C'est une collection, ancienne à la vérité, de divers réglements de discipline établis dans plusieurs conciles du second et du troisième siècles. Mais quoique respectables à cet égard, ils sont néanmoins comptés parmi les écrits apocryphes, pour plusieurs défauts, et en particulier pour avoir favorisé l'erreur des rebaptisants. La lettre de saint Clément aux fidèles de Corinthe, en leur proposant des exemples propres à inspirer l'horreur de la discorde, fournit un témoignage formel du martyre des apôtres saint Pierre et saint Paul à Rome sous les gouverneurs, suivant ses expressions, c'est-à-dire, tandis que Néron étoit absent. Elle nous apprend en même temps, que c'est par la jalousie des faux-frères que ces deux saints furent mis à mort, après avoir été très-souvent persécutés, pendant leur vie, par les mêmes intrigues.

Clément occupa neuf ans le saint Siége, c'est-à-dire, depuis l'an 91, jusqu'à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne. Les écrivains les plus anciens et les plus dignes de foi, tels qu'Eusèbe et saint Jérôme, ne disent rien de particulier touchant sa mort. On ignore où les actes si bien circonstanciés de son exil et de son martyre peuvent avoir été puisés.

L'empereur Vespasien étoit mort dès l'an 79 de Jésus-Christ, en marquant d'une manière digne d'attention tout le fond qu'il faisoit sur les superstitions romaines. Comme tout le monde paroissoit fort affligé de sa mort inévitable, le prince conservant toute la gaieté naturelle de son humeur, et voulant

l'inspirer à ceux qui l'environnoient, s'écria tout-à-coup : *Je pense que je deviens dieu.* C'est ainsi qu'il traitoit l'apothéose qu'on devoit faire de lui après sa mort. Quoiqu'on ne compte pas Vespasien au nombre des persécuteurs, il périt néanmoins sous son règne un assez grand nombre de chrétiens, que l'on confondoit avec les Juifs, alors extrêmement odieux dans l'empire.

Tite son fils aîné lui succéda. Il avoit fait malgré lui le malheur de la nation juive. Quand il put se livrer en souverain à toute la bonté de son naturel, il ne se plut qu'à compter ses jours par ses bienfaits. Mais il ne demeura qu'environ deux ans sur le trône, où il fut remplacé par son frère Domitien. On conçoit à peine qu'il soit sorti du même sang deux empereurs de mœurs si différentes. Domitien fut un second Néron pour l'impudicité et la cruauté. Plus semblable dans ses goûts à un bourreau qu'à un empereur, un de ses plus doux amusements étoit le supplice des criminels, qu'il faisoit mourir la plupart sous ses yeux. Il ne manqua point d'imiter Néron dans sa haine contre les chrétiens, qu'il proscrivit par des édits en forme, dès la seconde année de son règne. Flavius-Clément, son cousin-germain, s'étant converti avec toute sa famille, il le fit exécuter à mort, au sortir du consulat, quoiqu'il l'eût affectionné au point de destiner l'empire à ses deux fils, enfants, dont il avoit changé les noms en ceux de Vespasien et de Domitien. Flavie-Domitille, femme de ce consul, et de son propre chef parente de l'empereur aussi-bien que son époux, fut condamnée au bannissement. On relégua comme elle, mais dans un lieu séparé, une autre Flavie-Domitille, nièce de Clément. Achille et Nérée, deux de ses gens, aussi chrétiens, la suivirent, et eurent la tête tranchée.

On déféra au tyran le disciple bien-aimé du Sauveur, le dernier qui rendit encore témoignage sur la terre à ce qu'il avoit vu et entendu dans la compagnie de ce Dieu fait homme. Il étoit revenu à Ephèse, lieu le plus ordinaire de sa demeure, après avoir consumé ses années et ses forces à porter l'Evangile bien avant dans la Grande-Asie. Tertullien nous apprend[1] que

[1] Præscr. c. 54.

cet illustre évangéliste fut conduit à Rome, et par sentence, plongé, près la porte Latine, dans l'huile bouillante, dont il ne reçut aucun mal. Après quoi on le relégua dans l'île de Patmos, l'une de l'Archipel. Là, dans le silence de la retraite, il eut des révélations prophétiques qu'il communiqua aux sept principales églises de l'Asie, plus spécialement commises à ses soins, c'est-à-dire, aux églises d'Ephèse, de Smyrne, de Pergame, de Thyatire, de Sardis, de Philadelphie et de Laodicée. Le prophète y adresse la parole aux anges de ces églises; c'est ainsi qu'il en nomme les évêques. Mais on présume très-plausiblement que les avis qu'il leur donne, et qui laisseroient, sans cette explication, des impressions assez désavantageuses touchant quelques-uns d'entr'eux, concernent plutôt l'état général du troupeau que celui du pasteur. Dans la suite de l'ouvrage, l'auteur inspiré et ravi par l'Esprit du Seigneur, s'élève avec la rapidité de l'aigle à qui on le compare, au plus haut des cieux, où sous des images aussi nobles qu'extraordinaires, on lui donna connoissance de la fin de l'idolâtrie et du triomphe de l'épouse de l'Agneau, ou de l'Eglise.

Quelques interprètes ont tenté de faire l'application de ces oracles aux âges modernes : mais il paroît que l'Apocalypse, à l'exception de quelques articles, tels que la prophétie des premières persécutions, est jusqu'ici un livre scellé, et chacun de ses emblèmes couvert d'un voile impénétrable. On y voit généralement et très-clairement le souverain domaine de Dieu sur l'univers et sur les nations; mais on a mal réussi jusqu'à présent à spécifier les événements, les temps et les personnes; et plusieurs de ceux qui l'ont entrepris n'ont pas échappé au reproche de fanatisme ou d'enthousiasme. Après les victoires du Christ sur les derniers ennemis qui lui restoient à combattre, on trouve encore dans ces visions mystérieuses une peinture effrayante du jugement dernier, et de la destruction du monde visible par l'élément du feu. Suit le tableau magnifique de la résurrection générale et de la gloire de l'Eglise triomphante, sous le nom de la céleste Jérusalem, ou sous d'autres expressions symboliques accommodées à la foiblesse du langage humain.

Si Jean l'évangéliste, en sa qualité de disciple de Jésus-Christ,

avoit donné des inquiétudes à Domitien, les parents de cet Homme-Dieu, issus de la famille royale de David, inspirèrent de tout autres soupçons au tyran. Il se les fit amener du fond de la Judée : mais il les trouva si simples et si mal pourvus de tout ce qui peut favoriser les soulèvements, qu'il ne put s'empêcher de rire de ses appréhensions, et les laissa retourner en toute liberté à leurs hameaux et à leurs chaumières; mais il chassa de Rome tous les philosophes et tous les hommes indociles revêtus de ce titre superbe.

Apollone de Thyane surtout, avec ses vertus spécieuses, ignoroit les principes de l'obéissance due aux puissances établies de Dieu. L'empereur fut informé qu'il fomentoit dans l'Asie une conspiration en faveur de Nerva. Il ordonna d'arrêter le philosophe séditieux. Celui-ci étoit déjà sur le chemin de Rome. Il avoit plus de quatre-vingt-dix ans. Il vint se présenter lui-même, à ce que rapporte son historien Philostrate. Son air et son habit extraordinaire, sa longue barbe, ses cheveux blancs, causèrent un saisissement subit à Domitien, qui l'aperçut, comme il alloit avec ses gardes sacrifier à Minerve. C'est un démon, s'écria-t-il avec effroi. Je vois bien, reprit froidement Apollone, que la déesse ne vous a point encore fait la même grâce qu'à Diomède, puisque vous ne savez pas discerner les mortels d'avec les immortels. Domitien l'interrogea sur la conjuration : il n'y avoit point de preuves; Apollone nia tout. Mais pour l'arrogance qu'il avoit montrée, on lui coupa les cheveux et la barbe, et on le mit en prison. Il ne parut point avoir peur. Mon destin, dit-il à son confident Damis, est au-dessus de celui du tyran; il ne pourra me nuire. En effet, Domitien le déclara innocent, et lui défendit cependant de s'absenter.

Il n'obéit pas, disparut subitement, et se trouva le même jour sur le soir à Pouzzol, à cinquante lieues de Rome. Damis, qui l'y attendoit par ses ordres, mais sans avoir beaucoup de foi à ses promesses, se promenoit avec un autre philosophe sur le bord de la mer. Eh quoi! lui disoit-il, ne reverrons-nous plus Apollone? Vous le voyez, lui dit à l'instant Apollone même, en lui touchant sur l'épaule. Damis pensa mourir de frayeur. Son compagnon un peu plus assuré, demanda au

revenant s'il étoit vif ou mort. Serrez-moi bien, lui dit-il, et si je vous échappe, alors vous me prendrez pour un fantôme. Il ne fut pas long-temps à converser avec eux ; mais il alla se coucher, en leur avouant qu'il étoit prodigieusement fatigué, comme il arrive, ajoute Philostrate, à tous ceux que les génies transportent d'un lieu en un autre. Il passa quelques jours après dans le Péloponèse, pour repaître son orgueil des honneurs qu'il attendoit des Grecs assemblés pour les jeux olympiques ; après quoi il retourna chez les Ephésiens les plus aveugles de tous ses admirateurs.

Un jour qu'il les haranguoit, selon sa coutume, entre onze heures et midi, il interrompit brusquement son discours. Ses yeux parurent égarés, puis étincelants ; et faisant d'un mouvement convulsif trois ou quatre pas en avant : frappe, s'écria t-il, frappe le tyran. Puis il garda quelques moments un profond silence. Ensuite il dit au peuple : Le tyran vient d'être mis à mort ; j'en jure par Minerve. On lui crut le cerveau troublé. Mais quand la nouvelle arriva que Domitien avoit été assassiné ce même jour, et à cette heure précise, on regarda le devin comme un Dieu. Nerva lui-même, qui pensoit lui avoir obligation de l'empire auquel il succédoit, lui écrivit pour prendre ses conseils. Mais le philosophe lui fit réponse qu'ils ne se reverroient que dans l'autre vie. Il mourut en effet l'année suivante, après avoir pris ses mesures pour que personne ne fût témoin de sa mort. Son apothéose en devenoit plus facile, et ses disciples ne manquèrent pas de publier, qu'il avoit été enlevé dans les cieux. Il fut reconnu pour un dieu, sans autre examen. La ville de Thyane lui bâtit un temple, et différents empereurs lui décernèrent un culte religieux. Toutefois cette divinité si bien protégée, eut peu d'adorateurs, et en moins de deux siècles tomba dans l'oubli.

Toutes les choses changèrent de face sous le successeur de Domitien. Une des premières attentions de Nerva, ce fut de soulager les citoyens opprimés par la tyrannie du règne précédent, et de rappeler tous ceux qui avoient été bannis. Saint Jean l'évangéliste, en vertu de l'amnistie générale, retourna à Ephèse. Il n'y trouva plus l'évêque Timothée, qui avoit été martyrisé cette année-là même, dans une émeute populaire des idolâtres

dont il reprenoit les vices. Jean jouissoit d'une bonne santé, quoiqu'âgé de quatre-vingt-dix ans, employés à des travaux continuels. Il ne reprit pas seulement l'inspection de l'église d'Ephèse, mais usant de son autorité supérieure et apostolique, il visita les provinces voisines pour y entretenir la ferveur primitive, et lui-même établit son disciple Polycarpe à Smyrne.

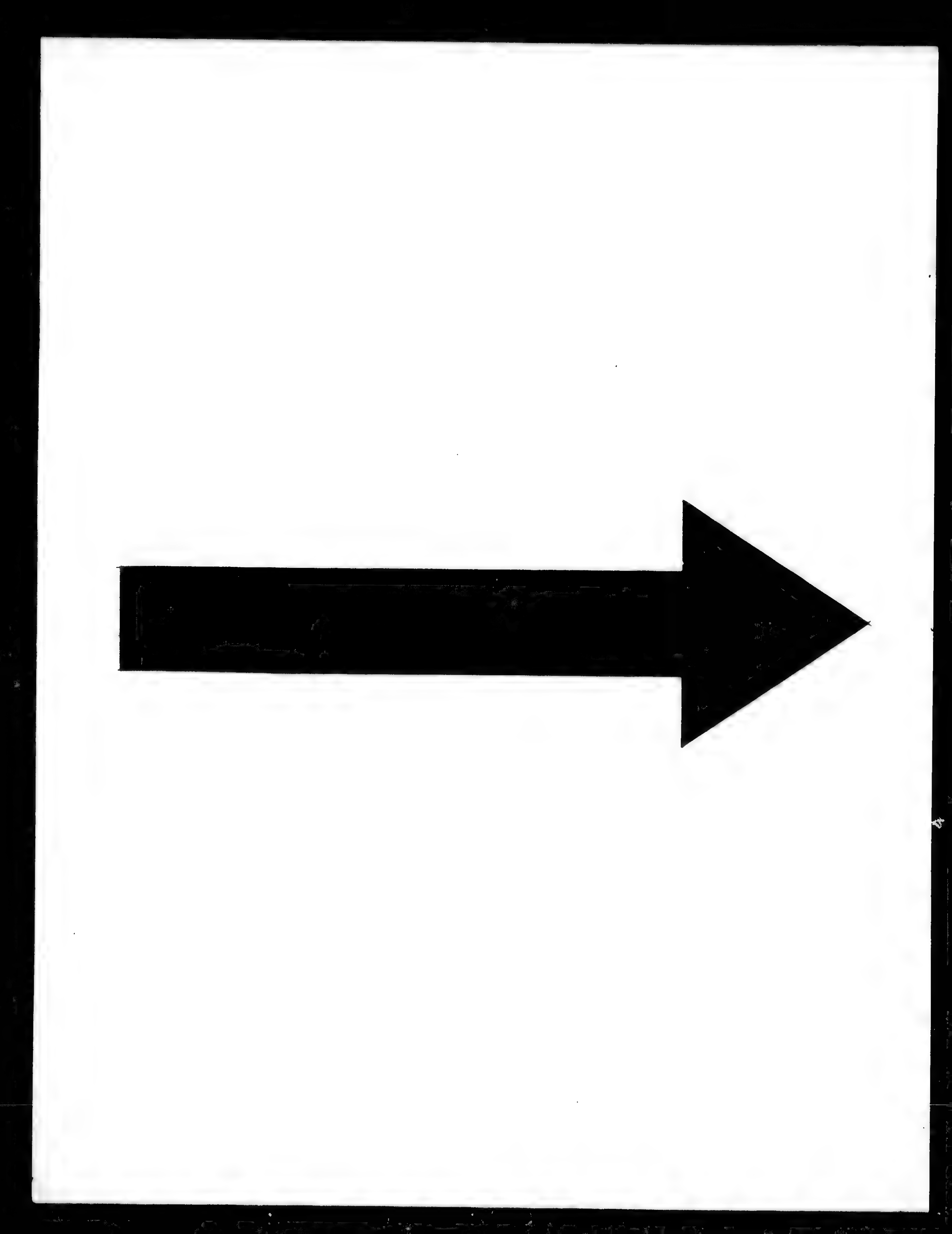
Ce fut aussi dans ce temps-là qu'il convertit un fameux chef de voleurs, qui avoit été son disciple dans un âge encore tendre. L'Apôtre, surchargé d'affaires capitales, avoit confié l'instruction de ce jeune homme à un évêque, qui n'épargna pas ses soins, tandis que l'élève n'étoit que catéchumène; mais il le négligea depuis son baptême, comme si tout eût été fait après l'administration de ce sacrement. Le néophyte se débaucha, devint voleur de grands chemins, et chef de brigands. En revenant à Ephèse, l'Apôtre demanda compte à l'évêque du dépôt qu'il lui avoit confié et très-particulièrement recommandé. La nouvelle de l'égarement du jeune homme accabla de douleur le saint vieillard qui, retrouvant sa première vivacité, demanda aussitôt un cheval pour courir après la brebis égarée. Il vole par les vallées et les montagnes, il s'enfonce dans les forêts, il gémit, il appelle. Le bon pasteur découvre enfin l'ouaille fugitive. Mais le jeune homme, confus à la rencontre de son ancien maître, ne put soutenir sa présence et reprit la fuite. Le vieillard le suivit, en criant de toutes ses forces : Pourquoi me fuyez-vous, mon fils? Je suis prêt à donner mon sang pour vous. Revenez à votre père, revolez dans le sein de la plus tendre des mères; et si je ne puis vous attirer par aucun de ces titres, revenez à Jésus-Christ : c'est lui qui vous tend les bras, c'est lui qui vous parle par ma bouche. Le voleur s'arrêta, laissa tomber ses armes, et fondit en pleurs. Le saint l'embrassa avec tendresse, ne lui fit aucun reproche, ne lui donna que des signes de contentement; et, le ramenant à l'église, il fit pénitence avec lui jusqu'au terme d'une réconciliation parfaite.

Jean écrivit alors son évangile, à la sollicitation des chrétiens d'Asie, à qui il fit faire des prières publiques avant d'entreprendre ce divin ouvrage, dont le but principal étoit d'établir

la divinité de Jésus-Christ contre les impiétés d'Ebion et des Nicolaïtes. C'est le plus sublime des évangiles : mais sa sublimité ne lui ôte rien de son onction. Partout on sent la charité tendre et engageante que l'auteur avoit puisée comme immédiatement dans le cœur du Fils de Dieu, sur lequel il reposa. Ses épîtres respirent de même les ardeurs du pur amour. La première, qui roule presque tout [illegible] sur cet objet, a le ton noble, la diction douce, et tous les [illegible]es de son évangile. Elle fut adressée aux Parthes. Le[illegible]tres, adressées à des personnes particulières, Electe et [illegible]es amis, sont fort courtes, et plutôt des lettres familières que des épîtres apostoliques. Il n'y prend pas le titre d'apôtre, mais le nom de vieillard, qu'on lui donnoit alors communément.

Il survécut assez long-temps à ses écrits. Dans ses dernières années, il étoit d'une foiblesse extrême. Ne pouvant plus marcher, il se faisoit porter à l'église où sa seule présence suffisoit pour l'édification publique. Alors toutes ses exhortations se réduisoient à répéter sans cesse : Mes chers enfants, aimez-vous sincèrement les uns les autres[1]. Ses auditeurs s'ennuyoient d'entendre perpétuellement la même chose ; et quelques-uns s'imaginoient que la tête du saint vieillard étoit affoiblie. Un jour on lui demanda pourquoi il tenoit si souvent le même langage. Mais il répondit d'une manière bien propre à les convaincre, qu'il n'avoit pas cessé d'être l'organe de la sagesse incréée. C'est là, dit il, le commandement du grand maître, et il vous suffit, pourvu qu'il soit bien observé. Sa vertu et sa vieillesse n'étoient pas chagrines. Il vouloit qu'on prît des récréations innocentes, et en donnoit l'exemple. Comme il s'amusoit d'une perdrix apprivoisée, un chasseur, peu sensible à ce genre d'amusement, le trouva indigne d'un si grand saint, et lui communiqua assez librement sa manière de penser. Cet homme avoit à la main son arc débandé. L'Apôtre lui demanda pourquoi il ne tenoit pas toujours son arme prête à tirer. C'est, dit-il, afin qu'elle ne perde point sa force. Hé bien, ne trouvez pas mauvais, répartit le saint, que pour la même raison l'on accorde quelque relâche à l'esprit.

[1] Hier. de Script. Eccl.



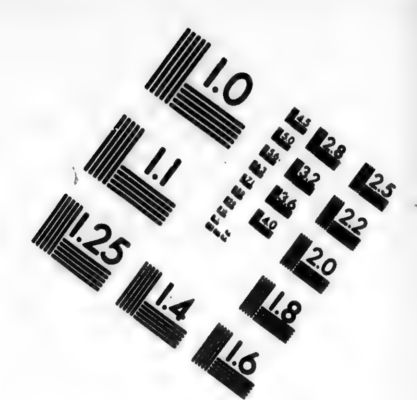
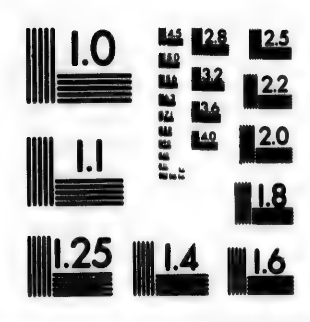
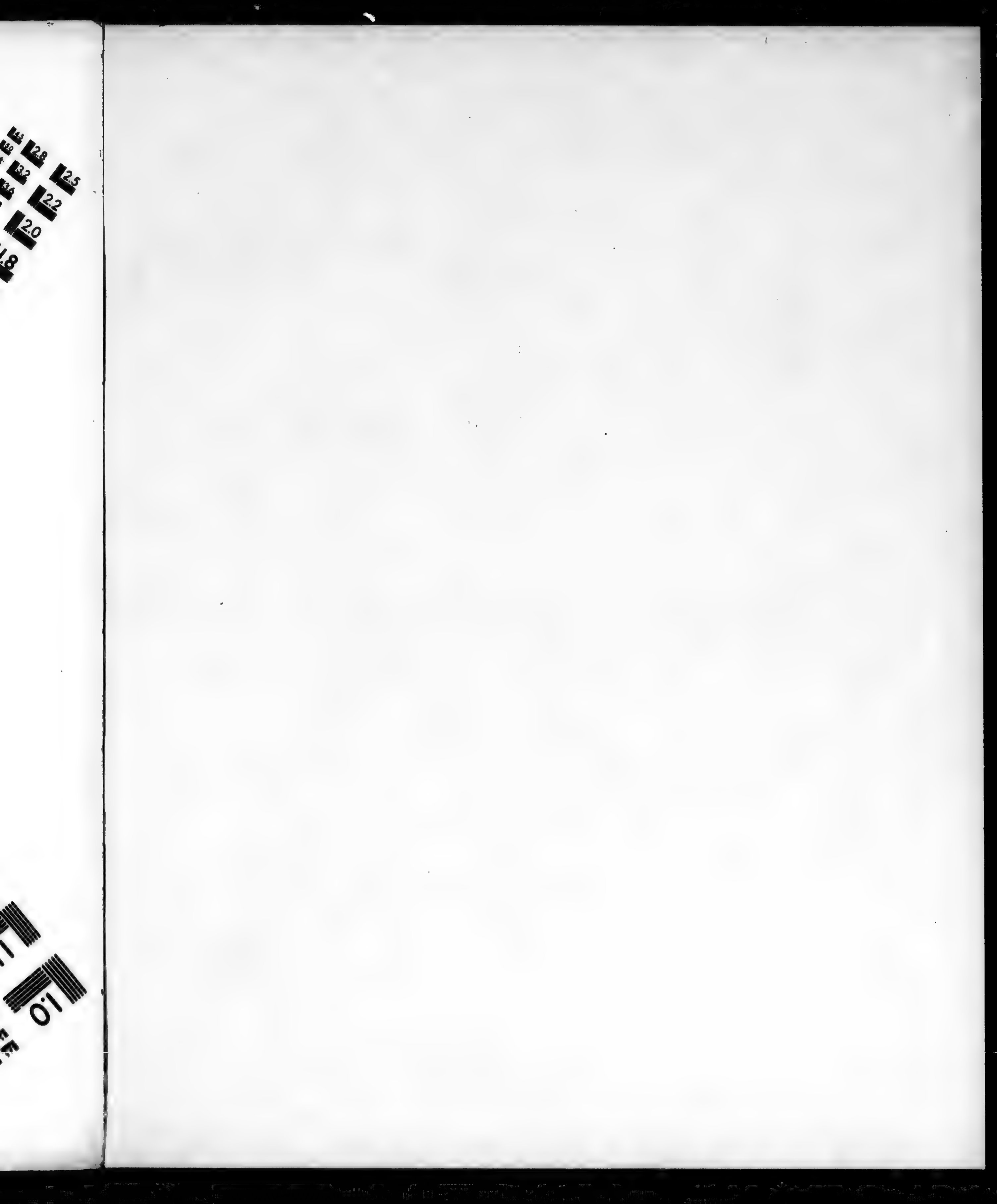


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



Il mourut, ou plutôt cessa de vivre, sans nulle douleur, à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, étant âgé d'environ cent ans. On l'enterra hors d'Ephèse, et il s'opéra une infinité de miracles à son tombeau. Les fidèles, sur une parole mal entendue de l'Evangile, avoient cru long-temps qu'il ne mourroit point; mais il s'efforça lui-même de les détromper. Cet Apôtre fut surnommé le théologien, à cause du début majestueux de son évangile, où il s'exprime, touchant le Verbe divin, avec une dignité et une profondeur sans exemple, même dans les écrits inspirés. Il portoit une lame d'or sur le front; ce que faisoit aussi saint Jacques le Mineur, évêque de Jérusalem, et vraisemblablement tous les évêques des premiers siéges à l'exemple des pontifes de l'ancienne loi. Avec saint Jean finirent les temps apostoliques, tous les autres apôtres étant morts avant lui.

La sainte Vierge l'avoit précédé de plusieurs années, sans qu'on sache au juste le temps ni les autres circonstances de sa mort. Mais on a cru, dès le plus bel âge de l'Eglise, que la mère de Dieu étoit ressuscitée peu de jours après son trépas. Saint Epiphane professe clairement cette croyance. Elle a été embrassée, depuis une longue suite de siècles, par la plupart des docteurs de l'église grecque et latine, et se fonde enfin sur l'office et la persuasion de l'Eglise universelle. Il y avoit déjà long-temps qu'on célébroit la mort glorieuse de Marie, ou, comme s'expriment les Grecs, son sommeil et son passage, quand l'empereur Maurice ordonna de la fêter dans tout l'empire d'Orient, le quinzième jour d'août. Les latins, qui se sont quelquefois servis du terme de sommeil, n'emploient plus que celui d'assomption, consacré par un usage ancien.

Il restoit encore sur la terre un proche parent du Sauveur, dans la personne de saint Siméon, évêque de Jérusalem. C'étoit le dernier des disciples qui eut conversé avec le Verbe fait chair, et appris de sa bouche la doctrine évangélique. Il servoit infiniment à conserver dans son intégrité le dépôt de la révélation. On le dénonça, sous sa double qualité de chrétien et de parent de Jésus-Christ, ou de descendant des anciens rois de Judée.

Trajan avoit succédé à Nerva, son père adoptif, le 27 jan-

vier de l'année 98. Ce fut au nom de ce nouvel empereur que le proconsulaire Attique condamna Siméon : car Trajan persécuta les fidèles, et fut même l'auteur de la troisième persécution, nonobstant toutes ses bonnes qualités, auxquelles on ne sauroit se dispenser de rendre témoignage. Son zèle pour la religion romaine, ainsi que pour toutes les lois de Rome, et l'aversion qu'il marquoit pour ceux qui ne la pratiquoient point, souleva contre eux, sans aucun édit, le peuple et les hommes en place. D'ailleurs cet empereur philosophe, doué des vertus humaines les plus éblouissantes, n'avoit le plus souvent pour fin, comme les autres sages du paganisme, que l'estime et les applaudissements publics. Il ne sut pas même s'affranchir de ces passions honteuses et avilissantes, auxquelles le Seigneur livroit les savants superbes, qui refusoient de reconnoître et d'honorer devant les hommes l'éminence infinie des ses perfections. Sous de pareils maîtres, le peuple idolâtre ne cessoit de s'élever contre les chrétiens, dont la seule conduite étoit une censure perpétuelle de la corruption de ses mœurs.

Comme depuis l'horrible guerre de Judée, on faisoit une recherche toute particulière des chrétiens de cette province, toujours confondus avec les Juifs, et plus encore de ceux qui, par la noblesse de leur extraction, pouvoient donner lieu à de nouveaux soulèvements, on traduisit l'évêque Siméon, fils de Cléophas et de Marie, sœur ou plutôt belle-sœur de la sainte Vierge : car l'opinion généralement reçue, c'est que la mère de Dieu étoit fille unique d'Héli ou Joachim, et par conséquent n'avoit point de sœur propre. Siméon avoit échappé aux perquisitions de Vespasien et de Domitien. Les fidèles de Jérusalem s'étant retirés à Pella, sous la conduite de ce digne pasteur, il ne put empêcher qu'il ne se mêlât quelque ivraie avec le bon grain, ou que dans cette église privilégiée il ne se coulât des faux frères et des hérétiques, tels que les ébionites et les nazaréens. Ceux-ci n'étoient d'abordque des chrétiens de la circoncision ; mais par leur entêtement pour les observances légales, à quoi ils vouloient obliger les gentils mêmes, ils se firent séparer de l'Eglise, vers le temps de Domitien. Quand les fidèles de Pella, furent de retour à Jérusalem, que les Romains

avoient laissé rebâtir, le trouble augmenta par les factions des nicolaïtes, et d'un essaim d'autres faux docteurs, beaucoup plus juifs que chrétiens. Dans leur attachement passionné pour ce qu'ils appeloient toujours la ville sainte, ils continuoient de faire corps avec les fidèles, trouvant plus de sûreté sous le nom de chrétien que sous celui d'Israélite, toujours si suspect au gouvernement. Mais leur amère et cruelle émulation alla si loin, qu'ils produisirent leur saint évêque par devant le proconsulaire Attique, gouverneur de la Syrie. Les délateurs ayant été convaincus d'être eux-mêmes du sang de David, furent punis les premiers. Le saint vieillard Siméon n'en fut pas moins cruellement traité. On le tourmenta durant plusieurs jours, au grand étonnement de spectateurs, et d'Attique lui-même, qui ne pouvoit assez admirer tant de force dans un homme de six-vingts ans. Enfin, n'ayant pu le contraindre à sacrifier aux dieux de l'empire, il le condamna à être crucifié. Ainsi le dernier témoin oculaire du Rédempteur subit-il le même genre de mort que le divin maître auquel il rendoit témoignage.

Ce fut pour la religion une perte que le plus digne successeur qu'on put lui donner ne répara qu'imparfaitement. Il étoit encore juif d'origine, et se nommoit Juste.

Thébutis, d'autant plus indigne de cette [illegible]e qu'il y aspiroit avec plus d'ardeur, se fit hérétique de d[illegible] Il s'éleva beaucoup d'autres sectaires à cette époque précise où prennent fin tous les disciples revêtus de ce caractère d'autorité que leur donnoit l'avantage d'avoir conversé avec le Fils de Dieu. Nous n'entreprendrons pas d'exposer les visions de ces fanatiques, ou, pour mieux dire, les modifications différentes qu'ils donnoient aux mêmes erreurs.

Entre tant de sectes, une des plus remarquables par sa bizarrerie, étoit celle des osséniens ou osséens, nommés encore esséniens. Ils infestoient l'Arabie et les confins de la Palestine. Un mauvais juif, nommé Elxaï, se joignit à eux, et enchérit sur leurs extravagances. Il exaltoit beaucoup le Christ; mais on ignore s'il reconnoissoit le même que les chrétiens. Il en faisoit une peinture monstrueuse, et mettoit une partie de sa vertu dans les forces et la grandeur démesurée de son corps,

La morale du sectaire étoit assortie à ses dogmes. Ennemi déclaré de la virginité et de la continence, apologiste de la dissimulation et de l'hypocrisie, il étoit libre, selon lui, de professer à l'extérieur toutes les religions que l'on jugeoit à propos, d'offrir même de l'encens aux idoles, pourvu que le cœur n'y prît point de part. Les disciples d'Elxaï s'unîrent avec les ébionites et les nicolaïtes, au moins par la pratique de la circoncision et de l'observance du sabbat. Ces derniers tiroient leur nom de Nicolas, l'un des sept premiers diacres de Jérusalem, et qui donna lieu à l'hérésie par quelques démarches et quelques expressions déplacées, sans être lui-même hérétique. Tous ces novateurs également superbes et corrompus, furent beaucoup plus connus par la suite sous le nom général de gnostiques, qui signifie des hommes versés dans les choses de Dieu. Ils se l'attribuoient avec l'arrogance de tant d'autres sectaires, à qui dans la suite le seul masque de la réforme a fait prendre le titre de réformés. Après avoir été long-temps réduits au silence, du moins à la réserve, par la présence des premiers disciples de Jésus-Christ, ils levèrent le front avec audace, dès qu'on manqua d'un frein si propre à les contenir.

Leurs dogmes et leurs maximes impies firent un tort infini à la religion. Comme ils prenoient tous le nom de chrétiens, les païens confondoient souvent les vrais enfants de l'Eglise avec ces visionnaires sans pudeur, et concevoient les idées les plus désavantageuses, et la plus furieuse aversion du christianisme. Les impressions furent telles, que les esprits du premier ordre ne purent entièrement s'élever au-dessus des préjugés populaires.

Pline II, dit le Jeune, qui avoit trouvé dans son gouvernement de Bithynie un très-grand nombre de fidèles, prit la peine de les observer avec une grande attention; mais, selon la lettre qu'il en écrivit à Trajan, il ne les trouva coupables d'autre chose, que de s'assembler à certains jours pour chanter les louanges du Christ, et s'engager à ne commettre ni larcin, ni adultère, ni parjure. Il les condamnoit néanmoins à la mort, quand on les lui dénonçoit, et qu'ils persévéroient dans leur religion.

L'empereur avoit prescrit cette inconséquence tyrannique.

Une des plus anciennes lois des Romains défendoit de reconnoître aucun dieu, à moins qu'il n'eût reçu, pour ainsi dire, son investiture du sénat orgueilleux qui s'arrogeoit le droit de faire les dieux aussi-bien que les rois. Or, jamais Jésus-Christ n'avoit été mis au nombre des dieux de Rome, quoique Tibère en eût fait la proposition, et qu'aucun empereur n'eût depuis inquiété ses adorateurs, par la seule considération de cette loi. Mais Trajan se piquoit d'un zèle plus exact. Il avoit d'ailleurs interdit toutes les assemblées extraordinaires, et faisoit un crime aux chrétiens de se réunir pour la célébration des louanges divines. Toutefois depuis les remontrances de Pline, il défendit de dénoncer personne pour le seul fait du christianisme : ce qui n'empêcha ni le peuple, ni les magistrats, de tendre des piéges multipliés à la constance ingénue des fidèles, et l'on vit encore des persécutions violentes, quoique peu durables, dans une multitude de provinces. On trouve même des martyrs condamnés personnellement par cet empereur.

Ignace, évêque d'Antioche, fut de ce nombre. Successeur d'Evode, établi sur ce siége par le prince des apôtres, il faisoit depuis quarante ans l'édification et le bonheur de son troupeau, qu'il avoit su conserver sain et sauf durant la rigoureuse persécution de Domitien. Le mérite d'Ignace influoit, du sein de son église, sur tout l'Orient; et son autorité prémunissoit toutes les sociétés chrétiennes du voisinage, contre les tentatives des faux frères. Mais, au comble de la gloire, il avoit les plus bas sentiments de lui-même. Il se jugeoit indigne du martyre, qui faisoit néanmoins l'objet de ses vœux depuis le premier moment de sa conversion, et surtout depuis les exhortations qu'il avoit faites à une multitude de confesseurs pendant deux persécutions consécutives.

Trajan, après avoir réduit les Daces et les autres barbares du Nord, voulut subjuguer les Parthes. La huitième année de son règne, qui répond à la cent sixième de Jésus-Christ, il passa en Orient. Comme on connoissoit son attachement à ses dieux, dont il croyoit le secours fort nécessaire dans une expédition si critique, Ignace trembla pour son église, l'une des plus renommées de l'empire, et d'où le nom chrétien s'étoit communiqué à toutes les autres. Dès que l'empereur fût arrivé à Antioche,

le charitable pasteur prit la résolution de s'immoler lui-même pour épargner son troupeau. Il se persuadoit volontiers que le prince naturellement humain, en privant les chrétiens de leur chef, croiroit l'expiation ou la précaution suffisante, du reste useroit de clémence pour le peu de temps qu'il avoit à rester en Syrie. Dans cette pensée, il ne voulut ni s'éloigner, ni se cacher; et bientôt le bruit de son nom parvint à l'empereur, qui le fit comparoître en sa présence.

Dès qu'il l'aperçut: c'est donc vous, misérable, lui dit-il d'un ton assez peu convenable à la majesté de l'empire, et à sa propre douceur; c'est vous qui, tel qu'un mauvais démon, séduisez les citoyens, et les engagez à se perdre par la transgression de nos ordres. Ignace répondit en ces termes: Personne n'a encore donné le nom de démon à Théophore qui met les démons en fuite, à l'exemple de tous les vrais serviteurs de Dieu. Que si vous m'appelez mauvais démon, parce que je suis insupportable aux démons, je me ferai gloire de ce titre. Par la vertu de Jésus-Christ que je porte dans mon cœur, quoiqu'il soit au plus haut des cieux, nous dissipons en effet tous les prestiges de l'enfer. Et qui est ce Théophore, reprit Trajan? C'est, répondit Ignace à qui l'on donnoit souvent ce nom si conforme à la ferveur de sa foi et de sa charité, c'est celui qui a dans le cœur Jésus-Christ, vrai Fils de Dieu. Vous persuadez-vous, répliqua le prince, que nous ne ressentons pas aussi dans notre âme l'impression de ces grandes divinités qui nous rendent vainqueurs de nos ennemis? C'est une erreur pernicieuse, dit le saint, de prendre pour des dieux les démons qu'ont divinisés les Grecs. Il n'en est qu'un seul, qui a créé le ciel et la terre, et dont Jésus-Christ est le Fils unique. Par ce Fils de Dieu, dit Trajan, n'entendez-vous pas ce Jésus crucifié à Jérusalem par sentence de Ponce-Pilate? Lui-même, dit Ignace; mais il a crucifié avec lui le péché, et le démon auteur du péché. Trajan dit: Vous faites donc gloire de porter le crucifié dans votre cœur. Je m'estime heureux, répondit Ignace, d'être compté parmi les hommes dont il est écrit dans les livres divins: *J'habiterai au milieu d'eux, et me reposerai dans leur cœur.*

L'empereur ne pouvoit être mieux convaincu de la croyance

et de la persévérance de l'accusé. Il parut néanmoins, par la longueur de son colloque avec lui, que la liberté du docteur des chrétiens n'offensoit pas le prince philosophe[1]. Mais il falloit a cette affaire un dénouement où le souverain ne parût pas avoir fait une fausse démarche. Trajan ne le trouva que dans le pouvoir suprême, et finit par prononcer cette sentence : *Nous ordonnons qu'Ignace qui se vante de porter en lui le crucifié, soit mis aux fers et conduit à la grande Rome, pour y être donné en spectacle au peuple et en proie aux bêtes.* C'étoit la coutume d'envoyer ainsi à la capitale les criminels les plus fameux des provinces; et les chrétiens faisant déjà une très-grande sensation dans l'empire, on dut regarder comme un personnage de conséquence le chef qu'ils avoient dans la capitale de l'Orient. Dès qu'Ignace eut entendu son arrêt, il s'écria : Je vous rends grâces, ô Dieu d'amour! de ce que vous m'accordez la même faveur qu'à vos saints apôtres, en m'admettant au partage de leurs souffrances. Il fit une courte prière pour l'Eglise, et présenta ses mains aux gardes qui l'enchaînèrent.

On le conduisit à Séleucie, où il devoit être embarqué, et de là à Smyrne, par une navigation très-lente et très-pénible, le long des côtes de l'Asie-Mineure. Le reste de la route et toutes les autres circonstances du voyage furent si fâcheuses, qu'on regarda les préludes de ce sacrifice comme une épreuve plus rude que sa consommation. Il semble que les puissances des ténèbres se plaisoient à tirer les premiers pasteurs du sein de leurs frères et de leurs enfants en Jésus-Christ, pour les priver les uns et les autres des grands avantages qu'ils pouvoient retirer de leurs secours mutuels. Ignace fut commis à la garde de dix soldats, dont la brutalité les lui faisoit envisager, malgré sa patience héroïque, comme autant de léopards. Ce qui n'empêcha pas trois de ses disciples, Réus, Agathopode de Syrie, et Philon, diacre de Cilicie, de l'accompagner. Plusieurs autres fidèles orientaux, prenant le plus court chemin, l'allèrent attendre à Rome. On croit Agathopode et Philon auteurs des actes de son martyre.

[1] Act. Ignat.

Il eut la consolation de retrouver à Smyrne saint Polycarpe, qui en étoit évêque, et qui avoit été comme lui, disciple de saint Jean. Les autres pasteurs, établis dans les églises voisines, vinrent avec empressement lui rendre leurs hommages, comme s'il eût été conduit au triomphe. Les plus connus sont Onésyme d'Ephèse, Damas de Magnésie, et Polybe de Tralles, qui vinrent, tant en leur nom qu'en celui des fidèles de toutes ces contrés. Nous l'apprenons par les trois excellentes lettres où le saint confesseur témoigne sa reconnoissance à ces peuples, et qui sont un monument des plus précieux de la sainte antiquité. Quoique les impressions de la grâce s'y rendent plus sensibles que les règles de la réthorique et de la grammaire, on y remarque cependant une élévation, une force et une beauté unique de génie. Mais tout y est plein d'un sens profond, qui a besoin de méditation pour être pénétré. C'est cette qualité du style, ainsi que l'emphase et la quantité des épithètes, la longueur des adresses et des titres, en un mot, toute la manière orientale, qui fait croire saint Ignace plutôt syrien que grec d'origine. Par-tout il témoigne une horreur extrême des doctrines particulières et des divisions. Il recommande sur toute chose le respect pour les écrits et les traditions apostoliques. La vénération due au caractère d'apôtre ou d'évêque, il en parle en termes si énergiques et si précis, qu'ils semblent dictés pour confondre les acéphales de tous les temps, c'est-à-dire, tous les sectaires sans épiscopat et sans vrai sacerdoce. Aussi quelques-uns d'entr'eux, des plus obscurs à la vérité et démentis par leurs savants, ont voulu révoquer en doute, dans ces derniers siècles, l'authenticité de ces épîtres si justement et si constamment révérées. Mais si l'esprit de parti et de prévention a produit cet effet dans quelques censures subalternes, les docteurs du premier ordre, dans tous les partis, ne trouvent rien de plus respectable, après les divines Ecritures, que les lettres écrites au nombre de sept, par le saint martyr, dans le cours de son voyage.

A Smyrne, où on le fit arrêter, il trouva quelques fidèles d'Ephèse qui alloient à Rome en droiture, et qui devoient y arriver avant lui. Il leur donna pour l'Eglise romaine cette lettre précieuse qu'on admire encore pour la noblesse des senti-

ments qu'elle respire, pour l'esprit de foi et de ferveur, l'humilité la plus profonde, et surtout pour l'amour ardent et en quelque sorte passionné du martyre. Il conjure les frères de Rome de ne point mettre d'obstacles à son bonheur; c'est ainsi qu'il regardoit sa mort. Il craint que, par argent, ou par sollicitation, ils ne viennent à gagner le peuple, ou que, par la vertu de leurs prières, ils ne dépouillent les bêtes de l'amphithéâtre de leur férocité naturelle, comme il étoit arrivé pour différents confesseurs. Puis, par une humilité qui met le sceau à toutes ses autres vertus, il se prémunit lui-même contre l'instabilité des volontés humaines, et leur dit : Si par hasard je vous marque moins de courage quand je serai au milieu de vous, n'écoutez nullement la voix de ma foiblesse. Conformez-vous invariablement à ce que je vous demande mûrement et par écrit. Et leur suggérant des motifs capables de les faire entrer dans ses vues; j'ai reconnu, ajoute-t-il, que tous les avantages de la vie n'en seroient pas pour moi. Tel est le fond de ma pensée et de mon inclination. Je ne m'en départirois que par un mouvement aveugle d'effroi et de lâcheté, que je désavoue d'avance. Plus j'y pense, plus je me persuade, et sans doute vous en conviendrez avec moi, qu'il vaut mieux mourir avec Jésus-Christ, que de régner sur tout l'univers.

Il partit de Smyrne, et relâcha sur les rives de l'Hellespont, au port de Troade. Là, il apprit l'heureux effet des prières qu'il avoit demandées à tous les fidèles, pour l'église d'Antioche. La dissension y avoit cessé, et avec elle la persécution causée par les faux-frères, plus que par la malignité des païens. Cette nouvelle le combla de joie. Rien ne troubla plus l'idée du parfait bonheur qu'il attachoit à sa mort prochaine : il en écrivit aux fidèles de Philadelphie et de Smyrne, qu'il pria en même temps d'envoyer quelques-uns de leurs frères à Antioche, pour la consolation de ses ouailles. C'étoit la coutume de faire ces sortes de députations, et elles s'exécutoient avec une affection et une promptitude qui faisoit l'admiration des infidèles, comme on l'apprend par les écrits de Lucien. L'épître aux Philadelphiens rend à leur évêque, l'un de ceux qui étoient venus voir Ignace sur sa route, un témoignage digne de l'idée que nous conservons de ces premiers prélats.

L'épître au saint évêque de Smyrne, car il y en eut une pour lui personnellement, outre celle qui fut adressée à son église; cette épître peint Polycarpe, disciple immédiat des apôtres, de couleurs encore plus avantageuses que ses collègues. Ignace met en lui sa principale confiance, non-seulement pour son église d'Antioche qu'il lui recommande instamment, mais pour toutes les églises de l'Asie, auxquelles il se croyoit redevable jusqu'à son dernier soupir. Il le conjure de leur écrire et les consoler à son défaut, parce qu'on l'oblige de partir précipitamment. On le fit en effet aussitôt sortir de Troade. On alla débarquer à Zaples de Macédoine, et l'on se rendit incontinent à Philippes.

Dans le peu de temps que le confesseur séjourna chez les Philippiens, il leur inspira une si haute estime de sa doctrine, qu'ils envoyèrent sur-le-champ vers Polycarpe, tant pour tirer copie de la lettre qu'il avoit reçue d'Ignace, que pour recueillir, par son moyen, toutes celles que cet illustre docteur pourroit avoir écrites. Ils ne doutoient point qu'en sa qualité d'ancien et constant ami du saint évêque d'Antioche, il n'eût communication, ou du moins connoissance de ses écrits. Telle étoit dans ces beaux temps la faim et la soif de la justice, si recommandée par le Sauveur. Polycarpe se trouva effectivement en état de remplir ces vœux; et c'est ainsi que cette partie inestimable de l'ancienne tradition est parvenue aux âges postérieurs. Les lettres de saint Ignace furent en si grande vénération, qu'on les lut long-temps dans les églises comme celles des apôtres.

Il y en avoit un bien plus grand nombre que les sept dont nous venons de parler; mais on ne peut regarder que celles-ci comme authentiques. Elles furent même altérées assez long-temps par l'infidélité ou la négligence des copistes. Enfin elles ont été rétablies dans toute leur pureté, d'une manière d'autant moins suspecte aux ennemis de l'Eglise, qu'elle doit ce bon office à deux docteurs protestants, quoiqu'elle en tire de si bonnes preuves en faveur de la perpétuité de sa foi sur le sacrement de l'ordre, et sur d'autres points également combattus par les sectes modernes. Usserius ayant découvert en Angleterre deux copies d'une ancienne traduction latine de ces épî-

tres, et Isaac Vossius, un manuscrit grec dans la bibliothèque de Florence, le texte original s'est trouvé parfaitement conforme aux versions britanniques, et en même temps aux citations faites de saint Ignace par les anciens.

De Philippes, on conduisit ce saint évêque par terre jusqu'à la ville de Duraze, située sur la mer Adriatique. Il s'y embarqua, gagna la mer de Toscane, et le vent secondant l'empressement du martyr, le rendit en fort peu de temps à l'embouchure du Tibre. C'étoit un contraste bien touchant que les dispositions d'Ignace et celles de ses compagnons de voyage, ainsi que de tous les fidèles. Ceux de Rome étant venus en foule au devant de lui, sur le premier bruit de son arrivée, ils lui témoignèrent une joie sensible de le voir parmi eux : mais bientôt ils ne continrent plus leurs gémissements et leurs larmes, en pensant qu'ils ne le recevoient que pour le perdre aussitôt. Le saint les consola et les encouragea, comme si ce n'eût pas été lui, mais eux-mêmes qui fussent en péril. Il en réprimanda même assez vivement quelques-uns, qui ne prenoient conseil que de leur tendresse, et proposoient de gagner le peuple idolâtre, afin qu'assemblé pour le spectacle, il cria de l'amphithéâtre, comme il étoit quelquefois arrivé, pour conserver la vie à ce vieillard vénérable. Il les conjura d'avoir pour lui une amitié moins terrestre et plus éclairée, de ne point lui ravir ainsi la félicité suprême au moment d'y atteindre. Il leur en dit beaucoup plus de vive voix qu'il ne leur en avoit écrit de Smyrne; et, sans leur laisser le temps de revenir de leur surprise, il se jette à genoux au milieu d'eux, prie pour la prospérité de l'Eglise et la fin de la persécution, pour la charité fraternelle, qu'il avoit des raisons si particulières de bien apprécier; puis se relevant promptement, il excite ses gardes, marche à grands pas, et gagne l'arène.

Il n'étoit pas entré, qu'il entendit les lions pousser d'horribles rugissements. La proximité du péril ne lui ôta rien de sa fermeté ni de son ardeur. Son visage et sa contenance annonçoient au contraire le contentement et la joie, mais une joie modeste et paisible. Sans braver la mort, il la méprisoit. Il ne l'attendit pas long-temps. En un moment les lions l'eurent dévoré; et il ne resta presque rien à recueillir de son corps. C'est

ce qu'il avoit demandé à Dieu, en se comparant dans la prière à un blé qui devoit être moulu sous la dent des bêtes féroces, pour devenir un pain digne d'être incorporé avec le Christ. On ne retrouva que ses plus gros os, qu'on reporta à son église. Ce martyre arriva l'an 107, le 20 décembre, jour où l'on célébroit la fête que les Romains appeloient *Sigillaria*, et pour laquelle le saint fut donné en spectacle. « Nous fûmes nous-mê» mes les spectateurs de cette mort héroïque, disent les écrivains » de ses actes; mais ce ne fut qu'en versant des torrents de lar» mes, et en suppliant le Seigneur durant toute la nuit de sou» tenir notre foiblesse. »

Héron succéda au saint martyr dans le siége d'Antioche, dont il étoit diacre, et qu'il occupa vingt ans. Au temps de son élection, saint Evariste, successeur du pape saint Clément, remplissoit encore la chaire de saint Pierre. Quelques écrivains ecclésiastiques attribuent à ce souverain pontife l'établissement des paroisses de Rome. Saint Alexandre le remplaça. A saint Alexandre succéda saint Sixte; et à saint Sixte, saint Télesphore, qui mourut martyr, suivant le témoignage exprès de saint Irénée. Cet ordre de successions est incertain : mais on ignore la durée de chacun de ces pontificats.

Dans l'église de Jérusalem on trouve une suite de six évêques en treize années, sans qu'on sache mieux les époques de ces épiscopats. Tant de changements de pasteurs en un si court espace de temps font connoître le caractère de la persécution de Trajan, dont l'humanité ou la politique, ménageant le sang du peuple, sévissoit avec d'autant plus de rigueur contre les chefs de ces assemblées religieuses, ou contre les premiers prélats. On rapporte à cette même persécution le martyre de saint Onésime, évêque d'Ephèse, et disciple de saint Paul.

Quoique l'Eglise eût alors souffert principalement dans les provinces orientales où se trouvoit l'empereur, les autres contrées ne laissèrent pas de fournir bien des martyrs. C'est à ces années qu'on rapporte la mort de saint Crescent, disciple des apôtres, et martyrisé à Vienne, dans les Gaules; de saint Zacharie, son successeur dans le même siége; et aux environs de Rome, celle de l'illustre vierge Domitille, que le respect du sang impérial, qui couloit dans ses veines, n'empêcha point le

peuple de faire mourir tumultuairement, en haine de la foi. Il est vraisemblable que saint Césaire, diacre célèbre de Taragone, fut martyrisé dans le même temps, aussi-bien que les saints Zozime et Ruffe, compagnons de saint Ignace, et dont il est parlé dans l'épître de saint Polycarpe aux Philippiens. On dit que saint Parmenas, l'un des sept premiers diacres institués par les apôtres, et qui vivoit encore sous Trajan, endura la mort à Philippes. Le soldat Zozime, fort exalté dans tous les martyrologes grecs et latins, fut condamné dans la province de Pisidie, par le président Domitien. Enfin Pline nous apprend dans ses lettres, qu'il fit lui-même plusieurs martyrs dans la Bythinie, tandis qu'il en étoit le gouverneur[1].

Mais ce fut en Syrie que le sang chrétien coula avec le plus d'abondance. Saint Barsimée, évêque d'Edesse, souffrit la mort, avec saint Barbèle et sainte Barbée, que le saint évêque avoit tous deux convertis. Sainte Eudoxie l'endura à Héliopolis en Phénicie. Les Grecs en racontent une infinité de merveilles, ainsi que de plusieurs autres martyrs de ce temps; entr'autres, d'une armée entière de chrétiens relégués en Arménie, pour n'avoir pas voulu sacrifier aux dieux de l'empire. Mais le zèle indiscret de ces auteurs a tellement mêlé la fable à la vérité, qu'il est souvent difficile d'en faire le discernement. Tout ce qu'on peut assurer en général, c'est que le faux zèle de Trajan immola dans les provinces orientales, une infinité d'innocentes victimes, avant que Tibérien gouverneur de la Palestine, eût fait ses remontrances à cet empereur. Il lui écrivit qu'il ne pouvoit plus suffire dans son gouvernement à imprimer la crainte de la mort aux adorateurs du Christ, pas même à condamner dans les formes ceux qui s'offroient d'eux-mêmes aux supplices.

Trop sage pour dépeupler ainsi ses provinces, le souverain fit d'abord ralentir, puis cesser tout-à-fait ces criantes vexations, autant néanmoins que le comportoit l'ordre autrefois donné aux gouverneurs de ne pas rechercher les chrétiens, et de se borner à punir ceux qui seroient dénoncés. Cette indulgence ne commença que sur la fin du règne de Trajan. Il avoit couru

[1] Lib. 10, ep. 97.

un de ces dangers singuliers et ménagés par une disposition marquée de la Providence, pour rappeler aux princes du siècle l'idée d'un premier moteur, qui tient dans sa main le sort des maîtres de l'univers et de l'univers même.

Comme il passoit l'hiver à Antioche, pour se reposer avec son armée au retour de ses expéditions glorieuses contre les Parthes, il survint un affreux tremblement de terre qui ne causa que peu de dommage aux villes voisines, mais qui renversa de fond en comble la capitale de Syrie. Il y avoit dans sa vaste enceinte un concours prodigieux, soit des gens de guerre qui partageoient la gloire du triomphateur de l'Asie, soit des députés des nations et des ambassadeurs des princes étrangers, soit enfin des curieux de toutes parts attirés par la magnificence des fêtes et des spectacles. Ainsi, dit Dion-Cassius, à peine y eut-il une province, ou seulement une place, dont les habitants n'eussent part à la funeste catastrophe qui changea si inopinément cette scène de plaisirs en un deuil universel.

D'abord l'horizon tout en feu, et des tourbillons de vent d'une violence sans exemple, causèrent les plus vives alarmes. Bientôt après un bruit effroyable retentit dans les entrailles de la terre, la mer se bouleversa, les vagues s'élevèrent avec une furie qui redoubloit à chaque instant. Le mont Casius, peu éloigné d'Antioche, fut si violemment ébranlé, qu'on n'attendoit que le moment de le voir renversé sur les habitations voisines. Les édifices les plus solides, agités en des sens contraires, se heurtèrent, se fendirent, s'écroulèrent, rentrèrent dans leurs fondements. Les eaux écumantes du fleuve blanchirent au loin; la terre, aux endroits où elle n'étoit pas chargée de bâtiments, parut s'élever et s'affaisser tour à tour comme les flancs d'un animal qui palpite en expirant. En un mot, le ciel, la mer et la terre, tout présenta un spectacle affreux. Bientôt la poudre et la fumée, changeant le jour en une nuit profonde, dérobèrent tout à la vue; et l'on ne put plus juger de l'horreur de la scène, que par les cris lamentables, ou plutôt par les hurlements des malheureuses victimes que la terre engloutissoit dans son sein entr'ouvert, ou de ceux qui, croyant trouver le salut dans la fuite, se précipitoient des plus hauts étages, et demeuroient ensevelis sous les ruines. Ceux qui furent assez heureux

pour éviter la mort, demeurèrent estropiés ou dangereusement blessés; et de tant de milliers d'habitants qu'il y avoit dans Antioche, on ne compta que deux personnes échappées saines et sauves.

Le consul Pédon, qui avoit eu la poitrine enfoncée, vomit quelque temps le sang à gros bouillons, et mourut peu après. Pour comble de malheur, les blessés et ceux qui comptoient avoir trouvé un asile sous des voûtes, ou en d'autres lieux qui leur paroissoient à l'abri du danger, y périrent de faim et de misère, par l'impossibilité où l'on fut de leur porter du secours, ce terrible fléau ayant duré fort long-temps, sans interruption, le jour ni la nuit. Les secousses apaisées, on commença à fouiller sous les débris, pour sauver ceux qui n'avoient été ni étouffés, ni écrasés. Entr'autres objets attendrissants, on trouva un petit enfant collé sur le sein de sa mère expirée, suçant encore sa mamelle, et disputant à la faim une vie échappée à tant d'autres périls. L'empereur regarda comme un prodige d'avoir pu, dans ce malheur général, se sauver par une fenêtre de son palais. Il avoit été blessé au bras, et il passa le reste du temps que durèrent les alarmes, ou sur la place de l'Hippodrome, en plein air, ou sous une mauvaise tente, dressée à la hâte, au milieu des cadavres et des ruines de cette ville infortunée, la troisième de son empire.

Tout, dans un désastre si terrible, porte le sceau de la vengeance divine. Les historiens, dans le peu d'écrits qui ont échappé au naufrage des temps, ne nous apprennent rien en particulier du sort des chrétiens d'Antioche. Mais on a tout lieu de présumer qu'ils furent instruits prophétiquement de ce péril, et qu'ils s'y dérobèrent par une sage retraite, à l'imitation de leurs frères de Jérusalem, retirés quelque temps auparavant à Pella. Au moins est-il constant qu'Héron, évêque d'Antioche, survécut à tant de morts, et qu'il gouvernoit encore son église plusieurs années après cet événement.

Sur la fin de l'empire de Trajan, l'erreur des millénaires commença à prendre faveur. Des hérétiques déclarés l'avoient mise au jour beaucoup plutôt; mais ils ne purent l'accréditer parmi de vertueux chrétiens. Papias, évêque d'Hiéraple en Phrygie, lui concilia une tout autre autorité, par son ouvrage

de l'Exposition des discours du Seigneur en cinq livres, où il la mêle avec une quantité de choses excellentes. C'étoit un homme d'une vertu rare, mais d'une simplicité encore plus extraordinaire, d'un esprit au-dessous du médiocre, au jugement d'Eusèbe, et de peu de sagacité et de discernement : ce qui lui fit confondre les paraboles et les sens mystiques des apôtres avec le sens littéral de l'Ecriture. Il marquoit un respect extrême pour les discours des anciens. S'il trouvoit quelqu'un qui les eût fréquentés, il l'interrogeoit avec empressement. Que disoit, lui demandoit-il, André, ou Pierre, ou Matthieu, ou le prêtre Jean, l'ancien disciple du Seigneur? Lui-même avoit été disciple de ce prêtre Jean, que l'on croit être Jean-Marc, le parent de saint Barnabé, dont il est question en plusieurs endroits des Actes des apôtres, et d'une manière bien plus honorable dans les épîtres de saint Paul. L'attachement de Papias à la tradition, sa piété, son grand âge, lui acquirent beaucoup de considération, et servirent à autoriser son erreur.

Saint Irénée, qui avoit été son disciple, cet illustre docteur adopta une si étrange opinion : non précisément par cette prévention respectueuse qu'on a quelquefois pour un maître que l'on surpasse en capacité; mais parce qu'il avoit cru voir, dans les écrits de saint Jean cette doctrine qui fut embrassée pour la même raison par plusieurs autres docteurs. Mais elle étoit bien différente dans les écrivains soumis à l'Eglise, et dans ses ennemis. Les catholiques abusés croyoient seulement qu'après la venue de l'Antechrist, il se feroit une première résurrection pour les seuls justes décédés, et que tous les hommes alors en vie bons ou méchants, seroient conservés sur la terre : les bons, pour obéir aux justes ressuscités, comme à leurs princes; les méchants, pour devenir les esclaves des bons; que la ville et le temple de Jérusalem seroient rétablis avec une magnificence convenable à ce nouveau règne. Ils appliquoient à cette ville la description allégorique que l'apôtre saint Jean fait dans l'Apocalypse de la Jérusalem céleste, et ils publioient que Jésus-Christ descendroit alors sur la terre pour y régner mille ans, durant lesquels les saints des deux Testaments vivroient avec lui dans un contentement parfait : première résurrection qui, se-

lon ces préceptes trop attachés à la lettre des divines Ecritures, devoit être comme un essai de l'immortalité, afin de s'accoutumer insensiblement à la vue de Dieu.

Les hérétiques prenoient la chose dans un sens beaucoup plus grossier, et qu'on ne peut regarder comme excusable dans aucun temps. Ils soutenoient avec opiniâtreté que les saints passeroient le même espace de mille ans en de continuels banquets et en toutes sortes de voluptés charnelles. En rejetant l'une et l'autre de ces imaginations, l'Eglise nous apprend qu'il est un choix à faire dans les traditions mêmes, et qu'il en est quelques-unes de particulières qu'on ne doit adopter, surtout quand elles sont contredites par d'autres, qu'après qu'elle leur a apposé le sceau de son approbation. Papias ne laisse pas d'être compté au nombre des saints. Il avoit erré par une simplicité que le temps et bien d'autres conjonctures rendoient excusable.

Trajan vivoit encore quand, sous la conduite d'un certain Andrias ou André, les Juifs, poussés tout à coup par un esprit de sédition et de frénésie, firent main-basse dans Alexandrie et dans les contrées voisines, sur tout ce qu'ils purent surprendre de Grecs et de Romains[1]. Ils ne se contentoient pas de les faire mourir; mais ils employoient ce que la cruauté a de plus odieux et de plus révoltant. Après le massacre, ils mangeoient les chairs de leurs ennemis, se couvroient de leurs peaux, et se ceignoient de leurs entrailles encore fumantes. Ils firent périr plus de deux cent mille personnes dans l'Egypte seulement. Dans l'île de Chypre, ils en immolèrent à peu près un pareil nombre, c'est-à-dire, qu'ils en exterminèrent presque tous les habitants, sous la conduite d'Artemon. Ils s'y rendirent si odieux, qu'on les chassa enfin de l'île, et qu'on porta une loi qui défendoit à toute personne de leur nation d'y aborder sous peine de la vie : ce qui fut exécuté dans toute sa rigueur contre ceux mêmes qui y étoient jetés par la tempête.

L'année suivante, dernière de Trajan, les Juifs livrèrent encore une bataille réglée, où ils demeurèrent vainqueurs. Les vaincus se réfugièrent à Alexandrie, dont ils restoient maîtres, et y massacrèrent tout ce qu'ils purent découvrir de Juifs. Il y

1 Epitom. Dion. ad Traj.

avoit aussi à Cyrène des Israélites rebelles, qui avoient compté sur leurs frères d'Alexandrie. La nouvelle de leur défaite, loin de les abattre, les rendit furieux. Ils reconnurent pour roi un certain Lucua, et, sous sa conduite, coururent le pays en désespérés, pillant ou brûlant tout ce qui se rencontroit sur leurs pas. Martius-Turbo eut ordre de marcher contre eux avec de la cavalerie, de l'infanterie et des forces navales. Leur résistance fut opiniâtre et longue : elle fit périr un nombre infini, non-seulement de ces forcenés, mais des Hébreux de toute l'Egypte, qui étoient accourus au secours de Lucua.

L'empereur, craignant de pareils troubles pour la Mésopotamie que les Juifs habitoient en grand nombre, donna ordre à Lucius-Quintus de les prévenir. Ce général les trouva déjà en défense, et leur livra une bataille, où il en resta une multitude incroyable. Ainsi, tandis que l'Eglise, par les tribulations auxquelles elle n'opposoit que la patience, devenoit de jour en jour plus florissante ; la synagogue, justifiant par ses révoltes la dureté du ciel, s'ensevelissoit elle-même sous ses ruines et son opprobre.

Trajan mourut peu après ces sanglantes victoires, dans la vingtième année de son règne, et la cent dix-septième de Jésus-Christ. Il eut pour successeur Adrien, son cousin-germain, et son fils adoptif, qui ne fut pas plus favorable aux séditieux enfants de Jacob. Cependant, comme tant de pertes, essuyées coup sur coup, les forçoient à être tranquilles, et qu'ils ne paroissoient plus à craindre aux Romains, la pitié, ou plutôt le mépris, succéda à la vengeance. Mais ils n'usèrent de ce relâche que pour ourdir de nouvelles trames, qui aboutirent bientôt, sous l'empire même d'Adrien, à la destruction presque entière de leur nation.

L'habitude où étoient les Romains de confondre avec ce peuple inquiet et indocile les chrétiens originaires de la Judée, fut la première cause de la persécution d'Adrien, que saint Jérôme dit avoir été violente. Toutefois Eusèbe ne compte pas ce prince au nombre des persécuteurs, sans doute parce qu'il ne porta point d'édit contre le christianisme, et ne fit que rallumer le feu mal éteint de la persécution de Trajan. Ce qui nous engage aussi à ne regarder les rigueurs impies de ces deux

règnes, que comme une seule et même persécution. L'aversion qu'avoit Adrien pour toute autre religion que celle des Romains et des Grecs, son amour pour la divination, pour l'astrologie judiciaire et pour la magie, l'indisposoient étrangement contre les adorateurs sincères du vrai Dieu, qu'il confondoit d'ailleurs avec les différentes sectes des gnostiques.

Il s'étoit depuis peu élevé, sous ce nom, un essaim de sophistes corrompus, qui autorisoient les vices les plus infâmes. Saturnin, Basilide, Carpocrate, avoient pris les leçons de Ménandre, disciple de Simon le magicien. Rien de plus affreux que les dogmes et la morale de ces sectaires, qui faisoient un mélange monstrueux des vérités de l'Evangile avec les chimères du paganisme. La noble simplicité de notre religion ne leur suffisoit pas : ils vouloient enchérir sur elle dans le goût des initiations des observances idolâtres; ce qui forma un fantôme de religion plus extravagant même que le paganisme. Ainsi privèrent-ils le christianisme de l'avantage que lui donnoit sur toutes les petitesses de la superstition, ce caractère de sagesse et de dignité qui en est si différent. Saturnin soutint le premier que le mariage étoit une conjonction impure et damnable. Basilide avança que le corps de Jésus-Christ n'étoit que fantastique, et n'avoit pas été véritablement crucifié. Carpocrate tint à peu près la même doctrine, regardant le Sauveur comme un pur homme distingué seulement par l'éminence de ses vertus.

Tous ces gnostiques ou illumines, car ils prenoient indifféremment ces deux noms qu'ils ont rendus également méprisables, tous, à l'envi les uns des autres, joignoient à leurs folles spéculations les plus abominables maximes de conduite. Ils posoient pour principe qu'il est inutile, et même défendu de résister à la concupiscence; qu'on en devoit tôt ou tard suivre les impressions, que la chair est l'ennemi à qui l'Evangile ordonne de céder dans le voyage de cette vie; qu'ainsi les œuvres de la chair ne sont pas seulement permises, mais recommandées. Ils avoient le jeûne en horreur, vivoient voluptueusement, passoient tout ce qu'ils pouvoient de leur temps dans la licence et la mollesse. Ils prioient nus, tous ensemble. Les

femmes étoient communes entr'eux : cet usage faisoit partie de l'hospitalité qu'ils exerçoient envers leurs frères. Ils donnoient de somptueux festins dans leurs assemblées de religion. Après les excès de bouche, l'un des ministres, à ce qu'on assure, jetoit un morceau de pain à un chien attaché aux chandeliers qui éclairoient l'assemblée; et la lumière étant éteinte, chacun assouvissoit ses désirs charnels, sans nulle distinction d'objet. Ils empêchoient néanmoins la génération autant qu'ils le pouvoient, faisant à cet effet une étude exécrable des pratiques les plus honteuses, où ils mêloient le sacrilége. Ils soutenoient expressément que toutes les actions sont indifférentes de leur nature, et qu'il n'y en a aucune de bonne ou de mauvaise en soi mais uniquement dans les préjugés des hommes. Ce que saint Epiphane rapporte de ces novateurs, ne trouveroit aucune croyance, si l'on ne savoit d'ailleurs quelle étoit la corruption de la doctrine des anciens philosophes; faits si bien confirmés par les exemples de ceux qui, prenant de même leur imagination ou leurs passions pour guides, au sein d'une religion si lumineuse, au moins quant à la morale, font consister dans les noms ou les préventions toute la différence des vices et des vertus. Or, ces premières hérésies n'étoient qu'un mélange informe de la philosophie mal conçue, avec la religion.

Carpocrate eut pour disciple un certain Prodicus, qui devint chef d'une secte nouvelle, appelée des adamites; parce qu'ils prétendoient imiter la vie d'Adam et d'Eve dans l'état d'innocence. Mais tout en se permettant les plus licencieuses privautés, ils ne laissoient pas de rejeter le mariage, qui suivant eux n'auroit jamais eu lieu, sans le péché du premier homme. Carpocrate laissa un fils, nommé Epiphane, qui ne passa point l'âge de dix-huit ans, et toutefois se rendit plus célèbre encore que son père. Après sa mort, il fut honoré comme un Dieu. On alla jusqu'à lui consacrer des temples dans l'île de Céphalonie, et l'on célébra sa fête par des sacrifices et des libations : car le culte des gnostiques étoit mêlé d'idolâtrie aussi-bien que de magie.

Mais personne ne contribua plus que Valentin à répandre la doctrine des sectes connues sous le nom de gnostiques[1]. Il

[1] Iren. l. 1. c. Tertul. in Val. c. 7 et seq.

avoit été fort attaché à la vraie foi, avoit marqué son zèle en Egypte, d'où on le croit natif, puis à Rome; et partout il s'étoit fait admirer par son esprit, son éloquence, et plusieurs autres qualités propres à l'épiscopat. Malheureusement il ambitionna cette dignité sainte : ce qui suffisoit dans cet heureux temps de ferveur, pour avoir l'exclusion. On ne sait avec certitude, ni quel siége il brigua, ni quel fut le digne ministre qu'on y jugea le plus propre. Certains auteurs prétendent qu'il s'agissoit de la chaire apostolique, et nomment saint Pie, ou saint Eleuthère, comme le pontife élu au lieu de Valentin. Ils s'appuient sur un passage de Tertullien, qui attache en termes formels la primauté de l'épiscopat à ce siége : ce qui fait voir que la primauté pontificale étoit reconnue d'une manière expresse dans les temps les plus antiques. Quoi qu'il en soit des autres circonstances qui concernent Valentin, on fit un évêque moins savant peut-être que ce compétiteur, mais beaucoup plus humble et mieux affermi dans la foi. De dépit, Valentin se mit à combattre la doctrine de l'Eglise, dont il se croyoit méprisé. Il avoit beaucoup étudié la philosophie grecque, et surtout celle de Platon, ainsi que tous les sophistes du même temps. Mêlant donc la science des idées, les mystères imaginaires des nombres, et la génération des dieux d'Hésiode avec l'Evangile de saint Jean, le seul qu'il révérât, il bâtit un système de religion tel qu'il pouvoit résulter de ce bizarre assemblage. Il y confondoit la notion des corps avec celle des esprits prenoit au pied de la lettre les termes les plus métaphoriques et des mots faisoit des personnes auxquelles il attribuoit des corps et même des sexes différents.

Les chimères de Valentin roulent principalement sur ses *éones*, qui ne sont autre chose que le nom des siècles, répété fort souvent dans les Livres saints, et que la langue grecque rend par le mot *aiones*. Ces aiones ou éones étoient pour notre visionnaire autant de personnes, tant pères et mères qu'enfants, qu'il distinguoit jusqu'au nombre de trente; ce qui formoit la plénitude invisible, ou le mystérieux *pléroma*, ainsi que l'on s'exprimoit dans la secte. Valentin prétendoit prouver toutes ces rêveries par les divines Ecritures. On voit cependant à travers ces profanes et ridicules emblèmes, que le novateur retenoit

la foi des premiers mystères. Par les éones de la profondeur et du silence, il entendoit la première personne de la Trinité, Dieu le Père; le Fils, par l'intelligence et la vérité; et le Saint-Esprit, par la vie et le discours. Il prétendoit même, suivant une découverte moderne, ou une conjecture que nous ne garantissons point[1], que l'intellect ou intelligence procédoit de la profondeur, comme étant son fils; et que de ces deux éones ensemble procédoit la vie; c'est-à-dire, que la seconde personne de la Trinité recevoit sa naissance éternelle de Dieu le Père, et en même temps le pouvoir de produire la troisième personne, conjointement avec lui, comme étant de la même nature; ce qui montreroit contre les Grecs modernes l'ancienneté de la foi universelle touchant la procession du Saint-Esprit, provenant du Fils aussi-bien que du Père. Mais toute la majesté de nos saints mystères se trouvoit dégradée par cette étrange manière de les énoncer : la vérité même y prenoit l'air de la mythologie et des superstitions païennes.

Les dogmes qui influent directement sur les mœurs n'étoient pas moins corrompus. Valentin établissoit formellement l'inamissibilité de la justice : dogme aussi digne de son premier auteur que de ses restaurateurs. Il en concluoit qu'en vertu de la seule adoption divine, on pouvoit se sauver, même en reniant sa foi à l'extérieur, et qu'on ne devoit pas la confesser au péril de sa vie. Mais nous ne prétendons pas exposer ici toutes les absurdes impiétés de cette secte. L'on en a bien assez vu pour concevoir à quel point d'extravagance peut se porter l'esprit humain, lorsqu'il abandonne la règle prescrite pour l'interprétation des Ecritures. Toutefois ces absurdités avoient un nombre prodigieux de partisans, qui se subdivisèrent bientôt en une multitude de partis divers et souvent opposés : les uns voués aux observances les plus superstitieuses; les autres, par l'excès diamétralement contraire, rejetant toute cérémonie et tout culte extérieur. Entre ces derniers, quelques-uns nommés Séthiens, se montroient pénétrés d'un respect suprême pour Seth, fils d'Adam, dont ils faisoient le Rédempteur. Les Caïnites affectoient d'honorer Caïn, et tous les méchants condamnés par les

[1] Faid. Anc. Hérés.

divines Ecritures. D'autres enfin adoroient un serpent, qu'ils prenoient pour le Sauveur : et, selon l'étymologie grecque du nom de serpent, ils se nommoient ophites.

Des génies supérieurs donnoient dans ces écarts. Tatien, disciple de l'illustre docteur saint Justin, et célèbre lui-même par un fort bon traité contre les gentils, tomba dans l'hérésie de Valentin, qu'il s'efforça de répandre en différentes contrées de l'Asie-Mineure et de la Syrie. Il fut chef des sectaires, qu'on nomma encratiques ou continents, pour l'abstinence outrée qu'ils affectoient. Ils n'usoient jamais de viandes ni de vin, pas même dans la consécration de l'eucharistie, où ils n'employoient que l'eau pour le calice. Comme les adamites, ils traitoient le mariage de débauche et de corruption.

Cassien ajouta aux erreurs de Tatien, et acquit un nouveau om à ces sectaires, qu'on appela docètes ou apparents, parce qu'ils soutinrent avec lui que le corps du Sauveur n'avoit été qu'apparent ou fantastique. Ce furent ces étranges visionnaires qui avancèrent les premiers que le fruit défendu dans le paradis terrestre n'étoit autre chose que le mariage.

La malignité des païens leur faisant confondre les vrais fidèles avec tant de vicieux hérétiques, ils ne conçurent pour tous les chrétiens en général que du mépris et de l'horreur. De là les calomnies dont on les chargea si souvent, à l'occasion de leurs agapes et de leurs assemblées religieuses. A ce que nous venons de rapporter touchant les gnostiques, on ajoutoit, et les Juifs étoient les principaux auteurs de cette nouvelle imposture, que quand les chrétiens vouloient initier un prosélyte à leurs mystères, ils étendoient sur une table un enfant couvert de farine, et tellement disposé, que l'initié comptant couper un pain, égorgeoit l'enfant ; qu'à l'instant ils achevoient tous ensemble de mettre en pièces cette innocente victime, que chacun en mangeoit un morceau, et s'abreuvoit de son sang ; que par cet artifice le prosélyte, se voyant malgré lui coupable d'homicide, se trouvoit intéressé à garder le secret. Le vulgaire ne doutoit point de la vérité de ces imputations, et les hommes qui auroient dû se montrer supérieurs à la crédulité populaire, avoient leurs raisons pour n'être pas plus équitables envers les fidèles.

Celse, fameux philosophe, les attaqua violemment dans se

prétendus discours de vérité. Cet ouvrage, qui met d'abord les chrétiens aux prises avec les Juifs, les tourne après cela les uns et les autres en ridicule, les rend également odieux et méprisables. A mesure que les adorateurs du crucifié, dit le satyrique philosophe, se sont multipliés dans le monde, il s'est formé parmi eux une infinité de partis : chacun de ces esprits inquiets s'est efforcé de l'emporter sur ses rivaux et de les détruire; et les chrétiens aujourd'hui n'ont plus que le nom de commun entr'eux. La simplicité et l'innocence ne pouvoient que succomber sous tant d'attaques artificieuses. L'empereur céda au cri public, et l'on tourmenta les fidèles en mille manières, dans toute l'étendue de l'empire, principalement dans les provinces occidentales, plus voisines du centre de l'autorité et de la tyrannie.

On y compte une infinité de martyrs du temps d'Adrien, quoiqu'on ne puisse faire fond, pour la particularité des événements, que sur un petit nombre de leurs actes. Ce fut alors, selon quelques auteurs, que fut immolé saint Eustache, avec sa femme et ses enfants. D'autres placent sous Trajan cet éclatant martyre. Les actes en sont remplis de merveilles : mais leur antiquité ne paroît pas remonter au-delà du huitième siècle. Sainte Sophie, dont le nom est devenu si fameux en Orient, fut martyrisée à Rome avec ses trois filles. Saint Eleuthère, évêque, et sa mère sainte Antie, moururent de même dans la capitale de l'empire, avec une multitude de généreux fidèles. On en compte aussi un grand nombre qui souffrirent en Lombardie, où saint Faustin et saint Jovite se rendirent des plus célèbres. Saint Prime mourut à Trieste; les saints Antiope et Crispule, en Sardaigne. Les Grecs nous ont encore transmis les noms des martyrs sainte Zoé et saint Hespère, son mari, ainsi que de leurs enfants Cyriaque et Théodule.

Nous avons des mémoires plus circonstanciés du sacrifice de sainte Symphorose, immolée avec ses sept fils. Elle étoit veuve d'un tribun nommé Gétule, déjà honoré de la couronne du martyre. L'empereur venoit de bâtir un palais à Tivoli, où demeuroit Symphorose. Il voulut en faire la dédicace, suivant les superstitions du temps, et commença par consulter les oracles que rendoient les idoles du lieu. Soit par le ministère

des démons avides du sang chrétien, soit par l'artifice de quelque prêtre ennemi de la vertueuse Symphorose, ils répondirent que les dieux ne pouvoient se rendre propices, tandis qu'elle et ses fils refuseroient de sacrifier.

Adrien la fit arrêter avec eux, et s'efforça d'abord de la persuader. Ce fut pour ne pas consentir à ce que vous exigez, lui répondit l'illustre veuve, que mon mari Gétule et son frère Amance, tous deux vos tribuns, ont enduré mille tourments, et enfin la mort. C'est là un opprobre aux yeux du monde : mais il leur a procuré, dans la société des immortels, une gloire et une félicité qui ne finiront jamais. Tous mes vœux tendent à la partager. Choisis, reprit brusquement l'empereur, ou de sacrifier avec tes fils aux dieux de l'empire, ou de leur être toi-même sacrifiée. Seigneur, dit Symphorose, ma résolution n'est pas de nature à être ébranlée par des menaces. J'y ai mûrement pensé : je n'aspire qu'au bonheur de rejoindre mon époux. Adrien la fit conduire au temple d'Hercule, où elle fut cruellement souffletée, ensuite pendue par les cheveux. Comme elle n'en marqua que plus de courage, on lui attacha une grosse pierre au cou, et on la précipita dans la rivière. Son frère Eugène, un des principaux seigneurs de Tivoli, fit enlever son corps qu'il inhuma près de la même ville.

Le lendemain on amena les sept frères, tous ensemble, au tribunal de l'empereur. Il les sollicita long-temps de sacrifier, mais sans succès. Il les fit attacher à sept poteaux, qu'on avoit plantés autour du temple; et après qu'on leur eut étendu violemment les membres avec des poulies, on les poignarda avec une cruauté barbare, Justin plus cruellement encore que les autres. Eugène fut fendu par le milieu du corps. [illegible] les fit prendre ensuite et jeter tous sept dans une fosse profonde, qui devint célèbre sous le nom du tombeau des sept Biothanates, c'est-à-dire, mis à mort d'une manière violente. Quand la persécution vint à cesser, on transféra ces martyrs avec de grands honneurs sur le chemin qui conduit de Tivoli à Rome, et on les déposa à huit milles de cette dernière ville.

Le nom des martyrs Sabine et Sérapie n'est pas moins glorieux que ceux de cette héroïque famille. Sabine étoit une

veuve avancée en âge, dont le mari avoit tenu un rang distingué dans la capitale de l'empire dès le temps de Vespasien. Sérapie, vierge chrétienne, originaire d'Antioche, que Sabine avoit chez elle sous le règne d'Adrien, eut, quoique fort jeune, assez d'ascendant sur l'esprit de cette illustre romaine, pour l'engager à embrasser le christianisme. La vierge zélée fut le premier objet de l'inhumanité de Bérille, préfet de la province d'Ombrie, où les deux saintes s'étoient retirées. On décapita Sérapie, après toutes sortes d'indignités et de cruautés. Pendant quelque temps, on marqua des égards pour le rang de Sabine. Mais elle fut emprisonnée à son tour, et décapitée sous le successeur de Bérille.

Tant de poursuites de tous les genres obligèrent les fidèles à prendre le soin de se justifier. La première apologie qui parut en leur faveur, fut celle de saint Quadrat. Il avoit été disciple des apôtres; et il étoit du nombre de ceux que l'antiquité nomme évangélistes, parce qu'ils portoient l'Evangile de contrée en contrée, et qu'après avoir établi la foi dans un lieu, ils y instituoient des pasteurs ordinaires, et passoient aussitôt à de nouvelles missions. L'empereur Adrien, en visitant les provinces de l'empire, se trouva dans la Grèce en même temps que Quadrat. Cet homme vraiment apostolique, et doué du don d'écrire aussi-bien que d'évangéliser, crut ne pouvoir faire un meilleur usage de ses talents, qu'en s'efforçant d'épargner aux chrétiens nouvellement formés, des épreuves toujours censées dangereuses. Il présenta lui-même à l'empereur une apologie, qu'on dit avoir été fort touchante. Par le peu qui nous en reste, nous voyons qu'il insistoit beaucoup sur les miracles de Jésus-Christ, moins pour établir des faits qu'on révoquoit rarement en doute, que pour faire distinguer ces divines merveilles, des prestiges de la magie, dans un temps où l'on n'avoit rien de plus plausible à reprocher à nos saints Thaumaturges. Les malades guéris par Jésus, dit l'apologiste, et les morts ressuscités n'ont pas seulement paru tels dans une assemblée d'appareil et de peu de durée; mais ils sont demeurés dans le même état de vigueur, long-temps après la mort et la résurrection de leur adorable médecin. Quelques-uns d'eux sont parvenus pleins de vie jusqu'à nos jours. Dans toute

la suite de cette pièce, fort exaltée par les anciens, on admiroit la solidité et la beauté du génie de Quadrat.

Un autre orateur, Athénien de nation, nommé Aristide, qui faisoit tout à la fois profession de la philosophie et du christianisme, présenta une seconde apologie, encore plus éloquente et beaucoup plus remplie d'érudition que la première, si nous en croyons ceux qui l'avoient lue : car il n'en est rien du tout parvenu jusqu'à nos jours.

Serenius-Granianus, proconsul d'Asie, avoit auparavant et assez librement remontré à l'empereur le peu d'équité et de politique qu'il avoit à condamner les chrétiens en si grand nombre, sur les cris d'un peuple échauffé, le plus souvent sans aucune forme légale, et sans autre crime que leur nom. Adrien se laissa fléchir par ces remontrances; loin de s'en tenir offensé, il écrivit à Minutius-Fundanus, successeur de Granianus, et statua deux choses : l'une, qu'on ne procéderoit plus désormais contre les adorateurs du Christ, autrement que par des accusations articulées en bonne forme, et non sur des clameurs ou des plaintes vagues; l'autre, que l'accusateur, suivant le droit commun, seroit tenu de le convaincre de quelque forfait contre les lois ordinaires, sous peine d'être châtié lui-même en qualité de calomniateur [1]. Il est à croire que ces ordres furent envoyés aux autres provinces, puisque la persécution se ralentit de toute part depuis cette époque.

Ce ne fut plus un crime précisément d'être chrétien, quoique la religion chrétienne, comme étrangère aux Romains, fût toujours en ce sens contraire à leurs lois. Autrement la constitution d'Adrien eût été parfaitement inutile. L'empereur étoit véritablement changé à cet égard. Les historiens de son temps assurent qu'il forma le dessein de mettre Jésus-Christ au nombre des dieux de l'empire, et qu'il fit construire différents temples dans cette intention. Mais s'il ne consomma point son entreprise, retenu, dit-on, par les oracles qui annonçoient que ce culte nouveau feroit tomber tous les autres cultes, il apprit du moins à discerner les adorateurs de Jésus-Christ, toujours tranquilles et soumis aux puissances, des Juifs indo-

[1] Eus. IV. 8 et 9.

ciles et de jour en jour plus séditieux. Un dernier incident, en achevant de lui faire sentir cette différence, consomma le malheur d'Israël, et rendit sa réprobation sensible à tout l'univers.

Depuis les sanglantes dispositions du dernier règne contre les enfants de Jacob, ils excitoient la compassion bien plus que la défiance et la crainte. Il n'étoit plus question de les affoiblir, mais seulement de veiller à ce qu'ils ne pussent se rétablir dans leur capitale, où ils sembloient ne pouvoir respirer que l'air contagieux de l'indépendance. Cependant l'empereur ne vouloit pas laisser Jérusalem en ruines, à cause de sa situation extraordinairement avantageuse, et de son ancienne renommée. Il envoya une colonie pour la réédifier; mais dans une forme de police et de religion, qui ne ressentît en rien le judaïsme. Il avoit changé jusqu'au nom de la ville, qu'il faisoit appeler Elia, du surnom de sa famille. On bâtit un temple à Jupiter, dans la place où avoit été l'ancien temple; et il étoit défendu, si l'on vouloit rester dans le pays, de se faire circoncire. Les enfants d'Israël ne purent se résoudre à devenir ainsi étrangers dans l'héritage de leurs pères. Ils se continrent néanmoins; et le temps nécessaire à l'exécution du plan d'Adrien, ils l'employèrent à pratiquer une quantité de souterrains et de retraites ignorées, pour se rassembler furtivement, et s'évader au besoin. Le gouvernement méprisa long-temps les bruits qui en coururent. On ne pouvoit se persuader que les Hébreux, réduits à la plus déplorable foiblesse, eussent la volonté non plus que la faculté de rien entreprendre. Bientôt on s'aperçut qu'en ce qui concerne la tranquillité publique, on ne sauroit porter trop loin les précautions et la défiance. La partie étoit liée non-seulement entre les Juifs qui restoient dans la province, mais avec ceux de toutes les régions. Partout ils causèrent des embarras et des désordres infinis. Il fallut envoyer des renforts nombreux à Tinnius-Rufus, gouverneur de la Judée, qui avec tant de forces nouvelles ne se trouva point encore en état de se commettre en rase campagne avec ces furieux. Un déluge de peuples avides, tant voisins que barbares éloignés, se confondirent avec eux, dans l'espérance du pillage, en sorte que cette guerre bouleversa tout

l'Orient. Rufus les attaqua par pelotons. Il prenoit si bien son temps contre les attroupements tumultueux et incapables de discipline, qu'il ne manquoit pas de les battre. Il traitoit avec la dernière rigueur tous ceux qui tomboient entre ses mains. Il en fit mourir un nombre infini, sans épargner les femmes ni les enfants : caractère spécial des calamités de cette nation, depuis que tous, sans exception, avoient pris sur eux la malédiction attachée à leur déicide. Toutes leurs terres furent confisquées au profit du peuple romain; et Israël se vit, suivant l'expression littérale des divins oracles, sans vignes et sans moissons, comme sans temple et sans pontife.

Ils n'avoient à leur tête qu'un brigand, nommé Barcochéba, sorti de la plus vile populace, et méprisable par tous les endroits[1]. Mais, dans le vertige universel, le nom seul de l'aventurier suffit pour lui donner l'autorité la plus absolue. Comme ce nom signifie en syriaque *fils de l'étoile*, il se disoit le fils de cette étoile de Jacob dont il est fait mention dans la prophétie de Balaam; c'est-à-dire, qu'il se donnoit pour le conducteur qui devoit faire triompher les enfants d'Israël et tous les gentils, ou pour le Messie, tel qu'ils se le figuroient. Ce premier antechrist prétendit grossir sa faction, en offrant d'abord aux chrétiens la faveur de devenir ses sujets; mais ceux-ci s'étant refusés à ses offres, il ne cessa plus de les poursuivre avec une atroce barbarie.

Cependant Adrien avoit extrêmement à cœur la fin de cette guerre. Ne regardant pas encore Rufus comme un général capable de la terminer, il envoya de nouvelles troupes, sous la conduite de Jules-Sévère, qu'on fit passer en diligence des Iles Britanniques à l'autre extrémité de l'empire, et dont le rare mérite parut tout entier nécessaire pour cette expédition. Sévère, ainsi que son prédécesseur, ne voulut point engager d'action générale. Selon le plan de Rufus, qu'il étoit plus en état de remplir, ayant plus de forces, il forma beaucoup de détachements qui prenoient les rebelles par autant d'endroits, les resserroient et leur coupoient les vivres. Par cette méthode peu éclatante, mais d'autant plus sage et plus efficace,

[1] Dion. in Adr. Spart. in Adr.

il réussit à les ruiner entièrement. Cinquante forteresses considérables, et près de mille places de moindre importance furent détruites. Cinq cent quatre-vingt mille hommes tombèrent sous le tranchant des armes. Le nombre de ceux qui périrent par la faim, par le feu, par toutes sortes d'accidents et de misères, ne peut s'évaluer. On mit dans les chaînes, on vendit comme des bêtes de somme, et à pareil prix, ceux que les marchands daignèrent acheter : car on méprisoit et l'on haïssoit ces misérables, au point de ne les vouloir pas même pour esclaves. Cette vente se fit dans la vallée de Mambré, au lieu même qu'avoit habité Abraham, le père et la souche de tout Israël, et où l'on tenoit annuellement la foire du Térébinthe, pour la vente des animaux. On y montroit encore un de ces arbres, d'une grosseur extraordinaire, et que les habitants du canton disoient avoir subsisté du temps d'Abraham.

Ainsi cette malheureuse nation, tombée dans un aveuglement qui tenoit de la stupidité, trouva la consommation de sa ruine, avec les circonstances les plus humiliantes, au lieu même qui lui avoit servi de berceau. Les Juifs qui ne purent être vendus furent transportés en Egypte, et la Judée demeura presque déserte. Ce peuple se trouva dès lors comme anéanti dans sa patrie. Jamais les Hébreux ne se rassemblèrent depuis en corps de nation. Ils se dispersèrent parmi tous les autres peuples, sans se confondre avec aucun d'eux, et sans y acquérir aucun droit d'indépendance ou de vraie liberté, sans propriétés même et sans lois, sans autel, sans sacrifice, portant partout, avec le spectacle unique d'un peuple qui n'a plus aucune forme de peuple, le signe frappant de leur réprobation et de la substitution des gentils en leur place.

Cependant Adrien rétablit encore la capitale de la Judée ; mais il défendit aux Israélites, sous peine de la vie, d'y mettre le pied ; et l'on usa de la plus grande vigilance pour tenir la main à l'exécution. Il falloit que tous les habitants fussent gentils, au moins d'origine. Par cette disposition du prince, ou plutôt de la Providence, qui fait souvent servir la politique des rois à des usages tout différents de ce qu'ils se proposent, l'église de Jérusalem se trouva tout à coup purgée du levain de division qui l'avoit tant de fois troublée pendant la vie et depuis

la mort des apôtres ; c'est-à-dire, de cette inquiète et jalouse obstination des chrétiens judaïsants, beaucoup plus dangereuse que le judaïsme. Avant cela, cette église n'étoit guère composée que d'Israélites convertis, qui observoient toujours la circoncision et les cérémonies de la loi mosaïque. Chacun même de ces évêques avoit été scrupuleusement élu entre les fidèles circoncis. Mais depuis cette entière réduction de la Palestine, il n'y eut plus de chrétiens dans la ville sainte qui ne provinssent de parents gentils. On en ordonna Marc évêque, le premier de ce siége qui fût chrétien de la gentilité, et en tout le seizième depuis l'établissement du christianisme. Ainsi arriva, sur la fin de l'empire d'Adrien, l'an 137 de Jésus-Christ, et la ruine irréparable du corps de la nation Juive, et la pleine tranquillité de l'Eglise du côté de ces jaloux ennemis. Pour le désespoir éternel des Hébreux, les Romains placèrent un pourceau de marbre sur la porte d'Elia ou Jérusalem, du côté de Bethléem. On érigea aussi une statue de Vénus à l'endroit du Calvaire où Jésus étoit mort, et l'idole de Jupiter sur le tombeau d'où il étoit sorti plein de vie. Mais ce profane étalage, en donnant lieu de faire la comparaison des deux cultes, ne servit qu'à décrier l'idolâtrie, et à établir sur ses ruines avec plus d'éclat la majesté du culte chrétien.

LIVRE TROISIÈME.

DEPUIS LA DISSOLUTION DU CORPS DE LA NATION JUIVE, EN 137, JUSQU'A LA FIN DE LA CINQUIÈME PERSÉCUTION EN 211.

L'EMPEREUR Adrien survécut peu à ses terribles exploits contre les Juifs; et dès l'année qui suivit la réédification de Jérusalem sous le nom d'Elia, c'est-à-dire, l'an 138 de Jésus-Christ, il mourut âgé de soixante-deux ans, le 10 de juillet, en sa maison de Tivoli, où quelques années auparavant, il avoit si cruellement traité l'illustre martyre Symphorose, avec sa nombreuse et sainte famille. Il souffrit prodigieusement dans sa dernière maladie, qui ne paroissoit cependant qu'une hydropisie ordinaire. L'excès de ses souffrances lui aigrit le caractère. Il s'abandonna à une humeur atrabilaire, qui lui fit commettre les plus odieuses cruautés. Il fit mourir quantité de personnes de la première distinction, et de sa propre famille; et il en eût immolé un bien plus grand nombre, si le digne successeur qu'il s'étoit désigné, Arrius-Antonin, n'eût fait cacher la plupart de ceux qu'il condamnoit. Il voulut plusieurs fois attenter à sa propre vie, ou se faire tuer, pour mettre fin à ses souffrances, se plaignant avec des cris de désespoir de ne pouvoir disposer de sa propre personne, lui qui avoit droit de vie et de mort sur tant d'autres. Enfin il se mit à boire et à manger immodérément; et, dans l'état d'affoiblissement où il se trouvoit, il fut bientôt étouffé par l'excès de la nourriture. Antonin, son fils adoptif, surnommé le Pieux, fut sur-le-champ proclamé empereur avec applaudissement, et tâcha de faire oublier les vices et les travers dont l'auteur de son élévation avoit terni le mérite de beaucoup d'esprit, d'une pénétration extraordinaire et d'un grand nombre de talents.

Comme le nouvel empereur étoit doué de toutes les vertus

morales et religieuses qu'on honoroit dans ces temps-là, les peuples aveuglés par leurs préventions, imaginèrent que c'étoient là autant de titres pour persécuter les adorateurs du vrai Dieu. Ainsi vit-on recommencer, contre les chrétiens, les emportements calmés avec peine dans les dernières années du règne précédent. Mais Antonin étant vraiment philosophe, et ayant de l'Etre suprême une idée plus juste que la plupart des sages du paganisme, les erreurs publiques ne l'empêchèrent pas d'estimer la pureté du culte chrétien, et les éclatantes vertus qui en étoient le fruit.

Il ne blâmoit en eux que leur fermeté inébranlable, ou leur attachement exclusif à la religion qu'ils professoient sans nul respect humain; incapable, avec toute sa philosophie et ses connoissances, de pénétrer et d'apprécier convenablement la plus salutaire de toutes les vérités.

Saint Justin, philosophe aussi-bien que cet empereur, mais qui avoit eu le bonheur de passer de l'infidélité à la foi la plus sincère et la plus fervente présenta au prince, en faveur de la vraie religion, une apologie qu'Eusèbe dit avoir été composée à Rome. Ce philosophe chrétien, natif de Naples en Palestine, colonie romaine avec droit de bourgeoisie, avoit reçu une éducation distinguée, et il étoit versé dans toutes les sciences cultivées alors. Quoiqu'élevé dans les ténèbres du paganisme, il marqua toujours un amour ardent pour la vérité, qu'il cherchoit sans cesse et dans toutes les écoles. Après avoir essayé d'une multitude de sectes philosophiques, sans pouvoir rien trouver de propre à le fixer, il se livra à la lecture des prophètes; et voici comment il nous apprend lui-même, dans son dialogue avec le juif Triphon, les particularités de sa conversion. D'abord, dit-il, je me mis entre les mains d'un stoïcien. Mais voyant, après un certain cours de leçons, que je n'apprenois rien de l'Etre créateur, parce que ce maître n'en savoit rien lui-même, et qu'il estimoit peu ce genre d'étude, je le quittai pour m'attacher à un péripatéticien. Celui-ci m'eut à peine souffert quelques jours, qu'avec une avidité sordide, il me parla de présents et de rétribution. Cette vénalité d'âme me parut indigne d'un sage de profession, et me le fit laisser avec mépris. Je vis un pythagoricien qui avoit beaucoup de

célébrité, et plus encore de suffisance. Il me demanda si je savois la musique et les autres parties des mathématiques, qu'il regardoit comme un prélude nécessaire à dégager notre esprit des objets grossiers et terrestres, et à lui faciliter la perception des choses intellectuelles. J'ignorois ces arts, et ne pouvois les apprendre qu'avec beaucoup de temps; ce qui m'engagea à tenter si je ne réussirois pas mieux avec les platoniciens. L'un des principaux d'entr'eux s'étoit habitué dans mon voisinage. Je prenois un plaisir infini à ses leçons, et je crus m'apercevoir que j'y gagnois. Dans cette prévention, je cherchois la solitude pour méditer plus tranquillement. Un jour que j'étois dans un lieu écarté, sur le rivage de la mer, je me vis suivre par un vieillard de fort bonne mine. La douceur et la gravité, mêlées l'une avec l'autre dans son air et toutes ses démarches, me frappèrent extraordinairement. Je m'arrêtai pour le considérer avec plus d'attention, mais sans lui rien dire. Il m'en témoigna sa surprise. Bientôt la conversation devint intéressante. Il la fit tomber sur ce que j'avois tant à cœur d'apprendre. Mais, après avoir donné quelques éloges à mon émulation, il me reprocha d'aimer plus les spéculations que les œuvres, et me fit entendre que la science à laquelle j'aspirois étoit toute pratique. Je lui demandai respectueusement ce qu'il me convenoit de faire. Il faut, me répondit-il, méditer les livres des prophètes, les seuls véritables sages, et demander avec instance à l'Etre suprême, de vous ouvrir les portes de la lumière et les routes de la vérité.

Tant de candeur et de bonne volonté dans Justin fut suivi de l'accomplissement de ses désirs. L'étude des Livres saints lui eut bientôt fait connoître la folie du paganisme, qu'il mettoit en parallèle avec la sainteté de la religion des chrétiens. Les calomnies atroces dont on les noircissoit, reprend-il, cessèrent de faire impression sur moi, quand je remarquai, non sans admiration, le mépris qu'ils faisoient des douceurs de la vie, et de la vie elle-même. Quel est, me demandois-je, l'homme, ou intéressé, ou voluptueux, ou livré à toute autre passion, qui ne craignît la mort et ne s'estimât heureux de pouvoir, par un désaveu facile, sauver une vie qu'il regarderoit comme la base et le terme de sa félicité?

Justin, en changeant de religion, conserva le manteau de

philosophe, moins par attachement à cette profession indifférente en elle-même, que par son goût pour la modestie et la simplicité, pratiquée d'ailleurs en ce point par la plupart des maîtres en tout genre de sciences et de beaux arts. Il voyagea beaucoup en Orient, pour y répandre la doctrine salutaire dont il s'étoit rempli, et que la vivacité de son zèle ne lui permettoit plus de tenir renfermée dans son cœur. A Rome, où il espéroit faire plus de bien, il ouvrit comme une école de religion, pour quiconque vouloit conférer avec lui et s'instruire. Il enseignoit sans nulle crainte des hommes; et jamais il ne dissimula rien de la vérité, soit avec les Juifs, soit avec les gentils; car sa charité lui faisoit rechercher les uns et les autres.

En adressant son apologie à l'empereur, au sénat et au peuple romain, loin de se cacher, il fit connoître, avec son nom celui de son père, le lieu de sa naissance, et tout ce qui pouvoit le faire découvrir. Et soutenant cette noble fermeté dans la suite de l'apologie : Seigneur, dit-il en adressant la parole à Antonin et à ses successeurs présomptifs, Marc-Aurèle et Luce-Vère, on vous nomme de toute part pieux et philosophe, c'est-à-dire, amateurs de la vérité et de l'équité, votre conduite va montrer à l'univers, à quel point l'exercice de la vertu vous est cher; car nous venons demander justice, suivant les règles de la plus exacte raison, moins pour notre propre défense, que pour vos vrais intérêts. Quant à nous, on ne sauroit nous nuire véritablement, quoiqu'on nous ravisse la liberté ou la vie. Mais vous flétririez votre gloire; et tout maîtres du monde que vous êtes, vous seriez condamnés au tribunal de l'Eternel, si vous punissiez par passion ou par prévention. La forme légitime des jugements demande que les sujets accusés, ou suspects, rendent un compte exact de leurs actions, et que les souverains en ordonnent sur les règles invariables de la sagesse, non sur de frivoles présomptions, ni sur les caprices de la puissance arbitraire. C'est donc à nous d'exposer au plus grand jour, et notre manière de vivre, et notre doctrine; sinon pour éviter la mort, qui n'est qu'un bien pour le chrétien, au moins pour n'être pas complices d'une criminelle ignorance que nous aurions négligé d'éclairer.

Il expose ensuite fort au long la conduite ordinaire des

fidèles, la pureté angélique de leurs mœurs, et plus encore les règles de morale qui leur sont prescrites; enfin la sainteté, la simplicité et la dignité de leurs observances religieuses. On les accusoit d'athéisme : le saint orateur fait sentir que l'athéisme ne consiste point à refuser son encens à une multiplicité de génies mauvais ou fantastiques; qu'à l'égard de ces dieux imaginaires et de tous les vains simulacres, les chrétiens ne se défendoient point d'être athées : mais qu'envers le Dieu suprême, le seul grand, le seul véritable, l'Etre créateur et conservateur, éternel, indépendant, connu et célébré par les poëtes mêmes, les chrétiens sont les plus religieux de tous les hommes; qu'ils s'efforcent de l'honorer comme il mérite de l'être, et de la manière qu'il nous l'a enseigné par le moyen de son Fils, ou de son Verbe, éternel et tout-puissant comme lui, mais revêtu de notre chair et de notre humanité, pour nous instruire immédiatement et plus efficacement.

Ici, pour prouver aux païens l'existence d'une révélation, le saint emploie le témoignage des prophètes, des sibylles, ou des vers qui couroient sous leur nom, avec les autres preuves accommodées à la nature des choses ou à la circonstance des temps. Il s'étudie surtout à lever les préjugés de son siècle, qui formoient le plus grand obstacle aux progrès du christianisme. C'est pourquoi il ne craint pas d'entrer dans l'explication de nos cérémonies religieuses, de nos sacrements même, quoique régulièrement cela fût défendu. Il s'énonce très-clairement touchant la sainte eucharistie. C'étoit sur ce mystère ineffable, que les ennemis du christianisme avoient fabriqué leurs principales calomnies contre les chrétiens.

Ne vous laissez pas abuser, dit-il, en ouvrant une oreille imprudente à des contes absurdes. Voici au juste la manière dont nous admettons parmi nous ceux que vous appelez nos initiés. Après que l'admis a été lavé dans l'eau, en signe de la purification intérieure qui s'opère dans son âme par la céleste vertu, nous l'amenons au lieu où les frères se trouvent assemblés pour y prier en commun. La prière finie, nous nous saluons par le baiser de paix. Puis on présente à celui qui préside, du pain et une coupe où il y a du vin mêlé d'eau. Il l'offre au Père céleste, par le Fils et le Saint-Esprit; et les diacres distribuent

à chacun ce pain et ce vin, qu'on ne reçoit pas ainsi qu'une nourriture ordinaire. Mais comme il nous est connu que le Verbe de Dieu s'est revêtu de chair et de sang, nous savons aussi que la nourriture sanctifiée par les formules sacrées qu'il nous a transmises, devient la chair et le sang de ce même Christ, fait homme pour l'amour de nous. Car les apôtres nous apprennent dans leurs écrits, que Jésus-Christ leur ordonna d'en user comme il avoit fait, lorsqu'après avoir pris le pain en disant : *Ceci est mon corps*, et le vin en disant : *Ceci est mon sang*; il ajouta : *Faites la même chose en mémoire de moi.*

Mais à quoi bon tant de discours pour nous justifier? On ne croit pas sérieusement les imputations dont on nous noircit, et qu'on allègue pour nous opprimer. On souffre toutes les religions les plus insensées et les plus corrompues, tandis qu'on nous persécute opiniâtrément. Punit-on les adorateurs du bois, de la pierre, des chats, des rats, des crocodiles? Punit-on même les mauvais chrétiens, ceux qui ne le sont que de nom? Les partisans, par exemple, de Simon, de Ménandre, de Marcion? Ils anéantissent l'idée et le culte du premier Etre; on ne les accuse de mille abominations qu'avec trop de fondement; et vous les laissez tranquilles. Que vous fait la sainteté de notre doctrine? Voulez-vous être appelé, et vous convient-il de vous rendre les ministres des démons malfaisants qui ne peuvent nous souffrir? Si elle vous paroît absurde, laissez-la tomber d'elle-même; si elle est pure et sainte, si elle est divine et céleste, que ne risquez-vous point à la combattre? Princes et maîtres des peuples, ordonnez de notre sort, à présent que vous êtes instruits. Quoi que vous prescriviez, nous dirons paisiblement : Que la volonté de Dieu s'accomplisse. Ainsi nous le dicte ce respect, cet attachement sincère que notre religion nous impose pour nos maîtres légitimes. Mais nous devions préalablement vous déclarer, et cela au nom du maître qui du haut des cieux règne à jamais sur tous les maîtres de la terre, que vous n'échapperez point à la rigueur de ses arrêts, si vous persistez dans une injustice que l'on vous rend manifeste.

Un des plus anciens auteurs ecclésiastiques, Orose, nous

apprend que ce discours fit impression sur Antonin, et le rendit favorable au christianisme. L'apologie de Justin avoit été appuyée par les chrétiens d'Asie. Ils s'étoient plaints de leur côté à l'empereur, des traitements inouis que leur faisoient leurs concitoyens. Il y eut même quelques gouverneurs de provinces, moins inhumains que les autres, qui en écrivirent à ce bon prince. Il ne put résister à tant de justes sollicitations et il porta des édits pour qu'on cessât de persécuter les chrétiens. Il écrivit en leur faveur à plusieurs villes de la Grèce, spécialement à celles de Larisse, de Thessalonique et d'Athènes, et défendit en général à tous les Grecs d'exciter contre eux aucun trouble[1]. Pour satisfaire aux plaintes particulières des fidèles d'Asie, il envoya des ordres précis aux états de cette province. On verra avec plaisir l'éloge qu'un empereur, philosophe païen, fait de nos pères, dans ce précieux rescrit, conservé par saint Méliton et par Eusèbe[2].

Les infidèles, selon leur coutume et leurs anciens préjugés, rejetèrent sur les chrétiens les fléaux qui affligèrent l'empire sous le règne d'Antonin. Ce prince avertit ses sujets païens, à l'occasion des tremblements de terre qui ruinèrent quelques-unes de leurs villes, de se comparer à ceux qu'ils poursuivoient avec tant d'animosité. Quand ces malheurs arrivent, leur dit-il, vous perdez honteusement courage. Eux au contraire ne témoignent jamais plus de fermeté, ni plus de confiance en Dieu. Aussi semble-t-il que, hors le cas de ces calamités frappantes, vous ne connoissez pas seulement la divinité. Ce qui concerne la religion vous est indifférent, et vous ne vous souciez nullement du culte de l'Eternel. Parce que les chrétiens l'honorent, vous en concevez une indigne jalousie, qui vous les fait poursuivre jusqu'à la mort. N'appréhendez-vous pas que ce procédé ne rende encore plus durs ou plus fermes ceux que vous nommez athées, et qui ont moins d'attache à la vie, que d'ardeur à la sacrifier pour Dieu? Que si ces représentations ne suffisent point, je statue, en conformité et en confirmation des ordres de mon père Adrien, de glorieuse mémoire, que quiconque est accusé pour la seule cause

[1] Eus. IV, 16. — [2] Melit. ap. Eus. IV. 26.

de religion, sera renvoyé absous, quoiqu'effectivement chrétien, et que l'accusateur sera puni suivant les formes ordinaires.

Ce rescrit fut affiché à Ephèse, dans l'assemblée des états d'Asie, et ralentit la violence des persécutions, sans les arrêter entièrement : car on trouve encore beaucoup de martyrs depuis cette époque, et durant tout le cours du règne d'Antonin. Le calme de l'Eglise, dans ces temps d'orage et d'épreuve, dépendoit de tant de causes différentes, qu'il ne pouvoit être que local et passager.

Saint Télesphore, le septième pasteur de l'Eglise romaine fut certainement martyrisé sous cet empereur, après un pontificat de dix à onze ans. Saint Irénée le compte pour le premier martyr entre les papes, depuis saint Pierre. Ce qui rend extrêmement probable le sentiment des critiques, qui se persuadent que le titre de martyrs, accordé à quelques autres, par des auteurs qui ne sont pas du poids de ce Père, ne doit s'entendre que du martyre qu'ils étoient continuellement disposés à souffrir, ou des tourments qu'ils ont réellement endurés, sans terminer par là leur carrière. Saint Hygin succéda à saint Télesphore; et à saint Hygin, saint Pie, puis le pape saint Anicet.

Hégésippe vint à Rome sous ce dernier pontife, qui mourut l'an 168. Il y demeura durant tout le pontificat de saint Soter, et jusqu'à celui de saint Eleuthère, qui commença l'an 177. Hégésippe avoit passé du judaïsme à la foi chrétienne. Il écrivit en cinq livres ce qui étoit arrivé depuis la passion de Jésus-Christ jusqu'à son temps. On a perdu cet ouvrage, la première histoire ecclésiastique dont on fasse mention, et qui n'étoit qu'un recueil fort simple des traditions apostoliques, quoique l'auteur fût très-savant. Mais il s'étoit proposé pour modèle, la manière d'écrire des apôtres, aussi-bien que leur manière de vivre. Nous apprenons par les fragments qu'Eusèbe nous en a conservés, que saint Hégésippe, car l'Eglise l'honore de ce titre, avoit étudié, en de longs et fréquents voyages, la doctrine et les maximes des diverses églises. Il trouva la plus exacte conformité entre ces usages et ce que les apôtres avoient enseigné. Depuis ces premières colonnes de l'Eglise, dit-il, jusqu'à

notre temps, il n'est aucun siége épiscopal qui n'ait gardé avec une inviolable fidélité ce que les prophètes ont prescrit et ce que le Seigneur a prêché.

L'empereur Antonin le Pieux, après avoir donné la paix ou quelque relâche aux fidèles, mourut en 161, à l'âge de soixante et quatorze ans. Il avoit deux fils adoptifs, Marc-Aurèle, son neveu et son gendre, et Luce-Vère. Marc-Aurèle avoit quarante ans, avec la sagesse et l'expérience convenables à cet âge. L'estime particulière dont on étoit prévenu pour lui, le fit reconnoître seul empereur; mais il fit voir à quel point il la méritoit, en déclarant Vère son collègue. Ce fut pour la première fois que l'empire obéit à deux maîtres égaux. Le second ne régna que huit ans, au bout desquels il mourut, peu regretté par l'auteur même de son élévation, qui déjà trouvoit beaucoup de peine à réprimer les mauvaises inclinations de ce vicieux collègue.

Marc-Aurèle, l'un des plus grands empereurs et des philosophes les plus distingués qu'ait produit le paganisme, n'en étoit que plus attaché aux préjugés de religion dans lesquels on l'avoit élevé. Il n'étoit pas sorti de l'enfance, qu'Adrien l'avoit mis dans la compagnie des saliens consacrés à Mars. Il y passa par toutes les charges; et on lui fit un si grand mérite de son habileté à s'en acquitter, qu'il s'accoutuma lui-même à donner du prix et de la valeur à ses observances minutieuses. Il prétendoit tirer son origine du roi Numa, et se piquoit de lui ressembler par son attachement et son zèle pour l'ancienne religion des Romains. La philosophie stoïcienne qu'il professoit, étoit à la vérité la plus conforme de toutes à la saine raison, mais en même temps la plus attachée à son sens propre, et la plus inflexible par rapport à tout ce qu'elle jugeoit condamnable. Ce prince étoit encore animé contre le christianisme, par les impressions qu'il ne cessoit de prendre dans ses fréquents rapports avec toutes sortes de philosophes vertueux en propos, mais vains discoureurs, qui ne pouvoient souffrir la pureté des vertus évangéliques, supérieures à tous les efforts de leur ostentation. Ainsi sa clémence naturelle ne l'empêcha point de se montrer extrêmement dur, et même cruel, à l'égard des chrétiens. S'il ne rendit pas la persécution générale

par des édits en forme, il donna lieu à de tyranniques vexations en plusieurs provinces.

Quadrat, proconsul d'Asie, fit exposer aux bêtes, dans l'amphithéâtre de Smyrne, Germanicus et dix autres chrétiens. Leur courage confondit les idolâtres, et le peuple se mit à crier dans son dépit : Qu'on extermine tous les ennemis des dieux, en commençant par leur chef Polycarpe.

Disciple de l'apôtre saint Jean, et préposé au gouvernement de la florissante église de Smyrne, cet homme vraiment apostolique, ne se bornoit point à sa mission, pas même aux églises nombreuses de l'Asie, où il perpétuoit les enseignements et les usages qu'il tenoit presque immédiatement du Seigneur. Il avoit fait le voyage de Rome quelques années auparavant, quand il fut question du différend touchant le jour de la Pâque. Les progrès que fit Marcion dans cette capitale de l'univers, devenue aussi le premier siége de la religion, y rendirent la présence du saint docteur encore plus nécessaire que n'avoit fait l'intérêt de la discipline.

Cet hérésiarque étoit d'autant plus séduisant, qu'il prenoit une route opposée en apparence à tout ce qu'on avoit vu jusque-là de faux docteurs. Il affectoit la plus grande sévérité, obligeoit ses sectateurs à s'abstenir, par pénitence, du vin et de la viande, à faire des jeûnes fréquents et rigoureux, à se présenter d'eux-mêmes au martyre. Il ne recevoit aucun disciple, qu'il ne fît profession de continence, et condamnoit absolument le mariage; se fondant sur la doctrine des deux principes, qui fut plus développée dans la suite par les manichéens, mais qu'il enseigna le premier. Par cette affectation d'austérité, il vouloit faire oublier ce qui avoit donné lieu à sa honteuse défection. Fils d'un saint évêque, il s'étoit fait chasser de l'église, pour un péché d'incontinence. N'en ayant pu obtenir le pardon aussi vîte qu'il vouloit, il étoit allé jusqu'à Rome, où les trésors des satisfactions du Christ se dispensant avec plus d'abondance, il espéroit de trouver plus de facilité à la réconciliation. Mais on ne put qu'y approuver la conduite d'un évêque plus sensible à l'honneur de l'Eglise qu'aux impressions de la chair et du sang. Le dépit et le désespoir emportèrent le mauvais pénitent, qui menaça hautement de déchirer la religion pure où on le traitoit avec tant de rigueur.

D'abord il se fit disciple de Cerdon, de qui il emprunta les extravagants et sacriléges principes sur la nature et la division de la divinité, assez semblables à ceux de Valentin; puis il s'érigea lui-même en chef de parti. Entre ses disciples, le plus fameux fut Apelles, pareil en tout à son maître, engagé comme lui dans l'erreur par un péché d'incontinence dont il ne put soutenir la pénitence humiliante, et, comme lui, de pécheur aveuglé, devenu séducteur en chef. Ainsi que Marcion, il reconnoissoit deux dieux, l'un bon et l'autre mauvais : mais il n'en faisoit pas deux principes. Il prétendoit au contraire que le mauvais avoit été formé par le bon. Par rapport à Jésus-Christ, il enseignoit que ce divin réparateur n'avoit pas eu seulement l'apparence d'un corps, comme le soutenoit Marcion, ni une véritable chair, comme le dit l'Evangile; mais qu'en descendant des cieux, il s'étoit fait un corps céleste et aérien, et qu'en y remontant après sa résurrection, il avoit rendu à chaque ciel ce qu'il en avoit pris, de manière que l'esprit seul étoit retourné au sein de la divinité. Aussi nioit-il la résurrection de la chair; il n'admettoit au salut que les âmes seules, et leur attribuoit une différence de sexe; en sorte que les corps mêmes n'en avoient de déterminés que par les âmes qui les animoient. Il donnoit pour des révélations dignes du plus religieux respect, les rêveries d'une fille nommée Philumène, qui se disoit inspirée par un ange, et que l'on croit avoir été possédée. Malgré cette association suspecte, il évita ou cacha si bien tout ce qui en pouvoit résulter au préjudice de ses mœurs, que Rhodon, docteur catholique, qui confondit ses erreurs, le traite de vieillard vénérable par son âge et par sa manière de vivre. Ce docteur orthodoxe nomme encore Potius et Basilique, qui admettoient deux principes, à l'exemple de Marcion, et Syneros, qui en admettoit jusqu'à trois. Un jour que Rhodon poussoit plus vivement la dispute contre Apelles, ce malheureux vieillard, trouvant qu'il étoit trop tard pour changer, fut réduit à dire qu'il ne faut point examiner la religion; que chacun doit persister dans celle qu'il a une fois embrassée; et que tous ceux qui auront mis leur espérance en Jésus crucifié, et qui auront opéré le bien, seront sauvés.

Pour en revenir à Marcion, il ne mettoit que trop bien à

exécution ses menaces contre l'Eglise, quand saint Polycarpe se rendit à Rome. Ces docteurs si différents s'y étant un jour rencontrés face à face, l'hérétique demanda au saint s'il le connoissoit. Oui, lui répondit-il, je te connois pour le fils aîné de Satan [1]. Polycarpe avoit tant de zèle pour la foi de l'Eglise, que, quand il entendoit quelque propos contraire, il avoit coutume de se boucher les oreilles, en se retirant avec précipitation et en s'écriant : A quel temps, ô mon Dieu ! m'avez-vous réservé ? Valentin se trouvoit à Rome en même temps que Marcion ; et l'autorité du saint évêque de Smyrne ramena au sein de la catholicité une foule de personnes que ces deux sectaires avoient perverties. Ils feignirent même d'abjurer leurs erreurs, et furent reçus dans l'Eglise romaine, jusqu'à ce que, manifestant leur hypocrisie, ils s'en firent chasser sans retour.

On conçoit, par ce crédit et ces œuvres de saint Polycarpe, combien les fidèles étoient fondés à le regarder comme l'une des principales colonnes de la religion qu'ils haïssoient. Il quitta Rome dès que sa présence cessa d'y être nécessaire à l'Eglise universelle, et il se trouva à Smyrne lorsqu'on y amena plusieurs chrétiens du voisinage pour les tourmenter. Ils le furent si cruellement, qu'ils excitèrent d'abord la pitié d'un bon nombre d'idolâtres. On les flagella avec tant de barbarie qu'on découvroit tout le tissu de leurs veines et de leurs artères. Après quoi on les étendit nus et sanglants sur des coquilles pointues. Mais enfin la honte d'une atrocité dont chaque spectateur se rendoit complice, changea tous les autres sentiments en dépit et en fureur, et alors l'assemblée demanda unanimement la mort du chef des chrétiens.

Le proconsul Quadrat donna des ordres pour chercher Polycarpe ; mais les fidèles qui s'y attendoient, avoient fait retirer l'évêque à la campagne, presque malgré lui : car rien ne l'intéressoit plus dans le monde que le soin de son Eglise. Dieu lui fit connoître ce qui devoit lui arriver ; et trois jours avant qu'il fût pris, il dit aux disciples qui l'accompagnoient qu'il consommeroit son sacrifice par le feu. Un vendredi soir, des cavaliers armés qui le cherchoient, se saisirent d'un jeune

[1] Iren. III., 3.

homme instruit du lieu de sa retraite, et ils le forcèrent par les tortures à les y conduire. On y arriva fort tard. Le saint étoit déjà couché. Toutefois il fut encore éveillé à temps pour se retirer dans un autre endroit. Mais croyant au-dessous de lui de défendre ainsi le terrain, et que le Seigneur vouloit au contraire qu'il marquât un détachement exemplaire de la vie : Que la volonté de Dieu soit faite, dit-il en se levant pour aller au devant de ceux qui le poursuivoient. Ces émissaires, touchés de son âge vénérable et de la douceur avec laquelle il leur parla, se disoient avec étonnement : C'étoit bien la peine de venir en force et de tant courir pour arrêter ce bon vieillard. Il leur fit servir à souper ; et pendant qu'ils mangeoient il ne s'occupa que de la prière.

On le mit sur un âne pour le conduire à la ville. Chemin faisant, il rencontra un magistrat de Smyrne, nommé Hérode, qui le connoissant particulièrement, le prit dans son char, tâcha de l'engager à sacrifier, et à lui faire nommer l'empereur du nom sacré de Seigneur. Polycarpe fut quelque temps à délibérer, non sur la proposition de sacrifier, qu'il ne put ouïr sans horreur mais sur le genre d'honneur, qu'on lui vouloit faire rendre à César. Il répondit enfin : « Je ne saurois faire ce que vous me conseillez » ; voyant qu'on prenoit le nom de Seigneur dans le sens qui ne convient qu'à l'Etre suprême, non comme un hommage des sujets envers leurs princes, et dont les chrétiens ne s'étoient jamais départis. À cette réponse inattendue, le magistrat changea sa bienveillance en une dureté brutale, fit descendre l'évêque de sa voiture avec tant de précipitation que le saint se blessa à la jambe ; ce qui ne l'empêcha pas de suivre gaiement ses gardes qui le menèrent droit à l'amphithéâtre. Plusieurs témoins assurèrent depuis que, lorsqu'il entra, ils entendirent proférer ces mots par une voix céleste : Polycarpe, ne te démens pas.

Le proconsul à qui on le présenta lui dit du tribunal où il étoit assis, de ne pas se perdre imprudemment lui-même, dans un âge qui devoit avoir la sagesse en partage ; puis il lui ordonna de jurer par la fortune de César, et de crier avec la multitude : Qu'on ôte les impies, c'est-à-dire, les chrétiens, dont on prétendoit ainsi lui faire abjurer la doctrine. Le saint,

au contraire, regardant d'un œil sévère le peuple idolâtre, et le montrant de la main, s'écria, les yeux levés au ciel : Otez ces impies. Le proconsul irrité dit : Jure au plus tôt, et maudis ton Christ. Le saint répondit en souriant : Il y a quatre-vingt-six ans que je sers ce bon maître, et n'en reçois que des faveurs ; quelle odieuse ingratitude ne seroit-ce pas de le blasphémer avec vous ! Et pourquoi vous fatiguer plus long-temps par des soins inutiles? Vous feignez d'ignorer qui je suis. Je vous le déclare hautement : Je suis chrétien. Que si vous voulez savoir quelles sont les maximes des chrétiens, donnez-m'en le temps, et je vous épargnerai la honte d'opprimer des vertus que vous devez révérer. Le proconsul lui dit : Calme plutôt ce peuple, et le persuade. Le saint répliqua : Notre religion nous apprend à rendre sur terre aux puissances établies de Dieu les déférences et les services qui dépendent de nous. Quant à ce peuple, la fureur qui le met hors d'état de profiter de ce que je lui dirois, le rend indigne de m'entendre. Le proconsul, voulant faire montre de son pouvoir, le menaça des bêtes féroces et du feu : ce qui ne servit qu'à donner plus d'éclat à la gloire comme au courage du martyr.

Peu après, le crieur public dit par trois fois ; Polycarpe a confessé qu'il étoit chrétien. Toute la multitude, composée de païens et de Juifs, répondit en tumulte : C'est le père des chrétiens, l'ennemi de nos dieux, le suborneur de l'Asie ; qu'on le livre aux bêtes. Mais celui qui avoit la police de la religion, dont les spectacles faisoient partie, représentoit que cela ne se pouvoit, les jeux venant de finir. Ils s'écrièrent donc qu'il le falloit brûler vif. En même temps ils coururent chercher du bois et des sarments, dans les bains et sur les chantiers. Les Juifs, à leur ordinaire, marquèrent plus d'empressement que les idolâtres. En peu de moments le bûcher se trouva prêt. Polycarpe ôta sa ceinture et ses principaux vêtements. On le vouloit attacher, suivant l'usage, avec des chaînes et des crampons : il leur fit entendre que la précaution étoit inutile, et l'on se contenta de lui lier les mains derrière le dos. Dieu tout-puissant, s'écria-t-il en regardant le ciel, Père de Jésus-Christ, notre Seigneur, par qui nous avons reçu le don de votre connoissance et de votre amour, je vous rends grâce de

ce que vous m'avez fait arriver à ce jour et à cette heure fortunée, où je dois participer au calice d'amertume de votre Fils, et au sort de vos martyrs qui se laissent dépouiller d'une vie périssable pour ressusciter à la vie éternelle. Accomplissez aujourd'hui ce que vous avez préordonné, et que je sois admis avec eux au pied de votre trône. Il achevoit de parler, quand on alluma le bûcher. Les flammes formèrent comme une voûte autour de lui, sans le toucher, et il s'exhala du feu une odeur semblable à celle de l'encens et des plus doux parfums. Les spectateurs restoient dans l'admiration, en observant la différente manière de mourir des chrétiens et des malfaiteurs. Cependant on fit donner au martyr un coup d'épée au travers du corps; et le sang jaillit avec tant d'abondance, qu'il éteignit le feu qui l'entouroit.

Nous tenons toutes ces circonstances d'une lettre écrite par l'église de Smyrne à celle de Philadelphie en Phrygie. Elle ajoute que les infidèles ne permirent pas d'emporter le corps du saint; mais que le centenier chargé de présider à l'exécution le fit consumer après sa mort, de peur que les chrétiens ne l'adorassent au lieu de Jésus-Christ. Insensés qu'ils étoient, ajoute l'auteur de cette lettre, de ne pas concevoir, que si nous adorons Jésus-Christ, c'est uniquement parce qu'il est Fils de Dieu; et que nous donnons simplement aux martyrs des marques d'amour et de révérence, à cause de leur qualité d'imitateurs et d'amis de Jésus-Christ. Tel étoit dès lors le sentiment de l'Eglise sur les honneurs rendus aux martyrs et à leurs reliques, également éloigné de l'irrévérence et de la superstition. Le nom de saint Polycarpe doit être d'autant plus cher à l'Eglise de France, qu'elle lui est originairement redevable de la foi qu'il envoya prêcher dans les Gaules par saint Pothin, saint Irénée, et quelques autres de ses disciples.

Il nous reste une épître de cet illustre martyr, adressée aux chrétiens de Philippes, à laquelle saint Irénée rend témoignage dans son troisième livre contre les hérésies. Elle leur fut écrite, comme on l'a vu en son lieu, à l'occasion de saint Ignace d'Antioche, qui avoit passé chez eux en allant à Rome pour y consommer son martyre, et dont Polycarpe leur de-

mandoit des nouvelles, comme à des hôtes plus à portée d'en savoir. Mais ce récit n'occupe que la moindre partie de l'épître. A l'imitation des écrits des apôtres et de tous les grands hommes de ces temps sacrés, elle contient des instructions étendues pour tous les fidèles, parcourt tous les rangs et les états, pour apprendre à chacun ses devoirs; et à tous en général, elle inspire la plus grande horreur des doctrines nouvelles, et des hérétiques qui dogmatisoient alors. On eut tant de respect pour cette pièce touchante qu'elle se lisoit encore publiquement dans les églises d'Asie, trois cents ans après.

Un des plus célèbres martyres du même règne fut celui de sainte Félicité, immolée avec ses sept fils, comme autrefois sainte Symphorose. Plusieurs monuments portent qu'elle souffrit sous l'empire d'Antonin. Mais il faut observer que les anciens donnent souvent à Marc-Aurèle le nom d'Antonin qui l'avoit adopté. Félicité, dame de marque dans la ville de Rome, devint veuve, et consacra sa viduité au Seigneur, ne s'occupant que de sa sanctification et de celle de sa nombreuse famille. Cette conduite édifioit autant les fidèles qu'elle irritoit les prêtres du paganisme. Ceux-ci se soulevèrent contre les chrétiens, et persuadèrent à l'empereur que les dieux se trouvant offensés de la décadence de leur culte, il falloit, pour les fléchir et récupérer leurs anciennes faveurs, obliger les chrétiens célèbres, tels que Félicité, à leur offrir des sacrifices.

Le soin de cette affaire fut commis à Publius, préfet de la ville. Il employa sans succès la douceur et les menaces. L'esprit de Dieu, répondit la sainte, me rend supérieure à la séduction; vous ne me vaincrez pas tandis que je respirerai; et si vous m'ôtez la vie, la victoire que je remporterai en mourant, me sera encore plus avantageuse. Le lendemain le préfet parut sur son tribunal, dans la place de Mars. Il fit amener Félicité avec ses enfants, et lui dit en leur présence d'avoir au moins pitié d'eux, si sa propre vie lui étoit indifférente. Elle répondit : La compassion à laquelle vous me portez seroit la cruauté la plus pernicieuse. Puis se tournant vers ses enfants, et de la main leur montrant les cieux : Regardez là haut, leur dit-elle, c'est là que Jésus-Christ vous attend

avec ses saints qui nous en ont tracé la route. Montrez-vous fidèles à ce rémunérateur magnifique, et combattez avec un courage digne du prix qui vous est proposé.

Le préfet la fit souffleter, en lui reprochant sa témérité. Il appela ses sept fils l'un après l'autre; et tous ayant confessé la foi avec la plus héroïque assurance, on les condamna à divers genres de mort. L'aîné fut fouetté cruellement, jusqu'à ce qu'il expirât sous les coups. On assomma les deux suivants à coups de bâtons. Le quatrième fut précipité d'un lieu élevé. Les trois autres eurent la tête tranchée avec leur mère, qu'on exécuta la dernière, pour faire éprouver à sa tendresse les douleurs de tous ses enfants.

Les saints Ptolomée et Lucius furent martyrisés sous le même règne. Ptolomée avoit converti à Rome une femme dont le mari croupissoit dans la plus infâme débauche, et pour qui elle avoit eu souvent de criminelles complaisances. Cette femme faisant enfin de sérieuses réflexions, et ne pouvant ni corriger son époux, ni le réduire à ne rien exiger d'elle de contraire à sa conscience, elle se crut obligée de s'en séparer, et lui dénonça le divorce conformément aux lois romaines. Le mari, furieux, l'accusa de christianisme par-devant l'empereur. Elle présenta requête, demanda en premier lieu de régler ses affaires domestiques, promit de répondre ensuite à l'accusation. Cet homme, irrité du délai, tourna son dépit contre Ptolomée, et le traduisit comme un chrétien zélateur au tribunal d'Urbicius, qui le fit aussitôt arrêter par un centurion. Impatient dans sa vengeance, l'accusateur engagea cet officier à demander simplement à Ptolomée s'il étoit chrétien. Il connoissoit, par sa femme, la candeur et la sincérité des fidèles, principalement sur cet article; et il ne trouva point de moyen plus facile que celui-ci, pour abréger les longueurs de la procédure.

En effet, Ptolomée confessa sans détour. Il fut aussitôt jeté dans une rigoureuse prison, où il souffrit néanmoins très-long-temps avant que le préfet portât la sentence capitale. Comme on conduisoit enfin le martyr au supplice, un autre chrétien, nommé Lucius, qu'on présume d'un rang ainsi que d'un nom distingué, demanda au magistrat pourquoi il faisoit

périr un homme qui n'étoit convaincu d'aucune action punissable selon les lois, mais seulement d'être chrétien; d'autant que cette rigueur s'écartoit des principes d'humanité de plusieurs empereurs qui s'en étoient expliqués. Il paroît, dit pour toute réponse l'arrogant Urbicius, que tu es aussi de cette secte; et Lucius ayant courageusement avoué qu'il étoit chrétien, fut sur-le-champ, et sans autre forme de justice, condamné à perdre la vie. Il survint un troisième chrétien, dont le nom n'est pas connu, et qui fut proscrit de la même manière.

Saint Justin étoit à Rome, où il avoit même établi sa demeure. Il fut indigné d'un abus d'autorité si criant, puisqu'il étoit formellement défendu de dénoncer un chrétien, précisément pour être chrétien, et qu'il étoit même ordonné d'en punir les délateurs. C'est pourquoi il composa une seconde apologie, qu'il adressa aux empereurs Marc-Aurèle et Luce-Vère, au sénat et au peuple romain. Mais il s'efforça sans succès de lever les vieux préjugés, et de disculper les assemblées chrétiennes des horreurs dont on les flétrissoit. Il demanda qu'au moins on laissât parvenir la vérité à la connoissance du public, et qu'on ne fît pas un crime à de malheureux accusés de prouver leur innocence. Ce qui fait croire que l'empereur avoit défendu la lecture, non-seulement des Ecritures saintes, mais de tous les écrits des fidèles en faveur de leur religion. Notre doctrine, dit Justin, n'a rien qui doive ainsi la faire proscrire. Elle est bien différente des leçons d'Epicure, de Sotade, de Philénis, et d'autres semblables documents, dont la lecture est permise à tout le monde. Philénis, dont il est ici question, passoit pour l'auteur d'un ouvrage de détails sur tous les raffinements d'impudicité dans le commerce des femmes. Les poésies de Sotade étoient un répertoire d'infamie, dans un genre encore plus honteux.

La seconde apologie n'eut pas, à beaucoup près, le succès de la première. Marc-Aurèle avoit un foible étonnant pour les philosophes de sa religion, hypocrites habiles qui abusoient de sa confiance pour assouvir leurs passions particulières. Crescent le Cynique étoit le plus irrité contre Justin. Ils avoient eu ensemble une conférence, où l'orgueil du cynique n'eut pas

lieu d'être satisfait. Le saint docteur en sentit d'abord toutes les conséquences, puisqu'il annonça que Crescent lui procureroit la mort. Mais rien ne put l'empêcher de rendre témoignage aux vérités du salut. Il fut en effet dénoncé, et avec lui on arrêta plusieurs chrétiens, ses disciples ou ses coopérateurs.

Rustique, alors préfet de Rome, les fit comparoître au pied du tribunal, et les somma d'obéir aux ordres du souverain, en adorant les dieux. Justin prit la parole, et répondit qu'on n'étoit pas répréhensible pour obéir au Seigneur Jésus. A quel genre de science vous appliquez-vous, demanda Rustique, qui lui voyoit le manteau et tout l'extérieur des philosophes? Justin répondit : J'ai long-temps cherché la vérité dans toutes les sectes philosophiques. A la fin je me suis mis au-dessus du préjugé qu'on avoit contre les chrétiens, et j'ai trouvé cette perle inestimable chez eux. Rustique s'écria : Quoi! misérable, vous faites estime et profession de cette doctrine? Justin dit : Ce n'est point être philosophe que de ne pas s'attacher à la vérité partout où on la découvre. Le préfet lui demanda en quel lieu les chrétiens s'assembloient. Le saint indiqua sa demeure particulière. Mais à l'ordre d'un magistrat qui abusoit de son pouvoir contre le ciel d'où il émanoit, il ne crut pas devoir marquer tous les lieux d'assemblée des fidèles. Faisant donc diversion, et répondant au préfet en l'interrogeant lui même : Imaginez-vous, lui dit-il, que nous nous assemblions toujours au même endroit? Notre Dieu n'est renfermé dans aucun lieu particulier. Il est immense, quoiqu'invisible : et comme il remplit toute l'étendue du ciel et de la terre, nous lui rendons en tout lieu l'honneur qui lui est dû. Enfin, ajouta Rustique, vous êtes donc chrétien; Justin repondit : Oui, je le suis. Incontinent le préfet interrogea les compagnons du saint confesseur, Cariton, Hiérax, Péon, Evelpiste, Libérien, et une femme qui s'appeloit Caritine. Chacun d'eux subit son interrogatoire particulier, et confessa la foi chrétienne avec la même intrépidité.

Le magistrat revenant encore à leur chef : Vous Justin, lui dit-il, vous qui avez de la pénétration et l'esprit versé dans la philosophie, vous vous figurez donc qu'après avoir passé par

les tourments, vous monterez au ciel, et y trouverez le dédommagement de ce que vous aurez perdu sur la terre? Ce n'est point une imagination, dit Justin; mais je le sais d'une science si certaine, qu'elle exclut toute ombre de doute. Rustique dit : Laissons là toutes ces illusions, et venons au fait. Sacrifiez aux dieux, tous tant que vous êtes, ou je vous fais expirer dans les supplices. Tous répondirent : Hâtez-vous d'en venir à l'exécution : nous sommes chrétiens, nous ne sacrifierons point aux idoles, et nous ne souhaitons rien avec tant d'ardeur que de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. Le préfet dit enfin : Que ceux qui ont refusé de sacrifier aux dieux soient battus de verges, puis décapités. Les saints martyrs bénirent Dieu de cette faveur; et la sentence fut exécutée à la lettre sur Justin même, quoique citoyen romain.

Il nous reste des écrits de saint Justin, outre ses deux apologies de la religion, la seconde partie de son traité de l'unité de Dieu, intitulé *la Monarchie;* deux discours pour engager les Gentils à embrasser le christianisme, et presque tout son dialogue intéressant avec le Juif Tryphon. C'est un traité de controverse contre les Juifs, où il est à remarquer que, selon son auteur, les observances légales n'étoient pas encore universellement rejetées, comme nuisibles au salut, quand il le composa, c'est-à-dire, peu après sa première apologie, sous l'empire d'Antonin. L'authenticité des autres ouvrages qui portent le nom de saint Justin, est justement suspecte, même de la lettre à Diognète, qui n'en est ni moins belle, ni moins utile à la religion, et qui paroît encore antérieure aux écrits de ce saint docteur.

On peut regarder néanmoins saint Justin comme le premier ou le plus ancien des Pères de l'Eglise, après les disciples du Sauveur et des apôtres. Quoiqu'il eût donné beaucoup de temps à la philosophie profane, il parle de nos mystères avec une exactitude remarquable entre les auteurs de cette première antiquité; et il entend bien les Ecritures, excepté ce qui concerne le règne du Messie, qu'il prend dans le sens de ces millénaires, qui ne favorisoient point la corruption des mœurs. Il donne aussi dans de fausses opinions sur la nature des anges et des démons. Par rapport au mystère de la Trinité, il use

d'expressions qui paroissent singulières. En observant néanmoins la suite des choses avec attention, on reconnoît qu'il n'a prétendu que revêtir de termes philosophiques la doctrine que l'Eglise a constamment enseignée. Ce pieux et solide écrivain néglige assez habituellement les ornements et l'élégance de la diction; mais il ravit ses lecteurs par l'éclat de la lumière, avec lequel il leur présente la vérité. Ainsi, quoique extrêmement persuasifs, pleins de force et d'instruction, ses discours sont bien plus marqués au coin du philosophe qu'à celui de l'orateur. Il paroît avoir eu peur de corrompre la beauté simple et naturelle de la philosophie, par des couleurs empruntées de la réthorique. Son caractère propre est une science profonde des matières philosophiques, avec une vaste érudition, et une ample connoissance de toutes sortes d'histoires. Comme, depuis son baptême surtout, il avoit beaucoup plus étudié les maximes des prophètes, suivant l'expression de saint Basile, que les préceptes d'Isocrate ou de Démosthène; il se rencontre souvent dans son style un certain genre de digressions et des endroits rompus, qui demandent une grande application pour être bien saisis.

Mais tandis que ces talents supérieurs donnoient à l'univers un spectacle aussi édifiant, l'ostentation fournit un exemple bien étrange de l'excès où elle peut se porter. Un homme singulier, s'il en fut jamais, Pérégrin, en poussa l'extravagance jusqu'à se brûler publiquement aux jeux olympiques[1]. Né à Parium dans la Troade, il en avoit été banni pour cause d'adultère, et pour d'autres crimes encore plus infâmes. On dit encore qu'il avoit étouffé son père, qui à son gré vivoit trop long-temps. Cherchant un endroit où son déshonneur n'eût pas pénétré, il alla en Palestine, se fit chrétien, et se déguisa si habilement, qu'il parvint aux places même de confiance parmi les fidèles. Sa réputation le fit emprisonner pour la foi, et il soutint parfaitement cette épreuve. Les frères le visitoient, passoient les nuits avec lui, et lui faisoient trouver l'abondance dans les prisons. Quelques églises d'Asie envoyèrent des députés pour le consoler et lui fournir de nouveaux

[1] Luc. de morte Peregr. A. Gell. XII, 11.

secours. Enfin il amassa beaucoup d'argent, par le moyen de la persécution. Le gouverneur de Syrie, qui faisoit cas des mœurs philosophiques, crut les reconnoître dans Pérégrin, au mépris qu'il faisoit de la mort; et il lui rendit la liberté, en lui défendant néanmoins de rester dans son gouvernement. Il se mit donc à voyager, faisant une profession éclatante de la philosophie qui lui avoit si bien réussi, et portant, à l'imitation des philosophes de ce temps-là, le manteau, les cheveux longs, le bourdon et la besace.

Il comptoit sur la charité libérale des chrétiens qu'il trompoit encore. Mais ils reconnurent enfin, sous son extérieur affecté, une âme sans religion, et un hypocrite sacrilége qu'ils abandonnèrent avec horreur. Privé de cette ressource, et libre de toute contrainte, il chercha une autre route de fortune dans ses voyages. En Egypte, il s'exerça dans toutes les pratiques des cyniques les plus effrontés. A Rome, il se répandit en injures contre tout le monde, et même contre l'empereur, jusqu'à ce qu'il en fût chassé par le préfet : ce qui lui fit encore honneur dans l'esprit des dupes. De là il se retira dans la Grèce, où tout sophiste pouvoit s'assurer d'un bon accueil, et il acquit de la réputation à Athènes, en se logeant, avec un air de détachement, dans une cabane près de la ville. Se voyant vieux, et ayant épuisé tous les moyens de se faire valoir, il lui prit fantaisie de s'immortaliser par un expédient tout nouveau. Dans l'assemblée des jeux olympiques, la plus nombreuse de la Grèce, il déclara que, dans quatre ans, à pareille cérémonie et à pareil jour, il se brûleroit publiquement. Il voyoit le terme fort éloigné, et se flattoit peut-être que, dans l'intervalle, il surviendroit quelque incident propre à le dégager de sa promesse. Cependant il en retira les fruits anticipés, par l'admiration qu'un peuple frivole et amateur des choses extraordinaires, croyoit devoir à ce courage insensé. Mais enfin le jour fatal arriva, les conjonctures demeurant les mêmes. Les disciples de Pérégrin se partagèrent dans leur avis : quelques-uns opinoient à prolonger, le plus long-temps qu'il seroit possible, les jours d'un homme si précieux; les autres vouloient absolument qu'il y allât de son honneur de donner l'exemple du mépris de la vie, avec tout l'éclat qu'il avoit pro-

mis; et cette opinion prévalut tellement, que ce fut pour lui une sorte de nécessité de la suivre. La veille du jour marqué pour cette bizarre tragédie, il harangua publiquement sur la mort; mais le très-grand nombre des auditeurs marquant beaucoup plus d'empressement pour l'exemple que pour les moralités de l'orateur qui commençoit à trembler, on lui cria de toute part qu'il étoit temps de procéder à son sacrifice. Il laissa passer le jour donné, sous quelque prétexte qui ne satisfit point. Cependant il tomba malade, et, comme il marquoit beaucoup d'impatience dans la douleur, son médecin railla cette foiblesse dans un homme qui avoit témoigné tant d'envie de mourir. Mais quelle gloire, répliqua Pérégrin, de finir par une maladie, comme le commun des mortels? Et le reproche faisant prendre le dessus à sa vanité, il protesta qu'il se brûleroit la nuit suivante. Tout le monde accourut. Pérégrin dresse un grand bûcher, paroît après minuit, une torche à la main, et suivi de tous ses disciples. Il allume lui-même son bûcher, quitte sa besace, son manteau et son bâton, prie les dieux à haute voix de se rendre propices; et ayant jeté de l'encens dans le feu, il s'y précipite. En un moment il fut étouffé. L'enthousiasme qu'il avoit communiqué aux spectateurs étoit si grand, que Lucien, le témoin et l'historien de toutes ces particularités, en ayant voulu faire des plaisanteries, manqua d'être assommé par la multitude.

Le même Lucien nous a conservé l'histoire d'Alexandre de Paphlagonie, que nous rapporterons encore, comme plus capable que toutes les réflexions, de faire sentir la différence de nos martyrs et de nos thaumaturges, à leurs vains antagonistes. Alexandre fit d'abord le magicien, et courut le monde avec une vieille femme, à qui il ne s'attachoit que pour ses richesses, et qu'il abandonna dès qu'elle fut ruinée. Il revint alors dans sa province, et de magicien s'érigea en prophète, au moyen de quelques oracles des sibylles, vrais ou supposés, qu'il arrangeoit à sa fantaisie. Il avoit de l'esprit, du savoir-faire et de l'intrigue, et surtout l'avantage d'une taille et d'une figure imposante, qui n'étoit pas son moindre mérite aux yeux du vulgaire abusé. Il annonça l'avénement prochain du dieu Esculape. Quelques jours après, il montra un petit

serpent qu'il tenoit caché dans un œuf, en fit, le lendemain, voir un autre beaucoup plus grand qu'il donna pour le même. Cet animal étoit d'une privauté admirable, et faisoit mille tours amusants. Il n'en fallut pas davantage pour en faire un dieu. On lui offrit des sacrifices, des dons précieux; on lui éleva des statues d'argent; on accourut de toute part pour entendre ses oracles : car il falloit bien qu'on rapportât quelque chose pour tout ce qu'on lui présentoit.

Le préfet du prétoire eut la foiblesse d'y envoyer lui-même, afin de consulter sur le sort d'une bataille. Le nouvel oracle promit la victoire, à condition qu'on jetteroit un lion dans le Danube. La condition fut remplie et la bataille perdue. Le prophète ne se démonta point, pour une prédiction qu'il prétendit avoir été mal entendue. Il ne fallut rien de moins que sa mort pour arrêter la superstition; d'autant plus qu'il avoit assuré qu'il vivroit cent ans, et qu'il mourut à soixante et dix, de la manière la plus triste et la plus humiliante, ayant été mangé tout vivant des vers.

L'extravagance impie de Montan, quoiqu'instruit dans la foi chrétienne, ne fut guère différente. Cet eunuque du bourg d'Ardabam en Phrygie, désiroit ardemment la prélature, malgré son défaut naturel, et sa qualité de néophyte qui l'en excluoient. Par là il donna entrée au démon, dont il fut réellement possédé. Transporté hors de lui, sans savoir par quelle impulsion, il se mit à proférer des choses tout-à-fait extraordinaires. Ses admirateurs, qui étoient de grossiers Phrygiens, l'encourageoient, en criant que le Saint-Esprit pouvoit seul parler de la sorte. Au séducteur se joignirent deux femmes débauchées et possédées aussi-bien que lui. Elles se nommoient Prisque ou Priscille, et Maximille. Elles étoient riches, et se servirent avantageusement d'un moyen toujours efficace sur tout prosélyte sans principes. Comme leur maître, elles parloient hors de sens et de propos, avec un enthousiasme plein de fanatisme. Le premier usage qu'elles firent des dons prétendus de l'Esprit-Saint, ce fut de violer la loi divine en quittant leurs maris.

Montan se préféroit, avec ses prophétesses, à tous les anciens prophètes et aux saints apôtres. Il se vantoit seul d'avoir

reçu la plénitude de l'Esprit de Dieu, ou le Paraclet promis par le Rédempteur. Ses sectateurs lui donnoient même le nom divin de Paraclet, et le faisoient passer pour la troisième personne de la Trinité. Ils portoient l'impiété jusqu'à soutenir que Dieu, n'ayant pu sauver le monde par Moïse, par les prophètes, ni même par l'incarnation du Verbe, étoit descendu, par le Saint-Esprit, dans Montan, Priscille et Maximille.

Affectant une sévérité de morale conforme à l'orgueil de ses prétentions, les montanistes poussoient en tout la rigueur au-delà des préceptes évangéliques, et n'admettoient presque point de pécheurs à la pénitence. Ils avoient donné le nom de Jérusalem à la petite ville de Pépuse en Phrygie, où ils attiroient un monde infini. Là ils avoient des receveurs qui levoient de véritables impôts sous le nom d'oblations, et l'on soumettoit à ces exactions les veuves mêmes et les orphelins d'une indigence à être exempts des charges de l'état. Tout étoit justifié, parce que cet argent passoit aux docteurs de la secte, dont on avoit grand soin de fortifier le zèle par la bonne chère. Plusieurs saints évêques voulurent chasser les malins esprits qui possédoient Priscille et Maximille; mais leurs partisans intéressés ne le souffrirent jamais. Il se tint donc, en divers endroits de l'Asie, des assemblées ecclésiastiques, où, après un mûr examen, les réfractaires opiniâtres furent solennellement condamnés, Montan déclaré coupable d'hérésie, et chassé de l'église avec tous ses sectateurs. Il passe pour constant que lui et Maximille, cédant aux impulsions du malin esprit, s'étranglèrent de leurs propres mains. Leur mort ne mit pas fin à la secte, qui subsista long-temps après ses auteurs.

Elle séduisit des génies du premier ordre, à qui nous allons bientôt voir remplir dans l'Eglise les offices les plus importants, et signaler même leur zèle contre les hérésies. Mais à quels écarts l'esprit humain n'est-il pas exposé, quand il juge de la doctrine, moins par les règles fixes de l'autorité ecclésiastique, que sur l'appareil toujours si suspect d'un rigorisme imposant! Comme cette secte avoit pris naissance en Phrygie, on la nomma l'hérésie phrygienne, ou cataphrygienne, c'est-à-dire, selon les Phrygiens; et elle se divisa en une multitude de branches, comme tout ce qui n'a rien de fixe dans ses principes.

Il y avoit des montanistes attachés à Proculus ou Proclus, d'autres à Esquine, d'autres encore à une certaine Quintille, prophétesse dans le goût de Priscille et de Maximille. Ceux-ci poussoient l'artifice de la séduction jusqu'à admettre les femmes à la prêtrise et à l'épiscopat; ne voulant pas qu'on eût aucun égard, pour les ordres, à la différence des sexes. Plusieurs se distinguoient seulement par un cérémonial ridicule, par les noms bizarres d'Artotyrites, de Passalorynquites : dénominations analogues à leur rit, qui consistoit à offrir dans leurs mystères du fromage avec du pain, ou à mettre le doigt sur le nez et dans la bouche en priant. Les esquinistes ajoutoient, aux erreurs de Montan, la confusion des personnes de la Trinité, que Sabellius répandit ensuite avec beaucoup plus d'éclat et de scandale, et dont un certain Praxéas avoit été le premier auteur. C'est précisément en ce sens qu'il faut prendre ce que dit saint Patien, que cet hérétique fut le docteur des cataphryges : car ni Praxéas, ni Théodote, comptés aussi par Patien entre les docteurs montanistes, ne paroissoient pas avoir été de cette secte, dont quelques partisans pouvoient combattre d'ailleurs la divinité de Jésus-Christ.

Pour Théodote de Bysance, dont il est ici question, il renouvela les impiétés de Cérinthe et d'Ebion contre le Verbe incarné; et, quoique simple corroyeur, ses erreurs eurent de grandes suites, parce qu'en effet il étoit savant. Arrêté pendant la persécution, avec plusieurs autres chrétiens qui endurèrent le martyre, il se déshonora par une lâche apostasie. Après quoi, ne pouvant supporter les reproches qu'on lui en faisoit, il s'enfuit à Rome, où il comptoit se cacher. Mais on le reconnut, et on lui demanda de toute part, comment un homme si bien instruit avoit pu trahir la vérité. Jaloux d'un malheureux point d'honneur, il inventa un moyen de défense encore plus misérable. Il publia qu'il n'avoit pas renié Dieu, mais seulement un homme. Quel homme, lui dit-on? Jésus-Christ, répondit-il, qui n'est, comme nous, qu'homme par nature. Il trouva des gens qui l'appuyèrent, et à qui l'on donna le nom grec d'Aloges, comme à des sectaires qui rejetoient le Verbe. Ils avançoient que les plus anciens maîtres de la religion, et même les apôtres, avoient reçu et transmis cette doctrine, et

qu'elle s'étoit conservée jusqu'au temps du pape Victor, le treizième des souverains pontifes; mais que Zéphirin, son successeur, avoit corrompu la vérité. C'est ce que dit un auteur de ce temps-là, au rapport d'Eusèbe, témoin non suspect en cette matière. Cet ancien, dont on ne sait pas le nom, ajoute qu'ils avoient contre eux, outre les divines Ecritures, les écrits d'un grand nombre de frères plus anciens que Victor; et, à cette occasion, il établit contre les hérétiques et les Gentils, que Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble. Combien, dit-il, avons-nous de cantiques et d'hymnes composés dès le commencement par les fidèles, qui chantent que Jésus-Christ est le Verbe de Dieu et Dieu lui-même? Comment donc est-il possible que le sentiment de l'Eglise se trouvant enseigné depuis tant d'années, on ait prêché jusqu'à Victor ce que nos adversaires prétendent? Et comment ne rougissent-ils pas de faire cette imputation au pontife même qui excommunia le corroyeur Théodote, le maître et le père de ces apostats? Mais quelle fin citent-ils les anciens monuments et les divines Ecritures, eux qui méprisent ces règles de foi, et qui font beaucoup plus de cas d'Euclide, d'Aristote, de Théophraste, ou même de Gallien? Ils se servent des inventions païennes pour établir leurs opinions, et de la subtilité des impies pour corrompre la simplicité des Ecritures, sous prétexte de les corriger. Or, pour les convaincre de ce que je dis, il ne faut que comparer ensemble leurs divers exemplaires. Qu'auront-ils à répliquer, puisque ces différentes copies sont écrites de leurs mains? Ce n'est pas ainsi qu'ils ont reçu les Ecritures de la main de ceux qui les ont instruits dans le sein de l'Eglise. Ils ne sauroient montrer les originaux d'où ils ont tiré ces copies. Ainsi confondoit-on dès-lors les dogmatiseurs téméraires, qui prétendoient que la foi chrétienne n'avoit pas été constamment la même depuis son origine.

Il y eut un autre Théodote, postérieur à celui de Bysance, et de la même opinion touchant Jésus-Christ, dont il ne faisoit aussi qu'un pur homme. Il le disoit même inférieur à Melchisédec, parce qu'on lit dans les psaumes : *Tu es prêtre selon l'ordre de Melchisédec.* Là-dessus bâtissant tout son burlesque système, il érigeoit Melchisédec en une vertu cé-

leste, l'avocat et l'intercesseur des anges, comme Jésus-Christ l'étoit des hommes. Il le mettoit encore au-dessus de Jésus-Christ, conçu néanmoins, selon cet hérétique, du Saint-Esprit et de la Sainte-Vierge, parce que Melchisédec est sans père, sans mère, sans généalogie. Il lui appliquoit en conséquence ce que le prophète dit du Fils de l'Eternel, qu'on ne peut comprendre ni son commencement ni sa fin. On nomma Melchiséditiens, les sectateurs de ce second Théodote, qui étoit changeur de profession. Praxéas, dont nous avons déjà dit un mot, fut l'auteur de la secte des Patripassiens, ainsi nommés, de ce qu'ils attribuoient au Père comme au Fils, la passion et les souffrances de la croix. On les appela aussi Monarchiques, parce que, pour n'admettre qu'un principe, ils ne mettoient en Dieu qu'une seule personne.

Hermogène, peintre aussi-bien que philosophe, donna plus de carrière encore aux saillies de son imagination. Il avoit professé la doctrine de l'Eglise; mais il la quitta pour celle des stoïciens qu'il enlumina de toutes ses idées pittoresques. Il soutint que la matière étoit non-seulement éternelle, mais incréée : que les démons seroient un jour réunis à ce genre de substance, peu différent des esprits; et, par une extravagance tout-à-fait originale, que le corps de Jésus-Christ étoit dans le soleil. Il dogmatisa en Afrique. En Galatie, Hermias et Seleucus soutinrent la même opinion de la matière co-éternelle à Dieu, avec toutes les conséquences qui en dérivent nécessairement. La folle impiété que nous avons vu reproduire de nos jours avec une effronterie encore moins concevable, savoir : que l'âme de l'homme n'est qu'un feu ou un air subtil, ils en faisoient un des points capitaux de leur système, à quoi ils ajoutoient que les anges l'avoient créée; cette création improprement dite, qui ne consistoit plus à faire quelque chose de rien, mais seulement à varier les modifications d'une substance préexistante, ne passant point dans leur système le pouvoir ou l'industrie de ces premières intelligences. A des âmes d'air ou de feu, ils ne trouvoient pas qu'un baptême d'eau pût convenir. C'est pourquoi ils rejetoient notre baptême, et ils s'autorisoient pour cela de cette parole de saint Jean : Il vous baptisera par l'esprit et par le feu. Ils disoient encore que ce

monde étoit l'enfer, et qu'il n'y avoit point d'autre résurrection que la génération naturelle.

Tant d'impiétés et de folles erreurs animèrent le zèle des pieux et savants hommes, capables d'empêcher les progrès de la séduction. Il paroît que c'est à l'hérésie des montanistes, ou à l'envie de prévenir les suites de leur séduisant rigorisme, que nous sommes redevables de l'épître de saint Denys, évêque de Corinthe, adressée à l'église d'Amastride en Paphlagonie. Il y exhorte les évêques du Pont, dont la Paphlagonie faisoit partie en ce temps-là, à recevoir avec bonté tous les pécheurs qui voudroient faire pénitence; et il tâche de communiquer par une autre lettre tout son esprit de douceur et de condescendance à saint Pynite, évêque de Gnosse, dans l'île de Crète. Ces deux grands hommes, très-éloquents, très-éclairés l'un et l'autre, ne convenoient pourtant pas absolument dans les conséquences tirées des mêmes principes. Pynite répondit; et, après avoir témoigné beaucoup d'estime pour Denys et sa lettre, il l'exhorta de son côté à donner à son peuple une nourriture plus solide, c'est-à-dire, des instructions d'une perfection plus relevée, de peur qu'en leur administrant trop long-temps le lait de l'indulgence, jamais il ne les vît sortir de leur enfance spirituelle. La Providence, en faisant rendre un culte public à ces deux saints, a voulu mettre également en recommandation, et la sage douceur qui craint d'autoriser l'austère hypocrisie des hérétiques, et le zèle qui appréhende qu'on ne manque aux vertus indispensables et nécessaires, si l'on ne s'efforce d'atteindre à celles qui sont éminentes : marches différentes, mais qui ont l'une et l'autre l'Esprit de Dieu pour guide, lorsqu'elles se contiennent dans les bornes posées par l'Eglise.

Saint Denys écrivit d'une manière également édifiante, non-seulement aux fidèles de Gortyne, aux églises de Lacédémone et d'Athènes, qui faisoient un objet propre et direct du zèle pour un évêque de Corinthe, en sa qualité de métropolitain d'Achaïe, qu'il semble avoir eue dès lors; mais il employa sa plume à prémunir contre les erreurs de Marcion, les fidèles de Nicomédie, ville capitale de Bithynie et des plus importantes par sa position, où l'on verra, dans le siècle suivant, les empereurs établir leur séjour. Enfin la septième des épîtres de

saint Denys, nommées catholiques pour les distinguer d'une lettre particulière écrite sa sœur sainte Chrysophore, est adressée aux Romains et au souverain pontife saint Sotère, qu'il remercie des aumônes envoyées aux Corinthiens, ainsi que de l'instruction pontificale qu'il y avoit jointe. Denys la compare à l'épître anciennement reçue du pape saint Clément, et dit que ces deux monuments respectables sont en une vénération qui ne finira jamais. Les plaintes amères que fait le saint évêque de Corinthe, sur ce que les hérétiques corrompoient ses propres écrits pour accréditer leurs erreurs, sont un témoignage de la réputation dont jouissoient dans l'Eglise, et les écrits et l'auteur. Saint Jérôme dit qu'il montra avec autant d'érudition que d'éloquence, de quels philosophes chaque hérésie avoit tiré son venin. On peut également voir ici d'où tirent le leur, les incrédules parés aujourd'hui du nom de philosophes: et tel est l'avantage que doit procurer au vrai fidèle l'exposition de tant d'erreurs ou d'absurdités, qui ne produiroit que l'ennui sans ce point de vue.

Saint Méliton, évêque de Sardes, ne s'illustra pas moins dans l'Asie par une multitude d'ouvrages dont il ne nous reste malheureusement que des fragments. Il dressa un catalogue des Livres sacrés, le premier qu'on trouve dans les écrivains ecclésiastiques : dénombrement exact, quant à l'objet de l'auteur, qui se proposoit de faire connoître aux chrétiens de son temps, quel étoit le canon des Juifs, et non pas quel étoit celui des différentes églises par rapport aux livres de l'ancien Testament. Méliton adressa aussi à l'empereur une requête, tendant à défendre les chrétiens contre les emportements tumultueux des peuples, qui, sans ordres précis, faisoient souvent une multitude de martyrs. Il y réclame l'humanité et la sagesse de Marc-Aurèle, en faveur d'une portion aussi précieuse de ses sujets, que les sincères adorateurs du vrai Dieu; et il lui fait observer qu'entre les maîtres de Rome, il n'y avoit que deux tyrans odieux, Néron et Domitien, qui eussent encore publié des édits contre la religion chrétienne.

Dans le même temps, Apollinaire, évêque d'Héraple en Phrygie, et Athénagore firent chacun l'apologie du christianisme. Celle d'Athénagore fut la plus célèbre. C'étoit un sa-

vant Athénien qui avoit passé, comme tant d'autres, de la philosophie au christianisme, et qui profita de la réputation acquise à ses talents, pour rendre les vertus chrétiennes recommandables, nonobstant la calomnie la plus effrénée. Cette pièce, ainsi que le beau traité du même auteur sur la résurrection des morts, est pleine d'esprit et de raison, d'une éloquence noble, d'une érudition bien ménagée, et l'on y trouve un développement également exact et profond de nos plus sublimes mystères.

On ne sauroit dire si tant de lumières firent une grande impression sur l'esprit de l'empereur. Mais il arriva peu d'années après un fait singulier et merveilleux, dont l'effet n'est pas incertain. Marc-Aurèle faisoit la guerre aux Germains et aux Sarmates[1]. Les Quades, l'une de ces nations, l'engagèrent dans les montagnes arides de la Bohême, où son armée se trouvant comme bloquée, durant la chaleur la plus insupportable, elle courut risque de périr tout entière par la soif. Il y avoit beaucoup de chrétiens dans l'armée romaine, la plupart de Mélytine en Arménie, ou des environs. Ils se mirent en prière, à la vue de l'ennemi qui en plaisanta, et crut ce moment favorable pour livrer la bataille. Mais bientôt il conçut d'autres pensées. Le ciel se couvre de nuages, une pluie abondante tombe du côté des Romains; tandis que les barbares sont en butte à une grêle meurtrière et aux traits redoublés de la foudre qui écrase des bataillons entiers. Le trouble et l'effroi en firent passer plusieurs du côté des Romains. L'armée barbare fut entièrement dissipée; et tout le monde, sans exception, regarda cet événement comme un miracle. On en voulut perpétuer le souvenir par un monument magnifique, et l'on voit encore aujourd'hui la représentation de ce prodige dans le bas-relief de la colonne antonienne érigée en ce temps là. Il est vrai que le vulgaire en fit honneur aux faux dieux: mais l'empereur, plus équitable, donna à la légion de Mélityne, qui avoit obtenu cette faveur du ciel, le nom de légion fulminante; et il attribua formellement ce bienfait aux prières des chrétiens, dans des lettres qui existoient encore du temps de Tertullien, et que Marc-Aurèle avoit écrites au sénat. Il

[1] Eus. Chron. an. 174. Dion. Epitom. in M. Aurel.

défendit très-sévèrement pour la suite les délations contre les sectateurs de la religion chrétienne.

Cela n'empêcha point que trois ans après il ne s'élevât contr'eux des émotions populaires en plusieurs contrées, principalement dans les Gaules, où l'on voyoit dès lors des églises florissantes. La foi y avoit été portée dès le premier siècle par les disciples des apôtres. En effet, on ne sauroit croire que ces belles régions, contiguës à l'Italie où se trouvoit établi le siége pontifical, aient échappé au zèle de Pierre, qui envoyoit de tous côtés prêcher l'Evangile. On ne le présume pas davantage de l'activité de l'Apôtre des nations, ce coopérateur fidèle du prince des apôtres. Aussi saint Epiphane assuroit-il expressément que les disciples de Paul, entr'autres Crescent et Luc, prêchèrent dans le pays des Gaulois : ce qui ne peut s'entendre de la Gaule cisalpine, qui ne portoit plus ce nom du temps de ce Père, ni des colonies asiatiques des Gaulois, comme il s'en explique clairement, ainsi que Théodoret.

Saint Crescent fut le premier évêque de Vienne, suivant les traditions respectables de cette église, où l'on ne trouve ni anachronisme, ni contradictions, ni aucuns faits démentis par des monuments sûrs, rien enfin qui ne porte l'empreinte de la vénérable antiquité, et ne soit digne d'être cru. On douteroit avec encore moins de raison que saint Trophime eût été envoyé dans les Gaules par saint Pierre, et y eût fondé l'église d'Arles, même avant celle de Vienne. Toute la Gaule sait (disoient les évêques suffragants de ce premier siége, du temps du pape saint Léon, en écrivant à ce docte pontife), et l'Eglise romaine ne l'ignore pas, qu'Arles, la première ville de nos contrées, a mérité de recevoir du prince des apôtres, saint Trophime pour évêque, et que de cette illustre cité le don de la foi s'est communiqué aux autres provinces.

Voilà tout ce que nous avons de positif sur la première ancienneté du christianisme dans notre nation. On ne prétend pas pour cela que la foi n'ait été prêchée ou établie, dès le premier siècle, que dans les provinces d'Arles et de Vienne. Elle ne fit, disent les meilleurs écrivains, que des progrès assez lents parmi les Gaulois dans ce premier âge : ce qui suppose qu'elle y fut au moins annoncée.

Dès le temps de saint Irénée, selon le témoignage même de cet illustre docteur, il y avoit déjà plusieurs églises établies parmi les Celtes, et dans les deux Belgiques; mais, avant le troisième siècle, on en trouve très-peu de particularités qui méritent l'attention d'un lecteur judicieux, et rien qui prête au fil d'une histoire suivie, si ce n'est pour l'église de Lyon.

Vers le milieu du second siècle, une troupe illustre d'ouvriers évangéliques fut envoyée dans les Gaules par le saint Siége. Saint Pothin en étoit le chef. Disciple de saint Polycarpe qu'il accompagna sans doute à Rome, dans le voyage qu'y fit ce docteur apostolique l'an 158, il passa d'Italie en Gaule, et se fixa à Lyon qui en étoit dès lors une ville des plus considérables. Il y annonça Jésus-Christ avec succès, et y forma en peu de temps une église nombreuse, dont il fut le premier évêque. Ses compagnons travaillèrent en même temps à Vienne, dont l'église, fondée par saint Crescent, se retrouvoit dans un besoin pressant de secours. Les progrès éclatants de la parole du salut attirèrent l'attention, et bientôt allumèrent la jalousie des idolâtres. Ils n'attendoient qu'une occasion pour éclater avec avantage, quand les jeux qu'on célébroit à Lyon tous les cinq ans la fournirent.

On commença par rendre les chrétiens odieux, en leur imputant les crimes les plus exécrables. En conséquence, on leur interdit l'entrée des édifices publics et même des maisons particulières autres que les leurs[1]. Ces vexations furent accompagnées de sanglants outrages. On insultoit les fidèles partout où ils paroissoient, on les frappoit avec une brutalité grossière, on pilloit leurs fonds et leurs effets. Mais comme ils n'opposoient que la douceur et la patience, leurs ennemis trouvèrent peu de goût à provoquer des gens qui ne se défendoient pas, et ils crurent mieux satisfaire leur malignité en les traduisant devant les tribunaux. Ceux qu'on interrogea sur la religion, la confessèrent avec courage, et on les resserra étroitement jusqu'à l'arrivée du président de la province, qu'on attendoit. Aussitôt qu'on les lui eut présentés, il les fit tourmenter, sur le seul soupçon des crimes dont on les chargeoit.

[1] Ep. Martyr. Vien. et Lugd.; Eus. Hist. IV, init.

Un jeune chrétien, nommé Epagathe, plein de ferveur et de génie, entreprit de les justifier. La multitude qui environnoit le tribunal, jeta un cri furieux, et le président lui demanda s'il étoit lui-même chrétien. Il fit sa confession de la manière la plus intrépide, et fut rangé parmi les autres confesseurs, sous le nom de leur avocat. Il y eut cependant quelques frères imparfaits et timides, qui, par leur chute, scandalisèrent et affligèrent sensiblement la troupe sainte. Mais ils furent remplacés avec avantage par les nouveaux athlètes qui entroient journellement en lice.

La fureur du peuple et du magistrat se déploya surtout contre le diacre Sancte, le néophyte Mature, Attale, et une jeune esclave, nommé Blandine. On craignoit particulièrement pour cette jeune personne, extraordinairement avantagée des dons de la nature, et d'autant plus intéressante par ses sentiments, qu'elle ne les devoit point à sa condition. Sa maîtresse, qui étoit du nombre des martyrs, et qui connoissoit la délicatesse extrême de Blandine, sembloit s'oublier elle-même pour ne s'occuper que de sa domestique. Mais cette généreuse fille étonna tout le monde, et lassa les bourreaux, qui se relevèrent pour la tourmenter depuis le matin jusqu'au soir : ils vouloient tirer de sa bouche quelque déposition flétrissante pour les mœurs des fidèles. Elle ne dit jamais autre chose que ces deux mots : Je suis chrétienne, et il ne se passe rien de criminel parmi nous.

Le diacre Sancte ne signala pas moins sa constance. Il ne dit pas même son nom, ni sa condition, ni sa patrie, répondit indistinctement et invariablement aux interrogations diverses : Je suis chrétien. Sa fermeté irrita également le président et les exécuteurs. Après avoir épuisé les tortures ordinaires, on fit rougir au feu des lames de cuivre, et on les lui appliqua aux endroits du corps les plus sensibles. Plus indifférent que si l'on eût tourmenté le dernier des étrangers, le saint martyr sentoit brûler sa chair, sans faire le moindre mouvement, sans donner le plus léger signe de douleur. Les bourreaux le laissèrent quand tout son corps ne fut plus qu'une plaie. Toutefois après quelques jours, voyant que l'inflammation de ses blessures les rendoit si douloureuses qu'il ne pouvoit soutenir le

moindre attouchement, ils l'appliquèrent à de nouvelles tortures; se flattant, ou qu'il succomberoit à la fin, ou qu'au moins il intimideroit ses compagnons en expirant dans les douleurs. Mais, par un effet sensible de la divine puissance, ces nouveaux tourments servirent de remède aux premiers, et son corps parut entièrement guéri. Ils attaquèrent ensuite des sujets plus aisés à vaincre.

Entre ceux qui avoient renoncé à la foi, il y avoit une femme nommée Biblis. On ne doutoit point que les douleurs de la question ne l'engageassent à charger les frères qu'elle abandonnoit, des crimes qu'on leur vouloit trouver. Elles servirent au contraire à lui rappeler le souvenir des peines éternelles, et elle s'écria : Comment peut-il se faire que ces gens mangent leurs enfants propres, puisque l'horreur extrême qu'ils ont de la cruauté ne leur permet pas seulement de manger le sang des animaux? Ayant ensuite protesté que la seule crainte avoit causé sa chute, et qu'elle ne cesseroit plus de se dire chrétienne, elle fut remise avec les martyrs. Alors tous furent jetés dans un cachot affreux, qui seul égaloit tout ce qu'ils avoient encore souffert, et fit périr en effet ceux qui n'avoient pas été endurcis aux souffrances par les tortures.

Cependant on se saisit du saint évêque Pothin, âgé de plus de quatre-vingts ans, et alors malade. Il étoit si foible, qu'il fallut le porter au tribunal. Le président lui demanda ce que c'étoit que le Dieu des chrétiens. A cette question insultante, le vénérable vieillard répondit : Si vous en êtes digne, vous le connoîtrez. Il fut accablé tumultuairement de coups et d'injures. On le tira demi-mort des mains de ces furieux, et on le mit en prison, où il expira deux jours après.

Mature, Sancte, Attale et Blandine furent condamnés aux bêtes; et pour cela on donna un spectacle tout exprès. Sancte et Mature servirent, durant toute une journée, d'amusement aux spectateurs. On commença par les faire passer successivement par toutes sortes de tortures; on les déchira de verges; on les exposa aux bêtes, qui ne parurent point assez furieuses; on les abandonna à une populace féroce, qui les fit asseoir dans une chaise de fer rougie au feu, et passer par tous les jeux barbares qu'elle inventoit dans les caprices de sa cruauté.

Comme on vit après tout cela qu'ils respiroient encore, on les égorgea dans l'amphithéâtre. Blandine fut suspendue à un poteau, et ainsi exposée à la voracité des animaux. Mais aucun ne l'ayant touchée, on la réserva pour un autre jour. Au moment qu'on alloit faire combattre Attale, le président apprit qu'il étoit citoyen romain. Il le fit conduire en prison, et il écrivit à Marc-Aurèle au sujet de tous ces confesseurs, donnant à leur affaire la face qu'il jugeoit à propos.

Les saints prisonniers usèrent du temps pour convertir les apostats, et ils y réussirent presque pour tous. Leur zèle ne se borna point là : ils écrivirent aux chrétiens d'Asie, d'où plusieurs d'entr'eux étoient originaires, et tâchèrent de leur inspirer pour l'hérésie de l'hypocrite Montan, qui y faisoit de grands ravages, l'horreur extrême qu'en avoient les fidèles de Gaule. Ils écrivirent aussi au pape saint Eleuthère, afin de l'engager plus efficacement à pacifier les provinces asiatiques. Le prêtre Irénée, qui jouissoit déjà de la plus haute estime, fut chargé de porter les lettres.

Dans cet intervalle, le gouverneur ou président reçut la réponse de l'empereur, au sujet des prisonniers détenus pour cause de religion. Elle ordonnoit de mettre en liberté ceux qui renieroient la foi, et de faire mourir tous ceux qui persisteroient à la confesser. En conséquence, on interrogea de nouveau les accusés. Ils persévérèrent, et la sentence fut prononcée. Elle condamnoit les uns, comme citoyens romains, à avoir la tête tranchée, les autres, à être dévorés par les bêtes. Durant l'interrogatoire, un médecin, nommé Alexandre, qui s'étoit placé près du tribunal, encourageoit les confesseurs par des signes éloquents et animés. Le peuple s'en aperçut et le dénonça. Le président lui demanda quelle religion il professoit : il confessa qu'il étoit chrétien, et fut sur-le-champ condamné aux bêtes. Le lendemain on le conduisit à l'amphithéâtre avec Attale, que le juge inique, pour flatter le peuple par la qualité de la victime, condamna à la même peine, quoique très-bien connu pour citoyen romain. Mais la haine qu'on avoit pour le nom chrétien, l'emportoit sur les formes et sur la déférence qu'on devoit à l'ordre récemment donné par César. Attale souffrit encore avec Alexandre les tourments qui servoient

comme de prélude en pareille rencontre. On ne lui fit grâce de rien, après tout ce qu'il avoit précédemment enduré. Enfin tous deux furent égorgés.

Chaque jour d'exécution l'on avoit conduit à l'amphithéâtre la jeune Blandine, et un chrétien nommé Pontique, âgé de quinze ans seulement, afin de les intimider. Le dernier jour ils devinrent eux-mêmes l'objet du spectacle. D'abord on les pressa de nommer avec honneur les dieux des païens : ce qu'ils refusèrent avec mépris. On les appliqua aussitôt après à toutes les tortures, et on leur proposa pour la seconde fois d'attester ou d'invoquer le nom des dieux. Leur constance demeura invincible. Pontique consomma le premier son sacrifice, encouragé jusqu'au dernier soupir par son héroïque compagne. Après que celle-ci eut enduré les fouets et la chaise de fer, on l'enferma dans un filet, et on la présenta à un taureau furieux qui la secoua long-temps ; mais elle parut insensible, et on l'égorgea. Les idolâtres assuroient eux-mêmes qu'ils n'avoient jamais vu de femme souffrir avec cette constance. Leur haine ne fut point assouvie par la mort de tant de victimes. Ils en distribuèrent les membres aux chiens, et gardèrent les restes nuit et jour, de peur qu'on ne les inhumât. Ils les brûlèrent enfin, et jetèrent les cendres dans le Rhône pour leur ôter, à ce qu'ils prétendoient, l'espérance même de la résurrection : ces martyrs étoient au nombre de quarante-huit.

On voit encore à Lyon les restes de l'amphithéâtre où ils combattirent, sur la montagne de Forvière qui tire son nom du latin *forum vetus*, Lyon étant anciennement bâti sur cette montagne. Ils furent nommés les martyrs d'Aisnay, parce qu'on jeta leurs cendres dans le Rhône, vers le lieu appelé pour lors *Athénée*, à cause des exercices de littérature qui s'y faisoient.

L'église de Lyon choisit le prêtre Irénée pour son évêque, aussitôt après la mort de saint Pothin. Il étoit né en Asie vers l'an 120. Ses parents le mirent, encore enfant, sous la conduite de saint Polycarpe. Il reçut aussi des leçons de Papias, autre maître saint et célèbre, quoique l'un des principaux auteurs de l'opinion des millénaires qu'il communiqua à son disciple. Irénée cultiva encore ses dispositions supérieures, par l'étude des

auteurs profanes, indispensable alors, soit pour combattre les païens par leurs propres armes, soit pour confondre les hérétiques qui faisoient grand usage des notions philosophiques. Il n'est pas étonnant que, par tant d'application, son esprit, naturellement vif et pénétrant, plein de force aussi-bien que de sagacité, lui ait mérité l'estime des plus grands docteurs de l'Eglise, particulièrement de saint Augustin, qui recouroit sans cesse à ses écrits contre les hérétiques. Avec un caractère marqué de modération, digne du nom de pacifique qu'il portoit, Irénée ne laissa pas de se rendre partout formidable aux ennemis de la foi, tant par ses paroles que par ses ouvrages. Mais jamais pasteur n'eut un plus grand besoin de si grands talents et de si grandes vertus. L'orage qui avoit désolé le troupeau dont il prenoit la conduite n'étoit qu'assoupi, et il recommença bientôt.

Deux jeunes hommes, Epipode de la ville même, et Alexandre, Grec de nation, l'un et l'autre de naissance distinguée, illustrèrent de nouveau l'église de Lyon par leur martyre. Ils étoient liés entr'eux d'une étroite amitié, qu'ils avoient formée dans les écoles dès leur enfance, et que la ressemblance des vertus avoit toujours augmentée. Ils travaillèrent aussi de concert à l'encouragement des confesseurs. A la fin, ils furent eux-mêmes dénoncés. Pleins de l'humilité évangélique, ils prirent la fuite, et allèrent se cacher dans la cabane d'une pauvre veuve, auprès de l'endroit nommé dès lors Pierre-Encise. On les trouva après de longues perquisitions, et on les présenta les mains liées au président. Ils confessèrent à l'envi le nom de Jésus-Christ. Le juge les fit séparer, et prit d'abord Epipode comme le plus jeune et le plus facile à gagner. Mais le magistrat idolâtre fut tellement confondu par les réponses de ce jeune chrétien, que cédant à une basse colère il lui fit brutalement frapper la bouche à coups de poing. Epipode, en crachant ses dents mêlées avec des flots de sang, fit sans cesse entendre ces paroles : Je confesse que Jésus-Christ est Dieu avec le Père et le Saint-Esprit. Quoi de plus juste que de faire hommage de ma vie à celui qui m'en va rendre une meilleure ! On l'étendit sur le chevalet, et on lui déchira les flancs avec les ongles de fer. La populace forcenée trouvoit

la cruauté des bourreaux trop lente, et demandoit à grands cris qu'on lui abandonnât le saint jeune homme pour être mis en pièces. Le président lui fit trancher la tête.

Après un jour d'intervalle, il tira de prison Alexandre, et tenta vainement de l'effrayer par le souvenir de ce qu'avoient souffert les autres martyrs. On l'étendit sur le chevalet, et on le fit frapper par trois bourreaux, dont trois autres prenoient la place quand les premiers étoient fatigués : ce qui dura fort long-temps, sans qu'il lui échappât jamais un signe de foiblesse. Il fut enfin condamné à mourir en croix : mais il ne tarda point à rendre le dernier soupir. Son corps avoit été tellement déchiré par les tortures, qu'à travers ses côtes dépouillées de chair on lui voyoit les entrailles. Les saints Séverin, Exupère et Félicien furent martyrisés à Vienne vers le même temps.

Marcel et Valérien s'étoient échappés, comme par miracle, des cachots de Lyon. Marcel se tint caché pendant quelque temps, sans néanmoins tenir son zèle oisif, et l'exerçant toujours en secret. Mais ayant trouvé une occasion de le faire avec plus d'éclat, et s'en promettant un grand effet, il crut devoir s'écarter des règles de la circonspection ordinaire. Il aborda le président Prisque qu'il rencontra près de Châlons-sur-Saône, et il lui parla fortement en faveur du christianisme. Aussitôt il fut saisi et attaché à des branches d'arbres que l'on courba de force et qu'on lâcha ensuite, afin qu'en se rétablissant avec violence dans leur état naturel, elles lui arrachassent les membres. Cette invention barbare n'ayant pas eu tout l'effet qu'on en attendoit, on l'enterra vif jusqu'à la ceinture, et il mourut le troisième jour en cet état. De fréquents miracles ont rendu son culte fort solennel à Châlons, où, dans la suite, le roi Gontran bâtit un monastère en son honneur. Valérien fut pris à Tournus où, après les ongles de fer et d'autres tortures, il eut la tête tranchée.

Mais nul martyre n'eut plus d'éclat que celui d'un jeune homme d'Autun, appelé Symphorien. Il étoit d'une famille illustre et chrétienne qui lui avoit donné une éducation digne de sa naissance. Un jour que ses concitoyens étoient rassemblés pour célébrer la fête de Cybèle, il témoigna fort librement son

aversion pour ce culte sacrilége. On l'arrêta sur-le-champ, et on le présenta au consulaire Héraclius qui avoit l'autorité judiciaire dans le canton. Il le fit comparoître, et lui demanda en premier lieu, selon l'usage, son nom et sa condition. Je m'appelle Symphorien, répondit-il, et je suis chrétien. Tu es chrétien, reprit le juge! Et comment as-tu échappé jusqu'ici à nos recherches; car elles devroient avoir exterminé cette secte impie? Mais pourquoi manques-tu de respect à la mère des dieux? Symphorien répondit : Je vous l'ai déjà dit, je suis chrétien, et n'adore que le seul vrai Dieu qui règne dans le ciel. Pour l'idole du démon, si vous le permettiez, je la mettrois sans balancer en poudre. Le juge dit : Ce n'est point assez pour celui-ci que le crime d'impiété; il y veut joindre la rébellion. Que le greffier voie s'il a rang de citoyen. Le greffier dit : Il est de cette ville, et même d'une famille distinguée dans le corps de la noblesse. Le juge reprit : Jeune homme, tu t'en fais accroire à cause de ta naissance. Peut-être ignores-tu le contenu des ordonnances de nos princes. Que le greffier en fasse la lecture. Le greffier lut le rescrit suivant : L'empereur Aurèle à tous ses officiers et gouverneurs : Nous avons appris que les dispositions des lois sont méprisées par ceux qui, de nos jours, se disent chrétiens. C'est pourquoi faites-les arrêter, et, s'ils ne sacrifient à nos dieux, qu'on les applique à diverses tortures; en sorte qu'ils soient inexcusables en s'attirant par leur obstination le dernier châtiment, et qu'avec eux le mal tarisse dans sa source. Après cette lecture le juge ajouta : Qu'en penses-tu, Symphorien? Pouvons-nous, quand nous le voudrions, déroger à des ordres si formels? Ton arrogance te rend tout à la fois coupable et envers les dieux et envers l'empereur. Si tu ne prends le parti de te soumettre, on ne peut laver ce double crime que dans ton sang. Symphorien répondit : Je ne regarderai jamais cette statue que comme un simulacre diabolique, comme un instrument de l'enfer pour perdre les hommes. Vos menaces ne me feront point changer; je sais trop qu'un chrétien dont le courage se dément se précipite dans le plus funeste abîme. Mais si notre Dieu a des châtiments terribles pour une pareille lâcheté, il n'a pas de moindres récompenses pour la persévérance et

la vertu. Il m'est infiniment plus avantageux de lutter quelques moments contre l'orage, que de faire, comme vous me le conseillez, un triste naufrage à la vue du port. Le juge voyant la constance du jeune confesseur ordonna à ses licteurs de le frapper, puis l'envoya en prison.

On le ramena quelques jours après, et le juge lui dit : Symphorien, si tu veux aujourd'hui adorer la statue de Cybèle, et offrir de l'encens au grand Apollon et à Diane, tu recevras, avec une gratification du trésor public, un grade militaire digne de ta naissance. Prends enfin une résolution convenable : veux-tu qu'on orne l'autel pour le sacrifice? Symphorien répondit : En m'adressant ces promesses frivoles, c'est perdre un temps qui doit être précieux au magistrat chargé des affaires publiques. Le juge, sans paroître encore piqué, insista et dit : A une condition aussi facile et aussi juste que de sacrifier aux dieux, obtiens les honneurs du palais. Symphorien reprit : Qu'il est messéant au chef de la justice de se servir, pour corrompre la vertu, de l'autorité que la loi ne lui met en main que pour punir le crime? Nous devons tous rendre tôt ou tard nos vies à celui qui en est l'auteur; pourquoi n'offririons-nous pas, comme un don, à Dieu et à son Fils Jésus-Christ, ce qu'il faut indispensablement leur payer un jour comme une dette? Vos faveurs ne sont qu'un poison caché sous une amorce perfide. Le temps, ainsi qu'un torrent rapide, entraîne tous vos biens. Notre félicité au contraire est aussi sûre et aussi immuable que le Dieu suprême qui en est la source. L'antiquité la plus reculée n'a pas vu le commencement de sa gloire, et la révolution des siècles à venir n'en amènera jamais la fin. Le juge lui dit encore : Jeune audacieux, il y a trop long-temps que j'ai la patience d'entendre les éloges de ton Christ. Enfin, si tu ne sacrifies à la mère des dieux, je te condamne aujourd'hui à la mort, après t'avoir fait souffrir les plus horribles tourments. Symphorien dit : Je ne crains que le Dieu tout-puissant qui m'a créé, et je n'adorerai que lui. Cette masse de chair et d'os est en votre pouvoir; mais non cette âme qui après la destruction de mon corps retournera à son origine. Considérez vous-même le culte honteux dont vous honorez vos idoles. Envisagez, de l'œil de la vertu et de la raison, le

cérémonial infame, les gestes impurs de ces jeunes eunuques. Ainsi faites-vous du libertinage un exercice de religion. Voyez les transports fanatiques et toutes les extravagances de ces corybantes. Qui ne sait que votre Apollon ne fût qu'un pâtre rusé et dissolu de Thessalie; que ses couronnes de laurier sont les monuments de sa lubricité; que, par les artifices de la friponnerie, il a su contrefaire le mugissement des bœufs et la voix des démons? Pour Diane, c'est évidemment le démon du midi qui erre par les rues, par toutes les routes et les forêts mêmes, pour dresser en tout lieu ses embûches; et c'est de là qu'on l'appelle la déesse des carrefours.

Le juge interrompit ce discours avec emportement, et prononça la sentence en ces termes: Que le sacrilége Symphorien, si clairement convaincu, meure par le glaive, pour venger les dieux et les lois. Comme on le conduisoit hors de la ville pour l'exécution, sa mère, vraiment digne d'un pareil fils, accourut sur le rempart de ce côté-là, et lui cria en le voyant passer: Lève les yeux au ciel, mon cher Symphorien, et rappelle-toi les promesses du Tout-Puissant: on te prive moins de la vie, qu'on ne te l'assure pour l'éternité. Après qu'on lui eut tranché la tête, les fidèles prirent leur moment, et enlevèrent secrètement son corps, qu'ils enterrèrent près d'une fontaine voisine du lieu de l'exécution. Les miracles s'opérèrent en foule à son tombeau, et le rendirent des plus célèbres par toutes les Gaules.

Saint Symphorien avoit été instruit et baptisé par le prêtre saint Bénigne, qui avoit été disciple de saint Polycarpe, et qui étoit venu porter la foi en Occident avec Andoche, aussi prêtre, et le diacre Thyrse. Ils avoient passé quelques années à Autun, dont ils sont les premiers apôtres, et où Fauste, père de Symphorien, leur fit baptiser sa famille. Bénigne alla d'Autun à Langres, ensuite à Dijon; et ce fut dans cette dernière ville qu'il termina sa carrière apostolique par un très-long martyre. Andoche et Thyrse furent pris à Saulieu avec un marchand nommé Félix, chez qui ils logeoient. Après plusieurs tourments, on les assomma à coups de bâtons. Sainte Pascasie, qui souffrit dans un âge avancé, avoit aussi reçu les leçons de saint Bénigne. Il y eut une infinité d'autres martyrs

dont le sang fertilisa enfin cette terre, et prépara l'abondante moisson que l'Eglise en recueillit bientôt après.

Mais les hérétiques faisoient contre la pureté du christianisme des efforts infiniment plus dangereux que les persécuteurs. Les nouveautés impies s'étoient répandues de l'Asie jusqu'au sein des Gaules, par les artifices d'une secte particulière de gnostiques, disciples d'un certain Marc qui l'avoit été de Valentin, et nommés pour cela marcosiens. Saint Irénée s'efforça de prémunir tous les fidèles contre la séduction.

Il écrivit une lettre intitulée *du Schisme*, à Blaste, prêtre de l'église romaine, déjà déposé avec Florin, pour avoir embrassé les erreurs nouvelles. Il composa de plus deux traités contre Florin; le premier, *de la Monarchie*, c'est-à-dire, de l'unité du principe de toutes choses, ou d'un seul créateur, afin de montrer que Dieu n'est pas la cause du mal. Il y rappelle à Florin qu'ils avoient été ensemble disciples du grand Polycarpe, qui ne témoigna jamais que de l'horreur pour de telles nouveautés, inconnues à Jean l'évangéliste et à tous ceux qui avoient conversé avec le Seigneur. Le second traité est intitulé *de l'Ogdoade*, c'est-à-dire, des huit éones, qui faisoient le fond du système de Valentin. Le zélé docteur publia plusieurs autres écrits, qui ne sont pas venus jusqu'à nous; et il ne nous reste même que des fragments des premiers.

Mais ce qui nous console de tant de pertes, c'est son excellent ouvrage contre toutes les hérésies, quoiqu'on ne nous en ait conservé qu'une version latine, bien éloignée de l'élégance et de la délicatesse de l'original grec, que nous font si justement regretter quelques morceaux échappés en petit nombre au naufrage des temps. Cet ouvrage inestimable commence par retracer les visions des valentiniens. Après quoi il expose dans toute sa pureté la foi reçue des disciples immédiats du Sauveur : exposition qui n'est autre chose que le symbole des apôtres, dont par-là on reconnoît la sainte antiquité, et dont le savant docteur assure que chaque article étoit cru dès lors unanimement par toutes les églises de l'univers. Il oppose, d'une façon lumineuse, l'uniformité de cette foi aux variations innombrables des hérésies qui se sont élevées depuis Simon le Magicien jusqu'à Valentin et à ses sectateurs. Il réfute ensuite

les erreurs qu'il a notées, et il montre comment la corruption des mœurs est la source la plus ordinaire des mauvaises doctrines. Il expose les contradictions et l'absurdité où s'engagent ceux qui les professent; il en fait un contraste ingénieux et solide avec les quatre évangiles, puis avec la tradition, marquant avec un sens admirable le poids de cette autorité et tout le parti qu'on en peut tirer. Il tire lui-même un très-grand avantage de la succession des évêques établis par les apôtres dans les siéges divers. Mais comme il seroit trop long, ajoute-t-il, d'exposer cette succession pour tant d'églises presque innombrables, nous nous contenterons de marquer la tradition de la plus grande et de la première, avec laquelle, à cause de sa prééminence, les fidèles de tout pays doivent indispensablement s'unir et se tenir invariablement d'accord. Ici il fait l'énumération de tous les papes, depuis saint Pierre jusqu'à saint Eleuthère, qui occupoit alors le siége apostolique. Il prouve ensuite fort au long l'unité d'un Dieu, créateur du ciel et de la terre, la divinité de Jésus-Christ et celle du Saint-Esprit; que le Verbe s'est réellement fait homme; que Jésus est fils de Marie, sans l'être de Joseph.

Il réfute l'interprétation des saintes Ecritures par l'apostat Théodotion qui, ayant abandonné la foi chrétienne pour embrasser le judaïsme, affoiblissoit, autant qu'il lui étoit possible, les preuves du christianisme tirées des prophètes, et rendoit en particulier cette prophétie d'Isaïe : *Voici qu'une vierge concevra*, par ces mots, *voici qu'une fille concevra*. Enfin il établit clairement différents articles de notre croyance : tels que le péché originel, le libre arbitre, et même la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie. Il faudroit lire tout au long le quatrième livre de ce traité contre les hérésies, pour voir avec quelle précision la foi de la présence réelle y est énoncée. On l'y regarde comme un point si incontestable, qu'on part de là pour confondre plus facilement les erreurs contraires aux autres dogmes. Comment, dit-on, s'assurer que le pain eucharistique est le corps du Seigneur, et le calice son sang, si on ne le reconnoît pas pour le Fils de l'Eternel? Et contre les marcionites : comment le Sauveur, s'il est fils d'un autre père que le Tout-Puissant, prenant le pain

qui est l'ouvrage du Créateur, a-t-il déclaré qu'il est son corps, et assuré que la liqueur du calice est son sang? Toutes les autres vérités fondamentales de la religion, attaquées alors et dans toute la suite des temps, sont établies avec la même clarté dans le cours des cinq livres, qu'il faut lire de suite, pour bien connoître l'uniformité de la foi dans tous les siècles. A tant de précieux témoignages le saint docteur mêle cependant quelques erreurs sur des conséquences plus éloignées des principes, et que l'Eglise n'eut occasion de discuter que depuis lui. Il paroît avoir cru que les âmes justes ne verroient Dieu qu'après la résurrection. Au moins prétend-il, avec certains millénaires, qu'après la première résurrection, ces âmes régneroient mille ans sur la terre dans la société de Jésus-Christ, consultant moins ici son sens droit que la vivacité de son zèle contre les hérésies régnantes. L'usage qu'il avoit de combattre les explications allégoriques de l'Ecriture, sur quoi elles portoient, le fit donner dans l'excès contraire, et prendre trop à la lettre les textes relatifs à la gloire de l'Eglise et au bonheur du ciel.

L'empereur Marc-Aurèle ne survécut qu'environ deux ans aux martyrs immolés dans les Gaules par l'abus de son pouvoir, et l'on remarque que ses dernières années ne furent plus qu'un tissu d'ennuis et de chagrins. Surtout, la triste perspective des méchantes inclinations de son fils Commode l'affligeoit sensiblement, soit en sa qualité naturelle de père, soit en celle de père de son peuple, qu'il a méritée à plusieurs égards. Les nations inquiètes de la Germanie et de la Sarmatie remuèrent de nouveau sur la fin de son règne. Il marcha contre elles, remporta une grande victoire sur les Marcomans. Mais au milieu de ses succès, il fut attaqué d'une maladie contagieuse. Commode, qui l'accompagnoit, et qu'il avoit fait proclamer Auguste, ne put cacher son odieux empressement à régner sans guide et sans frein. Le bruit courut qu'il avoit fait empoisonner son père. Au moins l'empereur en parut-il concevoir le soupçon. Il dissimula cependant, et répondit au tribun qui lui venoit demander l'ordre : Allez au soleil levant. Il dit en particulier à ses amis, que la vie lui étoit à charge : il refusa de prendre de la nourriture, et mourut

ainsi l'an de Jésus-Christ 180, à l'âge de cinquante-neuf ans, dont il en avoit régné dix-neuf.

Commode fut universellement reconnu empereur. Les Romains attendoient tout du fils de Marc-Aurèle : ils trouvèrent un monstre semblable à Néron dans ses extravagances et ses cruautés. A force d'importunités et de sollicitations, ils avoient rendu le père sanguinaire à l'égard des chrétiens : le fils prodigua le sang de ce qu'il y avoit de plus élevé dans l'empire, et traita les chrétiens favorablement; la Providence allant souvent à ses fins par les voies qui nous y paroissent le plus contraires. Une femme débauchée qu'on appeloit Martie, très-affectionnée au christianisme et toute-puissante sur le cœur de Commode, fut, dit-on, l'instrument dont Dieu se servit pour ménager aux fidèles une paix qui dut paroître bien extraordinaire sous ce règne tyrannique. Au sein du péril, ils se multiplioient journellement. Il se faisoit à chaque instant de nouvelles conversions, et ce n'étoit pas le simple peuple qui embrassoit la foi : les Romains du premier rang ne rougissoient plus d'un Dieu crucifié.

Alors le sénateur Apollone lui rendit témoignage dans l'assemblée la plus auguste de l'univers. Un de ses esclaves l'ayant accusé d'être chrétien, la cause fut portée à Perennis, préfet du prétoire[1]. Cet officier, grand observateur des lois, fit d'abord punir l'esclave du dernier supplice, pour avoir violé l'ordonnance récente de Marc-Aurèle, qui défendoit de dénoncer les chrétiens. Mais comme elle soumettoit aussi à l'animadversion publique ceux qui n'abjureroient point après avoir été dénoncés, Perennis jugea qu'une telle affaire, concernant un sénateur, devoit se référer au sénat. Il laissa ce soin à l'illustre accusé, non moins estimable par son mérite que par sa naissance. Apollone composa un beau discours, où, non content de confesser la foi chrétienne, il en faisoit l'apologie, et il le prononça en présence des sénateurs assemblés. Comme on ne put l'engager à trahir ni à déguiser ses sentiments, le sénat crut ne pouvoir terminer convenablement une scène de cet éclat, qu'en le condamnant, par un décret so-

[1] Hier. de Script.

lennel, à avoir la tête tranchée : ce qui s'exécuta la huitième année du règne de Commode. On parle encore du sénateur Jule, martyrisé sous le même empereur.

En ce même temps florissoit saint Théophile, évêque d'Antioche, auteur de plusieurs ouvrages vantés pour leur profondeur et leur élégance. Les plus considérables, outre le traité à Autolyque, le seul qui nous reste, étoient des commentaires sur les quatre grands prophètes et les quatre évangiles, la réfutation des erreurs de Marcion et d'Hermogène. Autolyque étoit un savant païen, très-prévenu contre la religion chrétienne. Théophile, qui lui-même avoit été païen, voulut l'instruire ou lui fermer la bouche par cet ouvrage qu'il divisa en trois livres, et qui établit aussi-bien l'existence et l'infinie perfection du vrai Dieu, qu'il fait sentir l'extravagance de l'idolâtrie. On peut connoître la manière de l'auteur dans l'endroit du premier livre, qui montre comment, aidés de la foi, nous pouvons parvenir à la connoissance de Dieu par la considération de sa providence et de toutes ses œuvres. Quand nous voyons, dit-il, un vaisseau voguer en pleine mer ou entrer dans le port, nous ne doutons pas qu'il n'y ait au-dedans un pilote qui le gouverne. Ainsi devons-nous croire qu'un Etre suprême, et d'une sagesse infinie, préside au gouvernement de l'univers, quoique ce premier moteur soit invisible à nos yeux. Tous savent qu'il est un empereur sur la terre, quoique tous, à beaucoup près, ne le voient pas; mais on le connoît par ses lois, par ses officiers, par ses images : et vous refuseriez de connoître Dieu par ses œuvres, par les effets si éclatants et si multipliés de sa puissance! Vous avez de la répugnance à croire ce que vous ne voyez pas : mais ne procède-t-on pas dans la plupart des choses de la vie, avec cette foi ou cette confiance? Que recueilleroit le laboureur, s'il ne confioit aveuglément son grain à la terre? Pourroit-on traverser les mers sans se confier au pilote? Guériroit-on dans les plus dangereuses maladies, si l'on ne s'abandonnoit au médecin? Quel art, quelle science apprend-on, sans commencer par croire celui qui nous les enseigne?

Dans le second livre, Théophile rapporte et justifie l'histoire de la création selon Moïse. Il observe, comme un monu-

ment sensible de la croyance primitive et universelle, que toutes les nations comptent la semaine comme les Juifs; quoique ce cycle de sept jours ne soit fondé sur le cours d'aucun astre, et n'ait dans l'ordre naturel, rien absolument que d'arbitraire. Dans le même livre, parlant à fond de la nature et des personnes divines, il use du nom de Trinité; et c'est la première fois qu'on trouve cette expression employée pour marquer la distinction des personnes divines. Le troisième livre réfute éloquemment et fortement les calomnies des idolâtres contre les chrétiens, spécialement le reproche de nouveauté fait à leur doctrine; champ avantageux, dont cet homme de génie profite admirablement, pour faire toucher au doigt et à l'œil l'ignorance grossière des Grecs en fait d'histoire, et la prépondérance infinie des prophètes, tant pour les connoissances que pour l'ancienneté, sur ces peuples amateurs de la fable. Théophile, révéré comme saint par l'Eglise, finit tranquillement sa carrière sous l'empereur Commode, qui périt après un règne de près de treize ans. Cet imprudent et cruel prince avoit confié au papier le projet qu'il méditoit. L'écrit tomba dans les mains des proscrits, entre lesquels se trouvoient les premiers noms de la cour, et celui même de la célèbre Martie. On prévint le fantasque empereur. Martie lui donna du poison. Il vomit beaucoup : et comme on craignoit qu'il ne réchappât, on fit entrer l'athlète Narcisse, qui l'étrangla. Un vénérable vieillard, nommé Pertinax, fut élevé à sa place, et assassiné trois mois après par les soldats prétoriens, dont il vouloit corriger les désordres. Ils mirent après sa mort l'empire à l'enchère; et le pouvoir suprême fut réellement acheté par Didius Julien, à qui ils le confirmèrent malgré le peuple et le sénat. L'acquéreur ne jouit pas long-temps d'une place qui faisoit tant de jaloux. Les généraux des armées de Syrie, de Bretagne et d'Illyrie, furent proclamés empereurs tous trois à la fois. Sévère, qui commandoit en Illyrie, prévalut sur eux. Il s'approcha de Rome. Les troupes de Julien abandonnèrent ce chef méprisable, et le sénat le condamna à la mort. Il fut exécuté avant l'arrivée de Sévère, qui trouva les choses dans une tranquillité parfaite, en entrant dans la capitale le deuxième juin 194.

Les guerres civiles continuèrent au loin durant plusieurs années, sans que les chrétiens y prissent part. Sévère leur rendit justice, et les traita favorablement dans les commencements de son règne. Il se souvenoit encore qu'un certain Evode, de sa connoissance avoit été guéri par un chrétien, avec de l'huile consacrée. L'empereur considéroit d'ailleurs une multitude de personnes du premier rang, de l'un et l'autre sexe, qui avoient embrassé le christianisme; et souvent il se rendit lui-même le défenseur des chrétiens auprès du peuple mutiné.

Victor, qui avoit succédé au pape Eleuthère, compté pour le douzième évêque de Rome par saint Irénée, occupoit tranquillement la chaire de saint Pierre. Son pontificat, commencé dès l'an 177, dura plus de seize ans. Les chrétiens comptoient alors parmi eux une foule de grands hommes. Sérapion, évêque d'Antioche, se distingua par ses écrits, surtout par un traité contre le faux évangile de saint Pierre. Il en avoit eu un exemplaire des hérétiques docites, qui soutenoient, suivant l'étymologie de leur nom, que le mystère de l'incarnation ne s'étoit accompli qu'en apparence. Cet évangile ne contenoit cependant presque rien qui ne fût conforme à la pure doctrine du Sauveur; mais c'étoit moins pour ce qu'il avoit de répréhensible, que Sérapion s'attachoit à le décrier, que parce qu'il n'avoit pas été transmis par une tradition légitime, ou par une approbation générale et constante des églises.

Dans le même temps florissoit saint Pantène, philosophe de grande réputation, natif de Sicile, et sorti de l'école stoïcienne. On lui confia le gouvernement de la célèbre académie de la doctrine chrétienne, établie dès le temps de saint Marc dans l'église d'Alexandrie. Son zèle égaloit ses lumières; il alla prêcher la foi bien avant dans la Grande Asie, et jusque dans les Indes. Ainsi acquit-il la qualité d'évangéliste, qu'on donnoit alors aux généreux ouvriers qui s'employoient, sur les traces des apôtres, à la propagation de l'Evangile chez les nations étrangères. On dit que Pantène trouva dans l'Inde quelques fidèles, avec l'évangile de saint Matthieu en hébreu, que l'apôtre saint Barthélemi y avoit porté. Il ranima la foi des anciens chrétiens, en fit de nouveaux, laissa aux uns et aux autres de solides instructions, et tout ce qui étoit propre

à les faire persévérer. Après quoi il reprit la route d'Alexandrie, où il continua d'instruire ceux qui vouloient venir l'entendre chez lui; l'école publique ayant été remise, à son départ pour les missions, entre les mains de Clément, l'un des illustres disciples qu'il forma en grand nombre.

On croit celui-ci originaire d'Alexandrie même, dont il porte le surnom, mais né à Athènes. Il s'étoit rendu fort habile dans les belles-lettres et dans la philosophie, spécialement dans celle de Platon. Les vérités qu'il y découvrit ne purent le fixer. Il voulut connoître le christianisme, et il l'embrassa sans balancer, dès qu'il fut instruit. Alors il s'efforça de se rendre aussi profond dans les divines Ecritures et dans les traditions apostoliques, qu'il l'étoit dans les autres sciences. Il voyagea beaucoup, pour se procurer l'avantage d'entendre les hommes renommés par leur science et leur vertu. Fallût-il aller de Grèce en Italie, d'Italie en Orient, et jusque dans l'Assyrie, pour s'entretenir avec un ancien de quelque réputation; rien n'arrêta jamais son zèle et son respect pour ces illustres dépositaires de l'enseignemeut primitif. Aussi, en expliquant ce texte des Proverbes : *Un homme qui aime la sagesse, réjouira son père;* il dit en termes exprès que le sage a voulu décrire une âme qui cherche et qui révère la bienheureuse tradition. Il fut ordonné prêtre, et chargé, avant la mort de saint Pantène, comme on l'a vu, du soin de l'école d'Alexandrie, directement instituée pour l'instruction des catéchumènes, mais qui ne se bornoit point à cet objet. Saint Alexandre, qui devint évêque de Jérusalem, et mourut martyr, fut un de ses disciples, ainsi qu'Origène, maître à son tour de tant de docteurs.

Clément composa beaucoup d'ouvrages, dont il nous reste l'exhortation aux gentils, le Pédagogue, les Stromates, et un petit traité sur les qualités du riche qui veut assurer son salut. L'exhortation aux gentils fait parfaitement sentir le foible de l'idolâtrie, l'extravagance de ses principes, et l'horreur des conséquences pratiques qui en résultent nécessairement. Cet ouvrage est écrit avec une élégance recherchée, mais accommodée au goût des lecteurs, que le fond des choses ne pouvoit flatter. C'est dans cette vue, que l'auteur y rassemble une

foule de traits des poëtes, qui paroîtroient déplacés sans cela, parce qu'ils y sont et trop longs et trop multipliés. Dans son Pédagogue, titre peu noble en notre langue, mais tout différent en grec, il fait un abrégé de toute la morale chrétienne, à l'usage des commençants. Aussi dit-il dans les Stromates, que le Pédagogue ne contient que les premiers éléments de la doctrine chrétienne. Ce titre de Stromates, qui veut dire tissu d'images ou de représentations, et proprement tapisseries, donne seul l'idée de l'ouvrage. C'est un tissu de traits de religion, que le pieux docteur avoit rassemblés pour son usage particulier, pour la consolation de sa vieillesse, quand les ressources de l'étude et des conférences viendroient à lui manquer. C'est pourquoi on l'y voit souvent passer d'une matière à l'autre, sans beaucoup d'ordre. Mais cet esprit fécond et naturellement orné, y répand de toute part et comme sans dessein, une diversité de traits et d'images, qui captivent l'attention et en compensent le désordre avec avantage. S'il y a des endroits obscurs, ce n'est qu'une obscurité étudiée, selon la maxime de ces premiers siècles, pour ne point exposer nos mystères à la dérision des lecteurs profanes. Aussi n'est-ce que par comparaison avec le fonds et la manière sublime des Stromates, que saint Clément regarde son Pédagogue comme une instruction pour des élèves. Il s'efforce de donner la plus haute idée de la perfection du christianisme, dans la peinture qu'il fait du véritable gnostique, au sixième livre, où il revendique cette qualification que les hérétiques s'approprioient, en se donnant pour des hommes bien plus avantagés des dons célestes que les orthodoxes. Ce sage, dit-il avec une sublimité qui est plus dans les choses que dans les mots, ce sage ne paroît plus sujet aux passions, si ce n'est à celles qui sont nécessaires pour le soutien de la vie. Il domine celles qui peuvent troubler l'âme, comme la colère et la crainte, et n'est pas même gouverné par celles qui paroissent bonnes, telles que la hardiesse et la joie. Son esprit ne s'abandonne jamais à la tristesse, et jouit d'une égalité presque inaltérable, persuadé que tout ce qui est digne de l'intéresser va bien. Il ne se livre point aux excès de haine ou de ressentiment, parce qu'il aime Dieu et ne hait nulle de ses créatures. Il ne porte envie à personne,

parce que rien ne lui manque. Il ne désire rien ici-bas, parce qu'il y est déjà uni, autant qu'il est possible, à l'objet de ses désirs. Ainsi le vrai gnostique, le chrétien parfait, tels que furent Pierre, Paul et les autres apôtres, est plus souvent libre des passions, qu'occupé à les réprimer. Les biens célestes, dont il se repaît par la contemplation, le rendent peu sensible aux plaisirs de la terre. Son esprit habite avec le Seigneur, quoique son corps soit arrêté dans ce monde. Il ne quitte pas la vie, parce qu'il ne doit point abandonner le poste où le maître l'a placé ; mais il use des choses nécessaires à sa conservation, précisément pour la conserver, et son corps subsiste des productions terrestres, sans que son âme ni ses affections en contractent la bassesse et la corruption.

Clément avoit encore fait un ouvrage, intitulé les Hypotyposes, dont il ne nous reste que peu de fragments. C'étoit une explication abrégée de toute l'Ecriture : plan fort utile sans doute, mais exécuté au jugement de Photius, d'une manière à nous le faire moins regretter. On présume, ou qu'il avoit été corrompu par les hérétiques, ou du moins composé avant que l'auteur fût bien instruit des vérités de la foi. Il faut aussi convenir que saint Clément fait partout un peu trop d'usage de la philosophie de son temps, à laquelle il s'étoit totalement livré dans sa jeunesse. Il avoit encore nourri ce goût dans l'école d'Alexandrie, où il s'étoit introduit avant lui, et où bientôt après il écarta de la simplicité de la foi, des savants si estimables d'ailleurs.

Plusieurs autres grands personnages édifioient l'Eglise du vivant même de saint Clément. Saint Narcisse, évêque de Jérusalem, fut calomnié sans pudeur, quoiqu'il passât pour un homme à miracles. Il étoit constant que l'huile ayant manqué aux lampes des lieux saints la veille de Pâques, il avoit par ses prières, converti en huile l'eau d'un puits voisin. Eusèbe atteste que, quand il écrivoit son histoire, on voyoit encore de cette huile, conservée par miracle, comme elle avoit été produite. Quelques ouailles vicieuses, que leur saint pasteur ne laissoit pas tranquilles dans leurs désordres, conspirèrent ensemble, et l'accusèrent d'un péché honteux. Il y eut trois de ces imposteurs audacieux qui confirmèrent la calomnie par serment, et par de terribles imprécations contre eux-mêmes.

Que les flammes me dévorent, dit le premier, si ce n'est la vérité que je soutiens. Le second se dévoua à la plus triste maladie, et le troisième à perdre la vue. Le peuple qui connoissoit la vertu de son saint prélat, n'ajouta nulle croyance aux dépositions; et plus on faisoit de serments, plus il concevoit de défiance et d'indignation contre ces accusateurs sacriléges. Narcisse, qui gémissoit sous le poids des charges de l'épiscopat, et soupiroit depuis long-temps après la solitude, profita de l'occasion pour se dérober à son peuple. Il passa plusieurs années dans des retraites ignorées, laissant le soin de son honneur à la Providence. Elle le vengea avec une rigueur qu'il étoit bien éloigné de demander. Les trois parjures éprouvèrent chacun la malédiction particulière à laquelle ils s'étoient dévoués. La maison du premier fut incendiée, et il y périt avec sa famille. Le second fut couvert d'ulcères, depuis les pieds jusqu'à la tête, vit tout son corps tomber en pourriture et en lambeaux. Epouvanté de la punition des deux autres, le troisième rentra en lui-même, pleura son crime si amèrement et si constamment, qu'il en perdit les yeux.

Ces punitions exemplaires servirent moins à la justification de Narcisse, qui n'en avoit aucun besoin, qu'à augmenter les regrets de son troupeau. Ils ne purent se résoudre à élire un autre évêque, que quand ils s'y virent presque forcés par les prélats voisins, et qu'après les plus diligentes perquisitions, ils désespérèrent de retrouver leur saint pasteur. Il ne reparut à Jérusalem que sur la fin de ses jours. L'affection publique pour lui n'étoit nullement diminuée. On le pressa de reprendre la conduite de son église, malgré son grand âge et sa foiblesse. Il ne put s'en défendre, et il y consentit, à condition qu'on lui accorderoit pour coadjuteur, un évêque de Cappadoce, nommé Alexandre, qui étoit venu visiter les saints lieux, et dont les excellentes qualités lui avoient été manifestées d'une manière surnaturelle. C'est le premier exemple d'un évêque coadjuteur, ainsi que d'un prélat transféré d'un siége à un autre. Saint Narcisse de Jérusalem, présida avec Théophile de Césarée, au concile qui se tint en cette dernière ville, au sujet de la célébration de la Pâque.

Cette fameuse question avoit déjà été agitée sous le pon-

tificat d'Anicet, et traitée d'une manière assez sérieuse pour attirer d'Ephèse à Rome le docteur apostolique saint Polycarpe. L'Eglise romaine, comme la plupart des Eglises, étoit dans l'usage immémorial de faire la Pâque le dimanche d'après le quatorzième jour de la lune de mars. Les églises de l'Asie-Mineure, au contraire, la faisoient le quatorze même de la lune, quelque jour de la semaine qu'il tombât. Anicet et Polycarpe ne purent se persuader l'un l'autre de prendre le même jour : mais l'union ne fut pas pour cela rompue, et chacun retint, dans la paix et la concorde, la coutume de sa propre église. Alors la dispute n'étoit qu'entre les catholiques. Sous le pontificat de Victor, la diversité en ce point parut favoriser l'hérésie, les montanistes enseignant qu'on ne pouvoit, sans erreur, célébrer la Paque un autre jour que le quatorzième précis de la lune, et qu'ainsi l'ordonnoit leur Paraclet. Blaste, prêtre de l'Eglise romaine, avoit fait schisme pour cette cause, et entraîné à sa suite un grand nombre de personnes. Le pape se persuada que ce n'étoit plus le cas du ménagement, et, résolu à user de rigueur, il commença par assembler un concile à Rome. On en tint un autre par ses ordres, selon le témoignage du vénérable Bède, ou de ce concile même, dont il rapporte un fragment [1]; et Théophile, évêque du lieu, qui ne peut être que Césarée, y présida avec le saint évêque de Jérusalem dont nous venons de parler. Dans la province du Pont en Achaïe, et dans les Gaules, la même discipline fut aussi réglée par des conciles.

Les évêques d'Asie, ayant à leur tête Polycrate d'Ephèse, ne se rendirent point à tant d'autorités respectables [2]. Polycrate le déclara au pape Victor par une lettre très-forte, et qui présente un esprit bien résolu à ne point céder. Il exalte d'abord la tradition de son église, qu'il rapporte à saint Polycarpe et même à saint Jean l'évangéliste. Puis il reprend en ces termes : Moi qui vis au Seigneur depuis soixante-cinq ans ; moi qui ai communiqué avec les frères répandus dans toutes les parties du monde, et qui ai soigneusement approfondi toute l'Ecriture sainte, je ne m'effraie nullement des menaces

[1] Concil. Palest. circa ann. 196. — [2] Eus. Hist. V. 23 et 24.

qu'on nous fait : car ceux qui étoient plus grands que nous ont dit qu'il falloit obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Je pourrois étaler ici les noms des évêques que j'ai rassemblés à votre requisition. Vous seriez étonné de leur multitude, et des approbations qu'ils ont données à la lettre que je vous adresse : car, quoiqu'ils voient ma petitesse, ils savent que je ne porte pas en vain ces cheveux blancs, et que toujours je me suis conduit selon Jésus-Christ. Cette déclaration ne put être que fort mal accueillie du pape, qui, soupçonnant quelque chose de plus que de l'attachement à une ancienne coutume, répondit aux Asiatiques d'une manière fort dure. Il refusoit de communiquer désormais avec eux, en cas qu'ils s'obstinassent; et il se mit en devoir de les priver de la communion de l'Eglise. Cette rigueur ne fut pas du goût de plusieurs évêques, unis toutefois de sentiment avec le souverain pontife. Ils désapprouvèrent qu'il usât de la dernière sévérité contre un si grand nombre d'églises, auxquelles on ne reprochoit que cet attachement à leur ancienne coutume.

Le saint et savant évêque de Lyon, Irénée, fut un de ceux qui lui en écrivirent avec le plus de force. Il commença par confirmer le décret de Victor, dans une assemblée des prélats de Gaule, donnant d'abord l'exemple, pour intercéder ensuite avec plus de succès, et pour ne montrer d'autre intérêt, en cette affaire, que celui de la paix et de l'union entre tous les princes de la maison de Dieu. Il dit après cela, que ses collègues et lui n'approuvoient nullement qu'on excommuniât des églises entières, pour une coutume qu'elles tenoient de leurs Pères; que les pontifes Anicet, Pie, Hygin, Telesphore, et Sixte, de sainte mémoire, n'avoient eu garde de rompre, pour ce sujet, avec les évêques d'Asie; qu'il faudroit élever bien d'autres disputes, si l'on prétendoit ramener tout ce qui n'étoit qu'usage à une parfaite uniformité; que non-seulement pour la fête de Pâques, mais pour l'observation des jeûnes, on suivoit des pratiques différentes dans les églises mêmes des Gaules, dont le pontife paroissoit néanmoins si content. Il y a toute apparence que le pape Victor ne poussa pas le zèle plus loin. Il mourut peu après, l'an 202. Zéphirin lui succéda, et chaque église conserva ses anciennes coutumes.

L'empereur Sévère avoit laissé les chrétiens tranquilles pendant tout le temps qu'il avoit eu des compétiteurs à l'empire. Il oublia leurs services et les bons effets de leur obéissance, quand il fut seul et paisible possesseur du trône. Peut-être que les calomnies qu'on publioit sur leur compte avec plus de malignité que jamais, firent impression sur son esprit naturellement austère et d'une roideur inflexible. Peut-être aussi que sa politique fut effrayée du nombre prodigieux des fidèles; ou qu'elle feignit de partager les alarmes de ceux qui s'intéressoient, par état, au soutien de l'idolâtrie. Déjà plus de la moitié de l'empire étoit chrétienne, et l'on imaginoit que les chrétiens avoient un charme infaillible pour engager ceux qu'ils vouloient, dans leur parti. Les prêtres gentils, et les philosophes, qui n'avoient pas la moindre idée des opérations surnaturelles de la grâce, ne pouvoient concevoir comment des personnes, comblées de tous les dons de la nature et de la fortune, les sacrifioient journellement à une religion, qui n'avoit pour perspective que les souffrances et le mépris, pour chefs, que des hommes simples et modestes, bien inférieurs en apparence ou en ostentation aux docteurs du paganisme. Quoi qu'il en soit, ce fut vers la dixième année de son règne, et la cent deuxième de Jésus-Christ, que Sévère donna des édits contre les chrétiens. Il n'en vint pas là tout d'un coup. La persécution s'étoit échauffée peu à peu; et il est difficile de fixer, comme dans toutes ces persécutions de la première antiquité, à quelle époque précise il faut rapporter les faits particuliers.

L'empereur, après avoir terminé la guerre avec les princes d'Orient, alliés de son concurrent Niger, alla de Syrie en Eygpte. En traversant la Palestine, il punit les Juifs qui avoient encore profité des derniers troubles pour remuer, et il leur défendit, sous les plus terribles peines, de faire aucun prosélyte. Il étendit la défense aux chrétiens, qu'il affectoit, contre ses lumières, de confondre avec des Juifs séditieux. Ainsi commença la persécution que nous croyons devoir nommer la cinquième. Elle devint générale et si violente, qu'on crut toucher au fatal avénement de l'Antechrist. Il y eut néanmoins diverses provinces où le sang des fidèles fut épargné. On com-

mençoit à trop les connoître, pour déférer comme autrefois, à des clameurs aveugles et grossièrement intéressées. Les gentils les plus vertueux ou les plus raisonnables, s'ils n'avoient pas le courage de les imiter, les plaignoient au moins et les admiroient, et les grands du siècle leur accordoient quelquefois leur protection assez hautement.

La persécution déclarée commença par l'Egypte, d'où elle se répandit dans les autres provinces. Comme on défendoit surtout de faire de nouveaux chrétiens, il y eut un grand nombre de martyrs à Alexandrie, dont l'école célèbre attiroit des disciples, non-seulement de toute l'Egypte et la Thébaïde, mais des contrées les plus éloignées. Clément, leur ancien maître, couroit un risque d'autant plus manifeste, qu'il s'étoit fait un plus grand nom. C'eût été se perdre inévitablement et sans fruit, que de rester dans Alexandrie. Cette constance téméraire eût même été un scandale, dans un temps où les hérétiques vouloient que les fidèles se livrassent contre les règles ordinaires de la prudence évangélique et l'exemple des apôtres, à qui Jésus-Christ avoit ordonné, en cas de persécution, de fuir d'un lieu dans un autre. Alors Clément se retira jusqu'en Cappadoce, sa célébrité l'obligeant de s'éloigner beaucoup. Sa retraite fut digne d'un confesseur; il y prit le soin d'une église, dont l'évêque étoit déjà détenu pour la foi.

On arrêta Léonide, père d'Origène et citoyen d'Alexandrie, où il couronna par le martyre une vie sanctifiée par tous les devoirs de son état, et spécialement par un soin extraordinaire de l'éducation de son fils. Il lui avoit appris la science du salut et les saintes lettres, avec encore plus de zèle que les arts libéraux. Un esprit de foi, et presque de prophétie, l'animoit sans relâche dans ce pieux exercice. Il prévoyoit combien de grands sujets et de grands saints seroient formés par ce merveilleux enfant, plus admirable encore par les bénédictions dont le prévenoit la grâce, que pour ses talents naturels. Souvent il s'approchoit de lui tandis qu'il dormoit, et lui découvrant la poitrine, il la baisoit avec un respect religieux, comme le temple du Saint-Esprit.

Le jeune Origène, avant le sacrifice de son père, se seroit

présenté lui-même aux persécuteurs, si ses parents ne l'eussent retenu. Mais quand Léonide fut arrêté, les prières et les caresses maternelles se trouvant insuffisantes, il fallut renfermer ses habits pour l'empêcher de sortir. Ne pouvant aller joindre son père, il lui écrivit une lettre pleine des plus beaux sentiments de la religion, et l'exhorta à n'envisager que la couronne qui l'attendoit dans le ciel. N'ayez aucun souci de nous, lui disoit-il, en parlant de sept jeunes enfants près de tomber dans la dernière indigence, et dont lui-même, âgé de moins de dix-sept ans, étoit l'aîné : le Seigneur sera notre héritage. Nous sommes trop heureux d'avoir un père martyr[1]. Léonide eut la tête tranchée ; et ses biens ayant été confisqués, toute sa famille fut réduite à la plus triste indigence, mais sans rien perdre de ses grands sentiments. Origène trouva une sorte d'asile dans la maison d'une dame très-riche, qui logeoit en même temps un hérétique ; et celui-ci avoit gagné l'affection de la dévote opulente, au point de s'en faire adopter. Le fils du martyr resta le moins qu'il put dans cette société ; et tout le temps qu'il y demeura, il ne communiqua jamais avec le dangereux favori. Bientôt il ouvrit une école de grammaire, afin de subsister sans le secours d'autrui, et de se soustraire à une périlleuse dépendance. Son génie et ses connoissances établirent sa réputation avec tant de rapidité, qu'en moins d'un an on le jugea capable de tout ce qu'il y avoit de plus important. On lui confia, qu'il n'avoit encore que dix-huit ans, le soin des catéchumènes, à la place de Clément.

Aussitôt il vendit tous ses livres profanes, tant pour se livrer uniquement à l'Ecriture sainte, que pour se faire une ressource, la seule qui pût fournir à sa subsistance ; ayant toujours usé d'un désintéressement unique dans l'instruction de ses disciples. Il obligea l'acquéreur de ses livres à lui fournir sur ce fonds environ six sous de notre monnoie par jour ; et ce peu suffit à la vie pénitente qu'il menoit. Ses amis voulurent bien des fois lui faire des présents. Ils colorèrent même leurs libéralités, de manière à ménager la plus scrupuleuse délicatesse. Toujours il remercia, avec autant d'efficacité que de

[1] Eus. IV, 1 et 2.

sensibilité et de gratitude. Malgré cette élévation de sentiments, et tant de goût pour la pénitence, il n'étoit ni moins humble, ni moins affable. Les charmes de son commerce, autant que ses talents, lui attiroient une foule prodigieuse d'auditeurs et de sectateurs zélés, non-seulement parmi la jeunesse, mais parmi les savants et les philosophes gentils ainsi que chrétiens. Plusieurs d'entr'eux devinrent des saints illustres et des martyrs, dans le cours même de la persécution qui avoit commencé par lui enlever son père.

Parmi les martyrs d'Alexandrie même, on distingua une jeune esclave appelée Potamienne, et renommée pour sa beauté. Elle fut dénoncée par son maître, furieux de n'avoir pu, ni par promesse, ni par menace, l'obliger de condescendre à sa passion. Le magistrat ne rougit point d'enjoindre à la vertueuse Potamienne, d'être plus soumise aux volontés de son corrupteur, et cela sous peine d'être jetée dans une chaudière de poix ardente, qu'on prépara sur-le-champ pour l'épouvanter. Non, dit-elle à la vue d'un supplice si effrayant, je ne dois point écouter un juge assez inique pour me pousser au vice et à l'infamie. Le magistrat emporté ordonna de la dépouiller pour la plonger dans la chaudière. La chaste Potamienne fut plus effrayée de la manière que du genre de supplice; et l'amour de la pudeur la rendant ingénieuse : qu'on me descende, dit-elle comme par bravade, et pour en venir à ses fins en piquant le tyran; qu'on me descende avec mes habits dans la chaudière, et l'on verra si le Dieu que j'adore ne me fera point triompher de toutes les inventions de votre cruauté. On la prit au mot, et on l'enfonça si lentement dans la poix ardente, que son tourment dura trois heures entières. Sa mère, appelée Marcelle, fut aussi brûlée.

Le soldat Basilique, l'un des gardes de Potamienne, l'avoit traitée avec beaucoup de réserve, avoit même empêché la populace de l'insulter. Elle lui promit de s'intéresser à son bonheur quand elle seroit auprès du roi du ciel. A peine la sainte fut expirée, que le garde prédestiné confessa le nom de Jésus-Christ. On crut d'abord qu'il plaisantoit. Mais enfin on le conduisit vers le président qui le fit mettre en prison. Il dit aux fidèles qui vinrent l'y visiter, que Potamienne avoit

obtenu la conversion de son cœur, et venoit de lui apparoître pour l'en assurer. La sainte apparut à plusieurs autres personnes, qui se convertirent pareillement. Basilide reçut le baptême dans les fers, et le lendemain il eut la tête tranchee. Plusieurs disciples d'Origène, entre lesquels on nomme Plutarque et Serein, parvinrent à la couronne du martyre par le même tourment.

La persécution n'étoit pas moins violente dans le reste de l'Afrique. Elle y avoit même commencé deux ans avant l'édit, par la mauvaise disposition du proconsul Vitellius-Saturnin, le premier, à ce qu'on observa, qui eût employé le glaive dans la cinquième persécution. Il fut exemplairement puni du ciel parla perte de la vue. Les premières victimes de son impiété furent prises dans la ville de Scillite, puis amenées à Carthage, au nombre de douze, tant de l'un que de l'autre sexe : illustres prémices du sang chrétien dans l'Afrique, au moins les plus anciens martyrs dont on y ait connoissance. Leurs actes sont des plus authentiques, et revêtus de tous les caractères de la sainte et vénérable antiquité. Ainsi, pour présenter en ce genre un monument intéressant à la pieuse curiosité du lecteur, nous croyons ne pouvoir rien choisir de mieux.

Entre ces généreux athlètes, on célèbre principalement Spérat, Narzal, Cittin, et trois femmes, Donate, Séconde et Vestine. Ils avoient déjà subi un premier interrogatoire, lorsque reparoissant devant Saturnin, il leur dit à tous en général : il est encore temps d'obtenir votre pardon, si vous voulez enfin revenir au bon sens, et rendre vos hommages aux dieux. Spérat prit la parole, et dit : Nous ne nous connoissons coupables d'aucun crime contre les lois. Loin de mal faire à qui que ce soit, nous avons rendu le bien pour le mal. Ceux mêmes qui nous poursuivent à mort sont un des premiers objets pour lesquels nous offrons des vœux à notre Dieu. Telle est la règle prescrite par notre religion. Le proconsul reprit : Nous avons aussi une religion simple et raisonnable. Nous jurons par le génie des empereurs; et pour leur conservation, nous adressons des vœux aux dieux de l'empire : Il faut que vous nous imitiez. Spérat répondit : Si vous me voulez entendre, je vous apprendrai en peu de mots, ce que c'est que

la loi chrétienne. Saturnin dit : Penses-tu que je sois d'humeur à te laisser vomir un torrent d'injures contre nos dieux ? Puis s'adressant à la troupe entière : jurez plutôt, leur dit-il, tous tant que vous êtes, par le génie des empereurs nos maîtres, pour vous assurer la vie avec ses plaisirs. Spérat reprit et dit : Je ne connois pas le génie des empereurs de ce monde ; mais j'adore l'Esprit créateur et tout-puissant, qui, bien qu'invisible, n'en règne pas moins dans le ciel et sur tout l'univers. Je n'ai commis aucune faute qui mérite l'animadversion des magistrats. Jamais je ne fis injure à personne : et l'on n'a aucune plainte à former contre moi. Quoique je reconnoisse pour maître suprême, pour premier empereur de toutes les nations, mon Dieu et mon adorable Seigneur, je ne laisse pas de garder la plus exacte fidélité aux princes qu'il a établis sur nos têtes ; et si j'achète la moindre chose sujette aux droits, je la paie religieusement aux receveurs. Le proconsul se tourna vers les compagnons de Spérat, et leur dit : Ne suivez pas l'exemple de cet insensé ; mais plutôt craignez notre prince, et obéissez à ses commandements. Alors Cittin dit : Espérez-vous donc tirer meilleure composition de nous que de Spérat ? Comme lui, nous craignons le Seigneur notre Dieu, et ne craignons rien autre chose. Le proconsul ordonna de les mettre en prison, et de les tenir aux ceps jusqu'au lendemain.

Le lendemain, en effet, Saturnin se fit représenter les martyrs, et du haut de son tribunal, se flattant d'ébranler les femmes, comme les plus foibles, il leur dit : Honorez notre prince, et sacrifiez aux dieux. Donate répondit : Nous rendons à César les honneurs dus à César, mais nous n'offrons qu'à notre Dieu le tribut de nos religieux hommages et de nos prières. Vestine dit : Je suis aussi chrétienne. Séconde dit : J'ai la même foi en mon Dieu, et veux à jamais demeurer en lui. Pour vos dieux, nous ne les reconnoissons pas, et nous ne les adorerons jamais. Le proconsul ordonna de les séparer les uns des autres ; puis faisant rapprocher les hommes, il dit à Spérat : Persévères-tu à être chrétien ? Spérat répondit : Oui, je persévère, et réitérant sa confession, écoutez tous, dit-il d'une voix plus élevée : je suis chrétien. Tous ceux qu'on avoit arrêtés avec lui l'entendirent, et répétèrent : Nous

sommes chrétiens. Le proconsul reprit : Vous ne voulez donc ni délibérer, ni recevoir grâce? Spérat répondit : De braves combattants ne demandent point de grâce ; faites ce que vous voudrez : nous mourrons avec joie pour Jésus-Christ. Le proconsul leur demanda quels étoient les livres qu'ils lisoient, et pour lesquels ils avoient tant de respect. Spérat répondit : Les quatre Evangiles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les épîtres de l'apôtre saint Paul et toute l'Ecriture inspirée de Dieu. Le proconsul dit : Je vous donne trois jours pour faire vos réflexions. Spérat répliqua : Je suis chrétien, et tous ceux aussi qui sont avec moi ; jamais nous n'abandonnerons la foi de Jésus-Christ ; faites tout ce qu'il vous plaira.

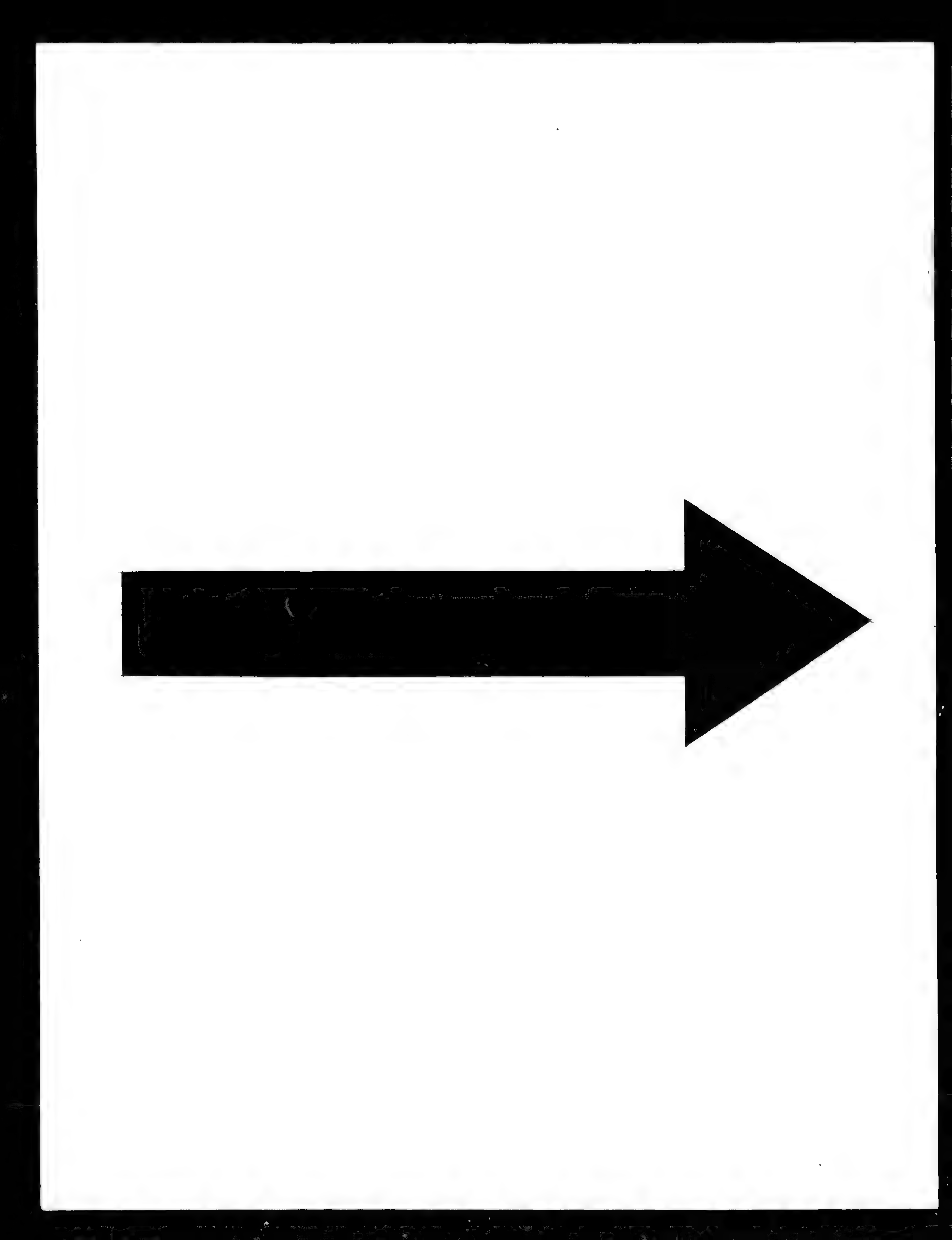
Le proconsul voyant leur inflexible fermeté, dicta au greffier la sentence conçue en ces termes : Spérat, Narzal, Cittin, Vétérius, Félix, Acillin, Lætantius, Januarie, Généreuse, Vestine, Donate, et Séconde, ayant confessé qu'ils étoient chrétiens, et refusant de rendre leurs respects à l'empereur, j'ordonne qu'ils aient la tête tranchée. A la lecture de cette sentence, Spérat et tous ses compagnons dirent : Nous rendons grâce à Dieu, qui nous fait aujourd'hui l'honneur de nous admettre au royaume céleste en qualité de martyrs. On les mena tout de suite au lieu du supplice, où, se mettant à genoux tous ensemble, et derechef rendant grâce à Jésus-Christ, ils eurent chacun la tête tranchée : et ils intercèdent pour nous auprès du Très-Haut, ajoutent les pieux auteurs de ces actes, qu'ils trouvèrent moyen d'extraire du greffe public, et que nous avons traduits fidèlement, comme un des monuments le plus justement révérés en ce genre. Tels sont les martyrs Scillitans extraordinairement fameux en Afrique, et honorés par toute l'Eglise. Tertullien les célèbre avec une espèce d'enthousiasme, et ils influèrent beaucoup dans la résolution qu'il prit de composer son discours apologétique de la religion, à laquelle ils venoient de rendre un si glorieux témoignage.

En Afrique encore, on arrêta six personnes de la capitale, quatre hommes, nommés Révocat, Saturnin, Sature, Secondole, et deux femmes, appelées Perpétue et Félicité. Mais ces deux héroïnes, infiniment supérieures à leur sexe, donnèrent

à ce triomphe sa principale splendeur; en sorte que les actes portent ici le nom des femmes, et non celui des hommes. C'est la remarque de saint Augustin, qui ne parle d'elles qu'avec admiration, en les comparant à saint Etienne, à saint Laurent, à tout ce qu'il y eut jamais de martyrs plus illustres. Rien de si touchant que l'histoire de leurs combats, écrite en partie par Perpétue elle-m[illegible] reste par un auteur contemporain de très-grand po[illegible] l'on croit être Tertullien. Perpétue étoit une jeun[illegible] condition, âgée de vingt-deux ans, et déjà veuve se[illegible]tes les apparences, pleine d'attraits et d'esprit, et de ce caractère ouvert, ingénu, qui fait encore plus de partisans que les talents et les grâces.

Elle avoit un enfant à la mamelle, et sa tendresse ne pouvoit le perdre de vue, ni se décharger sur une autre femme du soin de l'allaiter. Félicité, avec une naissance inférieure, n'avoit pas moins de grandeur dans l'âme. C'étoit aussi une jeune femme actuellement enceinte. Dès que Perpétue fut arrêtée, son père, le seul de sa famille qui ne fût pas chrétien, et qui aimoit tendrement sa fille, accourut avec une ardeur que l'amour paternel pouvoit seul donner à son âge extrêmement avancé.

On sera bien aise d'entendre, de la propre bouche de son éloquente et sainte fille, le récit d'une scène si touchante. Mon père, lui dit-elle, suivant le rapport écrit de sa main, pouvons-nous changer les noms qui tiennent à l'essence des choses? Non, répondit-il. Je ne saurois donc, reprit-elle, me dire autre chose que je ne suis, c'est-à-dire, autre que chrétienne. A ce mot, continuent les actes, il se jette sur moi dans l'accablement d'une âme excédée par la douleur, comme pour m'arracher les yeux. Puis, tout confus de son emportement, il s'éloigna, en s'abandonnant au plus morne chagrin, comme les cris qu'il jeta le témoignoient. Je demeurai quelques jours ensuite sans qu'il me vînt voir, et je rendis grâce au Seigneur de ce qu'il me mettoit à couvert d'une tentation si délicate. Dans cet intervalle nous fûmes baptisés. Le Saint-Esprit m'inspira, au sortir des fonts sacrés, de ne demander d'autre grâce que la constance dans les tourments. Peu après on nous conduisit en prison. J'avoue que je fus saisie en y



entrant ; car jamais je n'avois vu réduit ni ténèbres aussi horribles. La rude journée ! Une chaleur étouffante ; des exhalaisons infectes, qui provenoient du grand nombre de malheureux, resserrés et presque entassés ; la brutalité des geoliers et des soldats : mais par-dessus tout, je séchois d'inquiétude pour mon enfant. Enfin les dignes ministres qui nous assistoient au nom de l'Eglise, les diacres Testine et Pomponé nous obtinrent, à prix d'argent, la liberté de passer quelques heures chaque jour en un lieu moins incommode. Nous sortîmes avec empressement ; et tandis que chacun s'occupoit de ce qui l'intéressoit davantage, je n'eus rien de plus pressé que d'allaiter mon enfant, qui mouroit de faim. Je le recommandai tendrement à ma mère, qui m'étoit venue voir. J'exhortai mon frère à la constance dans la foi. Je me consumois de douleur en voyant celle que je causois à mes proches ; et je passai plusieurs jours dans ces cruelles peines d'esprit. Tout à coup cependant je me trouvai fortifiée par un secours si abondant de la grâce, que je fus délivrée de l'ennui même, et des déchirements de cœur que j'avois jusque-là éprouvés au sujet de mon enfant. La prison ne me devint pas seulement supportable ; mais ce fut pour moi un séjour plus agréable que tous les palais qu'on eût pu m'offrir.

Alors mon frère me dit : Je sais, ma sœur, que vous avez un grand crédit auprès de Dieu. Priez-le de vous révéler si vous échapperez à la mort, ou si vous consommerez votre sacrifice. Comme je ne pouvois, sans un amour plein de confiance, me rappeler les faveurs que j'avois reçues de Dieu, je promis positivement à mon frère, de lever son doute dès le lendemain. Je fis ma prière, et voici les lumières qui me furent communiquées : Il me sembla voir une échelle d'or, si haute qu'elle atteignoit jusqu'au ciel, mais si étroite qu'il n'y pouvoit monter qu'une personne à la fois. Des deux côtés, elle étoit bordée de couteaux, de sabres, de rasoirs et d'autres instruments, si bien aiguisés et tellement disposés, que quiconque y fût monté sans une extrême circonspection, et sans regarder perpétuellement en haut, eût été blessé et déchiré par tout le corps. Au bas de l'échelle, il y avoit un dragon d'une grosseur énorme et horrible à voir, tout prêt à s'élancer

sur ceux qui voudroient monter, et qui les en détournoit par ses rugissements. Toutefois Sature monta d'abord, sans se laisser épouvanter; et quand il fut tout en haut, il se tourna et me dit : Je vous attends, Perpétue; mais prenez garde au dragon. Je répondis au confesseur : Il ne me fera point de mal; j'espère en Notre-Seigneur tout-puissant. J'approchai en effet, et le dragon ne fit que lever la tête foiblement, comme s'il eût eu peur de moi; en sorte que je lui mis le pied sur la tête, et m'en servis comme d'un premier échelon. Arrivée au haut de l'échelle, je découvris un jardin immense, et dans le milieu un grand homme vêtu en pasteur, qui avoit les cheveux d'une blancheur extrême, et qui étoit environné de plusieurs milliers de personnes vêtues aussi de blanc. Il me dit avec douceur : Ma fidèle, soyez la bien-venue. Il m'appela près de lui, et me mit dans la bouche une nourriture délicieuse, que je reçus en joignant les mains. Toute la troupe répondit, *amen;* ce qui m'éveilla; et je m'aperçus que je mâchois encore quelque chose d'une merveilleuse douceur. Je n'eus rien de plus pressé que de raconter cette vision à mon frère, qui en conclut que nous souffririons le martyre. Nous-mêmes dès-lors commençâmes à nous dégager entièrement des espérances du siècle. Ce qui fit conclure à sainte Perpétue, comme à son frère, qu'elle mourroit pour Jésus-Christ, c'est l'eucharistie qu'on avoit coutume de donner aux martyrs pour les préparer au combat, et que figuroit la nourriture céleste qu'on lui présenta dans sa vision.

Peu de jours après, reprend la sainte, le bruit se répandit que nous allions subir l'interrogatoire. Mon père vint derechef à la prison, non moins agité que la première fois. Il me dit : Ma fille, ayez pitié de mes cheveux blancs; ayez pitié de votre père, si vous me trouvez digne de ce nom. Si je vous ai élevée avec tant de soin et tant de tendresse, si je vous ai plus chérie que tous vos frères, ne me rendez pas l'opprobre du public. Ayez quelque égard pour vos proches; considérez votre mère et votre tante; envisagez votre fils, qui ne peut vivre sans vous. Laissez fléchir votre fierté et votre obstination qui va tous nous perdre; car n'espérez pas qu'aucun de nous ose désormais se montrer, si vous êtes condamnée à une

mort infâme. En me parlant ainsi, il me prenoit les mains et ne cessoit de les baiser, en les arrosant de ses larmes. Il se jeta même à mes pieds, m'appela, non plus de nom de fille, mais de dame, et me perça le cœur par toutes ses sollicitations humiliantes. J'avois d'autant plus de compassion de lui que je le voyois seul de notre famille dans un si étrange aveuglement. Sans laisser ébranler ma résolution par ses larmes, je lui donnai les marques les plus expressives de tendresse, et je finis par lui dire : Il arrivera dans l'interrogatoire tout ce qu'il plaira au Seigneur, puisque nous ne sommes point en notre puissance, mais en la sienne. Ce malheureux père se retira, l'amertume et la désolation dans l'âme.

Le lendemain, comme nous dînions, on vint tout à coup nous prendre pour nous conduire au juge. Toute la ville en fut informée; et en arrivant, nous trouvâmes la place couverte d'un peuple innombrable. Le procurateur Hilarien exerçoit la suprême magistrature à la place du proconsul Timinien qui étoit mort. Il nous fit monter sur l'échafaud, et d'abord interrogea mes compagnons, qui confessèrent courageusement. Il en vint à moi, et mon père à l'instant reparoissant avec mon fils, se jeta à mon cou, me tira de ma place, et me sollicita plus vivement que jamais. Le procurateur vint à l'appui, et me dit : Ayez quelque res[illegible] pour les cheveux blancs de votre père; ayez égard à l'âg[illegible]dre et à l'innocence de votre fils : que les cris de cet enfant infortuné, que les pleurs de tous vos proches vous fléchissent enfin. Et que vous en coûte-t-il de sacrifier pour la prospérité des empereurs? Je n'en ferai jamais rien, lui répondis-je. Nulle considération ne me séparera du Seigneur, ni de la compagnie des saints. Il me dit : Vous êtes donc chrétienne? Et je lui répondis : Oui assurément, je suis chrétienne. Comme mon père tentoit cependant de me tirer de l'échafaud, Hilarien commanda qu'on l'en fît sortir lui-même, et on alla jusqu'à le frapper pour le faire obéir. Je ressentis le coup plus vivement que si je l'eusse reçu moi-même; et j'avois le cœur déchiré, de voir ainsi traiter dans sa vieillesse celui qui m'avoit donné le jour. Alors Hilarien prononça l'arrêt de mort, et nous condamna tous à être exposés aux bêtes.

Sainte Perpétue raconte encore deux visions qui l'animèrent de plus en plus à la consommation de son sacrifice; et là finit sa relation. De son côté, le martyr Sature en eut une autre, qu'il écrivit aussi lui-même, et qui n'étoit pas pour sa seule utilité. Non-seulement on lui montra la gloire céleste où il alloit entrer, mais, comme il arrivoit souvent aux martyrs, l'Esprit saint lui communiqua, pour l'utilité des églises, bien des connoissances prophétiques qu'il seroit trop long de rapporter.

Tant de faveurs merveilleuses inspirèrent à cette troupe de saints une telle générosité, qu'ils touchèrent jusqu'à leurs persécuteurs. Le geolier, nommé Pudent, commença par concevoir une haute estime de leur vertu, et finit par l'imiter, en embrassant courageusement la foi. Mais la joie des martyrs étoit troublée par l'état où Félicité se trouvoit, au huitième mois de sa grossesse. Elle appréhendoit extrêmement de survivre aux autres confesseurs, comme cela devoit naturellement arriver, les lois défendant d'exécuter les femmes enceintes avant leurs couches. Tous se mirent à prier avec ferveur, trois jours avant le spectacle où ils devoient être exposés. Aussitôt Félicité sentit les travaux de l'enfantement de la manière la plus douloureuse, parce qu'elle n'étoit pas à son terme. L'un de ses gardes l'entendant jeter de grands cris : Eh! que feras-tu, lui dit-il, quand tu seras aux prises avec les lions? C'est moi qui souffre en ce moment, répondit Félicité; mais alors Jésus-Christ souffrira et vaincra dans moi. Elle accoucha d'une fille qu'une servante chrétienne vint prendre, et regarda toujours comme sa propre enfant.

La veille du combat, on servit aux saints le repas qu'on appeloit le souper libre, et que prenoient en public ceux qui devoient périr dans l'amphithéâtre. On prétendoit leur donner par-là une entière liberté de se réjouir encore une fois avant la mort. Mais les martyrs en firent un exercice de charité et de zèle apostolique. Ils exaltèrent aux oreilles des idolâtres, le bonheur de souffrir pour Jésus-Christ, leur reprochèrent leur incrédulité, et les menacèrent des peines éternelles. Remarquez bien nos visages, leur dit Sature qui étoit éloquent, afin de nous reconnoître au jugement dernier. Ils se retirèrent tout interdits, et plusieurs se convertirent.

Enfin le jour du combat étant arrivé, tous nos saints athlètes, excepté Secondule, que Dieu avoit appelé à lui dans la prison, parurent dans l'amphithéâtre avec un visage épanoui, où l'on voyoit la gaieté peinte au lieu de la terreur. Perpétue marchoit d'un pas tranquille et les yeux modestement baissés, dérobant aux regards tout ce qu'elle pouvoit de ses agréments et de sa beauté. Malgré cela, on découvroit un air de satisfaction consolant pour les spectateurs fidèles, et on l'entendoit chanter d'une voix douce, quand on prêtoit attention. Félicité ne marquoit pas moins de contentement de ce qu'elle étoit suffisamment rétablie pour mourir avec les autres. A la porte de l'amphithéâtre, on voulut donner aux martyrs les ornements accoutumés dans ces sortes de spectacles, savoir, l'habit des prêtres de Saturne, c'est-à-dire, un manteau rouge pour les hommes, et pour les femmes une bandelette autour de la tête, marquant les prêtresses de Cérès. Ils refusèrent ces ornements, comme autant de symboles d'idolâtrie, et Perpétue dit : Nous ne sacrifions notre vie que pour nous soustraire à cet opprobre criminel; en prononçant notre jugement, vous avez ratifié cette convention; on ne juge pas deux fois sur le même objet. Le tribun céda, et on les laissa tous entrer comme ils étoient vêtus. En regardant le peuple, ils le menacèrent encore des divins jugements; et en parvenant sous les yeux d'Hilarien, ils lui dirent avec un ton et un air d'autorité : Vous nous condamnez aujourd'hui; mais l'Eternel sera bientôt votre juge. Le peuple irrité demanda qu'ils fussent fouettés par les veneurs, c'est-à-dire, par ceux qui avoient soin des bêtes de l'amphithéâtre. Ces sortes d'exécuteurs se rangeoient en ligne, et donnoient chacun leur coup aux prisonniers condamnés, nommés bestiaires, que l'on faisoit passer devant eux. Ravis d'acquérir ce nouveau trait de ressemblance avec le Sauveur souffrant, nos saints n'en témoignèrent que plus d'allégresse.

Le Tout-Puissant leur accorda le genre de mort que chacun d'eux avoit souhaité. Car, s'entretenant tous ensemble de la fin glorieuse à laquelle ils aspiroient, Saturnin avoit demandé de servir de jouet à la fureur de toutes sortes d'animaux, pour souffrir davantage. Il fut attaqué, aussi-bien que Révocat, par

un furieux léopard ; puis ils furent traînés l'un et l'autre par un ours, sans néanmoins en être mis à mort. Sature au contraire ne craignoit rien tant que l'ours, et il aimoit beaucoup mieux la fureur impétueuse de quelque léopard qui le tuât du premier coup de dent. Il fut d'abord abandonné à un sanglier ; mais l'animal tourna sa fureur contre le veneur qui l'avoit lâché, et qui mourut de ses blessures quelques jours après. Pour Sature, on l'exposa de nouveau à la vue d'un ours ; mais l'ours ne sortit point de sa loge. Le martyr fut retiré pour la seconde fois, sans avoir encore reçu de blessure ; et il en prit occasion d'affermir dans la foi le geôlier Pudent. Après quoi il prédit expressément qu'un léopard lui arracheroit tout d'un coup la vie, comme il l'avoit désiré. En effet, étant exposé pour la troisième fois sur la fin du spectacle, un léopard monstrueux s'élança sur lui avec une telle férocité, que de la première morsure il le rougit tout entier de son sang. A ce moment, parlant encore au geôlier fidèle ; adieu, lui dit-il, mon cher Pudent ; souvenez-vous du triomphe de la foi, et que ma mort vous encourage au lieu de vous troubler. Il demanda l'anneau que Pudent avoit au doigt ; et l'ayant trempé dans sa plaie, il le lui rendit tout sanglant, comme un gage de sa foi et de sa sainte amitié, puis tomba roide mort, au lieu même que l'on nommoit *spoliarum*, et où l'on égorgeoit ceux que les bêtes n'avoient pas achevés.

Les saintes Perpétue et Félicité furent exposées toutes nues, dans un filet, à une vache furieuse. Mais la délicatesse de Perpétue, et l'état de Félicité accouchée depuis deux jours, ayant blessé les yeux de tout le monde, on les retira pour leur donner quelque vêtement. De cette manière, on les exposa toutes deux ensemble. Cependant Félicité, qui n'avoit pu retenir ses cris en accouchant, ne témoigna que de la joie à l'attaque de l'animal farouche qui l'étendit par terre, toute froissée de ses blessures. Perpétue tomba sur le dos. Elle se releva aussitôt sur son séant ; et voyant son habit déchiré par le côté, elle eut soin de l'arranger de façon que la pudeur n'en souffrît pas. Elle renoua aussi sa chevelure ; parce que des cheveux épars étoient une marque de tristesse qu'elle ne vouloit pas donner dans ce qu'elle appeloit son triomphe. Puis elle se leva tout-à-fait, et donna la main à Félicité extrêmement affoiblie

de ses blessures; et elles marchèrent de compagnie vers une porte de l'amphithéâtre, où il y avoit un catéchumène de la connoissance de Perpétue. Ces mouvements naturels s'étoient faits dans une extase qui absorboit ses sentiments et tout son esprit; de sorte qu'à l'approche de ce fidèle revenant comme d'un profond sommeil: Quand est-ce donc, lui dit-elle, qu'on nous exposera à cette vache? Elle fut très-surprise d'entendre ce qui s'étoit passé, et ne le crut qu'en remarquant sur son corps les preuves sanglantes de ce qu'elle avoit souffert. Elle fit appeler son frère par le moyen du catéchumène, les exhorta l'un et l'autre à la constance dans la foi et à la ferveur. Alors le peuple demanda que les martyrs fussent ramenés au milieu de l'amphithéâtre pour y recevoir le coup de la mort. Ils y revinrent d'eux-mêmes, et furent égorgés sans faire le moindre mouvement. Néanmoins, comme ces sortes d'exécutions servoient d'apprentissage aux jeunes gladiateurs, nommés en ce cas confecteurs, pour les accoutumer sans péril au sang, Perpétue tomba à un confecteur maladroit, qui la fit souffrir et lui arracha quelques cris. Mais elle reprit sa tranquillité sur-le-champ, montra elle-même l'endroit où il falloit frapper, et couronna ainsi toutes ses actions héroïques.

On voit que les Gaules eurent grande part à la persécution de Sévère. Il périt de plus à Lyon une quantité prodigieuse de fidèles. Une ancienne inscription qu'on y voit encore porte que, sans compter les femmes ni les enfants, dix-neuf mille hommes perdirent la vie en cette occasion, et que le sang couloit par ruisseaux dans les places publiques : ce qui paroîtroit incroyable, si l'on ne trouvoit également consignées dans tous les autres monuments les énormes vengeances que Sévère exerça quand il eut battu le parti d'Albin son concurrent à l'empire, et qui avoit commandé dans les Gaules. Le sang des plus illustres ruissela sans ménagement. On immola jusqu'à quarante consulaires. Toutes sortes de personnes, également distinguées par leur mérite et leurs vertus, sans égard même au sexe, furent enveloppées dans le carnage. Il est vrai que les chrétiens n'étoient pas plus impliqués à Lyon, qu'en tout autre lieu, dans les affaires de la rébellion. On en étoit généralement persuadé; mais leur sang n'étoit pas réputé assez pré-

cieux pour devoir gêner la politique par un discernement long à faire dans une si grande confusion. D'ailleurs ils ne prenoient aucune part aux réjouissances du triomphe de Sévère, parce qu'elles étoient mêlées d'idolâtrie. L'empereur se trouvoit en personne dans le pays, d'où il devoit passer dans la Grande-Bretagne, pour quelques affaires qui demandoient encore sa présence. Contre l'innocence destituée d'appui, l'adulation et l'impiété se prêtèrent réciproquement la main. Le saint évêque Irénée fut pris et conduit au persécuteur, qui le fit mettre à mort, en s'applaudissant d'avoir immolé le pasteur avec les ouailles [1]. Un saint prêtre, nommé Zacharie, qui échappa au carnage, prit soin de sa sépulture, et fut, à ce qu'on croit, son successeur.

La persécution s'étendit aux villes voisines, où saint Irénée avoit réparti un grand nombre d'ouvriers évangéliques. A Valence, le prêtre Félix, secondé par les diacres Fortunat et Achillée, exerçoit son ministère avec le plus étonnant succès. Déjà la troisième partie de la ville professoit le christianisme, et les louanges du vrai Dieu s'y célébroient avec solennité. Le président Corneille qu'on y envoya n'eut pas mis le pied dans la ville, qu'il entendit ces chants religieux. Il en parut fort étonné, après l'exemple de sévérité qu'on venoit de donner dans le voisinage. D'abord il fit emprisonner les trois missionnaires, et après les interrogatoires et des tortures redoublées, il les condamna à perdre la tête. On les conduisit hors de la ville pour l'exécution; et comme ils étoient suivis d'une grande foule de peuple, ils ne cessèrent, jusqu'au dernier instant, de prêcher le Dieu pour lequel ils mouroient.

Les saints Ferréol et Ferjeux travailloient à Besançon, où ils avoient aussi été envoyés par saint Irénée. Leurs corps furent horriblement étendus par le moyen des poulies, déchirés à coups de fouet, ensuite, ayant eu la langue coupée, et ne laissant pas de prêcher, par un miracle qui n'excita qu'un aveugle dépit dans les ministres de la persécution, on leur enfonça des alênes sous les ongles des mains et des pieds, puis dans la poitrine; après quoi on leur trancha la tête. Quelques fidèles intrépides les enterrèrent dans une caverne peu éloignée

1 Eus. V, 20.

de la ville, où saint Agnan, évêque de Besançon, les découvrit dans le quatrième siècle. Ces deux saints apôtres de Franche-Comté sont plus connus sous les noms de saint Fargeau et de saint Fargon. Saint Andol, sous-diacre, fut arrêté par des gens de la suite de Sévère, comme ce prince passoit dans le pays du Rhône. On prétend qu'il lui fit fendre la tête en quatre avec une épée de bois, afin que le supplice fût plus douloureux. Son culte devint très-célèbre, et il existe sur les bords du Rhône une bourgade qui porte son nom.

Dans la capitale de l'empire, les chrétiens souffrirent étonnamment de l'avarice et de l'impiété de Plautien. Cet homme, de très-basse naissance, mais extrêmement riche, avoit une fille mariée au fils même de l'empereur Sévère, qui le chargea du gouvernement de Rome, quand il marcha en Orient contre les Parthes. Elevé à de tels honneurs, Plautien n'avoit rien perdu des bas sentiments de son origine. Il sembloit au contraire n'avoir augmenté sa puissance que pour grossir en même temps, par les confiscations, son énorme fortune. Il ne manqua pas de s'essayer sur les fidèles, les plus pacifiques et les plus désintéressés des Romains. Sous prétexte qu'ils ne rendoient pas à l'empereur les mêmes hommages que ses sujets idolâtres, on fit souffrir une mort cruelle à plusieurs d'entr'eux. Les vieilles calomnies, aussi souvent et aussi fortement détruites que rebattues, furent tout de nouveau remises en usage; et, sans nulle autre charge, le seul nom de chrétien faisoit un crime digne des derniers supplices. On attachoit les uns à la croix, on faisoit servir les autres à la férocité des lions et des tigres. On comptoit leur faire grâce, en ne les condamnant qu'aux mines et à la servitude. Rome regorgeoit de sang, et les bourreaux ordinaires ne pouvoient plus suffire. Les vieillards ne trouvoient point d'indulgence pour la foiblesse de leur âge, ni la timide pudeur aucun égard. On traînoit les vierges aux lieux infâmes; et par la plus honteuse contradiction, on condamnoit à la prostitution, comme au comble de tous les maux, des personnes qu'on accusoit de se livrer par goût et par principes à toutes sortes d'infamies.

Dans une oppression aussi effroyable, l'Eglise avoit besoin d'une protection toute particulière, ou tout au moins d'une

justification éclatante, qui la fit bien connoître, et la défendit efficacement; Tertullien fut l'apologiste qu'employa la Providence : génie vif, ardent, subtil, d'une vaste érudition, d'une éloquence à la vérité aussi dure que nerveuse, et défectueuse à différents égards. Mais dans ces défauts mêmes, tant de sa personne que de son siècle ou de sa nation, et dont son Apologétique se ressent infiniment moins que ses autres ouvrages, on ne sauroit disconvenir qu'il n'ait le don d'instruire et de persuader; qu'à l'égard même de certaines raisons plus spécieuses que solides, moins lumineuses qu'éblouissantes, il n'ait encore l'art de les présenter avec une force, une impétuosité et une véhémence qui entraînent les suffrages.

Il étoit né à Carthage, d'un centenier ou capitaine des troupes proconsulaires; il fut élevé dans le paganisme, et se livra, comme il nous l'apprend lui-même, aux désordres de la jeunesse. On voit par tous ses écrits combien il se rendit habile dans les sciences, spécialement dans la jurisprudence et dans la littérature des Grecs. On remarque aussi qu'il avoit beaucoup lu saint Justin et saint Irénée. Il étoit marié, et fut cependant élevé au sacerdoce, à cause de ses lumières et de sa vertu. Mais la sévérité de ses mœurs répondoit de sa fidélité à observer la chasteté parfaite. Il composa son Apologie ou son Apologétique, pour me servir de la dénomination la plus ordinaire, au commencement du troisième siècle, et il l'adressa, sans se faire connoître, aux gouverneurs des provinces. Cette pièce est d'un style supérieur à tout ce qui avoit encore paru en ce genre; et jamais depuis on n'a mieux fait sentir les iniques procédés des infidèles à l'égard des chrétiens, l'innocence admirable de ceux-ci, les absurdes préjugés de ceux-là, avec toutes les honteuses contradictions de leur théologie. C'est tout ce que nous pouvons dire ici de ce long et beau discours, dont il est impossible de donner une idée juste, par des extraits qui ne pourroient que le défigurer, qu'altérer son caractère essentiel de force et d'impétuosité, que rendre toute la pièce méconnoissable.

Dans le même temps, Tertullien écrivit ses deux livres aux gentils, et celui du témoignage de l'âme, dont la matière est la même que dans l'Apologétique. Il signala sa plume, non seule-

ment contre les infidèles, mais contre les hérétiques, et par divers ouvrages de piété. Partout on remarque de l'élévation et des beautés; mais souvent aussi des expressions et des opinions peu exactes dans les écrits mêmes qu'il a composés étant catholique.

Car enfin cet homme singulier, et long-temps digne de la haute réputation de doctrine et de vertu dont il jouissoit, s'engagea, vers la quarantième année de sa vie, dans l'hérésie des montanistes, l'une des plus absurdes que l'on ait connues. Mais ces novateurs se piquoient d'une régularité extraordinaire et d'une grande austérité. Ils publioient aussi beaucoup de merveilles en faveur de leur secte. Ardent, et par conséquent crédule, le génie de Tertullien, d'ailleurs dur et sévère, devint plus facilement leur dupe. Il prétendoit avoir des sujets de plaintes contre les ecclésiastiques de l'Eglise romaine. Sa fierté ne put les digérer, et il n'eut pas l'équité de les séparer de la cause même de l'Eglise. Exemple effrayant sans doute, mais qui ne doit étonner que médiocrement, vu la trempe d'esprit de ce rigoriste altier, et qui nous apprend à ne point juger de la doctrine par les personnes qui la professent, mais bien des personnes, par la doctrine professée de tout temps dans l'Eglise.

Quant aux ouvrages de Tertullien en faveur de la vraie religion, s'ils n'arrêtèrent pas les violences des tyrans, ils servirent du moins à la justifier dans les esprits droits, et à mettre la tyrannie dans tout son tort. Aussi la main du Seigneur parut-elle s'appesantir sur l'empereur Sévère, dans le temps même qu'il avoit le plus de raisons de se promettre une vie douce et tranquille. Sur la fin de son règne, il s'occupoit avec une attention extraordinaire à rendre et faire rendre la justice dans toute l'étendue de l'empire, et il réussit à gagner les cœurs de ses sujets, beaucoup mieux qu'il n'avoit droit de l'attendre de ses premières années. Il mourut toutefois de chagrin plutôt que de maladie, le 4 Février de l'an 211. Il avoit passé dans les Iles Britanniques, pour en soumettre les habitants révoltés, et bientôt l'ennemi demanda la paix. L'empereur s'avança à cheval entre les deux armées, après avoir prescrit les conditions, et tout prêt à signer le traité. Antonin, son fils aîné, qui se trouvoit à côté de lui, retint un peu son cheval, et tira son épée, sans rien dire, pour en frapper

l'empereur par derrière. On poussa de grands cris d'alarme. Le parricide n'eut pas le temps ou la fermeté d'achever son crime. Il remit précipitamment son épée, laissant, dans son morne silence et son air embarrassé, les plus fâcheux indices contre lui. Sévère dissimula, et attendit le soir avec une grande apparence de tranquillité. S'étant alors couché, et tenant une épée auprès de son lit, il fit appeler son fils avec le préfet du prétoire, et dit au jeune prince, en lui présentant l'épée : Mon fils, si vous êtes las de me voir vivre, donnez-moi la mort, à ce moment que vous le pouvez faire en secret et sans rien risquer pour vous-même; ou plutôt commandez au préfet; vous êtes son empereur : il vous épargnera l'horreur de l'exécution. Antonin se disculpa le moins mal qu'il put, mais sans dissiper les chagrins de ce père, qui s'abandonna à toute l'amertume de ses réflexions. Dès le lendemain il tomba malade, et mourut peu de temps après à Yorck, à l'âge de soixante-cinq ans, dont il en avoit régné près de dix-huit.

Antonin, nommé plus souvent Caracalla, à cause d'une espèce de casaque apportée des Gaules, pour la donner au petit peuple de Rome, et son frère Géta, tous deux associés à l'empire du vivant de leur père, lui succédèrent aussitôt après sa mort. Ils ne pouvoient se souffrir; et dans leur voyage pour revenir en Italie, ils tentèrent plusieurs fois de se tuer l'un l'autre. A leur retour, le plus méchant et le plus dissimulé l'emporta. Caracalla proposa à l'impératrice Julie, leur mère commune, de les faire appeler dans son appartement, afin de les réconcilier ensemble. Géta vint de bonne foi; et sur-le-champ on le perça de mille coups dans les bras de sa mère qui fut elle-même blessée et toute couverte de sang. Caracalla, dans la crainte de le voir échapper, lui porta les derniers coups et le fit expirer sous sa main. Tel étoit le monstre à la merci duquel demeurèrent l'empire, et les ouailles pacifiques du Christ, qui en remplissoient déjà les provinces. Mais jamais le Seigneur ne montra d'une manière plus merveilleuse, qu'il tient dans sa main le cœur des tyrans mêmes, et qu'il ferme, quand il lui plaît, la gueule des monstres les plus dévorants.

LIVRE QUATRIÈME.

DEPUIS LA CINQUIÈME PERSÉCUTION, JUSQU'AU SCHISME DES NOVATIENS, EN 251.

Il étoit nécessaire pour la gloire de la vraie religion, qu'elle eût des persécutions et des guerres sanglantes à soutenir; mais il falloit aussi des intervalles de paix et de calme, pour cultiver les plantes et recueillir les fruits de cette terre arrosée du sang qui lui donnoit sa fécondité. Le Seigneur ménagea ces alternatives à son Eglise, d'une manière d'autant plus merveilleuse, qu'elle dut souvent sa tranquillité à des princes qui ne paroissoient nés que pour le malheur de leurs autres sujets. C'est ainsi que l'empereur Caracalla, tout malfaisant qu'il étoit, ne persécuta jamais les fidèles. Ils furent même assez bien traités sous son règne, pour pouvoir faire des prosélytes distingués dans l'empire, et porter la foi aux nations étrangères. On vantoit beaucoup alors un jurisconsulte romain, nommé Minutius-Félix. Il avoit pour ami un certain Octave, chrétien aussibien que lui, et même avant lui, car ils avoient été païens l'un et l'autre, compagnons et confidents mutuels des amusements et des égarements de leur jeunesse. Après quelque temps d'absence, Octave revint à Rome, surprenant agréablement Félix qui ne l'attendoit pas. On étoit dans la saison où les gens du barreau ont coutume de quitter la ville pour se délasser de leurs travaux ordinaires. Minutius-Félix emmena à Ostie son ami Octave, et un autre ami, appelé Cécilius, encore païen. Comme ils se promenoient tous les trois au bord de la mer, Cécilius aperçut une idole de Sérapis, et porta la main à la bouche; ce qui étoit une marque de respect et d'adoration. Est-il possible, s'écria Octave, en adressant la parole à Félix, qu'un homme instruit, et autant votre ami que l'est Cécilius, reste dans un tel aveuglement? Ce propos tomba, et ils con-

tinuèrent leur promenade en s'entretenant de choses indifférentes, et s'amusant à regarder des enfants qui se divertissoient à faire glisser des pierres plates sur la surface de l'eau.

Mais Cécilius tomba dès ce moment dans une profonde rêverie, et parut extrêmement sérieux. Félix lui en demanda la raison, et lui fit avouer qu'il étoit piqué. On proposa d'examiner en règle la question de la religion; on s'assit sur le rivage, et l'on mit Félix au milieu, comme arbitre, pour apprécier les moyens des deux parties. Cécilius parla le premier, attaqua la religion par les préjugés accoutumés, ne désigna les chrétiens que par la dénomination insultante de secte nouvelle et grossière, l'ouvrage de l'ignorance et l'invention méprisable de gens de néant. Octave le laissa parler sans l'interrompre, comme un homme plein de confiance en la bonté de sa cause, mais qui a peur d'apporter le moindre obstacle à la persuasion. Il reprit ensuite, réfuta les imputations avec autant de douceur que de force, développa les maximes évangéliques. Il appuya le tout de preuves solides, d'exemples aussi-bien que d'autorités, et tourna contre les païens les propres armes de leurs philosophes. Minutius, qui devoit prononcer, applaudissoit intérieurement au discours d'Octave, et méditoit les moyens de la faire goûter à Cécilius, lorsque l'impression de la grâce prévint ses efforts. Nous n'avons plus besoin d'arbitre, s'écria tout à coup Cécilius : nous sommes tous les deux vainqueurs : Octave triomphe de moi, et moi de l'esprit de mensonge; je suis chrétien; oui, je suis sincèrement chrétien. Une droiture si généreuse fut couronnée de la grâce de la persévérance. Cécilius fut un chrétien constant et zélé, qui rendit à la foi les plus importants services. Elle lui dut par la suite la conversion de saint Cyprien.

Caïus, prêtre de l'Eglise romaine, eut dans le même temps une conférence publique avec Proclus, montaniste fameux, dont la renommée avoit beaucoup contribué à séduire Tertullien. Caïus produisit des preuves invincibles contre les montanistes; et, s'il ne les convertit pas par des disputes qui souvent indisposent plus qu'elles ne persuadent, il les démasqua, et fit sentir tout le crime de leur opiniâtreté; de manière qu'après cette humiliation, le pape Zéphirin ne balança plus à les

excommunier, et qu'on les traita de toutes parts en hérétiques décidés. Ce pontife mourut peu après, l'an 218 de Jésus-Christ. Il avoit occupé le saint Siége dix-sept ans et il eut pour successeur Calixte, qui le tint cinq ans.

Sous ce pontificat, fleurit Jule-Africain, chrétien des plus doctes de son siècle, originaire de Libye, selon Suidas, et natif de Nicopolis en Palestine, c'est-à-dire, de l'ancienne Emmaüs, dont les Romains, après la ruine de Jérusalem, avoient fait une ville au lieu d'une simple bourgade, et à laquelle ils avoient donné un nouveau nom, en mémoire de leurs victoires sur les Juifs. Il composa un ouvrage chronologique en cinq livres, pour prouver contre les païens l'antiquité de la vraie religion, et c'est le premier auteur de chronologie que l'on compte parmi les chrétiens. Cet ouvrage célèbre n'est pas venu jusqu'à nous, au moins sous le nom de son auteur. Scaliger a publié une chronologie d'Eusèbe, plus ample que la commune, et l'a donnée pour une première partie de l'ouvrage d'Eusèbe sur les temps, dont ce que nous appelons *la Chronique* est la seconde. Il ajoute que tout ce qu'il y a de bon dans la chronique comme dans la chronologie d'Eusèbe, est de cet ancien auteur. Jule adressa encore une lettre au chrétien Aristide, pour concilier les diversités apparentes des deux généalogies de Jésus-Christ, selon saint Matthieu et selon saint Luc; et il y dissipa entièrement ces difficultés, au jugement d'Eusèbe. Il ne laissoit pas d'en trouver dans quelques parties des Livres saints. Origène, qu'il révéroit extraordinairement, ayant cité dans une conférence l'histoire de Susanne, par où finit le livre de Daniel, Jule-Africain dissimula sagement pendant toute la conférence; mais il écrivit ensuite à Origène, pour lui marquer sa pensée, avec toutes ses preuves. La principale étoit que ce trait édifiant ne se trouvoit point dans les exemplaires juifs. A quoi Origène répondit que ces sortes d'omissions ne tomboient pas sur le seul fait de Susanne, mais sur beaucoup d'autres, soit dans le livre de Daniel, soit dans le reste de l'ancien Testament; tandis qu'ils se lisoient dans les exemplaires grecs de toutes les églises de Jésus-Christ; et que les Juifs avoient fait ces suppressions, pour effacer la mémoire des faits qui leur étoient les

plus honteux; tels que l'infamie des vieillards juges en Israël, et calomniateurs d'une femme chaste qu'ils n'avoient pu suborner; tels encore que la mort de plusieurs prophètes qu'ils avoient indignement proscrits. Il ajoute que la différence de nos exemplaires à ceux des Juifs vient de ce que les nôtres ont été pris sur des originaux plus complets, et antérieurs à des copies tronquées dans la suite. Les écrits de Jule-Africain sont fort exaltés par les anciens docteurs. Saint Jérôme en particulier les loue comme également remplis de l'érudition du siècle, des richesses de la philosophie, et de la science divine des Ecritures.

L'empereur Caracalla, après avoir donné aux fidèles le temps de respirer, termina sa vie et son empire par une mort violente, le 8 Avril 217. Macrin, l'un des deux préfets du prétoire, ayant découvert qu'il y avoit tout à risquer pour lui de la part de ce maître cruel et fantasque, résolut de le prévenir. Il le fit assassiner par un centurion, dans un bois où il avoit mis pied à terre pour un besoin naturel. Après deux jours de trouble et de murmure, l'auteur de l'attentat réussit à se faire proclamer empereur; mais il s'abandonna lui-même à la mollesse, à la crapule et à l'incurie qui en est la suite. Au lieu d'aller à Rome, il resta plongé à Antioche dans les voluptés asiatiques, qui le rendirent méprisable aux troupes. Il se fit ensuite détester par une sévérité à contre-temps, qu'il ne savoit pas soutenir. Une femme entreprenante et d'un génie plus qu'ordinaire, Mésa, sœur de la dernière impératrice, crut voir le moment de venger la mort de son neveu Caracalla, et plus encore de se venger et de s'élever elle-même. Macrin qui la craignoit, l'avoit reléguée à Emèse, lieu de sa naissance, et elle y avoit mené un de ses petits-fils, prince âgé seulement de quatorze ans, mais d'une taille au-dessus de son âge, et d'une figure qu'on ne pouvoit envisager sans s'intéresser à son sort. Les habitants d'Emèse le firent d'abord pontife de leur temple, dédié au soleil sous le nom d'Elagabale, c'est-à-dire, dieu des montagnes; d'où vient à ce jeune prince, appelé jusque-là Bassien, le nom d'Héliogabale. On lui donna, non sans dessein, un habit de pourpre brodé d'or, avec une couronne tout étincelante de pierreries. Sa qualité

de pontife coloroit tout. Il en remplissoit les fonctions avec tant de grâce, surtout en dansant au son des instruments, qui accompagnoient les sacrifices, qu'on accouroit en foule des villes voisines pour l'admirer. Les soldats y venoient par troupes nombreuses, du camp qui étoit près de la ville.

Son aïeule sema adroitement le bruit qu'il étoit fils de Caracalla, et ne négligea rien pour inspirer au gros de l'armée, dégoûté de Macrin, le désir de le voir remplacé par un maître aussi aimable que le jeune pontife. Elle lia enfin la partie avec les principaux officiers, sortit de la ville à l'entrée de la nuit, et se rendit au camp avec toute sa famille. L'habile princesse avoit revêtu Héliogabale d'un habit souvent porté par Caracalla, et facile à reconnoître. Il fut reçu de toutes les troupes avec acclamation, et sur-le-champ proclamé empereur. Mésa fit des largesses avec les trésors qu'elle avoit amassés sous les règnes précédents : les garnisons de toutes les villes circonvoisines accoururent pour les partager. Ainsi l'armée d'Emèse se trouva très-forte, et en état de combattre avec succès pour son nouveau maître, s'il en étoit besoin. Mais loin de faire aucune opposition, les autres armées désertèrent aussitôt le parti de Macrin, qui fut pris et tué, après avoir régné quatorze mois.

On ne fut pas long-temps à reconnoître que le nouvel empereur eût été plus propre à demeurer le prêtre d'une religion voluptueuse, qu'à devenir le maître des Romains. En très-peu de temps, il se rendit encore plus méprisable que son prédécesseur, et par des infamies plus honteuses, et par des extravagances plus multipliées. Il fit transférer dans la capitale de l'empire le dieu du temple d'Emèse qui n'étoit autre chose qu'un gros caillou noir, qu'il disoit tombé du ciel. A cette informe et ridicule divinité, il prétendit néanmoins subordonner tous les autres cultes. Dans ce dessein, il fit apporter la grande déesse de Carthage, nommée Céleste, et la plaça à un rang subalterne dans le temple qu'il dédia sur le mont Palatin, au caillou de Syrie : il vouloit de même y placer Cybèle, réputée la mère des dieux, le feu de Vesta, le Palladium ; y joindre par une alliance monstrueuse le culte des chrétiens et celui des Juifs, et déjà il s'abstenoit de la chair de porc, après s'être fait circoncire. Toutefois, à travers ces petitesses de

génie, et tous les charmes imposants de sa figure, on vit bientôt percer la cruauté qui lui étoit naturelle.

Mésa la craignit elle-même, et, pour se ménager une ressource, elle imagina de lui faire adopter Alexien, fils de sa fille Mammée, et cousin germain du vicieux Héliogabale. Elle le prit dans un bon moment, et réussit. Il changea le nom d'Alexien en celui d'Alexandre, et le créa césar. Il ne fut pas longtemps à s'en repentir. Alexandre avoit d'heureuses inclinations qui gagnoient tous les cœurs, et qui aigrirent bien vîte la jalousie d'un rival sans mérite. Héliogabale, pour s'en défaire, usa d'une infinité de tentatives qui réussirent toutes fort mal. Enfin il commanda ouvertement à quelques soldats de massacrer Alexandre, l'année d'après celle où il l'avoit fait césar. Mais ils le tuèrent lui-même, et jetèrent son corps dans le Tibre, après un règne de trois ans et neuf mois. Le même jour, le césar chéri de tout le monde reçut, en qualité d'empereur, les hommages du sénat, des troupes et du peuple. Il n'étoit que dans sa quatorzième année, et il vécut treize ans sur son trône, sans jamais démentir la bonne opinion qu'il avoit donnée de lui dès sa tendre jeunesse.

Les mœurs des chrétiens commençoient à adoucir celles des gentils qui avoient commerce avec eux. Mammée, mère de l'empereur, les protégeoit d'une manière déclarée. Elle avoit inspiré les mêmes sentiments à son fils avec d'autant plus de facilité, qu'en travaillant sur cet excellent naturel, elle s'étoit servie de la méthode et des maximes du christianisme. Le prince étoit surtout frappé de la règle évangélique, qui défend de faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous-mêmes. Il ordonna de la graver dans les lieux d'assemblée et dans son palais; et, quand il se voyoit contraint à punir, il faisoit annoncer auparavant par un crieur public, toute la peine qu'il en ressentoit. Il choisissoit avec un soin particulier les gouverneurs des provinces et toutes les personnes qu'il mettoit dans les grandes places, se proposant d'imiter le choix que l'Eglise faisoit de ses pasteurs. Prince bien né, naturellement enclin à reconnoître par des hommages religieux le pouvoir de la divinité; mais qui n'eut pas le bonheur de discerner la vraie science de la religion, des vaines

observances de l'astrologie et des augures. Il avoit un temple domestique, où il plaça les statues des bons empereurs et des personnages les plus renommés par leurs vertus : mais il confondit ensemble Abraham, Orphée, Jésus-Christ, Apollone de Thyane; et chaque jour, peu après son lever, il leur rendoit à tous indistinctement des honneurs divins.

La religion de la princesse Mammée fut plus éclairée. On prétend qu'elle s'étoit rendue chrétienne, après avoir appris, de la bouche d'Origène, les œuvres merveilleuses du Sauveur, et les maximes de son Evangile[1]. Au moins est-il constant qu'elle envoya d'Antioche, où se trouvoit la cour, des gardes à Alexandrie, pour lui ramener Origène, et que le gouvernement romain ne s'étoit pas encore montré aussi favorable à la vraie religion, qu'il le fut sous cette princesse.

Origène étoit alors au plus haut point de sa réputation. Il n'y avoit aucun genre de science ni de vertu où il ne se distinguât. Il sembloit que la Providence eût voulu rassembler dans un seul docteur la multiplicité des secours qu'elle n'accorde ordinairement à l'Eglise que par un grand nombre de ministres différents. Déjà l'on comptoit à peine les prélats formés de sa main, et placés sur les grands siéges ou dans les emplois les plus importants de la hiérarchie. Plusieurs de ses disciples avoient souffert le martyre dans la persécution de Sévère, et beaucoup le souffrirent dans la suite. Origène ne se croyoit jamais plus obligé aux fonctions d'un maître chrétien, et jamais il ne s'en acquittoit avec plus d'empressement, que quand ses élèves étoient arrêtés. Il les visitoit dans les fers, les accompagnoit à l'interrogatoire et jusqu'au lieu du supplice, les encourageoit par des signes, et, quand il étoit nécessaire, par des discours animés. Souvent il faillit à être lapidé ou assommé, et il n'échappa au danger que comme par miracle. On envoya des soldats pour l'égorger dans sa maison. Il fut long-temps réduit à n'avoir aucun logis fixe. La ville même d'Alexandrie ne se trouvoit plus assez grande pour lui fournir des retraites. Il se vit obligé d'errer par les provinces; mais partout il convertit sa fuite en mission, ne céda jamais que

[1] Eus. IV, 21.

par obéissance, et pour peu de temps. Il fut pris différentes fois, et même appliqué à la torture.

Un jour les païens le rasèrent de force, et le postèrent à l'entrée du temple de Sérapis, où ils lui donnèrent des rameaux pour les distribuer à ceux qui venoient adorer. Origène les départit en effet; mais il disoit à chacun, d'une voix distincte et fort élevée: Recevez ces palmes non comme celles de votre idole, mais comme celles de Jésus-Christ. A Césarée de Palestine, il fut chargé de chaînes pour la foi, et jeté dans les cachots; on lui fit éprouver la faim, la soif, la nudité, sans que la rigueur ni la durée de toutes ces souffrances ébranlât tant soit peu son courage. L'usage continuel d'une vie austère et pénitente l'avoit endurci à toutes les épreuves. Il jeûnoit presque toujours; et les jours qu'il ne jeûnoit point, il ne dépensoit pas pour sa nourriture au-delà de six sous. Il passoit presque toute la nuit à prier, à méditer l'Ecriture sainte; et durant le court espace de repos qu'il étoit forcé d'accorder à la nature, il ne dormoit que sur la terre nue.

Il poussa si loin l'amour de la chasteté, que peu content de se préserver des chutes contraires à cette vertu, il prétendit se délivrer des tentations mêmes. Il étoit encore jeune; il se trouvoit engagé par état en des entretiens fréquents avec des personnes du sexe; emporté par sa ferveur, l'inexpérience de son âge lui fit prendre à la lettre ce que dit l'Evangile des eunuques qui se sont faits tels pour le royaume des cieux, et de ses propres mains il mit ce conseil prétendu à exécution. Malgré tout le secret qu'il prit soin de garder, la chose parvint à la connoissance de Démétrius son évêque, qui l'en blâma, mais qui pour lors trouva cette simplicité digne d'indulgence. Il ne la divulgua que long-temps après, lorsqu'Origène, âgé de quarante-cinq ans, fut ordonné prêtre en Palestine, par Théoctiste de Césarée et Alexandre de Jérusalem. Déjà l'évêque d'Alexandrie avoit été piqué que ceux de Palestine l'eussent fait prêcher dans leur province, n'étant que laïque. Il s'indisposa de plus en plus contre lui, déféra en concile plusieurs endroits erronés de ses œuvres, le déposa par sentence, l'excommunia, et lui fit abandonner le séjour d'Alexandrie.

Jusque-là Origène en avoit tenu l'école sur un pied de célébrité où elle n'étoit jamais parvenue avant lui. Comme il avoit des talents et un savoir universels, il enseignoit les belles-lettres et la philosophie, aussi-bien que les divines Ecritures; et il attiroit une multitude d'infidèles par l'appât des beaux arts, pour les disposer ou les rendre moins contraires au christianisme. L'affluence fut à la fin si grande, que ne pouvant plus suffire, il se déchargea d'une partie de son travail sur Héraclas son ami particulier. Il lui laissa même le soin entier de son école, quand il se retira d'Alexandrie, dont, par la suite, cet Héraclas devint évêque.

On eût dit qu'il n'y avoit pas une bonne œuvre à faire dans l'Eglise, au moins dans l'Orient, à quoi cet incomparable docteur ne fût nécessaire. Un célèbre évêque d'Arabie, Bérylle de Bostre, qui avoit gouverné quelque temps son église avec édification, et s'étoit fait un nom par de savants ouvrages, s'égara dans ses idées et tomba dans l'hérésie. Il s'énonçoit sur le mystère de l'incarnation d'une manière aussi dangereuse que nouvelle, en termes obscurs cependant; mais le fond de sa doctrine étoit, que Jésus-Christ n'avoit point subsisté par une différence personnelle avant l'incarnation; qu'il ne commença d'être Dieu qu'en naissant de la Vierge, et même qu'il n'étoit Dieu que parce que le Père demeuroit en lui comme dans les prophètes[1]. Ainsi anéantissoit-il tout à la fois la Trinité des personnes divines et la divinité de Jésus-Christ. Plusieurs évêques zélés s'assemblèrent en concile, afin de prévenir les suites d'un pareil scandale. Ils disputèrent contre Bérylle, et ne purent le réduire. On appela Origène, qui voulut d'abord lui parler en particulier et sonder la profondeur de la plaie, avant de procéder à la guérison. Il reconnut qu'il ne s'agissoit pas d'expressions hasardées sans dessein; mais que l'auteur, plus qu'indiscret, tenoit véritablement à l'affreuse doctrine que le sens de ses écrits présentoit. Usant donc de tout le ménagement possible, Origène ne réfuta pas seulement les erreurs de l'évêque arabe, mais il assaisonna ses raisonnements d'une douceur et d'une charité

[1] Eus. lib. 6, c. 33.

si admirables, qu'il lui fit reconnoître la verité, et professer avec un éclat nouveau la foi pure qu'il avoit abandonnée. Il y eut peu d'années après un autre concile en Arabie, contre les hérétiques, nommés simplement Arabes, qui croyoient que notre âme meurt et ressuscite avec le corps. On vit aussi paroître vers le même temps et dans les mêmes contrées, les hérétiques valésiens, disciples du philosophe arabe Valésius. Ils croyoient la liberté de l'homme incompatible avec la concupiscence. En conséquence, ces extravagants sectaires soutenoient qu'il falloit absolument supprimer la source de ces tentations invincibles, en se faisant eunuques. Aussi l'étoient-ils tous sans exception, se rendant tels quand ils ne l'étoient point de naissance; et l'on assure qu'ils mutiloient les étrangers qui passoient chez eux.

Origène, malgré l'imprudence commise dans sa jeunesse, se montra toujours opposé à ces erreurs, et les combattit la plupart avec avantage. Mais ce n'étoient pas uniquement ses lumières qui le faisoient triompher. Soit dans les disputes publiques, soit dans les entretiens particuliers, on ne pouvoit résister aux charmes de sa douceur, de son affabilité, de sa modestie, de son désintéressement. Il alloit, en ce dernier chef, jusqu'à affliger ses amis, dont plusieurs très-puissants et très-opulents eussent au moins voulu lui procurer quelque sorte d'aisance. Mais toujours il parut intraitable sur cet article; et ses protecteurs le connoissoient si bien, que, nonobstant l'usage des donations testamentaires si communes alors, nul d'eux en mourant ne lui légua la moindre chose, dans la persuasion où ils étoient qu'il n'eût pas mieux reçu les legs que les autres dons. On seroit fort étonné, sans cette observation, de ce qu'Ambroise, son ami si sincère et si généreux, qui lui devoit son grand attachement pour la foi, et qui eut le bonheur de mourir martyr, ne lui laissa rien de ses grands biens, pour sustenter sa vieillesse, quoique les circonstances lui permissent de le faire. Il parvint à un âge fort avancé, quoique souvent persécuté et formellement proscrit par l'édit de l'empereur Dèce, qui condamnoit à la mort ceux qui enseignoient dans l'Eglise. On prétend même qu'Origène, comme le docteur le plus renommé des chrétiens, étoit l'objet principal de cet édit. Il composa,

entr'autres ouvrages, un nombre infini de lettres savantes, et plus de mille sermons; non par l'envie de paroître, mais à la sollicitation de ses respectables amis, et surtout d'Ambroise qui lui représentoit sans cesse le compte qu'il devoit de ses rares talents à Dieu et aux hommes. Toutefois il ne permit qu'à l'âge de plus de soixante ans, qu'on transcrivît ses homélies ou ses discours instructifs.

Touché du besoin de l'Eglise et de celui des fidèles curieux de s'instruire, que les hérétiques séduisoient journellement par de mauvaises interprétations de l'Ecriture sainte, il en fit une édition à six colonnes, à laquelle on donna pour cette raison le nom d'Exaples. La première colonne contenoit le texte hébreu en lettres hébraïques. La seconde le même texte en lettres grecques, pour les lecteurs qui entendoient l'hébreu, sans le lire facilement. Car les Grecs, fort prévenus en faveur de leur langue, s'appliquoient peu à celles des autres nations; et on loue beaucoup Origène d'avoir étudié l'hébreu, surtout à un âge formé, afin de mieux comprendre et mieux expliquer les saintes Ecritures. On dit néanmoins qu'il ne se rendit pas absolument profond dans cette langue. La troisième colonne des Exaples renfermoit la version d'Aquila, qui de païen s'étoit en premier lieu fait chrétien, puis juif par dépit, et qui alors traduisit la Bible en grec, dans le dessein de faire tomber la traduction des Septante, et d'affoiblir les passages qui regardoient Jésus-Christ. La quatrième colonne contenoit la version de Symmaque, qui la composa vers l'an soixante-dix du siècle précédent. Il étoit né Samaritain, se fit chrétien, puis s'engagea dans la secte d'Ebion. La cinquième colonne présentoit la version des Septante, c'est-à-dire des soixante-douze interprètes, quoique le mot de septante n'en exprime que soixante-dix; version qui se fit de la manière que tout le monde sait, sous Ptolomée Philadelphe, roi d'Egypte, plus de douze cents ans avant Jésus-Christ. Dans la sixième colonne étoit la version de Théodotion, qui, de disciple de l'hérétique Tatien, s'étoit fait marcionite, puis juif. Elle avoit son mérite, quoique donnée par un apostat, et s'accordoit beaucoup mieux avec celle des Septante que les deux autres, c'est-à-dire que celle d'Aquila ou de Symmaque. L'Eglise la suivoit déjà

pour le livre de Daniel. Origène regardoit sans contredit la version des Septante, comme la meilleure de toutes, et il n'y joignit les trois autres que pour l'intelligence de certains passages difficiles.

Cet infatigable docteur fit encore les Octaples, qui, outre ce que nous venons d'exposer, renfermoient deux autres versions grecques, trouvées depuis peu, sans qu'on en connût les auteurs, l'une à Jéricho dans de vieux muids, où elle étoit confondue avec d'autres livres, l'autre cachée de même à Nicopolis, près d'Actium en Epire : mais l'une et l'autre ne rendoient que quelques livres particuliers de l'Ecriture, et non toute la Bible.

Origène entreprit et finit un travail encore plus considérable: savoir, la confrontation des Septante avec le texte hébraïque. Ici il entremêla par interlignes, les Septante avec l'hébreu, marquant par des étoiles ce que l'hébreu ajoutoit aux Septante, et par un petit trait ce que les Septante avoient de plus que l'hébreu; addition qu'il jugeoit essentielle, comme étant l'ouvrage des traducteurs inspirés, et même prophètes, selon bien des Pères de l'Eglise.

Comme les différents exemplaires des Septante différoient les uns des autres, quoiqu'en peu d'endroits et en des choses fort légères, Origène se servit des autres versions, de celle de Théodotion principalement, pour trouver la leçon des Septante la plus conforme à l'hébreu, et conséquemment la plus authentique. Tels furent les travaux immenses du plus grand génie qui ait peut-être jamais existé dans l'Eglise, et tels furent les soins de cette Eglise à nous transmettre, dans toute sa pureté, le dépôt sacré des Ecritures. Nous ne parlons point des Tétraples, qui ne contenoient qu'une partie des Exaples, c'est-à-dire les versions d'Aquila, de Symmaque, de Théodotion et des Septante, les plus estimés sans doute de l'auteur.

Il écrivit aussi contre la plupart des hérétiques, principalement contre les marcionites et les valentiniens. Il répondit à l'ouvrage de Celse, philosophe gentil, contre la religion chrétienne; et cette réponse a toujours passé pour l'apologie du christianisme, la meilleure qu'il y eût dans l'antiquité, tant pour l'érudition profane et sacrée, que pour l'élégance et la pureté de la diction, pour le nerf et la chaleur du style, pour

l'ordre des matières et la force du raisonnement; en sorte qu'Eusèbe, qui n'écrivit que dans le quatrième siècle, renvoie à cette apologie tous ceux qui veulent se convaincre parfaitement de la vérité de notre religion, et sentir la frivolité de tout ce qu'on peut dire pour la noircir ou la déprimer. Mais il ne falloit rien de moins qu'un ouvrage de ce mérite, pour répondre aux écrits de Celse, qui renfermoient tout à la fois ce que le sophisme a de plus captieux, ce que le ton tranchant et décisif a de plus imposant, ce que les tours ingénieux et le sel de l'ironie ont de plus éblouissant et de plus persuasif. Celse étoit mort depuis long-temps, vraisemblablement sous l'empire de Commode; et son livre, avec le titre fastueux de Discours de vérité, demeuroit toujours sans réfutation. Origène jugeoit même plus expédient de le mépriser, que d'en rappeler le souvenir; et ce ne fut que dans un âge avancé, que, gagné par les sollicitations réitérées de son cher Ambroise, il se résolut à y répondre : ce qu'il fit en huit livres, les seuls que nous ayons de lui contre les païens, et qui nous soient parvenus dans leur langue originale.

Le travail de cet ouvrage et de tous les autres dont nous avons parlé jusqu'ici, n'est pas encore comparable à celui de ses commentaires sur l'Ecriture. L'Evangile de saint Matthieu remplit seul vingt-cinq tomes, et il en fit encore un plus grand nombre sur les petits prophètes. Enfin il commenta toute la Bible: et c'est le premier écrivain qui se soit engagé dans cette épineuse carrière. Au reste, ce qui nous est parvenu des commentaires et des sermons d'Origène ne consiste guère qu'en traductions latines et fort libres, faites par Rufin, par saint Jérôme et par d'autres anciens. On ne laisse pas d'y remarquer un grand fond de doctrine et de piété; mais on y trouve aussi beaucoup d'erreurs, surtout dans le malheureux traité des Principes.

Origène s'étoit proposé d'établir dans cet ouvrage les principes auxquels il faut se fixer en matière de religion, et tout à la fois de saper par les fondements les systèmes hérétiques de Valentin, de Marcion, de tous les sectaires. Mais il donna dans l'écueil, alors si commun, des idées platoniciennes. Moins attaché qu'il n'eût fallu à la tradition apostolique, et

beaucoup trop au raisonnement humain; plus cette faculté éminente de l'entendement se trouva éminente en lui, plus elle lui inspira de hardiesse dans ses écarts. Pour réfuter la doctrine des deux principes, ou de deux auteurs, l'un du bien et l'autre du mal, il établit pour fondement le libre arbitre dans les créatures, et il le maintint par des preuves solides. Mais ensuite il en poussa trop loin les conséquences. Il veut que l'inégalité des créatures ne soit que l'effet de leur mérite. Selon cette doctrine, le Créateur commença par produire les esprits tous égaux. Le plus grand nombre tomba dans le péché; et, à proportion de la grièveté de leurs fautes, ils furent renfermés dans des corps plus ou moins grossiers, créés exprès pour leur servir de prison. De là les traitements divers de l'âme des hommes, de celle des anges ou des astres : car Origène croyoit les astres animés, et les anges revêtus de corps très-déliés. L'âme de Jésus-Christ, ajoute-t-il, est de tous les esprits celui qui s'est attaché à Dieu par la charité la plus parfaite, et qui a mérité par là de lui être uni de la manière la plus intime, pour n'en être jamais séparé. Tous les autres esprits sont sujets à passer du bien au mal, et du mal au bien. Origène séduit par le principe spécieux de Platon, que des peines décernées par un Dieu bon ne sauroient être que médicinales, va jusqu'à dire que les démons cesseront un jour d'être les ennemis du vengeur suprême et l'objet de ses rigueurs.

Telles sont les principales erreurs de cet homme extraordinaire, qui à la vérité ne les avance que par manière d'opinion, sans les soutenir décidément. Il les distingue au contraire de la foi universellement reçue dans l'Eglise, pour laquelle il marqua toujours une profonde soumission, ce qui le rend peut-être excusable, quant aux sentiments dont il est l'auteur. Car, outre ses erreurs propres, on en avoit glissé dans ses immenses ouvrages, de plus grossières et de vraiment impies. Il s'en plaint amèrement dans une de ses lettres, et accuse de ces falsifications des sectaires de son temps. Il ne falloit pas en effet toute sa réputation pour courir les risques de voir ses écrits altérés par de pareils imposteurs. Ses propres disciples, qui furent sans nombre, lui prêtèrent aussi leurs opinions, en sorte que l'ample moisson de gloire qu'il avoit recueillie de ses

innombrables écrits, ne fut plus pour lui qu'un germe de chagrin dans les dernières années de sa vie, et causa les troubles les plus fâcheux dans les âges suivants.

Un des plus célèbres disciples d'Origène, mais bien différent de ces faussaires, fut saint Grégoire, surnommé le Thaumaturge, ou le faiseur de prodiges. Il avoit pris naissance à Néocésarée dans le Pont, d'une famille noble et opulente. Son père étoit païen : mais Grégoire, ou Théodore, car il portoit ces deux noms, le perdit à l'âge de quatorze ans, et il commença dès lors à prendre quelque teinture du christianisme. Sa mère se voyant veuve, s'appliqua d'autant plus sérieusement à son éducation, eut soin qu'il apprît la langue romaine, nécessaire pour prétendre aux charges, et qu'il se rendît habile dans la littérature et l'éloquence. Comme il avoit une facilité prodigieuse, il y fit des progrès rapides, qui donnèrent à ses parents les plus hautes espérances.

Il y avoit à Bérythe en Phénicie une fameuse école pour le droit romain, Grégoire y fut envoyé; et pour y aller, il passa à Césarée, où il eut occasion d'entendre Origène. Son esprit pénétrant et juste sut bientôt apprécier le mérite d'un pareil maître. Il resta comme enchanté à Césarée, et se lia de la plus étroite amitié avec ce nouvel instituteur, qui lui fit oublier Bérythe et sa propre patrie. Origène, de son côté, connut l'excellence du sujet, et n'omit rien pour le cultiver. Mais pour plier cet esprit encore fier, et le soumettre peu à peu au joug de Jésus-Christ, il fallut travailler à gagner insensiblement sa confiance, et ne pas lui parler sitôt de la foi chrétienne, de peur de le heurter de front. Ce maître discret se contenta d'abord de blâmer en général l'aveuglement des humains qui vivoient comme des brutes, sans connoître le principe de leur existence. Il ne disputa point avec son disciple; il ne prétendit pas l'emporter par la force des arguments; mais il lui témoigna un désir affectueux de lui procurer le solide et vrai bonheur. Après l'avoir ainsi préparé, il voulut encore le façonner aux procédés de la saine philosophie; premièrement à la logique, ou à la justesse du raisonnement, en l'accoutumant à examiner mûrement les preuves, sans s'arrêter aux apparences ni à l'artifice des paroles. Il l'appliqua ensuite à la physique, c'est-à-

dire à la considération de la sagesse infinie et de la toute-puissance du Créateur dans les ouvrages de la nature. Il lui enseigna aussi la géométrie et l'astronomie, si utiles pour la justesse et l'élévation de l'esprit; puis la morale, non par des syllogismes décharnés, ou par un vague et stérile verbiage, mais en l'engageant à réfléchir sur lui-même et sur les mouvements des passions, surtout en lui donnant l'exemple des vertus qu'il lui recommandoit. Enfin il lui apprit la théologie, et lui fit lire ce que les anciens poëtes ou philosophes, soit grecs, soit étrangers, avoient écrit des choses divines, excepté ceux qui enseignoient expressément l'athéisme, en niant la divinité et la providence. Ce guide expérimenté n'abandonnoit pas son élève à lui-même dans toutes ses lectures. Il le menoit comme par la main, lui indiquoit ce que chaque auteur avoit de bon, le prémunissoit contre les endroits dangereux, et lui recommandoit sans cesse de ne s'attacher de tout point à aucun philosophe, quelle que fût sa réputation; mais bien aux divines Ecritures et à leurs saints interprètes, comme à l'unique source où l'on puise la vérité sans mélange d'erreurs.

C'est ainsi que Grégoire raconte lui-même la manière dont Origène l'avoit instruit, et qu'il nous retrace l'excellente méthode de ce docteur à l'égard de ses disciples en général [1]. Il nous donne autant d'idée de la bonté de son propre cœur, que de la pureté de son style et de la beauté de son esprit, dans le discours qu'il fit immédiatement après son baptême, à la louange de son maître; car il ne délibéra plus pour abandonner le paganisme dès qu'il eut connu la vérité. Sa droiture et sa candeur étoient admirables. La pureté de ses mœurs, dans une grande jeunesse, n'excitoit pas moins l'admiration. Sa réputation sur ce point étoit parfaitement établie, même avant qu'il fût chrétien. Elle ne laissa point d'être attaquée à Alexandrie, durant le séjour qu'il y fit dans l'intervalle de sa conversion à la cérémonie de son baptême. Un jour qu'il s'entretenoit avec quelques philosophes, dans une promenade publique, une courtisane vint avec impudence lui demander le salaire qu'elle disoit avoir mérité de lui. Ses amis, qui le con-

[1] Greg. in Orig.

noissoient parfaitement sur cet article, s'indignèrent vivement d'une telle effronterie. Mais Grégoire dit à l'un d'eux, sans la moindre émotion : Donnez-lui quelque chose en mon nom, afin qu'elle nous laisse tranquilles.

Après ses études, il retourna à Néocésarée, où il avoit de grands biens, et où les gens de sa famille occupoient les premiers rangs; mais l'amour de la prière et de la science des saints lui fit chercher la retraite. Il partagea ses richesses entre ses proches et les pauvres, ne se réservant que la foi en la Providence, résolu qu'il étoit à passer le reste de ses jours dans une sainte obscurité. Mais des vertus si éclatantes ne pouvoient manquer d'attirer les regards. On pensa bientôt à le faire évêque : il changea de demeure, erra de retraite en retraite, et réussit pendant quelque temps à éviter cette dignité.

La foi continuoit à faire des progrès sous l'empire favorable d'Alexandre. Le culte chrétien prenoit de jour en jour un plus grand éclat. On bâtissoit des lieux fixes d'assemblée pour les fidèles, c'est-à-dire les premières églises qui eussent existé depuis la prédication de l'Evangile. On n'oublioit pas cependant de se prémunir contre les temps orageux, qui devoient avoir leur retour. Le pape Calixte fit faire, près la voie Appienne, le cimetière qui porte son nom, c'est-à-dire l'un des souterrains appelés catacombes, où l'on enterroit les morts, et où l'on verra souvent les fidèles se cacher dans les persécutions suivantes. Alors même, et malgré la bienveillance de la Cour, les fidèles ne jouissoient pas d'une pleine sécurité. Beaucoup de magistrats leur faisoient tout le mal qu'ils pouvoient leur faire à l'insu de l'empereur. Le souverain pontife fut lui-même la victime de cette opiniâtre haine. On l'emprisonna, on lui fit endurer la faim, on l'accabla de coups de bâton plusieurs jours de suite; puis on le précipita dans un puits, où il mourut l'an 222, après un pontificat de moins de quatre ans.

Il y eut en même temps plusieurs autres martyrs, par les intrigues des jurisconsultes, gens plus attachés aux formalités et à la coutume qu'à l'humanité et à la bonne foi, et qui par là devenoient les plus dangereux ennemis du christianisme. Ils jouissoient d'un grand crédit sous l'empire d'Alexandre : ce prince inexpérimenté, mais plein de bonnes vues, se propo-

sant de se servir de leurs lumières pour réparer les désordres des règnes passés. Ces faux et durs zélateurs s'obstinèrent à regarder la religion chrétienne comme une nouveauté contraire aux lois romaines. Ulpien, l'un des plus vantés, publia un traité de sa composition, sur les devoirs des proconsuls, dans lequel il rassembla toutes les ordonnances des princes, avec le détail des châtiments décernés contre les chrétiens; et cet ennemi déclaré se vit élevé à la dignité de préfet, ou gouverneur de Rome, chargé par état de la recherche et de la punition de tout ce qui pouvoit passer dans son esprit pour malfaiteur.

Bientôt même l'Eglise fut privée de la ressource qu'elle trouvoit encore dans la modération et le bon naturel de l'empereur. Le zèle de ce prince pour le bon ordre, et son exactitude à maintenir la discipline, le rendirent odieux aux troupes, malgré l'estime qu'elles ne pouvoient lui refuser. Il avoit gagné récemment une bataille des plus glorieuses sur le redoutable Artaxerxès, qui venoit de subjuguer les Parthes et rétablir la monarchie des Perses. Il fallut aussitôt marcher à l'autre extrémité de l'empire, contre les Germains, qui, ayant passé le Rhin et le Danube, en inondoient et ravageoient les provinces. Alexandre étoit déjà arrivé auprès de Mayence, et les Barbares effrayés repassoient le Rhin avec précipitation, quand il fut assassiné par quelques soldats gaulois, l'an de Jésus-Christ 235, et le quatorzième de son règne. Sa mère Mammée, qui l'accompagnoit dans tous ses voyages, fut aussi massacrée, avec quelques officiers du palais qui voulurent la défendre.

L'attentat n'avoit d'abord l'air que d'un emportement aveugle de fureur. On fut persuadé qu'il étoit le fruit d'un complot, quand on vit le chef des conjurés, Maximin, moins Romain que Barbare, prétendre à l'empire, et être solennellement salué empereur. Né en Thrace d'un père goth et d'une mère de la nation des Alains, il ne démentoit son origine, ni par ses mœurs, ni par sa figure. Il étoit d'une stature gigantesque, haut, dit-on, de plus de huit pieds, et d'une force proportionnée à sa taille. D'un coup de pied, il cassoit la jambe à un cheval, et seul il faisoit avancer une voiture chargée. Il avoit été pâtre, puis simple soldat; et, par son habileté dans

l'exercice militaire, il s'étoit avancé jusqu'aux premiers grades. Le dernier empereur lui avoit donné l'inspection des nouvelles levées de troupes, avec le soin de les former.

Quand il se vit maître de l'empire, il ne pensa qu'à se faire craindre. Quelques officiers lui étant devenus suspects, il fit mourir quatre mille hommes, sans discernement et sans examen. Le crime de la plupart d'entr'eux étoit d'avoir pleuré Alexandre. Les chrétiens avoient des motifs particuliers de regretter ce bon prince : ils devinrent très-odieux à son parricide, et telle fut la cause de la sixième persécution. L'ignorant et stupide Maximin leur imputa tous les malheurs de l'état. La perte des batailles, la peste, la disette, les tremblements de terre, les accidents les plus fortuits; tous les maux, selon lui, venoient d'eux. Il n'ordonna toutefois la peine de mort que contre les évêques, comme auteurs directs des progrès rapides et continuels du christianisme. Les simples fidèles s'étoient trop multipliés, pour que la politique la plus bornée ne pressentît pas les inconvénients de leur destruction. Les villes, les campagnes, les forteresses, les retraites écartées, les armées, le barreau, le palais des Césars, tous les lieux, excepté les temples, disoit Tertullien, même avant cette époque, sont remplis de nos frères : l'empire, par leur mort ou par leur retraite, deviendroit une solitude effrayante, et comme une proie abandonnée à l'audace du premier ravisseur. En conséquence de l'édit du tyran, la meilleure partie des gouverneurs dans les provinces, et des magistrats dans les villes, soumirent à la peine de mort plusieurs laïques zélés, outre les ecclésiastiques dont ils purent se saisir.

Mais ce qui paroît avoir donné le premier mouvement à la tyrannie sans règle et sans retenue, c'est le zèle diversement interprété du fameux soldat, qui donna lieu à l'écrit non moins fameux de Tertullien, sur la couronne du soldat. Quand on proclama Maximin, cet empereur fit à l'ordinaire des libéralités aux troupes. Chaque homme devoit se présenter avec une couronne de laurier sur la tête. Mais il en parut un, tête nue, tenant sa couronne à la main. Il étoit passé, sans que le tribun y fît attention, quand les murmures ou les moqueries de ses camarades le lui firent remarquer. Cet officier lui

demanda raison de sa singularité. C'est parce que je suis chrétien, lui dit le soldat, et que ma religion ne me permet point de porter vos couronnes. On le dépouilla de son uniforme, on le dégrada des armes, on le mit en prison. La plupart des fidèles le blâmèrent, comme s'étant témérairement exposé, et avec lui toute l'Eglise, contre qui il allumoit la persécution par un vain scrupule. Tertullien prétendit au contraire, que la couronne étoit une vraie marque d'idolâtrie, et que le soldat n'avoit fait que son devoir en rigueur. On demanda quel endroit de l'Ecriture proscrivoit de pareilles pratiques. Mais le docteur africain soutint qu'elles étoient condamnées par la tradition. A ce sujet, il prouve solidement, surtout par des exemples, et par le détail de diverses observances, l'autorité de cette tradition; et ce morceau est un des plus précieux de l'antiquité sur cette matière, quoique l'auteur fût déjà montaniste : mais il va trop loin sur la question directe. Dans le même temps, il fit son livre de la persécution, où il prétend, contre le sentiment universel, qu'il n'est pas permis de la fuir, ni de racheter sa vie pour de l'argent.

Sainte Barbe, à qui l'église grecque rend de grands honneurs, et que l'on croit avoir été instruite par Origène, fut martyrisée à Nicomédie, dans le cours des mêmes tyrannies. Saint Potien, pape, successeur de saint Urbain, qui l'avoit été de saint Calixte, mourut exilé en Sardaigne, après un pontificat de cinq ans. On brûla les églises bâties sous le dernier règne. Il n'est point d'autre détail de la persécution de Maximin, qui toutefois dura trois ans, c'est-à-dire pendant tout le règne de ce tyran, qui ne fut qu'une suite non interrompue de cruautés. A la place de saint Potien, les fidèles de Rome élurent Antère, qui mourut vraisemblablement martyr dans les premiers jours de l'an 236, un mois après son élévation.

Huit jours après, Fabien fut élu d'une manière qui passa pour miraculeuse. Il avoit quitté depuis peu la campagne avec quelques autres personnes. Comme les chrétiens étoient assemblés pour l'élection du premier pasteur, on proposa différents sujets recommandables et connus. On ne pensoit pas même à Fabien, qui se trouvoit confondu dans la foule. Mais dans un temps où le Seigneur manifestoit encore souvent ses des-

seins à son peuple, par les signes et les prodiges, une colombe qu'on aperçut tout à coup dans les airs, et qui vint se reposer sur la tête de Fabien, attira l'attention de tout le monde. La multitude s'écria d'une voix unanime, qu'il étoit digne de l'épiscopat. On l'enleva, et on le mit dans le siége pontifical, qu'il remplit pendant quatorze ans, de manière à confirmer l'idée qu'on avoit de son élévation miraculeuse.

L'empire se trouvoit au moment d'avoir aussi un nouveau maître. Maximin se rendoit de jour en jour plus odieux par ses brutalités et ses injustices. On trouva de toutes parts le joug insupportable. L'Afrique donna le signal de la révolte. Elle proclama son proconsul Gordien, malgré lui; et l'élection fut ratifiée à Rome par le peuple et par le sénat. Il s'associa son fils, aussi nommé Gordien : mais ils furent défaits trois mois après par le parti de Maximin. Le fils périt dans le combat; le père s'étrangla de désespoir. Le sénat craignant le ressentiment du furieux Maximin, fit deux autres empereurs, Puppien et Balbin. Le peuple n'étant pas content de ce choix, auquel il n'avoit point eu de part, pour l'apaiser, il fallut donner le titre de césar au jeune Gordien, petit-fils du premier, et âgé seulement de douze ans. On se prépara à la guerre de part et d'autre. Maximin se présenta devant Aquilée, qui lui ferma ses portes. Il livra divers assauts tous inutiles. Il s'en prenoit à ses soldats de ses mauvais succès, les perçoit de son épée sans discernement et sans raison, s'abandonnoit aux transports de sa fureur et de sa brutalité, sa taille et sa force extraordinaires lui donnant toute confiance. Mais une multitude de soldats se jetèrent sur lui tous ensemble, et le massacrèrent en plein jour, au milieu de sa tente. Ils envoyèrent aussitôt sa tête à Rome, qui la reçut avec les plus vives acclamations, et le calme fut rétabli; mais il dura peu. Les troupes ne purent aimer des empereurs qu'elles n'avoient point faits. Puppien et Balbin avoient à peine régné une année entière, qu'elles se mutinèrent avec audace, se jetèrent sur eux, et les massacrèrent après leur avoir fait subir les dernières indignités. Toutefois elles conservèrent le jeune Gordien, qui n'avoit qu'environ treize ans, et qui déjà s'étoit rendu généralement cher par son excellent naturel. Il fut reconnu de tout

le monde, régna avec une extrême douceur, et laissa les chrétiens en paix.

L'Eglise faisoit tous les jours de glorieuses conquêtes. De dignes évêques profitoient du calme, pour mettre en place des ministres qui la servissent comme eux. Phédime, évêque d'Amasée, et doué du don de prophétie, réussit enfin à imposer la charge si redoutée de l'épiscopat à Grégoire le Thaumaturge, qui fuyoit inutilement de solitude en solitude. Poussé de l'esprit de Dieu, Phédime l'institua, quoiqu'absent, évêque de Néocésarée, où l'on ne comptoit encore que dix-sept chrétiens. Grégoire se soumit à la vocation divine, et fut ordonné avec les cérémonies ordinaires : mais il demanda quelque temps, pour acquérir une connoissance plus profonde et plus exacte de nos saints mystères. Les fréquents exemples de ceux qui tomboient dans l'erreur, en mêlant la philosophie profane avec la doctrine chrétienne, lui inspiroient une circonspection mêlée d'un saint effroi.

Après avoir passé toute une nuit à méditer, il vit paroître un vénérable vieillard avec une femme d'un aspect non moins auguste. Grégoire, malgré l'obscurité de la nuit, ne pouvoit soutenir l'éclat éblouissant de cette vision. Il entendit la Vierge-Mère, qui lui apparoissoit avec le disciple bien-aimé, dire à celui-ci d'exposer à l'évêque les profondeurs de la religion. Le disciple lui expliqua aussitôt le mystère de l'adorable Trinité, et Grégoire écrivit sur-le-champ cette leçon céleste qu'il transmit dans la suite à ses successeurs. On la voyoit encore du temps de saint Grégoire de Nysse : et Baronius dit qu'elle fut citée dans le cinquième concile général. Cette merveille n'a rien d'incroyable dans la vie d'un saint, qui n'est qu'un tissu de prodiges.

Après la vision, le saint évêque sortit de sa retraite pour se rendre à la ville qu'il devoit gouverner. Un violent orage et l'obscurité de la nuit l'obligèrent de se réfugier, avec tous ceux qui l'accompagnoient, dans un temple d'idoles, le plus fameux du pays pour les oracles. En y entrant, il fit le signe de la croix, et se mit à chanter les louanges de Dieu, ce qui dura une grande partie de la nuit, suivant la coutume qu'il en avoit déjà contractée. Le sacrificateur étant venu le matin pour

ses fonctions, le démon qui rendoit les oracles, lui dit que les immortels ne pouvoient plus habiter dans ce temple, à cause du mortel impie qui venoit d'y passer la nuit. Le prêtre offrit des sacrifices extraordinaires et des purifications de toutes les sortes, pour calmer ses dieux : tout fut inutile. La superstition et l'intérêt réunis l'animent vivement; il s'informe quelle route a pris Grégoire, et se met à sa poursuite. Il le chargea d'injures aussitôt qu'il l'eut aperçu, et le menaça de le dénoncer aux magistrats, comme profanateur de la religion de l'empire. Le saint évêque l'écouta fort paisiblement. Quand le prêtre eut fini, il lui reprocha l'impuissance de ses dieux, que la présence d'un pauvre serviteur de Jésus-Christ rendoit muets. Il ajouta qu'il avoit le pouvoir de les chasser de quels lieux il voudroit, et de les faire revenir de là même où il jugeroit à propos. L'idolâtre fort adouci, le pria de lui manifester cette puissance, en les faisant rentrer dans son temple, et en leur rendant la parole. Le thaumaturge lui donna un billet, où il avoit écrit ces paroles : *Grégoire à Satan; Rentre.* Le prêtre le mit sur l'autel, fit les cérémonies ordinaires, et revit ses dieux, ou ce qu'il avoit accoutumé de voir auparavant. Il recourut après l'évêque, et le pria de lui faire connoître le Dieu puissant qui exerçoit un pareil empire sur les démons. Grégoire lui exposa les principaux mystères de la foi; mais le sacrificateur ne pouvoit goûter le mystère de l'incarnation, qu'il trouvoit indigne de la grandeur et de la majesté de l'Eternel.

Ce n'est, reprit le thaumaturge d'un air inspiré, ce n'est ni dans les paroles, ni dans les raisonnements humains qu'est la preuve de cette vérité, mais dans les merveilles mêmes de la toute-puissance divine. Il y avoit un roc escarpé et fort élevé, à côté du chemin où ils se trouvoient. Commandez à ce rocher, dit le sacrificateur, de changer de place, et d'aller en un tel endroit, qu'il lui indiqua, puis je vous croirai. Grégoire commanda, et le rocher obéit. Le païen ne résista plus, abandonna son état avec tout ce qu'il possédoit, et s'attacha irrévocablement au saint.

Le bruit de ce miracle étant parvenu à Néocésarée avant le pasteur, le peuple sortit de la ville avec empressement pour

aller à sa rencontre. Quelques biens qu'il eût autrefois possédés dans ce lieu de sa naissance, il ne s'étoit pas même réservé un logement. Les fidèles qui le suivoient en témoignèrent de l'inquiétude. Ne sommes-nous pas à couvert, leur dit-il, sous les ailes de la Providence, et nous a-t-elle prescrit d'autres soins, que de nous construire une demeure éternelle? A peine avoit-il proféré ces paroles, qu'une foule de citoyens l'abordèrent, en lui demandant, comme une faveur, de loger chez eux. Il donna la préférence à Musone; non parce qu'il étoit un des principaux du lieu, mais parce qu'il faisoit honneur à la foi chrétienne qu'il professoit.

Avant la fin du jour, un grand nombre crut en Jésus-Christ. La lendemain, dès le matin, on vit à la porte du saint pasteur, des personnes de tout âge et de tout sexe, avec toutes sortes de malades. Il les guérit tous. Ces miracles réitérés de jour en jour, et l'exemple encore plus admirable des vertus du thaumaturge, rendirent ses prédications si efficaces, qu'en très-peu de temps il forma un troupeau aussi fervent que nombreux. Alors il fit édifier une église en règle, chacun y contribuant de ses biens ou de son travail. Elle étoit placée dans le lieu le plus élevé de la ville; et l'on regarda comme un miracle perpétuel, qu'elle résistât à plusieurs tremblements de terre qui, dans la suite, ruinèrent presque tout Néocésarée. Sa conservation durant la persécution si violente et si générale de Dioclétien et de Maximilien, ne fut pas une exception moins merveilleuse.

Mais le thaumaturge n'employoit jamais plus volontiers son crédit auprès du Tout-Puissant, que quand il s'agissoit d'empêcher la transgression de la loi divine. Deux frères étoient sur le point de s'égorger, pour la possession d'un étang dont on faisoit la pêche en ce moment. Le tendre pasteur fut averti par des voisins charitables; et ayant inutilement tenté de mettre d'accord les frères ennemis, il se transporta sur la rive qui devoit être rougie le lendemain du sang des gens armés qu'on rassembloit de part et d'autre. Il passa toute la nuit en prières, conjurant le Seigneur de changer l'étang en une terre sèche et labourable. L'eau disparut, et le lendemain les contendants ne trouvant plus d'objet à leur querelle, la nature

reprit dans les cœurs les droits que l'intérêt lui avoit enlevés.

Le saint commanda, d'une manière non moins efficace, aux flots du fleuve Lycus, qui, long-temps resserré entre les montagnes, se gonfle dans les orages par la chute de plusieurs torrents, et dévaste souvent les campagnes au sortir de ces détroits. Dans une de ces crues d'eau, plus alarmante que de coutume, des troupes de peuples éplorés accoururent au saint évêque, et le conjurèrent de prévenir leur ruine totale. Il alla avec eux, en leur disant qu'ils ne devoient attendre de secours que de Dieu. Quand il vit la violence des flots, il supplia Jésus-Christ, qui avoit commandé aux vents et à la mer, de signaler la même puissance, à la vue d'un peuple encore foible dans la foi. Sa prière étant finie, il planta son bâton à l'endroit où le fleuve sortoit de son lit. Le débordement s'arrêta, et ne passa jamais dans la suite cette nouvelle digue, qui prit racine, et devint un arbre qu'on voyoit encore plus d'un siècle après. Le zèle et la réputation de cet homme de miracle établirent solidement la foi, non-seulement à Néocésarée, mais dans le voisinage.

Entre les évêques qu'il institua dans plusieurs villes, saint Alexandre, dit le charbonnier, est un de ceux qui firent le plus d'honneur à son choix[1]. La ville de Comane, dépendante de Néocésarée, avoit envoyé des députés pour obtenir un pasteur. Grégoire se rendit sur les lieux pour examiner ceux qu'on destinoit à cette dignité, et représenta qu'il ne falloit s'attacher ni à la noblesse du sang ni aux qualités brillantes de la personne; mais qu'on devoit donner la préférence à la vertu, dût-elle se rencontrer sous l'extérieur le plus méprisable. S'il en est ainsi, s'écria quelqu'un de l'assemblée, il n'y a qu'à choisir Alexandre le charbonnier. Et quel est cet Alexandre, reprit Grégoire, convaincu que souvent les voies de Dieu sont fort éloignées de celles des hommes? Alexandre se trouvoit dans la foule, et on le fit approcher. Tous éclatèrent de rire, en voyant un pauvre homme demi-nu, le visage et le reste du corps tout noirs de fumée et de charbon. Mais le charbonnier parut avec une contenance ferme et modeste, sans étonne-

1 Boll. vit. Thaum.

ment, sans le moindre signe d'altération. Grégoire soupçonna quelque chose d'extraordinaire, prit Alexandre à part, lui demanda avec empressement qui il étoit, et le conjura, au nom de l'Eglise, de ne lui rien cacher par une humilité hors de saison. Alexandre déclara tout à son évêque, sa patrie, son éducation, la noblesse de son origine, et que le désir de mettre sa vertu à couvert l'avoit réduit à l'état où on le voyoit. Puis satisfaisant à chaque interrogation qu'on lui fit, il donna des preuves du sens le plus droit et le plus solide. Je regarde, dit-il, la noirceur de ce charbon, comme un voile qui me tient dans l'obscurité et dans l'oubli. Je suis encore jeune, comme vous pouvez le remarquer, et assez bien fait de ma personne, à ce qu'on me disoit autrefois : ce seroient là autant de tentations; et j'en suis préservé par ce vil métier, qui me sert à gagner innocemment de quoi vivre.

Grégoire ne douta plus du choix d'en-haut, en trouvant autant d'intelligence que de vertu dans le sujet singulièrement proposé. On enleva Alexandre, on le fit baigner, on le revêtit d'habillements convenables. De retour à l'assemblée, il parut un nouvel homme, et il attira l'admiration de tout le monde. Ne vous étonnez pas, dit Grégoire, si les apparences vous tenoient dans l'erreur : le démon s'en vouloit servir pour cacher cette lumière sous le boisseau. Ensuite il fit l'ordination selon les rites accoutumés de l'Eglise. Tout le cours de l'épiscopat de saint Alexandre répondit à de si heureux commencements. Il gouverna parfaitement le peuple fidèle de Comane, jusqu'à la persécution de Dèce, où il parvint à la couronne du martyre par le supplice du feu.

Saint Babylas régissoit dans le même temps l'illustre église d'Antioche, et il termina aussi par le martyre la plus sainte comme la plus brillante carrière. Son éminente vertu, et les miracles qui s'opéroient sans fin à son tombeau, lui avoient acquis une telle célébrité, que saint Jean-Chrysostôme, ou, pour parler plus sûrement, l'auteur d'un discours assez éloquent pour être attribué à ce Père, ne s'en exprime qu'avec enthousiasme [1]. C'est à ce martyr renommé qu'il fait honneur

[1] Contra Gent. de S. Babyl.

d'un trait de fermeté pastorale jusque là sans exemple à l'égard des maîtres du monde. L'empereur Philippe, selon ce Père, voulant entrer dans l'église d'Antioche une veille de Pâques, afin de participer aux prières du peuple, le saint pasteur ne le permit point, que l'empereur ne se fût soumis à la pénitence que méritoient ses péchés. Philippe édifié fit toutes les promesses qu'on exigea, les soutint quelque temps par les œuvres; mais il n'y a point d'apparence qu'il y ait été constamment fidèle.

Il ne s'étoit élevé de la plus basse naissance à la dignité impériale, que par un système trop bien suivi d'ingratitude, et enfin par le parricide de son bienfaiteur. Au reste, il n'est aucune preuve que dès lors il eût embrassé le christianisme. Mais après s'être arrogé toute l'étendue de la souveraine puissance, en faisant assassiner par les soldats le jeune Gordien qui l'avoit partagée avec lui, il fit de très-bonnes lois. Il défendit, sous les plus grandes peines, ces impudicités abominables, qui, quoique contraires à la nature, n'en étoient ni moins fréquentes, ni moins notoires. Il punit exemplairement les poëtes qui, par les obscénités et la satire, corrompoient les mœurs et troubloient la société. D'une autre part, les jeux séculaires furent célébrés avec l'éclat le plus magnifique et le plus profane, la quatrième année du règne de Philippe, de Jésus-Christ la deux cent quarante-septième, et la millième de la fondation de Rome, pour la neuvième et dernière fois. Ils durèrent trois jours et trois nuits, et il s'y fit un combat de deux mille gladiateurs. Mais il est vraisemblable qu'alors même Philippe n'étoit pas encore chrétien : quoiqu'on ne puisse raisonnablement douter que cet empereur, qu'on ne prétend pas justifier de bien d'autres crimes, n'ait véritablement embrassé notre religion. Le doute qu'on en établit sur ce qu'après sa mort il fut mis au nombre des dieux, n'est pas une de ces conséquences judicieuses qu'on admire avec raison dans l'historien qui l'a formé. Pour le dissiper, il suffit de se rappeler que l'apothéose des césars étoit une cérémonie que faisoient les païens sans exception, et sans examiner quels avoient été leurs princes.

Mais nonobstant la protection constante de l'empereur

Philippe en faveur de l'Eglise, il y eut beaucoup de martyrs à Alexandrie, l'an 248. Le peuple idolâtre, excité par un séditieux que l'histoire ne nomme pas, se souleva tout à la fois et avec une fureur inconcevable contre les chrétiens. On entra dans leurs maisons, on enleva tout ce qu'on y trouva de précieux, on jeta le reste par les fenêtres et l'on y mit le feu; on traîna sur le pavé les personnes les plus respectables, on les accabla de coups, on les fit mourir sous le bâton ou sous une grêle de pierres.

La vierge sainte Apollonie, d'un âge avancé, et d'une vertu respectée universellement, signala particulièrement son courage. Après qu'on lui eut frappé la mâchoire jusqu'à lui faire tomber toutes les dents, on la traîna aux faubourgs, on alluma un grand feu devant elle, où l'on menaça de la jeter, si elle refusoit plus long-temps de prendre part à l'idolâtrie publique. Elle demanda quelques moments comme pour délibérer sur ce qu'elle devoit faire, et lorsqu'on l'eut laissée à elle-même, elle s'élança de son propre mouvement au milieu des flammes. Elle avoit lieu d'appréhender des outrages plus redoutables à sa vertu que la perte de la vie. Mais l'inspiration toute particulière, dont on ne doute pas que cette conduite n'ait été l'effet, la justifie beaucoup mieux que toute autre raison. Ces violences impies durèrent long-temps, et jusqu'à ce que la guerre civile, sur la fin de l'empire de Philippe, tourna la fureur des infidèles contre eux-mêmes.

Auparavant mourut dans un âge très-avancé, et très-vraisemblablement hors de l'Eglise, le célèbre et malheureux Tertullien, dont aucun moment ne fait présumer qu'il fût revenu de son égarement. Tous les anciens, au contraire, l'ont regardé comme un homme mort dans le schisme; et c'est un fâcheux préjugé contre lui, que la secte opiniâtre des tertullianistes, encore subsistante du temps de saint Augustin, qui en convertit les restes. On a parlé de Tertullien d'une manière très-différente, et néanmoins très-juste, relativement aux différents ouvrages de ce Père, le plus ancien des Pères latins dont les écrits soient parvenus jusqu'à nous. C'étoit incontestablement un homme d'une profonde érudition, quoique lui-même parle de ses études d'une manière fort désavanta-

geuse : esprit ardent et brillant, impétueux et profond, pénétrant et subtil, mais qui, par ses écarts, donna lieu de penser qu'il avoit plus de vivacité que de justesse, et même plus d'étendue d'imagination que de génie. Un observateur très-réfléchi va jusqu'à prononcer qu'en un sens ce bouillant Africain étoit visionnaire; c'est-à-dire que sans voir ce qui n'étoit pas, il voyoit les choses autrement qu'elles n'étoient [1]. Mais ce reproche ne put tomber sur lui que quand il eut donné dans les visions du montanisme. Alors son imagination parut tout-à-fait déréglée et vraiment effrénée, comme son enthousiasme et ses emportements sur de fort minces objets le prouvent sensiblement. Combien de mouvements irréguliers et convulsifs dans ses brusques hyperbates, dans ses durs sarcasmes, et en tant de figures outrées! Combien de raisons pompeuses et réellement frivoles, qui ne frappent qu'en éblouissant ou en étourdissant! Combien d'expressions forcées, obscures, guindées! Il semble affecter cette âpreté et cette obscurité de discours. Manifestement rempli de lui-même dans ses écrits hérétiques, souvent il parle pour lui seul, et ne prend aucun soin de se faire entendre à ses lecteurs. Plus souvent encore il met au jour tout ce qui lui vient à l'esprit, pourvu que ces ébauches informes lui donnent un air extraordinaire, et qu'il puisse les revêtir de quelques expressions hardies propres ou impropres, qui fassent une impression quelconque.

Mais ces reproches ne sauroient tomber sur les ouvrages qu'il composa dans le sein de l'Eglise : productions excellentes pour la plupart, non-seulement quant au fond des choses, mais pour la force et l'éloquence, aussi-bien que pour l'abondance et le tour frappant des pensées. Ce génie extraordinaire a servi très-utilement la religion, tant qu'il s'est contenu, sous la direction de l'esprit de Dieu, dans les bornes de l'humilité et de cette sobriété recommandée au chrétien, par rapport à la sagesse même. Ainsi, malgré les causes particulières que l'on a cru découvrir de la chute de Tertullien, dans la trempe même de son esprit dur et vain, et, si l'on veut encore, plus roide et plus enflé, quand il s'abandonne à ses sail-

[1] Rech. de la vér.

lies, que vaste ou nerveux; il est néanmoins peu d'exemples plus capables que celui-ci, de nous faire trembler sur les égarements de l'esprit humain. Mais quelque auteur qu'on puisse nous vanter, nous ne devons jamais lui donner une confiance illimitée; nous ne devons nous attacher, en fait de dogme et de croyance, qu'aux principes universels et immuables de la foi. En lisant Tertullien dans ces dispositions, les ouvrages mêmes qu'il a composés dans le schisme, nous deviendront utiles.

Ses traités du Baptême, de la Pénitence, de la Prière, de la Patience, de l'Ornement des femmes, des Spectacles, furent écrits tandis qu'il étoit encore dans le sein de l'Eglise. Celui des Prescriptions porte en termes exprès qu'en le composant, il étoit en communion avec toutes les églises apostoliques, nommément avec celle de Rome, dont on y trouve les plus grands éloges. Comment en effet accorder avec l'esprit de secte, un ouvrage qui attaque tout genre de secte par les moyens les plus invincibles, et qui, sans entrer dans le détail des dogmes faux et absurdes, pose les principes lumineux qui les sapent tous par les fondements. De là le titre de prescription, tiré des jurisconsultes, et qui alors signifioit à peu près ce que nous entendons aujourd'hui par fin de non-recevoir.

La plupart des autres ouvrages de Tertullien, dont nous n'avons pas encore parlé, ont été composés depuis sa chute: les uns absolument mauvais et attaquant directement l'Eglise catholique; les autres mêlés d'excellents préservatifs contre les hérésies que celle de Montan condamnoit. Le traité contre Marcion, par exemple, contient des choses infiniment précieuses aussi-bien que le traité contre Praxéas, que Tertullien avoit autrefois démasqué et contraint à se rétracter, et qui recommençoit à semer ses erreurs touchant les trois personnes divines. Les livres absolument hérétiques sont ceux de la Monogamie, qui condamnent les secondes noces: ceux de l'Impudicité, où l'on traite l'impureté de péché irrémissible, et celui de l'Ame, plein de paradoxes également faux et ridicules. Son livre burlesque, intitulé du Manteau, fait pour rendre compte des raisons qu'il prétend avoir eues de prendre le manteau philosophique, cette production inconcevable de la part

de l'auteur de l'Apologétique, sans rien contenir d'opposé à la foi de l'Eglise, montre sensiblement combien ce docteur s'étoit dégradé lui-même, combien il avoit perdu de son mérite et de ses talents, en obligeant, pour ainsi dire, l'esprit de Dieu à se retirer de lui. Ce n'est plus ici le même homme, et il est absolument impossible d'y reconnoître l'éloquent écrivain des traités, soit en faveur du christianisme, soit contre les Gentils.

Quelques années après Tertullien, Origène mourut à Tyr à l'âge de soixante-onze ans; objet également fameux d'éloges et de blâme. Personne ne fut plus vanté ni plus généralement estimé, personne plus vivement attaqué ni poursuivi avec plus de chaleur, pendant sa vie et après sa mort; et nul écrivain ne mérita mieux ces traitements divers, puisqu'aucun autre, comme on l'a dit, n'a parlé, ni avec plus de dignité, ni d'une manière plus répréhensible de certains dogmes de la religion. Personne aussi n'a composé tant de savants ouvrages: le nombre de ses productions montant, selon Rufin, à plus de six mille. Sept notaires étoient occupés à écrire ce qu'il dictoit; et, pour le moins, autant de libraires transcrivoient au net ce qui avoit d'abord été écrit en notes. C'étoit Ambroise qui fournissoit à cette dépense, avec la générosité d'un ami restreint en tout le reste par le désintéressement de ce docteur vertueux. Dans ce prodigieux nombre d'écrits, il s'est glissé, comme on l'a vu, des erreurs assez grossières, tant par la malignité des hérétiques que par la témérité des disciples d'Origène, et par l'inadvertance même de ce fécond écrivain. Mais ces vices de son esprit, plutôt que de son cœur, n'empêchent pas qu'on n'augure bien de son sort éternel, et qu'on n'ait beaucoup moins de sujet de trembler pour lui que pour Tertullien. Dieu sans doute n'aura permis qu'il donnât dans ces égarements, et qu'il fût en butte aux contradictions et aux peines qu'ils lui attirèrent, que pour lui fournir un préservatif suffisant contre le poison de l'orgueil que pouvoit lui inspirer sa grande supériorité sur la capacité ordinaire de l'esprit humain. Surtout la confession généreuse qu'il fit de la foi vers la fin de sa carrière, et qu'aucun des grands hommes de son siècle n'a révoquée en doute, quoi qu'on en ait dit par

la suite, nous fait espérer, puisqu'il n'a point rougi de Jésus-Christ devant les hommes, que ce Dieu de gloire ne l'aura pas méconnu devant son Père.

Mais la Providence qui sut appliquer à l'utilité de l'Eglise ce mélange de bonnes et de mauvaises qualités, préparoit à la religion, au déclin de Tertullien et d'Origène, un témoin dont la sainteté ne fut pas douteuse, dans Thascius-Cyprien, né à Carthage d'une famille sénatoriale, aussi considérable par son opulence que par sa noblesse. Génie facile et abondant, plein de sentiment et de chaleur, et, ce qui est plus à considérer dans un Africain, génie plein d'aménité, de clarté, de netteté. Il étudia soigneusement les belles-lettres et les sciences profondes, et il devint habile, non-seulement dans l'éloquence, mais en tout genre de littérature. Ainsi, pour le rendre plus utile à son peuple, Dieu fit-il en sorte qu'il se pourvût de toutes les richesses de l'Egypte, pendant qu'il étoit encore dans le paganisme. Car il naquit et fut élevé dans les ténèbres et la corruption de l'idolâtrie, qu'il ne quitta qu'après beaucoup de résistance. Long-temps il délibéra sur l'invitation et les arguments que lui fit Cécilius, le même qui s'étoit converti à Rome par le zèle de Minutius-Félix, et que Cyprien honora toujours comme un père qui l'avoit engendré en Jésus-Christ. L'imagination vive du disciple et ses passions, fortifiées par le long usage de la volupté et de la mollesse, lui représentoient sans cesse les sacrifices et tous les changements pénibles qu'il auroit à faire dans sa vie nouvelle.

Alors, dit-il en écrivant à Donat l'un de ses amis, alors flottant sur la mer orageuse du siècle, et n'ayant point encore pour guide le flambeau de la vérité, je trouvois une peine extrême à croire ce qu'on me promettoit de la bonté de Dieu pour me sauver. Je ne concevois pas qu'on pût naître une seconde fois, et qu'en se lavant dans les eaux du baptême, on se dépouillât intérieurement de ce qu'on étoit; qu'un homme changeât totalement, et d'esprit, et d'inclinations. Une pareille métamorphose, me disois-je, n'est-elle pas une chimère? Comment se défaire tout à coup de tant d'affections, qui tiennent au fond de notre être par de profondes racines; soit que la nature les y ait plantées et nourries, soit qu'une vieille ha-

bitude leur ait conféré la même stabilité et la même force? Voilà, poursuit-il, ce que je repassois souvent en moi-même. Comme je me trouvois engagé dans une infinité de ces funestes habitudes, dont je me persuadois ne pouvoir m'affranchir j'aimois mieux céder à ces vices chéris, que de tenter une pénible victoire; et désespérant volontiers de me rendre meilleur que je n'étois, je m'accoutumois à la tyrannie des mauvais penchants qui avoient formé en moi une seconde nature. Mais les souillures de ma vie passée étant nettoyées par l'eau salutaire de la régénération; lorsque la lumière se répandit d'en-haut dans mon cœur, lorsque j'eus reçu un esprit céleste, et que la divine adoption m'eut transformé en un nouvel homme; aussitôt mes doutes s'éclaircirent sans que je susse comment; mes difficultés s'évanouirent, mes ténèbres se dissipèrent; ce que je trouvois impossible me devint non-seulement praticable, mais doux et facile.

En effet, cette âme forte triompha de tous les obstacles, méprisa tous les artifices de la séduction. Les ironies des païens ne furent pas la moindre épreuve qu'il eut à soutenir. Ils lui reprochoient qu'ayant un esprit et des talents qui lui donnoient droit à tout, il les dégradât au point de se repaître d'espérances chimériques et de fables ridicules. Il ne s'en dépouilla pas moins de toute sa fortune, qui étoit considérable : il distribua aux pauvres chaque partie de ses biens, vendit pour cela ses terres, et jusqu'aux jardins qui faisoient son agrément près de Carthage; il embrassa la continence parfaite; il vécut dans la retraite et la plus modeste simplicité, perpétuellement occupé à méditer ou à étudier les saintes Ecritures et les auteurs ecclésiastiques. Il faisoit un cas singulier de Tertullien, dont il lisoit quelque chose régulièrement chaque jour, sans jamais y manquer, l'appelant le maître par excellence. Mais on peut assurer que le disciple laissa le maître beaucoup au-dessous de lui, et qu'avec une imagination aussi belle et aussi féconde, il a infiniment plus de goût et de solidité. On le donne assez généralement pour l'orateur le plus accompli de tous les Pères latins. Il a, suivant les termes de Lactance, tant de grâce pour orner tout ce qu'il dit, tant de netteté pour le faire entendre, tant d'énergie pour l'inculquer,

qu'on ne sauroit dire en quoi il a le plus excellé. On n'a guère à lui reprocher qu'un reste de dureté dans l'expression, qui fut, ou le fruit de la lecture trop assidue de Tertullien, ou le vice même du sol africain qui l'avoit nourri et vu naître.

Tant de mérite et de vertu fit passer par-dessus les règles ordinaires pour son avancement dans la hiérarchie, et on le promut, encore néophyte, à l'ordre de prêtrise. Peu de temps après, Donat évêque de la capitale d'Afrique, étant venu à mourir, Cyprien fut élevé à cette grande place, malgré toute sa résistance, avec l'applaudissement du peuple et des évêques de la province. Il n'y eut que cinq prêtres qui contredirent l'élection, par une espèce de conjuration qui leur attira l'indignation de tout Carthage, et vraisemblablement la peine de déposition. L'épiscopat commencé sous de si heureux auspices, ne fut qu'un enchaînement de vertus, de piété, de zèle; qu'un juste assortiment de charité et de vigueur ecclésiastique, digne de servir de modèle à tous les âges suivants. Aussi humble que prudent, le prélat n'entreprenoit rien de tant soit peu considérable, sans le conseil du clergé, ni la participation des fidèles. Toujours il se regarda comme fait pour le public, n'ayant rien dans son extérieur qui pût ou scandaliser, ou rebuter, évitant avec le même soin ce qui eût blessé la propreté ou qui eût ressenti l'affectation et l'appareil. La sainteté étoit peinte avec un air de dignité dans toute sa personne. Mais perpétuellement attentif à s'éloigner des excès d'une simplicité basse et grossière, comme d'un faste séculier, prévenant sans flatterie, réservé sans gêne, modeste sans grimace, sérieux sans tristesse, grave et gai tout à la fois, il ne se fit pas moins chérir que révérer. Il profita de ces dispositions des esprits, pour faire honorer et fleurir la foi sous le gouvernement favorable de Philippe.

Mais cet empereur régnoit par des moyens trop odieux, pour demeurer bien long-temps tranquille. C'étoit beaucoup qu'il eût pu se maintenir durant plus de cinq ans. Les révoltes troublèrent enfin tellement les provinces, qu'il ne suffit plus à tant d'embarras. Il envoya Dèce en Pannonie, où ce général étoit né d'une famille ancienne, et où les troupes se trouvoient dans un grand relâchement de la discipline. Dèce avoit

beaucoup de capacité, de la droiture, un esprit d'ordre et de règle. Les soldats pour se procurer l'impunité, n'imaginèrent rien de mieux que de se concilier sa bienveillance, en lui déférant l'empire. Ils l'élevèrent donc à ce rang suprême, et retournèrent sous sa conduite vers l'Italie. Philippe lui livra bataille, fut vaincu et tué par ses propres troupes, l'an 249. Ce qui n'empêcha point, non plus que sa religion, qu'on le mît, selon la coutume, au rang des dieux.

Peu avant cette révolution, le pape saint Fabien voulut procurer à l'Eglise un avantage proportionné à une paix de trente-huit ans, la plus longue dont elle eût encore joui. Il ordonna sept évêques, leur associa un plus grand nombre de ministres inférieurs, et les envoya dans les belles provinces de la Gaule, tant pour le secours des anciennes églises, que pour en établir de nouvelles. Ces sept évêques furent, selon Grégoire de Tours, Trophime d'Arles, différent de l'ancien Trophime disciple de saint Paul, mais successeur de l'évêque Marcien, déjà infecté du novatianisme; Paul de Narbonne, différent aussi du fameux Sergius-Paulus disciple de l'apôtre des nations, Denys de Paris, Gatien de Tours, Saturnin de Toulouse, Martial de Limoges, et Austremoine d'Auvergne.

Paul s'arrêta d'abord à Béziers, où la vérité qu'il prêchoit fit de grands progrès. Mais l'éclat de ses vertus et de ses miracles engagea les citoyens de la ville métropolitaine de Narbonne à l'attirer chez eux. Avant de les suivre, il établit Aphrodise évêque de Béziers. Quelque temps après, il fonda de même l'église d'Avignon, en lui donnant saint Rufe pour premier évêque; puis enfin il couronna un long épiscopat par une mort sainte et tranquille.

Saint Austremoine se fixa dans la ville d'Auvergne : ainsi nomma-t-on jusque vers le neuvième siècle, la capitale de cette province, dont Clermont n'étoit que la citadelle. On sait en général que le saint s'y rendit recommandable par ses travaux qui eurent du succès; mais on n'en a point de connoissance détaillée. Il souffrit, dit-on, le martyre, par la haine des Juifs. Les fidèles l'enterrèrent à Issoire. On lui donna pour compagnons les saints Syrénat, Marin, Mommet, Antonin et Nectaire. La piété qui fleurit de bonne heure dans cette pro-

vince, fait croire qu'elle y fut en effet cultivée par un grand nombre de bons ouvriers. Quelques auteurs prétendent que l'église de Nevers doit aussi sa fondation à saint Austremoine.

Saint Martial choisit Limoges pour le lieu de sa mission. Il eut la consolation de voir, avant la fin de sa vie, les idoles abattues et la ville presque toute chrétienne. Il eut pour coopérateurs, les saints Altirien et Austriclinien, qui furent enterrés avec lui, mais en des cercueils différents. Cet homme apostolique se rendit des plus célèbres par toute la Gaule, et l'on mit son nom dans les litanies avec ceux des apôtres : distinction qu'il mérita par ses travaux vraiment apostoliques, non pour avoir été un des premiers disciples du Verbe fait chair, comme on l'a faussement prétendu.

Saint Gatien fonda l'église de Tours. C'étoit une ville extrêmement adonnée à l'idolâtrie; et ses habitants, renommés dès lors pour leur caractère doux, honnête et fort humain, n'en étoient pas moins intraitables sur l'objet de leurs superstitions. Ainsi les affronts et les souffrances furent les fruits les plus précieux que le saint recueillit de ses travaux. Il étoit obligé de célébrer les divins mystères en de profonds souterrains; et l'on montre encore, près de Marmoutier, une caverne dans un roc escarpé, où il offrit long-temps le saint sacrifice. Durant cinquante ans, il travailla avec un zèle toujours nouveau à cultiver cette terre ingrate, qui, par la continuité de ses travaux, devint dans la suite un champ très-fertile.

L'apôtre de la France, saint Denys, que personne ne confond plus avec l'Aréopagite, s'avança jusqu'à Paris, où il fonda une église florissante; tandis que plusieurs compagnons de son apostolat se répandirent par ses ordres dans les villes voisines, et jusques dans la Belgique. Ce grand nombre d'ouvriers qu'on lui associe, montre combien sa mission fut éclatante. On compte parmi ses coopérateurs, saint Taurin d'Evreux, saint Rieule de Senlis, saint Saintin, que les églises de Meaux et de Verdun reconnoissent pour leur fondateur; saint Lucien de Beauvais, saint Quentin, apôtre d'Amiens et du Vermandois, les saints Fuscien et Victorie, apôtres de Térouane, les saints Crépin et Crépinien, apôtres de Soissons. Mais si tous ces illustres missionnaires ont été disciples de

saint Denys, la plupart ne seront venus qu'après plusieurs années le seconder dans ses grandes entreprises, puisqu'ils n'ont souffert le martyre que sous Maximien, environ quarante ans après l'arrivée de Denys dans les Gaules.

Toulouse fut éclairée des lumières de l'Evangile, précisément l'an 250, sous le consulat de Dèce et de Gratus. Cette ville étoit comme le siége de la superstition gauloise, et avoit, aussi-bien que Rome, un temple qui portoit le nom de Capitole. Il s'y rendoit des oracles, qu'on venoit entendre de toute part. L'arrivée de saint Saturnin imposa silence aux démons; et bientôt il eut converti assez d'infidèles pour former une église. Ils construisirent le lieu de leur assemblée assez près du Capitole, en sorte que Saturnin, pour y aller de sa maison, étoit obligé de passer devant ce temple profane. Comme on observoit attentivement ses démarches, on crut s'apercevoir que, dans les moments où il passoit, l'oracle étoit muet. Les prêtres idolâtres, d'autant plus affligés de cette humiliation qu'elle les ruinoit, déclarèrent un jour au peuple assemblé, que le chef de la nouvelle secte qui se formoit dans Toulouse, allumoit la colère des dieux contre cette ville, jusque-là si favorisée du ciel, et qu'on ne pouvoit se réconcilier avec eux, qu'en versant le sang du coupable. C'étoit le moment du sacrifice, et déjà le taureau qu'on devoit immoler approchoit couronné de fleurs et de bandelettes, lorsqu'un zélateur de l'idolâtrie aperçut de loin Saturnin, et s'écria : Le voilà, l'ennemi de nos dieux, qui conseille d'en ruiner les temples, et qui empêche leurs oracles. Puisqu'il vient si à propos, ou qu'il apaise nos puissants protecteurs en prenant part aux honneurs que nous leur rendons, ou qu'il devienne lui-même leur victime.

A ces mots, une troupe furieuse se saisit du saint évêque. On le traîne au Capitole; et comme on le presse de sacrifier : Je n'adore, leur dit-il, que l'Etre suprême, le seul Dieu véritable. Vos dieux ne sont que des démons impuissants, puisqu'ils craignent Saturnin qui n'est qu'un homme. La multitude étoit trop échauffée pour entendre raison. Ils attachent le saint par les pieds, à la queue du taureau destiné au sacrifice, et mettent cet animal en fureur avant de le lâcher. Saturnin eut la

tête brisée aux degrés même du Capitole ; et le taureau continua de le traîner, jusqu'à ce que la corde qui l'attachoit fût rompue. Ainsi le généreux confesseur consomma-t-il son martyre; mais après avoir suffisamment établi la foi dans ces cantons, pour qu'elle s'y perpétuât après lui : car sa mission dura dix ans, et il faut rapporter sa mort, ainsi que celle de saint Denys, au temps de la persécution de Valérien. Deux femmes chrétiennes recueillirent son corps tout brisé et l'enterrèrent secrètement. Le troisième évêque des Toulousains, saint Hilaire, bâtit une chapelle sur le tombeau, et par la suite saint Exupère transféra ces reliques dans une belle église qui porte le nom de saint Sernin, abrégé de Saturnin. Saint Honorat fut le successeur immédiat de cet apôtre de Toulouse. On met au nombre de ses disciples, saint Honête qui prêcha à Pampelune, et saint Papoul, martyrisé dans le lieu qui porte son nom, et qui devint assez considérable pour avoir dans la suite un siége épiscopal.

Un disciple des sept évêques qui formoient la célèbre mission de Fabien, alla encore prêcher à Bourges. On croit que c'est saint Ursin, premier évêque de cette ville, plutôt que saint Sénicien, compté seulement pour le second. Ursin convertit une partie nombreuse des habitants, mais dans le bas peuple, et nul d'eux n'avoit une maison en état de tenir lieu d'église. Ils s'adressèrent à un citoyen puissant, nommé Léocade, dont ils présumoient avantageusement, parce qu'il étoit, quoique païen, de la famille du saint martyr Epagathe. Il répondit parfaitement à leur attente, et céda sa maison, sans autre intérêt qu'une légère reconnoissance de sa propriété. Cette libéralité lui attira la plus précieuse récompense. Il ouvrit les yeux à la vérité, avec son fils Lusor, qui mourut peu après son baptême, et qui est honoré dans le Berry sous le nom de saint Lustre. L'église en laquelle fut convertie la maison de Léocade, est celle de saint Etienne, qui, dès les temps de Grégoire de Tours, passoit pour une des plus belles de la Gaule. On honore dans le Berry deux autres apôtres, nommés Sylvain et Sylvestre, qu'on prétend plus anciens que saint Ursin ; mais il est difficile, pour ne pas dire impossible, de percer les ténèbres d'une si haute antiquité.

Ce n'est qu'aux ouvriers apostoliques du troisième siècle, qu'on peut rapporter avec sûreté ce qui se dit de nos différents siéges épiscopaux. A cette époque, on voit la lumière de l'Evangile se répandre avec abondance dans toutes nos provinces. Alors s'établirent les églises de Saintes, de Sens, de Chartres, du Mans, de Périgueux, du Velai, de Lodève, d'Apt et du Gévaudan. On donne communément saint Nicaise pour le premier évêque de Rouen, mais il est plus probable qu'il n'étoit que prêtre, qu'il prêcha effectivement dans une partie du diocèse de Rouen, et que saint Mellon, envoyé par le pape saint Etienne, en fut le premier évêque. Les églises de Nantes et d'Alby reconnoissent chacune un saint Clair pour leur fondateur, sans qu'on ait rien de certain sur le temps de leur épiscopat.

C'est la partie des Gaules, voisine de l'Allemagne, quoique la plus éloignée de l'Italie, qui se glorifie avec raison, d'avoir les plus anciennes églises. L'autorité de saint Irénée établit les prétentions de Mayence et de Cologne, métropoles des deux provinces germaniques, où le saint docteur nous apprend que de son temps il y avoit déjà des églises; ce qui ne donne pas plus de créance à ce qu'on a avancé depuis, de la suite et des œuvres des premiers évêques de ces villes. On peut dire la même chose de Trèves, métropole de la première Belgique, dont on sait uniquement la fondation et le gouvernement successif par les saints Euchaire, Valère et Materne. L'église de Strasbourg prétend avoir reçu la foi de saint Materne. On ne trouve cependant point d'évêques de cette église avant le quatrième siècle. Celle de Metz fut fondée par saint Clément, qui arriva durant la persécution; en sorte qu'il étoit obligé de célébrer les saints mystères hors de la ville, dans de vieilles cavernes de l'amphithéâtre. Saint Mansui ou Mansuet établit le christianisme à Toul; mais seulement, comme on a lieu de le présumer, quand la paix fut rendue à l'Eglise.

Quant au pape Fabien, il ne vécut pas long-temps après avoir procuré la lumière évangélique aux provinces de Gaule moins éloignées. Il étoit temps qu'il reçût la couronne due à cette grande œuvre. Il y joignit celle du martyre, ayant été l'une des premières et des principales victimes de la fureur de

Dèce, l'an 250, après quatorze ans de pontificat. Cette périlleuse dignité fut près d'un an et demi sans être remplie, et le clergé de Rome, pendant l'intervalle, prit soin de cette Eglise. On peut inférer de là, quelle fut la rigueur de cette septième persécution. Saint Cyprien dit qu'on employa des inventions si cruelles, qu'elles passoient la sphère de la méchanceté humaine, et qu'on ne pouvoit les attribuer qu'à la suggestion des puissances infernales. Tout violents qu'étoient les supplices, on trouvoit encore le moyen de les faire durer long-temps. On se proposoit moins d'ôter la vie aux accusés, que de lasser leur patience et de leur ravir le trésor de la foi.

L'Eternel avoit ses vues en déchaînant ainsi l'ennemi de son Christ. Ce n'étoit point assez pour ce Fils bien-aimé, qu'une épouse ou une église douée des vertus communes; il la lui falloit exempte de toute foiblesse, très-pure et très-sainte, sans difformités et sans taches. Or, les membres de cette église sembloient diminuer de vigueur dans leur accroissement, et les fidèles, en se multipliant, avoient déjà beaucoup relâché de la régularité et de la ferveur primitive. Un grand nombre, selon saint Cyprien, avoit entièrement oublié ce qui se pratiquoit sous la conduite des apôtres. Ils s'appliquoient à augmenter leurs biens temporels avec une ardeur toute profane. Ils ne faisoient qu'une estime médiocre des richesses de l'âme et des œuvres de miséricorde. On commençoit même à trouver peu de saints parmi les prêtres et les évêques, qui auroient tous dû l'être sans exception. Plusieurs d'entr'eux, négligeant leur devoir le plus facile et le plus essentiel, couroient avec une inquiétude oiseuse de province en province, au lieu de cultiver la terre où ils devoient résider, et où la moisson étoit abondante. Pour les simples fidèles, le luxe et la corruption les gagnoient généralement. Les hommes prenoient de leur figure le même soin que les femmes. Les membres de Jésus-Christ se déshonoroient eux-mêmes en s'alliant avec les païens. Ils n'avoient plus d'horreur des propos honteux et profanes, des jurements, des imprécations, du parjure. Ils se scandalisoient les uns les autres, s'insultoient ou se témoignoient du mépris et de l'aversion, exerçoient des haines publiques et interminables. Le Seigneur voulant donc faire le discernement de ses vrais serviteurs et de ceux qui ne

l'étoient plus qu'en apparence, l'épreuve fut si rigoureuse, que, conformément à la prédiction de l'Evangile, elle auroit perverti les élus mêmes, s'il eût été possible. Aussi plusieurs imaginèrent qu'enfin le règne de l'Antechrist étoit arrivé.

L'édit de persécution fut envoyé à tous les gouverneurs des provinces, et, tout foudroyant qu'il étoit, ils le mirent à exécution d'une manière encore plus effroyable. C'étoit à qui feroit mieux sa cour par son zèle impie et par les raffinements de sa cruauté. On rapporte, de cette affreuse persécution, qu'un martyr ayant tout le corps en plaies, après les tourments des ongles de fer et des lames ardentes, le juge fit enduire son corps de miel, puis l'exposa, les mains liées derrière le dos à un soleil très-ardent, aux piqûres et aux importunités insupportables des mouches et des insectes. Un autre, à la fleur de sa jeunesse, fut mené dans un jardin enchanté, et attaché avec des liens de soie sur un lit voluptueux, entre les lis et les roses, au bord d'un ruisseau qui couloit avec un murmure amollissant. On le laissa seul, puis on lui envoya une jeune personne d'une beauté rare, et d'une habileté encore plus grande dans l'art de séduire, en sorte que le martyr, pour résister à ces dangereuses attaques, fut réduit à se couper la langue avec les dents, et à la lui cracher au visage.

A Mélytine, Polyeucte, distingué en Arménie par ses biens et sa naissance, se distingua beaucoup plus encore par son courage. Tous les avantages de la vie, avec une épouse qui lui étoit aussi attachée que digne de son attachement, ne purent l'ébranler. Il n'écouta ni prières ni reproches, et s'éleva si fort au-dessus des foiblesses de l'humanité, qu'il encouragea lui-même au martyre Néarque, son ami et son premier maître dans la foi.

Saint Alexandre, cet évêque de Cappadoce, qui avoit été fait coadjuteur, puis successeur de saint Narcisse de Jérusalem, et qui avoit confessé Jésus-Christ quarante ans auparavant dans sa première église, le confessa de nouveau et mourut en prison, accablé de vieillesse et de souffrances. Alors aussi, et de la même manière, finit le grand Babylas, évêque d'Antioche. Avec lui moururent les trois héroïques enfants qu'il instruisoit. Le célèbre ami d'Origène, Ambroise, consomma son martyre dans le même temps.

Mais entre tous ces généreux athlètes, il n'y en eut point de plus illustre que saint Pione, prêtre de l'église de Smyrne, la Providence ayant voulu, par l'exemple de sa constance, remédier au scandale que venoit de donner à cette église humiliée l'apostasie de son évêque Eudémon. Comme cet illustre prêtre passoit la vigile de saint Polycarpe dans le jeûne et la prière, avec quelques saintes âmes, il eut révélation qu'il seroit pris le lendemain. Il se mit aussitôt une chaîne au cou, et fit faire la même chose à Sabine et à Asclépiade, deux ferventes chrétiennes qui se trouvoient à l'église avec lui; afin que la multitude les voyant aller au temple des faux dieux, s'aperçût qu'ils y étoient menés de force, et non dans le dessein de sacrifier, comme les apostats. Ils furent en effet arrêtés le lendemain par Polémon, garde du temple, et autorisé par les magistrats. Le peuple entendant le bruit de leurs chaînes, juifs et païens, tous accoururent en foule, et la place fut remplie d'une multitude innombrable qui couvroit jusqu'aux toits. Alors Pione, qui étoit éloquent, étendant la main et montrant un visage animé: Citoyens de Smyrne, dit-il, vous qui vous glorifiez d'habiter le plus beau séjour de l'univers, ou mieux encore, d'être les concitoyens du plus beau génie qu'ait produit la nature humaine, dans la personne d'Homère; vous aussi, enfants d'Israël ici présents, écoutez-moi. Je sais que vous ne regardez qu'avec mépris les chrétiens qui se présentent pour sacrifier, ou qui résistent foiblement quand on les veut contraindre. Certes, vous avez raison, après votre compatriote et votre maître, de mépriser les lâches. Mais il vous dit également, qu'il est indigne de se faire un jouet de la vie des hommes. Et vous Juifs, ignorez-vous la belle sentence du plus sage et du plus grand de vos rois; que si votre ennemi est tombé, il ne faut pas triompher de sa chute. Quant à moi, j'aime mieux souffrir la mort, et la mort la plus cruelle, que de contrevenir aux saintes maximes qu'on m'a enseignées.

Le peuple et Polémon même lui répondirent : Nous ne souhaitons pas votre mort; votre probité et votre sagesse nous portent bien plutôt à vous rendre heureux. Ecoutez les conseils de gens qui vous aiment, et sacrifiez. Il seroit bien imprudent de perdre, de gaieté de cœur la vie avec tous ses

avantages. Sans doute, reprit le confesseur, la vie est un bien; et le chrétien ne quitte point, par un mépris ou un dégoût stupide, ce présent de l'auteur de la nature; mais ce que nous lui préférons est vraiment préférable. Puis se tournant vers Polémon : Si votre commission, lui dit-il, est de persuader ou de punir, punissez : vous ne nous persuaderez point. Conformez-vous du moins à vos propres lois; elles ne vous prescrivent pas de contraindre ou de suborner ceux qui résistent, mais de les punir.

On voulut composer avec lui : on lui proposa de sacrifier seulement à l'empereur, puis d'entrer seulement dans le temple sans sacrifier. Ensuite on lui fit subir trois interrogatoires en règle, et, dans les intervalles, on le remettoit, ainsi que ses compagnons, dans une prison effrayante par son obscurité et son infection. Ce fut partout la même constance. Le proconsul Quintilien, qui étoit absent pendant les premiers interrogatoires, fut si frappé lui-même, dans le troisième, de l'éloquente et inébranlable fermeté de ces confesseurs, qu'il demeura long-temps dans l'incertitude avec son conseil. Revenant ensuite à la charge, et s'adressant au sage Pione, qu'on regardoit comme le guide et le maître des autres : Persistez-vous, lui dit-il, avec la même opiniâtreté, dans votre résolution? Ne donnez-vous pas au moins quelque espérance que vous vous repentirez dans la suite? Il répondit que non, de l'air le plus décidé. Toutefois, reprit le proconsul, je vous laisse encore le loisir de vous consulter. La chose est parfaitement inutile, dit Pione : notre parti est pris sans retour. Mais il ne s'agit pas d'une moindre peine, dit le proconsul, que d'être brûlé vif. Le saint se montrant toujours plus inflexible, la sentence fut portée sur-le-champ. D'un pas délibéré, Pione part pour le bûcher, marche avec empressement, et dès qu'il est arrivé, sans attendre qu'on l'en avertisse, il met bas lui-même ses premiers vêtements, s'étend sur le bois, et se livre à un exécuteur pour être cloué selon l'usage. Quand il fut attaché, on lui cria qu'il étoit encore temps de renier, et qu'on ôteroit les clous, dont les blessures douloureuses n'étoient que les prémices d'un bien plus rude tourment. Je les ai vivement senties, répliqua-t-il, ces premières douleurs; mais plus je

souffrirai, plus j'approcherai du terme où j'aspire. Après ces paroles, il ferma les yeux pour prier avec plus de recueillement. Ayant fini sa prière, il considéra d'un visage gai les flammes qui l'environnoient, dit *amen*; et quelques moments après, il expira doucement en achevant ces mots : Seigneur, recevez mon âme. Après que le feu fut éteint, les fidèles retrouvèrent son corps aussi entier que s'il eût été encore en vie. Ce glorieux martyre s'accomplit le cinquième jour de Mars, l'an 250. On ne dit pas quel genre de mort endurèrent Sabine et Asclépiade, avec les autres compagnons de saint Pione, qui, dans cette église désolée, paroissent avoir été en grand nombre.

Le proconsul Optime signala sa cruelle impiété dans toute l'Asie. Il interrogea lui-même un marchand, appelé Maxime et voulut être présent à la torture. Après que Maxime eut enduré quelque temps le tourment du chevalet; reconnois à présent, lui dit le proconsul, la folie de ton obstination, et sacrifie du moins pour éviter le dernier malheur. Je l'évite en ne sacrifiant point, répondit le martyr, je me dévouerois au sort le plus affreux en sacrifiant. Ni vos ongles de fer, ni vos lames ardentes ne sauroient nuire à celui que la grâce de J.-C. anime. Alors Optime le condamna à être lapidé, et la sentence fut exécutée à l'heure même.

Le même proconsul fit périr de la manière la plus barbare un jeune homme de Lampsaque, nommé Pierre, aussi avantagé du côté de la figure que du côté de l'esprit. L'admirable confesseur n'usa de ces avantages que pour confondre avec plus d'édification le tyran, qui le pressoit de sacrifier à Vénus. On lui serra tellement le corps avec des pièces de bois et des liens de fer, que tous ses os furent brisés et comme moulus.

Optime allant ensuite à Troade, on lui présenta trois autres chrétiens, André, Paul et Nicomaque. Tous les trois confessèrent avec intrépidité; Nicomaque même, avec une ardeur imprudente et contraire aux règles évangéliques. Le proconsul le fit tourmenter à l'excès, et le mit au moment de rendre l'esprit. Alors ce malheureux perdit patience et apostasia, en criant : Je ne fus jamais chrétien : je vais sacrifier. On le fit détacher; mais sitôt qu'il eut sacrifié, il entra en frénésie, se roula par terre, se heurta violemment la tête, se coupa

la langue, de ses dents; puis il expira en faisant horreur à tout le monde. Une jeune chrétienne de seize ans, qu'on appeloit Denyse, s'écria : O misérable, qui, pour un instant de relâche, te précipites en des tourments éternels! Optime se la fit amener, et la menaça, si à son tour elle ne sacrifioit, de la faire brûler vive, et de l'exposer à des traitements bien plus redoutés d'une vierge chrétienne. Denyse répondit : Mon Dieu me mettra au-dessus de toutes les attaques, je ne crains nullement vos menaces. Le proconsul la fit livrer à deux jeunes débauchés, qui la traînèrent chez eux. Mais le Seigneur fut lui-même son gardien et son vengeur, de telle manière que ceux qui avoient voulu la déshonorer, se virent contraints de recourir à ses prières. Le lendemain André et Paul furent abandonnés à la fureur de la populace, qui les lapida. Denyse entendant le bruit de l'exécution, s'échappa de ses gardes, courut au lieu où étoient les martyrs; et le proconsul l'ayant appris, envoya ordre de lui trancher la tête.

Il y eut beaucoup d'autres victimes illustres de la superstition ou de l'adulation, en divers endroits de l'Asie; à Nicomédie, saint Quadrat, qui, après des tortures multipliées, eut aussi la tête tranchée; à Nicée les saints Tryphon et Respice; en Lycie, l'illustre martyr saint Christophe; à Césarée de Cappadoce, saint Mercure, officier très-avancé dans le service militaire; à Ephèse, les sept frères Dormants, ainsi nommés, parce qu'en haine de leur généreuse confession, on les enferma vifs et dénués de toute chose dans une caverne près de la ville, où ils s'endormirent au Seigneur, selon leur légende; c'est-à-dire qu'ils y moururent. On leur donna le nom des sept Dormants, à l'invention de leurs corps, qui n'arriva qu'environ deux cents ans après; et quelques auteurs grecs, amis du merveilleux, prétendent qu'alors ils se réveillèrent en présence d'un peuple nombreux, et que s'étant prosternés tous ensemble, ils rendirent de nouveau l'esprit.

Le triomphe de sainte Agathe, à Catane en Sicile, ne fut pas moins éclatant. Elle se signala autant par l'amour de la virginité que par la vivacité de sa foi. Il seroit à désirer que les particularités rapportées dans ses actes fussent mieux appuyées. Mais les monuments fameux de son culte, entr'autres un

hymne fait à sa louange par le pape saint Damase, et une préface par saint Grégoire, prouvent combien elle est digne de sa célébrité. Sainte Victoire triompha en Toscane.

Il y eut une foule de martyrs à Alexandrie. Julien et Eune furent des premiers. Julien étoit un vieillard infirme, et si goutteux, qu'il ne pouvoit ni marcher, ni se soutenir. On le mit avec Eune sur des chameaux, et on les promena par toute la ville en les flagellant : après quoi ils furent jetés dans un grand feu, entourés de la multitude qui se repaissoit de ce spectacle avec une barbare complaisance. On leur associa plusieurs autres chrétiens qui se trouvoient là, précisément parce qu'ils n'applaudissoient point à cette barbarie, entr'autres, quatre femmes, Mercurie, Denyse, et deux qui portoient le nom d'Ammonarie, toutes également remarquables par un courage infiniment supérieur à leur sexe.

La persécution s'échauffa de même dans la province d'Afrique, où l'arrivée du proconsul la rendit beaucoup plus rigoureuse qu'elle n'avoit été sous les magistrats ordinaires de Carthage, qui l'avoient commencée. Là on s'étudia particulièrement à diversifier et à prolonger les tortures. On les réitéra si souvent, qu'il n'y restoit pas un membre entier aux martyrs, et qu'on ne pouvoit plus faire de plaies que dans les plaies mêmes. Enfin les prisons ne suffirent plus à la multitude des confesseurs que l'on condamnoit à y mourir de faim et de soif.

Mais nulle part il n'y eut de confession plus célèbre que celle d'Acace[1], évêque d'une ville d'Antioche; on ignore en quelle province d'Orient, quiqu'on sache que ce n'étoit pas l'Antioche de Syrie. L'empereur, à qui le consulaire Marcien crut en devoir faire le rapport qui suit, ne put s'empêcher de l'admirer. Cette relation, revêtue de tous les caractères de l'authenticité, et tirée sans doute des registres publics, fournit une des plus belles preuves de l'accomplissement de cette promesse divine, que l'Esprit saint parleroit par la bouche de ceux qui seroient traduits devant les tribunaux pour le nom de Jésus-Christ, et qu'il leur inspireroit une sagesse à laquelle leurs ennemis ne pourroient résister.

[1] Act. sin. an. 250.

Vous devez aimer nos princes, dit d'abord le consulaire à cet admirable confesseur, vous qui vivez sous les lois romaines. Acace lui répondit : Qui les aime plus que nous? Sans cesse nous prions pour eux, pour la prospérité de leur règne, pour la gloire de leurs armes, et généralement pour tout ce qui les intéresse. Marcien dit : Sacrifiez donc à l'empereur, afin qu'il connoisse d'autant mieux votre respect et votre attachement. Acace répondit : Nous rendons de cœur et d'affection à l'empereur tout ce que nous lui devons; mais il n'a aucun droit d'exiger des sacrifices. Et qui sacrifiera à un homme mortel, en réfléchissant qu'il commande aujourd'hui, et que demain peut-être il subira le coup de la mort? Comme nous, l'empereur est soumis à Dieu. Il n'est permis de rendre les honneurs divins qu'au maître immuable et tout-puissant du ciel et de la terre, devant qui toutes les autres puissances doivent trembler.

Marcien qui aimoit à raisonner, et qui cherchoit une occasion d'attaquer avec avantage les principes du christianisme, demanda à connoître ce Dieu. Acace lui dit : Puissiez-vous en acquérir effectivement la connoissance, mais une connoissance utile et salutaire! Qui est-il, reprit Marcien? Acace répondit : Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Marcien dit : Sont-ce des dieux que vous me nommez là? Non, répondit Acace; mais celui qui s'est manifesté à ces hommes vénérables, est le vrai Dieu que nous devons craindre. Quel est donc son nom, poursuivit Marcien? Acace, suivant la règle qu'enseigne Origène, ne cita que les noms que Dieu prend dans les saintes Écritures. Marcien lui repartit : De quelles chimères vous vous préoccupez! Laissez les choses invisibles, et honorez plutôt les dieux que vous pouvez voir. Acace dit : Quels sont les dieux que vous me proposez? Marcien dit : Sacrifiez à Apollon, qui nous préserve de la peste et de la famine, qui gouverne et conserve tout le monde. A qui dites-vous, reprit Acace? A cet Apollon qui, brûlant d'un amour impur, en poursuivit le timide objet, sans prévoir qu'il lui échapperoit? Faut-il adorer ceux que je rougirois d'imiter, et dont vous puniriez vous-même les imitateurs? Marcien dit : Voilà ce que les chrétiens ont coutume de répondre : mais il faut de ce pas venir sacrifier

avec moi au grand Jupiter et à la divine Junon, pour faire ensuite dans la joie et les plaisirs le festin solennel. Acace répondit : Comment honorer, comme Dieu, celui dont le tombeau est constamment en Crète? Est-il donc ressuscité? Enfin, dit Marcien, il faut, ou sacrifier, ou mourir. Voilà, dit Acace, l'argument le plus pressant; et les brigands de Dalmatie ne s'en servent pas mieux, quand, au coin d'un bois, ils n'offrent d'autre composition que la perte de la fortune ou de la vie. Vous vous étiez piqué jusqu'ici de plus d'équité et de plus de raison. Mais peu m'importe. Vous pouvez me faire mourir, non me convaincre ni m'épouvanter. Les lois proscrivent les adultères, les voleurs, les homicides : si j'ai commis quelqu'un de ces crimes, je passe le premier condamnation. Que si l'on me punit parce que j'adore le vrai Dieu, c'est la volonté arbitraire du juge, et non la loi qui me condamne. Et songez que vous vous rendez inexcusable en procédant de la sorte, puisque chacun sera jugé comme il aura jugé les autres. Ainsi, par la force de l'esprit d'Acace, ou plutôt de l'esprit de Dieu dont il étoit l'organe, il faisoit en quelque sorte le personnage de juge, et le juge celui d'accusé. Celui-ci répondit, assez embarrassé : Je n'ai pas ordre d'examiner tant de choses, mais seulement de vous réduire à l'obéissance, ou de vous punir. Et moi, dit Acace, j'ai défense et horreur de renier mon Dieu. Si vous vous croyez aveuglément obligé de suivre toutes les volontés d'un homme qui mourra bientôt comme tous les autres, et, comme eux, deviendra la pâture des vers; combien ne dois-je pas plutôt obéir au Dieu tout-puissant et infiniment sage, qui menace ceux qui le renoncent devant les hommes, de les renoncer devant la cour céleste, lorsqu'il viendra dans tout l'éclat de sa gloire juger les vivants et les morts?

Le consulaire, qui se croyoit du talent pour l'argumentation, et assez de connoissance de la doctrine des chrétiens pour la convaincre d'erreur et d'extravagance, crut pouvoir tirer grand avantage de ce que venoit de dire Acace. Telles sont, reprit-il, les folles idées de votre secte, et je les voulois entendre de votre bouche. Dieu a donc un Fils, selon vous? Oui, répondit Acace. Et qui est-il, demanda Marcien? Acace répondit : Le Verbe de vérité, la parole de grâce. Marcien dit :

Est-ce là son nom : Acace repliqua : Vous ne me l'avez pas encore demandé. Marcien dit : Nommez-le. Il s'appelle Jésus-Christ, dit Acace. Marcien reprit : De quelle femme Dieu l'a-t-il eu ? Acace répondit : Il ne faut pas raisonner de Dieu comme des vils mortels. Il a formé le corps du premier homme, puis il lui a donné la vie et l'esprit ; ainsi a-t-il engendré son Fils d'une manière toute spirituelle, mais nécessaire, en le produisant de son propre cœur, comme l'enseignent nos divines Ecritures. Marcien reprit : Dieu est donc corporel ? D'où concluez-vous ainsi, dit Acace, puisque nous le disons invisible ? Lui seul se connoît parfaitement ; mais nous n'en sommes pas moins assurés de sa vertu et de sa puissance. Marcien dit : S'il n'a point de corps, il n'a point de cœur ni d'intelligence, puisque l'intelligence et la pensée ne nous viennent que par les sens. Acace repliqua : L'intelligence ne prend pas sa source dans nos membres : c'est Dieu qui nous la donne. Le corps et l'esprit n'ont rien de commun que par la volonté toute-puissante du Créateur.

Alors, quittant un moyen qui ne lui réussissoit pas, Marcien dit : Regardez les Cataphryges qui étoient chrétiens ; ils sacrifient à présent avec nous : imitez-les. Rassemblez tous les chrétiens de la loi catholique, et faites-leur embrasser la religion de l'empereur. Ce n'est pas moi, dit Acace, qui suis leur maître ; c'est Dieu. Ils m'écoutent quand je les porte à la vertu ; si je les induisois au crime, ils n'auroient plus que du mépris pour moi. Marcien dit : Donnez-moi tous leurs noms. Acace répondit : Ils sont écrits dans le livre céleste. Marcien poursuivit, en parlant des prêtres : Où sont vos compagnons les magiciens et les docteurs de cette erreur artificieuse ? Nous avons, répondit Acace, d'autres fautes à nous reprocher devant Dieu : pour les évocations infernales et toutes les ténébreuses observations de la magie, nous en eûmes toujours la plus grande horreur. Ces merveilles de grâce et de bienfaisance que vous nous voyez opérer, c'est de Dieu seul que nous les obtenons. Marcien dit : Il faut bien que vous soyez des magiciens très-habiles, pour infecter tout l'empire de cette religion insensée et pernicieuse. Acace répartit : Nous détrompons les hommes, au sujet de ces fantômes de divinités, que vous êtes

assez simples de révérer et de craindre, après les avoir faits vous-mêmes. Marcien dit : Donnez les noms, si vous voulez éviter la peine. Acace répondit : Espérez-vous nous vaincre quand nous serons en grand nombre, vous qui ne sauriez me vaincre tout seul ? Si c'est mon nom que vous voulez savoir, rien ne m'empêche de vous le dire : on m'appelle communément Acace; mais mon propre nom est Agathange, et mes compagnons que vous voyez ici sont Pison, évêque de Troie, et le prêtre Ménandre. Ne m'en demandez pas davantage, et faites tout ce qu'il vous plaira. Marcien termina enfin l'interrogatoire, en disant : J'informerai l'empereur de toutes choses, et jusqu'à la réponse vous garderez la prison. Le procès-verbal fut en effet envoyé à l'empereur Dèce, qui ne put le lire sans admirer les réponses du saint, comme il le témoigna en souriant durant la lecture. Il ordonna qu'on le mît en liberté, et transféra Marcien au gouvernement de Pamphilie. Le généreux prisonnier, après avoir été tiré de prison, convertit beaucoup d'infidèles, se signala autant par sa sainteté et ses miracles, que par sa doctrine et sa sagesse, et enfin mourut en paix. L'Eglise honore la mémoire de cet illustre confesseur le trente et unième jour de mars.

Il est un autre confesseur, si l'on ne doit pas plutôt l'appeler martyr, dont le nom mérite également d'être distingué de la multitude. Numidique, ainsi le nommoit-on, avoit encouragé, par ses ferventes exhortations, un grand nombre de fidèles arrêtés pour la foi. Il vit avec une héroïque fermeté sa femme qu'il chérissoit, endurer le supplice du feu pour une si belle cause. Lui-même lapidé et demi brûlé, fut laissé pour mort. Sa fille allant pour recueillir ses reliques, lui trouva un reste de sentiment, l'enleva et le rappela à la vie. Saint Cyprien le mit quelque temps après au nombre des prêtres de Carthage, où il ne cessa de faire éclater son zèle avec toutes les vertus qui l'avoient fait élever au sacerdoce.

Saint Denys signala le même courage sur le siége épiscopal d'Alexandrie. Ayant su que le préfet Sabin devoit le citer, il attendit quatre jours dans son logis ordinaire. Mais on le chercha partout ailleurs, ne lui supposant pas l'assurance de rester chez lui dans un danger si imminent. Le saint pasteur,

craignant enfin de tenter Dieu, se retira, et fut suivi de ses domestiques avec quantité de fidèles. Ce jour-là même ils tombèrent entre les mains des soldats et des ministres de la justice. Le prêtre Timothée ne s'étoit pas trouvé avec les autres. Il voulut aller à la maison pontificale, sans savoir ce qui se passoit, la trouva occupée par des gens de guerre, jugea que l'évêque étoit pris, et se mit à fuir précipitamment[1]. Un chrétien de la campagne qui le rencontra, et qui apprit le sujet de son alarme, la porta aussitôt à une habitation voisine où l'on faisoit une noce. Les convives se levèrent de table, tous ensemble, coururent au lieu où étoit saint Denys avec sa suite, y entrèrent en criant et en faisant peur aux soldats, qui s'enfuirent sans la moindre résistance. Il étoit nuit, et le prélat, qu'ils trouvèrent paisiblement couché, prenant ses libérateurs pour une troupe de voleurs, leur présenta ses vêtements. Il s'agit bien de brigandage, lui dirent-ils ! Levez-vous au plus vite, et venez avec nous. Comprenant alors leur dessein, et les reconnoissant parfaitement : Retirez-vous, leur répondit-il, si vous voulez me faire plaisir; ou si vous voulez me faire quelque violence, ôtez-moi la vie, et laissez en paix ceux qui nous emmènent. Cependant ils le firent lever de force; et, comme il s'attachoit à tout ce qu'il trouvoit, ils le saisirent par les pieds et par les mains, et l'enlevèrent malgré lui. On le mit sur un âne, et on l'escorta jusqu'à ce qu'il fût hors de tout péril. Il se retira dans un lieu désert de la Marmarique, où il resta avec deux chrétiens seulement.

Saint Cyprien fut obligé de céder au temps, comme un des plus illustres docteurs des chrétiens, et conséquemment des plus odieux aux zélateurs du paganisme. Toujours ceux-ci conservoient un secret dépit contre lui, de ce qu'étant né païen comme eux, et faisant concevoir par ses talents les plus hautes espérances, il avoit transporté tous ces avantages au christianisme. Il ne fit qu'augmenter cette animosité par l'activité de son zèle, qui se déploya tout entier dans la persécution : il encourageoit son nombreux troupeau par ses paroles et par ses lettres multipliées; il portoit tout son peuple à la

[1] Eus. VII. 11.

pénitence et à la ferveur; il les faisoit entrer dans les vues du ciel, qui vouloit discerner par de rudes épreuves le bon grain de l'ivraie, ranimer l'esprit de détachement et de sainteté dans l'Eglise. Une conduite si pastorale n'avoit pas tardé à irriter les infidèles. Déjà le peuple idolâtre s'étoit ému dans le cirque à diverses reprises, et plusieurs fois on avoit entendu retentir partout l'amphithéâtre ces clameurs menaçantes : Cyprien aux lions! aux lions Cyprien!

Le saint évêque s'inquiétoit peu de sa sûreté personnelle; mais l'intérêt de son église l'emporta. Il se retira, de peur d'échauffer davantage les idolâtres, en continuant de se montrer avec intrépidité. Sa retraite ne fut point oisive. Tantôt il écrivoit à ses prêtres, tantôt aux confesseurs détenus dans les prisons. Je vous conjure, disoit-il au clergé de Carthage, de redoubler votre ferveur pour acquitter nos devoirs avec les vôtres, puisque l'on me force de demeurer absent. Que les troubles présents ne soient pas une raison de déroger à la régularité de la discipline, ni de négliger les membres indigents de Jésus-Christ, non-seulement ceux qui sont dans les fers, mais tous ceux qui persévèrent dans la foi. Prenez un soin encore plus spécial des veuves, des malades, des étrangers. Distribuez-leur ce que j'ai laissé entre les mains du prêtre Rogatien. De peur que la première somme ne fût déjà dépensée, je lui en ai fait tenir une autre par l'acolyte Narique. Mais puisque nos péchés ont attiré cette tempête, notre attention principale doit être de désarmer la colère divine par nos humbles supplications. L'oraison ne suffit point : joignons-y le jeûne et les larmes, toutes sortes de pénitence. Encore un peu de courage: la paix nous sera bientôt rendue; soyez-en certains, et assurez-en les frères. Le Seigneur a daigné le faire connoître au plus indigne de ses serviteurs. Ce qui la retarde un peu, c'est qu'il reste encore quelques sujets à éprouver. En attendant, que les frères usent de précaution dans leurs visites de charité vers les confesseurs, et qu'ils n'aillent point aux prisons en grandes troupes. Prenez garde aussi que les prêtres qui y offrent le sacrifice n'y paroissent que tour à tour, avec un seul diacre, afin que le changement de personnes les rende moins suspects. Et quand un confesseur vient à mourir dans ces lieux,

quand bien même il n'auroit encore subi nulle torture, ayez une religieuse vénération pour son corps, et comptez-le entre les saints. Marquez exactement le jour de sa mort, pour célébrer sa mémoire dans la suite avec celles des anciens martyrs. Dès que nous l'apprenons, nous offrons ici le saint sacrifice, que nous espérons offrir bientôt avec vous.

En écrivant aux confesseurs, le vigilant pasteur leur marquoit combien il souhaitoit jouir de leur présence, s'il eût été possible. Et que peut-il y avoir de plus agréable pour moi, ajoutoit-il, que de baiser ces mains pures, chargées de chaînes pour s'être refusées à un culte impie, et ces bouches consacrées par une éclatante confession de l'adorable nom du Seigneur Jésus! Ne perdez pas un moment de vue les riches couronnes qui, pour ainsi dire, reposent déjà sur vos têtes. Heureuses aussi, et doublement heureuses, les femmes fortes qui sont avec vous, et qui s'élèvent avec un courage si mâle au-dessus de la foiblesse de leur sexe! Pour que rien ne manquât à la gloire de votre confession, le Dieu des victoires vous a même associé des enfants.

Le saint pasteur de Néocésarée, Grégoire le Thaumaturge, se retira aussi, uniquement pour donner à son peuple cet exemple de prudence chrétienne. Comme il les avoit tous engendrés en Jésus-Christ, et que tous, par conséquent, étoient nouveaux dans la foi, ce sage et tendre père craignoit de les voir engagés sans une disposition marquée de la Providence, dans un combat au-dessus de leurs forces. Le Seigneur bénit tellement ses soins, que, par une exception unique et tout-à-fait merveilleuse dans l'horrible persécution de Dèce, on ne vit pas un seul apostat à Néocésarée. Dieu voulut même témoigner, par un miracle particulier, qu'il approuvoit la retraite du saint évêque[1]. Il s'étoit réfugié dans les montagnes, où les émissaires de la tyrannie le poursuivirent en grand nombre. Les uns gardoient les passages, les autres parcouroient les lieux déserts, furetoient dans les défilés, dans tous les abris, et jusque dans les moindres creux de rochers. Il étoit impossible qu'il échappât naturellement à leurs regards, et ils pas-

[1] Greg. Niss. in Dit. Thaum.

sèrent en effet vingt fois devant lui. Cependant ils ne le virent jamais. Le principal guide de la troupe, étonné d'une chose si étrange, retourna seul aux mêmes endroits. Il trouva le saint en oraison avec son diacre, immobiles l'un et l'autre dans un lieu où l'officier venoit de passer avec son escouade, et où ils n'avoient tous vu que deux arbres. Il se jeta aux pieds du Thaumaturge, se fit chrétien, et ne voulut plus le quitter.

Les païens tournèrent toute leur rage contre les ouailles de Grégoire, dont ils surprirent plusieurs dans leurs retraites; mais les ferventes prières du pasteur les soutinrent. Un jour on le vit se troubler tout à coup en priant; il reprit, l'instant après, sa sérénité en bénissant Dieu. On lui demanda la cause de ces soudaines alternatives; et il répondit, qu'à l'heure où il parloit, un jeune homme de condition, nommé Troade, avoit été présenté au gouverneur, et qu'après beaucoup de tourments, il avoit remporté la palme du martyre. Son diacre, qui étoit cet ancien prêtre d'idoles, converti comme on l'a vu, eut la curiosité de s'informer de toutes les circonstances, et il les trouva telles précisément que le saint les avoit annoncées.

Beaucoup de fidèles de tous pays se retirèrent en des lieux inhabités. Plusieurs même s'enfuirent jusque dans les déserts immenses de l'Arabie, où il en périt une infinité de faim et de misère. Chérémon, évêque de Nicopolis, fut de ce nombre, avec tous les gens de sa maison. D'Alexandrie et de toute l'Egypte, on s'enfonçoit dans les solitudes de la Thébaïde; et le Seigneur, tournant au bien de l'Eglise la malignité même de ses ennemis, donna ainsi l'origine à la vie érémitique, qui forma, dans les lieux les plus incultes, des peuples entiers de saints.

Paul fut le premier de ces illustres solitaires. Il étoit de la Basse-Thébaïde, où il vivoit déjà d'une manière très-chrétienne. Sa jeunesse, sa fortune, sa naissance distinguée, ne l'avoient point engagé dans le désordre. Il ne respiroit que la vertu; mais son humilité lui fit craindre de s'exposer aux tourments. Il se cacha d'abord dans une maison de campagne, d'où apprenant que son beau-frère vouloit le livrer pour avoir ses biens, il pénétra bien avant dans le désert, et là, sous la

direction immédiate de l'Esprit saint, il trouva dans la méditation des choses éternelles, des douceurs que toutes les possessions de la terre n'eussent pu lui procurer. Dieu qui le conduisoit lui fit rencontrer un rocher, dans l'épaisseur duquel la nature avoit taillé comme une salle qui étoit éclairée d'une manière agréable par une ouverture supérieure. Une source pure et abondante, qui jaillissoit de la montagne, et formoit tout près dans la vallée un beau ruisseau, servoit à désaltérer le solitaire. Un grand palmier ombrageoit l'entrée de sa grotte, et le nourrit de son fruit, jusqu'à ce que le Seigneur lui fit porter par un corbeau une nourriture plus convenable à son âge avancé. Là, Paul n'ayant d'autre compagnie que les monstres d'Afrique, vécut quatre-vingt-douze ans sans ennuis et sans inquiétude. Souvent, après avoir passé toute la nuit en oraison, il trouvoit que l'aurore venoit trop vite interrompre la douceur de ses entretiens avec Dieu. Quelquefois il se représentoit, de ce port tranquille, la fougue des passions qui agitent les gens du siècle, gémissoit sur leur aveuglement, qui lui faisoit d'autant mieux goûter le bonheur de son état, s'applaudissoit d'être inconnu à l'univers entier, et jouissoit avec une humble gratitude des faveurs divines et de son innocence. Dieu ne le fit connoître qu'au grand saint Antoine, après un fort long temps passé dans cette retraite sauvage, et seulement peu avant sa mort, qui n'arriva qu'à la cent treizième année de son âge, en 342.

Si la persécution procura de si grands avantages à l'Eglise, on ne sauroit néanmoins dissimuler qu'en différents endroits elle ne l'ait accablée de douleur et de confusion. Il y eut beaucoup d'apostats entre les chrétiens de la molle et voluptueuse Alexandrie, surtout parmi ceux qui avoient un rang et des biens considérables. Quelques-uns accouroient de leur propre mouvement, pour sacrifier aux idoles, protestant qu'ils n'avoient jamais été chrétiens; et quelques-uns en effet n'avoient jamais eu l'esprit de christianisme. Leur exemple ne laissoit pas d'en séduire beaucoup d'autres. La plupart de ceux-ci s'approchoient de l'autel, d'un air pâle et tremblant, plus semblables à des victimes qu'à des sacrificateurs. Le peuple idolâtre insultoit lui-même à leurs lâches terreurs; car

on voyoit qu'ils craignoient tout à la fois, et de sacrifier, et de mourir. D'autres se laissoient traîner en prison, soutenoient même les premières tortures, et succomboient ensuite.

Le scandale fut encore plus grand à Carthage, et toujours parmi les riches. Il y en eut un si grand nombre qui vouloient tous à la fois renoncer au christianisme, que les magistrats étoient forcés d'en remettre une partie au lendemain. Mais les sacriléges déserteurs demandoient, comme une grâce, d'être admis les premiers. L'on en vit apporter leurs enfants qu'on ne leur demandoit pas, et les présenter à l'idole, comme pour anéantir en eux le caractère de Jésus-Christ. Toutefois le très-grand nombre des coupables fut de ceux qui, pour s'épargner la honte d'une apostasie publique, prirent du magistrat des libelles ou billets pour n'être point recherchés ; d'où leur vint le nom de libellatiques ; et l'on regarda cette pratique comme une profession indirecte de l'idolâtrie.

Ce qu'il y a de plus étonnant, d'incompréhensible même pour quiconque ne fait pas attention à l'inconséquence du cœur humain dans ses procédés, ce sont moins ces chutes occasionées par la crainte, que de relâchements et de vrais débordements parmi les confesseurs les plus fermes et les plus intrépides. Quelle honte pour la cause que vous défendez, écrivit saint Cyprien à quelques-uns d'entr'eux, quelle honte de voir parmi vous, celui-ci intempérant et plongé dans l'ivresse ; celui-là follement amoureux de son pays, et assez imprudent pour y revenir après en avoir été banni ; en sorte qu'il s'expose à périr non comme chrétien, mais comme réfractaire et contumace ! Il en est qui sont tout remplis d'orgueil et bouffis de vanité. J'apprends, ce qu'il y a de plus scandaleux encore, que tout nouvellement sanctifiés par une confession généreuse, ils oublient les lois sacrées de la pudeur, et profanent ou s'exposent à profaner dans leurs personnes les membres de Jésus-Christ et les temples du Saint-Esprit. Quand leur conscience ne leur reprocheroit point d'impudicité réelle, le scandale n'est-il pas déjà un très-grand crime ? N'en est-ce pas un autre, que l'amertume du cœur et la jalousie, les disputes, les paroles injurieuses et les emportements si communs dans vos sociétés ?

Ce saint et zélé prélat fut encore beaucoup plus affligé à l'occasion d'un abus qui tendoit à ruiner de fond en comble un des points les plus capitaux de la discipline. La pénitence étoit alors dans une grande vigueur. Toujours elle avoit été regardée comme indispensablement nécessaire dans sa substance : mais l'exercice public ou particulier en avoit absolument dépendu des pasteurs dans les premiers temps ; et ce ne fut guère avant deux siècles, ou qu'après l'hérésie de Montan, qu'on suivit en cette matière des lois précises et uniformes. Elles se trouvoient dans toute leur force, au temps de saint Cyprien ; et son zèle pour une police si glorieuse à l'Eglise, et si salutaire aux fidèles, ne put voir qu'avec une douleur extrême, que le respect des martyrs y portât la plus dangereuse atteinte. Non-seulement on diminuoit, à leur recommandation, les satisfactions imposées aux libellatiques ; mais il n'y avoit pas jusqu'aux lâches qui avoient idolâtré hautement et très-librement, qui ne voulussent être admis à la communion ou réconciliation solennelle, sur certains billets de recommandation qu'ils extorquoient des martyrs et des confesseurs. Ils les attendoient au passage, quand on les conduisoit à la mort ; ou ils les alloient trouver dans leurs prisons, et les engageoient, par des sollicitations importunes[1], et par des larmes souvent affectées, à leur accorder ce qu'on appela une cédule de paix, et dont voici la teneur : *Qu'un tel communique avec les siens*. On avoit tant de vénération pour les saintes victimes de Jésus-Christ, qu'on regardoit leur jugement comme prononcé par Jésus-Christ même. Mais ces dispositions religieuses tournoient au dépérissement de la religion. Souvent les confesseurs accordoient la paix sans discernement, et l'usage de la pénitence s'abolissoit d'une manière visible et rapide.

Entre les fidèles emprisonnés à Carthage, il y avoit un certain Lucien, qui étoit en commerce de lettre avec un chrétien de Rome, nommé Célérin. Celui-ci étant sorti de prison, après avoir confessé la foi devant l'empereur, écrivit au confesseur de Carthage, c'est-à-dire à Lucien son ancien ami, pour obtenir la grâce de la réconciliation à deux femmes qui avoient idolâtré. Il obtint plus qu'il ne demandoit. Lucien ré-

pondit en termes impératifs, qu'il vouloit qu'elles eussent la paix; et non-seulement ces deux personnes, ajoutoit-il, mais celles à qui vous savez que s'applique notre intention. Ce premier pas fait, Lucien n'écouta plus que son esprit ardent et peu éclairé. Il donnoit indistinctement des lettres de paix à tous les apostats, et, devenant comme chef de faction, il les écrivit, au nom des autres confesseurs, surtout au nom d'un martyr nommé Paul, quoique mort depuis quelque temps; parce qu'ils avoient eu d'étroites liaisons ensemble, et que Paul lui avoit paru fort enclin à cette sorte d'indulgence.

Saint Cyprien, averti dans sa retraite de cette étrange conduite, fut alarmé des désordres qu'elle ne pouvoit manquer d'occasioner. Aussitôt il s'efforça d'y remédier en écrivant aux confesseurs, à son clergé et à son peuple. Il les conjura tous de ne point accorder la paix ou la communion, sans considérer au moins la différence des chutes, et le temps de pénitence qu'on en auroit fait. Et jugeant cette affaire d'une toute autre importance qu'elle ne paroît à ceux qui n'ont plus l'idée de l'ancienne discipline, il veut qu'on attende son retour, afin qu'il puisse examiner par lui-même tous les cas particuliers dans une assemblée d'évêques, et en la présence des confesseurs. Voyant ensuite qu'il ne lui étoit pas encore possible de paroître à Carthage, il usa de certaine condescendance, et statua que les prêtres pourroient réconcilier les malades qui se trouvoient en danger de mort.

On ne laissa pas de noircir le zèle du pasteur, et d'en faire un rapport infidèle au clergé de Rome, le saint Siége étant encore vacant depuis le martyre du saint pape Fabien. Le primat d'Afrique ne dédaigna point de se justifier; ou plutôt il demanda une règle sûre de conduite en ces conjonctures. N'ayant jamais rien entrepris sans le conseil de son propre clergé, il en coûtoit peu à son humilité, de se concerter avec la première de toutes les églises. D'ailleurs l'obstination de Lucien se soutenoit contre les réglements du primat, qui, voyant son autorité insuffisante, crut mieux réussir à calmer les troubles de son église, en montrant la conformité de ses principes avec ceux du siége apostolique.

Rome bien informée ne trouva rien qui ne fût digne d'é-

loges dans la conduite de Cyprien, et répondit, en applaudissant à sa sage sévérité : Qu'user de la douceur dont il se plaignoit, ce ne seroit pas guérir, mais tuer le malade, en lui retranchant, après la blessure du péché, le remède indispensable de la pénitence : Que personne n'étoit plus obligé de maintenir la sainte rigueur de l'Evangile, que des martyrs qui s'exposoient aux tourments pour sa défense; et que c'étoit une sorte d'apostasie de déshonorer la morale du Verbe fait homme, quoiqu'on en confessât la foi : Que les pénitents devoient supplier avec une ardeur modeste, avec un empressement soumis et respectueux, avec une humilité constante : Qu'ils pouvoient frapper aux portes de l'église, et non pas les rompre; se présenter sur le seuil, sans tenter témérairement de passer outre; veiller à l'entrée du camp, mais pleins du souvenir de leur désertion, et disposés à toutes les épreuves capables d'en réparer le scandale. La lettre concertée avec quelques évêques qui avoient été appelés du voisinage, et avec ceux des provinces éloignées qui s'étoient réfugiés à Rome à cause de la persécution, finissoit par régler provisionnellement, qu'on s'en tiendroit à l'ancienne discipline, dans les cas ordinaires, en attendant la paix de l'Eglise et l'élection d'un souverain pontife, pour examiner à fond cette affaire; mais qu'en péril de mort on n'oublieroit pas, comme l'Eglise romaine s'en étoit déjà expliquée, que c'étoit un devoir d'accorder la réconciliation aux pénitents, et le baptême aux catéchumènes, aussi-bien que d'assister ceux qui étoient persécutés pour la religion. Cette lettre fut un décret de réglement, non-seulement pour Carthage, mais pour toutes les églises, où on l'envoya aussitôt. Elle étoit de la composition du prêtre Novatien, et elle donne à connoître les talents dont on le verra bientôt abuser pour former un schisme. Les autres prêtres de l'Eglise romaine avoient tous souscrit.

Après ce décret, les chrétiens tombés ne se rendirent pas encore. Ils prétendirent au contraire que la paix leur étoit strictement due par la concession des martyrs, et qu'on ne pouvoit sans injustice la leur contester. Ils écrivirent dans ces sentiments à Cyprien, et ils empruntèrent le nom de l'Eglise, qu'ils osoient mettre tout entière de leur côté. Le saint leur

répondit, que le Seigneur avoit édifié son Eglise sur le fondement de l'épiscopat en disant à son chef : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise; et, quoique ces paroles établissent principalement la primauté de Pierre et de son siége, qu'elles concernent aussi les autres évêques, à cause de l'unité de l'épiscopat : Que l'Eglise catholique est une, et que les évêques joints ensemble font solidairement le lien de son union : Qu'à Dieu ne plaise qu'on appelle église une troupe de réfractaires : Que si une multitude indocile font bande à part, le corps de l'Eglise ne se sépare pas pour cela de son chef adorable Jésus-Christ; et que ceux-là sont le troupeau fidèle, le légitime et véritable bercail, qui demeurent unis à l'évêque. Ainsi s'exprimoit cet illustre docteur, dans un temps où il paroissoit si expédient de ménager les esprits. Mais il ne concevoit rien de pire, que de donner atteinte, soit à la pureté de la foi, soit à la vigueur de la discipline. Tel étoit l'esprit de l'Eglise, durant l'une des plus rudes persécutions. Quand elle fut passée, Cyprien régla dans un concile, comme il se l'étoit proposé, les cas particuliers qui souffroient quelque difficulté : et il prit des mesures efficaces pour l'exécution de tous les réglements.

Antonien, évêque de Numidie, étoit embarrassé sur la manière de se conduire avec ceux qui, réconciliés en péril de mort, viendroient à guérir. Aussi judicieux que zélé, le prélat répondit qu'il n'en falloit pas moins les secourir dans le danger, ainsi qu'il avoit été résolu. Mais après que nous leur avons ainsi donné la paix, ajoutoit-il, nous ne pouvons pas les obliger à mourir en effet, parce qu'ils ne sont reçus que comme mourants. Puis inspirant cet esprit de douceur et de charité dont il étoit pénétré; il faut bien, poursuit-il, recevoir les pécheurs à pénitence, de peur qu'ils ne tombent dans le désespoir. Et qu'on ne craigne point que cette condescendance diminue le nombre des martyrs. N'est-il pas des vierges, quoiqu'on accorde la pénitence aux adultères?

Cyprien n'étoit pas sorti de cet embarras, qu'on lui en suscita un nouveau. Depuis long-temps, Félicissime ne laissoit échapper aucune occasion de faire peine à son évêque. Il avoit mis en œuvre tout ce que son esprit artificieux lui sug-

géroit, pour brouiller de plus en plus l'affaire des libellatiques. Lui voyant prendre un tour tout contraire à son attente il forma un schisme déclaré, éleva autel contre autel, se fit à part une église et un troupeau, qu'il assembla sur une montagne hors de la ville. De là il lança des excommunications sur tous ceux qui ne s'attachèrent point à lui. Le saint évêque fut contraint de se servir des mêmes armes, afin d'empêcher une plus grande défection. Mais autant les anathèmes lancés de la montagne étoient vains et impuissants, autant ceux de la chaire légitime étoient efficaces. Félicissime n'avoit pas même le trompeur avantage, assez ordinaire aux chefs de parti, d'être ou de paroître irréprochable dans ses mœurs. Il étoit convaincu de fraudes criantes, comme de s'être approprié un argent qu'il avoit en dépôt, et d'avoir corrompu des vierges. Des chrétiens dignes de toute croyance l'accusoient même d'adultère, et offroient la preuve de cette accusation.

Le prêtre Novat, qui avoit été le premier auteur du mal, en détachant hautement Félicissime de son prélat, et en le faisant clandestinement ordonner diacre, étoit encore pire que ce malheureux Félicissime. Aux vices de l'esprit, il joignoit l'avarice et les violences les plus criantes. On lui reprochoit d'avoir dépouillé les orphelins, les veuves, et jusqu'aux églises; d'avoir laissé mourir de faim son propre père, sans daigner même le faire inhumer. Personne n'ignoroit, tant ce premier scandale avoit causé de troubles dans son voisinage, qu'étant marié, il avoit si brutalement maltraité sa femme dans une grossesse, que l'enfant avoit péri dans le sein de sa mère. Le cri public s'élevoit de toute part contre lui. Les fidèles sollicitoient unanimement une punition éclatante, pour des fautes inouïes dans un prêtre; et il alloit être déposé, peut-être même excommunié, quand les troubles de la persécution lui donnèrent du répit. Il prévint sa condamnation, qui n'étoit que différée, en se séparant et en poussant les autres à se séparer du pasteur légitime. Peu satisfait d'avoir troublé l'église d'Afrique, ce suborneur intrigant se rendit à Rome. Il y eut bientôt formé des liaisons. N'ayant pour objet que de se faire valoir, tous les moyens lui devinrent égaux. A Carthage il avoit appuyé la faction de Félicissime, qui accordoit la communion

aux apostats, sans les obliger à aucune pénitence : à Rome, il appuie Novatien, qui les rejetoit tous avec une dureté désespérante. Telle fut l'origine du premier schisme qui ait osé attenter sur l'unité de l'Eglise romaine.

LIVRE CINQUIÈME.

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU SCHISME DES NOVATIENS EN 251, JUSQU'A L'EMPIRE DE DIOCLÉTIEN EN 281.

Le clergé de l'Eglise romaine, dépourvu de pontife depuis l'année 250, étoit composé de quarante-six prêtres, de sept diacres et de sept sous-diacres, de quarante-deux acolytes et de cinquante-deux tant exorcistes que lecteurs ou portiers. On avoit tardé pendant près d'un an et demi à remplir la première dignité de l'Eglise, afin de ralentir le feu de la persécution. Mais, malgré cette multitude de subalternes, tous ou presque tous d'un vrai mérite, on s'aperçut cependant que le plus grand des inconvénients et des périls, c'étoit de demeurer plus long-temps sans chef. Ainsi l'on ne balança plus à en faire l'élection; et le quatre Juin de l'an 251, le peuple et le clergé, avec seize évêques qui se trouvoient à Rome, dont deux Africains, choisirent Corneille, qui fut consacré sur-le-champ. La science et la vertu furent les seuls degrés par où il monta sur ce siége éminent, encore fit-il tous ses efforts pour s'en défendre; se disant, par une modestie et un détachement exemplaire, incapable de porter un si lourd fardeau. Mais plus il résista, plus on l'en jugea digne. Ayant pris naissance à Rome, et passé par tous les postes de cette église, il étoit parfaitement connu de ceux qui le choisissoient. Le seul Novatien se déclara contre l'élection, poussé par une ambition dévorante, quoiqu'habilement déguisée, et par le turbulent Novat. L'ambitieux Novatien jouissoit, avec justice, d'une grande réputation d'éloquence et de doctrine, et il ne fut pas difficile à son adulateur de lui persuader qu'on lui avoit fait injustice. Ces deux méchants prêtres s'unirent d'intérêt comme de sentiment, et commencèrent par semer des calomnies atroces contre Corneille, afin de le rendre odieux à tout le monde. Ils les colorèrent avec tant d'art,

qu'elles surprirent un grand nombre de confesseurs, dont l'autorité étoit comme sacrée parmi les chrétiens. A la première nouvelle de ces dissensions, saint Cyprien et les évêques d'Afrique envoyèrent à Rome deux de leurs collègues, nommés Caldone et Fortunat, avec commission, s'ils ne pouvoient mettre fin à ce triste démêlé, d'en prendre une exacte connoissance, d'approfondir le droit respectif des parties, afin que sur le rapport on pût prendre la résolution la plus convenable. L'ambition et les artifices de Novatien firent échouer toutes les tentatives. Il avoit toujours protesté, même avec serment, qu'il fuyoit l'épiscopat; mais on eut tout lieu de se convaincre que ces déclarations affectées cachoient, comme il est ordinaire, d'autant plus d'envie d'y parvenir. Toutes sortes de raison l'en excluoient néanmoins; et, si on l'avoit ordonné prêtre, il ne devoit cette distinction qu'aux instances redoublées d'un évêque qui l'aimoit aveuglément : car il étoit néophyte quand on l'ordonna; il avoit été possédé du démon, étoit resté fort long-temps catéchumène, et n'avoit jamais témoigné que de la froideur pour la grâce du baptême. Avant sa conversion, c'étoit un philosophe entêté des erreurs stoïciennes, auxquelles il ne renonça jamais parfaitement. La persécution étant survenue, il n'osoit paroître pour aucune bonne œuvre; et, comme on le pressoit un jour d'aller secourir les confesseurs, il répondit d'une manière insensée et scandaleuse, qu'il ne vouloit plus être prêtre, et qu'il aimoit beaucoup mieux l'état de philosophe. Tel fut le rival de saint Corneille, et le premier des antipapes : voici la marche qu'il suivit.

Il fit venir à Rome trois évêques italiens, gens simples et sans usage, en les faisant assurer qu'eux seuls pourroient y faire cesser les divisions de l'Eglise. Ces hommes, moins que médiocres, se crurent importants, et prouvèrent, après tant d'autres, que personne n'est plus facilement la dupe des éloges flatteurs, que ceux qui les méritent le moins. Dès qu'ils furent arrivés, Novatien, sous prétexte de les bien recevoir, les logea dans une maison, où on les tint comme prisonniers. Mais on les pressa aussitôt de se mettre à table; on leur fit bonne chère, et les surveillants qu'on leur avoit donnés, étoient chargés sur toute chose de les faire bien boire. L'expédient

réussit sans trop de difficultés; et quand Novatien les sut ivres, il survint sur les quatre heures après midi, leur persuada que le siége pontifical étoit vacant, nonobstant l'élection de Corneille, qu'il disoit défectueuse, et il se fit ordonner à sa place. Un de ces évêques se repentit aussitôt de sa faute, la vint confesser avec larmes, et le pontife légitime lui accorda la communion, à la prière du peuple, mais la communion laïque seulement, et l'on mit un nouvel évêque dans son siége. Les deux autres furent déposés d'une manière plus honteuse.

L'antipape usa de sa dignité comme il l'avoit acquise. Ce ne fut qu'impiétés et que violences, soit pour se faire des partisans, soit pour conserver ceux qu'il s'étoit faits. Il les obligeoit de lui jurer fidélité sur la sainte eucharistie, en la leur distribuant, et prenant à chacun les deux mains, il leur disoit, au lieu des prières accoutumées : Promettez-moi, par le corps et le sang de Jésus-Christ, de ne me jamais quitter pour retourner à Corneille. Il ne lâchoit les mains, et ne donnoit le pain sacré, qu'après qu'on avoit répondu, au lieu d'*amen* : Je ne retournerai point à Corneille. Telle étoit la forme sacrilége du schismatique enrôlement. Il écrivit cependant aux évêques des grands siéges, pour annoncer son exaltation, ne manqua pas de publier qu'on lui avoit fait violence en l'élevant sur le saint Siége, et il chargea le pontife légitime des plus noires calomnies.

On imagine à peine qu'une trame aussi grossière ait pu faire la moindre illusion. Mais ce qui surprenoit la religion des fidèles, c'étoit le témoignage des confesseurs de la foi, que l'habile usurpateur faisoit écrire avec lui. On croyoit ne pouvoir errer, sur la parole des martyrs. Le mal gagnoit dans toutes les églises, et il fallut que les docteurs du premier ordre découvrissent le piége par la supériorité de leurs lumières.

Saint Denys d'Alexandrie répondit à l'intrus, qu'il ne pouvoit mieux faire connoître qu'on l'avoit élu malgré lui, qu'en abdiquant pour le bien de la paix : que pour un aussi beau motif que l'unité de l'Eglise, il auroit dû résister à la violence de ses partisans, en s'exposant à tout souffrir, plutôt que de multiplier la chaire apostolique; et que le martyre enduré pour cette cause eût été aussi méritoire en soi, et plus important dans ses

suites, que pour ne pas sacrifier aux idoles [1]. Il l'exhortoit enfin à faire cesser le scandale, ou du moins à sauver son âme, s'il ne pouvoit plus ramener les autres.

Saint Cyprien avoit quité sa retraite, quand il reçut les lettres de Novatien. Comme il avoit pris la précaution d'envoyer lui-même à Rome pour être mieux instruit, il refusa la communion, de concert avec les évêques de sa province, aux envoyés de l'antipape. On tenoit actuellement un concile à Carthage, afin de rétablir la vigueur de la discipline qui n'avoit pu manquer de languir durant les dernières persécutions. Les envoyés schismatiques vouloient à toute force être entendus, et ils faisoient grand bruit sur les chefs d'accusation qu'ils s'offroient à prouver contre le pape Corneille. Mais les prélats jugèrent tous qu'il étoit injuste et contraire à l'honneur de l'épiscopat, après une élection si bien confirmée, d'entendre ce qui ne pouvoit plus passer que pour un libelle scandaleux. Dans ce même concile, on examina ce qui regardoit le schisme de Félicissime et de ses adhérents, qui furent excommuniés. La réconciliation des apostats fut traitée de nouveau. Il y avoit diversité d'opinions entre les pères : les uns inclinoient fort à l'indulgence, les autres à une exacte rigueur; et chacun alléguoit en sa faveur les saintes Ecritures. On conclut enfin à ne pas s'en tenir aux termes généraux de la question, mais à descendre dans le détail et l'examen des causes et de toutes les circonstances des chutes diverses, des degrés de volonté et de scandale qui s'y rencontroient, des dispositions et des besoins de chacun des coupables. On dressa plusieurs articles ou canons qu'on envoya à Rome; et ce sont ces canons, confirmés par le saint Siége, qu'on nomma depuis pénitentiaux, et qui servirent long-temps de règle dans l'Eglise pour la réconciliation des pécheurs. Saint Cyprien écrivit enfin, en son privé nom, au pape saint Corneille, et aux confesseurs qui s'étoient laissé séduire par Novatien; mais avec ordre au porteur de ces dernières lettres, de ne les remettre à leur adresse qu'après qu'elles auroient été lues au souverain pontife, et qu'il auroit trouvé bon qu'on les remît.

[1] Hier de Scrip. in Dyonis.

Corneille rassembla sans délai soixante évêques, avec un plus grand nombre de prêtres et de diacres. Les réglements de Carthage, par rapport à la pénitence des apostats, furent confirmés par l'avis de cette assemblée, spécialement le canon qui ordonnoit de recevoir les évêques aussitôt après leur pénitence, mais au rang des laïques seulement. On condamna Novatien, son schisme et ses prétentions hérétiques. Car il soutenoit généralement que l'Eglise n'avoit pas le pouvoir d'accorder la paix à ceux qui étoient tombés dans les persécutions, et qu'on ne pouvoit pas permettre les secondes noces. Le pape écrivit aux diverses églises, pour les instruire de ce qui avoit été réglé dans son concile. Dans sa lettre à Fabien, évêque d'Antioche, qui montroit quelque penchant pour le parti schismatique, il s'attacha particulièrement à faire voir que toutes les églises d'Italie et d'Afrique étoient unies de sentiment; et cette vigilance pontificale préserva le patriarche et toute l'église d'Orient de la séduction. Il y eut même à Antioche, sous le successeur de Fabien, un concile composé de plusieurs évêques de Cappadoce et d'Asie, outre ceux de Syrie, où l'on prononça contre les novatiens.

Le pape ayant de même fait passer à l'évêque d'Alexandrie les décisions du concile romain, Denys publia une excellente instruction sur la pénitence, où saisissant tout l'esprit du concile, sans se contenter de confirmer son peuple dans les principes catholiques, il en tira des règles de perfection pour la conduite des âmes les plus ferventes. Son zèle contre le schisme servit infiniment à plusieurs autres églises, nommément à celle d'Antioche.

Novatien se voyant ainsi humilié du côté de Rome, fit une nouvelle tentative en Afrique. Il y envoya le fameux Novat, avec quelques autres schismatiques; mais Corneille en avertit aussitôt Cyprien. Ces troubles paroissoient attachés aux pas du perturbateur, ils sortirent de Rome avec lui; au moins le plus grand scandale y cessa-t-il bientôt. Les confesseurs rentrèrent avec empressement dans le sein de l'unité. On observa qu'ils avoient été frauduleusement compromis par le calomniateur, et qu'ils ignoroient tout le contenu des lettres calomnieuses répandues sous leur nom contre le saint pape Corneille. On les

reçut avec une joie sensible, et les prêtres furent rétablis dans leurs places. Le souverain pontife en fit sur-le-champ porter la nouvelle à l'évêque de Carthage.

Mais tandis qu'on se réjouissoit de voir assurer à l'Eglise une portion aussi distinguée du bercail de Jésus-Christ, le zèle du saint primat fut alarmé par la foible crédulité d'Antonien, cet évêque de Numidie dont nous avons déjà parlé, et qu'une lettre artificieuse de Novatien entraîna presque dans le schisme. On faisoit entendre à ce prélat, que le souverain pontife communiquoit avec les apostats; parce qu'il avoit accordé la paix à l'évêque Trophime, convaincu, disoit-on avec vérité, d'avoir offert de l'encens aux idoles. Mais on n'ajoutoit pas que Trophime demeuroit privé de la dignité épiscopale, quoiqu'il eût réuni à l'Eglise, par une pénitence des plus exemplaires, le troupeau qu'il avoit d'abord égaré par son scandale. Le saint docteur, pour raffermir Antonien, lui fit voir spécialement que ce n'étoit point par un esprit de relâchement qu'on accordoit la paix à ceux qui avoient donné des marques certaines de repentir avant la maladie; puisqu'on tenoit une conduite toute différente par rapport aux pécheurs qui ne commençoient à demander la paix que dans la maladie même, et qu'on présumoit le faire, moins par regret de leurs fautes, que par crainte de la mort. Telle est la réserve dont on croyoit devoir user dans ces conjonctures délicates.

Le danger du scandale étant diminué par la suite, et la rigueur à le réprimer ne devant plus être la même, la discipline, avec les circonstances, changea sur ce point. C'est pourquoi le quatrième concile de Carthage fit des règles encore plus douces, et prescrivit formellement d'admettre à la pénitence le pécheur bien disposé qui la demande en cas de maladie; et, si l'on craint qu'il ne meure aussitôt, de le réconcilier par l'imposition des mains, et de lui administrer l'eucharistie : ce qui aura lieu, ordonne toujours le concile, en posant une règle à laquelle la pratique commune est conforme, ce qui aura lieu pour la réconciliation, quand même celui qui a demandé la pénitence perdroit la parole par la violence de la maladie, ou tomberoit en démence avant l'arrivée du prêtre, pourvu qu'il ait des témoignages de la bonne disposition du malade.

Pour l'évêque Antonien, son illustre primat le convainquit enfin que Novatien portoit jusqu'à l'hérésie et à l'impiété, la dureté envers les pécheurs qu'il privoit de toute espérance; et que c'étoit dans ce sophiste mal converti, un reste de la philosophie païenne, ou de cette pernicieuse maxime des stoïciens, suivant laquelle tous les péchés sont égaux, et le sage incapable de repentir.

A cette occasion, saint Cyprien composa son traité de l'Unité de l'Eglise, et celui des Tombés, c'est-à-dire des fidèles que la persécution avoit engagés dans l'apostasie. Sur quoi il nous apprend que la confession des péchés internes et occultes étoit en usage de son temps, et même avant l'exemple de ceux qui se confessoient de la seule pensée qu'ils avoient eue de sacrifier aux idoles, ou de prendre des billets de sûreté. Il envoya l'un et l'autre de ces traités aux confesseurs de Rome qui venoient de quitter le parti de Novatien, comme un moyen des plus propres à dissiper le reste de leurs préjugés. Tel étoit surtout le traité de l'Unité de l'Eglise, où les priviléges et les preuves de la primauté du siége apostolique se trouvent rassemblés et fort relevés par l'évêque de l'un des plus grands siéges. En montrant dans le traité des Tombés beaucoup de douceur et d'indulgence envers les pécheurs, le saint évêque ne marque pas moins d'horreur de leur apostasie, et de l'injure faite parlà au mystère de la rédemption. A ce sujet, il rapporte un grand nombre de punitions miraculeuses, dont il avoit une connoissance particulière.

Cependant il inclinoit de plus en plus à la condescendance. On appréhendoit une nouvelle persécution. Les évêques qui se rendoient à Carthage pour un second concile, parloient beaucoup de révélations et de visions relatives au nouvel assaut qui menaçoit l'Eglise, et avec ce caractère d'autorité que donnoit à la prédiction une sainteté éminente. On jugea donc à propos de munir de toutes les armes spirituelles, et de soutenir au plus tôt par l'eucharistie les fidèles vraiment pénitents qui jusque-là n'étoient pas réconciliés. Dans le premier concile on avoit fait un réglement provisionnel de ne leur donner la paix qu'en péril de la mort : celui-ci, qu'on nomma péremptoire, régla qu'on la leur donneroit, ou sans retardement, ou après un

terme fixé avec une sagesse indulgente. On en écrivit au souverain pontife une lettre synodale, qui fut signée de quarante deux évêques.

Privat, ancien evêque déposé, vint se présenter à ce concile, afin de se justifier, avec quelques prélats condamnés pour cause d'apostasie ou pour d'autres crimes. On ne voulut point les admettre. De dépit, ils ordonnèrent un faux évêque de Carthage, savoir Fortunat, l'un des fauteurs de Félicissime, et déjà condamné avec lui et avec Novat. Aussitôt après l'ordination, Félicissime partit pour Rome, dans le dessein d'obtenir par surprise la communion du pape, et la condamnation de Cyprien. L'Eglise romaine le rejeta avec indignation, et refusa de l'entendre. On y comptoit recevoir sans délai des nouvelles de l'évêque de Carthage; mais comme Cyprien n'avoit que du mépris pour une trame si mal concertée, il ne croyoit pas devoir en écrire au saint Siége. Cependant les schismatiques revenoient sans cesse à la charge; ils éclatoient en menaces furieuses, et se vantoient, avec une audace effrontée, que vingt-cinq évêques avoient assisté à l'ordination de Fortunat. Fatigué de ces clameurs, le pape se plaignit assez vivement à saint Cyprien, de ce qu'il ne lui mandoit rien de cette ordination.

L'évêque répondit avec autant de fermeté que de respect, que si l'on commençoit à craindre les méchants, et que s'ils avo[illegible] espérance de se garantir par les menaces de l'indign[illegible] à leurs attentats, c'en étoit fait du bon ordre et du sai[illegible] de la maison de Dieu; qu'il n'avoit nul besoin de ju[illegible] ou de défense pour sa propre ordination, après le c[illegible]nime du peuple et du clergé, et quatre ans d'épiscopat passés sans reproche; que quand un évêque, cher à son troupeau, et en butte aux ennemis de la foi, au point d'être menacé des bêtes féroces en plein cirque, se trouvoit attaqué par des hommes chassés de l'Eglise, la persécution venoit clairement de l'agresseur infernal, qui, en perdant le pilote, avoit dessein de perdre aussi le vaisseau. Il se plaint ensuite de l'appel de ces schismatiques, qui ne formoient qu'une poignée de mauvais sujets déjà connus par leurs déportements en Italie aussi-bien qu'en Afrique, et qui procédoient visiblement de mauvaise foi; d'autant plus que rien n'ayant manqué à leur con-

damnation, soit pour la régularité, soit pour la célébrité, leur réclamation étoit plutôt une révolte qu'un appel. Puis, partant d'un canon dont on a beaucoup abusé et sur lequel s'est appuyée dans la suite une partie du clergé de France, « comme » il a été statué pour nous tous, dit-il, de ne point admettre » les appels en fait de conduite et de malversation; « et comme » il a été statué que chacun plaideroit sa cause là où le crime » auroit été commis, il ne faut pas souffrir que ceux qui nous » sont soumis, courent çà et là pour y porter le trouble et le » scandale; mais on doit les réduire à se défendre dans les » lieux où sont les accusateurs et les témoins. » De savants théologiens prétendent que le statut cité par le saint docteur est conforme au 31.e canon apostolique, accepté par le Pape, et qu'alors la plainte de saint Cyprien étoit fondée, et que saint Corneille auroit dû renvoyer la cause aux juges du lieu. Mais on doit remarquer que le saint évêque ne nie pas le droit d'appel au souverain pontife, mais réclame contre l'abus, comme le fera un jour saint Bernard qui étoit également bien éloigné de contester les droits qui appartiennent au saint Siége en vertu de sa primauté. Aussi voit-on que c'étoit alors la croyance générale, que de toutes les parties de l'Eglise on pouvoit en appeler à son chef suprême : le fait même des novateurs Primat, Fortunat, Félicissime prouveroit seul que tel étoit le droit reconnu du saint Siége; qu'il pouvoit revoir les sentences des évêques et rétablir ceux qui auroient été injustement condamnés, ou faire reprendre leur procès, s'ils avoient été illégalement jugés. Mais, outre ces hérétiques africains, on voit, long-temps avant eux, Marcion, Montan, Florien, Blascus et autres cataphryges en appeler à Rome : ce qui suppose évidemment la croyance à la primauté du successeur de Pierre sur tous les évêques et par conséquent à son autorité sur leurs décisions; car sans cette autorité à quoi eût-il été bon d'en appeler à lui? Le statut cité par saint Cyprien n'étoit donc pas regardé comme liant le Pontife suprême qui lui-même donne aux canons généraux leur force obligatoire, sans toutefois déroger jamais aux droits qui découlent de sa primauté, droit qui se trouve reconnu dans cette lettre même du saint évêque à saint Corneille. Il y dit que le statut afri-

cain rejette les appels, seulement, *en matière de conduite et de malversation*, et se plaint de ce que des hommes condamnés, qui se sont créés eux-mêmes un faux évêque par le moyen des schismatiques[1], osent passer la mer et porter des lettres favorables des hérétiques et des schismatiques à la chaire de saint Pierre, *à l'Eglise principale d'où l'unité sacerdotale* (*ou épiscopale*) *tire son origine.* C'est pourquoi le saint évêque, en montrant *la convenance* de ce statut pour prévenir les abus, se garde bien de taxer d'empiétement ou d'usurpation l'acceptation que le pape a fait de cet appel : ce qui est une nouvelle preuve que les évêques d'Afrique, en établissant une règle qu'ils jugeoient utile et juste, ne prétendoient point déroger pour cela à la suprême *autorité* de celui qui n'est pas obligé de dépendre des conciles provinciaux et particuliers. Aussi verrons-nous cette autorité suprême se développer et s'exercer plus fréquemment à mesure que l'Eglise jouira d'une plus grande liberté et que les communications avec Rome deviendront plus faciles.

La persécution qui se ralluma, ralentit ces divisions intestines. L'empereur Dèce étoit mort de la manière la plus funeste, après un règne de 24 à 25 mois seulement, sur la fin duquel il réduisit aux dernières extrémités les Barbares qui infestoient le pays du Danube. Pour les avoir à discrétion, il envoya le général Gallus avec une partie de l'armée, leur couper le passage du fleuve, et avec l'autre il s'avança pour les attaquer lui-même, et les forcer à tout ce qu'il voudroit. Ils étoient campés au-delà d'un marais, où ce prince habile et prévoyant d'ailleurs, s'engagea inconsidérément, et périt au milieu de ses succès avec son fils. On accusa Gallus de s'être entendu avec les ennemis : ce soupçon parut se changer en certitude, quand on vit le général proclamé empereur, et son fils Volusien, déclaré césar. Gallus fit néanmoins tous ses efforts pour se disculper. La fille de Dèce épousa Volusien : et Hostilien, fils de ce malheureux prince, eut le titre d'auguste. Mais celui-ci périt peu après, soit de la peste, comme le bruit en courut, soit par les artifices de son apparent bienfaiteur.

Les nouveaux maîtres de Rome ne furent pas plus favorables au christianisme que n'avoit été leur prédécesseur ; et ils sui-

virent si bien ses traces en ce point, que l'on confond assez souvent la persécution de Gallus et de Volusien avec celle du Dèce, sous le nom commun de la septième persécution. On entra, ou l'on fit semblant d'entrer dans les préjugés populaires, à l'occasion de la peste qui ravagea une grande partie de l'empire. On imputa ce fléau aux chrétiens, et l'on voulut les obliger à sacrifier pour apaiser les dieux. Le pape saint Corneille, en sa qualité de chef de tous les fidèles, fut le premier qu'on entreprit à Rome. En voyant attaquer leur pasteur, les brebis accoururent en foule, loin de se disperser. Plusieurs même de ceux qui étoient tombés sous le règne précédent, vinrent réparer ce scandale, et confessèrent la foi avec intrépidité. Le saint pape fut envoyé en exil, après une éclatante confession, avec plusieurs personnes de son clergé; mais les persécuteurs, qui n'en vouloient jamais aux ennemis de la catholicité, laissèrent Novatien en repos. Saint Corneille mourut dans son exil, l'an 252, au mois de Septembre, après avoir occupé le saint Siége quinze à seize mois. Le prêtre Lucius, l'un des confesseurs exilés avec lui, fut mis à sa place, et endura le martyre quelques mois après.

L'une des plus illustres victimes de cette persécution fut le prêtre Hippolyte, attaché au parti de Novat et de Novatien, et en si grande réputation de vertu, qu'il passoit pour incapable d'erreur, dans l'esprit de ceux qui n'approfondissoient pas les choses. Il n'étoit pas moins vénérable par son âge que par ses lumières. Le peuple, qu'il instruisoit depuis long-temps, le suivit en troupe quand on le mena au supplice. On lui demanda quel étoit le chemin du salut et de la vérité. Fuyez, s'écria-t-il, d'un ton de prophète et en homme véritablement inspiré, fuyez le malheureux Novat, et retournez à l'Eglise catholique : au moment de répondre à la vérité incréée, le voile tombe enfin de mes yeux, et je sens un repentir amer de ce que je vous ai autrefois enseigné. On le conduisit à Ostie, où le préfet de Rome se trouvoit occupé de la recherche des fidèles. Aussitôt que le confesseur arriva, le préfet parut sur son tribunal, environné de bourreaux et d'instruments de tortures de toute espèce. Tout autour de lui, les troupes de chrétiens, avec un visage défait et tout l'extérieur sale et

négligé, annonçoient les incommodités affreuses où ils avoient long-temps langui dans les prisons. L'horrible appareil des supplices n'en ébranla pas un seul; et le juge impitoyable les fit tous mourir en diverses manières. Les uns eurent la tête tranchée, plusieurs furent crucifiés, un plus grand nombre encore fut entassé dans un navire tout pourri que l'on coula aussitôt à fond.

Hippolyte voyoit tout cela sans le moindre effroi; et la multitude infidèle, irritée de son glorieux courage, demanda qu'on lui fît subir quelque supplice extraordinaire, comme au coryphée des chrétiens. Le préfet l'ayant ouï nommer Hippolyte; qu'il soit traité, dit-il, comme celui dont il porte le nom, voulant parler d'Hippolyte fils de Thésée, si célèbre par les poëtes. On amena sur-le-champ deux chevaux indomptés, on les accoupla de force par un trait dont on laissa pendre une longue corde, à laquelle on attacha le saint vieillard par les pieds. On lâcha ces animaux fougueux, après les avoir frappés à grands coups de fouet; et on les épouvanta par des cris redoublés, pour entretenir et animer leur impétuosité naturelle. Le corps du martyr fut bientôt en pièces, et ses membres demeurèrent épars çà et là. Les fidèles recueillirent néanmoins, du mieux qu'ils purent, tous ces restes précieux. Ils ramassèrent jusqu'aux lambeaux des vêtements et des chairs, qui s'étoient accrochés aux buissons, et ils imbibèrent des éponges de son sang. Ce saint est différent d'un saint Hippolyte, aussi martyr, mais évêque en Orient, on ne sait de quel siége.

Cependant la peste, que les idolâtres prétendoient arrêter en immolant ainsi les chrétiens, s'étendoit dans toutes les provinces, et redoubloit ses ravages avec une violence et une opiniâtreté inouie. Ce fléau dura dix ans, et il enleva infiniment plus d'infidèles, que leur aveugle vengeance ne put faire périr de chrétiens. Ceux-ci, loin de craindre la contagion, soulageoient avec une héroïque charité, non-seulement leurs frères, mais les idolâtres qui les poursuivoient avec tant d'acharnement.

A Carthage, les ministres de l'Eglise assignèrent à chacun des fidèles ses fonctions particulières, afin que les secours donnés avec ordre en devinssent plus efficaces. A Néocésarée,

dans le Pont, l'illustre Grégoire fit servir le fléau à la conversion du reste des païens. La maladie avoit commencé parmi eux dans une fête qu'ils célébroient à l'honneur de leurs fausses divinités, avec une pompe et une solennité extraordinaires. L'affluence des citoyens et des gens du voisinage étoit prodigieuse; et comme on ne pouvoit trouver place dans le lieu des spectacles, ils élevèrent la voix tous ensemble, dans leur fol enthousiasme, pour prier les dieux d'élargir l'espace[1].

Grégoire le sut, et dit dans sa douleur, que bientôt ils seroient plus au large qu'ils ne voudroient. Au même instant la peste se déclara avec tant de malignité, que cette multitude innombrable en fut atteinte presque toute à la fois. Nul remède humain n'en pouvoit ralentir le cours; et ce fut en tous les quartiers la désolation la plus consternante. Non-seulement les maisons particulières, mais les édifices publics et les temples regorgeoient de morts et de mourants, et les rues en étoient jonchées. Laissés seuls et sans secours, les malades sortoient chancelants pour aller aux fontaines tempérer les ardeurs internes qui les consumoient. D'autres ayant perdu toute espérance de guérir, et craignant moins la perte d'un reste malheureux de vie que la privation de la sépulture, se traînoient encore vivants dans les sépulcres pour y expirer. Dans ce deuil universel, on voyoit ou l'on croyoit voir des spectres entrer dans les maisons, et toujours la mort les y accompagner.

Tant de fatales circonstances firent enfin penser que ce pouvoit être une punition de la part du Dieu des chrétiens, plutôt que des divinités du paganisme, qui se montroient si impuissantes. Aussitôt le peuple idolâtre courut à l'évêque, dont la seule présence avoit chassé la maladie de quelques maisons où il étoit entré. Ils lui promirent d'embrasser l'Evangile, si, par ses prières, il les délivroit de cette affreuse calamité. Le saint pria, les délivra; et ils tinrent si généralement parole, que Grégoire n'ayant trouvé que dix-sept chrétiens dans la ville quand on l'en fit évêque, il eut la consolation, lorsqu'il mourut, au commencement de l'empire d'Aurélien, de n'y laisser qu'un pareil nombre d'idolâtres.

1 Greg. Nyss. Vit.

Les saints Pères ne parlent de lui que comme d'un homme de prodiges, rare même entre les saints, et comparable aux plus illustres patriarches, aux apôtres, aux prophètes, autant par ses miracles que par ses vertus. Il n'étoit pas moins distingué par son érudition et la beauté de son génie. Son panégyrique d'Origène est un des plus beaux morceaux d'éloquence de l'antiquité ecclésiastique. Outre cette pièce et son symbole, nous avons son épître canonique, adressée à un évêque qui le consultoit sur les différents degrés de pénitence, que le saint distinguoit dès lors.

Avec la peste, des guerres fâcheuses et des irruptions de Barbares dévastoient l'empire dans toutes les parties du monde. Les Goths, les Bourguignons, les Carpes entrèrent en Europe; les Scythes et les Perses, en Asie. Ceux-ci pénétrèrent jusqu'à Antioche, la prirent et la pillèrent. En Afrique, plusieurs villes de Numidie furent ravagées par ces Numides vagabonds qui habitoient l'intérieur des terres, où le joug romain n'avoit jamais été porté. Ils emmenèrent en captivité des troupes de chrétiens de l'un et de l'autre sexe; et saint Cyprien, qui ne put apprendre sans effroi le péril que couroient surtout les vierges chrétiennes, envoya, de concert avec son peuple, une somme d'environ sept mille cinq cents livres pour racheter ces captifs.

Durant ces malheurs, Gallus et son fils Volusien demeuroient lâchement plongés dans la mollesse et les plaisirs, trouvant plus de goût et moins de danger à répandre le sang chrétien que celui des ennemis de l'empire. Sans avoir reçu aucun ordre, Emilien qui commandoit l'armée de Pannonie, marcha contre les Goths, et les mit en déroute. La victoire servit d'amorce à son ambition. Il se fit proclamer empereur, et revint droit en Italie. Gallus meprisé, fut assassiné avec son fils par ses propres troupes, qui reconnurent Emilien. Cependant Valérien, que Gallus avoit envoyé dans les Gaules pour en ramener les légions avec celles de Germanie, apprit l'attentat d'Emilien. Il avoit à ses ordres des forces redoutables: il se fit proclamer lui-même empereur, et rentra en Italie. Emilien, quoique beaucoup plus foible, n'en étoit pas moins disposé à défendre le grand intérêt qui l'animoit; mais ses soldats, qui n'avoient pas ce puissant motif, firent leur paix au

prix de sa tête, et le massacrèrent sur la fin du mois d'août, l'an 253.

Ainsi Valérien demeura seul maître de l'empire, et il s'associa Gallien, son fils. Valérien étoit estimé et chéri de tous les gens de bien. L'empereur Dèce ayant voulu rétablir la charge de censeur, et ayant commis au sénat le choix du sujet le plus propre à une dignité si critique, les sénateurs avoient choisi Valérien, comme de tous les citoyens le plus irréprochable. Mais on remarqua bientôt que les qualités les plus éminentes des postes subalternes ne sont pas toujours celles du trône. Le censeur Valérien, pour être empereur, n'avoit ni assez d'élévation dans l'âme, ni assez de vigueur dans le caractère. Naturellement droit et doux, il témoigna beaucoup de bonté aux chrétiens dans le commencement de son règne, plus même qu'aucun des empereurs précédents. Il leur donnoit presque toutes les places de confiance; et la plupart des gens de sa maison professoient la doctrine de l'Evangile. Les évêques profitèrent de cette faveur passagère, pour le solide avantage de l'Eglise.

Celui de Carthage n'avoit pas attendu ce moment pour condamner l'ignorance ou la crainte sacrilége des aquariens, qui le matin n'employoient que de l'eau pour le saint sacrifice, de peur que l'odeur du vin ne les fît reconnoître pour chrétiens. Ils ne faisoient pas la même difficulté pour le sacrifice du soir; car il étoit alors d'usage de célébrer deux fois le jour. Mais la multitude n'avoit pas coutume d'assister à cette seconde célébration, qui étoit beaucoup moins solennelle. Le saint docteur observa néanmoins qu'il ne falloit pas offrir le vin seul, mais qu'on devoit mêler un peu d'eau dans le calice, afin de marquer l'union du peuple fidèle avec Jésus-Christ. Et parlant comme nous le faisons depuis la condamnation des derniers sacramentaires, le prêtre, dit-il, offre dans l'Eglise un véritable sacrifice, quand il imite Jésus-Christ qui a offert le sacrifice de son corps et de son sang à Dieu son Père. A mesure que l'Eglise devint plus tranquille, le prélat s'appliqua à la correction des autres abus.

Il tint à Carthage un troisième concile, où il se trouva soixante-six évêques. On y confirma la défense déjà faite à tout

fidèle, d'instituer par testament un clerc tuteur ou curateur, et l'on y ajouta celle de célébrer les saints mystères pour le décès de quiconque auroit contrevenu à cette sage disposition. Les prêtres et les évêques tombés dans l'apostasie pendant le cours des persécutions, tentèrent de se faire réhabiliter. On s'opposa vigoureusement à leurs entreprises, spécialement pour Basilide et Martial, évêques de Léon et d'Asturie. Il fut aussi décidé qu'il falloit donner le baptême aux enfants. La raison qu'on allégua, et qui établit manifestement la doctrine du péché originel, c'est que, si l'on accorde aux grands pécheurs la rémission de leurs fautes par le moyen du premier sacrement, on doit beaucoup moins priver de cette grâce un enfant qui n'a péché qu'en Adam selon la chair.

Cyprien ne mettoit point de bornes à son zèle. Il écrivit au pape Etienne, successeur de Lucius, que bien qu'il y eût différents pasteurs dans l'Eglise de Dieu, ils paissoient néanmoins un seul et même troupeau qui devoit leur être universellement cher, et qu'aucun d'entr'eux ne pouvoit se montrer indifférent à ce que les évêques de Gaule mandoient de l'église d'Arles; qu'en conséquence, il le conjuroit, par le nom de Jésus-Christ dont il étoit le vicaire, de prendre les mesures les plus efficaces pour rassembler les ouailles dispersées par le schisme; d'excommuuier Marcien leur évêque, et d'en instituer un autre en sa place. Ce Marcien, attaché à la secte de Novatien, avoit eu la dureté de laisser mourir, sans les réconcilier à l'Eglise, des renégats sincèrement convertis, et qui demandoient avec larmes à y rentrer. Il se glorifioit même de s'être séparé de la communion de ses confrères. Cette lettre d'un prélat étranger fit une vive impression; et jointe aux instances des évêques de Gaule, y fit arrêter les progrès du novatianisme. On ne sait pas précisément ce qui fut ordonné contre Marcien, mais comme on ne trouve pas son nom dans les dyptiques de l'église d'Arles, on juge qu'il en fut retranché à cause de son schisme.

Toutefois cette bonne intelligence du pape et du primat d'Afrique ne dura point. Il s'éleva bientôt entr'eux, sur le baptême conféré par les hérétiques, une vive et longue dispute qui émut toute l'Eglise : Cyprien prétendoit que le bap-

tême reçu de la main des sectaires étoit nul, et qu'il falloit se faire rebaptiser quand on rentroit dans le giron de l'Eglise. Le germe du mal étoit ancien à Carthage. Déjà Tertullien avoit rejeté cette sorte de baptême. Agrippin, l'un des évêques prédécesseurs de Cyprien, on ne sait pas au juste en quel temps, avoit dérogé à la coutume de s'en tenir au baptême des hérétiques qui n'altéroient pas la forme de ce sacrement, et lui avoit substitué celle de rebaptiser. Néanmoins cette méthode paroît n'avoir pas été constante et uniforme, depuis son pontificat jusqu'à celui de saint Cyprien. Mais le saint docteur trouvantdes raisons très-spécieuses contre la validité des sacrements administrés hors de l'Eglise, crut devoir, dans la pratique, suivre un parti plus sûr. Comme la matière étoit importante, et que Cyprien avoit contre lui l'usage le plus universellement reçu, il assembla les évêques de la province proconsulaire d'Afrique, au nombre de trente et un. Tous furent de l'avis de leur chef, et l'on en informa le pape, ainsi que des raisons qui motivoient leur avis. Le souverain pontife en témoigna du chagrin. C'est pourquoi l'évêque de Carthage tint un nouveau concile de soixante et onze évêques, entre lesquels se trouvoient ceux de Numidie. Depuis, il convoqua encore tous les prélats des trois provinces d'Afrique, c'est-à-dire de l'Afrique proprement dite, de la Numidie et de la Mauritanie. Ils se rassemblèrent au nombre de quatre-vingt-cinq, dont quinze avoient confessé la foi à différents tribunaux, et quelques-uns ensuite devinrent martyrs. Les décisions précédentes furent unanimement confirmées.

Outre cela, l'évêque de Carthage voulut s'instruire exactement de ce que pensoient à cet égard une quantité d'évêques de l'Orient, auxquels il savoit que le pape avoit pareillement écrit. Il s'adressa à Firmilien de Césarée en Cappadoce; et ce prélat, l'un des plus illustres de son temps, fit éclater dans sa réponse, avec assez peu de ménagement, sa chaleur contre le vicaire de Jésus-Christ. Mais Firmilien, avec des vertus et une piété rare, avoit un de ces génies ardents qui se renferment difficilement dans les bornes, quand ils s'imaginent souffrir persécution pour la vérité; et le pape menaçoit de l'exclure de sa communion avec tous ses adhérents. Les évêques de Cilicie

de Galatie et des pays voisins, tenoient le même sentiment que ceux de Cappadoce; et dans un concile qu'on venoit de célébrer à Icône, on avoit bien résolu de ne rien relâcher. Saint Denys d'Alexandrie, sans adopter absolument cette opinion, et même saint Grégoire le Thaumaturge qui vivoit encore, furent très-éloignés de la condamner. L'Orient avoit pour soi des raisons plus fortes que l'Afrique, où la coutume de rebaptiser étoit peu ancienne ou du moins on ne l'avoit pas invariablement observée. Firmilien prétendoit au contraire, avec ses Orientaux, tenir cette doctrine de Jésus-Christ et des apôtres; qu'au moins elle avoit en sa faveur la possession immémoriale. Mais il ne réfléchissoit pas que les hérétiques de ces contrées, ayant attaqué dès le commencement le dogme de la Trinité, ils changeoient, en conséquence, la forme du baptême instituée par le Sauveur et transmise par ses disciples, et qu'ils la rendoient parlà de nulle valeur. La prétention de saint Etienne se trouvoit donc fondée sur la vraie tradition, et sur l'usage du très-grand nombre des églises, nonobstant une multitude de contradicteurs.

Il rendit un décret conçu en ces termes : Qu'on ne renouvelle rien que ce que la tradition apprend qu'on doit renouveler, à savoir l'imposition des mains pour la pénitence. Il le soutint de toutes ses forces, et laissa paroître du penchant pour les voies de rigueur. Saint Cyprien marqua une extrême sensibilité; et Firmilien, reconnu aussi pour saint, au moins par l'Eglise grecque, donna dans une vivacité peu digne de sa réputation de sagesse et de vertu. Tant il est vrai que les sujets les plus pieux sont toujours des hommes, et que le zèle même peut devenir le principe de quelques égarements!

Ceux qui prétendent s'autoriser de l'exemple de saint Cyprien, pour résister aux décisions du saint Siége, disent que ce décret de Rome n'étoit pas une décision dogmatique, mais un simple réglement sur un point de discipline, qui n'étoit pas universellement reçu, et auquel d'illustres et de nombreuses églises pouvoient ne pas se croire obligées; ou que lors même que la décision eût été dogmatique, du vivant de ce saint martyr, le décret pontifical n'étoit pas encore accepté d'une manière notoire par la plus grande partie des évêques

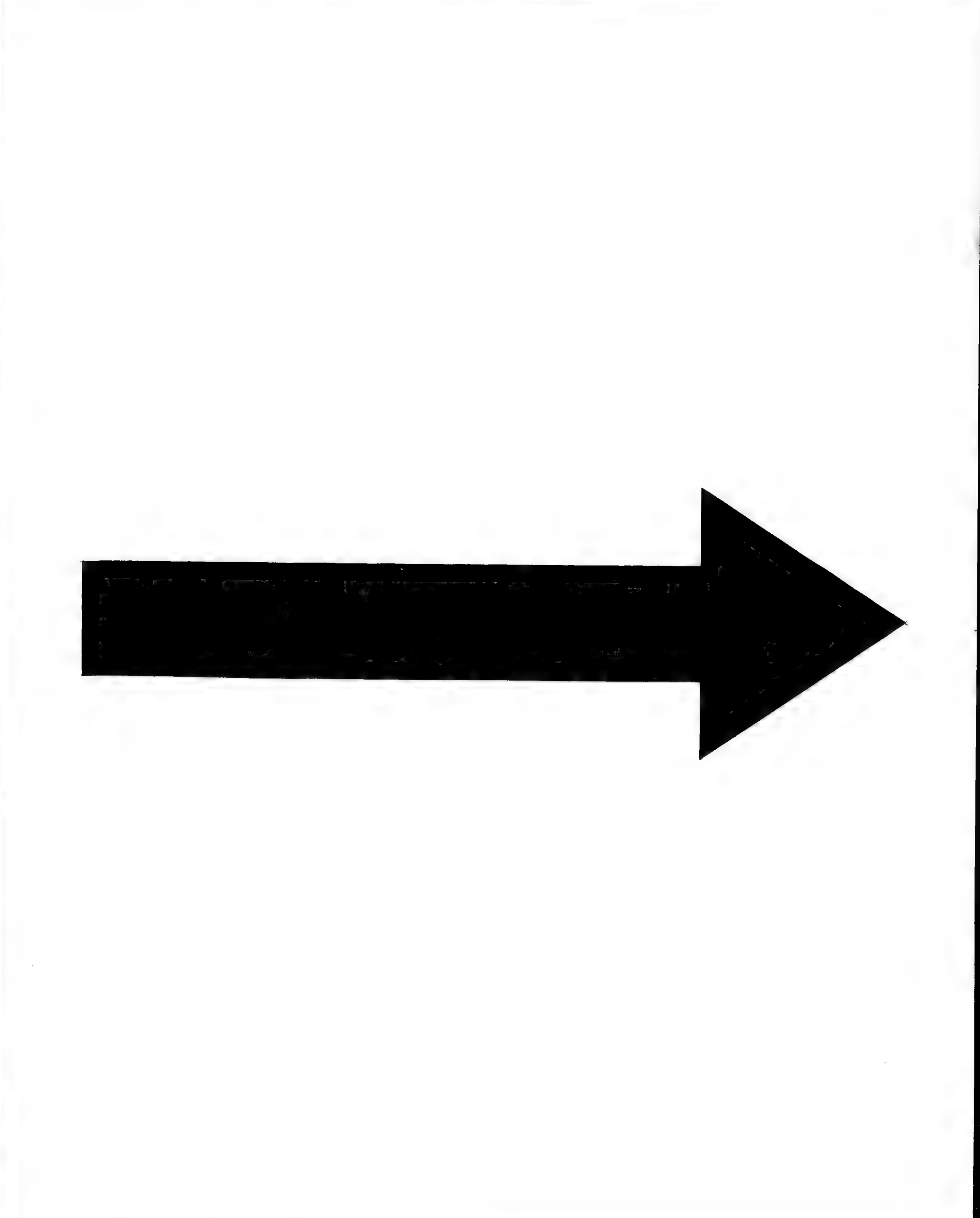
du monde chrétien; et qu'on ne pouvoit supposer une acceptation tacite, surtout dans les premiers troubles, et tandis qu'on entendoit réclamer des prélats en si grand nombre. Mais ces raisons, qui favoriseroient l'opiniâtreté schismatique de ceux qui, après le saint évêque, ont imité sa résistance et non son repentir et son expiation, ne doivent pas faire grande impression sur des esprits religieux et vraiment éclairés. Si de son temps on a pu, sous quelque rapport, soutenir son opinion sans rompre le lien de l'unité et sans pécher contre la foi; nous avons appris depuis que ceux qui résistent d'abord au saint Siége, sous mille prétextes qui ne leur manquent jamais, résistent également aux conciles et à l'Eglise entière.

Saint Cyprien considéroit la question comme un point de discipline, tandis qu'elle touchoit à la foi. Il se fondoit sur l'usage de son église qui n'étoit pas même constant, mais auquel il croyoit devoir être attaché, parce qu'il le voyoit suivi par d'autres évêques; surtout il croyoit montrer par là sa haine ou son aversion pour tout ce qui venoit des hérétiques. Sans doute il se trompoit, puisque, comme il l'a dit lui-même, *une vieille coutume* peut être *une vieille erreur*; et que chez les hérétiques, tout n'est pas hérésie. Mais sa faute fut de contester avec trop de vivacité contre une autorité, qu'il ne méconnoissoit pas pour le dogme, mais que lui-même il croyoit dans une erreur de fait. Emporté par son zèle à défendre les usages et la discipline selon lui, de son église, il donna un triste exemple de courage et de foiblesse humaine. Rien de plus facile que de l'imiter en ce point; mais l'est-il également de l'imiter dans son repentir et dans son expiation? Nous voyons, dans son livre *du Bien de la patience*, écrit peu après ces contestations, qu'il en eut du regret. Et saint Augustin nous apprend, en divers endroits de ses œuvres, que ce saint évêque s'est rétracté avant la mort, et qu'il a expié par son martyre cette espèce de faute, qui ne provenoit que de la foiblesse de l'esprit humain et ne laissoit pas de former une tache dans une si belle âme. Le souverain pontife ne poussa point les choses à l'extrémité, et il s'abstint de censures contre les rebaptisants. On ignore à quelle époque précise finirent ces disputes. Mais le sentiment de saint Etienne prévalut enfin, comme le plus

ancien et le plus général. Les Africains réformèrent leur coutume et leurs décrets. Les Orientaux se rétractèrent aussi ; et l'usage de rebaptiser fut généralement aboli dans l'Eglise catholique, par le concile d'Arles, cinquante ans après saint Cyprien, ou au plus tard, par le concile œcuménique de Nicée. Quoi qu'il en soit, le saint pape Etienne n'eut pas la consolation de voir la fin de ces troubles.

La persécution qui [illegible] l'emporta auparavant, et il obtint la couronne du [illegible] 257, après un pontificat de plus de quatre ans. [illegible] de vingt-deux jours, on élut Sixte, second du nom, [illegible] siégea pas une année entière. Dans ce court espace, il [illegible] un bien infini aux provinces des Gaules, par le moyen d'une troupe nouvelle d'ouvriers évangéliques qu'il y envoya. Saint Pérégrin, premier évêque d'Auxerre et martyr, saint Memmie de Châlons-sur-Marne, vulgairement saint Menge, saint Sixte de Reims et son disciple saint Sinice qui prêcha à Soissons, ne font qu'une portion de cette apostolique et fervente colonie, dont chaque membre se rendit à jamais recommandable par les plus heureux travaux. Le corps de saint Memmie ayant été trouvé tout entier et sans corruption, dans le septième siècle, son culte devint extrêmement célèbre. L'église de Reims, fondée par saint Sixte, fut dès son origine une des plus illustres des Gaules, et la mère de plusieurs autres. Elle ne pouvoit manquer d'être féconde, ayant été dès lors arrosée par le sang du saint martyr Timothée, et de plus de cinquante personnes qu'il avoit converties, entre lesquelles on remarque Apollinaire son bourreau. Il y eut beaucoup de martyrs dans la Gaule comme en tout l'empire

Valérien avoit prodigieusement changé de dispositions par rapport aux chrétiens. Il se laissoit gouverner despotiquement par Marcien, homme sans naissance et sans honneur, intrigant, plein de souplesse, de caractère à tout employer pour aller à son but, sans épargner les ténébreuses atrocités de la magie, et par-dessus tout, ennemi juré du christianisme. Cet habile scélérat s'empara si bien de l'esprit variable de l'empereur, que la guerre qu'il lui fit déclarer à l'Eglise, fut peut-être la plus violente qu'elle eût encore essuyée, et qu'elle dura



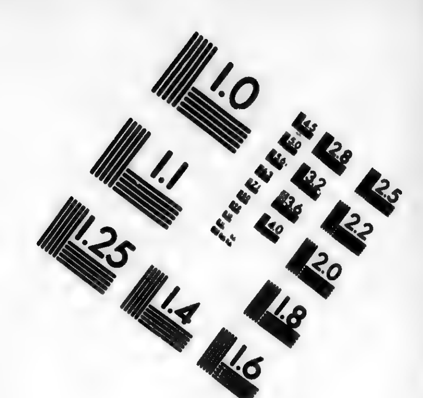
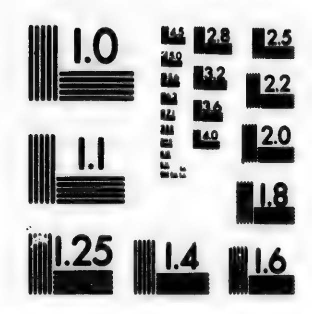


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

sans interruption trois ans et demi. Dans le commencement les gouverneurs des provinces se contentoient d'ordonner l'exil contre ceux qui refusoient d'adorer les dieux.

L'illustre évêque d'Alexandrie, saint Denys, fut relégué après une généreuse confession dans un lieu incommode et sauvage. Il fallut, quoique malade, partir sur-le-champ. Mai l'exil devint un nouveau théâtre pour son zèle, et Jésus-Christ triompha dans les déserts où il n'avoit pas encore été annoncé. Cependant le fervent pasteur ne se croyoit pas déchargé des fardeaux du siége dont il avoit été chassé. Il s'informoit très-soigneusement de ce qui s'y passoit. Il en munissoit les ouailles des instructions et des exhortations convenables à leurs besoins. Il attiroit auprès de lui, tantôt une partie du troupeau, tantôt l'autre, pour faire par lui-même tout ce qu'il lui étoit possible; persuadé que le ministère épiscopal ne se supplée jamais parfaitement, et que rien ne dispense du travail personnel en ce genre, que l'impossibilité la plus absolue. Ses moments de loisir, il les employoit à composer sur des sujets de religion, ces belles lettres que nous regrettons avec tant de justice, d'après les éloges de la sainte antiquité. Car de tous ses écrits, il ne nous reste en entier que son épître canonique, adressée à l'évêque Basilide, sur quelques points de discipline, et dont l'autorité fut telle, que l'église d'Orient a toujours compté entre les canons les règles qu'il y donne. Tout tronqués que sont ses autres ouvrages, on y trouve mille choses également instructives et intéressantes. On en peut juger par l'histoire du vieillard Sérapion, rapportée dans la lettre qu'il écrivit à Fabien d'Antioche, pour lui inspirer l'éloignement du superbe rigorisme de Novatien.

Nous avions parmi nous, dit-il, un fidèle avancé en âge qui s'appeloit Sérapion, et qui avoit toujours mené une vie irréprochable. Cependant il se laissa effrayer par les persécuteurs, et il eut la foiblesse de sacrifier aux idoles. S'étant bientôt relevé de cette chute, il en sollicita le pardon avec les plus touchantes instances : mais personne n'osoit l'écouter. Etant tombé malade, il demeura trois jours sans parole et sans sentiment. Le quatrième jour, il revint un peu à lui : et appelant un enfant qui étoit fils de sa fille ; jusques à quand, dit-il

en soupirant, veut-on me retenir? Qu'on se hâte de me procurer le viatique convenable, et qu'enfin on me laisse aller. Partez au plus vite, mon fils, et m'amenez un prêtre. Après ces mots, il retomba dans sa léthargie, et perdit encore la parole. Le jeune homme courut chercher le prêtre. Mais il étoit nuit, et le ministre sacré se trouvoit malade lui-même grièvement. Il donna au jeune homme une partie de l'eucharistie, en lui recommandant de la tremper, pour la faire avaler au vieillard. Le jeune commissionnaire s'en revint; et avant qu'il fût dans la chambre, Sérapion sorti une seconde fois de son affaissement léthargique, lui dit: Vous voilà seul, mon enfant; le prêtre n'a donc pu venir? Faites promptement ce qu'il vous a dit, et délivrez-moi. L'enfant trempa l'eucharistie, et la fit couler dans la bouche du vieillard, qui expira aussitôt qu'il l'eut reçue.

Ne paroît-il pas, ajoute saint Denys, que Dieu lui avoit conservé la vie, jusqu'à ce qu'ayant obtenu le pardon de sa faute, il fût rétabli au nombre des fidèles; et que recevant le gage de la réconciliation, il pût aller jouir de la récompense de ses bonnes œuvres passées. Ce récit prouve qu'on donnoit, au moins quelquefois, l'absolution sacramentelle et secrète à ceux qui étoient en pénitence, au commencement ou dans le cours de cette pénitence, en attendant l'absolution publique et solennelle qui ne se donnoit qu'à la fin. Il faut reconnoître, ou qu'il ne s'agissoit plus pour Sérapion que de cette dernière absolution, et non de l'absolution sacramentelle, ou, ce qui favoriseroit une pratique rejetée de l'Eglise, que l'antiquité fournit quelque exemple de cette absolution administrée aux absents.

L'exil de saint Denys d'Alexandrie dura deux ans, c'est-à dire jusqu'à ce que Gallien faisant cesser la persécution en 260, il fut libre aux évêques de retourner à leurs siéges. Ce grand évêque vécut encore quatre ans depuis son retour. Il écrivit contre l'hérésie de Sabellius, qui confondoit les trois personnes divines, et n'en faisoit qu'une, sous trois dénominations différentes. Mais on accusa le saint docteur de donner dans l'hérésie toute contraire, ou de faire le Fils de Dieu d'une autre nature que son Père. La cause fut incontinent por-

tée au siége apostolique, et le souverain pontife assembla un concile à Rome. On y condamna la doctrine opposée à la trinité des personnes, sans néanmoins juger Denys coupable. Le pape lui écrivit au contraire, pour le prier de s'expliquer lui-même. Il le fit par un ouvrage divisé en trois livres, où il marque un éloignement égal des erreurs de Sabellius, et de celles qu'Arius soutint quelque temps après. Il y reconnut formellement le Fils consubstantiel au Père, et il employa le premier cette expression énergique, qui depuis fut consacrée par le premier concile.

Les persécuteurs idolâtres ne laissèrent pas l'évêque de Carthage plus tranquille que celui d'Alexandrie, et Cyprien subit d'abord l'exil comme Denys. Le proconsul Paterne l'ayant fait comparoître dans la salle du conseil, lui déclara que les empereurs Valérien et Gallien ordonnoient par leurs rescrits, à tous ceux qui ne suivoient pas la religion romaine, qu'ils eussent à la pratiquer désormais. Que prétendez-vous faire, ajouta-t-il? Vous n'ignorez pas, dit Cyprien, que je suis non-seulement chrétien, mais évêque. Je ne connois point d'autre Dieu que le véritable qui a fait le ciel et la terre avec tout ce qu'ils contiennent. Encore une fois, est-ce là votre dernière résolution, reprit assez indifféremment le proconsul, qui pressentoit l'inutilité de tout ce qu'il pourroit dire? Le confesseur répondit : La volonté fondée sur la connoissance du vrai, ne doit jamais changer. Le proconsul lui dit de faire connoître les prêtres chrétiens de Carthage. Vous ne pouvez exiger de moi, répondit-il, de contrevenir à vos propres lois, qui condamnent les délateurs. Mais vous trouverez sans peine ceux que vous cherchez. S'il nous est défendu de nous livrer nous-mêmes, nous ne sommes pas pour cela des lâches, à qui la crainte fasse abandonner nos postes et le soin de nos devoirs.

Alors le proconsul commanda que Cyprien fût conduit en exil, à la petite ville de Curube, qui étoit située sur la côte d'Afrique, vis-à-vis la Sicile, à cinquante milles de Carthage. Le saint trouva beaucoup de consolation dans les fidèles qui y demeuroient, et qui y abordoient de toute part en grand nombre. Cependant il annonça, dès les premiers jours de son arrivée, aux compagnons de son exil, qu'il consommeroit son

martyre au bout de l'année; et il tâcha de perfectionner ses bonnes dispositions par toutes sortes d'œuvres de charité.

Plusieurs autres évêques d'Afrique, et un très-grand nombre de prêtres bannis en même temps que lui, furent dispersés en des lieux sauvages, où ils eurent mille incommodités à souffrir. Il leur écrivit une lettre de consolation, qui se trouve la soixante-dix-septième dans le recueil de ses œuvres, et qu'on ne peut lire sans ressentir quelque étincelle du feu divin qui lui faisoit mettre son bonheur à souffrir pour Jésus-Christ. Il joignit d'abondantes largesses à cette exhortation, et les leur fit parvenir dans les divers endroits où ils étoient détenus. Car il y en avoit en trois contrées différentes, tous dans les mines ou dans les prisons, et si maltraités, que plusieurs consommèrent d'abord leur martyre par l'excès de ces souffrances. Ils avoient toujours les fers aux pieds; et la nuit on les mettoit aux entraves. Ils n'avoient d'autre lit que la terre nue. Eux-mêmes étoient réduits à une telle nudité, qu'ils souffroient beaucoup du froid, quoique dans un pays excessivement chaud. Un peu de pain faisoit toute leur nourriture. Mais l'infection de leur demeure, avec la malpropreté où on les laissoit croupir, étoit pour eux une peine encore infiniment plus rude.

Saint Cyprien demeura à Curube environ onze mois, durant lesquels il mit en ordre les différentes affaires de son église. Après quoi Maxime, successeur du proconsul Paterne, fit revenir le saint à Carthage, où il se retira dans ses jardins, en attendant le moment de voir accomplir sa prédiction. La persécution avoit repris avec une nouvelle violence, et Valérien, pour se rendre ses dieux favorables dans la guerre qu'il alloit faire aux Perses, publioit les ordres les plus sévères qu'il eût encore rendus contre le christianisme. Ils portoient que les évêques, les prêtres et les diacres seroient exécutés sur-le-champ; les sénateurs et les chevaliers romains, d'abord privés de leurs dignités; s'ils persistoient, décapités; les femmes de condition bannies; les césariens, c'est-à-dire les officiers et les domestiques de l'empereur, réduits en esclavage. Le saint évêque de Carthage fit part de ces nouvelles aux autres évêques, afin qu'ils préparassent leurs troupeaux; et il ne

pensa plus qu'à se tenir prêt lui-même. Cependant grand nombre de personnes de marque, des sénateurs même, le venoient trouver, et le pressoient de mettre ses jours à couvert en changeant de retraite. Mais il préféroit à un restant de vie les devoirs de la sollicitude pastorale, si essentiels en de pareilles circonstances, et il ne perdit pas un moment de vue les desseins du Seigneur sur sa personne.

Cependant le proconsul ayant fait partir des gens de guerre pour le prendre et le lui amener à Utique, il céda aux conseils de ses amis, et se retira de ses jardins dans un endroit plus caché; non pour éviter une mort dont il savoit le temps déterminé, mais pour ne pas mourir hors de Carthage, et afin que la conversion du pasteur servît d'exemple au troupeau. En effet, le proconsul étant revenu à Carthage, le saint docteur retourna dans ses jardins, où il ne tarda plus à être pris, et d'où on le conduisit au proconsul, dans une maison de campagne près de la ville. Celui qui avoit arrêté le saint l'ayant retenu chez lui la première nuit, le logis fut aussitôt environné de personnes de tout âge et toute condition, qui accouroient pour voir ce que deviendroit ce père chéri. On n'empêcha point ses amis de lui parler, pas même de manger avec lui. La multitude des fidèles passa la nuit tout entière dans la rue, et dans une appréhension continuelle de ce qui pouvoit arriver durant les ténèbres. Quant à lui, il s'occupa beaucoup plus de ses ouailles que de lui-même; et il se montra surtout attentif à prévenir les dangers que pouvoit courir la pudeur des vierges qui, plus sensibles que personne à la commune désolation, se trouvoient en très-grand nombre dans la troupe. Le matin étant venu, on le conduisit au proconsul, qui sans préambule, ni aucune de ces sollicitations dont il sentoit l'inutilité, l'interrogea, le trouva inébranlable, et le condamna à périr par le glaive. Quand il entendit la sentence : Grâces, dit-il, soient rendues à Dieu qui daigne me tirer de la prison de mon corps. Les fidèles qui l'accompagnoient s'écrièrent : Allons, et faisons-nous décapiter avec lui.

Les gardes le firent avancer dans la campagne, en un lieu ombragé de plusieurs arbres, qui en un moment furent couverts de mille personnes. Le saint se prosterna pour prier,

montra un visage gai en se relevant, mit bas son manteau, puis sa dalmatique, ainsi nommée du pays où ce vêtement avoit commencé d'être en usage, fit voir en un mot dans son air et toutes ses démarches quelque chose de si grand et de si extraordinaire, que le bourreau demeura interdit et tremblant. Le martyr l'encouragea, en lui faisant compter vingt-cinq pièces d'or, se banda lui-même les yeux, et ne se pouvant lier les mains, il le fit faire par ses gens; tandis que le reste des fidèles qui l'entouroient, étendoient du linge pour recueillir son sang. En cet état, il eut la tête tranchée, le 14 septembre 258, le jour même précisément qu'en 257 il avoit annoncé qu'il consommeroit son martyre dans un an. Il fut regretté par les païens mêmes, qui pouvoient bien s'emporter contre lui dans les excès de leur fanatisme, mais qui se souvinrent bientôt les larmes aux yeux, que toujours il les avoit confondus dans ses libéralités charitables, avec ses ouailles les plus chères. Les fidèles rendirent les derniers devoirs à son corps d'une manière vraiment religieuse, allumèrent autour de lui une multitude de cierges, lui adressèrent des vœux, le canonisèrent, pour ainsi dire, à l'envi, en exaltant ses vertus, et en souhaitant de mourir avec lui.

Nous avons grand nombre d'écrits de ce saint docteur, outre ses lettres. Ce qui les caractérise encore plus dignement que les traits d'esprit dont ils étincellent et que leur admirable éloquence, ce sont ces vives et saintes ardeurs de la charité primitive que partout ils respirent. Il ne s'y trouve pas une connoissance aussi profonde de nos mystères, que dans les Pères du siècle suivant : mais aux traités près qui regardent la réitération du baptême, on n'y lit rien que de conforme à la doctrine catholique.

Les vœux des fidèles les plus attachés à leur saint évêque, et qui n'aspiroient qu'à le suivre, ne tardèrent point à être remplis. Cette ardeur se communiqua par toute l'Afrique. Le nombre des confesseurs fut si grand à Utique, que les bourreaux ne suffisant pas aux exécutions particulières, on remplit une fosse immense de chaux vive; et le gouverneur adressant la parole aux chrétiens détenus : Choisissez, leur dit-il, ou d'offrir de l'encens, ou d'être jetés dans cette fosse; sans délibérer

ils s'y précipitèrent tous ensemble. On retira leurs os ; et comme ils ne faisoient qu'une masse avec la chaux, on les appela la Masse-blanche. Les auteurs qui en comptent le moins, disent qu'ils étoient plus de cent cinquante ; d'autres rapportent leur sacrifice à la persécution de Dèce ; d'autres encore prétendent que le nom de Masse-blanche ne leur vint que de leur multitude, et d'avoir souffert pour la pureté de la foi : mais personne ne varie sur leur courage ni sur le grand nombre.

Le proconsul Maxime, qui avoit condamné saint Cyprien, mourut peu de temps après lui. La persécution ne laissa pas de continuer, et il y eut quantité de martyrs, du sexe même et de l'âge le plus foible. On vouloit faire brûler vifs Lucius, Montan, Flavien, Primole et Victor. On se contenta de les laisser dans un cachot pendant six semaines, où peu s'en fallut qu'ils ne mourussent de faim et soif. Après quoi ils eurent la tête tranchée

Le carnage des saints fut encore plus grand en Numidie. Près de Lambès, on en fit une affreuse boucherie sur le bord du fleuve, entre des collines qui sembloient disposées pour ce sanglant spectacle. Ils étoient en si grand nombre, que pour prévenir la confusion et suffire à cette tâche affreuse, on en avoit formé une longue haie, que les bourreaux parcouroient rapidement en leur abattant la tête. La multitude des morts fut telle, ajoutent les historiens, qu'elle auroit arrêté le cours de la rivière, si l'on y eût précipité tous ces corps au même endroit. Les plus renommés sont les saints Jacques et Marien, celui-ci lecteur, et l'autre diacre. Ils souffrirent d'horribles tortures avant le coup de la mort. Marien fut suspendu par les pouces, avec des poids très-lourds aux pieds.

A Césarée de Mauritanie, Arcade, un des premiers de la ville, tant par sa religion que par sa naissance, étoit recherché depuis long-temps. Les émissaires ne le pouvant trouver, prirent dans la maison un de ses amis, et jurèrent qu'ils ne lui rendroient pas la liberté, qu'Arcade ne fût decouvert. Le confesseur le sut, et vint se livrer lui-même. On vit bientôt qu'il n'avoit pas disparu par crainte. Il confondit tellement le gouverneur, que celui-ci n'écoutant plus qu'une fureur aveugle

et une basse vengeance, lui fit éprouver le supplice tout à la fois le plus long et le plus cruel. On lui trancha le corps par petits morceaux et à diverses reprises, sans toucher aux endroits qui font le principe de la vie. D'abord on lui coupa les doigts l'un après l'autre, et même, article par article, puis les bras à la jointure du poignet, ensuite au coude, et enfin à l'épaule. On lui coupa de même, pièce à pièce, les pieds, les jambes, les cuisses, sans que la douleur lui arrachât un mot de plainte. Il disoit au contraire, en considérant avec un air de satisfaction tous ses membres épars autour de lui, que c'étoit ainsi qu'il falloit perdre son corps, pour le retrouver plus sûrement dans l'immortalité.

Le pape Sixte, second du nom, qui n'avoit gouverné l'Eglise que onze mois et quelques jours, eut la tête tranchée dans la même persécution, le 6 août de l'année 258, et le siége vaqua environ un an : preuve nouvelle du caractère épouvantable de la persécution de Valérien. Sixte avoit transféré, le 29 juin précédent, les corps des apôtres saint Pierre et saint Paul aux catacombes, c'est-à-dire en ces vastes souterrains, près de Rome et dans la ville, où les premiers chrétiens, comme on l'a vu, enterroient les martyrs, et se cachoient eux-mêmes contre les recherches des tyrans. C'est démentir les auteurs les plus accrédités, que de confondre ces lieux saints avec les cimetières creusés par les idolâtres, pour l'usage de leurs esclaves. La seule prévention contre le culte des reliques, ou le seul esprit d'irréligion, a pu mettre en avant ce propos sans fondement et sans preuve; et l'imposture est manifestement confondue par les marques empreintes sur les tombes antiques; telles que la croix et la palme, et par les fioles teintes de rouge ou du sang des martyrs qui y avoient été mis : témoignages permanents et sacrés qu'on retrouve encore journellement dans ces tombeaux.

Laurent, le premier des sept diacres, ou comme le qualifie saint Augustin, l'archidiacre de l'Eglise romaine, suivit, les larmes aux yeux, le pape saint Sixte, lorsqu'on le conduisit au martyre. Sixte lui prédit qu'il auroit le même bonheur dans trois jours. Aussitôt Laurent distribua aux pauvres tous les trésors de l'Eglise, et même les vases sacrés dont il craignoit

la profanation. Le préfet de Rome voulut avoir part à ces richesses; et dans l'espérance de tout obtenir d'un homme aussi désintéressé que Laurent, il le traita d'abord avec beaucoup de douceur. Le saint lévite promit de lui découvrir les trésors de l'Eglise. Au jour marqué pour cela, il rassembla la multitude immense d'indigents que nourrissoit l'Eglise romaine, et qui cette année-là montoit à plus de quinze cents, sans compter les vierges sacrées ni les veuves; et les montrant au préfet : Voilà, dit-il, les dépositaires de nos trésors, que j'ai chargés de les transporter au ciel, afin qu'ils fussent en sûreté. Incapable de la grande et belle leçon que prétendoit lui donner le saint, l'avare préfet devenu furieux le fit étendre sur un gril ardent. Laurent parut inaccessible à la douleur; et après quelque intervalle, il dit au tyran : Faites-moi retourner; je suis assez rôti de ce côté-là. Quand on l'eut retourné, le morceau, ajouta-t-il, est assez cuit; il est temps que vous en mangiez. Cette fermeté, soutenue jusqu'au dernier soupir, devint si célèbre par toute l'Eglise, et Dieu fit si bien connoître le principe d'où elle partoit, qu'on y célèbre encore la fête de cet illustre diacre, avec plus de solennité que celle de plusieurs apôtres.

Sous le même règne, l'Espagne recueillit les prémices de ses martyrs, dans saint Fructueux, évêque de Tarragone, qui fut brûlé vif, avec les deux diacres Augure et Euloge. Les fidèles qui les assistèrent en allant au supplice, leur offrirent quelque liqueur capable de les soutenir. Mais comme c'étoit un vendredi; il n'est pas encore trois heures, dit l'évêque, pour rompre le jeûne; et j'espère auparavant me trouver en la compagnie des prophètes et des saints martyrs.

Les Gaules eurent aussi un grand nombre d'illustres victimes de leur foi; et c'est à cette époque qu'on rapporte communément le martyre de saint Saturnin de Toulouse, de saint Denys de Paris, et de plusieurs autres ministres de l'Evangile, qui furent immolés avec un très-grand nombre de fidèles. Aurélien, le plus grand homme de guerre de son temps, et qui fut depuis empereur, étoit alors gouverneur des Gaules; et l'on peut juger du traitement qu'il dut faire aux chrétiens par sa haine contre leur religion, jointe à sa dureté martiale, ou plutôt soldatesque, qui dégénéra souvent en cruauté. Etant

à Troyes, on lui dénonça un homme de qualité, nommé Patrocle, qui ferma généreusement l'oreille à toutes les sollicitations. Aurélien lui fit serrer les mains de chaînes rougies au feu, et l'envoya ainsi en prison. Trois jours après il le fit de nouveau comparoître; le martyre n'en fut que plus courageux, et il eut la tête tranchée.

L'Orient ne marqua pas moins de constance dans la foi. A Césarée en Cappadoce, le jeune Cyrille donna le plus édifiant spectacle, glorifiant publiquement le nom de Jésus-Christ, méprisant, et les dérisions des enfants de son âge, et les duretés de ses proches. Il fut chassé de la maison paternelle, et destitué de tout secours, sans rien perdre de sa foi ni de sa ferveur. Le juge entreprit alors de l'épouvanter, et ne le rendit que plus intrépide. Il tenta la voie des caresses, se portant pour médiateur entre l'enfant et son père, et se fit fort de le retablir dans la maison et les biens paternels. Je ressens une vraie joie, répondit ce bienheureux enfant, de souffrir les rebuts et les mépris; je suis bien aise d'être banni de ma maison : une autre infiniment plus désirable m'est réservée; et la mort, que vous regardez comme le dernier malheur, est la porte qui me conduit à cette félicité suprême. On le lia publiquement comme pour le traîner au supplice; mais le juge avoit sous main donné ordre qu'on se contentât de lui faire peur. Le jeune héros ne jeta pas une larme, ne changea point de couleur, s'empressa de tout son pouvoir vers le feu où l'on feignoit de le vouloir jeter. Et quand on l'en eut éloigné et qu'il reparut devant le juge : Tyran, lui dit-il d'un air inspiré, tu m'as fait injure, en me rappelant du trépas. Le fer et le feu sont les seuls dons que je te demande. J'aspire à des richesses bien supérieures à ta foible puissance. Ne m'en prive pas plus long-temps par tes jeux et tes fourberies. Les assistants fondoient en larmes en l'entendant ainsi parler. Mais il leur dit : Vous devriez plutôt vous réjouir et prendre part à mon triomphe. Vous ignorez quel royaume m'est ouvert, et le bonheur ineffable qui m'y attend. Il souffrit la mort dans ces admirables dispositions.

A Césarée de Palestine, trois hommes de distinction, Prisque, Malc et Alexandre furent condamnés aux bêtes. A An-

tioche, il y avoit deux chrétiens, le prêtre Saprice et son ami Nicéphore, qui, après s'être aimés comme deux frères, se haïssoient aussi avec toute la fureur de deux frères divisés, et scandalisoient horriblement les fidèles, peu accoutumés à ces excès. Nicéphore, quoique laïque, rentra le premier en lui-même, et il employa par plusieurs reprises des amis communs pour se réconcilier, mais toujours inutilement. Il alla faire ses soumissions lui-même, se jeta aux genoux du prêtre en demandant grâce : il ne put rien obtenir. Cependant Saprice fut arrêté pour cause de religion, et confessa généreusement, non-seulement qu'il étoit chrétien, mais encore prêtre. Le gouverneur le fit jeter dans une espèce de pressoir, où il éprouva de longs et d'affreux tourments; et comme il persévéroit, il fut condamné à perdre la tête. Nicéphore accourut tout en larmes; et se jetant de nouveau à ses pieds : martyr de Jésus-Christ, lui dit-il, pardonnez-moi, comme il a pardonné à ceux qui l'ont offensé. Saprice détourna les yeux, et ne répondit rien. Nicéphore fit de nouvelles instances, et supplia avec tant d'empressement, que les païens se moquèrent de lui comme d'un insensé, ne concevant pas qu'on pût solliciter avec cette inquiétude les bonnes grâces d'un homme si près de périr. Enfin le moment de l'exécution étant arrivé, le bourreau dit à Saprice de se mettre à genoux pour recevoir le coup de la mort. A l'instant, ce malheureux renia Jésus-Christ, et promit de sacrifier. Non, mon frère, lui dit Nicéphore, non, il ne faut pas abandonner la couronne déjà teinte de votre sang, et qui vous est due pour tant de tortures. Ne renoncez pas ainsi le Sauveur qui la tient sur votre tête. Mais Saprice n'écouta rien. Nicéphore inconsolable, s'écrie : Je suis chrétien moi-même; je confesse ce que le prêtre Saprice abjure. Qu'il me soit donné de réparer le scandale de son impiété, et de mourir à sa place. On n'osa rien faire sans l'ordre du gouverneur, à qui l'on courut dire ce qui se passoit. La réponse vint sur-le-champ d'élargir le renégat et de faire périr Nicéphore par le glaive. Ainsi la couronne fut-elle enlevée à l'indigne et malheureux prêtre, pour être donnée à l'humble charité du laïque.

Mais l'honneur de l'état ecclésiastique se trouvant ainsi flétri, un autre prêtre, nommé Félix, lui rendit tout son lustre, et

releva spécialement la charité chrétienne qui venoit d'essuyer un opprobre si déshonorant. La meilleure partie de la vie de ce nouveau confesseur ne fut qu'un tissu de souffrances pour le nom de Jésus-Christ. Elles furent si longues et si multipliées, qu'il est impossible d'en marquer les différentes époques, et qu'on ne peut qu'en rapporter le terme à la persécution de Valérien. Félix étoit prêtre de la ville de Nole en Campanie, lieu de sa naissance. Le vieillard Maxime, son évêque, l'aimoit comme son fils, et le destinoit à devenir son successeur. La persécution de Dèce ou de Gallus fit fuir Maxime en des lieux inconnus et déserts. On prit Félix, comme le principal ministre des chrétiens après l'évêque, et on le mit en prison. On le chargea de chaînes, on lui mit les ceps aux pieds, et on l'étendit sur des têts de pots cassés.

Cependant le vieil évêque manquant de tout, sur une montagne sauvage où il s'étoit réfugié, alloit périr de faim ou de froid. Un ange apparut à Félix pendant la nuit, et lui ordonna de courir au secours de son pasteur. Félix, à qui sa prison sembloit rendre l'obéissance impossible, prit ce commandement pour l'ouvrage de son imagination vivement affectée pendant le sommeil de ce qui l'occupoit tout le jour. Mais l'ange insistant et lui disant de se lever, les fers tombèrent des mains du prisonnier, ses pieds se dégagèrent, les portes s'ouvrirent devant lui, et à travers ses gardes endormis, il alla comme au hasard, mais invisiblement guidé, par des chemins qu'il ne connoissoit pas. Il arriva sur la montagne où l'évêque privé depuis quelques jours, de toute nourriture, étoit près de rendre le dernier soupir, et déjà dans une défaillance toute semblable à la mort. Félix n'avoit rien pour remédier à cette mortelle foiblesse. Il se met en prière, il aperçoit une grappe de raisin pendue à des ronces, il la presse entre ses mains, et la fait distiller dans la bouche du vieillard qui reprit un peu de sentiment. Aussitôt il le chargea sur ses épaules, et le reporta à son église, comme l'évêque le demandoit. Le saint pasteur étoit logé pauvrement, et n'avoit pour son service qu'une vieille domestique. Félix frappe à la porte, la vieille s'éveille avec surprise, elle ouvre en tremblant, et reconnoît son maître, que Félix, comblé de mille bénédictions par le saint vieillard,

quitte peu après pour s'aller cacher lui-même dans sa propre maison.

Après quelque temps de tranquillité, on rechercha Félix, apparemment sous l'empire de Valérien. Un jour qu'une troupe de gardes le poursuivoit, ils passèrent à côté de lui sans s'en apercevoir, quoiqu'ils le connussent parfaitement. Quelqu'un cependant remarqua la méprise, et les en avertit. Ils retournèrent sur leurs pas. Félix se cacha promptement dans une masure qui se trouvoit sur le chemin. Il alloit être pris; car les émissaires étoient prévenus qu'il venoit d'y entrer : mais une ouverture par laquelle il avoit passé pour se cacher dans ces bâtiments ruineux, se trouva tout à coup bouchée de toiles d'araignée fort épaisses. Les gardes ne purent se figurer qu'un homme se fût coulé par-là sans rompre ces toiles, ou qu'elles eussent été tissues en si peu de temps, et ils allèrent chercher plus loin. Quand ils furent éloignés, le confesseur se retira dans une vieille citerne, où pendant six mois il fut nourri par une femme chrétienne.

La paix étant rendue à l'Eglise, il reparut dans la ville de Nole, qui le reçut comme un homme revenu de l'autre monde. Après la mort de Maxime, tous les citoyens lui vouloient donner Félix pour successeur; et il fit déférer cet honneur à Quintus, parce que ce prêtre avoit été ordonné avant lui. Il n'y avoit que sept jours de différence : mais c'en étoit assez pour fournir un prétexte à la modestie d'un saint. Avant la persécution, Félix possédoit des biens considérables, où il pouvoit rentrer depuis qu'elle étoit finie. Il ne les estima point assez pour entreprendre un procès, quoique juste et facile. C'est pourquoi louant une pièce de terre, et la cultivant laborieusement de ses propres mains, outre sa subsistance, il fournit encore de son travail à celle de plusieurs pauvres. C'est ainsi qu'il termina le reste de sa carrière, attentif dans la paix à ne pas ternir l'éclat de la couronne qu'il avoit méritée par la persécution.

Ce fut l'empereur Gallien qui rétablit le calme dans l'Eglise, en révoquant, lorsqu'il se vit seul maître de l'empire en 260, tous les édits portés contre les fidèles. Son père Valérien, qui s'engagea imprudemment dans une conférence après une

bataille malheureuse, étoit tombé entre les mains de Sapor, roi des Perses; et l'on observe que Macrien, qui l'avoit porté à tyranniser les chrétiens, fut aussi cause, soit par malice, soit par imprudence, qu'il vint au pouvoir de l'ennemi. Le Perse insolent, quoi que pussent lui représenter les rois ses voisins, fit enchaîner l'empereur, en lui laissant les ornements impériaux pour l'humilier davantage. Quand il vouloit monter à cheval, il le forçoit de se prosterner devant lui, et mettoit le pied sur le cou au lieu d'user de l'étrier. Enfin il commanda qu'on l'écorchât vif et qu'on salât son corps. La peau teinte en rouge fut conservée, pour servir de monument éternel à l'opprobre des Romains. Les sujets idolâtres de Valérien s'étonnoient de son malheur; car ils le comptoient au nombre de leurs meilleurs maîtres : mais les chrétiens connurent aisément le bras de Dieu, d'autant plus justement appesanti sur la tête de ce prince, qu'il étoit devenu leur persécuteur contre ses lumières et ses propres inclinations. Macrien son séducteur eut part à son châtiment. Il s'étoit fait proclamer empereur avec ses deux fils. Il fut défait et massacré par l'armée d'Illyrie : revers des plus frappants dans un mortel le plus heureux peut-être qui ait jamais existé, et en qui l'on a observé que la plus grande opulence, le plus grand succès dans les entreprises, le plus vaillant courage, la plus fine politique, l'expérience la plus consommée dans les affaires, en un mot, tous les avantages humains s'étoient trouvés réunis avec la plupart des talents. La race de ce scélérat si long-temps fortuné, et parvenu à l'empire du rang obscur de mage égyptien, périt peu après lui.

L'empire fut alors plongé dans les plus funestes troubles. On vit jusqu'à trente tyrans se dire presque tous à la fois empereurs des Romains. Enfin Gallien prévalut. Aussitôt après, il expédia un rescrit qu'il adressa aux évêques d'Egypte, pour réparer en quelque sorte les maux de la persécution, et particulièrement pour remettre les chrétiens en possession de tous les lieux sacrés qui avoient appartenu à l'Eglise. Voici en quels termes il étoit conçu : L'empereur César-Publius-Licinius Gallien, pieux, heureux, auguste : à Denys, à Pinnas, à Démétrius et aux autres évêques. Ma volonté est qu'on se retire des lieux consacrés à la religion, et que sans craindre d'être troublés par

personne, vous y rentriez en vertu de la grâce que j'ai accordée depuis long-temps. Qu'Aurélius-Cyrénius, intendant général, observe ponctuellement ce rescrit. J'ai de même ordonné, ajoute l'empereur, que l'effet de ma faveur s'étendît par tout le monde.

Nous trouvons pourtant sous ce règne un martyr distingué par sa naissance et par sa fortune, à Césarée en Palestine. On l'appeloit Marin. Il devoit, selon le cours ordinaire, monter à un grade fort élevé qui venoit de vaquer parmi les troupes. L'officier qui le suivoit immédiatement, et qui ambitionnoit la même place, allégua que son concurrent étoit chrétien, et par-là exclus de tout rang d'honneur et de confiance. Le gouverneur interrogea Marin, qui confessa sans déguisement. On ne lui donna que trois heures pour prendre son parti. Dans cet intervalle, l'évêque Théotechne le visita, et mettant devant lui, d'un côté, le livre des Evangiles, de l'autre, une épée; choisissez, lui dit-il ce que vous aimez le mieux de deux choses si différentes. Marin porta sans délibérer la main droite sur l'Evangile. Partez, reprit l'évêque, Dieu vous soutiendra; et on ne vous enlèvera point ce que vous avez choisi. Le confesseur retourna plein d'assurance au tribunal, et fut exécuté sur-le-champ, en présence du patrice Asture.

Ce patrice étoit encore plus distingué par sa foi et sa piété, que par la faveur des princes et les autres avantages terrestres. Le martyr n'eut pas plutôt expiré, que l'illustre Asture, quoique vêtu magnifiquement, prit le corps sur ses épaules, et alla l'enterrer. C'est le même patrice qui fit cesser par un miracle la superstition usitée depuis long-temps aux sources du Jourdain, où les infidèles précipitoient des victimes qui ne reparoissoient plus, à ce qu'ils prétendoient, parce que la divinité du fleuve s'emparoit incontinent de ces oblations. Asture s'étant rencontré dans cette cérémonie, pria à haute voix le Dieu tout-puissant, au nom de Jésus-Christ, de confondre l'imposture des démons. La victime revint à l'instant sur la surface de l'eau, et le faux miracle tomba pour toujours. On cite mille autres traits de la sainteté merveilleuse de cet illustre chrétien.

Les fidèles d'Alexandrie donnèrent dans le même temps le spectacle de la charité la plus intrépide et la plus généreuse.

Emilien, préfet d'Egypte, ayant été forcé dans une sédition de prendre le titre d'empereur, le trouble fut si grand dans la ville, qu'il n'y avoit point de commerce d'un quartier à l'autre, et que le rapport eût été moins difficile de l'Orient au fond de l'Occident. On couroit plus de péril dans les rues qu'au milieu des déserts et des monstres de la Libye. Plusieurs fois dans le port, les flots furent tout rouges de sang. Emilien avant de succomber, s'étant rendu maître des greniers publics, ajouta la disette au meurtre, et à la famine succéda la peste : ce fut bientôt un deuil universel. Il n'y avoit pas une maison qui ne fût pleine de morts. Les idolâtres abandonnoient ceux qu'ils avoient le plus chéris, désertoient la ville, ou jetoient les cadavres dans les rues, ceux mêmes qui respiroient encore. Il n'y avoit que les chrétiens qui parussent accessibles aux sentiments de l'humanité ; et ils se regardoient comme chargés de tous les devoirs que l'effroi faisoit trahir aux païens. Fidèles, et infidèles, ils assistoient indistinctement tous les malheureux, les consoloient avec tendresse, leur rendoient les plus pénibles et les plus dégoûtants services, recueilloient les malades abandonnés, et inhumoient les morts. Bientôt plusieurs d'entr'eux même se trouvèrent atteints de la contagion ; et leur mort, si précieuse dans les principes de la foi, ne fut qu'un motif plus engageant de magnanimité pour une infinité d'autres. L'Église honore, comme d'illustres martyrs, ceux qui moururent dans ces exercices de charité.

L'épidémie ne se concentra point dans l'Egypte. Elle gagna le cœur de l'empire et les plus belles provinces de la Grèce. La peste fut si terrible à Rome et dans l'Achaïe, qu'elle emportoit jusqu'à cinq mille personnes par jour. Les ouragans, les inondations, les tremblements de terre ne furent pas moins effroyables en Italie, en Afrique, et surtout en Asie. Une multitude de femmes expirèrent d'épouvante, dans un tremblement qui dura plusieurs jours avec des ténèbres continuelles et d'affreux mugissements sortis des entrailles de la terre, qui s'entr'ouvrit en plusieurs endroits. Au fond de ces gouffres, on vit les vagues de la mer forcer leurs barrières souterraines, puis s'élancer en écumant, et submerger des villes entières.

Outre ces fléaux et les suites d'une guerre civile, où chaque

province eut, pour ainsi dire, son tyran, l'empire se vit de tous côtés exposé aux incursions des Barbares. Un déluge d'hommes qui n'en avoient que la figure, fondit de Germanie en Italie, et pénétra jusqu'à Ravenne. Le même torrent inonda les Gaules. Les citoyens abandonnèrent la plupart des villes; et celles qui voulurent résister, éprouvèrent ce que la barbarie a de plus cruel. D'autres Germains se jetèrent en Espagne. En Sicile, il y eut une guerre de voleurs, pires que les Barbares. Les Quades et les Sarmates ravagèrent la Pannonie : les Goths, avec les Scythes, désolèrent la Grèce et l'Asie, particulièrement la Bithynie, dont toutes les villes sans exception furent ruinées de fond en comble. Les Parthes vinrent jusqu'en Syrie. L'empire tomboit de toute part, et l'Eglise s'élevoit sur les ruines de l'idolâtrie. Les nations étrangères emmenoient captifs des chrétiens fervents et de saints évêques, dont ils admiroient d'abord les rares vertus et les sages maximes. Bientôt les esclaves devenant les maîtres, on se rangeoit sous la loi divine, qu'ils publioient encore mieux par leurs œuvres que par leurs paroles, et l'on accouroit en foule pour recevoir le baptême.

Cependant l'empereur Gallien, qui ne manquoit pas naturellement de génie, sembloit abruti par la mollesse et le goût du plaisir. Si on venoit lui dire qu'il couroit risque de perdre l'Egypte ou les Gaules; eh bien! répondoit-il, ne saurions-nous vivre sans les draps de la Belgique ou le lin de Péluse? Il ne s'occupoit que de puériles et folles voluptés, pleinement satisfait, pourvu que son appartement fût tout émaillé de roses au cœur de l'hiver, et qu'il mangeât des fraises et des melons tous les mois de l'année. Il ne buvoit qu'en des coupes d'or et de pierres précieuses, et jamais deux coups de suite d'un même vin. Il n'étoit pas moins recherché dans les bains, qu'il prenoit cinq ou six fois le jour. La pudeur nous oblige à tirer le voile sur les autres circonstances de ce genre de mollesse, et sur les compagnies qu'il s'y procuroit. Enfin le mépris de sa personne parvint à son comble. L'an 268, le préfet du prétoire, de concert avec le général Claude, se défit du mol empereur, et Claude fut mis en sa place. Ensuite on précipita du Capitole le fils et le frère de Gallien, les seuls restes de la race de Valérien, qui fut ainsi toute exterminée.

Claude, second du nom, digne de l'empire s'il ne l'eût acquis par un crime, ne le posséda guère plus de deux ans. C'étoit l'homme le plus capable d'en rétablir les affaires. Il se fit généralement aimer et estimer, même des chrétiens, pendant la première année de son règne. Dans la seconde, il répandit leur sang, moins par haine contr'eux, que pour ne ressembler en rien à son prédécesseur. Il mourut de la peste en Pannonie, après y avoir terminé avec succès la guerre des Goths. Quintille, son frère, fut élevé à sa place par les soldats qui pour sa sévérité le réduisirent à se couper les veines quinze jours après. Sur la fin de la même année 270, l'empire passa à Aurélien, Pannonien de naissance, et de famille obscure, mais qui par un mérite éminent s'étoit élevé de grade en grade jusqu'aux premières places du gouvernement militaire.

Le pape Denys avoit succédé au martyr saint Sixte, après l'année que vaqua le siége apostolique. Sa charité, comme sa vigilance, s'étendit à tout le monde chrétien. Il envoya des aumônes aux fidèles d'Asie qui avoient été pillés par les Barbares, et fit parvenir ses largesses à ceux mêmes qui avoient été emmenés captifs. On a dit qu'il avoit partagé les églises et les oratoires de Rome entre les prêtres de cette ville; qu'il en avoit institué les paroisses, et même les diocèses de sa dépendance immédiate. Mais il ne fit que rendre des pasteurs aux églises qui les avoient perdus par le malheur des temps, et régler les limites de leur ressort d'une manière plus exacte ou plus fixe qu'auparavant. Après dix années d'un pontificat illustré par la condamnation de Sabellius et des principes de Paul de Samosate, il mourut le 26 décembre 256, et fut remplacé deux jours après par Félix.

Cette seconde hérésie étoit d'autant plus dangereuse qu'elle renfermoit tout le venin de la première; et par un raffinement singulier de malignité, elle posoit les fondements de l'arianisme qui lui sembloit opposé. D'un côté, Paul soutenoit avec Sabellius, qu'il n'y avoit aucune autre distinction que celle des noms, entre les trois personnes divines[1]; mais que

[1] An de syn. vers. fin.

c'étoit au fond la même unité entr'elles que dans la divine essence. D'un autre côté, et quoi qu'en disent différents auteurs qui n'ont pas saisi toutes ces subtilités, il nioit la consubstantialité du Fils avec le Père, prenant ce terme avec un sens grossier et corporel, et accusant les saints docteurs de partager la divinité, comme un corps, en plusieurs morceaux. Ainsi cet hérésiarque prétendoit-il que Jésus-Christ étoit un pur homme de sa nature; qu'il n'existoit nullement avant Marie, dont il tenoit le commencement de tout son être; mais que par ses mérites, il s'étoit rendu digne de parvenir à la qualité de Fils de Dieu. Enfin il vouloit lever le voile de nos principaux mystères, et leur substituer plusieurs points du judaïsme, afin de ménager plus sûrement le grand crédit qu'il avoit auprès de la reine Zénobie, juive de religion, et toute-puissante en Orient, depuis qu'Odenat, son époux, ce petit prince de quelques Sarrasins, étoit devenu le fléau des Perses, le soutien de l'empire chancelant, et enfin empereur.

Après la mort de son mari en 267, Zénobie montra qu'on ne croyoit pas sans raison qu'elle avoit eu grande part aux brillants exploits de ce prince, à quoi elle ajouta la conquête de l'Egypte et de la Bithynie. Mais cette femme extraordinaire, en qui la nature parut se plaire à réunir toutes les belles et toutes les grandes qualités à la fois, voulut se faire instruire des vérités du christianisme, et tomba en de mauvaises mains. Paul de Samosate, qui avoit succédé à Démétrien, évêque d'Antioche, et à qui elle s'adressa, tenoit peu aux principes de la foi; et ce prélat courtisan, prévenu qu'une souveraine si absolue, et qui se piquoit surtout de pénétration, souffriroit difficilement qu'on mît sa docilité à l'épreuve, ne lui enseigna rien de Jésus-Christ qu'elle ne pût croire aisément.

Les leçons du prélat firent du bruit. Sa vie d'ailleurs étoit peu conforme à l'esprit de sainteté que respiroit encore tout l'état épiscopal. Loin d'affecter la réforme comme la plupart des hérésiarques, et prenant une route plus commode, il vivoit dans les délices et avec un faste sans exemple avant lui dans son état. On ne le voyoit en public que suivi d'un magnifique et nombreux cortége, et il étaloit une profane et bizarre vanité jusqu'aux pieds des autels, où il faisoit célébrer des

chants à sa louange, au lieu des hymnes sacrées. Sa conduite, quant aux mœurs, étoit encore plus scandaleuse : il tenoit chez lui de jeunes femmes, dont il se faisoit accompagner partout, sans excepter les lieux saints, et il vouloit que ses ecclésiastiques vécussent avec une licence qui autorisât la sienne.

Les évêques vraiment zélés pour le bien de l'Eglise, et qui étoient en grand nombre dans ces beaux siècles, furent effrayés par la perspective du mal que pouvoit causer un pareil exemple. La faveur de Zénobie, assurée au coupable, ne les arrêta point. Ils s'assemblèrent à Antioche même, où la réparation étoit le plus nécessaire, et ils eurent le courage de citer l'évêque. L'inflexible et pieux Firmilien de Césarée présidoit à ce concile. La plupart des autres Pères étoient d'intrépides confesseurs, des docteurs célèbres et saints, des hommes à miracles.

A la vue de pareils juges, l'évêque d'Antioche trembla, tout puissant qu'il étoit; il comparut, se soumit en apparence, et promit tout ce qu'on voulut. On le crut d'autant plus volontiers, qu'on avoit raison de craindre une persécution, dont une roideur imprudente eût été la cause. Mais on ne fut pas long-temps sans s'apercevoir que Paul n'avoit changé ni de mœurs ni de doctrine. Les prélats s'assemblèrent de nouveau, toujours au lieu même où se donnoit le scandale. Ils comptoient sur Firmilien, mais on apprit qu'il étoit mort en route. Paul n'en fut pas moins confondu. Un particulier d'Antioche, nommé Malchion, homme très-habile dans l'art de raisonner, et très-versé dans les choses de religion, quoiqu'il ne fût pas encore prêtre, développa les artifices de l'imposteur, et le réduisit à l'aveu de ses vrais sentiments. L'hérétique fut alors excommunié et déposé. Comme il étoit fécond en subtilités et en équivoques, et qu'il employoit le mot de consubstantiel dans le sens grossier et matériel que nous avons dit, les Pères d'Antioche rejetèrent cette expression, qu'on verra dans la suite employée si utilement par les Pères de Nicée, mais dans un sens bien différent; tout dépendant, pour l'usage des mots, des temps et des circonstances.

Paul condamné mit bas le masque de l'hypocrisie. Loin de se soumettre à ses respectables juges, il s'obstina à demeurer sur son siége, et il continua d'occuper le palais épiscopal. Tant

que Zénobie gouverna l'empire d'Orient, il trouva aisément le moyen de se soutenir. Mais la politique d'Aurélien ayant fait entendre aux Romains que la majesté de l'empire se trouvoit dégradée entre les mains d'une femme, et d'une étrangère, cet empereur prit ses mesures et son temps, défit la princesse, et l'emmena prisonnière. Comme Aurélien, depuis qu'il régnoit, ne s'étoit pas encore montré contraire aux chrétiens, ils s'adressèrent à lui contre l'évêque déposé d'Antioche, et toujours réfractaire. Le prince ordonna que la maison épiscopale seroit adjugée à celui que l'évêque de Rome et ceux d'Italie reconnoîtroient. Tant il étoit notoire qu'il n'y avoit point de meilleure preuve du vrai christianisme que l'union avec l'Eglise romaine ! Paul de Samosate fut honteusement chassé, et Domne promu à sa place.

Aurélien ne persista pas à rendre justice aux chrétiens. Il se proposoit de gagner l'affection du sénat et du peuple, en tourmentant les ennemis de leurs dieux. Naturellement superstitieux lui-même, et fort prévenu en faveur des divinations, il se plaignoit qu'une partie des grands, à l'exemple des chrétiens, n'eût pas grande foi aux livres des sibylles. C'étoient les écrits de quelques filles singulières et qui passoient pour des oracles, sans rien avoir de merveilleux que leur style prodigieusement emphatique ; d'une obscurité inintelligible, et le digne ouvrage de l'imagination exaltée de leurs auteurs. On n'y apprenoit rien autre chose que de minutieuses observances, comme de célébrer dans les fêtes certains jeux et de certaine façon, ou de placer quelque clou dans les murs du Capitole. Pour les huit livres que nous avons encore sous le nom des sibylles, et qui ne contiennent guère que des prédictions ou des instructions relatives au christianisme ; malgré les citations qu'en firent quelques anciens Pères, tandis que d'autres les tenoient pour suspects, il est enfin évident aux yeux de la saine critique, qu'ils ont été supposés dans le second siècle, à l'exception néanmoins de quelques parties citées dans les temps les plus anciens.

L'empereur alloit signer un arrêt terrible contre les chrétiens, quand il fut épouvanté par la foudre qui tomba à ses pieds. Sa volonté ne changea point, et la proscription ne fut

que différée. Dieu l'ayant bientôt abandonné à la corruption de son cœur, il publia contre nous, dit Lactance, des édits de sang et de carnage, qui donnèrent lieu à la neuvième persécution. Mais c'étoit heureusement sur la fin de son règne; en sorte que les édits n'avoient pas encore été portés dans les provinces éloignées, lorsque la Providence permit qu'il fût massacré par les intrigues de son secrétaire. Ainsi le Seigneur fit-il voir qu'il ne laisse aux puissances du siècle la liberté de persécuter ses serviteurs, que selon les desseins de sa justice et de sa miséricorde sur eux; c'est-à-dire, dans les conjonctures propres à les rappeler au devoir, et à leur donner l'occasion d'un plus grand mérite. Toutefois si ces édits n'eurent pas peu d'effet, comme les inclinations connues des souverains ne sont guères moins efficaces que leurs ordres, la haine du nom chrétien, dans un prince très-violent d'ailleurs et naturellement cruel, ne laissa pas de faire un grand nombre de martyrs.

Outre ceux de Gaule dont nous avons déjà parlé, on rapporte à Aurélien, soit avant soit après qu'il fut monté sur le trône, le célèbre martyre de saint Prisque vulgairement saint Prix, immolé avec une troupe de fidèles, dans les forêts du pays d'Auxerre, où ils avoient espéré de trouver un asile; celui de l'illustre vierge sainte Colombe, particulièrement honorée à Sens, où quelques auteurs disent qu'elle a souffert; celui des saints Eutrope, Zozime et Bonose, avec cinquante soldats convertis par Bonose, et mis à mort près de Rome. Le pape saint Félix qui les avoit exhortés, partagea leurs tourments et leur triomphe. Quinze jours après on élut Eutychien, c'est-à-dire, le cinq ou le six de janvier de l'an 275.

Le martyre de Conon et de son fils fut très-fameux en Lycaonie. La vie austère de Conon étoit si connue, que le ministre de la persécution en faisoit d'impies et froides risées. Oui, reprit le chrétien fervent, la croix fait toutes mes délices. Ne pensez pas m'effrayer par l'étalage des tourments; j'en connois toute la valeur pour le ciel; les plus rudes et les plus longs font l'objet de mes désirs. L'artificieux tyran lui demanda pour l'amollir, s'il avoit des enfants. J'en ai un, répondit-il, et je serois charmé qu'il eût part à mon bonheur. On l'amena aussitôt. On mit le père et le fils sur un lit embrasé; on les fit

passer dans une chaudière d'huile bouillante; on leur coupa les mains avec une scie de bois, et ils rendirent l'esprit en louant Dieu. Le berger Mammas souffrit à Césarée avec le courage d'un héros. Son culte devint si célèbre, que les plus éloquents docteurs de l'église grecque, saint Grégoire de Nazianze et saint Basile, ont fait comme à l'envi son éloge

La foi opéroit diversement sur les fidèles, selon les divers mouvements de la grâce. Tandis que les autres désiroient une mort violente, Antoine, Egyptien de nation, s'éloigna d'un monde tumultueux et pervers, pour apprendre un nouvel art de se crucifier soi-même, et le transmettre à une suite nombreuse de martyrs volontaires. Il étoit né dans la Haute-Egypte, de parents distingués par la noblesse et l'opulence, et plus encore par leurs sentiments sincères et solides de religion. Ils lui donnèrent une éducation si chrétienne, que dès l'enfance il marqua une éminente piété. On fut si attentif à le détourner des mauvaises compagnies, qu'on ne lui laissa pas même fréquenter les écoles avec les jeunes gens de son âge. Ainsi la science du salut fut uniquement celle de cette âme prévenue des bénédictions célestes. C'est pourquoi, avec une pénétration rare et un jugement exquis, il ne sut ni lire, ni écrire, ni aucune autre langue que l'égyptienne, qui, sous la domination romaine, restoit en usage parmi les naturels du pays. Mais il se rendoit si assidu aux assemblées de religion, et il prêtoit une telle attention aux enseignements évangéliques, qu'il égala dans cette science les plus habiles docteurs. A cette pénétration il joignoit une mémoire prodigieuse, à qui rien n'échappoit de ce qu'il avoit une fois appris.

Un jour qu'à son ordinaire il alloit au lieu saint en s'occupant de ce qu'il avoit précédemment ouï lire des apôtres, dégagés de tout pour suivre Jésus-Christ; le hasard, ou plutôt la Providence voulut qu'en entrant il entendît encore le trait de l'Evangile, où le Sauveur dit à un riche de vendre tout ce qu'il possédoit, s'il vouloit être parfait, et d'en donner le prix aux pauvres. Antoine se persuada que le Seigneur, dans la suite de ces instructions, avoit des desseins particuliers sur lui. Il se défit de tout ce qu'il avoit, et pratiqua' au pied de la lettre le conseil évangélique. Ses père et mère étoient morts il y

avoit environ six mois et l'avoient laissé maître d'un bien considérable, à l'âge de dix-huit ans, avec une sœur encore très-jeune, dont il prit les soins que la nature et la prudence chrétienne demandoient. Il la confia à des vierges pieuses, qui la formèrent sur leur modèle. Pour lui, il se retira hors de la ville, près d'un vieillard exercé dès la jeunesse à la vie érémitique, avec une piété peu commune dans ces temps mêmes de ferveur.

Jusque-là les âmes privilégiées que le Seigneur appeloit à une pratique plus parfaite de l'Evangile, avoient habité seules en quelques lieux écartés, assez près des villes et des bourgades, sans s'être encore résolues à pénétrer dans le grand désert. L'Esprit saint, qui se rendoit visiblement le directeur d'Antoine, ne le borna point à imiter son vieillard. Poussé d'une pieuse émulation, le disciple d'un si grand maître n'entendoit pas parler d'un saint, qu'il ne voulût aussitôt recevoir de lui quelque exemple ou quelque leçon qu'il pût réduire en pratique. Il observoit avec une curiosité religieuse les vertus où chacun d'eux excelloit, la mortification de celui-ci, l'assiduité à la prière de celui-là, dans un autre l'humeur douce et affable, la patience, l'inclination à obliger. Il reportoit au lieu de sa retraite toutes ces saintes images, empreintes dans sa mémoire comme dans un livre ineffaçable; et là, méditant à loisir, priant avec effusion de larmes, il enrichissoit son âme de tous les trésors de la grâce et de la vertu. Surtout il s'étudioit à être le plus humble et le plus prévenant de tous les solitaires, en sorte que les anciens ne l'appeloient pas autrement que du tendre nom de fils, leur frère bien-aimé, et il étoit également chéri de Dieu et des hommes.

L'ennemi du salut ne put voir sans un violent dépit ce que présageoient de si heureux commencements. Il l'attaqua par toutes sortes de tentations, lui remit sous les yeux les biens qu'il quittoit, la distinction de sa naissance, avec les prétentions qu'elle lui donnoit dans le monde, les soins mêmes qu'il devoit à la jeunesse de sa sœur. Il lui remplit l'esprit de l'image de tous les objets des passions, et fit toutes sortes d'efforts pour allumer dans son sein les ardeurs de la volupté. Le jeune solitaire surmonta tout par la prière et la pénitence. Son lit n'étoit

une natte, encore le trouvoit-il trop doux, et il ne se couchoit le plus souvent que sur la terre nue; il passoit même des nuits entières sans vouloir dormir. Il ne mangeoit qu'une fois le jour, après le coucher du soleil, et seulement un peu de pain avec du sel; il ne buvoit que de l'eau. Pour le vin et la viande, c'étoit déjà la coutume de tout ce qu'il y avoit de solitaires, de s'en abstenir.

Avançant toujours de vertu en vertu, il trouva bientôt cette vie trop commode, et désira une plus grande retraite, qu'il alla chercher dans un sépulcre éloigné de toute habitation. Ces monuments, chez les Egyptiens, étoient d'assez grands corps d'édifice, où, en différents souterrains, ils enterroient et conservoient les morts de leur famille. Pénétré de la seule crainte du Seigneur, qui l'élevoit au-dessus des craintes puériles de morts et de fantômes, Antoine choisit un de ces tombeaux le plus écarté, et s'y renferma, après avoir prié un de ses amis de lui apporter du pain de temps en temps. Les malins esprits se regardèrent comme bravés, et pressentirent tout ce qu'ils avoient à craindre de cette âme forte, dont l'exemple en formeroit tant d'autres. Ils l'attaquèrent par toutes sortes de stratagèmes, et cherchèrent à le décourager en toutes manières [1]. Suivant le récit de saint Athanase, qui l'avoit appris de la propre bouche du saint solitaire, il vit un jour les quatre murs de son habitation s'entr'ouvrir de tous les côtés, une multitude de lions, de dragons et de monstres de toutes les espèces prêts à s'élancer sur lui. Il se mit en prières, et méprisa toutes ces illusions. Le moment d'après, un rayon de lumière pénétrant jusqu'à lui, tous ces fantômes disparurent. Seigneur, s'écria-t-il, où étiez-vous il n'y a qu'un moment? Ici même, répondit une voix céleste; mais je voulois être spectateur d'un si généreux courage.

Antoine se sentant plus de force que jamais, partit dès le lendemain pour le grand désert de la Thébaïde. Il avoit passé quinze ans dans sa première retraite: il en passa vingt dans celle-ci, c'est-à-dire, dans les ruines d'un vieux château, où, séparé du commerce de tous les humains, il recevoit deux

[1] Hier. Ep.

fois l'année seulement quelques pains qu'on lui jetoit par-dessus les murs. Ce fut là qu'il commença à poser les premiers fondements de la vie cénobitique.

L'empereur Aurélien reçut enfin la punition de ses cruautés, en perdant la vie et le diadème qu'il avoit ceint le premier des empereurs. Son propre secrétaire et quelques officiers du premier rang, qui le craignoient, se jetèrent sur lui et le massacrèrent, au commencement de l'année 275, comme il marchoit en Thrace. Après sa mort, l'armée et le sénat, par une déférence bien étonnante, se renvoyèrent pendant plus de sept mois l'honneur de faire un empereur. Enfin, le vingt-cinquième jour de septembre de cette même année, le sénat élut Tacite. Mais six mois après, il fut tué en Orient par les soldats. Il excita les regrets de tout l'empire, à qui dans un règne si court il avoit fait concevoir les plus grandes espérances.

Ce fut sans doute de ces dispositions que partirent les aruspices, pour rendre sur la grandeur à venir d'un prince du sang de Tacite, un oracle mémorable, qui ne parut clair et bien articulé contre l'ordinaire, que pour être plus manifestement convaincu de fausseté. Mais les prophètes avoient eu la prudence d'en fixer l'accomplissement futur à un terme si éloigné, qu'ils ne fussent plus en péril de subir la honte due à leur imposture.

Un mois après la mort de Tacite, les troupes d'Orient élurent, au grand contentement du peuple et du sénat, Probe, né en Pannonie, d'un tribun militaire. La seconde année de cet empereur, Manès auteur de la plus durable et de la plus monstrueuse hérésie qui eût encore affligé, et qui affligea peut-être jamais l'Eglise, commença à en répandre les premières semences. Cet infâme hérésiarque étoit né en Perse, dans l'esclavage, d'où il fut retiré par une veuve, qui n'ayant point d'enfants, l'adopta, le fit élever comme son propre fils, et lui donna tout son bien. Pour faire oublier sa première condition, il changea son nom véritable, qui étoit *Coubric*, en celui de *Manès*, que les Grecs rendirent par *Manichée*, en faisant un jeu de mots propre de leur langue; et voulant désigner un sot discoureur. Manès avoit néanmoins une extrême facilité à s'énoncer, et il étoit versé dans toutes les sciences des

Perses; mais il avoit appris des choses bien plus étranges dans les livres d'un arabe nommé Scytien, qui lui étoient parvenus avec le reste de l'héritage de sa mère adoptive. Là-dessus il se crut un homme divin, se dit le Paraclet ou la lumière du genre humain, et alla jusqu'à prétendre au don des mirales.

L'insensé discoureur osa se vanter qu'il guériroit le fils de son roi, qui se trouvoit dangereusement malade. L'enfant mourut, et l'imposteur fut emprisonné. Il trouva le moyen de s'échapper, et sortit du royaume. Ses gardes furent punis de mort. Pour lui, s'étant retiré en Mésopotamie, il tenta de s'y faire des disciples et nomma Jésus-Christ avec honneur, pour surprendre les chrétiens. C'étoit à peu près tout ce que cette secte avoit de commun avec le christianisme. Manès eut une conférence publique avec Archelaüs, évêque de Césarée; ensuite avec un saint prêtre, qu'on nommoit Tryphon: et toujours on le couvrit de confusion, sans pouvoir lui inspirer de repentir. Le peuple irrité de ses blasphèmes, menaçoit de le lapider. Il prit la fuite, se rejeta en Perse, et retomba entre les mains de son roi, qui le fit écorcher vif. Son corps fut jeté aux bêtes, et sa peau attachée à une porte de la ville.

Ses disciples ne laissèrent pas de répandre en tout lieu son affreuse doctrine, qui rassembloit non-seulement le venin de la plupart des anciennes hérésies, mais, comme dit le pape saint Léon, ce que l'obstination judaïque a de plus dur, ce que le paganisme a de plus profane, ce que la magie a de plus exécrable, en un mot, toutes les impiétés et les extravagances dont l'esprit humain est capable. Les puissances ont sévi de tout temps, et quelquefois avec la dernière rigueur, contre ces sectaires, ennemis de tout ordre; et quand elles proscrivoient les hérétiques en général, par ce mot, elles entendoient spécifiquement et proprement les manichéens. Ils se multiplièrent toutefois sans nombre et sans fin. On a retrouvé une partie de leurs erreurs parmi les Albigeois, dans le douzième siècle : et beaucoup plus tard encore, en des réformes hautaines et nombreuses, qui ne pouvant produire une autre succession de doctrine, n'ont pas rougi de remonter à de pareils auteurs.

La base du manichéisme étoit la fausse persuasion qu'avoit cette secte ignorante, que le mal est un être réel, et non pas

une simple privation du bien. Comme il faut une cause réelle, pour produire un effet réel, et que Dieu ne sauroit être la cause du mal, ces malheureux sophistes établissoient deux dieux, ou deux principes, dont ils faisoient l'un auteur du bien, et l'autre du mal. Ils donnoient aussi deux âmes à l'homme, l'une bonne et l'autre mauvaise, anéantissoient la liberté, ne se croyoient pas coupables de leurs actions les plus désordonnées et les plus infâmes, qu'ils attribuoient à l'âme mauvaise.

Le péché originel, la nécessité des bonnes œuvres, le mystère de la rédemption, ils rejetoient également tous ces articles de foi, incompatibles avec leurs maximes. On ne pouvoit à leur sens rien faire de bon avec la chair et la matière, qui étoit l'ouvrage du mauvais principe. En conséquence, ils condamnoient la génération et le mariage, sans toutefois s'interdire le commerce des femmes, blâmoient séditieusement l'administration civile ainsi que toute puissance extérieure, attribuoient l'ancienne loi au même principe, traitoient d'idolâtrie le culte des reliques et des saintes images, regardoient comme apparentes seulement, mais au fond indignes de Jésus-Christ, son incarnation et ses souffrances, quoiqu'ils n'eussent pas une idée bien relevée de cet Homme-Dieu, ni des autres personnes divines. Tantôt ils n'en faisoient qu'une seule, sous trois noms différents; tantôt ils les incorporoient, en vrais idolâtres, à l'air, à la lumière, au soleil et à la lune, qu'ils adoroient comme les Perses. Ils admettoient aussi, comme ces peuples et comme les Indiens, la transmigration des esprits en différents corps d'animaux, et mille autres chimères pareilles, tant dans les observances que dans la croyance. Ils soutenoient, par exemple, que celui qui tuoit un animal, ou arrachoit une plante, seroit changé en cette plante ou en cet animal. Dans cette appréhension, ils se croyoient obligés d'user de certaines formules de protestation avant de prendre leur nourriture. Ils jetoient en l'air le pain qu'ils alloient manger, maudissoient celui qui l'avoit fait, et lui souhaitoient d'être moulu, d'être pétri, d'être cuit et traité en tout comme cet être malheureux.

Les manichéens composoient deux classes, la première des

auditeurs, qui devoient s'abstenir du vin, de la chair, et de tout ce qui provenoit de la chair; la seconde des élus qui, outre la même abstinence, faisoient profession de pauvreté et du plus grand détachement. Mais en dédommagement, ces élus avoient seuls le secret de tous les mystères du parti : c'est-à-dire que, dans leurs conventicules, ils se livroient avec une pleine licence à des infamies qui excitèrent l'horreur et l'indignation des païens mêmes. Ils conservoient un baptême, mais tout-à-fait défiguré et profané par des sacriléges horribles. Ils célébroient l'eucharistie d'une manière si exécrable, qu'on rougiroit de la retracer. Entre les élus, il y en avoit douze qu'on appeloit maîtres, et un treizième qui, en qualité de successeur direct de Manès, se faisoit révérer comme le chef de tous les autres, et comme lui, se disoit le Paraclet. Au-dessous de ceux-ci étoient soixante-douze évêques, ordonnés par les maîtres, et qui ordonnoient à leur tour des prêtres et des diacres. Avec ce simulacre de christianisme, accompagné d'un langage extraordinaire, d'un grand air de spiritualité et de rigorisme, cette abominable secte réussit à faire un nombre infini de sectateurs, ou de dupes. Le manichéisme fut condamné dès l'an 277, dans un concile de Mésopotamie.

Cette hérésie ne faisoit pas encore grand bruit en Occident, où saint Eutychien occupoit toujours dignement la chaire de saint Pierre. Il mourut à Rome, l'an 283, le 7 ou le 8 décembre. Caius fut élu le 17 du même mois, et siégea plus de douze ans.

Il y avoit environ un an que l'armée d'Illyrie avoit massacré l'empereur Probe. Pendant son règne, qui fut de six ans, et pendant celui de son prédécesseur Tacite, il n'y eut point de persécution déclarée. L'Eglise n'eut alors à souffrir que de la part de certains magistrats, qui s'autorisoient des anciens édits, pour satisfaire leur haine ou leur faux zèle. Ainsi arriva le martyre de Sabace, qui avoit été traduit pardevant Héliodore, juge d'Antioche. Il confessa courageusement Jésus-Christ : mais les tourments lui faisant répandre beaucoup de larmes, le juge, avec une impiété cruelle, insulta à sa sensibilité. Oui, lui dit Sabace, je sens vivement la dou-

leur ; mais je l'endure volontiers pour mon Dieu. Puissent mes larmes vous faire comprendre à quel point je l'aime, et comment il doit être aimé!

A la place de Probe, les troupes élurent Carus, préfet du prétoire, qui créa césars ses fils Carin et Numérien. Il étoit de Narbonne, et ne régna que seize à dix-huit mois. Il périt d'un coup de foudre, comme il faisoit la guerre aux Perses; et ses deux fils continuèrent de régner. Numérien fut assassiné quelques mois après, par l'ordre d'Aper, son beau-père, qui prétendoit occuper le trône. Mais les troupes, indignées de ce parricide, choisirent le 17 septembre 281, Dioclès, qui prit le nom de Dioclétien, et qui protesta sur-le-champ, l'épée nue en main, qu'il n'avoit aucune part à la mort de son maître. C'est le féroce Aper, ajouta-t-il, qui a fait couler le sang de sa propre famille, et j'en serai le vengeur. Il lui passa dans le moment son épée au travers du corps. Ce trait de justice, qui fit honneur à Dioclétien, quoiqu'il marquât une âme sanguinaire, fut encore flétri par l'intérêt et la superstition. Un druide lui avoit autrefois prédit, dans les Gaules, qu'il parviendroit à l'empire; mais qu'il ne se l'assureroit qu'en tuant le sanglier. Il compta remplir cet oracle en tuant Aper, parce que ce nom latin signifie sanglier. Ainsi s'annonçoit l'auteur de la plus longue et de la plus terrible persécution de l'Eglise de Jésus-Christ. Dans le fond, Dioclétien s'intéressoit si peu à la famille de Carus, qu'il n'eut rien de plus pressé que d'opprimer le fils de cet empereur, qui régnoit toujours en Occident. Il n'hésita point à créer césar, Maximien-Hercule dont il étoit sûr, pour le lui opposer.

Carin se soutenoit cependant; il gagna même une bataille contre Dioclétien. Mais en poursuivant sa victoire, il fut tué par un tribun, dont il avoit enlevé la femme. Les deux armées se réunirent aussitôt, et reconnurent unanimement Dioclétien. Maître de tous ses mouvements, qu'il savoit parfaitement subordonner à la politique, il confirma chaque officier de Carin, dans sa charge, et s'appliqua soigneusement à gagner tous les esprits pour en venir à ses fins.

LIVRE SIXIÈME.

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU RÈGNE DE DIOCLÉTIEN, EN 284, JUSQU'A LA PAIX QUE CONSTANTIN DONNA A L'ÉGLISE EN 313.

Quand Dioclétien se vit tranquille possesseur du trône, il déclara auguste le césar Maximien-Hercule, qui n'étoit qu'un paysan parvenu, mais son ami dès l'enfance. Car, il ne valoit pas mieux lui-même pour la naissance, qu'il avoit prise en Dalmatie d'une famille très-basse, et il avoit été affranchi du sénateur Annulin. L'empire du monde fut néanmoins vingt ans entre les mains de ces soldats de fortune, qui demeurèrent en assez bonne intelligence. Ils sembloient faits l'un pour l'autre, cruels tous les deux; mais Maximien, d'un caractère fougueux et emporté, suivant brutalement ses inclinations vicieuses, sans retenue comme sans éducation, d'une dureté et d'une grossièreté qui paroissoient jusque dans son visage, et son extérieur plus que négligé : Dioclétien, au contraire, vain, artificieux, jaloux de l'autorité, n'en cédant que ce qu'il ne pouvoit retenir, et faisant beaucoup valoir le peu qu'il paroissoit abandonner. Il avoit même l'ambition de se faire aimer, et le caractère de son collègue l'y fit réussir jusqu'à un certain point. C'étoit lui-même qui prenoit les résolutions violentes; mais il les faisoit exécuter par Maximien, et trouvoit le secret de contenter tout à la fois sa passion pour la gloire et son méchant naturel.

De pareils maîtres ne pouvoient aimer sincèrement des sujets chrétiens. Néanmoins ils les laissèrent d'abord tranquilles, par politique, à cause de leur grand nombre. Ils s'en servirent même par besoin et par intérêt; car ils leur rendoient intérieurement justice, et les regardoient comme les citoyens les plus vertueux et du commerce le plus sûr. Il y en avoit beaucoup

au palais, dans les postes de confiance, et parmi les principaux officiers. Depuis long-temps les empereurs étoient persuadés que la garde et le service de leurs personnes ne pouvoient être remis en de meilleures mains. Ainsi agirent, durant leurs plus belles années, Dioclétien et Maximien; et ils ne se déclarèrent formellement et généralement contre le christianisme, que sur la fin de leur règne. Mais on pouvoit en user autrement, sans risquer de leur déplaire. Les gouverneurs suivoient impunément leurs humeurs ou leurs haines particulières, et faisoient valoir au besoin les anciens édits.

Lysias se signala en ce genre, dans son gouvernement de Cilicie. Son zèle impie le poussa jusqu'à interroger lui-même Claude, Astère et Néon, tous trois frères, et deux femmes, nommées Domnine et Théonille, que le magistrat municipal d'Egée avoit fait arrêter tous ensemble, pour cause de religion Claude fut présenté le premier et demeura inébranlable. Le proconsul le fit pendre au chevalet, ordonna qu'on lui appliquât le feu sous les pieds, qu'on lui coupât des morceaux de chair aux talons, et qu'on les lui mît sous les yeux. Il n'est point de perte affligeante, dit-il en les voyant, pour ceux qui aiment Dieu; ces maux apparents sont les arrhes des biens éternels. Lysias commanda de le déchirer avec les ongles de fer, de frotter ses plaies avec des morceaux raboteux de pots cassés, de lui appliquer des torches ardentes. Tout fut inutile, et l'on reconduisit Claude en prison. Astère fut traité de la même manière, et marqua la même constance. Comme Néon étoit fort jeune, le proconsul en espéra davantage. Mais la force de la grâce n'en parut qu'avec plus d'éclat. Toutes les tortures ne servant enfin qu'à couvrir le tyran de confusion, on conduisit les trois frères hors de la ville pour y être crucifiés : après quoi on amena les deux chrétiennes, qu'on croyoit fort épouvantées par ces spectacles, où on les avoit tenues présentes.

Domnine confessa la première, et fut fouettée avec tant d'indignité et de rigueur, qu'elle expira sous les coups. Théonille ne témoigna que du mépris pour les efforts et le vain espoir du persécuteur, qui ne se possédant plus de colère dit aux bourreaux : Souffletez-la, jetez-la par terre, liez-lui les

pieds, ne vous lassez point de la tourmenter. Suivez-vous vos propres lois, dit Théonille, et vous est-il permis de traiter de la sorte une étrangère de condition libre? Lysias dit : Pendez-la par les cheveux, dépouillez-la depuis les pieds jusqu'à la tête, et qu'il n'y ait aucune partie de son corps sans blessure. N'as-tu pas honte, reprit-elle, de me mettre en cet état; et ne penses-tu pas que tu outrages dans mon sexe ta mère et ton épouse? Lysias dit : Qu'on lui coupe les cheveux, afin qu'ils ne lui cachent plus le visage, et qu'elle essuie toute sa honte, à quoi elle paroît si sensible. Qu'on lui applique des épines autour du corps, en forme de ceinture, qu'on l'étende à quatre pieux ; qu'on la frappe de courroies, non-seulement sur le dos, mais sur toutes les parties du corps, qu'on lui mette des charbons ardents sous le ventre, et qu'elle meure ainsi. Peu après l'exécution de ces ordres barbares, le geôlier et l'un des exécuteurs vinrent dire au proconsul : seigneur, elle a rendu l'esprit. Plus cruel que les bourreaux, et non encore satisfait; cousez, leur dit-il, son corps dans un sac; liez-le bien, et le jetez dans l'eau : ce qui fut exécuté sur-le-champ.

Le même tyran procura la palme du martyre à saint Côme et à saint Damien, deux frères nés en Arabie, et médecins de profession. Mais il paroît que la propagation de la foi leur tenoit bien plus au cœur que la guérison des corps, et que leur art n'étoit pour eux qu'un moyen de procurer plus facilement le salut des âmes. Leur désintéressement étoit si connu, qu'on les appeloit communément *Anargyres*, c'est-à-dire, hommes sans argent. On leur fit endurer toutes sortes de supplices, et le Seigneur prodigua les miracles pour confondre le persécuteur. Ils se rendirent en un mot si célèbres, que l'église d'Occident a inséré le nom de ces martyrs orientaux dans le canon de la messe. Le septième concile général exalte beaucoup de merveilles que Dieu opéroit sans cesse par leur intercession

Tiburce, autre martyr fameux, fut amené au préfet Fabien, qui fit préparer un grand brasier avec de l'encens, et lui commanda, ou d'offrir l'encens, ou de marcher sur le brasier, Tiburce se munit du signe de la croix, et se promena les pieds nus sur les charbons ardents, sans ressentir la moindre dou-

leur. Adorateur de Jupiter, cria-t-il ensuite à Fabien, osez seulement mettre la main dans l'eau bouillante, au nom du plus grand de vos dieux. Je sais, dit le préfet, que votre Christ est un maître habile en fait de magie. Taisez-vous, profane, répliqua Tiburce, et ne blasphémez pas ce que vous ignorez. Cette sainte hardiesse abrégea l'épreuve : on coupa aussitôt la tête au martyr. Plusieurs autres fidèles eurent les pieds percés de clous, puis furent massacrés à coups de lances.

Dans les Gaules, où Maximien, dès le commencement de son élévation, étoit passé contre la faction des Bagaudes, c'est-à-dire, des paysans révoltés, on vit plusieurs milliers de martyrs. Il avoit amené d'Orient la légion Thébaine, toute composée de chrétiens. Elle venoit de passer le quartier d'hiver dans la province de Palestine, où Zambdas, évêque zélé de Jérusalem, avoit profité du temps pour convertir une partie de ces guerriers, pour animer la vertu de ceux qui étoient déjà chrétiens, et pour confirmer solidement les uns et les autres dans la foi. Ainsi tous généralement respiroient la vertu, la force évangélique, et voyoient sans effroi les dangers de toute espèce. Bientôt ils eurent besoin de toutes ces dispositions. Depuis long-temps néanmoins on avoit de grands égards pour les soldats chrétiens, très-multipliés dans les armées romaines, où, par les principes même du christianisme et le mépris qu'il donne de la mort, ils avoient acquis une réputation extraordinaire de valeur. Il étoit pour eux une formule particulière de serment ou d'engagement, qui contentoit leurs maîtres sans blesser leur propre conscience. Mais le féroce Maximien n'étoit pas capable de ces ménagements. Il voulut que toutes ses troupes indistinctement jurassent sur l'autel de ses dieux, qu'elles combattroient avec courage. L'armée se trouvoit dans le canton des Alpes, que l'on nomme aujourd'hui le Valais; et la légion chrétienne, qui ne vouloit prendre aucune part à l'idolâtrie générale, se rangea un peu à quartier, au pied de la montagne appelée le Grand-Saint-Bernard.

Maximien commanda de la décimer : ce qui s'exécuta sans la moindre résistance; aucun de ces braves ne pensant à dé-

fendre sa vie contre son empereur devenu son bourreau : l'ordre de décimer vint pour la seconde fois : alors tous les soldats de la légion, voyant qu'on espéroit de les séduire par la crainte de ces exécutions réitérées, crièrent de toutes parts qu'ils étoient prêts à souffrir mille morts, plutôt que de rien faire contre la foi de Jésus-Christ; ce qui n'empêcha point qu'on ne les décimât une troisième fois avec la même facilité que les deux premières. Ils s'exhortoient les uns les autres à marquer au roi des rois ce même courage qu'ils avoient si souvent signalé par de moindres motifs. Les principaux officiers de la troupe, Maurice, Exupère et Candide, leur donnoient l'exemple de la soumission comme de la constance dans la foi, et leur remettoient sous les yeux leurs camarades déjà couronnés de palmes immortelles; en sorte que Maximien ne pouvant surmonter ce divin courage, prit la résolution atroce de massacrer toute la légion.

Il la fit environner par toute l'armée, et tailler en pièces jusqu'au dernier homme. Ils étoient environ six mille. Tous mirent bas les armes, et se présentèrent pour être égorgés. La vallée en un moment fut remplie de corps morts, et l'on vit couler au milieu un fleuve de sang. La férocité avoit passé, du cœur de Maximien, dans celui de tous les Romains idolâtres. L'humanité et le patriotisme en furent absolument bannis. Ils se livrèrent à la joie et à la débauche, au milieu de leurs frères expirants, comme s'ils eussent remporté une glorieuse victoire sur les ennemis de l'empire. Survint un soldat vétéran, nommé Victor, qui n'avoit pas été présent au massacre. Ils l'invitèrent à manger et à se réjouir avec eux. Victor étoit chrétien, et ne témoigna que de l'horreur. A l'instant on se jeta sur lui, et on le joignit aux autres martyrs.

La fureur de Maximien, ainsi allumée, procura la même couronne à une infinité de héros chrétiens, dans les différentes provinces des Gaules. Saint Donatien et saint Rogatien, frères, et d'une naissance distinguée, souffrirent à Nantes en Bretagne. Donatien, le plus jeune, s'étoit converti le premier, et avoit déjà reçu le baptême. Rogatien n'étoit encore que catéchumène. Ils furent également fermes l'un et l'autre, et subirent le même supplice. On les décapita, après qu'on leur eut fait

endurer toutes les tortures du chevalet, et que par un nouveau raffinement de cruauté, on leur eut percé la tête de lances. Saint Caprais d'Agen se cacha d'abord, et craignoit beaucoup. Une vierge supérieure à son sexe, lui donna l'exemple du plus mâle courage. Il se remontra, et fut glorieusement couronné.

Près d'Agde, souffrirent Tibère, Modeste et la généreuse Florence; à Vienne, le tribun Gerréole; et à Brioude en Auvergne, Julien, l'un de ses soldats. A Arles, le greffier Denès, encore jeune et catéchumène, ne pouvant se résoudre à expédier un ordre donné contre les chrétiens, jeta ses registres aux pieds du juge, et s'enfuit. Il passa le Rhône à la nage; mais il fut pris à l'autre rive, et il eut la tête tranchée. Il est une quantité d'autres martyrs dont on n'a rien de sûr que le martyre même. Sainte Reine, vierge du diocèse d'Autun, est une des plus renommées. La dévotion extraordinaire des peuples, soutenue depuis tant de siècles, est la meilleure preuve qu'on puisse avoir de l'éclat de son triomphe. Il s'est formé autour de son tombeau une bourgade qui porte son nom.

Mais ce fut dans la Gaule Belgique, où Maximien resta plus long-temps et trouva un ministre plus digne de lui, que nous trouvons aussi plus de martyrs. On dénonça à ce terrible président, si connu sous le nom de Rictio-Vare, une jeune vierge, appelée Macre, comme il étoit à Fîmes, petite ville située entre Reims et Soissons. Elle parla avec un courage qu'on eût admiré dans les hommes les plus généreux, et souffrit le double supplice du fer et du feu avec une fermeté inaltérable. Déjà elle étoit dépouillée pour être brûlée vive, lorsque le tyran, changeant d'avis, ordonna qu'on lui coupât les mamelles et qu'on la reconduisît en prison. Peu après, il la fit étendre sur des charbons ardents et des morceaux de pots cassés, où elle expira. Elle fut enterrée près du lieu où elle avoit souffert, et les miracles qui s'y opérèrent pendant une longue suite d'années, y firent bâtir une église sous le règne de Charlemagne.

Deux autres chrétiens distingués, Ruffin et Valère, pris dans les mêmes cantons, furent déchirés à coups de fouet, appliqués au chevalet, et incontinent après obligés de suivre à pied le cortége de l'impitoyable juge, pendant l'espace de plus de

trois lieues, qu'ils ne cessèreut de rougir de leur sang. A ce terme ils furent décapités, en leur qualité de citoyens romains. Les deux frères saint Crépin et saint Crépinien eurent aussi la tête tranchée. On les avoit arrêtés à Soissons, où ils répandoient la semence évangélique avec un zèle également industrieux et infatigable. Ils étoient de Rome, d'une famille considérable; et quoique toute occupation pût être ennoblie par les vues qu'ils se proposoient, il y a peu d'apparence qu'ils fissent le métier de cordonnier. On enterra ces martyrs dans une grotte, d'où saint Eloi, évêque de Noyon, les tira dans la suite, pour leur ériger un magnifique tombeau. Saint Eloi fit aussi l'invention des reliques du martyr saint Piat, qui avoit prêché la foi à Tournai. On retrouva de grands clous, que le tyran lui avoit enfoncés en différentes parties du corps. Saint Piat n'étoit que prêtre, et il eut pour compagnon l'évêque saint Chryseul, aussi martyr.

Saint Quentin fut pris à Amiens, où il prêchoit avec une liberté convenable à la haute naissance qu'il avoit reçue de Zénon, illustre même entre les sénateurs romains. Il arriva d'abord à Amiens avec Lucien, qui passa dans la suite à Beauvais dont il fut l'apôtre. Varus, ou Rictio-Vare, comme il est plus ordinairement nommé dans les martyrologes, fit les plus grands efforts pour gagner Quentin, en considération de sa noblesse. Mais n'y ayant pu réussir, il le traita avec un ressentiment barbare. Il commença par lui faire disloquer les membres à toutes les jointures : il ordonna ensuite qu'on lui déchirât le corps avec des chaînes, au lieu de fouets, et qu'on versât dans les plaies de la poix et de l'huile bouillante. Apprenant que la prison du confesseur s'étoit ouverte miraculeusement, et que ses gardes s'étoient convertis avec une multitude de spectateurs, il ne sut quelle invention mettre en œuvre pour arrêter par la terreur les progrès de l'Evangile. Comme les tortures n'empêchoient nullement le confesseur de louer Dieu, il lui fit remplir la bouche de chaux et de vinaigre; puis le fit partir devant lui pour la capitale du Vermandois, ville alors peu ancienne; mais à laquelle saint Quentin devoit donner, avec son nom, une splendeur bien plus honorable que l'ancienneté.

Avant d'y arriver, Rictio-Vare tenta encore de le séduire, fondant de nouvelles espérances sur l'épuisement où il le voyoit réduit, tant par le voyage que par les tourments. Mais le courage de Quentin n'en parut que plus ferme. Alors le président s'abandonnant à toute sa rage, contre la disposition des lois, après l'avoir fait percer transversalement de deux branches de fer depuis le cou jusqu'aux cuisses, après lui avoir enfoncé des alênes sous les ongles des pieds et des mains, comme il respiroit encore, on lui trancha la tête, qu'on jeta avec son corps dans la rivière de Somme. Dieu ne permit pas que de si précieuses reliques fussent à jamais perdues. On les retrouva sous le règne du jeune Constantin : et la relation de cette invention merveilleuse fut écrite par un auteur qui en avoit été témoin oculaire. Six semaines après la mort de saint Quentin, les saints Victor et Fuscien, avec Gentien leur hôte, furent martyrisés dans le pays d'Amiens, au lieu nommé depuis *Saints,* à cause de ces saints martyrs. On y voit encore leur tombeau, sur lequel est bâti le monastère de saint Fuscien.

Durant la même persécution, saint Firmin, originaire de Pampelune au pays de Navarre, et de famille sénatoriale, souffrit le martyre dans la ville même d'Amiens, dont il est reconnu pour le premier évêque. Il étoit si révéré du peuple à cause de ses miracles, que le président Valère, moins emporté que Varus, n'osa le faire tourmenter publiquement. On lui trancha la tête en prison. Le sénateur Faustin, qu'il avoit converti, le fit inhumer. Il voulut même que son propre fils, qui devint aussi évêque d'Amiens, portât le même nom ; et l'on appela celui-ci saint Firmin le confesseur.

Nous ne finirions point, si nous voulions parler de tous les martyrs que Maximien fit dans les Gaules, par lui ou par ses lieutenants. La seule ville de Marseille, le théâtre principal de la superstition romaine dans ces contrées, en fournit un trop grand nombre pour les bornes que nous nous sommes prescrites. Mais nous ne pouvons nous dispenser de parler avec quelque distinction de l'illustre saint Victor. C'étoit un homme de guerre, renommé pour sa noblesse et sa valeur, et qui n'estimoit ces avantages humains qu'autant qu'ils lui

donnoient lieu de protéger le christianisme. A la nouvelle de la persécution, il visita tout ce qu'il put de fidèles, pour leur inspirer le mépris d'une vie passagère, plus encore par ses exemples que par ses vives exhortations. Il fut arrêté par les préfets qui, ne pouvant soutenir la force divine de son éloquence, prétextèrent volontiers son rang pour le renvoyer à l'empereur. Maximien jugeant qu'un guerrier illustre seroit beaucoup plus sensible à l'ignominie qu'à la douleur, donna ordre de le traîner par toute la ville, avec liberté à un chacun de l'insulter et de le maltraiter. La populace en effet le mit tout en sang. Alors ses juges employèrent tout l'art d'une sagesse infernale, afin de l'ébranler; et comme ils blasphèmoient le Dieu des chrétiens, né, disoient-ils, dans une affreuse indigence, et mort sur un gibet; Victor se mit à leur reprocher la vie bien autrement honteuse des plus grands de leurs dieux, les brigandages et les adultères de Jupiter, l'inceste de sa sœur devenue son épouse, la férocité de Mars, toutes les impudicités de Vénus. Etes-vous plus raisonnables, ajouta-t-il, d'adorer les fièvres, que vous érigez en déesses, de faire encore une divinité de l'effroi et même de la fureur? Je rougirois de parler de votre Priape, de vos dieux des cloaques et des ordures de tout genre, comme d'une foule de monstres à qui vous dressez des autels. O combien la pauvreté de Jésus-Christ n'est-elle pas plus glorieuse que le faste impur de pareilles divinités! Quand il a voulu, il a nourri cinq mille hommes avec cinq pains. Que sa foiblesse a de force, puisqu'elle a guéri toutes les infirmités du corps et de l'âme dans ses disciples, et souvent dans ses ennemis! Qu'il est glorieux le trépas de celui qui rend la vie aux morts, et qui se l'est rendue à lui-même! Enfin, quoi de plus saint que la vie de cet Homme-Dieu que vous blasphémez! Quoi de plus raisonnable et de plus pur que ses enseignements, de plus avantageux que ses promesses, de plus terrible que ses menaces!

Les juges n'opposèrent à ces raisons que la force et le pouvoir. Choisissez, lui dirent-ils, de sacrifier aux dieux, ou d'y être sacrifié vous-même. Puisque vous me déférez ce choix, reprit Victor, je vais confirmer par les œuvres ce que vous venez d'entendre. J'abhorre vos dieux; j'adore Jésus-

Christ, voilà mon choix : remplissez maintenant votre ministère. On attacha l'intrépide confesseur sur le chevalet, et on l'y tourmenta long-temps, sans qu'il détournât ses yeux du ciel, dont il invoquoit le secours. Le Sauveur lui apparut avec sa croix, et lui dit : Prenez courage, Victor; c'est moi qui souffre dans mes saints : je suis votre soutien, et je serai votre récompense. Un torrent de joie inonda l'âme du saint athlète. Il sembla perdre tout le sentiment de la douleur. Les bourreaux se fatiguèrent inutilement à le tourmenter, et on le reconduisit en prison. Pendant la nuit, son cachot fut éclairé d'une lumière éblouissante.

Trois soldats qui le gardoient se jetèrent à ses pieds, et lui demandèrent le baptême. Maximien, qui en fut aussitôt averti, ordonna d'appliquer Victor à de nouvelles tortures, et de faire mourir les soldats, s'ils persévéroient. Tous trois confessèrent avec constance, et on leur trancha la tête. L'empereur voulut entendre lui-même Victor, et fit dresser un autel. Il le pressa d'offrir de l'encens, en l'assurant de toute sa faveur s'il obéissoit. Victor, s'étant approché comme pour sacrifier, renversa d'un coup de pied l'autel et tous les préparatifs : saillies blâmables, sans doute, dans les règles ordinaires, puisqu'on ne doit pas oublier le respect dû aux puissances, quand même la loi du souverain maître oblige de leur résister. Mais outre que les impulsions de l'Esprit de Dieu ne sont pas toujours asservies aux lois communes, nous ignorons beaucoup de circonstances propres à justifier ce qui semble irrégulier dans la conduite de plusieurs martyrs. Souvent on vouloit artificieusement les surprendre, ou persuader au public, sur une apparence équivoque, qu'ils avoient trahi leur foi; et il ne leur restoit, pour toute ressource contre le scandale, que ces démarches ou ces réponses pleines d'une hardiesse qu'on qualifieroit hors de là d'arrogance et d'emportement.

Maximien fit couper le pied de Victor, et commanda que tout son corps fût broyé sous la meule d'un moulin à bras. La machine se rompit; et le saint respirant encore, on lui coupa la tête. A l'instant une voix céleste fit entendre ces mots : Vous avez vaincu, Victor, vous avez vaincu. L'empereur fit jeter le corps à la mer avec ceux de ses compagnons; mais les flots

les repoussèrent au rivage, et les fidèles les ensevelirent dans une grotte, où il s'opéra une infinité de miracles. L'abbé Cassien bâtit dans la suite à Marseille, en l'honneur de saint Victor, un monastère fameux, dont celui qui porte à Paris le même nom a dépendu, et qu'on a sécularisé de nos jours.

La persécution s'étendit aux provinces les plus éloignées que gouvernât Maximien. Un jeune chrétien de Numidie eut la tête tranchée, sous prétexte qu'il refusoit le service militaire. Il se nommoit Maximilien; il étoit âgé de vingt-un ans, grand, bien fait; et le proconsul Dion voulut absolument qu'on l'enrôlât. Chez les Romains, tous les jeunes gens devoient servir un certain nombre d'années, et Maximilien ne s'en défendoit qu'à cause du danger, très-grand alors dans les troupes, de contrevenir à la sainteté de notre religion. Il s'y pratiquoit mille observances auxquelles l'on ne pouvoit se conformer sans idolâtrie. Maximilien fut inflexible, et ne témoigna que de l'empressement pour la mort, à quoi il fut d'abord condamné. Il dit à son père, qui se trouvoit présent: Donnez à l'exécuteur l'habit neuf que vous m'aviez préparé. Le père n'eut pas les sentiments moins élevés que son fils. Loin de le pleurer, il s'en retourna en remerciant Dieu du sort de cet enfant, et il eut le même bonheur que lui quelque temps après.

En Espagne, Marcel, centurion dans la légion de Trajan, quitta le service avec éclat, le jour de la naissance de l'empereur. On voit ici clairement ce qui obligeoit les fidèles à renoncer aux armes. S'il faut que les gens de guerre sacrifient aux dieux et aux empereurs, dit Marcel, je quitte le sarment et le baudrier. Le bois de vigne étoit le bâton de commandement des centurions ou capitaines, le seul dont ils pussent frapper leurs soldats. Marcel fut renvoyé par-devant le gouverneur de Mauritanie, lieutenant du préfet du prétoire, qui le condamna à perdre la tête. Le greffier, qui se nommoit Cassien, touché tout-à-coup de la grâce, comme il écrivoit la sentence, jeta tout par terre, en marquant le changement qui s'opéroit en lui. Il fut condamné à la mort, ainsi que Marcel, mais exécuté seulement un mois après. Dans la Norique, près du confluent de la rivière d'Ems avec le Danube, il y eut jus-

qu à quarante soldats martyrisés tous ensemble de la façon la plus barbare. Florien, un de leurs compagnons d'armes, voulut encore l'être de leur foi et de leur martyre. Le préfet le fit assommer sous le bâton, puis jeter dans la rivière.

Jusqu'ici néanmoins il n'y avoit point d'édit général contre les fidèles. La politique de Dioclétien au contraire alloit jusqu'à les honorer de sa confiance, et ils occupoient auprès de sa personne quantité de charges et d'emplois importants. Ils avoient la garde des ornements impériaux, des pierreries et du trésor. En un mot, ils étoient en assez grand nombre au palais, pour y faire l'objet de la sollicitude pastorale des premiers prélats. C'est ce qu'on apprend par une épître de Théonas, évêque d'Alexandrie, adressée au chambellan Lucien, pour exhorter tous ses officiers en général à tellement s'acquitter de leurs offices, que le nom de Jésus-Christ fût glorifié jusque dans les plus petites choses.

Puisque l'empereur, porte cette sage épître, vous confie sa personne, dans la confiance que vous lui serez plus fidèles que ceux qui n'ont pas la même idée de l'Etre suprême, ménagez cet avantage pour l'honneur et le progrès de la foi. Rendez-vous agréables au prince; et quand il sera fatigué des affaires ou des solliciteurs importuns, qu'il retrouve auprès de vous la douceur et l'aménité, un front serein, un cœur ouvert, en un mot, la joie et le repos. Soyez propres sans affectation, et de bonne humeur sans indécence. Théonas donne ensuite des instructions relatives au bibliothécaire de la cour, aussi chrétien. Qu'il témoigne, dit-il, devant le prince, faire l'estime convenable des poëtes, des historiens et des philosophes; qu'il l'engage à lire les livres où il peut apprendre ses devoirs, qu'il lui raconte avec quel soin le roi Ptolomée-Philadelphe a fait traduire l'Ecriture sainte; qu'il relève, autant qu'il pourra, l'Evangile et les écrits des apôtres, pour en venir insensiblement à parler de Jésus-Christ. Si quelques démarches des premiers fidèles, ou quelques-uns de leurs discours, assez mal rendus peut-être, les font soupçonner d'imprudence et d'indiscrétion, les avis judicieux de Théonas ne doivent-ils pas dissiper ces ombrages? de tout temps la sagesse évangélique

l'a disputé avec avantage à la cupidité et à l'ambition, pour ce qui regarde les ménagements dus aux puissances, en tout ce qui ne nuit point au devoir.

Dioclétien connut assez le christianisme, pour distinguer les vrais fidèles des hérétiques. Il publia le premier contre les manichéens un édit sévère, qui condamnoit au feu leur personne avec leurs écrits : dispositions suivies depuis par quelques empereurs chrétiens, à qui elles parurent nécessaires pour la conservation des mœurs et du bon ordre dans leurs états. On ne laissa pas d'entrevoir, dans l'édit de Dioclétien, de vagues préjugés contre la religion chrétienne en général, fondés dans l'esprit de cet empereur, comme parmi le peuple, sur sa nouveauté et son opposition aux religions reçues dans l'empire. Mais il abhorroit les sectateurs de Manès, comme des monstres produits par une terre ennemie de Rome, où ils tendoient à introduire les lois et les coutumes infâmes des Perses. L'empereur Dioclétien en étoit là avec les chrétiens, quand l'un de ses collègues contraignit sa politique à ne plus garder de mesures.

Outre les deux empereurs Dioclétien et Maximien, les besoins de l'empire assailli de tous côtés par les Barbares, firent créer deux césars, l'an 292; savoir, Constance-Chlore et Maximien-Galère. Hercule-Maximien avoit obtenu le titre d'empereur, dès l'an 286. Constance-Chlore le mieux né et le meilleur de tous ces princes, illustré par ses talents militaires sous les règnes précédents, et doué d'un excellent naturel, eut dans son partage, avec titre d'empereur, les Gaules et les îles Britanniques. Maximien-Galère fut préposé, avec le même titre, au gouvernement de l'Illyrie, de la Grèce et de la Basse-Pannonie. Celui-ci étoit fils d'un paysan du pays des Daces, et tenoit moins des mœurs romaines que de sa barbare origine. Il étoit d'une taille et d'une figure à faire peur. Son air, sa démarche, le son de sa voix, tout annonçoit en lui la brutalité, la rudesse, l'inhumanité. Mais il étoit brave et fort heureux, et par-là s'étoit poussé jusqu'aux premiers grades. Le sang ne lui coûtoit rien, ou pour mieux dire, il en faisoit ses délices. On rapporte de lui, qu'au lieu de se plaire à élever des chiens, il avoit toujours avec lui de grands ours; qu'il prenoit plaisir à

voir dévorer des proscrits, principalement pendant son souper. Tel fut l'auteur de la dixième et dernière persécution générale, qui dura dix ans.

Il ne faut point chercher d'autre cause de sa haine contre les chrétiens, que sa méchanceté naturelle; mais sa mère la mit en action. Toute cette race agreste et barbare n'avoit aucune sorte de ménagement. C'étoit leur manquer que de n'user pas d'une servile complaisance pour leurs vices, et de ne les pas imiter. La mère de Galère, d'une superstition qui lui tenoit lieu de vertu, faisoit chaque jour des sacrifices et des festins de viandes immolées. Les chrétiens, en trop grand nombre pour être inconnus, n'y prenoient aucune part. Ce fut un crime impardonnable auprès de cette femme aussi emportée qu'impérieuse. Elle fit résoudre leur perte entière à son fils. Le vieil Auguste avoit peine à s'engager dans ces embarras. Mais Galère s'étoit rendu redoutable; il s'ennuyoit, après dix à onze ans, de n'être que césar. Depuis peu il avoit gagné contre les Perses une grande bataille, qui le rendit encore plus hardi. On n'osa lui refuser le plaisir d'inonder l'univers du sang innocent, et de dépeupler l'empire. Le rusé Dioclétien voulut pourtant que l'on tînt conseil. Car il ne manquoit jamais de consulter, quand il s'agissoit d'ordonner le mal, afin d'en rejeter le blâme sur les autres : au lieu qu'il ne consultoit personne quand il vouloit faire quelque bien. Le conseil n'eût pas contredit Galère impunément : sa résolution fut de persécuter; et le jour marqué pour commencer l'exécution, fut la fête des terminales, dernier jour de l'année romaine, qui répondoit au 23 février de notre année 303, et dont on vouloit faire aussi le terme de la durée du christianisme : car on ne se proposa rien de moins que de l'anéantir.

La cour étoit à Nicomédie : dès la pointe du jour, le préfet du prétoire, avec les principaux officiers de l'armée, se rendit, comme pour un exploit héroïque, à la porte de l'église. Elle se trouvoit bâtie dans un endroit élevé, à la vue du palais, et les deux tyrans se tinrent aux fenêtres pour ce doux spectacle. On enfonça les portes, et l'on chercha partout la figure du Dieu des chrétiens; on brûla les Ecritures; on abandonna au pillage les vases sacrés. Galère vouloit qu'on mît le feu à l'é-

difice, mais Dioclétien, craignant un incendie général, ordonna la démolition.

Le lendemain on publia un édit, par lequel toutes les églises devoient être rasées, les saints livres brûlés; les chrétiens privés de toute dignité, de tout privilége, de tout honneur, exposés à toutes sortes de mauvais traitements, sans pouvoir se plaindre, ni même répéter ce qu'ils perdroient par le vol et le pillage. Toutefois on ne les condamna point encore à la mort. Suivit un second édit, qui enjoignoit d'arrêter en tout lieu les évêques, et de les contraindre en toute manière à sacrifier.

Galère n'étoit pas encore satisfait. Il fit mettre secrètement le feu au palais de Nicomédie, et en accusa les chrétiens, feignant d'avoir peur, et sortant avec une précipitation affectée, à la vue de Dioclétien. Le défiant et peureux vieillard fut pris à ce piége. Il s'emporta de fureur, et voulut qu'on mît tous ses gens à la question. Il ne découvrit rien. On n'y mit point ceux de Galère, seuls coupables ou complices. L'impératrice Prisque, femme de Dioclétien, et sa fille Valérie, mariée à Galère, furent pressées de sacrifier, parce qu'on les savoit chrétiennes. Elles eurent la lâcheté de le faire. Tous les officiers du palais qui résistèrent généreusement, comme Dorothée, grand chambellan, qui avoit succédé à Lucien, Gorgone, Indus, Mardone, les vierges Domne et Théophile, furent étranglés, ou périrent par divers tourments. Pierre, que le vieil empereur aimoit particulièrement, fut amené par-devant lui, et comme il se refusa constamment à tout acte d'idolâtrie, on l'éleva tout nu en l'air, et on lui déchira tellement le corps à coups de fouet qu on lui voyoit tous les os. On mit du sel et du vinaigre dans ses plaies, on apporte un gril et du feu, et on le fit rôtir comme une viande qu'on veut manger. Il expira en priant pour ses persécuteurs. Pour les prêtres et les diacres, on les saisissoit sans nulle formalité, et sur leur confession on les faisoit périr par toutes sortes de supplices. Anthime, évêque de Nicomédie, fut décapité.

La vexation s'étendit aux différents ordres du peuple Les juges sanguinaires se répandant partout, firent les plus diligentes perquisitions, et les prisons regorgèrent de personnes

de tout âge et de tout sexe. Plusieurs furent égorgés, un plus grand nombre encore fut brûlé, non seul à seul, on n'y eût pas suffi : mais en tas et par troupes. D'autres liés en grande quantité et comme en faisceaux, furent entassés dans des barques, avec des pierres au cou, et jetés à la mer. En un mot, la multitude des proscrits fut innombrable. Il y en eut, d'une seule fois, plus de mille dans la seule ville de Nicomédie. Toutes les habitations et les provinces voisines, la Grèce, la Thrace, l'Asie-Mineure dans toute son étendue, la Syrie même et l'Egypte, tout l'Orient fut inondé de sang avec la même profusion.

On envoya les édits en Occident, où Maximien qui les avoit prévenus redoubla de rigueur. Il n'y eut d'épargné que les régions immédiatement soumises à Constance; encore ce prince humain et bienfaisant usa-t-il quelque temps de dissimulation. Il déclara publiquement que tous les chrétiens de son palais eussent à sacrifier, s'ils vouloient conserver leurs charges et ses bonnes grâces. Il s'en trouva qui préférèrent leur fortune à leur intérêt éternel. Mais ils furent étrangement confus, quand leur maître témoigna un souverain mépris à ces apostats, les éloigna pour toujours de sa personne, n'espérant pas, disoit-il, qu'ils lui fussent plus fidèles qu'à leur Dieu. Pour ceux qui s'élevèrent au-dessus des vues temporelles, il leur remit la garde de sa personne et de ses états, et les honora plus que jamais de sa bienveillance.

A l'exception de l'apanage de ce bon prince, les serviteurs de Jésus-Christ, dans tout le reste de l'empire, se trouvèrent en butte à la fureur de trois tyrans ou de trois bêtes féroces, qui se faisoient un jeu et une étude de déchirer l'Eglise. C'étoit un plan formé de l'anéantir. L'enfer désespéré des conquêtes qu'elle faisoit journellement, animoit sans cesse les puissances du siècle qu'il avoit d'abord suscitées contr'elle. Le ciel même, pour s'assurer toute la gloire de l'établissement et de la conservation de cette Eglise, et avant de lui donner la paix avec un empereur zélé pour la maintenir, le ciel permit que cette épreuve, comme la dernière, fût aussi la plus terrible. C'est de ces réflexions générales, plutôt que des récits particuliers, qu'il faut partir, pour se former une idée juste des horreurs de la dixième per-

sécution. Il seroit infini, peut-être ennuyeux d'entrer dans le détail, sinon pour un petit nombre de faits choisis parmi les plus frappants. Qu'on juge des excès de la persécution en général, par le plan et les mesures que prirent les persécuteurs. Près des fontaines, sur les marchés, dans chaque rue, on plaçoit de petites idoles, et l'on préposoit d'ardents zélateurs pour faire offrir de l'encens à ces simulacres; en sorte que qui que ce fût ne pouvoit ni vendre, ni acheter en public, pas même puiser de l'eau sans exercer quelque genre d'idolâtrie.

D'un autre côté, le zèle et la foi paroissoient encore plus grands que la fureur idolâtre. Le Sauveur prodiguoit ses grâces : un courage divin animoit les fidèles. On ambitionnoit la palme du martyre, dit Sulpice-Sévère, plus qu'on ne recherche aujourd'hui la mitre et les prélatures. Il falloit que la sagesse des pasteurs modérât cet empressement; et ils étoient beaucoup moins occupés à aiguillonner les lâches, qu'à réprimer les téméraires. On eût dit que toute l'Eglise militante voulût le même jour entrer en triomphe dans le ciel. Les gens engagés dans les embarras du siècle le disputoient en ferveur aux clercs et aux évêques.

Saint Sébastien, natif de Narbonne, avoit un commandement de distinction dans les troupes d'Italie. On croit qu'il étoit capitaine des gardes de l'empereur. Mais son élévation et son crédit ne lui servoient qu'à protéger les adorateurs du vrai Dieu, ou à lui en former de nouveaux jusque dans les premières conditions; en sorte que ce pieux militaire avoit reçu du pape le titre de défenseur de l'Eglise. Il convertit quantité de Romains du premier rang; entr'autres, Chromace, préfet, c'est-à-dire gouverneur de Rome. Une foi si vive et si active ne put se cacher long-temps. Sébastien fut dénoncé au préfet du prétoire, et à cause de son rang et de sa réputation renvoyé à Dioclétien même. Cet empereur étoit venu à Rome pour y conférer avec Maximien sur les affaires générales de l'empire. Il regarda la religion de Sébastien, et la lui reprocha comme une ingratitude atroce : il ne lui laissa que le choix, ou de sacrifier, ou d'expirer dans les supplices. Le fervent officier répondit, qu'il ne cessoit de former des vœux pour la

prospérité de son bienfaiteur et pour le salut de l'empire; mais qu'il les adressoit au Dieu tout-puissant, plutôt qu'à de sourdes idoles. L'empereur ordonna aux archers de Mauritanie, dignes de ces sortes d'expéditions, de le faire mourir à coups de flèches; et bientôt en effet il fut laissé pour mort sur la place. Mais une veuve chrétienne, étant venue dans le dessein de l'enterrer, trouva qu'il respiroit encore, l'emporta chez elle, et en prit tant de soin, qu'elle le guérit. Ses amis vouloient qu'il se cachât. Mais il se sentit extraordinairement inspiré à tenter encore de faire revenir l'empereur de sa fureur inconsidérée contre le christianisme. La conjoncture étoit assez singulière pour espérer un grand effet. Le martyr qu'on croyoit mort, se présenta sur le passage de Dioclétien, et le conjura de rendre plus de justice à des gens pleins de charité, pour ceux même qui se faisoient un jeu de leurs tourments. A la vue d'un homme revenu, pour ainsi dire, de l'autre monde, l'empereur parut d'abord extrêmement ému, mais il reprit aussitôt ses premiers sentiments, et le fit assommer à coups de bâtons.

Quoique l'imagination des peintres fasse communément un jeune homme de saint Sébastien, il y a plus d'apparence, suivant les monuments antiques, qu'il mourut dans un âge avancé. Depuis le septième siècle, où Rome fut délivrée d'une peste affreuse par son intercession, on recourt avec confiance à cet illustre martyr, dans les maladies contagieuses.

Le sacrifice de la vierge Agnès ne fut pas moins célèbre. La foiblesse de son âge ajoute encore plus à l'honneur de son triomphe, que celle de son sexe. Elle n'avoit que treize ans; et avant de paroître propre au combat, comme dit saint Ambroise dont elle fait l'admiration ainsi que de tous les anciens docteurs, elle étoit mûre pour le triomphe. A tous les avantages de la fortune et de la naissance, elle joignoit une beauté dont tout Rome vantoit l'éclat. Elle seule paroissoit l'ignorer, et se montroit uniquement attentive à plaire au divin époux, à qui elle avoit consacré sa virginité presque avant que d'en connoître le prix. Elle ne témoigna que de l'insensibilité au fils du préfet de Rome, qui la recherchа long-temps en mariage, et qui convertit enfin sa passion en une mortelle vengeance. Mais les supplices firent aussi peu d'impression sur cette fille

angélique, que les artifices de la séduction. Alors on lui fit subir la peine la plus horrible qu'il pût y avoir pour sa vertu, en l'exposant nue dans un lieu public. A l'instant elle fut comme voilée et cachée tout entière par ses cheveux; et par un autre miracle plus extraordinaire encore, la pureté se communiquant de son cœur à celui de ses ravisseurs, ils se sentirent pénétrés d'une salutaire confusion : en sorte que la généreuse vierge n'eut plus rien à redouter que la mort. Mais la multitude parut beaucoup plus sensible qu'elle à ce péril. Tous les spectateurs fondoient en larmes. Le bourreau même étoit attendri; tandis que la jeune héroïne, loin de donner le moindre signe de regret ou d'effroi, attendoit impatiemment le coup de la mort, qu'elle reçut avec des transports de joie et de reconnoissance. Dans la même persécution, sainte Luce ou Lucie, aussi vierge et martyre, illustra son nom de la même manière, à Syracuse en Sicile, d'où sa célébrité s'est répendue par toute l'Eglise.

On ne finiroit point, en se restreignant même aux traits héroïques. Le diacre saint Vincent souffrit seul, à Saragosse sa patrie, ce qui auroit épuisé les forces et le courage d'une infinité de personnes. Il fallut des miracles multipliés pour le faire survivre à la multiplicité des tourments mortels qu'il endura avant de recevoir le coup de la mort. Etendu sur le chevalet, au point de se voir disloquer et presque arracher entièrement les membres, on lui déchira encore les chairs avec les peignes de fer, jusqu'à ce qu'on lui vît les os et les entrailles. Sa patience inaltérable et la sérénité de son visage mirent le juge en fureur. Dacien, c'étoit le nom de ce tyran, s'en prit aux bourreaux et les fit frapper eux-mêmes afin qu'ils redoublassent de violence. Ils se mirent hors d'haleine, les bras leur tombèrent de lassitude, ils recommencèrent à plusieurs reprises, et toujours avec de plus grands efforts. Enfin le tyran fut obligé de s'avouer vaincu. Cependant, après peu d'intervalle, on revint à la charge. On étendit le saint sur un lit de fer, dont chaque barreau, travaillé en forme de scie, et tout hérissé de pointes aiguës, fut encore rougi au feu. On lui brûla en même temps le côté du corps qui ne touchoit point à ce lit douloureux, en lui appliquant des lames ardentes sur la poitrine et sur les cuisses. On jeta des

poignées de sel dans le feu, afin qu'en pétillant sur le brasier, il pénétrât par les plaies jusque dans l'intérieur des chairs.

De là l'impitoyable Dacien le fit transporter dans un cachot, semé de têts aigus où on le traîna rudement, pour renouveler la douleur de toutes ses blessures à la fois. Mais tout à coup une lumière céleste éclata, les concerts des anges se firent entendre, et les gardes ne pouvant tenir contre tant de merveilles, se convertirent. Dacien déconcerté ne savoit plus quel parti prendre. Devenu contraire à lui-même, il changea le lit embrasé du martyr en un lit voluptueux et parsemé de roses, où il le fit mettre, et parut lui envier la gloire d'expirer dans les tourments. Alors le généreux athlète, que les ongles de fer et les brasiers ardents n'avoient point lassé, demanda au Seigneur la couronne qu'il lui avoit promise, et rendit doucement l'esprit.

On conçoit que le tyran, capable d'une pareille cruauté, ne se borna point à une seule exécution. Dacien fit une multitude innombrable de martyrs de tout état, de tout âge et de tout sexe. On fait particulièrement mention de dix-huit, aussi de Saragosse, dont les reliques furent conservées dans un même sépulcre. Les autres provinces d'Espagne ne furent pas mises à de moindres épreuves ; et partout cette nation généreuse ennoblit par le plus sublime motif la fidélité et la constance qui lui sont naturelles.

Les chrétiens d'Afrique, d'Illyrie, de Pannonie, des contrées germaniques et des climats les plus barbares, signalèrent comme à l'envi la ferveur de leur foi. A Auguste dans la Rhétie, aujourd'hui Ausbourg, sainte Afre donna un spectacle aussi frappant qu'inattendu. Cette femme, jusque-là très-débauchée, et même publique, rentra inopinément en elle-même, et remporta la palme du martyre, après toutes les épreuves les plus terribles et les plus séduisantes.

La grâce triompha jusque dans les personnes de théâtre. On faisoit des réjouissances à Rome, où Dioclétien s'étoit rendu pour se repaître des honneurs du triomphe, après quelques avantages remportés sur les Perses. Le comédien Genès crut ne pouvoir mieux divertir la cour impie, qu'en contrefaisant par dérision les cérémonies du baptême. Il parut couché sur

la scène, comme s'il eût été malade, et demanda à être baptisé pour mourir tranquille. On fit paroître deux autres comédiens, travestis, l'un en prêtre et l'autre en exorciste. Ils s'approchèrent du lit, et dirent à Genès : mon enfant, pourquoi nous faites-vous venir? A l'instant le cœur de Genès fut changé, et il répondit très-sérieusement : Parce que je veux recevoir la grâce de Jésus-Christ, et, par la sainte régénération, obtenir la délivrance de mes péchés. On crut qu'il n'en jouoit que mieux son rôle : on accomplit les cérémonies du sacrement, et quand on lui eut mis les habits blancs, des soldats le prirent, en continuant la farce, et le présentèrent à l'empereur pour être interrogé comme les martyrs. Genès profitant de la facilité naturelle qu'il avoit pour la parole, d'un air et d'un ton inspirés, il fit ce discours, du lieu élevé où il étoit :

Ecoutez, empereur et courtisans, sénateurs, plébéiens, tous les ordres de la superbe Rome, écoutez-moi : Ci-devant, lorsque j'entendois seulement proférer le nom de Christ, j'en frissonnois d'horreur, et j'outrageois, autant qu'il étoit en moi, ceux qui professoient cette croyance. J'ai pris en haine plusieurs même de mes proches et de mes alliés, à cause du nom chrétien; et j'ai détesté cette religion, au point de m'instruire exactement de ses mystères, comme vous l'avez pu voir, afin d'en faire le jeu public. Mais au moment que l'eau du baptême a touché ma chair, mon cœur s'est changé; et à l'interrogation qu'on m'a faite, j'ai répondu sincèrement que je croyois. Je voyois une main s'étendre du haut des cieux et des anges étincelants de lumière planer au-dessus de moi. Ils ont lu dans un livre terrible tous les péchés que j'ai commis depuis mon enfance, les ont effacés aussitôt après, puis m'ont remontré le livre plus blanc que la neige. Vous donc maintenant, grand empereur, et vous spectateurs de toute condition, que nos jeux sacriléges ont fait rire de ces divins mystères, croyez avec moi, qui suis plus coupable que vous, que Jésus-Christ est le Seigneur digne de nos adorations, et tâchez d'en obtenir aussi miséricorde.

L'empereur Dioclétien, également irrité et surpris, fit d'abord frapper Genès à coups de bâton, puis le remit au préfet Plautien, afin de le contraindre à sacrifier. Le préfet employa

toutes les tortures à pure perte. Le confesseur répondit constamment : Il n'est point de maître comparable à celui qui vient de m'apparoître : je l'adore et le chéris de toute mon âme. Quand j'aurois mille vies à perdre, rien ne me séparera de lui. Jamais les tourments ne m'ôteront Jésus-Christ de la bouche ni du cœur. Je sens le plus vif regret de tous mes égarements passés, et de ce que j'ai commencé si tard à le servir. Ainsi usa-t-il des moments pour réparer le scandale de ses blasphèmes, et pour communiquer son repentir à tous ceux qui l'entendoient. On s'aperçut que son éloquence n'étoit pas infructueuse, et l'on se pressa de lui trancher la tête. L'histoire de saint Gelase, lapidé à Héliopolis en Phénicie, est à peu près la même.

D'un autre côte, des chrétiens qui avoient un motif particulier de ferveur et de constance, des gens engagés dans le saint ministère, et même quelques évêques, trahirent leur devoir en Afrique et en Numidie. Les vases sacrés et les saintes Ecritures, que les puissances idolâtres faisoient rechercher pour les brûler, leur furent livrés lâchement.

Tel étoit le crime des foibles ministres qu'on appela traditeurs, et que l'Eglise soumit à de sévères pénitences.

Mensurius, évêque de Carthage, se conduisit d'une manière plus digne du successeur presque immédiat de saint Cyprien. Il emporta, ou serra très-soigneusement les livres sacrés; et joignant l'adresse à la religion, il laissa dans la basilique neuve, l'une des principales églises de la ville, tout ce qu'il avoit surpris d'écrits hérétiques. Les ministres de la persécution les trouvèrent, et ne lui demandèrent rien de plus. Dans la suite le proconsul eut vent de cette soustraction, et cependant ne voulut pas qu'on poussât pour lors les recherches plus loin. Mais peu après, un diacre de Carthage ayant été accusé de s'être échappé par écrit contre l'empereur, et s'étant réfugié chez l'évêque, on le lui demanda, sous peine, en cas de refus, d'être envoyé lui-même en cour pour répondre de sa conduite. Il refusa, et le voyage eut lieu. Mensurius étoit beaucoup moins inquiet pour sa personne que pour son église. Il confia à des gens sûrs ce qu'elle avoit de plus précieux, avec ordre, s'il ne revenoit point, de remettre le dépôt à son suc-

cesseur; puis il partit tranquillement pour Rome[1]. Mais ce prélat, aussi habile homme que zélé pasteur, défendit si ingénieusement sa cause à la cour, qu'il fut renvoyé. Il mourut avant d'arriver à Carthage.

Le crime des traditeurs fit beaucoup de bruit dans l'Eglise; et sitôt qu'on fut un peu plus tranquille en Afrique, les évêques prirent des mesures pour arrêter ou punir la prévarication. Ceux de Numidie s'assemblèrent au nombre de onze ou douze, à Cirthe, capitale de cette province. Dans ce petit nombre, il ne laissa pas de s'en trouver quelques-uns tachés de vices bien étonnants pour ces premiers âges. Pupurius de Limate fut accusé d'avoir fait mourir deux enfants de sa propre sœur et il ne s'en défendit pas : mais en récrimination, il dénonça comme traditeur le président même du concile, Second de Tygisiste, qui tenoit la première chaire. Ces reproches différents empêchèrent qu'on ne fît une exacte justice. On craignoit un plus grand mal, et l'on admit au pardon ceux qui avoient livré les Ecritures, parce qu'ils étoient en un certain nombre.

Vers le même temps, les évêques d'Espagne tinrent, au nombre de dix-neuf, un concile à Elvire, ville à présent ruinée, et que l'on croit avoir été proche de Grenade, où le siége épiscopal en fut transféré dans la suite. La rigueur des canons dressés contre les fidèles tombés dans le crime d'idolâtrie, rendroit ce concile suspect de novatisme, s'il n'avoit été cité avec éloge dans celui de Sardique et dans un grand nombre de conciles postérieurs. Et comment en effet ce soupçon pourroit-il tomber sur le fameux Osius qui avoit déjà confessé la foi; sur saint Valère de Saragosse, confesseur encore plus illustre, et comparable à son diacre Vincent avec qui il fut arrêté, et sur plusieurs autres pères d'Elvire également irréprochables? On défendit dans ce concile d'accorder la communion, même à l'article de la mort, c'est-à-dire l'eucharistie, qui étoit la marque d'une réconciliation pleine et parfaite, aux fidèles qui auroient idolâtré ou commis certains crimes énormes qui donnoient lieu, surtout quand ils étoient habituels, d'en regarder les coupables comme des idolâtres.

[1] Opt. cont. Parm.

On traita avec un peu plus d'indulgence les catéchumènes, que le concile appelle chrétiens, tandis qu'il ne donne le nom de fidèles qu'à ceux qui ont reçu le baptême. La discipline s'étoit sans doute extraordinairement relâchée en Espagne, et ce remède y fut jugé nécessaire.

On crut au contraire devoir user de plus de douceur dans les conciles de Carthage, dont nous avons parlé plus haut, et que Rome approuva. Le concile œcuménique de Nicée, qui fait évanouir ces contradictions apparentes, ordonna, comme ceux-ci, d'accorder la paix aux mourants, toutefois après un examen particulier de leurs dispositions, fait par l'évêque, et à charge, s'ils revenoient en santé, de ne communiquer avec les fidèles, que dans la prière. Mais, pour me servir des termes mêmes de cette auguste assemblée, elle ordonna expressément, que qui que ce soit absolument et sans exception, qui en danger prochain de mort demande de participer à l'eucharistie, l'évêque, après les épreuves, la lui accorde[1]. Elle ne se contente pas qu'on donne au malade le viatique nécessaire, ou l'absolution sacramentelle, ainsi que l'entend le premier concile d'Orange; mais elle veut qu'on y ajoute la communion, c'est-à-dire, la communication de tous les biens spirituels, dont l'eucharistie est le plus précieux. Ce n'est même que pour cet objet qu'on requiert l'examen de l'évêque, qu'il eût été en effet bien dur d'exiger préalablement, pour l'absolution en péril de mort, où souvent il est impossible. De là il est aisé d'inférer, que le refus de la paix, fait aux mourants dans l'antiquité, même au concile d'Elvire, n'emportoit nullement celui de l'absolution sacramentelle. Conclusion d'autant plus certaine, que le saint concile de Nicée, en défendant de priver les mourants du viatique nécessaire ou de l'absolution sacramentelle, dit en propres termes que telle est la loi ancienne et canonique[2]. En effet, comment se persuader que jamais l'Eglise, cette tendre mère des fidèles, ait usé, envers un grand nombre d'entr'eux, de cet abandon impitoyable? Peut-on croire que son esprit ait été bien connu de ces rigoristes, qui, au sujet du refus de la paix ou de la pénitence, disent froide-

[1] Conc. Nic. Can. 13. — [2] Can. 3.

ment en tant de rencontres, que l'Eglise, dans ces cas, abandonnoit les pécheurs à la miséricorde de Dieu ?

Le concile d'Elvire, le plus ancien dont il nous reste des canons de discipline, est surtout remarquable dans ce qui touche le célibat et la pureté des clercs. Par le trente-troisième canon, il est universellement enjoint aux évêques, aux prêtres, aux diacres et aux sous-diacres, de s'abstenir de leurs femmes : loi générale et qui certainement n'étoit pas nouvelle, vu l'importance de la matière. Un petit nombre d'évêques espagnols auroit-il eu cette autorité, si la coutume eût été contraire ? C'étoit donc une continuation de la loi commune, observée de temps immémorial par les ministres des autels, plutôt en vertu d'une tradition apostolique, que par aucune ordonnance expresse. Le soin extrême d'une vertu si délicate fit même défendre, par les pères d'Elvire, à tout ecclésiastique d'avoir avec lui aucune autre personne du sexe, que sa sœur, ou sa fille : encore veulent-ils pour cela qu'elle soit vierge, ou consacrée à Dieu, c'est-à-dire, à l'abri de tout reproche.

Ils défendent aussi d'ordonner dans une province les sujets baptisés dans une autre, et de mettre de l'argent dans les fonts en recevant le baptême, de peur que le ministère ne prenne un air sordide de négoce. Le fidèle qui, résidant à la ville, manque de se rendre à l'église par trois dimanches consécutifs, en est exclus par pénitence pour le même temps. Celui qui s'emporte à briser des idoles, et se fait tuer sur la place, ne doit nullement être compté entre les martyrs On trouve encore dans ces canons l'origine de la défense faite aux clercs, d'exercer le trafic. Ils ne leur interdisent pas néanmoins toute sorte de commerce, mais seulement de négocier hors de leur province, et de suivre en personne les foires et les marchés. La nécessité et la pauvreté des Eglises faisoient employer ces tempéraments. On fit à Elvire un autre canon, savoir la défense de faire des peintures dans les Eglises, qui parut d'abord plus difficile à interpréter; puisque la doctrine que tient l'Eglise depuis l'origine des iconoclastes, doit avoir été la même dans les temps les plus reculés. Mais on ajoute au même endroit, que c'est de peur qu'on ne peigne ces images sur les murailles. Alors on craignoit avec raison, que dans le cas d'une persé-

cution soudaine et imprévue, on ne pût soustraire à l'impiété des idolâtres les saintes images qui seroient inhérentes aux murs, et demeureroient exposées à la profanation. Voilà ce qu'il y a de plus digne d'attention dans le concile d'Elvire, l'un des premiers qui marquent de la différence entre l'excommunication et l'anathème. Le mot d'excommunication s'y prend pour la privation limitée de la communion à l'égard du pécheur qu'on espère de corriger de la sorte; et le mot d'anathème pour le retranchement perpétuel d'un incorrigible qu'on met par-là au rang des infidèles.

En Orient, la persécution étoit plus violente que jamais. Galère, qui avoit su prendre l'ascendant sur Dioclétien, et qui d'ailleurs étoit maître immédiat de plusieurs grandes provinces, et souverain dans les autres, se livroit sans gêne et sans réserve à toute l'atrocité de sa fureur. Rarement il se contentoit d'ôter simplement la vie; c'étoit la faveur la plus signalée que les confesseurs pussent attendre de lui qu'une mort ordinaire, et quel que fût le nombre des victimes, sa cruauté avoit peine à s'en contenter. Il falloit, pour lui plaire, que les supplices fussent aussi rigoureux que multipliés. C'étoit un art et un mérite auprès de lui, d'en inventer de nouveaux. Ceux qui causoient les douleurs les plus longues et en même temps les plus vives, étoient surtout employés. On ne se plaisoit plus à voir, comme autrefois, les fidèles exposés aux bêtes, à moins qu'une horrible flagellation ne les eût auparavant mis en sang depuis les pieds jusqu'à la tête. C'étoit pareillement une mort censée trop douce que d'être noyé; mais avant de jeter à la mer un chrétien condamné, on l'enfermoit dans un sac de cuir, avec un chien et un serpent : traitement autrefois aboli, et réputé trop barbare, même contre les parricides. Au lieu d'ongles de fer, on se servoit de morceaux de pots cassés, pour leur déchirer le corps plus lentement jusqu'à ce qu'ils expirassent. On attachoit les femmes par un pied, et on les élevoit ainsi à des machines, en sorte qu'elles demeuroient honteusement suspendues, la tête en bas. On employoit mille autres artifices d'une invention plus infernale qu'humaine, pour tourmenter par leur pudeur et leur propre vertu les personnes d'ailleurs inaccessibles à l'ef-

froi. Il y eut plusieurs martyrs dépouillés et liés par les pieds à deux arbres rapprochés à force de machines. On lâchoit ensuite ces arbres qui, reprenant leur situation naturelle, arrachoient les membres qu'on y avoit attachés. A un bien plus grand nombre, on coupa l'un après l'autre le nez, les oreilles, les doigts des mains et des pieds, et on leur mit ainsi successivement le reste du corps en pièces. En certaines villes on les brûloit à petit feu, ou plutôt on les cuisoit tout vivants, et l'on ajoutoit la dérision à la barbarie, en mettant dans leur chair du sel, du vinaigre et toutes sortes d'assaisonnements. Ailleurs, on couloit du plomb fondu sur le dos ou dans le sein des hommes et des femmes, et on leur faisoit endurer d'autres indignités si horribles et si infâmes, que la pudeur nous engage à tirer le voile sur ces images révoltantes. On fit crever l'œil droit et couper le jarret gauche à une multitude innombrable, qu'on envoyoit ensuite travailler aux mines, et à qui on ne laissoit que par cruauté un reste de vie mille fois plus insupportable que la mort. Quelquefois l'impatience prenant aux tyrans, ils suppléoient, par la multitude des victimes immolées tout à la fois, à ce goût de cruautés lentes et recherchées.

Eusèbe et Lactance rapportent qu'une ville de Phrygie fut brûlée tout entière, avec les femmes et les enfants, parce qu'elle étoit toute chrétienne. On permit de sortir de la ville à ceux qui le voudroient; mais les circonstances se trouvant telles que leur retraite eût donné lieu de douter de leur foi, tous, sans exception, aimèrent mieux périr. Eusèbe ajoute, qu'en un seul jour on abattit tant de têtes, que le fer en fut émoussé, et que les bourreaux, las de tuer, purent à peine finir l'exécution en se relayant les uns les autres.

Taraque, Probe et Androvie, martyrs de Cilicie, souffrirent tout ce qu'on peut imaginer de plus horrible. Les fouets, les ongles de fer, les têts aigus, les lames et les broches ardentes, l'infusion du vinaigre et du sel dans les plaies, et les fumées étouffantes, en un mot, tous les raffinements d'inhumanité que nous avons vu successivement épuiser contre une foule de martyrs, on les réunit contre ceux-ci. Le tyran les attaqua à diverses reprises, les traîna après lui de ville en ville, leur fit

subir jusqu'à quatre fois les plus étranges tortures. Les intervalles qu'ils passoient en prison, étoient encore ce qu'il y avoit de plus insupportable. Non-seulement leur courage fut invincible; mais ils répondirent au juge avec tant de fermeté, avec tant de force et de présence d'esprit, et même avec un tel air de dédain ou d'autorité, que loin de pécher par foiblesse, ils sembleroient avoir donné dans l'excès contraire, si l'on n'étoit assuré par la divine énergie de leurs réponses mêmes, que l'Esprit de Dieu parloit par leur bouche. Leurs actes sont divisés en quatre parties, dont les trois premières, comprenant les interrogatoires, sont les copies littérales des registres publics, qu'un soldat, gagné à prix d'argent, avoit communiqués aux fidèles. Le récit de leur mort, contenu dans la quatrième partie, fut écrit par ceux des fidèles qui avoient été les témoins oculaires de leur triomphe.

Dans la capitale de l'ancienne province de Cilicie, on arrêta Julitte, distinguée par sa noblesse. On ne laissa pas de lui faire souffrir toutes sortes d'indignités. Son enfant, âgé seulement de trois ans, et emmené avec elle, poussoit des cris attendrissants en voyant ruisseler le sang de sa mère. Le juge se le fit apporter, et voulut, en le caressant, arrêter ses pleurs. Mais Cyr ou Cyrique, c'est le nom de l'enfant, tendant les bras à sa mère, et s'élançant vers elle de tout son pouvoir, détourna sa tête du gouverneur, lui donna des coups de pieds, lui égratigna le visage, et dit, comme sa mère, qu'il étoit chrétien. Le brutal magistrat, du haut de son tribunal, le jeta si rudement par terre, que le jeune martyr eut la tête entièrement brisée; en sorte que la cervelle se répandit sur les degrés, et que tout l'espace d'alentour fut arrosé de ce sang innocent. La mère en rendit grâce à Dieu, et eut à la fin la tête tranchée.

Le martyr Barlaam, qui a eu pour panégyristes et pour admirateurs saint Basile avec saint Jean Chrysostôme, n'étoit qu'un simple berger de Cappadoce, dont la fermeté d'âme triompha des mouvements les plus naturels et de tous les artifices des persécuteurs. On lui tint de force le bras sur l'autel des faux dieux, et sur sa main étendue on mit de l'encens et des charbons ardents, afin que la douleur lui faisant remuer la

main, l'encens réjaillît sur un brasier préparé à ce dessein, et qu'il parût ainsi honorer les idoles. Mais Barlaam eut la constance de ne point remuer le bras avant que les charbons, qu'on avoit soin de souffler et de renouveler, lui ayant percé la main, fussent tombés par l'ouverture. Le martyr expira dans cette douleur : ce qui en marque la violence, ainsi que l'héroïsme de sa foi, plus forte au pied de la lettre que les horreurs de la mort.

La vertu de Jésus-Christ communiqua le même courage à un homme jusque-là voluptueux et débauché. Il se nommoit Boniface, et vivoit dans un mauvais commerce avec Aglaé, dame romaine, fille d'un proconsul, et en possession d'une très-ample fortune [1]. Après des années entières de désordre, Aglaé eut la dévotion assez singulière pour une personne de sa conduite, d'envoyer chercher en Orient des reliques de martyrs Elle exigea de Boniface qu'il fît lui-même ce voyage; et celui-ci, au moment du départ, lui dit encore en plaisantant : Au moins si l'on vous apporte mes propres reliques, ayez soin de les bien honorer. Nonobstant cette légèreté, Boniface fit en route des réflexions salutaires. Après tout, se disoit-il, il me conviendroit fort de rentrer en moi-même, et de faire quelques œuvres de pénitence; puisque tout indigne que j'en suis, je vais me charger des restes précieux de ces défenseurs d'une doctrine que le ciel me fait la grâce de n'avoir pas encore trahie par l'incrédulité. Il dirigea sa route vers la ville de Tarse, capitale de la Cilicie, où il espéroit se procurer plus facilement ce qu'il cherchoit. Tout en arrivant, il trouva une boucherie épouvantable de ces saintes victimes. L'une pendoit la tête en bas, par-dessus un brasier ardent. L'autre avoit les membres tendus et tout disloqués par la violence des roues. Un autre étoit attaché à la terre par un pieu qui lui traversoit la gorge. Un autre encore venoit d'être scié par le milieu du corps. Il y en avoit jusqu'à vingt tourmentés à la fois en ces diverses manières.

A ce spectacle, Boniface s'abandonne aux mouvements de la grâce. Qu'il est grand, s'écrie-t-il, le Dieu des martyrs! Je

[1] Amon. p. 332. Vales ad lib. 27.

vous en conjure, soldats de Jésus-Christ, priez pour moi, afin que j'entre en société de vos combats et de vos triomphes. Il se jette à leurs pieds, baise avec une vénération religieuse leurs plaies et leurs chaînes. Le gouverneur qui présidoit en personne, s'informa quel étoit cet audacieux qui paroissoit braver sa puissance. Boniface, que rien ne put intimider, fut bientôt jugé et appliqué aux tourments. On lui enfonça sous les ongles des pointes de roseaux affilés; on lui versa du plomb fondu dans la bouche, on le plongea dans la poix bouillante. Cependant le peuple fondoit en larmes, et au lieu d'applaudir à la tyrannie, donnoit des marques terribles d'indignation contre le tyran. Ce n'étoit plus le temps où tous les humains sembloient conjurés contre l'Eternel et son Christ. Ils commençoient à trop le connoître, pour le haïr si généralement. L'enfer faisoit les derniers et les plus grands efforts contre une doctrine salutaire aux hommes : mais les hommes ouvroient les yeux sur leurs solides avantages. Non-seulement les chrétiens étoient indignés contre le gouverneur : ils se seroient contentés de gémir, sans faire la moindre violence. Mais la multitude fit entendre des murmures et des menaces. Les gentils s'écrièrent plus haut que les fidèles : Qu'il est grand le Dieu des chrétiens! Qu'il est grand le Dieu des martyrs! Tout le peuple courut renverser l'autel, et s'arma de pierres contre le juge impie. Il se retira effrayé, et le lendemain il fit trancher la tête à Boniface. On reporta les reliques du nouveau martyr à Aglaé, qui distribua toutes ses richesses aux pauvres, et passa le reste de ses jours dans la retraite et l'exercice de la pénitence.

L'église romaine, comme toute l'Italie, eut beaucoup de part à la dixième persécution. C'est alors que souffrit l'illustre évêque de Bénévent, saint Janvier, avec ses compagnons. Quoi que l'histoire de son martyre, écrite plus de six siècles après l'événement, ne puisse faire une grande autorité, la vénération éclatante de tout un peuple qui la croit autorisée par un miracle perpétuel, ne nous laisse pas douter de la vérité de ce triomphe mémorable, ni de la magnanimité extraordinaire du saint héros qui le remporta.

Différents auteurs font aussi un martyr du saint pape Caïus,

qui avoit succédé à E[illegible]ychien en 283. Mais de plus anciens monuments donnent tout lieu de croire qu'il ne fut que confesseur. On prétend qu'il étoit parent de l'empereur Dioclétien et qu'il encouragea au martyre Gabinius et Suzanne, aussi princes du sang impérial. Gabinius, neveu de Dioclétien; Suzanne, fille de Gabinius. Après la mort de la première femme de l'empereur Galère, la politique ne lui trouva point d'épouse plus propre que Suzanne, petite nièce de Dioclétien; mais comme elle avoit choisi Jésus-Christ pour son époux, nulle considération n'ébranla la résolution de cette chaste héroïne, qui préféra non-seulement l'obscurité, mais une mort violente au rang de maîtresse du monde. Gabinius, son père, pour avoir approuvé cette religieuse constance, fut enveloppé dans sa proscription; et le pape Caïus, qu'on dit frère de ce Gabinius, servit beaucoup à soutenir le courage du père et de la fille. Il ne fut pas pris cependant, et il vécut encore une année depuis, c'est-à-dire jusqu'au 22 avril de l'an 296.

Deux mois après, Marcellin lui succéda et gouverna huit ans. C'est de ce pape qu'on a conté des fables déshonorantes qui se détruisent elles-mêmes par les anachronismes et les incidents dépourvus de vraisemblance dont elles sont remplies. Quelle critique en effet, de faire comparoître ce pontife se repentant de ses prétendues idolâtries, devant un concile tenu à Sinuse et composé de trois cents évêques? Comment eût-on rassemblé tant de prélats durant la plus violente de toutes les persécutions, puisque dans l'état le plus tranquille de l'Eglise, rarement on en put réunir un si grand nombre? Eusèbe, qu'on ne sauroit soupçonner d'une omission aussi considérable, ne dit pas un mot de ce fait. L'histoire de Théodoret prouve bien davantage, puisqu'il parle expressément de Marcellin ainsi que de la persécution où l'on veut qu'il ait idolâtré, et où ce sage historien assure au contraire que le pape se distingua par la fermeté de son courage.

Saint Augustin soutint formellement la fausseté de cette imputation contre le donatiste Pétilien, qui insistoit fortement là-dessus avec les sectaires de son temps. Car pour les premiers donatistes, et cette réflexion est des plus concluantes,

jamais ils ne reprochèrent à l'Eglise une pareille chute de son chef, tout attentifs qu'ils étoient, pour appuyer leur mauvaise cause, à recueillir les fautes des prélats catholiques, et surtout des évêques de Rome. Quoi qu'il en soit de l'origine de cette imposture, tous les historiens hérétiques ainsi qu'orthodoxes demeurent d'accord que le pape Marcellin finit saintement ses jours. Après sa mort, qu'on croit avoir été le martyre, le saint Siége vaqua plus de trois ans et demi : tant il étoit périlleux d'y monter, à cause de l'implacable cruauté des persécuteurs.

Le règne de Dioclétien avoit été fort heureux avant qu'il se fût déclaré contre l'Eglise : depuis la persécution, tout sembla conspirer à humilier cet esprit extraordinairement vain. Le ciel le frappa par tous les endroits les plus sensibles. Sa santé, en s'altérant d'une manière tout-à-fait humiliante, lui fit perdre son autorité ; sa raison baissa ; il parut n'en conserver que ce qu'il en falloit pour sentir tous les désagréments de son état. Non-seulement on ouvrit les yeux sur ses défauts naturels ; mais le public dit librement tout ce qu'il en pensoit. Cet odieux et sordide vieillard se trouvant à Rome, le peuple insulta à son avarice, en plein cirque, et en fit partout les railleries les plus piquantes. Le prince en fut si outré, que nonobstant les rigueurs de l'hiver, il repartit brusquement pour Nicomédie, où il faisoit son séjour ordinaire. Une maladie de langueur l'y attaqua, il s'abandonna à l'humeur atrabilaire qui le dévoroit, prit le parti de ne plus se laisser voir à personne, et le bruit courut qu'il étoit mort.

Galère vint en diligence d'Antioche à Nicomédie, et dit sans ménagement à Dioclétien, qu'il falloit quitter l'empire. Le propos révolta le sombre vieillard, dont l'orgueil ne vouloit pas y entendre. Mais Galère menaça, et il fallut se soumettre. On engagea Maximien-Hercule à faire la même abdication ; et les deux césars, Galère et Constance furent créés augustes le même jour, qui étoit le premier de mai de l'an 305. On fit en même temps deux nouveaux césars. Dioclétien souhaitoit que ce fût Maxence et Constantin, les fils de Maximien et de Constance. Il eut encore le chagrin de ne pouvoir réussir. Galère fit conférer ces dignités à Sévère, décrié par son ivro-

gnerie et ses débauches, mais qu'il affectionnoit; et à son propre neveu Maximien, nommé auparavant Daza ou Daïa, jeune homme de la campagne, et tiré nouvellement des forêts où il gardoit les troupeaux. En vain Dioclétien représenta-t-il leur incapacité : Galère ne l'ignoroit pas; mais ce tyran, qui ne se jouoit pas moins de l'état que de la religion, avoit ses vues qu'il ne pouvoit remplir qu'avec des collègues aussi méprisables. Il vouloit monter le gouvernement de telle manière, qu'il eût dans la suite l'autorité suprême, tant sur les augustes que sur les césars. Selon ce beau plan, un Dace, nommé Licinius, aventurier obscur, mais son grand ami, et Sévère devoient être les deux augustes : son fils Candidien, qui n'avoit encore que neuf ans, et Maximien, devoient être les deux césars; et les quatre ensemble, les remparts de sa propre puissance, à l'abri desquels ce despote absolu passeroit superbement et tranquillement sa vieillesse. Il craignoit sur toutes choses, que le jeune Constantin, fils de Constance-Chlore, et qui promettoit infiniment, ne parvînt où il avoit toutes sortes de droits de prétendre.

Malheureusement ce jeune et digne prince se trouvoit à la merci du tyran, au milieu de la cour du foible Dioclétien, où il avoit été élevé. Mais Galère, du vivant de Constance-Chlore, n'osoit se porter à une violence ouverte contre le fils de ce sage et valeureux auguste. Tout ce qu'il osa, ce fut de lui donner à toute occasion des commissions hasardeuses, que le jeune héros ne refusoit jamais. Informé de ces dangers perpétuels que couroit son fils, Chlore ne cessoit de le redemander par les lettres les plus pressantes. Enfin Galère consentit en apparence à ce départ, donna même une permission en forme, en se persuadant, comme il étoit tard, que le prince ne partiroit que le lendemain. Constantin, se représentant tout ce qu'une nuit pouvoit faire attenter au tyran, partit dès qu'il le sut couché, et fit une extrême diligence. Il eut même la précaution de faire tuer les chevaux de poste sur une partie de sa route, afin qu'on ne pût s'en servir pour le poursuivre. Personne ne douta de la justice de ses soupçons, non plus que de toute l'étendue du péril auquel il se déroboit, quand Galère ordonna le matin qu'on courût après lui. Mais Constantin, par

son ingénieuse prévoyance, rejoignit heureusement son père, qui étoit au moment de finir sa carrière, et qui témoigna mourir content, en expirant entre les bras d'un fils, le digne objet de sa tendresse et des plus hautes espérances.

Aussitôt après la mort de Constance, le 25 juillet de l'an 306, l'armée proclama Constantin empereur, à Yorck en Angleterre, avec de grandes acclamations. Il ne voulut cependant prendre alors que le titre de césar; et il attendit celui d'auguste, de Maximien-Hercule qui avoit repris la pourpre, et qui le lui donna l'année suivante, c'est-à-dire le 1.er mars 307, avec Fauste, sa fille, en mariage. Ainsi approchoit le jour du Seigneur, et les décrets suprêmes alloient pleinement s'accomplir sur l'empire comme sur l'Eglise.

Quand la persécution n'avoit été que particulière, les châtiments du ciel n'étoient pas universels. Ils s'étendoient dans la même proportion que les violences de l'impiété. Après la plus furieuse des persécutions, le comble et la consommation de toutes celles qui avoient précédé, le bras de Dieu s'appesantit, plus rudement et plus visiblement que jamais, sur l'empire et sur les empereurs. Outre les ravages de la peste, les affreux ouragans et les tremblements de terre, les peuples barbares, contents auparavant de quelques incursions dans les provinces écartées, poussés depuis comme d'un esprit étranger en elles, et perdant tout ensemble la terreur et le respect du nom romain, fondirent de toute part sur ses plus nobles apanages. La dévastation fut telle, que plusieurs siècles après on ne voyoit, jusqu'au centre de l'empire, que des cabanes éparses, là où il y avoit eu des villes considérables. Les séditions et les guerres civiles achevèrent de désoler ce que la barbarie avoit épargné.

La dernière année de la tyrannie sacrilége, il y eut une sécheresse ruineuse, qui fut suivie de la stérilité et de la famine. Un nombre prodigieux de citoyens, après avoir vendu pièce à pièce chacune de leurs possessions, vendirent enfin leurs enfants pour avoir de quoi prolonger leur vie et leurs malheurs. Excepté quelques familles de la première opulence, en toutes les autres, parents ou enfants, domestiques et maîtres, tout étoit si maigre et si décharné, qu'il eût semblé voir des troupes

errantes de spectres, plutôt que des hommes vivants. Tout à coup ils tomboient d'inanition dans les rues et sur les places publiques, où les cadavres pourrissoient sans sépulture. La contagion sembla s'attacher de préférence à ceux que les richesses mettoient à couvert de la faim. Il y eut une maladie singulière, qui affectant la vue, fit perdre un œil ou les deux yeux à une infinité de personnes, hommes, femmes et enfants; comme pour venger le grand nombre de confesseurs de tout âge et de tout sexe, à qui les persécuteurs avoient fait arracher les yeux.

Nul de ces tyrans n'échappa aux coups de la céleste vengeance[1]. Dioclétien ne perdit pas la vie d'une manière violente; mais sa vieillesse languissante, triste et méprisable, fut quelque chose pour lui de plus amer et de plus dur à supporter. Il se transportoit de côté et d'autre, agité de perpétuelles inquiétudes, ne prenant presque point de nourriture, n'ayant pas une heure de sommeil tranquille. Accablé sous le poids de ses chagrins réels ou imaginaires, il n'avoit pas la force de garder quelque ombre de décence. On le vit très-souvent pleurer avec toute la foiblesse d'une femme ou d'un enfant. Quand il apprit les succès de Constantin et le commencement des triomphes du christianisme, il s'abandonna aux plus violentes agitations du désespoir. Il s'emportoit dans sa frénésie jusqu'à se frapper lui-même; il se rouloit par terre en poussant des cris qui ressembloient aux hurlements: il prit enfin le parti de se laisser mourir de faim.

Maximien-Hercule, avant que de périr, se déshonora par sa légèreté et sa perfidie. La pourpre qu'il quitta deux fois, il la reprit en premier lieu à la sollicitation de son fils Maxence, qui s'étoit fait reconnoître auguste à Rome d'une manière tyrannique. Mais bientôt il en voulut dépouiller ce même fils. Auparavant ils servirent tous deux à humilier Galère dans la personne de sa créature, c'est-à-dire, de Sévère qui en avoit reçu le titre d'auguste, et qui osa marcher en armes contre Rome; mais ses troupes l'abandonnèrent pour se ranger du côté de l'artificieux Maximien. L'agresseur délaissé

[1] Lact. de Mort. Pers.

s'enfuit à Ravenne avec le peu de gens qui lui restoient ; puis voyant qu'on se disposoit à le livrer, il aima mieux se rendre lui-même. Cette lâcheté ne lui valut qu'un genre de mort plus doux. Car, peu de jours après, on lui fit couper les veines. Galère brûlant du désir de se venger, vint en Italie. Il s'avança droit à Rome avec une armée formidable, ne se proposant rien de moins que d'anéantir le sénat et d'exterminer le peuple. Quelques-unes de ses légions passèrent du côté de l'ennemi ; et, dans la peur d'une plus grande défection, il se retira, le dépit et la rage dans le cœur. Maximien resta en possession de l'autorité avec son fils Maxence.

Mais voyant qu'on obéissoit plus volontiers à celui-ci, le vieillard superbe en conçut une jalousie puérile. Il rassembla le peuple et les troupes, sous prétexte de chercher un remède aux maux de l'état. En effet, il commença par représenter ses désastres, dans une harangue étudiée ; mais quand il crut les esprits émus : voilà, dit-il, en montrant son fils, l'auteur de tous ces maux ; et en même temps il lui arracha la pourpre. Maxence dépouillé se jette au bas du tribunal. Les soldats qu'il soutenoit dans leurs désordres, le retirent au milieu d'eux les cris et les menaces se font entendre d'une manière effroyable. Maximien épouvanté prend le parti d'une prompte fuite. Il erra incertain, d'Italie en Gaule, de Gaule en Pannonie. De la Pannonie, il revint dans les Gaules. Il quitta la pourpre pour la seconde fois, la reprit peu après, en se soulevant contre son gendre Constantin, à qui il avoit persuadé de s'éloigner sous des prétextes artificieux. Il s'empara des trésors de ce prince, et s'efforça de corrompre ses troupes ; mais il échoua dans cette tentative, et retomba même entre les mains de son généreux gendre qui, après lui avoir reproché ses attentats, se contenta de lui ôter, avec la pourpre, la facilité de les recommencer. Mais Hercule, naturalisé avec le crime, n'en pouvoit perdre l'habitude qu'avec la vie. Peu après tant de marques de clémence de la part de Constantin, il entreprit de l'égorger dans son lit, et voulut rendre complice du parricide, Fauste sa fille, femme de cet empereur. L'impératrice avertit son époux qui, pour ôter toute excuse au coupable, en le prenant sur le fait, se tint caché, et fit coucher un eunuque en sa

place. Maximien vint en effet pendant la nuit, et poignarda le malheureux eunuque. A l'instant Constantin parut environné de ses gardes, fit saisir l'assassin, et pour dernière grâce, ne lui laissa plus que le choix de sa mort. Maximien choisit lâchement la corde, mort que les Romains réputoient infâme, et il s'étrangla de ses propres mains.

Galère, la dix-huitième année de son règne, à compter du temps qu'il devint césar, fut frappé d'une plaie incurable et honteuse. On y voulut appliquer le fer, et il perdit du sang en telle abondance, qu'il y eut tout à craindre pour sa vie. On arrêta l'hémorragie; mais ce ne fut que pour donner lieu à une horrible gangrène. Tout le siége et les chairs voisines tombèrent en pourriture. Les remèdes ne faisoient qu'aigrir le mal, qui gagna l'intérieur du corps et les plus hauts intestins. Il s'y forma une fourmilière de vers, et il s'en exhaloit une puanteur insupportable, qui n'infectoit pas seulement le palais mais tout le quartier de la ville de Sardique, où alors se trouvoit le tyran. Ce qu'il y a de plus inconcevable, c'est que ce mal, nonobstant sa violence, dura plus d'un an. Nulle opération, nulle invention ne réussit pour le guérir ni le diminuer. Les secrets des prêtres idolâtres qu'on employa, ne servoient qu'à tourmenter davantage le malade qui, désespéré et ne sachant à qui s'en prendre, faisoit insensément mourir ses médecins. Bientôt on eut peine à en trouver qui voulussent ou qui pussent en supporter l'infection et se résoudre à l'aborder. Son corps parvint à un état monstrueux. Tout le buste et la partie supérieure à la plaie, étoient d'une maigreur hideuse et sépulcrale : ce n'étoit qu'un squelette, couvert d'une peau desséchée et tirée sur les os. Depuis la plaie jusqu'à l'extrémité des pieds, qui n'en conservoient pas la moindre forme, on ne voyoit que deux espèces d'outres allongées et prodigieusement tendues.

Il se trouva cependant un médecin assez courageux pour avertir ce cruel maître que sa maladie n'étoit pas naturelle; qu'il étoit absolument impossible de la guérir par les remèdes ordinaires. Souvenez-vous, seigneur, lui dit-il, de ce que vous avez fait contre les serviteurs de Dieu; et dans ce principe de vos maux, cherchez-en le remède. Dompté par l'excès de la

douleur, ce tyran superbe reconnut qu'il étoit mortel, et soumis à une puissance infiniment supérieure à la sienne. Comme autrefois Antiochus, il s'écria qu'il feroit cesser la persécution, et qu'il remettroit en honneur le culte du vrai Dieu. Il fit effectivement publier un édit portant défense de tourmenter les chrétiens davantage, afin que jouissant d'une paix entière, ils priassent pour sa guérison et la conservation de ses jours. Dans ce témoignage forcé de son repentir, il entreprit encore de justifier ses rigueurs précédentes; et pour cela il s'efforça de faire entendre qu'il s'étoit proposé de tirer les chrétiens de leur aveuglement, mais que ces tentatives n'ayant abouti qu'à les détourner du service de leur Dieu, sans les engager à honorer ceux de l'empire, il étoit de son indulgence de leur laisser exercer leur religion en toute liberté, et rétablir les édifices où ils s'assembloient. De pareils sentiments n'étoient guères propres à obtenir une faveur qui ne requéroit pas moins qu'un miracle. Peu de jours après l'édit, l'an 311, ce faux pénitent rendit l'âme, tout son corps étant réduit en pourriture, et tombant par lambeaux.

L'Eglise d'Orient ne laissa pas de profiter du rescrit. Pour celle d'Occident, elle jouissoit d'une paix presque générale, depuis la catastrophe de Maximien. Dès le dix-neuvième jour de mai de l'an 308, on avoit ordonné pape, Marcel, différent de Marcellin, avec qui on l'a quelquefois confondu à cause de la ressemblance du nom. Marcel mourut au commencement de l'an 310, et il eut pour successeur Eusèbe, qui ne survécut qu'environ quatre mois. Après une vacance de plus de neuf, dont on ignore la raison, le 2 juillet 311, on élut Melchiade, qui tint le siége deux ans et demi.

Aussitôt que la mort de l'empereur Galère parvint aux oreilles de Maximin, il s'avança en diligence, dans le dessein de se rendre maître de toute l'Asie jusqu'au détroit de Chalcédoine. Licinius, qui avoit été fait auguste à la mort de Sévère, accourut de l'Illyrie, pour défendre une partie si considérable de ses états; et en peu de temps, on vit les deux rives de l'Hellespont couvertes des armées nombreuses de ces deux rivaux. Mais comme on s'attendoit aux dernières extrémités, ils firent un accommodement contre toutes les apparences. Maximin garda

même quelques ménagements à l'égard des chrétiens, et parut se fonder pour cela sur le dernier édit de Galère ; et s'il ne le fit pas publier solennellement, au moins ordonna-t-il à ses officiers de mettre fin aux vexations exercées contre les adorateurs d'un seul Dieu. Alors les prisons et les mines furent ouvertes aux confesseurs dans toute l'étendue de l'Orient. Sur chaque route, on en rencontroit une multitude qui retournoient chez eux en chantant des hymnes et des cantiques. On avoit crevé un œil à la plupart, et brûlé la jointure d'un pied ; mais ils bénissoient le Seigneur avec d'autant plus de joie, qu'ils portoient dans leurs propres corps des signes plus expressifs du témoignage qu'ils lui avoient rendu.

Toutefois Maximin revint bientôt à son antipathie naturelle contre la vraie religion. On prétend même que ses ministres pénétrant mal le fond de sa pensée, avoient pris trop à la lettre des ordres arrachés au respect humain. Quelle que fût son inconséquence ou sa politique, on recommença par défendre les assemblées chrétiennes, sous des prétextes détournés. Pour mieux colorer ses variations, Maximin fit sourdement agir dans les villes principales, pour en attirer des députés, avec commission de solliciter la démolition des églises, et même le bannissement des fidèles. On fit courir des libelles remplis de blasphèmes contre Jésus-Christ et son Evangile. On les revêtit des formes, en apparence les plus authentiques et les plus capables de leur donner du crédit. On les répandit dans les écoles pour les faire apprendre par cœur aux enfants. Quand on eut ainsi diffamé les serviteurs du Très-Haut, on annonça, dans les nouvelles publiques, que le gouvernement ne pouvoit se dispenser de délivrer de gens si détestables, tout au moins les villes qui le demandoient, et qui témoignoient du zèle pour l'ancienne religion de l'empire. Outre la peine du bannissement, on condamna de nouveau les fidèles à être mutilés, c'est-à-dire, que le tyran, sans leur ôter la vie, aimoit beaucoup mieux les priver, soit d'une main, soit d'un pied, soit du nez et des yeux, pour les abandonner ensuite à l'indigence et à toutes les misères inséparables de leur état. Cependant on en mit plusieurs à mort.

Le martyre de sainte Catherine est des plus fameux. On

raconte que cette illustre vierge, la première personne de son sexe à Alexandrie, par la naissance, par la fortune, par la beauté, par l'esprit même et les savantes connoissances, étoit éperdument aimée de l'empereur; que Maximin ayant vainement employé les sollicitations les plus passionnées et les plus basses, son amour s'étoit converti en un dépit furieux et sanguinaire. Mais tout ce qu'il y a de certain sur Catherine, comme sur Dorothée que les mêmes auteurs confondent avec elle, c'est l'éclat des talents, ainsi que des vertus et du martyre.

Dans la ville d'Antinoüs en Egypte, on condamna au feu un saint moine Apollone, qui fut préservé de ses atteintes par un miracle éclatant. Cette merveille convertit le juge avec plusieurs spectateurs. Ils furent tous conduits au préfet de la province, qui les fit tous jeter dans la mer.

Dans le même temps saint Pierre, évêque d'Alexandrie, mourut enfin pour la foi qu'il avoit défendue toute sa vie: Maximin le fit arrêter sans aucun prétexte, au moment qu'on s'y attendoit le moins, et voulut qu'incontinent on lui tranchât la tête. Quelque édifiant qu'eût été tout le cours de son épiscopat, le pieux pasteur, au renouvellement de la persécution, avoit redoublé sa ferveur et sa sainte activité pour le bien de son église.

Il a composé plusieurs ouvrages, vantés pour leur profondeur lumineuse, et pour la tendre piété qu'ils respiroient : mais il ne nous en reste qu'une épître canonique sur les pénitences des chrétiens tombés dans l'apostasie, et qui devoient être plus ou moins longues, à raison du degré de volonté qu'on inféroit des circonstances mêmes de la chute. Cette épître blâme fortement ceux qui se livroient eux-mêmes; et la faute de ceux qui tomboient, après s'être ainsi livrés, est punie beaucoup plus sévèrement que celle des autres apostats. Cette lettre nous apprend aussi que dès lors, suivant une coutume encore plus ancienne, on observoit le jeûne du mercredi et du vendredi; celui-ci à cause de la passion du Sauveur, l'autre à cause du complot des Juifs contre cet Homme-Dieu, et qu'en mémoire de la résurrection, le dimanche se passoit dans une sainte joie, sans qu'on fléchît le genou.

Théodore, Hésychius et Pacôme, évêques de diverses églises, remportèrent la palme du martyre avec un grand nombre de simples fidèles, dans le même temps et dans la même province. Mais après la mort du saint évêque de la capitale, son église fut si violemment agitée, qu'elle demeura une année entière sans pasteur. Alors saint Antoine, après plus de vingt ans de retraite, où toute son ambition avoit été de se faire oublier des hommes, vola au secours de la foi. Long-temps on l'avoit exhorté sans succès, à ne pas laisser ainsi la lumière sous le boisseau. Il avoit fallu user de violence, et presque enfoncer sa porte, pour lui faire admettre les troupes nombreuses de fervents disciples qui venoient se ranger sous sa conduite. Il ne sortit qu'à regret de sa douce retraite, pour aller fonder sur les rives désertes du Nil ce peuple admirable de solitaires, qui n'eut d'autre langage que celui des saints cantiques, et point d'autre loi que la perfection de l'Evangile. Mais quand il sut le péril que couroit l'Eglise, il ne fit aucune difficulté de rentrer dans le tumulte le plus orageux du monde. On le voyoit sans cesse visiter les confesseurs dans les prisons d'Alexandrie, dans les mines et dans tous les lieux où on les tenoit renfermés. Il les encourageoit devant les tribunaux, les accompagnoit à travers la foule des gardes et du peuple, jusqu'à l'endroit des exécutions. Mais quelque désir qu'il eût du martyre, il ne voulut pas se livrer lui-même. Il ne jugea pas néanmoins qu'il dût déférer à la défense faite alors aux solitaires de paroître dans les auditoires, et de séjourner dans les villes. Un jour il se présenta au premier magistrat, comme celui-ci passoit avec tout son cortége : mais on n'osa mettre la main sur un homme si vénérable et si cher à la multitude. Dieu le réservoit pour l'institution parfaite d'une autre sorte de martyre ; et il alla rejoindre ces victimes volontaires de la mortification chrétienne, aussitôt qu'il vit le feu de la persécution amorti.

A Nicomédie, souffrit saint Lucien, natif de Samosate et prêtre de l'église d'Antioche. Quoique toutes les inventions de la cruauté parussent épuisées, les ministres de Maximin ne laissèrent pas de trouver un supplice tout nouveau pour cet illustre confesseur, qui eut le courage de faire hautement une

éloquente apologie du christianisme, en présence du gouverneur de la province; car il n'étoit pas seulement profond dans la science du salut, mais il s'étoit rendu célèbre par une éloquence et une érudition qu'ont vantées les plus grands hommes de son temps. Après lui avoir fait éprouver la faim pendant plusieurs jours qui suivirent son premier interrogatoire on lui servit une table couverte de viandes offertes aux idoles, à quoi il ne voulut jamais toucher. Il subit ensuite un second interrogatoire, et de si affreuses tortures, qu'il y expira, en confessant Jésus-Christ jusqu'au dernier soupir. Sa doctrin avoit été quelque temps suspecte : mais il paroît que c'étoit faute d'être bien entendue, ou seulement parce qu'il soutint avec un peu trop de chaleur le parti de Paul de Samosate, son compatriote et son évêque, dont il ne pénétroit pas les sentiments. En tout cas, il mourut dans la communion de l'Eglise, comme le prouve la lettre même qu'il écrivit de sa prison à l'église d'Antioche, et dans laquelle on lit ces mots : *Toute la compagnie des martyrs vous salue.* Ce qui fait voir qu'il y eut beaucoup d'autres fidèles tourmentés avec lui. En passant quelque temps avant sa mort par la Cappadoce, il releva le courage de quarante soldats renégats, et leur inspira une telle horreur de leur apostasie, que plusieurs endurèrent un glorieux martyre, et que tous les autres soutinrent avec la même constance tous les tourments de la question. Saint Lucien a laissé une édition de l'Ecriture sainte, où la version des Septante étoit corrigée sur les meilleurs exemplaires. Elle est différente de celle d'Egypte par Hesychius, aussi-bien que celle de Palestine par le martyr Pamphyle, prêtre de l'église de Césarée, qui avoit souffert dès la septième année de la persécution, avec un très-grand nombre de fidèles de cette même province.

Arnobe, rhéteur converti, publia du temps de saint Lucien son ouvrage pour la défense de la foi qu'il venoit d'embrasser. On avoit exigé un témoignage de son zèle, avant de lui accorder le baptême, et en conséquence il composa cet écrit. Mais les ouvrages de génie réussissent rarement, quand ils prennent l'air d'une tâche fixée. La production d'Arnobe fourmille d'inexactitudes et d'expressions peu compassées, qui

la rendirent peut-être plus avantageuse aux hérétiques qu'utile à l'Eglise contre les païens. Le style seul annonce la patrie de l'auteur. On y retrouve toute la dureté africaine, une diction pleine d'âpreté, d'inégalités, et quelquefois peu latine. Tel encore, dans un autre genre, que les écrivains nouvellement convertis, Arnobe qui connoissoit le paganisme à fond, pour l'avoir long-temps professé, l'attaque avec beaucoup plus de succès qu'il n'établit les dogmes contraires.

Hiéroclès, vers le même temps, au moins sous l'empire des derniers persécuteurs, dont il étoit le ministre dans le gouvernement d'Egypte, attaqua, par ses écrits artificieux, comme par ses violences, la vérité de la doctrine chrétienne. Il osa même intituler *Philalètes*, c'est-à-dire, amis de la vérité, les deux livres qu'il publia à ce sujet. Mais ses travaux devinrent infiniment plus utiles que nuisibles à la religion de Jésus-Christ, en fournissant aux âges postérieurs un témoignage irréprochable de la croyance antique des chrétiens sur la divinité de leur instituteur. Il s'efforçoit dans son ouvrage de faire voir des contradictions continuelles dans l'Ecriture sainte, et d'élever les prétendus miracles d'Apollone de Thyane au-dessus de ceux du Sauveur. Toutefois, disoit-il ensuite, nous ne tenons pas pour un dieu celui qui a fait de si grandes choses, mais pour un homme favorisé des dieux; au lieu que les chrétiens, pour quelques miracles, soutiennent que Jésus est Dieu. Ainsi constatoit-il la foi la plus ancienne des serviteurs de Jésus-Christ sur la personne adorable de cet Homme-Dieu; et en même temps la réalité de ses œuvres merveilleuses, qu'il ravaloit de tout son pouvoir, mais sans oser les nier.

Le philosophe Porphyre né près de Tyr, dans le bourg de Batanée, porta au christianisme des attaques d'autant plus dangereuses, qu'il en étoit apostat, comme on le croit, avec beaucoup plus de fondement encore que pour Hiéroclès. L'historien Socrate dit formellement que le savant platonicien de Batanée avoit embrassé la religion chrétienne, mais qu'il la quitta pour avoir été maltraité en Palestine par quelques chrétiens de Césarée. Porphyre étoit d'une érudition immense, même par rapport à nos livres saints, qu'il avoit tous lus avec attention, d'ailleurs naturellement éloquent, et formé par les

plus grands maîtres. Il fit de tous ces talents l'usage le plus artificieux, dans les quinze livres qu'il publia contre le christianisme. S'il y rebattit les propos populaires, en rendant nos pères responsables de tous les fléaux publics, il enchérit d'ailleurs sur les plus subtils adversaires du christianisme. Il s'étudia principalement, ainsi qu'Hiéroclès, à chercher des contradictions dans l'Ecriture. Néanmoins il trouva les prophéties de Daniel trop précises et trop conformes aux événements, pour les expliquer autrement que nos interprètes. Pour éluder des oracles si pressants et si lumineux, il ne lui resta point d'autre moyen que d'en nier l'authenticité et l'antiquité, contre le témoignage si concluant de la synagogue, et conséquemment contre toutes les règles de la critique et du jugement. C'est pour cette raison que Théodoret, comparant Porphyre au faux prophète Balaam, dit que le Seigneur avoit tourné la langue de ce faux sage contre lui-même.

On lui répondit de son vivant avec force : mais la réponse faite par saint Méthode, qui mourut martyr sous Dioclétien, avec celles de plusieurs autres apologistes de la religion, a été perdue par la suite, ainsi que l'ouvrage même de Porphyre. Il suffisoit aux vues de la Providence, que l'Eglise eût été attaquée en toutes les manières, avant le moment où elle touchoit à sa pleine délivrance.

Ce n'étoit que par politique que Maxence avoit pour un temps paru favorable à cette Eglise Quand il se crut suffisamment fortifié par la défaite d'Alexandre, qui de lieutenant du préfet du prétoire avoit osé se faire empereur en Afrique, il ne ménagea plus rien ; et le naturel du digne fils de Maximien se déploya tout entier. Il se rendit surtout odieux aux Romains par ses exactions et ses cruautés : un assassinat ne lui coûtoit rien, quand il s'agissoit de s'emparer d'une possession qu'il ne pouvoit avoir autrement. On ne peut dire combien il fit périr de grands, des plus illustres, pour de pareilles fins. Il avoit dans les gardes prétoriennes une multitude de scélérats, toujours prêts à ces exécutions. Plusieurs fois il leur fit faire main-basse sur le peuple romain, à qui elles faisoient horreur, et qui se vit traité, dans ses propres murs, par les défenseurs naturels de la patrie, plus cruellement que par ses ennemis les plus

barbares. La lubricité du tyran n'étoit guère moins universellement alarmante. Il sembloit même, dans ses infâmes débauches, prendre un plaisir particulier à triompher de la vertu et à déshonorer la noblesse. Il faisoit enlever les femmes du premier rang à leurs maris, et ne les renvoyoit que couvertes d'opprobre et après les dernières indignités. Mais les vierges et les dames chrétiennes montrèrent une généreuse résistance. La femme du préfet, ou gouverneur de la ville, fut de ce nombre. Sa beauté avoit eu le malheur d'attirer les regards du tyran : il l'envoya chercher aussitôt, et son époux eut la lâcheté de la livrer. Se voyant ainsi trahie, cette âme romaine, qui puisoit dans sa religion des sentiments encore supérieurs à ceux de son origine, demanda du temps, comme pour se parer : elle entra dans son cabinet, ne manqua pas de consulter l'arbitre suprême de notre vie et de notre mort, dont elle dût être tout particulièrement inspirée; et voulant sans doute laisser un exemple, qui, au jugement des païens mêmes, égalât au moins celui de Lucrèce, elle fit tout à la fois le sacrifice d'un cœur et d'un corps purs, en s'enfonçant un poignard dans le sein.

A ces excès, Maxence joignoit ceux de la plus exécrable magie : non-seulement il immoloit des lions ou des léopards, et d'autres victimes aussi convenables à sa monstrueuse religion; mais il faisoit les évocations les plus épouvantables, sacrifioit aux démons des femmes enceintes, fouilloit dans leurs entrailles palpitantes, et cherchoit ses sanglants présages jusque dans le cœur des enfants qu'il en arrachoit.

Instruit d'une partie de ces horreurs, l'empereur Constantin désiroit vivement d'affranchir la ville de Rome, qui n'avoit d'espoir qu'en lui. Mais outre que les forces de Maxence étoient beaucoup plus considérables que les siennes, il ne vouloit pas être le premier à rompre la paix. Maxence, en lui déclarant la guerre, le tira de cet embarras; l'insolence et la présomption du tyran étoient à leur comble. Après avoir subjugué l'Afrique, il imagina que les Gaules résisteroient peu. Pour s'assurer encore davantage, il fit une ligue avec Maximin. Constantin, de son côté, fit alliance avec Licinius, et lui promit sa sœur Constance en mariage. Bientôt on abattit dans Rome ses statues et ses images, érigées, suivant la coutume, lorsqu'il

avoit été reconnu pour empereur; et tout se disposa pour l'accabler. Il crut devoir suppléer à la force par la diligence, et que le meilleur moyen de se dérober à l'orage, c'étoit de le prévenir.

Ayant tout mis chez lui dans le meilleur ordre, il prit incontinent la route de l'Italie, avec le peu d'excellentes troupes qu'il tenoit toujours en état. Son armée n'étoit que d'environ vingt-quatre mille hommes, tant Romains qu'auxiliaires; ce qui n'entroit point en comparaison, pour le nombre, avec les forces de son ennemi. Nonobstant la différence infinie de la bravoure et de l'habileté des chefs ainsi que des troupes, il falloit un secours plus qu'humain pour assurer le succès.

Constantin sentit la nécessité d'intéresser le ciel dans son parti. Comme son père Constance-Chlore avoit toujours été chrétien dans l'âme, et même publiquement, à ce que rapporte Eusèbe d'une manière si claire et si peu connue[1], le fils de ce bon prince avoit au moins hérité de son estime pour la religion des chrétiens. Tout nouvellement il avoit vu le Tout-Puissant se déclarer en leur faveur, et frapper des coups les plus marqués de sa colère, leurs persécuteurs cruels, Galère et Maximien. Il s'adressa au Dieu qu'avoit adoré son père, et le conjura par les vœux les plus ardents de se faire de même connoître au fils. Le cœur de ce prince étoit droit : il fut exaucé. Le moment étoit venu de détruire entièrement et avec le plus grand éclat le vieux préjugé qui excluoit les césars du royaume de Jésus-Christ; mais l'Eternel, en choisissant le moins puissant des empereurs pour faire triompher l'Eglise, voulut d'ailleurs rendre encore plus sensible le miracle de sa protection.

Peu après l'heure de midi, Constantin marchant à la tête de son armée, aperçut au milieu du ciel une croix étincelante de lumière; on y lisoit, en caractères non moins éclatants, *Vainquez par ce signe*. Toute l'armée, aussi-bien que l'empereur, vit cet étrange phénomène, et chacun se livra à ses réflexions : plus frappé que personne, le prince pensa le reste du jour à ce que pouvoit présager cette merveille. Jésus-Christ

[1] Eus. Vit. Const. c. 17.

lui apparut pendant la nuit avec le même signe, lui ordonna de faire un étendard sur le modèle de cette croix, et de le porter dans les combats, comme une sauve-garde, contre les attaques de ses ennemis. Le prince se leva de grand matin, appela des ouvriers, et leur traça le dessin de cet étendard, qui fut nommé *labarum*, sans qu'on sache l'étymologie de ce mot, étranger à la langue romaine. Sur ce plan sont faites à peu près les bannières de nos églises. Un long bâton, couvert de lames d'or, étoit traversé tout en haut par un autre bois semblable, en forme de croix, d'où pendoit un riche voile tissu d'or et de pierreries. Une couronne, également d'or et de pierres précieuses, au milieu de laquelle on voyoit les deux premières lettres grecques du nom de Christ, entrelacéesl'une dans l'autre, surmontoit la sommité de la croix. Au-dessus du voile paroissoient les images de l'empereur et de ses enfants. Constantin choisit entre ses gardes cinquante hommes des plus braves et des plus religieux, pour porter tour à tour le *labarum*. Ce prodige est des mieux attestés, et ne sauroit paroître douteux qu'aux scepticiens volontaires, qui doutent également de tout ce qui fait honneur au christianisme. Si tout autre témoin que l'empereur nous l'eût raconté, dit Eusèbe, dont l'histoire nous en a d'abord transmis le souvenir, nous aurions peine à le croire; mais ce prince, après un exact récit, l'ayant confirmé lui-même avec serment, qui pourroit en douter, surtout après que la suite des temps et des événements en a confirmé la vérité? Ainsi parloit Eusèbe, tandis qu'une infinité de personnes qu'il dit en avoir été témoins oculaires, vivoient encore, et pouvoient le démentir. Ce témoignage se trouve encore confirmé par une multitude d'écrivains et de monuments de toute espèce.

Constantin, après cette vision, résolut efficacement de se faire chrétien. Il fit appeler des évêques pour s'instruire dans la foi, et l'on pense qu'il se servit principalement du ministère d'Osius de Cordoue. C'est au moins la manière la plus plausible d'interpréter ce que dit un auteur du temps, qu'un Egyptien venu d'Espagne fit abandonner à cet empereur la religion romaine. Le prince s'appliqua lui-même à la lecture des livres saints, dont il demandoit l'intelligence aux minis-

tres sacrés; et dès qu'il eut connu la vérité, il s'étudia de tout son pouvoir à honorer, comme à faire honorer, le Dieu tout-puissant qui se manifestoit avec tant de bonté.

Une protection si visible du ciel inspira le plus intrépide courage au commandant et aux troupes. On ne demanda plus qu'à combattre. Les passages des montagnes et de toute l'Italie étoient inondés des troupes de Maxence : il y avoit jusqu'à trois armées, sans compter la garnison de Rome, qui équivaloit à une quatrième. Mais rien ne put tenir devant un héros guidé par le ciel. Il força, l'épée à la main, les défilés et les retranchements. La terreur se répandit avec les troupes dans la plaine. Tout plia, tout se dissipa. Les meilleures villes ouvrirent leurs portes et vinrent offrir leurs services. Cependant le préfet du prétoire, qui commandoit sous les remparts de Véronne la plus forte des armées de Maxence, et tout ce qui s'y étoit réfugié des autres après leurs défaites particulières, fit une courageuse résistance. Le combat fut long et sanglant. Constantin s'exposoit comme un simple soldat; mais le Seigneur le couvrit de sa protection. Enfin le préfet tomba mort, et ce ne fut plus qu'une déroute. Tout se soumit jusqu'aux portes de Rome, où Maxence restoit enfermé.

Il ne s'attendoit point à s'y voir sitôt assiéger : il donnoit au contraire les jeux que les empereurs avoient ordonnés pour la cinquième année de leur règne, et qui se trouvoient différés d'un an, par la nécessité des autres affaires. Ainsi, le vingt-huitième jour d'octobre de l'an 312, et le dernier de la sixième année du règne de Maxence, Constantin mit ses troupes en bataille, et s'approcha de Rome. La nuit précédente il avoit été averti, dans une seconde vision, de faire graver le monogramme de Christ sur les boucliers de ses soldats. Ce témoignage réitéré de l'assistance divine remplit toute son armée du courage le plus intrépide.

Maxence, au contraire, achevoit de se déshonorer par une lâche terreur, que fomentoient ses devins, en lui annonçant la plus funeste destinée s'il sortoit de Rome. Il crut suppléer à la valeur par les stratagèmes et les artifices. Dans l'espérance de voir périr Constantin au sein même de la victoire, il fit jeter sur le Tibre un pont de bateaux, qu'on pouvoit rompre tout

d'un coup par le milieu, en tirant quelques barres de fer; puis il posta ses troupes avantageusement, à portée du pont. Il ne falloit que demeurer en cette position pour un plein succès. Rome avoit des munitions de guerre et de bouche pour plus de deux ans; et l'assiégeant se fût consumé bien avant ce terme. Mais il en étoit tout autrement ordonné par les décrets d'en-haut : le proscrit lui-même en précipita l'exécution. Il fit d'abord passer le pont à ses troupes, sans les accompagner, et il coutinua de s'amuser aux jeux du cirque, par un excès de lâcheté ou d'abrutissement, qui épuisa enfin la patience du peuple. On cria tout haut à l'indignité, et l'on ajouta mille acclamations en l'honneur de Constantin. Le tyran s'enfuit du lieu des spectacles, et, dans sa consternation, alla consulter les livres des sibylles : il y apprit, au rapport de Zozime, que ce jour-là même devoit périr l'ennemi des Romains.

Tournant encore l'oracle à son avantage, et poussé par tous les motifs à la fois, il prit enfin ses armes, et sortit de la ville. On dit qu'une infinité de ces oiseaux qu'attirent les cadavres, volèrent aussitôt de ce côté-là, et se reposèrent sur les remparts. Cependant le combat se ralluma à la vue de Maxence. Les prétoriens surtout, qui n'espéroient l'impunité qu'avec un pareil empereur, firent les derniers efforts pour lui conserver l'empire : tout fut inutile; tout fut renversé et se débanda. La cavalerie étoit enfoncée aussi-bien que les gens de pied. Maxence tourna bride pour rentrer dans Rome, où il pouvoit se défendre encore long-temps. Mais le ciel attendoit le coupable au piége qu'il avoit lui-même tendu. Sous la multitude des fuyards, le pont de bateaux se rompit. Maxence, à cheval et tout armé, tomba dans le Tibre, où il se noya. Son corps chargé d'une pesante cuirasse, fut trouvé le lendemain, bien avant dans la vase. On lui coupa la tête, et on la rapporta au bout d'une pique, à la vue du peuple, qui, toujours incertain, n'avoit osé marquer toute sa joie avant ce moment. Le vainqueur fit cesser le carnage; et bientôt on ne s'aperçut de la diversité des partis, qu'à leur émulation dans les témoignages d'amour et de respect, qu'ils s'empressoient à l'envi de donner au libérateur de l'empire. Non-seulement il pardonna à tous les partisans de Maxence, mais il les maintint dans leurs

charges et leurs dignités, conserva même les corps de troupes qui avoient combattu contre lui, excepté les Prétoriens qu'il cassa, moins par un ressentiment personnel, que par haine de leur brigandage, et pour ne plus exposer la vie des maîtres du monde, au caprice de ces militaires séditieux. Il prit toutes les mesures propres à remédier aux maux de la tyrannie, et à rappeler la félicité parmi les Romains.

Mais on doit dire, à la gloire de ce prince et de la religion, qu'il n'eut rien plus à cœur que de la faire triompher avec lui. Il voulut que la première statue qu'on lui érigea, depuis la victoire, dans la capitale de l'empire, le représentât, tenant au lieu de pique une longue croix, avec cette inscription conforme à celle de la vision miraculeuse : Par la vertu de ce signe salutaire, j'ai délivré votre ville de la tyrannie, et j'ai rendu au sénat, et au peuple romain, sa liberté et sa première splendeur.

Quelques mois après, Licinius étant venu d'Orient en Italie, pour l'accomplissement de son mariage, les deux empereurs publièrent de concert un édit célèbre, qu'on peut regarder comme la consommation et le sceau assuré de la paix rendue à l'Eglise. Il est de la fin de l'an 312, ou du commencement de l'année 313, remarquable, en ce que l'on y commença de compter par indictions, c'est-à-dire, par le nombre révolu de quinze années, dont on ignore la raison. On verra sans doute avec plaisir les expressions mêmes et toute la suite de cet important rescrit, conçu de la manière suivante[1] :

Nous Constantin-Auguste et Licinius-Auguste, heureusement réunis à Milan, et traitant de tout ce qui concerne la sûreté et l'utilité publique, nous avons cru qu'un de nos premiers devoirs étoit de régler ce qui intéresse le culte de la divinité, et de donner aux chrétiens, comme à tous nos autres sujets, la liberté de suivre leur religion, afin d'attirer la faveur du ciel sur nous et sur tout l'empire. Ainsi avons-nous pris la résolution de ne refuser à qui que ce soit les moyens de suivre de cœur et d'affection les observances des chrétiens, ainsi que de pratiquer telle religion qu'il croira lui être convenable,

[1] Eus. l. 10. c. 5.

afin que le Dieu suprême que nous honorons, continue à nous combler de ses grâces. On voit ici les tempéraments que les empereurs étoient obligés de prendre, pour ne pas révolter les Romains. Parlant ensuite aux officiers, à qui la loi étoit adressée: Sachez, disent-ils, que nonobstant toutes lettres contraires que vous auriez ci-devant reçues, il nous plaît actuellement d'ordonner purement et simplement, que quiconque a la volonté de professer la religion chrétienne, le fasse sans être vexé ni inquiété en aucune manière. Ce que nous vous déclarons nettement, en vous informant que nous avons généralement accordé aux chrétiens pleine faculté d'exercer leur religion. Nous avons de plus statué à leur égard, que si les lieux où anciennement ils s'assembloient, et touchant lesquels vous avez autrefois reçu des ordres différents, ont été achetés par des particuliers, soit du fisc, soit de quelque personne que ce soit, on les restitue aux chrétiens sans répétition de prix, et sans nul délai ni difficulté. Que ceux qui les auroient reçus en don, les rendent pareillement au plus tôt; et que tant les acquéreurs que les donataires s'adressent au vicaire de la province, pour en recevoir ce qu'ils ont à espérer de notre bonté. Ainsi vous remettrez incontinent la société des chrétiens en possession de tous ces lieux : et parce qu'il est notoire qu'ils possédoient encore d'autres biens appartenant à leur communauté, c'est-à-dire, aux églises, non aux particuliers, vous ferez restituer à ces corps ou communautés toutes ces choses, sans nulle contestation ni difficulté, sauf à ceux qui les auront rendues sans remboursement, de se pourvoir par-devant nous pour l'indemnité. En tout ceci, nous voulons que vous employiez votre ministère de la manière la plus efficace et la plus prompte, afin que la divine bonté, dont nous avons déjà éprouvé les faveurs en tant de manières si importantes, ne cesse de nous combler de prospérités, avec tous nos peuples. Et pour que cette ordonnance parvienne à la connoissance de tout le monde, partout vous la ferez afficher, avec votre attache, en sorte que personne n'en puisse prétexter cause d'ignorance.

Tel étoit l'édit de Constantin et de Licinius, différent d'une ordonnance de 313, relative aux priviléges des églises et des

clercs, et qui, parvenant dans les provinces avec les premiers rescrits, procura à l'Eglise une paix générale et solide, la première, à proprement parler, dont elle eût encore joui depuis son établissement.

LIVRE SEPTIÈME.

DEPUIS LA PAIX DONNÉE A L'ÉGLISE EN 313, JUSQU'A LA MORT DE CONSTANTIN EN 337.

La liberté donnée à l'Eglise par l'édit des empereurs, jointe à la protection toute particulière de Constantin, changea en peu de temps toute la face de l'empire. Les fidèles se montroient avec sécurité, et une sainte joie éclatoit sur leur visage; le nom chrétien n'étoit plus abhorré comme un nom impie; les cachots ne renfermoient plus les innocents; les exilés et les fugitifs rentroient en foule dans le sein de leur patrie; les troupeaux se rassembloient après la plus triste dispersion, et les pasteurs reparoissoient à leur tête. On ne voyoit dans les villes, et jusque dans les campagnes, qu'églises qu'on réédifioit, plus grandes et plus belles que les anciennes. Le religieux empereur prévenoit les vœux des peuples et des évêques les plus zélés pour la gloire de la maison de Dieu, et fournissoit à tout avec une magnificence digne d'un césar, à qui des miracles de protection faisoient reconnoître l'auteur de sa puissance [1].

On consacroit ces temples avec de pompeuses solennités. Les prélats se réunissoient en grand nombre; le concours des fidèles de tout âge et de toute condition étoit immense. C'étoient des jours de fête et de réjouissance aussi intéressants par l'importance de l'objet et par le saint appareil de la nouveauté, qu'éloignés de la licence et de la dissolution des cérémonies idolâtres. La rencontre des proches et des amis qui se revoyoient après une longue séparation, rendoit le plaisir plus vif, en ajoutant la sensibilité de la nature à l'enthousiasme

[1] Euseb. Hist. l. X.

divin de la religion. Le culte chrétien étoit devenu le plus éclatant, et presque le seul public. On offroit l'adorable sacrifice, non plus dans l'obscurité des antres et des souterrains, mais sous des voûtes étincelantes d'or et de pierreries. Tout retentissoit du son des instruments et des chants célestes. On prononçoit d'éloquents discours, qui exprimoient avec transport la louange, le triomphe, les actions de grâce, et qui servoient à entretenir la ferveur et l'allégresse dans ces divines assemblées.

Constantin rendoit les plus grands honneurs aux princes de l'Eglise, principalement à ceux qui avoient combattu pour la foi, et qui conservoient les cicatrices de leurs glorieuses blessures [1]. Il les faisoit asseoir à sa table, et fermoit les yeux sur leur extérieur négligé, pour ne faire attention qu'à leur caractère et à leur dignité dans l'ordre de la foi. Il s'efforçoit de dédommager tous les confesseurs, par ses largesses impériales, où la préférence ne se régloit que sur le besoin de ceux qui étoient déchus d'une plus haute fortune.

Il ne suffit point à son zèle de faire ainsi triompher Jésus-Christ dans l'empire d'Occident, ni même dans la partie de l'Orient soumise à Licinius : il envoya le dernier édit à Maximin, qui régnoit en Egypte et dans les provinces les plus orientales de l'empire, et il l'exhorta de la manière la plus pressante à s'y conformer. Toujours également ennemi des serviteurs du vrai Dieu, ce cruel tyran craignoit néanmoins de rompre ouvertement avec ses collegues. D'un autre côté, il ne vouloit point paroître obéir. Il prit un milieu : sans faire publier l'édit, il se contenta d'écrire à ses officiers de ne plus tourmenter les chrétiens, et d'employer seulement la persuasion ou la séduction, pour les attirer au culte de ses dieux. Peu de temps après, il sut qu'un traité de ligue offensive, autrefois passé entre lui et Maxence contre les deux autres empereurs, avoit été retrouvé dans les papiers du tyran de Rome, depuis sa défaite; et, jugeant de leurs dispositions par les siennes, il ne douta point qu'ils ne lui fissent éprouver leur vengeance dès qu'il leur seroit possible.

[1] Eus. Vit. Const.

Imaginant donc qu'il valoit mieux les prévenir, tandis que Licinius en Italie ne s'occupoit que de son mariage, il fit une irruption dans les états de ce prince. Celui-ci ramassa à la hâte environ trente mille hommes, et retourna précipitamment contre le perfide Maximin, qui, à la tête de plus de soixante mille, avoit déjà pénétré jusqu'en Thrace. Licinius ne tendoit qu'à l'empêcher, en occupant les défilés, de pousser plus loin. Mais comme Maximin avoit fait la diligence dont il attendoit principalement son succès, déjà il se trouvoit en deçà des montagnes, où s'étendant dans les plaines, il réduisit Licinius à la nécessité d'une bataille rangée. Maximin, pour s'assurer encore mieux de la victoire, à ce qu'il présumoit, promit solennellement à Jupiter d'abolir entièrement le nom chrétien, s'il défaisoit son ennemi. Mais pendant la nuit un ange apparut à Licinius, l'avertit de se mettre avec toute son armée sous la protection du Dieu suprême, et lui promit, à cette condition, le gain de la bataille. Lactance rapporte que l'envoyé céleste apprit à Licinius une formule de prière, que ce prince fit écrire aussitôt après son réveil, et dont on distribua un grand nombre de copies dans l'armée [1]. Un courage extraordinaire saisit chaque soldat; tous demandèrent avec impatience le commencement du combat, que leur chef fixa au premier jour de mai de cette année 313, voulant que Maximin fût défait, comme Maxence, le jour qu'il étoit parvenu à l'empire. Mais le tyran lui-même avança d'un jour son malheureux destin.

On vint annoncer à Licinius que l'ennemi approchoit en ordre de bataille, et bientôt les deux armées se trouvèrent en présence. Alors les soldats de Licinius ôtan[t] un moment leur casque, et levant les yeux au ciel, récitèrent jusqu'à trois fois la prière qu'ils avoient apprise, que l'empereur prononça le premier en ces termes : Grand Dieu, nous vous invoquons : Dieu saint, nous implorons votre puissante assistance. Nous vous recommandons la justice de notre cause; nous vous recommandons notre salut; nous vous recommandons notre empire. C'est par vous que nous vivons; c'est par vous que l'on remporte la victoire, et que l'on parvient au triomphe et

[1] Tact. n. 45.

au bonheur. Dieu très-grand et très-saint, exaucez nos vœux; c'est vers vous que nous tendons les bras; Dieu très-grand et très-saint, exaucez-nous. Après la troisième récitation de cette prière, les soldats chrétiens s'élancent pleins d'ardeur et d'espoir sur les gens de Maximin, sans faire attention au nombre. Les infidèles furent aussitôt vaincus qu'attaqués. Un stupide effroi les empêchoit de faire usage de leurs traits et de leurs épées. Ils sembloient avancer, non pour combattre, mais pour se faire égorger, comme d'aveugles victimes. La moitié de l'armée tomba sous le tranchant des armes : le reste se rendit ou prit la fuite. Maximin se retira avec une célérité prodigieuse, jusque dans les détroits du mont Taurus; et ne s'y trouvant pas encore en sûreté, il alla se renfermer dans la ville de Tarse. Un esprit de vertige lui avoit troublé le jugement. Bientôt investi par terre et par mer, il ne vit plus d'autres ressources que le poison.

Comme il s'étoit auparavant rempli de vin et de viande, l'effet n'en put être que fort lent. Ainsi, avec d'inconcevables douleurs, il se sentit long-temps brûler les entrailles, poussant des cris, ou plutôt des hurlements effroyables, se roulant par terre, la mangeant de rage, se frappant la tête aux pavés et aux murailles, avec une telle fureur, que ses yeux sortirent de leur place, et qu'il en perdit totalement la vue. Mais ses remords faisoient sa plus cruelle torture. Il croyoit voir Jésus-Christ assis sur son redoutable tribunal pour le juger. On l'entendoit répondre, en criant horriblement, comme un criminel appliqué à la question. Ce n'est pas moi, ce fut malgré moi. En d'autres moments, il faisoit la confession de ses plus honteux forfaits, et demandoit miséricorde. Il passa quatre jours de la sorte, et mourut dans cet état, si semblable à un enfer anticipé, qu'on a tout lieu de craindre que la divine justice n'ait voulu donner en lui l'exemple d'un nouvel Antiochus. Outre la perte des yeux et le feu qui le dévoroit intérieurement, il éprouva, avant d'expirer, la plupart des autres tourments qu'il avoit ordonnés contre les martyrs. Ainsi finit le plus impie des persécuteurs. On remarque, comme le premier exemple d'une guerre en forme de la part des infidèles contre une nation chrétienne, que Maximin porta ses armes

contre les peuples de la Grande-Arménie, précisément parce qu'ils professoient le christianisme.

Cette mort rendit Licinius maître de tout l'Orient. Il se transporta aussitôt à Antioche qui en étoit la capitale, fit déclarer Maximin ennemi de la patrie, et briser ses statues. La femme du tyran fut précipitée dans le fleuve d'Oronte, où cette digne compagne de l'Antechrist de Syrie s'étoit plue à faire périr une infinité de vierges et de femmes vertueuses. Ses enfants, dont l'aîné n'avoit que huit ans, et généralement toute la race des derniers persécuteurs, fut presque en même temps exterminée. On exécuta Candidien, fils de Galère, et Sévérien, fils de Sévère, sur le simple soupçon d'avoir voulu prendre la pourpre. Prisque, femme de Dioclétien, et sa fille Valérie, veuve de Galère, errèrent pendant quinze mois, déguisées en servantes. On les reconnut enfin à Thessalonique, et on les condamna à périr sur un échafaud. A ce spectacle néanmoins tout le peuple fondoit en larmes, et blâmoit une rigueur qui, de la part de Licinius, ne pouvoit en effet passer que pour une indignité. Mais le juge suprême, qui ne distingue entre le crime du prince et celui du sujet, que pour proportionner la peine à la grandeur du scandale, vouloit, en permettant ce revers, punir ces princesses d'avoir renoncé Jésus-Christ malgré les impressions de sa grâce et les reproches de leur conscience. Heureuses, si ces dernières humiliations, les faisant rentrer en elles-mêmes, leur tinrent lieu de pénitence!

C'est Lactance, originaire d'Afrique selon toutes les apparences, mais habitant de Nicomédie, où l'empereur Dioclétien, instruit de son mérite, l'avoit fait venir pour enseigner la rhétorique; c'est ce savant et pieux auteur qui, dans son ouvrage de la Mort des Persécuteurs, nous a transmis ces traits frappants de la divine justice, d'après ce qu'il avoit vu lui-même, ou appris de ses contemporains. Il y parle assez avantageusement de Licinius : ce qui fait présumer que ce prince ne commençoit point encore à exercer la persécution.

Lactance s'étoit illustré par beaucoup d'autres ouvrages. Le livre de la Colère de Dieu, qui remplit parfaitement son titre, en prouvant que le Seigneur n'est pas moins juste que

patient, avec ceux de la Formation de l'homme et des Institutions divines, sont les principaux qui nous restent. Celui de la Formation, fait pour prouver que l'homme a été créé de Dieu, et pour établir sur ce principe la loi de la providence, paroît avoir été la première production du zèle de l'auteur depuis sa conversion. Car il étoit né dans les ténèbres de l'infidélité; et nul témoignage n'est plus recevable, en faveur de l'Eglise, que ses Institutions divines, qui sont divisées en sept livres, et qui font son grand ouvrage. Son but est de répondre à tous ceux qui écrivoient contre la religion chrétienne; de réfuter, non-seulement ce qu'on avoit dit, mais tout ce qui pouvoit se dire à ce propos. Il y combat avec une grande force la vanité du paganisme, et détruit avec une admirable facilité l'illusion de l'idolâtrie. Tel étoit le propre du génie de Lactance, ou de son genre d'études, l'aptitude à détruire le mensonge et l'impiété, plutôt qu'à prouver les vérités chrétiennes. Il paroît plus orateur que théologien; il traite nos mystères d'une manière trop philosophique, et se montre peu instruit du fond de la doctrine de l'Eglise, qu'il avoit sans doute étudiée trop tard. Mais on peut assurer que personne n'a défendu la religion, dans un style plus beau et plus éloquent, d'une façon plus claire, plus vive, plus sublime, plus agréable; et c'est avec beaucoup de justesse que saint Jérôme l'appelle le Cicéron chrétien.

Il joignit à l'élévation du génie une âme également noble, et d'autant plus grande, que se soutenant par elle-même, il ne tira jamais, pour se faire valoir, aucune ressource des titres ni des avantages extérieurs. Quoiqu'il passe pour constant qu'il fut précepteur de Crispe, fils du grand Constantin, jamais cependant il ne parle de cet honorable emploi que son mérite seul lui avoit obtenu, ni d'aucune autre chose qui puisse le relever devant les hommes. Son désintéressement, si pourtant ce terme rend suffisamment ce que nous voulons exprimer, son désintéressement égala sa modestie. Ses bons offices auprès du césar, fils aîné d'un empereur aussi grand et aussi libéral que Constantin, bien loin de l'enrichir, le laissèrent toujours dans un état où il ne manqua pas seulement de l'abondance, mais du commode et du nécessaire; uniquement

sans doute, parce qu'il voulut vivre dans la pauvreté évangélique. Tel est le témoin, ou l'un des témoins, entre mille, qui nous apprend les châtiments exemplaires des derniers persécuteurs.

Quand le pieux Constantin sut la destinée de Maximin, il reconnut, mieux que jamais, la main du Tout-Puissant; et il ne pouvoit assez le bénir de s'être manifesté à lui dans toute la grandeur de sa miséricorde. Plus son empire s'étendoit et s'affermissoit, plus le tribut de sa reconnoissance et de sa religion devenoit magnifique. Ses charités étoient immenses envers les ministres et les serviteurs indigents de Jésus-Christ. Il fit donner en une fois, au seul évêque de Carthage, pour ceux qui dépendoient de ce prélat, trois mille bourses, c'est-à-dire, plus de trois cent mille livres de notre monnoie; somme prodigieuse alors, relativement à sa destination[1]. Encore ajouta-t-il dans la lettre qu'il écrivit à cette occasion, qu'après avoir distribué ces deniers, si l'évêque les trouvoit insuffisants, il pouvoit s'adresser à l'intendant du domaine, qui avoit ordre d'ajouter sans retard tout ce qu'on lui demanderoit. En même temps il affranchit des charges publiques tous les ministres de l'église soumis à l'évêque Cécilien, comme s'énonçoit le rescrit, c'est-à-dire, tout le clergé orthodoxe d'Afrique, afin que rien ne le détournât du service de la religion. Tel étoit la raison qu'on alléguoit au proconsul Annulin, en lui recommandant la prompte exécution de ces ordres. On lui enjoignit également de faire restituer aux églises catholiques, sitôt la lettre reçue, tout ce qui leur avoit appartenu dans chaque ville, ou partout ailleurs, et ce qui, en vertu des confiscations, se trouvoit occupé par des infidèles. Par votre promptitude, disoit le religieux empereur, vous vous assurerez notre puissante bienveillance. Il n'est pas douteux qu'il envoya de pareils ordres dans les autres provinces.

Les jeux séculaires de Rome tomboient cette année 313 de Jésus-Christ. Constantin n'eut garde de faire célébrer ces exercices mêlés d'idolâtrie, et condamnables d'ailleurs, à raison de la seule dissolution des mœurs qu'ils entraînoient. Les

[1] Eus. His. l. 10, c. 6. Zoz. l. 1.

païens en murmurèrent, craignant ou feignant de craindre, en conséquence de cette suppression, toutes sortes de calamités pour l'empire. On laissa dire, et les chrétiens redoublèrent leurs vœux efficaces pour un protecteur si magnanime.

Ce n'étoit point assez pour lui de les mettre à couvert des violences extérieures de leurs ennemis : il ordonna de plus au proconsul Annulin, d'informer contre ceux qui troubloient le sein de l'Eglise, et de les réprimer sous la direction de l'évêque de Carthage. Il s'agissoit des donatistes qui avoient commencé, comme on l'a vu, par se séparer de leurs pasteurs légitimes, et dont la rébellion, selon le coùrs ordinaire, passa bientôt du schisme à l'hérésie.

Les derniers persécuteurs avoient exigé qu'on livrât les saintes Ecritures. Plusieurs prêtres et quelques évêques eurent la lâcheté de se conformer à cet ordre impie; et l'on attachoit au crime de ces traditeurs, la même flétrissure à peu près qu'à l'apostasie formelle. Donat, évêque des Cases-Noires en Numidie, apprit qu'on accusoit vaguement de cette prévarication Mensurius, évêque de Carthage. Là-dessus, portant un jugement aussi pernicieux dans ses conséquences que téméraire dans son principe, il avoit aussitôt renoncé à sa communion. Ce schisme ne fit pas grand bruit alors; mais ce qui suivit la mort de Mensurius, lui donna un éclat funeste. Cécilien, diacre de l'église de Carthage, fut élu pour remplir le siége de cette première église d'Afrique, par le suffrage unanime du peuple, et fut ordonné par Félix, évêque d'Aptonge, ville voisine de la capitale, en présence et du consentement des évêques de la province. Deux prêtres, jaloux de l'élévation de Cécilien, Bostre et Célésius, prétendirent que l'évêque d'Aptonge étoit lui-même traditeur; et sous ce prétexte non moins faux que frivole, ils ne voulurent pas reconnoître Cécilien pour leur pasteur légitime. Ainsi se renouvela et s'accrut considérablement le schisme de Donat. A ces mécontents il s'en joignit insensiblement un très-grand nombre, surtout d'évêques numides. Et, ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ces étranges rigoristes étoient eux-mêmes des traditeurs notoires, comme ils n'en avoient pu disconvenir dans le concile de Cirthe.

Ils se plaignoient aussi qu'on ne les eût pas convoqués pour ordonner Cécilien, et qu'on n'eût pas déféré l'honneur de l'ordination au primat de Numidie, avançant contre toute vérité, que telle étoit la loi et la coutume. Par ce moyen, les traditeurs schismatiques grossirent leur parti de plus de soixante évêques numides, élevèrent à Carthage même autel contre autel, s'assemblèrent en concile, et citèrent Cécilien.

Il envoya demander de quel crime on le chargeoit, et qu'on lui produisît ses accusateurs. On n'avoit pas encore fabriqué les calomnies dont on essaya de le flétrir par la suite : on ne lui opposa que la nullité prétendue de son ordination. Cécilien, qui ne vouloit rien épargner pour empêcher le scandale, dit que si l'évêque d'Aptonge n'avoit pu l'instituer légitimement, il étoit tout prêt à se remettre de nouveau entre les mains des évêques assemblés. Mais leur résolution étoit prise de tout brouiller. Ils ne firent usage de cette déférence excessive, dont le seul amour de la paix étoit le motif, que pour la lui reprocher comme un aveu du vice de son ordination. L'un de ces évêques, nommé Purpurius, ne fut pas même assez maître de lui pour dissimuler. Il répondit avec une impudence brutale, que Cécilien n'avoit qu'à paroître, qu'on lui imposeroit les mains de nouveau, et si rudement qu'il en auroit la tête écrasée. Ce propos étoit digne d'un évêque accusé, comme l'étoit Purpurius, de la mort de son propre neveu.

Après une pareille déclaration, jamais le peuple catholique ne souffrit que son pasteur s'exposât. Les schismatiques le traitèrent en contumace; et regardant son siége comme vacant, ils firent une nouvelle élection, et ordonnèrent Majorin en sa place. Aussitôt ils répandirent de tous côtés des lettres remplies de mensonges, et dans chaque église d'Afrique ils détournèrent les fidèles de la communion de Cécilien. Celui-ci néanmoins se crut suffisamment justifié, reconnu qu'il étoit par la très-grande partie de ses ouailles, et en communion avec l'Eglise de Rome, le centre de l'unité, ainsi qu'avec la multitude des évêques.

Les choses en étoient là, quand l'empereur, instruit sans doute par le pape, fit savoir à Cécilien les ordres qu'il avoit donnés au proconsul d'Afrique et au vicaire des préfets, de ne

pas tolérer le schisme dans cette province. C'est pourquoi, portoient les lettres impériales, si vous voyez quelques personnes y persévérer, faites vos plaintes à ces officiers, afin qu'ils punissent les séditieux.

Cécilien n'usa point du pouvoir qu'on lui donnoit, mais il prit le parti de la longanimité et de la douceur, comme le plus épiscopal et le plus conforme à l'esprit de l'Evangile. Les schismatiques ne connoissoient point ces délicatesses : ils n'usèrent du temps que pour intriguer du côté de la Cour; et comme le grand Constantin, en ces sortes d'affaires, montroit une indulgence qui nuisit souvent au gouvernement aussi-bien qu'à la religion, il reçut la requête où ils lui demandoient à être jugés par lui ou par des commissaires établis de sa part. Ils souhaitoient que ces commissaires fussent de Gaule; parce que les Gaulois étoient parfaitement désintéressés dans la cause des traditeurs.

Après avoir lu la requête, l'empereur s'écria avec étonnement : Hé quoi ! ils demandent que je les juge, moi qui dois être jugé par celui qu'ils représentent [1] ! Cédant néanmoins à sa facilité naturelle, il chargea de prendre encore connoissance de cette affaire, Materne évêque de Cologne, Marin d'Arles et Rheticius d'Autun. On ne pouvoit guère mieux choisir, dans la multitude même des grands évêques qui édifioient alors nos provinces. Materne avoit d'abord gouverné avec un zèle infatigable, et sans nulle autre vue que de se sacrifier aux besoins de l'Eglise, les chrétientés de Trèves et de Tongres, outre celle de Cologne; puis, par humilité, il s'étoit fixé à ce dernier siége, tandis que la ville de Trèves étoit infiniment plus distinguée, comme capitale de toute l'étendue de l'empire au-delà des Alpes. Marin ne se signala pas moins à Arles, tant par l'éclat de ses vertus, que par sa capacité qui le fit présider au concile fameux qu'on célébra peu de temps après dans le lieu de son siége. Rheticius est connu par des écrits, dont saint Jérôme exalte beaucoup l'éloquence.

L'empereur souhaita que le pape fût encore à la tête de ces prélats, afin de donner plus d'autorité au jugement; que

[1] Opt. l. 1.

quinze évêques d'Italie se joignissent à ces dignes juges, et que tous ensemble formassent à Rome un concile dans le palais de Latran. Il avoit donné ordre au proconsul d'Afrique d'envoyer, pour le commencement d'octobre, Cécilien d'une part avec dix évêques de son parti; et de l'autre, les Africains mécontents, en pareil nombre. Tout fut ponctuellement exécuté, et le concile commença dès le second d'octobre 313.

Les trois évêques des Gaules siégeoient les premiers, après le pape, sans doute comme désirés par les plaignants; ensuite les quinze Italiens, sans exception pour les évêques d'Ostie et de Preneste, suffragants du pape, auxquels on ne voit point qu'on assignât encore de rang particulier.

Le concile dura trois mois, pendant lesquels tous les griefs furent pesés, discutés, rédigés avec une attention et une maturité extraordinaires. Donat des Cases-Noires, et les autres partisans de Majorin, présentèrent un mémoire contre l'évêque de Carthage; mais quand on exigea les preuves, ils n'en purent fournir. Les personnes mêmes qu'ils avoient citées, et qu'ils présentèrent pour témoins, les couvrirent de confusion, en déclarant qu'elles n'avoient rien à dire contre Cécilien. Ils craignirent apparemment qu'elles ne s'expliquassent davantage et ne vinssent à révéler toute la manœuvre employée pour les suborner, puisqu'ils les firent aussitôt disparoître, après les avoir amenées de si loin.

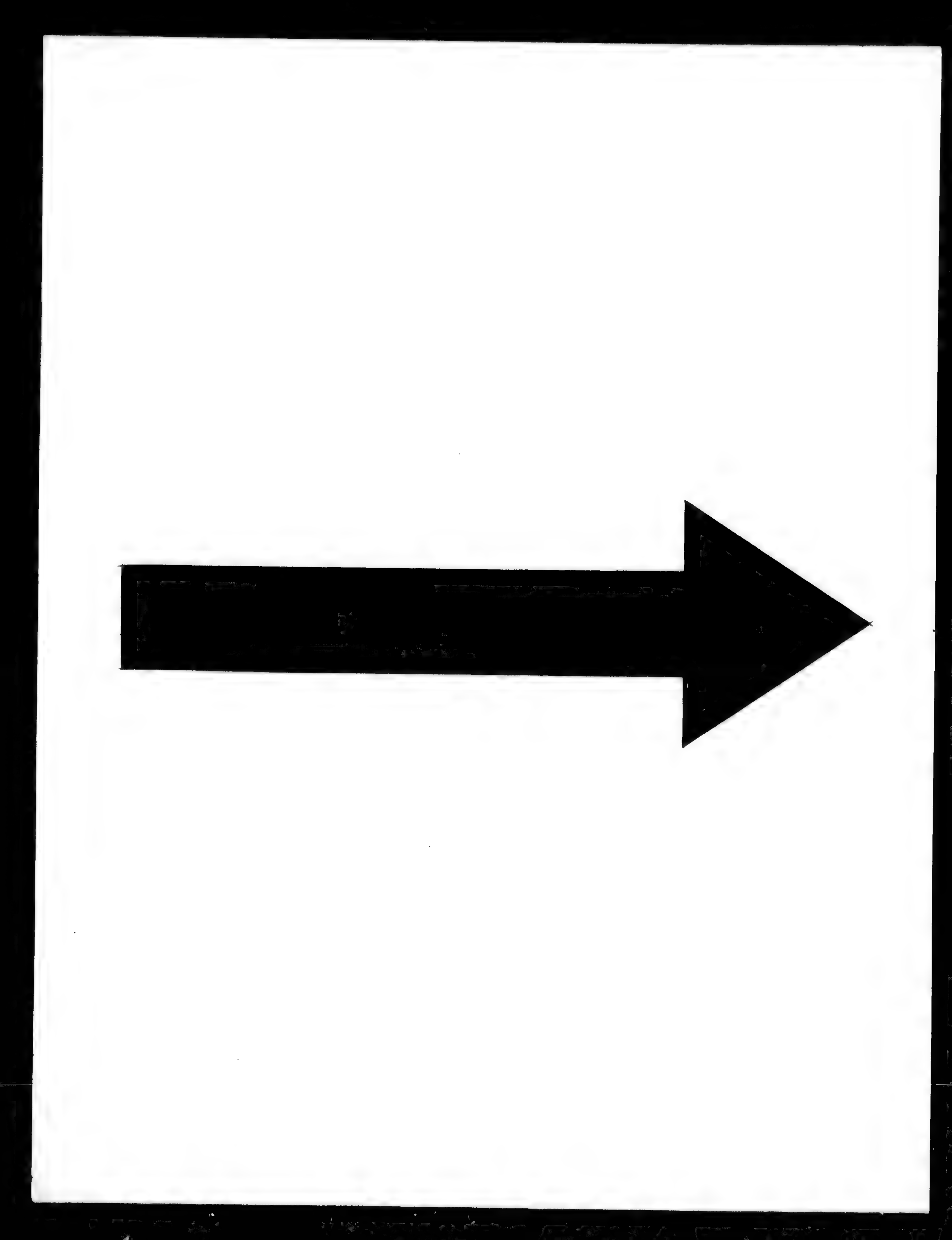
Donat même n'osa plus se montrer au concile, après le premier jour. C'étoit passer condamnation, et s'avouer calomniateur. Il fut de plus convaincu et réduit à confesser que lui-même avoit imposé les mains à des sujets coupables d'apostasie. Nonobstant un préjugé si défavorable à la cause qu'il défendoit, on examina avec toute le circonspection possible le procédé des soixante-dix évêques schismatiques qui avoient prononcé à Carthage contre Cécilien et son ordination. Mais comme il étoit notoire qu'on l'avoit condamné sans l'entendre, parce qu'il ne pouvoit se présenter avec sûreté pour sa personne, on n'eut point égard à cette espèce de concile dont on ne savoit point encore l'odieux secret, mais qui déjà n'annonçoit que trop la cabale et la violence.

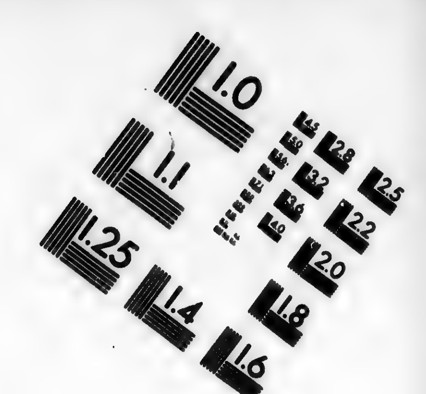
D'ailleurs la question qu'il avoit traitée ne paroissoit pas

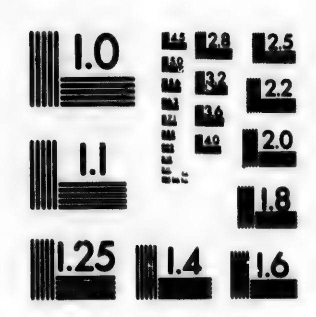
moins vaine qu'obscure. Outre qu'il étoit difficile de savoir si Félix ou quelqu'autre évêque, entre ceux qui avoient ordonné Cécilien, étoit du nombre des traditeurs, cette connoissance, quand on auroit pu y parvenir, n'avançoit rien; et il ne s'ensuivoit pas que l'ordination de Cécilien fût invalide. C'étoit dès lors un principe reçu, qu'un évêque en place, qui n'a été ni déposé ni condamné par aucun jugement canonique, peut validement exercer son ministère : ce qui faisoit en faveur de Cécilien une surabondance de [illegible] qui levoit toute difficulté. Le concile de Rome prononça [illegible] que cet évêque étoit innocent, et ratifia son ordi[illegible]ne flétrit cependant pas ceux du parti opposé, à l'e[illegible]le Donat des Cases-Noires, auteur de tout ce désordr[illegible]convaincu d'ailleurs de prévarications inexcusables. Pour les autres, quoiqu'ordonnés par Majorin hors du sein de l'Eglise, le concile donnant un exemple d'équité et de dérogation à la rigueur des lois, leur laissa la liberté de garder leurs siéges, en renonçant au schisme. Ainsi dans toutes les églises où il se trouvoit deux évêques, l'un ordonné par Cécilien, l'autre par Majorin, on devoit conserver celui qui auroit été ordonné le premier, et placer le second dans un autre siége, à mesure qu'il en vaqueroit.

Tout modéré qu'étoit ce jugement, il ne satisfit pas les schismatiques. A peine leurs députés furent de retour en Afrique, que la dissension recommença plus vivement que jamais entre les partis. Bientôt celui des donatistes, renouvelant ses plaintes auprès de l'empereur, montra que la condescendance n'est pas du tout le moyen de délivrer le gouvernement de leurs importunités effrayantes. Ils alléguèrent que leur concile de Carthage avoit été beaucoup plus nombreux que celui qui venoit de l'infirmer à Rome; et que ce petit nombre, quelque irréprochable qu'on le prétendît, n'avoit pu juger qu'avec précipitation, sans se donner le loisir d'approfondir le fait de Félix d'Aptonge.

Constantin fut d'abord indigné. Mais enfin, par un excès de bonté peu conforme à la marche qu'il suivoit beaucoup mieux dans les objets soumis à l'autorité séculière, il se prêta de nouveau à leur mécontentement et à leur inquiétude.




1.0
1.1
1.25
1.4
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0


1.0
1.1
1.25
1.4
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

Tout habile qu'il étoit dans l'art du gouvernement et dans la connoissance des hommes, il ignoroit jusqu'où vont les chicanes et la supercherie des esprits indociles en matière de religion. Il se donna mille peines, afin d'éclaircir le fait inutile de l'évêque d'Aptonge. On y réussit enfin. Des procès verbaux juridiques, et des témoins qui vivoient encore, firent foi de son innocence : ce qui formoit une preuve surabondante et péremptoire, au sens de l'empereur, en faveur de Cécilien. Toutefois les schismatiques n'en devinrent pas plus dociles; et Constantin portant la condescendance à son comble, prit les mesures nécessaires pour assembler dans les Gaules, comme ils le désiroient, un grand concile des évêques d'Afrique, d'Italie, d'Espagne, de la Grande-Bretagne, et principalement des Gaules. On ne trouve dans les souscriptions que trente-trois évêques, avec les députés de douze absents. Mais à juger de ce concile par la manière dont les Pères en parlent, il y a tout lieu de croire qu'il étoit beaucoup plus nombreux. Saint Augustin le nomme plénier, et y met jusqu'à deux cents Pères. On peut en effet le regarder comme un concile général de l'Occident.

La lettre que Constantin écrivit en cette occasion à Elafius, son vicaire en Afrique, fournit un modèle touchant de la droiture d'intention, de l'esprit religieux, et de tous les sentiments qui doivent animer un prince chrétien. Je ne vois pas, lui dit-il, qu'il nous soit permis de fermer les yeux à des divisions capables d'irriter la majesté suprême, non-seulement contre le commun des hommes, mais contre ceux qu'elle a chargés de la conduite des choses d'ici-bas. Je n'attendrai avec une ferme confiance la protection de la divine bonté, et je ne me croirai dans une sécurité parfaite, que quand je verrai tous mes sujets concourir, dans une sainte union, à honorer Dieu par le culte de la religion catholique.

La ville d'Arles fut indiquée pour le lieu de l'assemblée; on expédia des lettres circulaires aux évêques des différentes régions, et on leur fournit les voitures et les vivres, aux frais de l'état, afin qu'ils se trouvassent plus facilement réunis pour le 1.er d'août de l'année 315. Constantin écrivit lettres sur lettres aux Pères du concile, en les exhortant, avec effusion de

cœur, à procéder d'une manière capable de procurer enfin une paix solide à l'Eglise, et de le délivrer lui-même pour toujours de tous ces soucis affligeants.

On examina avec le plus grand soin, et les accusations personnelles intentées contre Cécilien, et le second chef d'accusation concernant les évêques qui l'avoient ordonné. On ne trouva néanmoins aucunes preuves de toutes les allégations des donatistes, et l'on prononça derechef en faveur de Cécilien. Cette affaire consommée, on jugea à propos, avant de se séparer, d'examiner ce qui étoit d'un intérêt général pour toute l'Eglise. Comme sa foi est inaltérable, les persécuteurs, en s'efforçant de l'éteindre, ne l'avoient qu'épurée. Mais des abus ou des relâchements s'étoient glissés dans la discipline; et l'on fit de sages réglements pour la rétablir. Toutefois, par respect pour la chaire apostolique, les Pères ne les voulurent publier qu'avec son approbation et sous son autorité. C'est pourquoi ils les envoyèrent au pape Sylvestre, qui avoit succédé à Melchiade le dernier jour du mois de Janvier précédent; et ils lui écrivirent en ces termes :

Plût à Dieu, notre très-cher frère; ainsi lui exprimoient ils leur zèle avec leur tendre et respectueux attachement, après avoir rendu compte de la sentence portée contre les donatistes[1]; plût à Dieu que vous eussiez été présent avec nous à ce grand spectacle! La condamnation des indociles eût été plus sévère, et notre assemblée auroit eu plus de consolation en vous voyant juger avec nous. Mais vous n'avez pu quitter ces lieux révérés que les saints apôtres ont consacrés par leur sang, et où ils ne cessent de présider. Cependant nous avons cru devoir ne pas nous borner aux affaires pour lesquelles on nous avoit convoqués, mais pourvoir encore aux divers besoins de nos provinces. En conséquence, nous avons fait plusieurs réglements, où nous pensons n'avoir suivi que l'inspiration de l'Esprit saint et de nos bons anges. Ce qui ne nous fait pas oublier que c'est à vous, à cause de l'étendue supérieure de votre autorité et de votre juridiction, de leur apposer leur sceau principal, et de les intimer à tous les fidèles.

[1] Lab. Conc. t. I. p. 1425.

Par ces respectables canons, les plus anciens de l'Eglise gallicane, il est enjoint, sous peine de déposition, aux différents ministres des autels, de demeurer fidèlement attachés aux lieux où ils auront été ordonnés. On excommunie ensuite les diacres usuriers. L'usure autrefois défendue sévèrement à Rome, et regardée comme plus punissable que le larcin, y avoit pris le plus grand crédit dans la décadence des mœurs, et elle y étoit permise par des lois formelles [1]. En attendant le moment propre à une réforme entière, l'Eglise voulut marquer dès lors son horreur pour ce vice, en le flétrissant au moins dans les ecclésiastiques. L'excommunication tombe spécialement sur les diacres, comme plus exposés au danger en leur qualité d'administrateurs des biens temporels du clergé. On exhorte les maris chrétiens qui surprendront leurs femmes en adultère, à n'en point reprendre d'autres du vivant des premières. On se borne encore ici à l'exhortation, parce que les lois civiles permettoient de se remarier après le divorce. Tout éloignée qu'étoit l'Eglise de les suivre en ce qui étoit contraire à l'Evangile, elle ne laissoit pas d'user de ménagement jusqu'à ce qu'elle pût amener la puissance civile à toute la pureté des maximes évangéliques. Les gens de théâtre sont excommuniés, tandis qu'ils resteront dans cette profession. Ce canon qu'on voudroit aujourd'hui taxer d'une rigueur excessive, trouve son apologie dans l[illegible]us anciens Pères de l'Eglise, particulièrement dans le tr[illegible] de Tertullien sur les spectacles : amusements proscrits par ce Père, non-seulement comme infectés d'idolâtrie, mais comme une des sources principales de la corruption des mœurs. Le concile prive aussi de la communion, mais pour un temps seulement, les filles chrétiennes qui épousent des gentils.

Parce qu'en Afrique la coutume de rebaptiser les hérétiques subsistoit toujours, on défend de réitérer le baptême de ceux qui l'auront reçu au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et de faire autre chose que de leur imposer les mains. Sur l'article du schisme des donatistes, on statue que les traditeurs seront déposés de l'ordre clérical, si pourtant ils

[1] Cat. de Re Rusticâ in proœm. Tacit. l. 5, Ann.

sont convaincus, non par des témoins trop sujets à se laisser corrompre, mais par des actes authentiques ou publics; que s'ils ont ordonné quelque sujet irréprochable d'ailleurs, cette forme d'ordination ne nuira point à ces bons sujets. Tels sont les canons essentiels du premier concile d'Arles.

Ceux des conciles d'Ancyre et de Néocésarée, qu'on rapporte à ces premiers temps de la liberté de l'Eglise, où les conciles furent plus fréquents que jamais, ne sont pas moins célèbres. Ancyre étoit la métropole de la Galatie, et il paroît que cette ville avoit été choisie, comme la plus commode, pour y rassembler les évêques de l'Asie-Mineure, du Pont, de l'Arménie et de la Syrie. Dans ces provinces, les persécutions avoient duré le plus long-temps et de la manière la plus violente. Aussi le principal objet du concile fut de régler la pénitence des fidèles tombés dans l'idolâtrie. A leur occasion, on étendit ces réglements aux pénitences des autres crimes, et l'on commença de donner aux évêques plus de liberté à user d'indulgence, suivant les occasions et les règles d'une sainte prudence.

Ce concile distingua aussi les fonctions des différents ordres de la cléricature. Offrir et prêcher, ce sont celles qu'il annexe au sacerdoce, et il attribue aux diacres celles de présenter l'offrande et de faire les annonces dans l'Eglise, où ils remplissoient d'office ce qui étoit à la charge des crieurs publics dans les assemblées profanes. Il n'est pas permis aux corévêques, fussent-ils revêtus du caractère épiscopal, d'ordonner des prêtres ou des diacres; ni aux prêtres de la ville, de rien faire dans le diocèse, sans une permission par écrit de l'évêque titulaire. Par ces dernières paroles du canon concernant les corévêques, il paroît que ces sortes de prélats inférieurs n'étoient par état que des prêtres à qui l'évêque confioit son autorité pour la campagne; et que dans le cas où ils auroient été honorés de la consécration épiscopale, leur pouvoir ne s'étendoit pas à conférer les ordres sans une permission expresse et spéciale. Suivant le canon dixième, les diacres qui ont déclaré, lors de leur ordination, qu'ils ne renonçoient point au mariage, ne seront pas exclus du ministère pour s'être mariés dans la suite, et pourront exercer

toutes les fonctions de leur ordre. Telle est l'origine du vœu tacite de continence, que ne font encore nos clercs qu'en ne répondant rien à la proposition que leur en fait l'évêque, avant de leur conférer la sous-diaconat. Si quelques Eglises particulières de l'Orient se sont écartées, dès ce premier âge, des règles étroites de la continence cléricale, on voit au moins que c'étoit seulement pour les ministres du second ordre, et dans le cas d'un besoin particulier, qui ne tiroit pas à conséquence pour les églises où l'on n'éprouvoit pas cette pénurie d'ouvriers évangéliques, et bien moins encore pour celles de l'Occident.

Les canons du concile de Néocésarée dans le Pont voisin de la Galatie, qui sont comme le complément de ceux d'Ancyre, et où se trouvèrent à peu près les mêmes évêques, sont au nombre de quinze, entre lesquels le premier ordonne la peine de déposition contre le prêtre qui oseroit se marier. Le troisième met en pénitence les laïques mêmes qui se marient plusieurs fois, quoiqu'après la mort de l'une des parties; et il défend aux prêtres d'assister au festin des secondes noces, qui, bien que permises, passoient pour une foiblesse parmi les Orientaux. Dans le sixième, on statue qu'il n'y aura que sept diacres en chaque ville, quelque grande qu'elle soit, suivant la première institution. Cette règle a toujours été suivie à Rome, pour les diacres d'office de la première église, nommés diacres régionaires; d'où elle s'est étendue aux provinces les plus éloignées, par respect pour le premier siége. Le onzième canon défend d'ordonner un prêtre avant l'âge de trente ans; et la raison qu'on en donne c'est que Jésus-Christ n'avoit commencé de prêcher qu'à cet âge. On croit que Vital, patriarche d'Antioche, présida à ces deux conciles de Néocésarée et d'Ancyre.

Pour les Pères d'Arles, ils ne se séparèrent pas aussitôt après leurs décisions : mais ils s'occupèrent à réunir ceux des donatistes qui revinrent à leurs pasteurs légitimes. Il y en eut beaucoup davantage, qui, persistant dans l'égarement et la révolte schismatique, appelèrent sans pudeur à César du jugement des évêques. Ce prince, à son ordinaire, en fut très-scandalisé, et conçut dans le premier moment la plus

vive indignation. Ensuite il écrivit aux Pères du concile d'attendre encore avec patience, et de laisser aux schismatiques le loisir de revenir au bon parti. Que s'ils persistent dans leur opiniâtreté, ajouta-t-il, retournez alors dans vos églises. Enfin il ordonna d'arrêter les plus séditieux, et les fit amener à sa Cour.

Ils tirèrent de cette démarche un parti bien différent de ce que ce bon prince se proposoit. Ils lui donnèrent de grandes espérances d'une réunion parfaite; ils déclamèrent avec éloquence, et avec une grande démonstration de droiture, contre les suites funestes de la division, et par cette amorce insidieuse, ils le conduisirent jusqu'à se faire le juge des évêques, en matière de religion, et l'inspecteur des conciles. Comme il avoit les vues droites, et qu'il ne péchoit que par une ignorance assez excusable dans les commencements d'une conversion de l'empire chrétien, le Seigneur ne permit pas qu'il poussât plus loin l'égarement. Il examina lui-même tout de nouveau, et avec des peines infinies toutes les pièces d'une procédure aussi longue et aussi compliquée que celle de Félix d'Aptonge; il fit comparoître Cécilien, avec les principaux donatistes à Milan où étoit la Cour; et après s'être parfaitement convaincu de l'innocence de cet évêque, il rendit en sa faveur une sentence éclatante.

Plus on cède à l'esprit de parti, plus il exige. Les schismatiques ne se soumirent pas mieux au jugement de l'empereur qu'à ceux des évêques. Bientôt l'on entendit les reproches de prévention, de partialité, et mille plaintes insolentes. Constantin, avec toute sa douceur, fut obligé de condamner les mutins au bannissement; et mêlant au procédé d'un empereur le ton d'un apôtre, il écrivit aux peuples et aux évêques catholiques de ne combattre ces séditieux que par la patience; en considérant que les mauvais traitements endurés de leur part leur tiendroient lieu du martyre[1]. En conséquence, l'église qu'il avoit fait construire pour les catholiques, dans la capitale de Numidie, depuis peu nommée de son nom Constantine, les évêques l'abandonnèrent aux donatistes, et se contentèrent de demander un emplacement pour en construire une

[1] Ep. Donat. ad Episc. Cath.

autre. Il accorda au-delà de leur demande, et fit les frais de l'édifice.

Mais les donatistes se décrièrent eux-mêmes, en se divisant avec scandale. C'étoit un nommé Silvain, qui avoit usurpé sur les catholiques la basilique de Cirthe ou Constantine; et qui faisoit le rôle d'acteur principal dans le schisme de Numidie. Il déposa son diacre Nundinaire, pour quelques déplaisirs personnels qu'il en avoit reçus; et par dépit, Nundinaire, se rendant le dénonciateur de son évêque, fournit aux catholiques les preuves d'une juste accusation contre ce prélat, coupable d'avoir livré les vases sacrés pendant la persécution, et de s'être fait ordonner évêque par brigue et par simonie. La procédure fut instruite sur les lieux en bonne forme, toutes les allégations parfaitement prouvées, et la relation envoyée à l'empereur, qui ne put se dispenser de condamner Silvain à l'exil, avec quelques sectaires de sa faction.

Peu après, les évêques donatistes présentèrent requête pour le rappel de Silvain, et pour obtenir liberté de conscience. Tout déposant contr'eux, ils n'avoient point de meilleure raison à faire valoir, que leur détermination à tout risquer et à tout souffrir, plutôt que de communiquer avec Cécilien. Ils obtinrent néanmoins ce qu'ils demandoient, et l'empereur écrivit au vicaire d'Afrique, qu'il eût à laisser au Tout-Puissant la punition de leur fureur. C'étoit trop bien réussir à des factieux, pour en rester là. Ils prétendirent au libre exercice de leur religion, jusque dans Rome, où quelques-uns de leur secte s'étoient déjà établis. Ceux d'Afrique leur envoyèrent un évêque, pour présider à leurs assemblées; mais ils ne purent obtenir aucune église dans l'enceinte de la ville, de plus de quarante que déjà l'on y comptoit; en sorte qu'ils se virent réduits à s'attrouper hors des murs, dans le creux d'une montagne : d'où leur vint le nom de montagnards, porté pour la même raison par leurs prédécesseurs dans le schisme, dès le temps de Félicissime. Mais ce fut après la mort de Majorin, et sous le gouvernement de son successeur dans le faux titre d'évêque de Carthage, c'est-à-dire, du second Donat, différent de Donat des Cases-Noires, premier auteur du schisme, que le parti prit toute sa forme et sa consistance. Ainsi le der-

nier Donat fut celui qui lui laissa son nom. Soit déguisement, soit vertu, il étoit irrépréhensible dans les mœurs, et possédoit à un point inexprimable le secret de se faire estimer ou de se faire valoir. C'étoit une sorte de divinité pour la secte, dont il subjuguoit, sans paroître le vouloir, tout ce qu'elle comprenoit de personnes distinguées. L'art ou le génie de la dissimulation étoit si parfait en lui, qu'il ne venoit pas même en pensée de le soupçonner d'imposture. Il avoit d'ailleurs de la capacité, de la pénétration, de l'éloquence, une fécondité inépuisable d'invention et d'intrigues pour faire naître incident sur incident avec un talent unique pour donner aux faits les tours les plus plausibles et les couleurs les plus favorables. En un mot ce fut de ces malheureux prodiges que Dieu laissa paroître de loin en loin pour éprouver son Eglise, et qui fut plus étonnant lui seul, que tout son parti, le plus opiniâtre qui eût encore désolé le bercail du divin pasteur.

Dès le temps de ce suborneur, parurent les fanatiques appelés circoncellions, parce qu'ils erroient perpétuellement autour des maisons, dans les villes et les bourgades, où ils se donnoient pour les réparateurs des torts et les vengeurs publics des injures, avec tous les désordres qu'entraînoit une telle prétention. Ils mettoient les esclaves en liberté, déchargeoient les débiteurs, vidoient les prisons, et faisoient refluer dans la société, avec tous les excès imaginables, la multitude d'âmes atroces qui s'y trouvoient renfermées[1]. Contre ces attentats, il n'y avoit de sûreté, ni sur les routes, ni souvent dans les rues et les meilleures villes. Aussi bizarres que turbulents, ils faisoient descendre les maîtres de voiture, pour servir à leur tour de cortége aux domestiques qu'ils établissoient en leur place. Leurs chefs, dont les plus entreprenants s'appeloient Maxime et Fasir, prenoient le titre de capitaines des saints. D'abord ces brigands ne portèrent que des bâtons, dont ils estropioient tout ce qui faisoit résistance. Ils se servirent ensuite de toutes sortes d'armes, et massacrèrent, de la manière la plus cruelle, jusqu'aux personnes du sexe et de l'âge le plus foible.

[1] Aug. 1, cont. Gaud. c. 28.

Ils se faisoient un jeu de leur propre vie, s'ouvroient le ventre à la moindre occasion, ou se précipitoient du haut des rochers, et se tenoient assurés d'obtenir par-là la couronne du martyre. Cette frénésie saisissoit les femmes aussi-bien que les hommes, et plus encore les filles, toujours le plus en butte à la séduction, qui les dépouilloit de la crainte de la mort, si naturelle à leur sexe. Mais on remarqua, dans une infinité de rencontres, que la crainte encore plus forte de l'opprobre faisoit tout le principe de leur héroïsme. Leur mort violente, en mettant au jour le fruit de leur incontinence, trahissoit l'hypocrisie, qui fait souvent toute la vertu de ces vierges folles, vouées à l'esprit de parti. La dissolution et la cruauté allèrent si loin, que leurs propres évêques recoururent à l'autorité souveraine pour les réprimer. On envoya contre ces enthousiastes barbares, des troupes qui en tuèrent un grand nombre; et par une inconséquence que nous ne concevrions pas, si des temps moins éloignés n'avoient offert un spectacle à peu près semblable, ceux que leurs pasteurs et leurs sages jugeoient dignes de l'animadversion publique, la secte les révéroit après leur supplice, comme les victimes de la foi la plus épurée.

Malgré ces désordres commis par des chrétiens, Constantin se montra toujours infatigable à faire fleurir la vraie religion. Toujours il parut n'avoir reçu que pour elle le suprême pouvoir et le droit de législation. Il prescrivit la célébration du dimanche, la cessation du travail, même pour les païens, et ne fit d'exception que par rapport aux ouvrages pressants de la campagne. Il ordonna aussi qu'on observât le vendredi d'une façon particulière, en mémoire de la passion du Rédempteur: c'étoient ces deux jours que les fidèles employoient réglément aux exercices publics de la religion. Il fit une loi expresse pour abolir le supplice de la croix, et révoqua la défense irréligieuse de rien léguer en mourant à l'Eglise catholique. Les lois romaines déclaroient tout célibataire, incapable de recevoir des legs, des donations : ces réglements, fort sages sous le règne du paganisme, dont le célibat n'avoit pour principe que le libertinage et la débauche, le pieux empereur les changea, en faveur des chrétiens dont la continence étoit si

différente[1]. Il appartenoit surtout à ce prince, d'honorer la chasteté, que son exemple mettoit encore plus en recommandation, que ses édits ne le pouvoient faire. Ses mœurs avoient été constamment réglées, dès sa tendre jeunesse; et dans le dessein de les conserver plus sûrement, il s'étoit soumis de fort bonne heure au joug respectable du mariage.

Par une première loi, il avoit permis de choisir les évêques pour arbitres des différends, et il avoit donné la même autorité à leurs décisions, que si elles fussent immédiatement émanées du trône. En toute rencontre il distinguoit honorablement les chrétiens des infidèles, spécialement les ecclésiastiques, qu'il dispensa de toutes les formalités requises pour les autres états, lorsqu'il étoit question d'affranchir un esclave. On doit aussi compter la douceur et la bonté au nombre de ses vertus; quoique par la suite il lui soit échappé quelques traits d'une dureté très-répréhensible, mais qui prirent plutôt leur source dans une prévention crédule et précipitée, que dans des sentiments cruels et inhumains. Il défendit, sous peine de mort, de saisir pour dette, ni les esclaves, ni les animaux qui servoient au labourage. Il enjoignit aux officiers de ses finances, de recevoir sans nul examen tous les enfants qu'on leur apporteroit, et de pourvoir sans délai à leur subsistance : deux traits que les nations les plus distinguées par leur humanité ont jugés dignes de leur imitation, dans ces derniers siècles. Constantin n'étoit point encore baptisé, quand il donna tous ces sujets d'édification.

Il faut néanmoins convenir, qu'étant très-sincèrement chrétien, il ne se montra point en certaines conjonctures avec assez de courage, ou pour mieux dire, avec assez de lumière. Il accepta la dignité de pontife suprême, que l'ancienne Rome déféroit à ses empereurs, et il en porta les ornements profanes; la regardant sans doute comme une partie de l'autorité civile, non comme une profession indirecte de l'idolâtrie : abus suivi par ses successeurs jusqu'à Gratien, qui fut le premier à juger ce titre et ces décorations, indignes d'un empereur chrétien. Il est plus difficile d'excuser Constantin, au sujet des aruspices

1 Eus. Vit. IV, 26. — 2 Const. Apost. l. II, c. 46.

qu'il permit de consulter, et qu'il semble avoir consultés lui-même; quoiqu'on prétende qu'il ne le fit que pour mieux réussir à les décrier, en confrontant avec plus de notoriété la fausseté de la prédiction avec l'événement : d'autant mieux, dit-on, qu'il défendit de les consulter ailleurs que dans les temples, ni de faire aucun sacrifice dans les maisons particulières. Mais en tolérant ces restes de superstitions, il ne témoignoit que du mépris à leurs ministres. Il ne daignoit pas même leur parler, tandis qu'il faisoit aux évêques l'accueil le plus honorable. Ces voies indirectes lui paroissoient nécessaires dans les commencements. Son zèle alla toujours croissant avec les années, et ne cessa point de se fortifier avec le pouvoir.

Le temps étoit enfin arrivé de faire passer l'empire entier du monde civilisé sous les lois de ce prince religieux, qui ne prisoit sa puissance et ses victoires, qu'autant qu'elles servoient à la prospérité et au triomphe de l'Eglise. Licinius eut l'imprudence d'en accélérer le fatal moment, en se brouillant avec lui. En cela la politique ne voyoit que l'issue ordinaire de l'amitié des princes ligués par l'intérêt contre des ennemis communs, et qui n'écoutent plus que leur défiance ou leur jalousie, quand une fois ces ennemis sont abattus. Mais, éclairés de lumières bien supérieures, les pieux fidèles virent dans ce revers le Dieu qui juge les justices mêmes, punir Licinius avec d'autant plus de sévérité, qu'il l'avoit fait servir à ses plus éclatantes vengeances, sans que ce prince en devînt meilleur. L'instrument qui venoit de frapper les premiers coupables fut brisé lui-même, quand il eut rempli sa destination. Tant de merveilles, dont ce prince avoit été le témoin et le ministre, ne l'attachèrent point au vrai Dieu; il s'endurcit au point de devenir lui-même persécuteur, et fit à son tour couler le sang chrétien.

Par ses ordres fut martyrisé, entr'autres, l'illustre saint Blaise, évêque de Sébaste en Arménie. Licinius immola dans la même ville quarante soldats, connus sous le nom des Quarante-Couronnés. Après de cruelles tortures, il les fit exposer durant toute une nuit sur un étang glacé [1]. On tenoit à côté

[1] Basil. Hom. 20.

de l'étang, un bain chaud tout prêt, afin que la vue de ce contraste attrayant engageât du moins quelqu'un des confesseurs à renier la foi, dans l'espérance d'un doux et prompt soulagement. Un soldat de garde observant ceux qui étoient dans les tourments, ne pouvoit revenir de l'admiration que lui causoit leur constance. Il fut encore bien plus étonné, quand il aperçut en l'air des couronnes au-dessus de leurs têtes. Mais il ne compta que trente-neuf couronnes, quoiqu'ils fussent quarante. A l'instant, un de ce nombre manquant de courage, se traîna au bain chaud, où cet apostat demi-mort n'acheva que plus vite de périr. Touché à l'instant d'une grâce victorieuse, le soldat spectateur s'écria qu'il étoit chrétien, et prit la place du renégat, dont il obtint la couronne. L'un des plus jeunes de la troupe survécut à tous les autres. Sa mère eut permission de le soulager ou de le solliciter. Mais bien loin de l'induire au crime et de le porter au bain chaud, cette femme, supérieure à toutes les foiblesses de la chair et du sang, le mit sur un des chars où étoient les trente-neuf qui alloient consommer leur martyre par le feu, et lui dit avec une foi héroïque : achève, mon cher fils, ce glorieux combat, et ne te laisse point devancer au triomphe par tes compagnons.

Il y eut beaucoup d'autres victimes de la même persécution en divers endroits. L'illustre saint Nicolas, évêque de Mirre en Lycie, ayant été mis en prison, n'en fut délivré que quand l'empereur Constantin eut abattu l'auteur de la tyrannie.

Il lui avoit représenté diverses fois, qu'il violoit leurs communes conventions, et qu'il lui faisoit une injure personnelle, en vexant les chrétiens dont il le connoissoit si affectionné protecteur. Ces plaintes augmentèrent la mésintelligence, jusqu'à ce qu'elle aboutît à une rupture entière. Enfin l'on arma, et l'on en vint aux mains, l'an 323. La supériorité du nombre fut à l'ordinaire du côté de l'empereur idolâtre, qui y mettoit toute sa confiance. Constantin instruit à s'en peu soucier, avoit pour lui, outre l'avantage de la valeur, celui de la bonne cause et du secours céleste. On se rencontra près d'Andrinople. Le camp de Licinius étoit dans une position fort avantageuse, sur une montagne de difficile accès. Avant

de l'attaquer, Constantin n'oublia pas son recours au Dieu tout-puissant, qui l'avoit rendu si souvent vainqueur. La veille d'un combat, il avoit coutume de se retirer avec quelques personnes d'une piété distinguée, dans une tente séparée du camp, où l'on gardoit le *labarum*, comme dans une espèce de sanctuaire. Le lendemain de grand matin cet étendard sacré marchoit à la tête des troupes. On voyoit de même la croix briller sur les drapeaux, dans chaque légion. Ainsi se prépara le pieux Constantin.

Cependant Licinius se comptant fort en sûreté sur sa montagne, insultoit à la piété de son auguste rival [1]. Voici, mes amis, les dieux nombreux et puissants que nous adorons, dit-il à ses gens, en leur montrant ses aveugles simulacres. Notre ennemi les a tous abandonnés pour un Dieu méprisable, dont le signe patibulaire déshonore les armes romaines. Adorateurs fidèles de ces anciennes divinités de Rome, combattons hardiment sous leurs auspices; et après la victoire qui ne peut nous manquer, anéantissons jusqu'au nom des impies dénaturés qui abjurent les dieux de leur patrie.

Les effets répondirent mal à tant de présomption. Aussitôt que Constantin eut fait passer, près d'Andrinople, un détachement de cinq mille hommes au-delà d'une rivière qui séparoit les deux armées, en un lieu où on ne l'attendoit nullement, la surprise et l'effroi mirent le désordre dans tous les rangs infidèles. Il en demeura environ trente-quatre mille sur le champ de bataille. Le camp de l'empereur idolâtre fut emporté, et lui-même obligé de fuir précipitamment. Il s'arrêta dans Bysance, où il prétendoit tenir ferme. Mais la flotte de Constantin, commandée par Crispe son fils, ayant remporté une victoire encore plus complète que celle de son père, Licinius, avant d'être assiégé par terre comme par mer, se réfugia au-delà du détroit, dans Chalcédoine, avec ses trésors. Il y fut aussitôt poursuivi. Mais y trouvant encore son armée forte de cent trente mille hommes, il revint sans délai au-devant des ennemis.

On livra une seconde bataille rangée, beaucoup plus meur-

[1] Eus. Vit. II.

trière que celle d'Andrinople, puisque d'une armée si nombreuse, à peine il se sauva trois mille combattants. Aussitôt Bysance et Chalcédoine ouvrent leurs portes. Licinius se retira à Nicomédie. Bientôt désespérant de se soutenir, l'assiégé envoie sa femme Constance, qui étoit la propre sœur de l'empereur Constantin, pour implorer la clémence d'un frère dont elle connoissoit la tendresse et qu'elle fléchit en effet.

Peu après, Licinius bien changé de ce qu'il avoit été quelques jours auparavant, vint se jeter lui-même aux pieds de son généreux beau-frère, et lui remettre la pourpre dont il s'étoit dépouillé; trop content, disoit-il, de la vie qu'on daignoit lui conserver. Le vainqueur le releva avec des témoignages non suspects de réconciliation, le fit manger à sa table, et puis l'envoya à Thessalonique, où il devoit jouir d'une considération proportionnée à sa première grandeur. Mais comme cet esprit inquiet ne put vivre en repos, et se fit soupçonner de vouloir reprendre la pourpre, on crut ne pouvoir assurer la tranquillité publique qu'en le faisant mourir l'an 324.

Devenu seul maître de toutes les provinces, tant de l'Orient que de l'Occident, Constantin fit partout restituer aux confesseurs les biens confisqués, et la succession des martyrs à leurs proches, se réservant d'indemniser les acquéreurs qui auroient obtenu du fisc quelqu'un de ces fonds à titre d'achat ou autrement. Les principaux officiers qu'il employoit à la régie des provinces, professoient le christianisme; et il exigeoit de ceux qui tenoient encore à la vieille religion, qu'ils s'abstinssent au moins des sacrifices idolâtres. Il alla jusqu'à défendre généralement de faire ces sacrifices, soit dans les villes, soit dans les campagnes, et d'exercer la divination ou toute autre superstition, du moins hors des temples. Il exhorta ses nouveaux sujets, dans toute l'étendue de l'Orient, moins en empereur qu'en apôtre, à passer des ténèbres de l'idolâtrie à la lumière de l'Evangile; déclarant toutefois qu'il ne vouloit contraindre personne au service d'un Dieu uniquement jaloux de l'hommage des cœurs [1]. Il recommandoit même aux particuliers d'éviter avec soin de se faire peine les uns aux autres,

[1] Eus. Vit. l. II. 56.

pour la diversité des cultes; et il réprima le zèle précipité de ceux qui parloient déjà d'abattre les temples des dieux. Mais il réédifia partout les églises, avec une magnificence infiniment supérieure à leur premier état, et avec une grandeur qui présageoit ce qu'on avoit encore peine à croire, que tout l'empire alloit se faire chrétien. Il mandoit aux gouverneurs de ne rien épargner, autorisoit les évêques et les prêtres à tirer sans crainte de ses trésors, les y exhorta même avec tout l'empressement qu'avoient marqué ses plus avides prédécesseurs à en amasser.

Dirigées néanmoins par une sagesse égale à la munificence du prince, ces pieuses largesses ne sembloient qu'enrichir l'état. Le ciel répandoit les biens avec profusion sur un empire, dont le vertueux modérateur n'avoit rien plus à cœur que d'en faire hommage au premier auteur de tout bienfait. L'abondance et la prospérité étoient générales dans les provinces, les terres chargées des plus riches moissons, l'air même d'une salubrité extraordinaire et presque inconnue jusque-là, tous les peuples dans la joie et la paix, les villes que la guerre avoit ruinées, rétablies dans un état plus heureux qu'auparavant; en sorte que le monde présentoit une face aussi nouvelle que l'innocence et la pureté des mœurs qui la lui procuroient. Depuis le rétablissement de la tranquillité et de l'harmonie entre les diverses parties de l'empire, il n'y avoit plus rien à craindre, ni au dedans, ni au dehors. Les Barbares étoient revenus à leur ancien respect pour le nom romain; les armées observoient une exacte discipline; l'empereur payant ponctuellement ses troupes, et pourvoyant à tous leurs besoins avec une attention paternelle, il ne restoit au soldat nul prétexte de piller ni de murmurer, et il ne pensoit qu'à vivre en citoyen pacifique. On accordoit des récompenses aux vétérans : mais elles consistoient en terres qu'ils s'occupoient à cultiver, et que respectoient généralement les gens de guerre, par l'espérance d'un pareil traitement. Enfin l'ordre et l'équité régnoient dans tous les états : chacun jouissoit en sûreté de ce qu'il possédoit; et l'on ne craignoit plus, comme sous les derniers potentats, plus tyrans qu'empereurs, ni le caprice du maître, ni la cupidité du ministre.

Il y av.. out lieu de s'attendre à recueillir des fruits également abondants du salut. Le champ du père famille se trouvoit admirablement préparé : mais depuis quelque temps, et avec assez peu d'éclat jusqu'alors, la semence en avoit été altérée par un homme ennemi, en comparaison duquel tout ce qui avoit encore paru de suborneurs, mérite à peine ce nom. Arius, prêtre de l'Eglise d'Alexandrie, dont nous avons à parler, étoit natif de Libye, et avoit suivi le schisme de Mélèce, autre sectaire, d'abord évêque de Lyque ou Lycopolis dans la Thébaïde, et déposé depuis dans un concile par le saint patriarche Pierre, pour avoir sacrifié aux idoles, et pour plusieurs autres crimes. Au lieu de ménager son pardon par la soumission et la pénitence, l'incorrigible prélat ne s'étudia qu'à séduire une foule de méchants et d'esprits foibles. Sans se mettre en peine de colorer sa révolte d'aucune raison plausible, il se fit chef de secte et se contenta de crier vaguement qu'on ne lui avoit pas rendu justice. Il se répandit sans pudeur en invectives contre son pieux supérieur, et remplit toute l'Egypte de trouble et de scandale. Comme il croyoit voir des vertus et du zèle dans Arius, avec ce génie aigre et fier qui se juge toujours au-dessous de la place qu'il mérite, il tenta de procurer un tel appui à son schisme; et le succès de la négociation fut d'abord tel qu'on pouvoit l'attendre de deux hommes si propres l'un à l'autre. Le saint évêque d'Alexandrie regagna cependant Arius, non-seulement lui rendit la communion, mais l'ordonna diacre : car il n'étoit pas encore dans les saints ordres, quand il s'attacha pour la première fois à Mélèce. Bientôt le saint pasteur reconnut que les génies de cette trempe reviennent rarement avec sincérité; et lui voyant trouver mauvais qu'on excommuniât les partisans de Mélèce, quoique par sa propre conduite il vînt de les condamner, il le chassa de l'Eglise, et ne voulut plus entendre au rétablissement de l'hypocrite, à l'égard duquel il demeura inexorable jusqu'à la fin de sa sainte carrière, qu'il termina par le martyre.

Saint Achillas, qui le remplaça dans ce grand siége, fut encore la dupe de l'habile apostat, quoique prévenu par son illustre prédécesseur qui s'étoit exprimé là-dessus d'une ma-

nière à persuader que l'Esprit de Dieu lui avoit communiqué des lumières plus qu'ordinaires. Mais personne n'égaloit Arius dans l'art du déguisement. Cet habile imposteur gagna le nouveau patriarche, au point de s'en faire ordonner prêtre, et d'obtenir le gouvernement de l'une des principales églises d'Alexandrie, érigée dès lors au nombre de neuf, à peu près sur le pied de nos paroisses, dont elles fournirent un des premiers modèles. Il fit tous ces progrès, sous le pontificat d'Achillas, qui ne dura pourtant que quelques mois; et après la mort de ce prélat, il se crut en assez grande considération pour prétendre à lui succéder. Le prêtre Alexandre lui fut néanmoins préféré. Des vertus aussi éminentes que pures, jointes à une grande habileté dans les affaires, lui avoient gagné tous les suffrages. Le superbe Arius ne put jamais digérer cette préférence, et ne chercha plus qu'à s'en venger. Il n'y avoit pas moyen d'attaquer les mœurs d'Alexandre : Arius épia l'occasion d'en censurer la doctrine; et la singularité de sa propre façon de penser ne tarda point à la lui fournir [1].

L'évêque d'Alexandrie, dans une assemblée de ses ecclésiastiques, dit en parlant du mystère de l'adorable Trinité, qu'elle ne contenoit qu'une seule essence [2]. Arius interrompit son pasteur, lui dit avec insolence qu'il prêchoit le sabellianisme, et que la distinction des personnes divines ne consisteroit plus que dans les noms, si l'on adoptoit l'unité d'essence, ou de nature [3]. L'éclat étoit scandaleux : il y eut du tumulte dans l'assemblée, et néanmoins quelque partage dans les opinions, par l'habileté du novateur à cacher le sens de ses expressions. Arius multiplia les imputations et les cabales, pour se faire des partisans et des défenseurs : l'évêque ne montra que de la douceur et de la modestie; et n'imaginant pas jusqu'où le prêtre indocile portoit ses vues, il proposa une conférence, où il seroit libre à chacun d'expliquer son sentiment avec ses raisons.

Dans l'intervalle, Arius osa débiter que le Fils de Dieu n'avoit pas une seule et même essence avec son Père, et par con-

[1] Theod. 1, c. 2. — [2] Socr. 1, c. 5. — [3] Sozom. 1. c. 15.

séquent n'étoit pas Fils naturel de Dieu, mais seulement Fils adoptif; que le Père étoit seul vraiment et proprement Dieu; que le Fils au contraire ne l'étoit que par participation, n'étant ni éternel, ni immuable, mais tiré du néant comme les autres créatures, quoiqu'avant elles. Puis, se portant aux derniers excès de l'impiété, il n'eut point d'horreur d'avancer que le Fils de Dieu par son libre arbitre, étoit capable de vice aussi-bien que de vertu. Le blasphémateur ne répandit d'abord cette affreuse doctrine, au moins avec clarté, que dans ses entretiens particuliers; mais quand il se vit un certain nombre de sectateurs et de patrons, il ne ménagea plus rien, et blasphéma publiquement.

Malheureusement il étoit doué de tous les talents les plus propres à séduire : un extérieur grave et modeste, une taille haute et majestueuse, un air pénitent et recueilli, l'abord néanmoins doux, gracieux, insinuant, et une certaine façon de présenter les choses, qui en déroboit toute l'horreur, et faisoit pénétrer agréablement dans les esprits le plus infect poison [1]. Il étoit déjà vieux, et son visage pâle et décharné. Ses membres affoiblis et tremblants lui donnoient un air imposant, et le faisoient regarder comme un saint, qui ne tenant plus à la terre, n'y avoit d'autre intérêt que celui de la vertu et de la piété. Un essaim de sourds émissaires se couloient adroitement dans toutes les sociétés, où ils ne manquoient aucune occasion de fortifier ces impressions pernicieuses, et de donner aux ébauches du séducteur toute leur funeste perfection. Avec tant d'avantages, il se fit un nombre prodigieux de partisans, gagna des diacres, des prêtres, quelques évêques et une multitude de vierges et de femmes indociles, dont les hérésiarques ont su, dans tous les siècles, tirer tant de parti.

Enfin le jour de la conférence arriva. L'évêque Alexandre convoqua son clergé, et Arius eut la liberté d'exposer ses opinions. Quoiqu'elles fissent horreur au saint patriarche, dès la première conférence, il en accorda une seconde, où il ne gagna pas plus qu'à la première. Après quoi le zélé pasteur réfléchissant que la douceur et les délais ne servoient qu'à ré-

[1] Epiph. Hær. 69, n. 13.

pandre l'erreur dans la ville et dans les autres églises, même hors de la province, il assembla un concile d'environ cent évêques de l'Egypte et de la Libye. Les nouveautés impies y furent condamnées d'une voix unanime, leur auteur déposé et excommunié avec neuf diacres, ses principaux adhérents. Saint Alexandre crut devoir avertir, premièrement le chef de toute l'Eglise, puis les évêques des siéges importants par leur grandeur ou leur position, afin de donner à la condamnation autant de poids et d'authenticité, que l'erreur avoit causé de scandale.

Dans la seule de ces lettres particulières qui nous reste et qui fut adressée à l'évêque de Bysance, on voit avec quelle unanimité les évêques épars dans tout l'Orient souscrivirent aux décisions du concile d'Alexandrie [1]. Prononcez avec nous, portoit-elle, à l'exemple de nos confrères dont j'ai déjà reçu la réponse, et qui ont signé le mémoire que vous verrez cijoint à leurs lettres, lequel vous doit être remis par notre cher fils, le diacre Apion. Il y en a de toute l'Egypte et de la Thébaïde, de la Libye et de la Pentapole, de la Syrie, de la Pamphilie, de l'Asie proconsulaire, de la Cappadoce et des provinces circonvoisines. Je m'attends à recevoir de vous une acceptation semblable. Car après plusieurs autres remèdes, j'ai cru que cette croyance uniforme de nos confrères seroit le plus efficace, et achèveroit de guérir les esprits foibles qui se sont laissé tromper. Ainsi le saint patriarche regardoit-il le consentement des évêques, bien que dispersés, comme un témoignage infaillible de la vérité orthodoxe.

Il se plaignoit cependant que certains prélats reçussent les lettres d'Arius, et lui fissent réponse, contre la règle de l'Eglise, qui défend à un évêque de communiquer avec un sujet excommunié par un autre évêque. J'aurois voulu user de ménagements, ajoute-t-il dans une autre lettre qui fut aussi adressée après le concile à tous les évêques du monde chrétien, j'aurois voulu arrêter le mal à sa source, dans la personne des apostats. Mais puisqu'Eusèbe s'arroge le droit de conduire despotiquement les affaires de toute l'Eglise; puis-

[1] Theod. 1, c. 3.

qu'il a scandaleusement quitté l'église de Béryte pour usurper le siége de Nicomédie; qu'il se met à la tête des réfractaires, et qu'il écrit de toute part en leur faveur; je ne puis arrêter ou prévenir la séduction, qu'en rompant un silence qui devient si favorable à l'erreur.

Cet Eusèbe de Nicomédie, très-distingué par ses qualités personnelles, devint si fameux dans les affaires de l'arianisme, que les premiers ariens portèrent long-temps son nom[1]. Il venoit de scandaliser l'Eglise par un trait inouï d'ambition, équivalent à une intrusion dans cet âge pur; c'est-à-dire par sa translation de l'évêché de Béryte, ville commune de la Palestine, à celui de Nicomédie, capitale de la province de Bithynie, et de tout l'empire d'Orient, depuis que les empereurs avoient commencé d'y faire leur séjour ordinaire. Il étoit d'une haute naissance, parent de Julien l'Apostat, et vraisemblablement de Constantin; et c'étoit par le crédit de la princesse Constance, sœur de cet empereur et femme de Licinius, qu'il avoit réussi dans son projet ambitieux.

Il y avoit un autre Eusèbe, évêque de Césarée en Palestine, que l'on croit parent du premier, et qui protégea aussi Arius. Il étoit d'un mérite éminent, illustre par de savants ouvrages, spécialement par son Histoire de l'Eglise, qui lui a mérité le titre de Père de l'histoire ecclésiastique. C'est en effet la meilleure de l'antiquité, et le digne modèle des plus modernes, quant au fond des choses, au ton de dignité et à la méthode. Pour le style, Photius y trouve peu de nombre et d'élévation, moins encore de ces grâces attiques, dont le lecteur ne peut guère juger, depuis que la langue d'Athènes n'est plus qu'une langue morte.

Outre cette histoire, il avoit encore mis au jour l'excellent ouvrage de la Préparation et de la Démonstration évangélique, qui forme un corps très-considérable de controverse contre les païens et les juifs. Il tend à prouver que les chrétiens n'ont pas reçu la foi précipitamment et en aveugles, mais seulement après un sérieux examen, et par un jugement fondé sur les plus solides raisons. Le traité de la Préparation, qui fait la pre-

[1] Theod. 1, c. 4.

mière partie de l'ouvrage, pris dans sa totalité, montre pourquoi les chrétiens ont préféré à la doctrine des Grecs, celle des Hébreux qu'on distingue ici des Juifs, en ce que les Juifs sont un peuple particulier soumis à la loi de Moïse et à toutes ses gênantes observances; au lieu que par les Hébreux on entend tous les fidèles qui ont vécu depuis le commencement du monde jusqu'à Moïse, sous la direction de la loi de nature et de la droite raison, commune à tous les peuples. Dans le traité de la Démonstration, l'on enseigne pourquoi les chrétiens, après avoir embrassé la doctrine des Hébreux, n'observent pas la loi mosaïque.

La Préparation est subdivisée en quinze livres, dont les six premiers contiennent la réfutation du paganisme, et les neuf suivants font sentir l'excellence des principes religieux du plus ancien des peuples. Dans la réfutation du paganisme, tous les principes de la théologie fabuleuse sont exposés, discutés, évalués avec une exactitude et une justesse qui marque autant de profondeur que de sagacité, et une érudition prodigieuse. On rapporte les propres paroles des auteurs les plus anciens, égyptiens, aussi-bien que grecs et romains. Pour écarter l'horreur et le ridicule de la mythologie prise à la lettre, les philosophes des derniers temps avoient pris le parti du sens allégorique, et donnoient un air de mystère aux fables les plus absurdes. Eusèbe les poursuit jusque dans ce retranchement [1], prouve que la vraie théologie des païens n'étoit autre chose que les fables entendues aussi littéralement que dans les poëtes, et que selon même les allégories des physiciens, ce seroit toujours une idolâtrie grossière d'adorer les astres, les divers éléments, les corps de tout genre, sous le nom de dieux et de déesses. Poussant encore plus loin ces philosophes mythologistes, et Porphyre en particulier, il leur démontre avec la plus grande force de raisonnement, et la plus vaste étendue de génie comme de connoissances, qu'ils s'engageoient par ces explications forcées, en des embarras plus grands que ceux qu'ils se proposoient d'éviter; que non-seulement ils ruinoient par-là leur religion superstitieuse, mais qu'ils anéantissoient

[1] Lib. 3.

absolument toute religion, dont ils ne laissoient plus aux hommes nulle marque sensible. Eusèbe s'attache encore dans cette première partie, savoir, dans son cinquième livre, à réfuter les oracles, comme un des principaux fondements de la superstition dans l'esprit des peuples, et non content de saper, par les moyens les plus invincibles, la base de toute divination en général, il analyse en particulier tous les oracles célèbres, et en montre sensiblement l'illusion.

Après une pareille réfutation, il ne lui étoit pas difficile de justifier les chrétiens, sur ce qu'ils avoient préféré la doctrine des Hébreux à celle des gentils; la morale de ces premiers peuples étant très-pure, et leurs dogmes aussi raisonnables que religieux. Quant à la loi du peuple particulier qui habitoit la Judée, dont le législateur et les prophètes sont antérieurs aux écrivains grecs, il fait remarquer la conformité de ces principes avec ceux des peuples anciens, ou des Hébreux; et de ceux-ci, avec les plus célèbres philosophes, en commençant par Platon. Pour les philosophes dont la doctrine ne s'accorde point avec la nôtre, il montre qu'ils ne s'accordent pas mieux entr'eux, et les combat avantageusement les uns par les autres.

Dans la Démonstration évangélique, qui forme une excellente controverse contre les Juifs, il fait voir que nous n'avons pas dû suivre leur manière de vivre, quoique nous ayons embrassé la doctrine des Hébreux : ce qu'il prouve amplement par leurs propres docteurs, par les écrits des prophètes, et par la convenance même des choses; la loi de Moyse n'étant faite évidemment que pour le peuple en particulier, qui vivoit resserré dans une contrée peu étendue, et ne devoit sacrifier que dans un seul temple. Cet ouvrage de la Démonstration est divisé en vingt livres, dont les dix derniers sont perdus. Fabricius a retrouvé quelques autres morceaux de ce précieux ouvrage, et les a publiés vers le commencement de ce siècle, dans sa Bibliothèque des auteurs qui traitent de la religion.

Nous ne ferons qu'indiquer les autres écrits d'Eusèbe, tels que sa Chronique traduite par saint Jérôme, sa vie de l'empereur Constantin, celle du martyr Pamphile, l'Histoire des martyrs de son temps, ses Commentaires sur l'Ecriture, et différents ouvrages polémiques. Il n'entre pas dans notre plan

de donner des analyses en forme, même des principaux écrivains, mais d'indiquer les ressources qu'on peut tirer de la religion, et de faire connoître la manière des auteurs. Celle d'Eusèbe, extrêmement solide, forte de choses, remplie d'une érudition profonde et intéressante, l'a fait passer justement pour un écrivain des plus judicieux, et pour le plus savant homme de son temps.

Il ajoutoit à son nom propre celui du martyr Pamphile, qui avoit passé sa vie dans l'exercice de toutes les vertus, auxquelles il joignit une grande capacité et une grande application, tant à étudier qu'à enseigner. Ce saint et savant prêtre ayant recueilli avec soin les écrits des auteurs ecclésiastiques, principalement ceux d'Origène, qu'il copia presque tous de sa main, il en forma une riche bibliothèque à Césarée; et il y établit une école chrétienne, où Eusèbe, l'un de ses nombreux disciples fut tellement attaché à son maître, qu'après son martyre arrivé dans la persécution de Dioclétien, il crut trop peu faire d'écrire sa vie, et voulut toujours porter son nom. Heureux, si son cœur, capable d'attachement, en eût aussi-bien choisi tous les objets! Mais il fit la funeste connoissance d'Arius; et malgré les soins de plusieurs modernes à le justifier, il est encore trop vraisemblable qu'il persévéra toujours dans l'erreur.

Pour Eusèbe de Nicomédie, le foible intérêt d'un simple prêtre, tel qu'Arius, n'auroit pas eu grande influence sur le caractère et les démarches de ce prélat altier et courtisan, s'il ne s'y fut mêlé d'autres motifs. Mais la jalousie fut de la partie. Il souffroit impatiemment un rang supérieur au sien, dans l'évêque d'Alexandrie, qui commençoit à porter le titre d'archevêque et de patriarche. Arius, chassé d'Egypte et retiré en Palestine où déjà il avoit trouvé l'appui de l'évêque de Césarée et de quelques autres prélats, écrivit, apparemment par leur impulsion, à l'évêque de Nicomédie, et lui expliqua sa doctrine. Il s'appliqua aussi à tourner en ridicule les plus grands évêques qui ne pensoient pas comme lui, tels que Philogone d'Antioche, Macaire de Jérusalem, Hellanique de Tripoli, et par-dessus tous les autres, son propre pasteur saint Alexandre. Quant à ceux qui tenoient ses opinions, le sectaire ne manqua point de

les donner pour des hommes d'un rare mérite et de la plus haute vertu.

Eusèbe lui répondit de le venir trouver à Nicomédie; l'hérétique s'y rendit sans délai avec plusieurs évêques de ses partisans. On le présenta, comme un saint persécuté, à la princesse Constance, qui donna dès-lors aveuglément dans ces nouveautés. La cabale se mit en tête de le rétablir dans son église et de le faire recevoir par son évêque. Mais pour exécuter la chose en règle, et mettre Alexandre dans un tort apparent aux yeux de la cour, on engagea Arius à lui écrire une lettre de justification. Les patrons de l'hypocrite y joignirent leurs instances, et la lettre fut signée par les deux Eusèbe, par Paulin de Tyr, et par un grand nombre d'autres prélats corrompus ou surpris. L'hérésiarque, loin d'abjurer ses impiétés, en faisoit une profession nouvelle dans sa supplique même, et il ne pouvoit se montrer plus disposé à les répandre en toutes les manières. Ce fut à ce dessein qu'il composa dans ce même temps des cantiques populaires, pour insinuer agréablement le venin dans les conditions les plus communes[1]. Il y en avoit pour les voyageurs, pour les mariniers, pour les artisans, et même pour les personnes de mauvaise vie, qu'il put seules avoir en vue, dans sa pièce intitulée *Thalie*, et faite sur l'air des chansons les plus obscènes[2].

Tant d'attaques portées à l'évêque d'Alexandrie, ou plutôt à l'Eglise, firent retrouver à ce saint vieillard toute l'activité et toute la vigueur du premier âge. On croit qu'il écrivit d'abord au pape saint Sylvestre, pour lui rendre compte de ses démarches, et pour se conduire par les lumières du chef de l'Eglise. Puis, afin de détacher du mauvais parti, ou de prémunir tout ce qu'il pourroit de prélats, il publia un avertissement pastoral, en forme de lettre circulaire, où il accusoit Eusèbe de Nicomédie d'avoir, depuis long-temps et avant tous ces troubles, soutenu les erreurs d'Arius. En effet, il seroit assez difficile de prononcer lequel des deux, d'Arius ou d'Eusèbe, méritoit ici la gloire honteuse de l'invention. Saint Alexandre dit expressément, qu'Eusèbe prétendoit moins défendre Arius, que se défendre lui-même, et ne faisoit que renouveler par Arius

[1] Philostorg. 21. c. 1, — [2] Ath. in Ar. Or. 2.

s anciennes impiétés, dont le temps avoit effacé le souvenir. Selon ce témoignage respectable, Eusèbe fut plutôt le maître que le disciple, dans cette altération impie du dogme catholique; et s'il avoit commis à l'audacieux Arius le soin de la prêcher ouvertement, il s'étoit réservé l'office moins hasardeux et plus important de la protéger. Il est au moins sûr qu'ils avoient tous deux été condisciples à l'école du martyr saint Lucien, dont la doctrine mal entendue fut quelque temps suspecte, et qui se vit obligé à lever ce scandale pour rentrer dans la communion de l'Eglise, où il eut le bonheur de mourir.

Eusèbe, furieux de voir sa politique déconcertée par le zèle ingénu d'un saint, ne garda plus de mesures. Dès-lors il conçut une haine à jamais irréconciliable contre le diacre Athanase, qui ne quittoit point son évêque saint Alexandre, qui en avoit toute la confiance, et que l'on croyoit, avec raison, avoir la plus grande part à ses entreprises. Avec les évêques qui lui étoient vendus, Eusèbe forma une espèce de concile en Bithynie, où les sentiments d'Arius furent généralement approuvés. De là, on écrivit en tous lieux, de regarder les ariens comme orthodoxes, de communiquer avec eux, et de réduire l'évêque d'Alexandrie à faire la même chose. Mais Alexandre se montra inébranlable. Arius fit donc prier Eusèbe de Césarée, Paulin de Tyr, et Patrophile de Scythopolis de trouver bon que lui et les siens se réfugiassent en Palestine, et y fissent des assemblées particulières, comme les prêtres avoient coutume d'en faire à Alexandrie, sans préjudice des droits épiscopaux qui ne s'en étendoient pas moins sur toutes les parties de cette église subdivisée de la sorte. C'étoit apparemment la grandeur de la ville d'Alexandrie qui avoit introduit cet usage. Dans les églises communes, il n'y avoit d'ordinaire qu'une assemblée, où l'évêque présidoit.

Les trois évêques que nous venons de nommer, s'étant concertés avec plusieurs autres de la même province, accordèrent la permission qu'on leur demandoit, tant pour les sectateurs d'Arius, déjà venus d'Egypte en grand nombre, que pour ceux qui pourroient arriver de jour en jour dans une province aussi voisine de l'Egypte que l'étoit la Palestine. On ne pouvoit débaucher plus ouvertement les ouailles d'Alexandre; mais afin d'ob-

server quelque bienséance, on mit une condition à ce privilége : c'est que ces ouailles détachées demeureroient soumises à l'évêque d'Alexandrie, et que leurs pasteurs subalternes, malgré leur scission, continueroient d'y rechercher la paix et la communion du patriarche. Moyennant cette formalité illusoire, il fut libre de tenir en Palestine des assemblées d'Egyptiens, sous des prêtres de la même nation, qui, tout excommuniés qu'ils étoient par leur évêque, prétendoient malgré lui faire partie de son église : pratique inouie pour lors, mais que le manége de plusieurs sectaires a fait regarder depuis comme peu étonnante. Une pareille faveur ranima toute la secte. Non-seulement en Palestine et en Egypte, mais par tout l'Orient, on vit dans l'Eglise des divisions intestines beaucoup plus nuisibles à la religion que les attaques des plus violents persécuteurs. Les évêques s'excommunioient sans ménagement les uns les autres; les partisans de la nouveauté ne respectoient pas les titres les plus légitimes; on argumentoit en tout lieu sur les mystères les plus relevés et les plus impénétrables. Ce n'étoient plus seulement les ecclésiastiques qui en disputoient : les personnes du siècle les moins instruites, les marchands sur les places et dans leurs boutiques, les gens de métier, de petites ouvrières laissant l'aiguille et le fuseau, prêchoient ou dissertoient avec assurance; comme si la suffisance et l'enthousiasme eussent tenu lieu du savoir. Les païens profitoient de ces divisions, en insultant au christianisme, jouoient sur leurs théâtres les mystères si indiscrètement et si indécemment divulgués.

Les officiers de l'empereur voulurent en quelques endroits réprimer cette témérité profane; mais elle n'en devint que plus désordonnée, dégénéra en sédition, en révolte ouverte, et la populace eut l'effronterie de jeter des pierres aux statues du prince. Quand on eut fait ce rapport à la cour, les ministres furent d'avis d'infliger un châtiment exemplaire à un attentat commis, disoient-ils à Constantin, contre sa propre personne; et ce fut en cette rencontre, dit-on, que donnant l'exemple si mémorable de sa douceur, il repartit, en portant la main sur son visage : Il faut que la blessure soit bien légère, puisqu'il n'en reste aucune trace.

Il étoit cependant fort embarrassé, en voyant des savants

de sentiment contraire; et il ne savoit en qui prendre confiance dans un pareil conflit d'opinions. Il y avoit déjà quantité d'écrits de part et d'autre. Arius fit un recueil de ce qui établissoit le plus plausiblement son erreur. L'évêque d'Alexandrie rassembla tout ce qu'il trouva de plus propre à faire révérer l'ancienne doctrine; et l'on compta jusqu'à soixante-dix lettres de ce zélé prélat, dont il ne nous en reste que deux. Une division si bien soutenue causoit une cruelle perplexité à Constantin, qui n'étoit pas encore baptisé, et n'avoit qu'une connoissance insuffisante, tant de nos mystères que du régime ecclésiastique. Sa droiture et sa piété le firent recourir aux premiers pasteurs. Il ne pouvoit mieux procéder; mais il étoit mal environné.

Depuis la défaite de Licinius et la conquête de l'Orient, il habitoit assez ordinairement Nicomédie. L'évêque de cette ville, l'intrigant Eusèbe lui fit entendre qu'on étoit d'accord sur le fond des choses; que la dispute, tout animée qu'il la voyoit, ne rouloit que sur des mots et de vaines subtilités; que le seul mal réel, c'étoit le trouble et le scandale, et qu'il falloit user de son autorité suprême pour imposer un silence absolu [1]. Ainsi le patron de l'hérésie, toujours intéressé à un silence qui paroît mettre les choses dans l'égalité, abusa de la confiance du souverain pour tenir la vérité captive, et fermer la bouche aux évêques qui en sont les défenseurs naturels, et cela sous le prétexte, de tout temps si spécieux, de la paix et de la concorde, qui n'est cependant rompue que par les agresseurs de la doctrine établie dans sa juste possession. La politique ne manqua point de trouver la question frivole, tandis qu'il ne s'agissoit pas moins que de savoir, si Jésus-Christ étoit Dieu ou créature; et par une suite nécessaire, si le culte chrétien n'étoit pas une véritable idolâtrie.

Toutefois l'empereur, guidé par le Seigneur même, au défaut des hommes, ne précipita rien. Le célèbre Osius, évêque de Cordoue en Espagne, se trouvoit à la cour, et selon toute apparence, le souverain pontife l'avoit envoyé, comme un docteur de confiance et un défenseur essentiel à la reli-

[1] Ep. Cons. ad. Al. et Ar.

gion, dans les conjonctures délicates où elle se trouvoit. Ce prélat n'avoit pas moins de part à la confiance de Constantin qu'il avoit instruit dans la foi. Le religieux empereur prit le parti d'écrire à Alexandrie, et choisit Osius pour le porteur de ses lettres et pour son agent. On observe même qu'il le préféra au factieux Eusèbe, en qui sans doute il remarqua un esprit de parti et d'intérêt, tandis que l'évêque de Cordoue n'en montroit d'autre que celui de l'Eglise.

Il n'y avoit qu'un moyen légitime de rétablir la paix, qui étoit de fermer la bouche aux partisans de la nouveauté, et de confirmer les pasteurs dans le droit inaliénable d'enseigner la foi constante de l'Eglise. Osius ne suivit point d'autre méthode en Egypte : mais il trouva tant de fermentation dans les esprits, qu'il revint à Nicomédie, sans avoir rien fait; si ce n'est qu'il réconcilia, dans le concile d'Alexandrie, le prêtre Colluthe, auteur d'un second schisme, et qui, se portant pour évêque, avoit prétendu ordonner des prêtres, dès le temps qu'Arius commençoit à dogmatiser.

Le patriarche d'Alexandrie profita néanmoins de l'occasion pour faire parvenir la vérité dans toute son étendue aux oreilles de l'empereur. Osius l'appuya fortement, et fit concevoir au prince, qu'il s'agissoit du point le plus fondamental du christianisme; savoir, de la divinité de Jésus-Christ; enfin que, pour terminer ce triste différend, aussi-bien que ceux des quartodécimains et des donatistes, il convenoit de célébrer un concile solennel, formé de tous les évêques qu'on pourroit rassembler des différentes parties de l'Eglise. On voit qu'Osius avoit entrepris de ramener à la pratique commune ceux qui s'obstinoient encore en grand nombre à célébrer la pâque, à l'imitation des juifs, le quatorze de la lune, quelque jour de la semaine qu'il tombât. C'étoit là une partie de sa mission d'Alexandrie; et il n'y avoit pas mieux réussi qu'à la réduction des ariens. Le nombre des quartodécimains augmentoit de jour en jour dans les provinces orientales, loin de diminuer. Les audiens, ainsi appelés du nom de leur chef Audius de Mésopotamie, marquoient un attachement extrême à cet usage : ce qui, joint à quelques autres singularités, les entraîna dans un vrai schisme, et du schisme dans

l'hérésie. Ils devinrent anthropomorphites; c'est-à-dire que, prenant à la lettre certaines expressions de l'Ecriture, qui attribuent à Dieu des mains, un visage, ils le crurent effectivement corporel et de figure humaine. Pour tant de causes importantes, l'empereur, du conseil des évêques, résolut de convoquer le premier des conciles œcuméniques, selon la manière ordinaire de les compter, en mettant hors de rang celui de Jérusalem tenu par les apôtres.

La ville de Nicée, l'une des principales de la petite province de Bithynie, et voisine de Nicomédie, fut choisie pour le lieu de cette auguste assemblée[1]. L'empereur envoya de tout côté aux évêques non des ordres impérieux, mais des lettres respectueuses, disent les historiens du temps, pour les inviter à venir en diligence; et il leur fournit à ses frais les voitures, et tous les moyens de subsistance. Le souverain pontife ne fut certainement pas oublié dans cette invitation, puisqu'il commit en sa place, outre l'évêque Osius, les prêtres de l'Eglise romaine, Viton et Vincent, n'ayant pu faire le voyage à cause de sa vieillesse[2]. On trouve dans les actes du sixième concile un témoignage qui prouve clairement que Constantin s'étoit concerté pour la convocation avec le pape Sylvestre. Il paroît même certain que ce prince avoit commencé par lui écrire, comme au chef de l'Eglise universelle, avec qui il convenoit de convoquer cette assemblée de l'Eglise. Si les anciens historiens donnent beaucoup de part à la puissance impériale dans cette convocation, comme dans celles de tous les conciles de cette première antiquité; ce n'est pas qu'ils prétendent rien ôter de leurs droits naturels aux souverains pontifes, qui ne sont pas sans doute de pire condition dans leur ordre, que les présidents-nés de toutes les sociétés; mais c'est parce que les empereurs devant protéger l'Eglise, veillant à la tranquillité de leurs états et fournissant d'ailleurs aux prélats les voitures publiques et les vivres, ils entroient dans le détail de tous les soins relatifs à ces grands objets. Quoi qu'il en soit, le pape, en commettant ses légats ou députés, donna les mains, et concourut, par son autorité

[1] Soz. 1, c. 17. — [2] Conc. 6, Act. 18.

apostolique, à tout ce qui se fit pour la convocation. Osius de Cordoue fut nommé pour représenter la personne de Sylvestre dans le concile; et l'on ne doute pas qu'il n'y ait présidé[1]. Outre ce que dit sans exception saint Athanase, qu'*Osius a gouverné tous les conciles* fameux de son temps, nous trouvons le nom de cet évêque d'Occident, à la tête des souscriptions de Nicée. Il est encore indubitable qu'il présida au concile de Sardique, qui ne fut qu'une sorte de supplément au premier concile général. Or, à quel autre titre que celui de représentant du souverain pontife, l'eût-on souffert à la tête de tous les évêques de la chrétienté, même des patriarches d'Antioche et d'Alexandrie, présents en personne? Gélaze de Cyzique dit formellement qu'Osius tenoit, avec les prêtres Viton et Vincent, la place de Sylvestre, évêque de la grande Rome : témoignage qui, rendu par un auteur grec sur les mémoires de ses compatriotes, ne sauroit être suspect. Rien enfin de plus conforme aux usages postérieurs et constants : dans les actes de tous les anciens conciles œcuméniques, excepté le second qui n'avoit pas été convoqué œcuméniquement, toujours on trouve en tête la souscription des légats du pape, qui sont le plus souvent deux prêtres avec un évêque.

Entre les prélats réunis à Nicée, au nombre de trois cent dix-huit, sans compter les prêtres ni le reste du clergé, voici quels étoient les plus illustres. Du premier siége de l'Eglise après Rome, le saint patriarche Alexandre vint, accompagné du diacre Athanase, encore jeune, mais qui annonçoit déjà tout ce qu'il seroit dans la suite. L'Egypte fournit de plus deux personnages vénérables, Potamon d'Héraclée et Paphnuce de la haute Thébaïde. Potamon avoit perdu un œil en confessant la foi. Outre l'œil droit qu'on avoit crevé à Paphnuce pour la même cause, on lui avoit aussi coupé le jarret gauche. Disciple de saint Antoine, on le disoit doué, comme son maître, du don de prophétie. Constantin prenoit un plaisir particulier à s'entretenir avec ce saint confesseur; et souvent, dans les transports d'une foi vive, il lui baisoit respectueusement la cicatrice qui lui restoit au visage.

[1] Gelas. l. 1, c. 5.

Spiridion, évêque de Trémithonte en Chypre, étoit doublement admirable, et par les miracles dont Dieu prévenoit le plus souvent sa simplicité et ses vœux, et par son respect scrupuleux pour les Ecritures et les traditions ecclésiastiques. Dans une assemblée pastorale de sa province, l'évêque de Lèdre fut chargé de prêcher[1]. L'orateur étoit éloquent, d'un goût délicat, et très-versé dans les belles-lettres. Il eut à citer le passage de l'Evangile, où le Sauveur dit à un paralytique : Emportez votre grabat, et marchez. L'élégant prélat substitua un autre terme à celui de grabat, qui lui paroissoit bas. Spiridion en fut mal édifié; et se levant au milieu des Pères: Valez-vous mieux, dit-il au prédicateur, que celui qui a dit *grabat*, pour rougir d'employer la même expression? Son zèle ne provenoit cependant ni d'aucune amertume de tempérament, ni d'un rigorisme dur et sauvage. Sa charité au contraire étoit si tendre et d'une telle condescendance, qu'il lui faut, en quelque rencontre, supposer un motif tout particulier, pour ne pas s'en formaliser. Dans le temps du carême, où il avoit coutume de passer plusieurs jours de suite sans manger, c'est-à-dire, selon les apparences, durant la semaine sainte, il lui arriva un hôte excédé de fatigue. On ne trouva rien dans la maison sinon des viandes de provision, salées pour se conserver. Le saint ne balança point à en faire apprêter et servir à son hôte. Mais comme celui-ci, nonobstant l'extrême besoin, refusoit par scrupule une nourriture prohibée dans les règles ordinaires, saint Spiridion en mangea le premier, pour l'engager à faire de même; jugeant que les préceptes les plus positifs ne sont pas des lois qui ne doivent céder à la nécessité et à la charité[2].

Saint Jacques, évêque de Nisibe en Mésopotamie, n'étoit pas moins digne de la haute vénération qu'on lui portoit universellement. Il avoit long-temps pratiqué la vie ascétique et solitaire, sur une montagne sauvage, où il passoit trois saisons de l'année, exposé à toutes les intempéries du ciel, et avoit tout au plus les forêts pour abri : dans les plus grandes rigueurs de l'hiver, il ne se retiroit dans quelque

[1] Soz. 1, c. 11. — [2] Spir. Vit. c. 15.

caverne, qu'en se reprochant sa mollesse. Il s'étoit absolument interdit l'usage du feu, ne se nourrissoit que de fruits sans saveur et d'herbes sauvages, dans le choix desquelles il consultoit, non le goût, qu'il sembloit avoir perdu, mais uniquement l'ordre du Créateur de ne point s'exposer à s'empoisonner[1]. Son vêtement n'étoit qu'un rude et grossier tissu de poils de chèvre. L'épiscopat, que ses compatriotes le forcèrent d'accepter, ne fut pour lui qu'un surcroît de peines. L'assiduité à instruire, la correction des pécheurs, l'administration des choses saintes, le soin des pauvres furent autant de travaux surajoutés à ses premiers exercices, sans qu'il relâchât rien de ceux-ci. On raconte de lui, qu'une troupe de vagabonds et de mendiants vint un jour lui demander de quoi faire enterrer un des leurs, étendu comme mort sur le chemin où l'évêque passoit. Il leur fit l'aumône, et pria Dieu pour le mort prétendu. Mais l'imposteur expira sur-le-champ; et ses compagnons le voulant faire lever quelques moments après, virent avec effroi leur jeu converti en un deuil réel. Ils recoururent vers le saint, se jetèrent à ses pieds, et confessèrent leur supercherie avec un sincère repentir. Il se laissa toucher, et ressuscita, par la vertu de ses prières, celui qu'elles venoient de faire expirer pour leur servir d'exemple. Cet illustre patron fut toujours une sauve-garde assurée pour la ville de Nisibe, qu'il garantit, long-temps même après sa mort, de l'invasion des barbares.

Paul, évêque de Néocésarée sur l'Euphrate, au voisinage de Nisibe, avoit perdu, dans la persécution de Licinius, l'usage de ses deux mains, dont on lui avoit brûlé les nerfs avec un fer chaud.

Il y avoit, entre les Pères de Nicée, beaucoup d'autres confesseurs de la foi, qui portoient dans leurs membres les glorieux vestiges des sacrifices sanglants qu'elle leur avoit coûté. A l'un on avoit arraché un œil, à l'autre on avoit abattu un bras, à un très-grand nombre on avoit coupé ou brûlé le jarret, de peur qu'ils ne s'enfuissent des mines, où on les accabloit de coups et de travaux, comme des bêtes de somme.

[1] Theod. 1, c. 5.

Ceux qui avoient échappé aux recherches des persécuteurs, n'étoient pas moins distingués par leur zèle et leurs autres vertus. En un mot, cet auguste concile comprenoit presque autant de saints que d'évêques, et sembloit une assemblée d'immortels, au milieu desquels le Dieu suprême rendoit ses oracles.

Il en étoit venu des provinces les plus reculées de l'empire, de la Dacie, du fond des Gaules et de l'Espagne, et même de l'Arménie-Majeure, hors des limites de la domination romaine, savoir l'évêque Arostane; du royaume des Perses, l'évêque Jean; et du pays des Scythes, l'évêque Théophile qui prenoit la qualité de métropolitain des Goths. Tous les évêques des grands siéges s'y trouvoient en personne, Alexandre d'Alexandrie, Eustache d'Antioche, également estimé pour sa vertu et pour sa doctrine, Macaire de Jérusalem, Léonce, métropolitain de Cappadoce, et instituteur de plusieurs martyrs, tant par ses exemples que par ses instructions. Il avoit beaucoup souffert lui-même pour l'Eglise, et ne mérita pas moins d'elle, en communiquant au premier Grégoire de Nazianze les solides principes qui passèrent du père à Grégoire le fils, surnommé le théologien. Cécilien de Carthage, fameux par ses vertus et ses triomphes sur les donatistes, parut avec toute la sécurité de l'innocence reconnue après de rudes épreuves, et se montra digne de la justice que le concours des deux puissances venoit de lui rendre. Personne au contraire ne vint de la part de ces schismatiques. Ils ne s'étudièrent qu'à profiter des embarras qui attiroient ailleurs l'attention du gouvernement, pour exciter de plus grands troubles dans l'Afrique.

Du parti d'Arius, on compta vingt-deux évêques, entre lesquels figuroient principalement les deux Eusèbe, Paulin de Tyr, Ménophante d'Ephèse; et les plus fameux par leur obstination ou leur effronterie dans l'impiété, Aétius de Lydde, Second de Ptolémaïde en Libye, Théonas de Marmarique, Maris de Chalcédoine, et Théognis de Nicée même. Dans ce nombre d'ariens, si petit en comparaison des orthodoxes, encore en étoit-il qui cachoient soigneusement leurs erreurs.

Outre les évêques, on voyoit au concile, non-seulement

des prêtres et des diacres, mais plusieurs laïques, excellents dialecticiens et très-versés dans les saintes lettres. A la vérité, ils n'avoient point de voix dans les délibérations, et ils ne se trouvoient là que pour aider les juges de la foi, ou les évêques, à confondre les subtilités de l'hérésie.

Dès que les pères se virent assemblés, ils commencèrent par rendre en commun grâce à Dieu de la paix qu'il venoit de donner à l'Eglise, et ils supplièrent l'Esprit saint d'éclairer tout l'univers par le concours des vrais dépositaires de l'enseignement apostolique. Depuis que le monde existoit, on n'avoit pas vu une compagnie si vénérable; un seul temple renfermant ce qu'il y avoit de plus vertueux, de plus docte, de véritablement estimable dans l'Asie, l'Europe et l'Afrique. L'empereur en augmenta le lustre, en venant de Nicomédie à Nicée, aussitôt qu'il eut appris l'arrivée des prélats. Il brûloit d'un désir extrême de voir cette multitude de saints pontifes, qui, par l'ardeur et la pureté de leur foi, par la sublimité de leur science et la sainte élévation de leurs sentiments, quelques-uns même par l'éclat de leurs miracles, représentoient si dignement les premiers disciples du Fils de Dieu. Il désiroit aussi, et par les plus saints motifs, de procurer la paix et l'union à ceux qui étoient d'avis différent. S'il appréhendoit, comme maître temporel, que les disputes de la religion n'altérassent avec le calme des esprits le repos de l'empire, il craignoit bien davantage, en sa qualité réelle de prince chrétien, que le scandale de cette division n'empêchât la conversion des infidèles, qu'il souhaitoit passionnément. Les pères, de leur côté, n'avoient pas moins d'envie d'étendre l'œuvre de Dieu; et ils espéroient tout de sa bonté toute-puissante, après le prodige qu'elle venoit d'opérer en faisant plier toute la hauteur des césars sous le joug de Jésus-Christ.

Le jour indiqué pour la séance publique et solennelle, étoit le dix-neuvième de juin de cette année 325. Dans ces premiers conciles, il y avoit toujours une session principale, où l'objet direct de la difficulté devoit se vider; et l'assemblée duroit fort long-temps ce jour-là. Elle commençoit sur les huit ou neuf heures du matin, les pères prenant de la nourriture

avant d'y entrer; et elle ne finissoit d'ordinaire qu avec le jour : souvent même, dans les plus grands jours de l'été, on n'en sortoit qu'aux flambeaux. Avant cette journée décisive, on se réunissoit pour éclaircir et préparer les matières. Ainsi tint-on à Nicée de fréquentes conférences, où les points de doctrine furent agités, et dans plusieurs desquelles on fit entrer Arius avec ses défenseurs [1].

Il ne cacha point sa manière de penser, et dit naturellement que le Fils de Dieu avoit été créé de rien; qu'il n'avoit pas toujours été; qu'il étoit changeant de sa nature, et que c'étoit par son libre arbitre qu'il avoit voulu demeurer bon; qu'il pouvoit également prendre le parti du vice; qu'en un mot, c'étoit une créature et un ouvrage de Dieu. Se servant même d'expressions sacriléges et de comparaisons révoltantes, il ajoutoit que le Fils de Dieu étoit tout-à-fait étranger au Père, quant à la substance; qu'il n'en étoit pas le Verbe, ou la propre sagesse; qu'il n'en étoit pas la vertu naturelle et véritable, et que les divines Ecritures ne lui attribuent ce nom, que comme elles le donnent aux chenilles et aux hannetons. Les évêques protecteurs de l'hérésiarque lui entendoient froidement proférer ces horreurs, loin d'en frémir.

Tous les autres se bouchoient les oreilles, et craignoient de se rendre complices du blasphémateur, en l'écoutant. Une indignation soudaine s'empara de la multitude. Plusieurs, afin d'étouffer plus vite l'impiété, la voulurent condamner en général et sans nulle discussion, s'écriant qu'ils s'en tenoient à la foi reçue dès le commencement et perpétuée par la tradition. Mais d'autres leur firent entendre qu'il ne falloit rien faire sans délibération et sans le plus mûr examen. C'est pourquoi de savants évêques et de profonds théologiens qui les accompagnoient, réfutèrent avec force les nouveautés impies, s'appuyant sur les livres saints, sur les écrits des premiers pères, et même sur la dialectique. Mais aucun ne se distingua autant que le diacre Athanase.

Le patriarche d'Alexandrie l'avoit cru, malgré sa jeunesse, capable de faire face aux plus dangereux sectaires; et la suite

[1] Soz. l. 1, c. 17.

fit voir qu il en avoit bien auguré. Quoiqu'il n'eût pas encore trente ans, il fit l'admiration de toute l'Eglise. Des talents éminents, cultivés par une excellente éducation; un esprit vaste, élevé; beaucoup de vivacité et de pénétration; une application et une érudition étonnante en tout genre, quoiqu'il évitât plus que personne d'en faire parade; un courage héroïque et supérieur à tous les travaux comme à tous les périls; un amour pour l'Eglise, tel que jamais, ni Grec, ni Romain n'en marqua pour la patrie; une dextérité sans exemple dans les affaires; un coup d'œil unique pour découvrir des ressources quand tout sembloit désespéré: toutes ces qualités mettoient une juste proportion entre cet illustre docteur et sa destination si haute et si difficile, de défendre la foi dans le plus rude assaut qu'elle eut peut-être jamais à soutenir. Sa prudence surtout étoit incomparable. Les ennemis jaloux et sans nombre qui l'observoient sans cesse, n'eurent jamais la satisfaction de lui voir faire une fausse démarche, et autant il réussissoit à ménager des protections à la bonne cause, à lier entr'eux les orthodoxes, à entretenir d'heureuses correspondances, autant il savoit tirer parti des âmes les plus froides, et de ces amis foibles souvent plus dangereux que les ennemis. Il sembloit lire dans le fond des cœurs. Les fidèles étoient persuadés que Dieu lui révéloit les desseins de ses adversaires; et ceux-ci l'accusoient de les pénétrer par les secrets de la magie; parce que sa pénétration leur paroissoit avoir tout ce qu'on peut attribuer de plus incompréhensible à la divination. La piété, mais une piété noble et simple comme l'Evangile dont il étoit pénétré, et tous les dons de l'Esprit saint surpassoient en lui ceux de la nature. Il ne tenoit qu'à Dieu et à l'Eglise, dont les intérêts et les siens furent inséparables pendant cinquante ans de combats, qui, en ébranlant une infinité d'évêques, ne furent pour lui qu'une suite de triomphes. Du fond des antres et des tombeaux où il fut souvent réduit à se cacher, il faisoit trembler ses persécuteurs, appuyés de toute la puissance impériale.

Son extérieur n'avoit cependant rien de fort recommandable. Il étoit petit, et d'une assez médiocre figure; mais la grandeur et la force de son âme se peignoient dans ses regards et dans le calme inaltérable de son front. Sa douceur dans le

commerce de la vie, sa complaisance et sa gaîté même, le faisoient aimer de tout le monde.

Il se fit admirer dès qu'il parut à Nicée, tant par la profondeur de sa doctrine, que par une éloquence insinuante et naturelle, qui de temps en temps étinceloit de traits frappants et lumineux, et qui alloit toujours à son but avec une rapidité presque inconnue aux Orientaux. Il s'opposa, sans nul respect humain, à Eusèbe de Nicomédie, le plus fier prélat de son siècle, vieux et rusé courtisan, protecteur exigeant, et très-dangereux ennemi. Aussi les ariens commencèrent-ils dès lors à craindre Athanase comme leur plus terrible antagoniste, et les fidèles à le regarder comme le boulevard de la foi catholique.

L'empereur s'étoit rendu à Nicée, près d'un mois avant la séance publique et solennelle du concile. Plusieurs évêques, ariens à ce qu'on croit, lui présentèrent des mémoires contre leurs confrères. Il les reçut d'un air sérieux et froid, les fit lier et serrer tous ensemble, bien cachetés, ordonnant qu'on les lui gardât jusqu'à un certain jour où il les pourroit lire. Il s'appliqua dans l'intervalle, avec toute l'indulgence et la douce activité d'un ange de paix à rapprocher les esprits et à dissiper les ombrages. Enfin il se fit représenter les mémoires en plainte, et les brûla en présence des évêques, leur assurant qu'il n'en avoit pas lu un seul article[1]. C'est à Dieu, leur ajouta-t-il, de vous condamner ou de vous absoudre : pour moi, qui ne suis qu'un homme, sans caractère dans l'ordre des choses saintes, je ne m'ingérerai jamais à juger ceux qu'il a établis en sa place pour nous juger nous-mêmes[2]. Ensuite il les exhorta, d'une manière énergique et touchante, à se pardonner tous leurs torts réciproques; et, s'il falloit faire droit sur les points essentiels, à ne rien publier, même en ce genre, qui pût scandaliser les peuples. Puis il ajouta, que s'il voyoit de ses propres yeux un évêque commettre une faute honteuse, il le couvriroit de sa pourpre, pour le dérober à la malignité publique.

Il voulut que les pères s'assemblassent dans le palais impé-

[1] Cod. Theod. l. 3. — [2] Rof. 1, c. 2.

rial, avec un éclat convenable à l'état de l'Eglise délivrée de la servitude et protégée par le maître du monde. Dans la plus grande salle du palais de Nicée, on disposa des deux côtés de longues files de bancs pour toutes les personnes qui devoient avoir place au concile. Au milieu s'élevoit un trône richement paré, sur lequel on plaça le livre des saintes Ecritures, comme représentant l'Esprit saint qui les avoit dictées, et qui alloit les interpréter par l'organe des pasteurs à qui sa perpétuelle assistance avoit été promise.

Pour l'empereur, il ne fut pas question de tribunal, aprè que sa foi vive et humble venoit de reconnoître avec tant d'édification qu'il n'avoit nulle autorité dans ces sortes de jugements. On ne put lui faire agréer qu'un petit siége placé dans le milieu, à un bout de la salle, uniquement distingué par la richesse de sa matière; car il étoit d'or.

On n'en marqua que plus de respect à son entrée, tous les pères se levant dans un respectueux silence, et témoignant une religieuse allégresse[1]. Il parut sans gardes, accompagné seulement de quelques-uns de ses ministres qui étoient chrétiens. La beauté de son visage, qui, à l'âge de cinquante ans, avoit conservé toutes les grâces de la jeunesse; une mine haute et douce, des yeux extrêmement vifs, le corps le mieux fait qu'on pût voir, une démarche aisée et majestueuse, une taille au-dessus de tous ceux qui l'environnoient, tout en lui fixant les regards, faisoit reconnoître d'abord le souverain de cette auguste et nombreuse assemblée. Sa pourpre étinceloit d'or et de pierreries. Mais il tenoit ses yeux modestement baissés, et rougissoit d'une humble pudeur, qui dans une multitude presque toute composée de saints, imprima de lui une idée beaucoup plus avantageuse que n'eût fait tout le faste de la grandeur. Arrivé à sa place, il se tint debout, et ne s'assit qu'après que tous les pères l'en eurent pressé par signes; puis il les fit asseoir à leur tour.

Alors un des principaux prélats de l'assemblée, dont on ne sauroit dire le nom avec certitude, se leva, du côté droit où il occupoit la première place, félicita le prince sur tous les bien-

[1] Eus. Vit. I, 2.

faits qu'il avoit reçus de Dieu, et le pria de continuer à faire usage des faveurs divines pour la prospérité de l'Eglise. Après s'être recueilli quelques instants, Constantin répondit, qu'il regardoit comme l'une des plus grandes grâces du ciel le bonheur qu'il avoit de se trouver parmi tant d'excellents personnages; qu'il ne doutoit plus que, par leur moyen, on n'allât terminer les funestes divisions qui avoient ranimé l'espérance des ennemis du christianisme, ni que tant de saints et savants hommes ne s'entendissent pour achever tous ensemble de détruire l'idolâtrie. Afin de soutenir la majesté de l'empire romain, il fit son discours en langue romaine ou latine : mais on le rendit sur-le-champ en grec pour le grand nombre des pères, qui étant orientaux, l'entendoient beaucoup mieux que le latin.

Après ce discours, les évêques examinèrent la question de foi, avec la plus scrupuleuse attention, et avec toute la liberté que l'empereur déclaroit leur laisser. On interrogea de nouveau Arius, que la présence impériale n'empêcha point de soutenir ses premiers blasphèmes. Les eusébiens, tout en voulant pallier ses impiétés, en proféroient d'aussi grandes, ou même de plus grandes au fond; les principes entraînant comme de force les conséquences, et un abîme nouveau, selon l'expression des livres saints, s'ouvrant sous un premier abîme. Eux-mêmes à la fin demeurèrent interdits, en voyant les horreurs et les absurdités de leur système dans son développement : ils se contredisoient; ils se démentoient les uns les autres; ils achevoient de confesser leur propre honte par leur air d'étonnement et par leur silence. Les orthodoxes les ayant ainsi confondus, exposèrent la croyance de l'Eglise. Constantin écoutoit tout avec une patience et une douceur inaltérables, quoique la dispute fût très-animée dans les commencements. Il saisissoit avec une précision étonnante les points essentiels de la question, les présentoit aux uns, tempéroit la chaleur excessive des autres, parloit à tous avec une bonté et des grâces qui captivoient les cœurs. Il usa pour cela de la langue grecque, qu'il parloit très-élégamment.

On lut une lettre d'Eusèbe de Nicomédie, qui présentoit l'hérésie d'une manière palpable, et manifestoit la cabale des sectaires. Elle excita une telle indignation, qu'on la déchira

publiquement, à l'extrême confusion de ce superbe évêque. Le parti ne perdit pourtant pas courage, mais il donna une confession de foi, dressée, dit-on, par Eusèbe de Césarée, plus modéré que celui de Nicomédie, et qui adoucissoit beaucoup les blasphèmes d'Arius. On ne laissa point de la trouver défectueuse, comme rendant mal la génération éternelle du Verbe : on cria à la ruse et à la perfidie, et il s éleva un grand murmure par tout le concile.

On demanda en deux mots aux sectaires, s'ils reconnoissoient que le Fils de Dieu est la sagesse éternelle du Père, immuable, toujours subsistant en lui, qu'il est enfin le même Dieu que lui, le vrai Dieu[1]. L'interrogation étoit d'autant plus embarrassante, qu'elle n'avoit pas été prévue. Ils demeurèrent quelque temps en balance; et l'on s'aperçut qu'ils se faisoient des signes entr'eux, et se disoient quelques mots à voix basse. Puis se déterminant à la feinte et à l'imposture, ils admirent tous ces attributs du Fils de Dieu, en leur donnant parmi eux le sens qu'ils voulurent.

Pour déconcerter ce comble de l'artifice infernal, l'Esprit saint inspira aux évêques de se servir du terme de *consubstantiel*, en grec, ὁμοούσιος, qui devint depuis si fameux. Ce fut toujours là l'effroi et la ruine de cette hérésie; nulle autre expression ne rendant avec la même énergie et la même précision la ressemblance parfaite, ou l'égalité du Père et du Fils, rapport qui ne peut être entre les personnes divines, sans identité de substance. L'évêque de Nicomédie en sentit la force mieux que personne, et on l'avoit parfaitement remarqué, dès la lecture de sa lettre impie qu'on venoit de lacérer. Il y répugnoit à dire le Fils increéé, précisément parce qu'en le croyant tel, il faudroit confesser aussi qu'il est de même substance que le Père, ou consubstantiel au Père.

Les hérétiques n'osèrent énoncer ce motif impie; mais ils rejetèrent cette expression avec mépris et avec un air de scandale, en criant à la nouveauté, contre un mot qui ne se rencontroit point dans toute l'étendue des divines Ecritures. On prouva sans peine que l'apôtre ne défend dans les termes que

[1] Theod. VIII, 8 et 9.

les nouveautés profanes, telles que les leurs, non les expressions qui deviennent nécessaires pour confondre les erreurs nouvelles. On leur fit néanmoins voir que le terme de consubstantiel n'étoit pas nouveau dans le langage ecclésiastique; et que d'illustres docteurs, tels que saint Denys pape, et saint Denys d'Alexandrie, en avoient usé dans le sens dont il s'agissoit, c'est-à-dire, pour assurer que le Fils de Dieu est de même nature que son Père, et non pas son ouvrage. L'érudition d'Eusèbe de Césarée ne lui permit pas d'en disconvenir. On exclut de ce mot toutes les significations grossières qui pouvoient présenter quelque image corporelle, comme d'écoulement ou de division; et l'empereur, quoique peu versé dans les matières théologiques, comprit avec tous les assistants de bonne foi, qu'une pareille génération n'avoit rien que de spirituel, de sublime et d'adorable, comme la divinité à qui on l'attribuoit. On fit encore sentir la différence qui se trouvoit entre ce mot pris dans le sens catholique, et la même expression entendue dans le sens grossier, pour lequel le concile d'Antioche l'avoit rejetée, à l'occasion de Paul de Samosate; ce dogmatiseur impie voulant inférer de là une division réelle et matérielle en Dieu, telle qu'elle se rencontre entre diverses pièces de monnoie d'un même métal : c'étoit l'indécente comparaison qu'il employoit.

Après qu'on eut mis en poudre toutes les futilités de la chicane, et fait choix des expressions les plus propres à proposer le dogme catholique, Osius en dressa le symbole qu'écrivit Hermogène, depuis évêque de Césarée en Cappadoce. Il étoit conçu en ces termes : Nous croyons en un seul Dieu, Père tout-puissant, créateur de toutes les choses visibles et invisibles; et en un seul Seigneur Jésus-Christ, fils unique de Dieu, engendré du Père, c'est-à-dire, de la substance du Père; Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu; engendré et non fait, consubstantiel au Père, par qui toutes choses ont été faites au ciel et en la terre; qui, pour nous autres hommes, et pour notre salut, est descendu des cieux, s'est incarné et fait homme; a souffert, est ressuscité le troisième jour, est monté aux cieux, et viendra juger les vivants et les morts. Nous croyons aussi au Saint-Esprit.

Quant à ceux qui disent : Il y a eu un temps où il n'étoit pas, et il n'étoit pas avant d'être engendré, et il a été tiré du néant; et qui prétendent que le Fils de Dieu est d'une autre hypostase ou d'une autre substance, soit muable, soit altérable; la sainte Eglise catholique et apostolique leur dit anathème.

Tous les évêques souscrivirent cette formule de croyance, à la réserve de dix-sept [1]. Constantin, qui avoit laissé la plus parfaite liberté et témoigné une sorte d'indifférence avant le jugement du concile, menaça, aussitôt après, de son indignation, ceux qui demeureroient indociles. Il n'en resta que cinq, les deux Africains Théonas et Second, Théognis de Nicée, Maris de Chalcédoine, et le fameux Eusèbe de Nicomédie, à qui, en qualité de patron principal de la secte, il convenoit au moins de faire quelques difficultés avant de se soumettre. Pour Eusèbe de Césarée, moins entreprenant et moins résolu de son naturel, il obéit sur-le-champ, et admit le terme de consubstantiel, qu'il avoit combattu la veille avec tant de vivacité. Quand l'autre Eusèbe eut fait les premières feintes, et qu'il vit que le crédit et la faveur ne le préserveroient pas de la déposition ni du bannissement, il trouva enfin que ce qu'il venoit d'appeler nouveauté absurde et scandaleuse, n'étoit plus ni l'un ni l'autre. Il fut imité par les évêques de Nicée et de Chalcédoine; et il n'y eut que Second et Théonas qui voulurent courir les mêmes périls que l'hérésiarque. Ils furent condamnés avec lui, et relégués en Illyrie; la princesse Constance leur protectrice n'ayant pas eu le crédit d'empêcher ces actes de vigueur. Mais comme les décisions du concile n'avoient produit aucun changement dans l'esprit de cette femme entêtée de doctrine et de fausse piété, elle continua d'accorder aux erreurs condamnées une protection secrète, qui devint l'une des principales causes des troubles et de la désolation de l'Eglise.

Les écrits d'Arius furent proscrits, comme sa personne et nommément sa Thalie. On confirma aussi la condamnation de ses partisans, faite par le concile d'Alexandrie, entr'autres,

[1] Theod. VIII, c. 8.

celle du diacre Euzoïus qui fut depuis évêque arien d'Antioche, et celle de Piste qui le fut d'Alexandrie.

L'un des objets du concile de Nicée étoit la question de la pâque, agitée depuis si long-temps. Toujours les églises de Syrie et de Mésopotamie, suivant l'usage des Juifs, célébroient cette fête le quatorzième jour de la lune de mars, dimanche ou non. Le reste de la chrétienté la célébroit le dimanche le plus proche du quatorze; même les fidèles du Pont et de l'Asie-Mineure, qui avoient autrefois prétendu tenir de l'apôtre saint Jean la coutume contraire. Il parut aux pères de Nicée, que c'étoit le moment convenable de supprimer une diversité, sujette enfin à beaucoup plus d'inconvénients que sa suppression, surtout à cause du mauvais exemple ou de l'obstination factieuse de ceux qui entretenoient cette bizarrerie. Les pères prescrivirent, d'un commun accord, de célébrer la pâque le même jour, qui seroit constamment le dimanche d'après la pâque des Juifs. Saint Athanase fait remarquer [1], que la définition faite à ce sujet commence par ces mots : *Nous avons voulu*, pour montrer que c'étoit un réglement de discipline, qui obligeroit dorénavant tout le monde chrétien; au lieu que la profession de foi n'étant qu'un témoignage de la croyance que l'Eglise avoit invariablement conservée, commençoit par ces mots : *Voici quelle est la foi de l'Eglise.*

Après les affaires générales, il en restoit une de la dernière conséquence pour l'église d'Alexandrie et toutes ses dépendances, troublées depuis vingt-quatre ans par le schisme de Mélèce. Le concile statua en termes exprès, que les anciennes coutumes seroient observées en Egypte, dans la Libye, dans la Pentapole, et que l'évêque d'Alexandrie continueroit d'exercer son pouvoir dans toutes ces provinces, puisque tel étoit l'usage de Rome. Ainsi l'exemple de l'Eglise romaine influoit-il dans le gouvernement ecclésiastique et l'économie de l'Eglise universelle. On usa d'indulgence envers Mélèce, quoiqu'il en méritât si peu, comme lui et son parti ne le montrèrent que trop par toute la suite. On lui permit de rester

[1] De Synod. p. 823.

dans la ville de Lycopolis, avec le titre d'évêque, mais sans fonctions et sans pouvoir [1]. Pour les clercs auxquels il avoit imposé les mains, et l'on comptoit parmi eux jusqu'à vingt-huit évêques, on ordonna leur réhabilitation, en des termes que les défenseurs d'une opinion trop singulière pour être fondée, ont voulu entendre d'une ordination nouvelle. On décerna même, qu'après cela ils seroient admis à la communion, mais qu'ils n'auroient de rang qu'après les ministres institués par le patriarche d'Alexandrie. On ajouta qu'après la mort de l'évêque catholique, le mélécien pourroit occuper sa place, si on l'en trouvoit digne, et si l'évêque d'Alexandrie approuvoit l'élection. Les catholiques étant soutenus par la puissance civile, toutes les églises furent effectivement restituées au patriarche, et les schismatiques soumis et tranquilles, au moins pour un temps.

La discipline qui commençoit à se relâcher, attira aussi l'attention du concile. Il fit des canons ou réglements généraux, au nombre de vingt, pour la conservation des anciennes coutumes. En voici les plus importants. On défend de recevoir dans le clergé ceux qui, par un zèle indiscret, se sont eux-mêmes faits eunuques. Le concile suggérant des voies plus raisonnables, pour obvier, soit au débordement des mœurs, soit au scandale, il ne veut pas qu'un ecclésiastique ait chez lui aucune femme, si ce n'est sa mère, sa sœur, sa tante, ou quelque autre personne semblable, à l'abri de tout soupçon.

D'anciens historiens rapportent qu'on vouloit passer plus avant, et défendre à ceux qui se trouvoient dans les ordres sacrés, d'habiter avec les femmes qu'ils avoient épousées étant laïques; mais que sur les représentations du saint évêque Paphnuce, qui parloit sans intérêt, puisqu'il avoit toujours gardé la virginité, on ne fit à ce sujet aucune loi nouvelle. Aujourd'hui l'on reconnoît que c'est là une histoire controuvée par les Grecs, qui, vers la fin du quatrième siècle, commencèrent à se relâcher sur le célibat des clercs majeurs, en alléguant vaguement le canon apostolique, qui défend aux

1 Soc. 1, c. 5.

clercs de chasser leurs épouses. Il s'agissoit uniquement dans ce canon de ne point les abandonner, et non d'user du mariage. Autrement la prétention des Grecs les mettroit en contradiction avec eux-mêmes, en ce qui regarde les évêques qu'ils ont constamment obligés à la continence. Du temps de saint Jérôme, le célibat ecclésiastique, pour tous les ordres majeurs, étoit encore observé dans les patriarcats d'Alexandrie, d'Antioche, et dans tout l'Orient, comme dans d'Occident. Saint Epiphane traite également d'abus le relâchement en ce point [1]. Il fut au moins regardé comme abusif jusqu'au concile de Nicée.

On y ordonna aussi d'accorder l'eucharistie à tous ceux qui la demanderoient à la mort, pourvu qu'ils se fussent mis en état de la recevoir dignement [2]. On défend aux évêques de conférer les ordres aux néophytes, et de changer d'église. Il fut encore statué qu'on déposeroit les clercs usuriers. Par ménagement pour les lois civiles, dans le sens que nous avons déjà observé, le concile prononça contre les seuls ecclésiastiques coupables d'usure, bien éloigné cependant de l'approuver dans les laïques. L'Eglise tendoit au contraire, par le bon exemple de ses ministres, à la bannir absolument de toutes les conditions, comme nous l'y verrons enfin réussir. Dans un autre canon, il est dit que l'évêque doit être institué par tous les évêques de la province, au moins par trois d'entr'eux, munis du consentement des autres par écrit et en bonne forme, et que ce sera au métropolitain de confirmer ce qu'ils auront fait. Ici l'on trouve la division des provinces ecclésiastiques, réglée sur celle des provinces de l'empire, et le nom de métropolitain donné de même à l'évêque de la capitale, qu'on appelle en grec *métropole*, c'est-à-dire *ville-mère*.

Après la juridiction universelle de l'évêque de Rome, en sa qualité de successeur du vicaire de Jésus-Christ, on voit celle d'Alexandrie et celle d'Antioche, sur plusieurs provinces : celle d'Alexandrie, comme conférée à cette église par le prince des apôtres, son fondateur dans la personne de saint Marc ; et celle d'Antioche dérivant de la même source, c'est-à-dire, de

[1] C. Vigil. g. 1 ; Hær. 59, n. 4. — [2] Can. 13.

la chaire de Pierre, qui avoit été établie dans cette ville, avant qu'il la transférât à Rome, avec la primauté de l'apostolat. D'autres prélats des premières villes de l'empire jouissoient aussi de priviléges extraordinaires. Il y en avoit trois qu'on nomma depuis exarques, savoir l'évêque d'Ephèse, capitale de l'Asie proprement dite, l'évêque de Césarée en Cappadoce, et celui d'Héraclée en Thrace. L'évêque de Carthage avoit de même une grande autorité sur toutes les provinces d'Afrique. Pour l'église de Rome, si elle est comparée à quelques-unes des précédentes, ce n'est qu'à certains égards, savoir, en considérant simplement son chef, soit comme évêque, soit comme métropolitain, soit comme primat ou patriarche. Toute la comparaison qu'on fait ici de la dépendance des églises d'Italie, nommées suburbicaires, comme de villes soumises à la juridiction des préfets du prétoire de Rome, avec les églises dépendantes de l'évêque d'Alexandrie, ne convient au souverain pontife qu'en sa qualité particulière de patriarche d'Occident, sans nul préjudice à celle de chef de l'Eglise universelle, trop bien établie dans tous les siècles précédents, pour que les pères de Nicée trouvassent qu'il fût nécessaire d'en parler; d'autant plus qu'ils ne touchoient cette matière, que pour maintenir l'autorité de l'évêque d'Alexandrie contre les entreprises des méléciens. Pour l'église de Jérusalem, encore nommée Elia et peu considérable, mais représentant l'ancienne qui avoit été honorée de la présence du Fils de Dieu, les pères jugèrent à propos de la décorer du titre d'église patriarcale, et d'accorder à son évêque une préséance d'honneur, sans préjudicier néanmoins aux droits de l'évêque de Césarée, son métropolitain.

Parmi les canons de Nicée, il en est encore deux remarquables concernant deux sortes d'hérétiques, les novatiens ou cathares, qui prenoient cette orgueilleuse dénomination du mot grec qui signifie pur; et les paulianistes, sectateurs de Paul de Samosate. Le concile décide qu'il faut rebaptiser les derniers quand ils rentrent dans le sein de l'Eglise, parce qu'ils n'étoient point baptisés au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Quant aux novatiens, qui n'avoient point altéré la forme du baptême, qui n'erroient pas même dans la foi de

la Trinité, les pères confirmant ce qu'avoit autrefois statué le concile d'Arles, et plus anciennement encore le pape saint Etienne, ils défendent de rebaptiser, soit ces sectaires, soit aucuns de ceux qui auront conservé le baptême de l'Eglise catholique : expression pleine de lumière, qui nous fait connoître que les sacrements administrés hors de l'Eglise, n'en sont pas moins les sacrements de l'Eglise, à qui seule Jésus-Christ a fait ce don sacré [1].

Il se trouvoit au concile un évêque novatien, nommé Acésius. L'empereur, à qui les soins et les démarches ne coûtoient rien quand il s'agissoit d'une œuvre de zèle, demanda à cet évêque s'il étoit content du symbole de foi et du décret sur la pâque. Seigneur, répondit-il, le concile n'a rien innové; et c'est comme je l'ai appris, ce qu'on a cru et observé depuis les apôtres. Pourquoi donc, reprit Constantin, vous éloignez-vous de la communion générale? Acésius lui exposa les causes de la séparation de Novat, c'est-à-dire, le relâchement prétendu des catholiques, en ce qu'ils admettoient à la participation des saints mystères, ceux des fidèles qui avoient péché mortellement depuis leur baptême. Faites donc une échelle pour vous, répliqua le prince en riant, et montez tout seul au ciel.

On rapporte au concile de Nicée beaucoup d'autres réglements particuliers. Il est sûr, par exemple, qu'il défendit de se mettre à genoux pour prier le dimanche et durant tout le temps pascal, par respect pour la tradition, qu'il se piquoit de révérer dans les moindres objets quand elle étoit ancienne. Mais la vénération de tous les âges pour cette auguste assemblée, lui fit attribuer beaucoup d'autres lois qu'elle n'a point faites. Les Arabes et tous les Orientaux des derniers temps lui rapportent toute la discipline antique, et même un grand nombre de canons inconnus à l'antiquité, dont ils révèrent infiniment le recueil. Cette compilation apocryphe est connue sous le nom des canons arabiques du concile de Nicée. Le respect des Grecs et de tout l'Orient pour ce saint concile, leur fit ordonner qu'on en célébreroit annuellement la mémoire.

[1] Socr. 1, 10, Soz. 1, 22.

comme les fêtes des saints : observance encore pratiquée aujourd'hui à l'égard même de plusieurs autres conciles qu'ils honorent de la même manière, sur le modèle de cette première institution.

Les pères, avant de se séparer, écrivirent leur lettre synodale. Quoique directement adressée à l'église d'Alexandrie et à ses dépendances, comme à la partie la plus intéressée du monde chrétien à ce qu'on venoit de régler, elle concerne aussi toutes les autres églises. Avant toutes choses, disent les pères, nous avons examiné, en présence de l'empereur, l'hérésie d'Arius et de ses sectateurs; et il a été résolu tout d'une voix de l'anathématiser, lui, sa doctrine et ses ouvrages impies, avec les blasphèmes qu'il vomissoit contre le Fils de Dieu, en disant qu'il fut tiré du néant, qu'il n'étoit point avant d'être engendré, et qu'il y a eu un temps où il n'existoit pas; que, par son libre arbitre, il pouvoit s'adonner au vice ainsi qu'à la vertu, et qu'il est créature. Le saint concile anathématise toutes ces horreurs, qu'il n'a même entendu prononcer qu'en frémissant. Pour ce qui regarde la personne d'Arius, déjà vous avez appris, ou bientôt vous apprendrez de la voix publique, comment on l'a traité. Nous ne voulons pas paroître insulter à un homme qui a reçu, par le bannissement, la digne récompense de son crime. Son impiété a eu la force de perdre avec lui Théonas de Marmarique et Second de Ptolémaïde : c'est pourquoi on les a enveloppés dans son châtiment. On rapporte ensuite ce qui avoit été ordonné touchant le schisme des méléciens et la célébration de la pâque.

Comme ce n'étoit point assez de publier les décisions, l'empereur joignit son autorité pour l'exécution des décrets, et fit écrire dans toutes les provinces des lettres instructives, où il proposoit le jugement du concile comme un oracle divin, après lequel il n'étoit plus question d'examiner, mais seulement d'obéir. Tout ce qui se fait dans les saints conciles, dit-il expressément, et telle fut dans tous les temps la persuasion des vrais fidèles, doit se rapporter à la volonté de Dieu. C'est par elle que j'ai donné mes soins pour rassembler à Nicée le plus grand nombre possible d'évêques, avec lesquels moi-même, comme un d'entre vous, car je fais mon plus doux

plaisir de servir le même maître, je me suis appliqué à connoître la vérité [1]. On a donc examiné, avec la plus grande diligence, tout ce qui avoit pu donner lieu à la division. Et Dieu veuille nous le pardonner! quels affreux blasphèmes n'avons-nous pas entendu proférer touchant notre Sauveur, notre espoir et notre vie, par des gens d'une doctrine contraire aux divines Ecritures et à notre sainte foi! Plus de trois cents évêques, très-vertueux et très-éclairés, sont convenus d'une même croyance, qui est en effet celle de la loi chrétienne. Le seul Arius a été convaincu d'avoir, par l'instigation du démon, semé l'impiété, premièrement parmi les Egyptiens ses compatriotes, puis en beaucoup d'autres endroits. Recevons donc la loi que le Seigneur tout-puissant nous a enseignée, et que les frères séparés par les ténébreuses intrigues d'un émissaire infernal s'empressent à se réunir. Car ce que trois cents évêques ont ordonné, n'est autre chose que la sentence du Fils unique de l'Eternel: l'Esprit saint ayant déclaré la volonté de Dieu par l'organe de ces grands hommes qu'il inspiroit. Ainsi que personne ne balance, que personne ne diffère, mais que tous reviennent avec joie au chemin de la vérité.

L'empereur condamnoit en même temps au bannissement Arius, avec ses deux plus opiniâtres sectateurs, Théonas et Second. Tous les autres étoient flétris par le nom infâme de porphyriens, comme renouvelant les impiétés de Porphyre, c'est-à-dire, l'idolâtrie, en adorant la créature dans le Fils de Dieu, qu'ils disoient tiré du néant. On les assujétissoit encore à payer chacun, outre leur capitation ordinaire et personnelle, celle de dix autres personnes. Enfin les écrits de l'hérésiarque étoient condamnés au feu; et quiconque seroit convaincu d'en avoir recélé quelqu'un, au lieu de le représenter et de le brûler, devoit être puni de mort aussitôt qu'il seroit pris. Telle étoit la sévérité avec laquelle la puissance impériale avoit coutume de faire exécuter ses rescrits. Autant l'empereur avoit marqué d'indifférence ou laissé de liberté jusqu'au jugement, autant il usoit d'autorité et de célérité pour le mettre à exécution: en sorte que cette grande affaire fut entamée et consom-

[1] Socr. 1, 5.

mée dans l'espace d'un an ; et le concile même, qui finit le 25 août, vers le commencement de la vingtième année de l'empire de Constantin, ne dura guères au-delà de deux mois. On fit une seule et même fête pour célébrer l'anniversaire de l'heureux avénement de Constantin à l'empire, et de l'issue non moins heureuse du concile. Eusèbe de Césarée, qui à la faveur de la supercherie et des équivoques se faisoit tolérer par l'Eglise et considérer de l'empereur, prononça son panégyrique. Constantin combla tous les évêques d'actions de grâces, de caresses, de présents, et voulut même les régaler, avant leur séparation [1]. Tous furent introduits avec honneur, entre deux lignes de gens de guerre, dans ce palais peu auparavant si redouté, et d'où il étoit émané contre eux tant de sanglants édits. A peine concevoient-ils ce qu'ils voyoient; et c'étoit pour eux comme un songe, que ces gardes armés en ce beau jour pour leur honneur, après l'avoir été si long-temps pour les immoler. L'empereur, en disant adieu aux évêques, leur remit des lettres pour les gouverneurs des provinces, par lesquelles non content de pourvoir à la sûreté et à la prospérité de leurs églises, il établissoit des pensions pour les vierges, pour les veuves et pour tout le clergé.

Les principaux d'entr'eux étoient chargés de notifier partout les ordonnances du saint concile; et voici le détail de ces commissions, très-intéressant, en ce qu'il nous fait connoître l'ordre hiérarchique de ce temps-là, avec la géographie ecclésiastique [2]. Osius de Cordoue, tant par lui que par les deux autres légats Viton et Vincent, devoit communiquer les dispositions du concile à Rome, à l'Italie, à l'Espagne, et aux autres nations dont les terres sont arrosées par l'Océan, c'est-à-dire, aux Gaulois, aux Germains et aux Bretons. Alexandre, patriarche d'Alexandrie, les devoit intimer à l'Egypte, à la Pentapole, à la Libye et aux provinces voisines; Macaire de Jérusalem et Eusèbe de Césarée, à la Palestine, à l'Arabie et à la Phénicie; Eustathe d'Antioche, à la Célésyrie, à la Mésopotamie et à la Cilicie; Jean, évêque des Perses, à toute la Perse, et aux Grandes-Indes; Léonce de Césarée en Cap-

[1] Theod. l. II. — [2] Gelas. l. II, c. 35.

padoce, à sa province de Cappadoce, à la Galatie, au Pont, à la Paphlagonie, à la grande et à la petite Arménie; Théonas de Cizyque, à l'Asie simplement dite, ou Asie proconsulaire, à l'Hellespont, à la Lydie et à la Carie; Nunechius de Laodicée, à la première et à la seconde Phrygie; Alexandre de Thessalonique, à la Macédoine, à la Grèce ou Achaïe, à la Thessalie, à l'Illyrie, à l'une et l'autre Scythie; Alexandre, alors prêtre et depuis évêque de Bysance, aux îles Cyclades; Protogène de Sardique, à la Dacie, à la Dardanie et aux pays voisins; Piste de Marcianople, à la Mysie et aux régions limitrophes; enfin, Cécilien de Carthage, aux provinces d'Afrique, de Numidie et de Mauritanie.

Cependant Eusèbe de Nicomédie et Théognis de Nicée, qui avoient signé le symbole du concile après quelque résistance, ne tardèrent point à mettre au jour le fond de leur foi ou de leur fourberie. On dit même, qu'ayant corrompu le dépositaire des actes du concile, ils en effacèrent leur signature. L'empereur en fut outré, fit prononcer contr'eux la déposition canonique et pourvoir à leurs places, et les relégua dans les Gaules. Il écrivit incontinent à l'église de Nicomédie, pour justifier sa sévérité qu'il motive de plus loin, en accusant Eusèbe, entr'autres choses, d'avoir été complice de la cruauté de Licinius contre les fidèles, de sa conjuration même, et de la guerre qui avoit enfin coûté à ce tyran la couronne et la vie.

Le saint vieillard Alexandre mourut peu après son retour à son église, et avant d'expirer, il marqua un désir extraordinaire d'avoir Athanase pour successeur. Mais l'humble diacre craignoit autant cette dignité qu'il la méritoit. Il s'étoit caché, dès qu'il avoit vu le patriarche à l'extrémité [1]. Le malade le demanda plusieurs fois avec un grand empressement; et comme on ne pouvoit le trouver : Athanase, s'écria-t-il d'un ton prophétique, tu n'échapperas point. Sitôt le saint expiré, les évêques de la province s'assemblèrent avec tout le peuple catholique, qui nommoit à grands cris et tout d'une voix Athanase pour son évêque. Durant plusieurs jours consécutifs, la multitude ne sortit de l'église, ni n'en laissa sortir les prélats. Atha-

[1] Theod. 1, 26.

nase fut enfin découvert, et solennellement ordonné, à la vue et aux acclamations de toute la province : ce qui ne put se terminer, par les obstacles qu'il apporta, que dans les derniers jours de l'année 326, c'est-à-dire, plus de huit mois après la mort de son prédécesseur, arrivée le 17 avril précédent.

La mémoire de saint Alexandre est justement et universellement chère à l'Eglise. Les Pères de Nicée, dans leur lettre synodale, ne louent pas moins sa modération et sa sagesse à conserver la paix, que son zèle contre les nouveautés impies. Il est fort étonnant que Socrate, qui rapporte cette lettre[1], accuse ailleurs ce saint évêque d'avoir agi contre Arius par un esprit d'aigreur et de colère. Mais ce n'est pas le seul trait où cet historien se trouve peu d'accord avec lui-même dans cette matière; puisqu'il raconte inconsidérément dans un même chapitre, et qu'Alexandre à l'occasion d'Arius ôta aux prêtres d'Alexandrie le pouvoir de prêcher, et que les docteurs expliquoient dans cette ville les saintes Ecritures au peuple, les mercredis et les vendredis[2]. Aussi est-il démenti dans une accusation si peu méditée, par Théodoret[3], par Sozomène, par Rufin[4], par Gélase de Cyzique[5]; c'est-à-dire, par tous les garants de ces faits anciens. Sozomène va jusqu'à inculper en quelque sorte saint Alexandre du vice tout contraire, en nous apprenant que plusieurs personnes blâmoient ce prélat modéré, d'avoir toléré trop long-temps l'hérésie d'Arius[6].

Les vrais fidèles ne se consolèrent de la mort d'un si digne pasteur que par l'élection d'Athanase. Quand la nouvelle en parvint aux pieux solitaires dont l'Egypte étoit remplie, ils en rendirent à Dieu les plus ferventes actions de grâces. Ceux de la Thébaïde prétendirent avoir eu des signes miraculeux de l'approbation du ciel. Saint Pacôme leur chef eut enfin une révélation, sous les symboles mystérieux de colonne et de flambeau, que ce saint et savant évêque seroit celui qui éclaireroit principalement l'Eglise, et en étaieroit l'édifice dans les jours de sa prochaine calamité; qu'il auroit bientôt à soutenir de terribles assauts pour la défense de la foi, mais qu'il

[1] Lib. 1, c. 9. — [2] Lib. 5, c. 23. — [3] Theod. p. 524. — [4] Ruf. p. 159. — [5] Gel. p. 50. — [6] Sozom. p. 426.

surmonteroit tout, la conserveroit pure et sans altération, et la feroit refleurir par tout le monde.

Ce grand maître de la vie cénobitique, à laquelle il avoit mis comme la dernière main, et donné une forme stable, étoit parvenu en quelques années à la sainteté la plus éminente. Quoique né de parents infidèles, on avoit cru apercevoir dès sa plus tendre jeunesse les marques de sa prédestination, dans son amour extrême pour la chasteté, et en d'autres inclinations trop vertueuses pour n'être pas les effets d'une grâce extraordinaire. A l'âge de vingt ans, il fut enrôlé pour porter les armes[1]. On l'embarqua avec plusieurs autres soldats, et le soir ils arrivèrent dans une ville, où quelques particuliers touchés de compassion pour cette jeunesse engagée contre son gré, la traitèrent avec tant d'humanité et de bienveillance, que Pacôme voulut connoître le motif d'une charité si édifiante. On lui apprit que ces âmes compatissantes faisoient profession de croire que le Fils de Dieu étoit venu sur la terre pour le salut des hommes, et qu'à son imitation ils se rendoient bienfaisants envers tout le monde, dans l'espérance d'une autre vie, où ils en seroient récompensés. Dieu tout-puissant, s'écria-t-il aussitôt en levant les mains et les yeux au ciel, si vous me tirez des embarras où je suis, et me faites connoître une manière si digne de vous servir, je vous le promets et j'en jure par vous-même, je m'y attacherai avec une fidélité inviolable. Il continua son voyage, et sitôt qu'il put obtenir son congé, il revint dans la Thébaïde sa patrie, où il fut mis au nombre des catéchumènes, et peu après baptisé.

Ayant appris qu'un saint vieillard, nommé Palémon, servoit paisiblement le Seigneur dans le fond du désert, près de la mer Rouge, il alla solliciter la grâce de devenir son disciple. Les plus terribles austérités, et la peinture peut-être encore plus effrayante qu'on lui en fit, ne purent ébranler sa résolution. Il demeura douze ans avec Palémon, priant continuellement, tout en travaillant à faire des cilices, ou à d'autres ouvrages des mains, tant pour mortifier sa chair, que pour se procurer les moyens de soulager les pauvres. Ces deux fervents solitaires

[1] Vit. Patr.

vivoient de rien, et presque déjà comme des âmes affranchies de leurs corps. Un jour de Pâques, Palémon dit à Pacôme de préparer une nourriture un peu plus recherchée, pour honorer la fête. Celui-ci assaisonna d'huile les herbes sauvages qu'ils avoient coutume de manger. Mais au moment d'en faire usage, Palémon fondant en larmes et se frappant la poitrine : quoi, dit-il, mon Sauveur a été crucifié, et je me nourrirois délicatement ! Jamais il ne put se résoudre de toucher à un mets qui lui parut trop exquis, tout insipide qu'il étoit. Lorsqu'on l'exhortoit à prendre quelque soulagement dans ses infirmités, il opposoit les exemples des martyrs, dont il avoit été témoin oculaire dans le temps des persécutions.

Pacôme pouvoit avoir trente-trois ans, quand il s'enfonça davantage dans la solitude, vers les bords les moins fréquentés du Nil. Comme il étoit en prières dans un lieu nommé Tabenne, il entendit une voix qui lui dit : Demeure ici, Pacôme, et fais-y un monastère pour tous ceux qui viendront chercher sous ta conduite la route du salut. Tu les gouverneras suivant la règle que je te donnerai. Aussitôt un ange lui apparut, et lui présenta une table écrite qui contenoit cette règle. Saint Palémon mourut quelque temps après, et Pacôme construisit un bâtiment, bien simple sans doute, mais d'une étendue proportionnée à la multitude qu'on lui annonçoit. En peu d'années, il y vit plus de cent cénobites, qui vivoient en commun, sans la moindre propriété, sous l'obéissance d'un même supérieur et l'observance de la même règle. La sainteté de ces solitaires, souvent confirmée par des miracles, attira un nombre toujours plus grand de disciples, de toutes les parties du monde, en sorte qu'il se trouva jusqu'à six cents moines dans le principal monastère, et plus de trois mille en plusieurs autres qu'il y fallut ajouter.

Dans le désert de Nitrie, aussi en Egypte, vivoit un autre solitaire nommé Ammon. Il étoit d'une famille distinguée dans le pays par sa noblesse et son opulence, et ses parents l'avoient obligé de se marier à l'âge de vingt-deux ans. Mais appelé dès lors à une vie plus parfaite, il persuada à son épouse de garder la continence, et ils menèrent ensemble cette vie angélique dix-huit ans entiers. Après quoi, se trouvant sans

doute plus en liberté, Ammon se retira au mont de Nitrie, ainsi appelé du nitre qu'on tiroit en abondance. Là, il devint supérieur d'une multitude de moines; et son épouse gouverna, de son côté, des troupes nombreuses de vierges. Il mourut, âgé de soixante-deux ans, célèbre par ses vertus et par ses miracles. Saint Antoine, son sage estimateur et son ami, éloigné de là de treize journées de chemin, vit son âme monter au ciel.

Ce père de la vie monastique, depuis le voyage qu'il avoit fait à Alexandrie pendant la persécution de Maximin, habitoit au fond du désert qui est entre le Nil et la mer Rouge. Pour éviter le commerce des gens du monde qui interrompoient la douceur de ses entretiens avec Dieu, il avoit erré trois jours et trois nuits dans ces lieux sauvages, en cherchant un endroit où il pût subsister et se tenir caché. Il avoit enfin trouvé une montagne d'où jaillissoit une source abondante, qui devenoit bientôt un beau ruisseau ombragé de palmiers et de divers arbustes. La verdure et la fraîcheur de ces bords tranquilles qui contrastoient agréablement avec les sables et les monts arides du voisinage, et qui élevoient l'esprit d'Antoine à la contemplation des perfections infinies du Créateur, l'affectionnèrent à ce lieu nommé Colzim. Par le moyen de quelques frères qui connurent sa retraite, il se munit d'une houe, d'un peu de blé, laboura la terre qui lui parut la meilleure, et se mit en état de vivre sans être à charge à personne. Il fit aussi un petit jardin, où il sema des légumes pour ceux des frères qui le viendroient voir.

Trois solitaires, entr'autres, prirent la coutume de le visiter une fois l'an. Il observa que l'un des trois ne disoit mot, et laissoit toujours parler les deux autres. Le saint lui en demanda la raison, moins pour apprendre ce qu'il présumoit, que pour avoir lieu de le guérir d'une timidité à quoi il attribuoit cette extrême réserve. Mais le solitaire lui répondit : Mon père, il me suffit de vous voir, pour mon édification. En effet, tout l'extérieur d'Antoine avoit un certain air de sainteté, de dignité, et je ne sais quoi d'analogue à ce qu'on racontoit de lui, qui le faisoit d'abord reconnoître à ceux même qui ne l'avoient pas encore vu. Il n'étoit pas d'une taille

avantageuse; mais il imposoit par son maintien noble et recueilli, mêlé d'une gaieté et d'une sérénité qui annonçoit au premier aspect tout l'empire qu'il avoit sur son âme. Il sembloit qu'il fût sans passions. Depuis qu'il avoit acquis une entière union avec Dieu, il n'avoit plus d'attache aux délices même de la contemplation, ni à sa chère solitude, quand le zèle ou la complaisance le demandoit ailleurs.

Les frères lui persuadèrent de descendre de sa montagne, pour visiter les monastères de Piper, établis sous sa direction. Il partit aussitôt, accompagné de quelques-uns d'entr'eux, et fit charger sur un chameau de quoi vivre en traversant le désert. La chaleur étoit excessive, et l'eau manqua aux voyageurs. Ils en cherchèrent inutilement dans tout le canton. Désespérant enfin d'en trouver, et n'ayant plus la force de marcher, ils se jettent par terre, accablés de langueur, et laissent aller le chameau à l'aventure. Plus endurci que les autres par l'exercice de la pénitence, le saint vieillard se trouvoit moins foible : mais il étoit pénétré de la plus vive douleur, sur le péril où il voyoit ses compagnons. Il s'écarta en soupirant, et se mit en prières à genoux, les bras étendus. Du lieu même où il prioit, le Seigneur fit aussitôt sortir une eau fraîche, dont toute la troupe se désaltéra. Ils recouvrèrent leurs forces, remplirent leurs outres; et toute leur inquiétude ne fut plus que pour la bête de somme, égarée et chargée de leurs provisions. Ils la trouvèrent arrêtée à une pierre, où sa corde s'étoit accrochée, par un hasard dont ils ne méconnurent pas l'auteur, et ils achevèrent heureusement leur voyage. Le saint abbé eut la consolation de retrouver les monastères de Piper dans le meilleur ordre. Il leur accorda quelques jours, qu'il partagea entre ses enfants en Jésus-Christ et sa digne sœur, vieillie dans la virginité, et dont les filles spirituelles qu'elle formoit à la perfection de leur état dans le même canton, ne le cédoient point en vertu aux communautés d'hommes les plus courageuses. Il reprit ensuite le chemin de sa montagne.

Alors il fut visité par saint Hilarion, destiné par la Providence à instituer en Palestine et en Syrie les saintes observances des solitaires de l'Egypte. Les parents d'Hilarion, comme ceux de Pacôme, étoient idolâtres : mais la grâce les

prévint également de ses bénédictions[1]. Du bourg de Tabathe, lieu de sa naissance, près de Gaze, on l'avoit envoyé étudier à Alexandrie. Outre les sèches notions de la grammaire, il y avoit appris la science inestimable du salut, où déjà il s'étoit rendu fort habile. Afin de s'y perfectionner de plus en plus, il demeura environ deux mois auprès de saint Antoine, dont la renommée, toute grande qu'elle étoit, lui parut infiniment au-dessus de la vérité. Ce court espace de temps suffit à un digne émule de l'homme de Dieu, pour se former à sa manière de vivre, à la prière assidue, à l'humilité, à la constance dans le travail, aux austérités et à la régularité. Toutefois Hilarion n'avoit alors que quinze ans: mais si la maturité devança jamais l'âge dans l'âme forte de ces premiers orientaux, ce fut surtout dans un saint, à qui la grâce rendit, toute sa vie, l'héroïsme comme naturel. Il ramena quelques solitaires égyptiens dans son pays, où son père et sa mère venoient de mourir, et lui avoient laissé des biens considérables, qu'il partagea entre ses frères et les pauvres, sans oublier aucune autre personne que la sienne dans cette distribution.

Il y avoit une vaste solitude qui, commençant à quelques milles de la ville de Majume, s'étendoit fort au loin sur les rives de la mer. Elle n'étoit habitée que par des brigands, qui en parcouroient perpétuellement l'étendue pour surprendre les voyageurs, ou dépouiller les navigateurs échappés à la tempête. C'est là que s'établit le jeune Hilarion, entre la mer et un marais, méprisant tout autre péril que celui que court le salut au milieu des piéges du siècle. Il portoit pour tout habillement un sac avec une tunique de peau, que lui avoit donnée saint Antoine, et un manteau de paysan. Son lit consistoit en une simple natte de joncs étendue par terre, et sa cellule, à peine de la grandeur de son corps, paroissoit plutôt un sépulcre qu'une maison. Cinq à six onces de pain d'orge, avec quelques herbes cuites, c'est tout ce qu'il consomma par jour, depuis ses premières années jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, qu'il ne laissa pas d'atteindre.

[1] Hier. Vit. Hilar.

Dès le commencement de sa retraite, il fut découvert par les brigands, qui ne pouvant rien enlever à un homme dépouillé de tout, se divertirent à lui faire peur. Ne se donnant pas d'abord pour ce qu'ils étoient, ils lui demandèrent s'il ne craignoit pas les voleurs. Pourquoi les craindrois-je, répliqua-t-il, puisque je ne possède rien ? Mais ils peuvent vous ôter la vie, poursuivirent les brigands. Cela est vrai, dit-il; mais quand on n'a d'attache à rien en ce monde, on craint peu de le quitter. L'ennemi du salut lui livra de rudes combats, qui ne cessèrent d'accroître ses vertus pendant vingt-deux ans, après lesquels le ciel manifesta sa sainteté par d'éclatants miracles. Quand il venoit quelques malades de Syrie en Egypte, pour implorer les secours de saint Antoine, pourquoi venir de si loin, leur disoit le père de la vie ascétique ? N'avez-vous pas chez vous mon fils Hilarion ? Il eut bientôt un grand nombre d'imitateurs. Toutes les solitudes de la Palestine et de la Syrie, et hors de l'empire, le pays de l'Euphrate, l'Arabie et la Perse furent peuplés de fervents émules, qu'un si grand exemple lui fit parmi les hommes les plus barbares.

Mais ce n'étoit pas seulement dans les déserts que la grâce de l'Evangile opéroit : le trône même fournissoit de grandes leçons et de grands modèles. Constantin paroissoit toujours ne considérer sa puissance, que pour faire triompher les vertus et la religion. Pour seconder les vues de l'Eglise, il fit une loi qui tendoit à diminuer les usures si fort accréditées parmi les Romains, en attendant qu'on les pût abolir tout-à-fait. Il faisoit journellement distribuer aux pauvres du blé, des habits, avec de l'argent. Personne n'étoit exclus de ces charités : mais ses officiers avoient ordre de les répandre avec plus d'abondance sur les chrétiens. Par le même esprit, dans les lois publiées en faveur des ecclésiastiques, cet empereur déclaroit que ses faveurs devoient être réservées aux catholiques; et que les hérétiques ou schismatiques, loin de prétendre aux immunités qu'il accordoit, seroient au contraire plus chargés que le reste de ses sujets. Il protégeoit et honoroit spécialement les personnes qui se vouoient à une plus grande perfection, comme les vierges et les solitaires, dont

quelques-uns en particulier, tels que saint Antoine, lui avoient donné la plus haute idée de tous les autres.

La princesse Hélène, mère de l'empereur, le secondoit parfaitement dans ses desseins religieux. Elle faisoit son plus doux plaisir d'être la distributrice des aumônes du prince, qui lui abandonnoit absolument la disposition de ses trésors, tant pour soulager les misérables que pour donner de l'éclat au culte public. Et jamais il ne fut plus à propos de frapper les sens par une sainte magnificence. Il s'agissoit de faire impression sur des hommes qui avoient toujours ignoré ce que c'étoit qu'honorer la divinité avec la dignité et la grandeur convenables. Hélène s'occupa donc, pendant une bonne partie de sa vie, à bâtir ou à décorer des églises. Elle entreprit le voyage de la Terre-Sainte, dans le dessein de découvrir le sépulcre du Sauveur, enterré sous des monts de ruines. Les idolâtres avoient fait tous leurs efforts pour en effacer jusqu'à la mémoire, et pour ensevelir jusqu'à la place qui en pouvoit rappeler le souvenir. Ainsi l'avoient-ils couvert d'un amas de débris et terres rapportées, pavé par-dessus, et assez consolidé, pour y bâtir un temple à Vénus : piége tendu, par un raffinement d'impiété, à la religion même des fidèles, qui, en venant adorer le Dieu fils d'une vierge, seroient censés tout au contraire rendre leurs hommages à la déesse de l'impudicité. L'impératrice fit d'abord raser ce temple impur. Après quoi l'on creusa avec tant d'ardeur et de persévérance, qu'outre le sépulcre, on trouva trois croix enterrées sous les ruines.

L'embarras fut de distinguer, entre les trois, l'instrument sacré de notre salut. Saint Macaire, alors évêque de Jérusalem, les fit toutes porter chez une femme arrêtée depuis long-temps par une maladie incurable, et connue de tout le monde. On lui appliqua chacune de ces croix, en suppliant l'Eternel d'honorer, par une guérison miraculeuse, celle qui avoit été arrosée du sang de son Fils. L'impératrice étoit présente, et toute la ville dans l'attente de l'événement. Les deux premières croix furent appliquées sur la malade, sans qu'elle s'en trouvât mieux. Mais sitôt qu'elle eut touché la dernière, elle se leva sur-le-champ, et se trouva parfaite-

...ert guérie[1]. Quelques écrivains ajoutent que l'on approcha ensuite cette croix d'un corps mort, et qu'incontinent il ressuscita. Ce dernier fait, moins garanti que le premier par les historiens modernes, porte néanmoins sur les mêmes preuves, c'est-à-dire, sur la tradition de tous les habitants de Constantinople, et les témoignages par écrit de plusieurs contemporains, d'où sont également partis les auteurs respectables de l'antiquité, qui nous ont transmis la substance de ce fait merveilleux. Hélène envoya une partie considérable de la croix à l'empereur son fils, et déposa le reste dans une grande châsse d'argent, pour être conservé dans une basilique superbe, la merveille de son siècle, que l'on commença dès lors à construire, et qui ne put être achevée que six ans après.

Voici la description que les anciens nous ont transmise de cette église, érigée sous le titre de la Résurrection près du Saint-Sépulcre, auquel fut habilement adapté tout le plan de l'édifice. La grotte du sépulcre étoit revêtue en dehors de colonnes d'un travail exquis, et de toutes sortes d'ornements les plus précieux. De ce portique, on entroit dans une vaste cour ou place, pavée de marbre, bordée de trois côtés d'une longue galerie, et terminée au levant par le temple, encore plus admirable, tant pour sa grandeur et la justesse de ses proportions, que pour la richesse de ses décorations. On sentoit au premier aspect, que la puissance romaine ne s'étoit pas en vain proposé de construire le plus digne monument qu'on pût voir en ce genre. L'intérieur du temple étoit incrusté, dans son immense étendue, du marbre le plus rare et le plus varié; le dehors bâti de pierres si polies et si bien jointes, que la correction du travail causoit encore plus d'admiration que la recherche des matériaux; et la voûte couverte d'un lambris en sculpture, tout doré, et d'un éclat éblouissant. Les bas-côtés formoient deux galeries à double étage, dont les voûtes ou plafonds étoient également enrichis d'or. Trois portes, d'une élévation majestueuse, s'ouvroient sur la cour. En face, quand on entroit, ou au chef de tout l'édifice, on apercevoit une colonnade en demi-cercle, com-

[1] Theod. 1, 18; Ruf. 1, 7; Soc. 1. 17; Sor. 11, 4.

prenant douze colonnes, dont chacune portoit l'un des apôtres, et dont les chapiteaux étoient ornés de grandes coupes d'argent. C'étoit là ce qui formoit le sanctuaire, au milieu duquel se trouvoit l'autel. A l'autre extrémité de tous ces bâtiments, en deçà de la cour et des portiques, il y avoit une avant-cour formée par deux galeries, une de chaque côté. On y entroit par une première porte, qui donnoit sur la place publique où se tenoit le marché. De là les regards se portant à travers un lointain si décoré, jusque dans la profondeur du lieu saint, personne ne passoit, surtout les premières fois, sans éprouver un saisissement religieux qui approchoit du ravissement.

Telle étoit l'église si justement célèbre du Saint-Sépulcre, pourvue d'une quantité innombrable de vases d'or et d'argent, et de toutes sortes de richesses. Elle subsista jusqu'à l'an 1009 de l'ère chrétienne, qu'elle fut abattue par les musulmans. Plusieurs autres fois elle fut ruinée, puis rebâtie, mais jamais avec sa première magnificence. Autour de l'église, hors de l'emplacement de l'ancienne Jérusalem, se forma une ville que tant d'objets capables d'inspirer l'enthousiasme faisoient presque prendre à Eusèbe, ainsi qu'il s'en exprime, pour la nouvelle Sion décrite par les prophètes. Elle reprit alors son ancien nom, et perdit celui d'Elia que l'empereur Adrien lui avoit donné.

Constantin fit encore bâtir une magnifique église sur le mont des Olives, afin d'honorer aussi le lieu de l'ascension du Sauveur; et une autre à Bethléem. On construisit en même temps à Nicomédie une basilique digne de cette ville impériale, c'est-à-dire, de la résidence ordinaire des empereurs d'Orient. Antioche, capitale de Syrie, eut un temple si riche, qu'on l'appeloit *l'église d'or*. Le corps de l'édifice, d'une hauteur extraordinaire, étoit de forme octogone, accompagné tout à l'entour de chapelles et de souterrains, le tout dans une vaste enceinte bâtie avec la même noblesse. A Rome, on construisit dans le palais de Latran, l'église du Sauveur, appelée Saint-Jean-de-Latran, à cause de son baptistère où étoit l'image de saint Jean-Baptiste. C'est la première église de Rome, et la station des plus grandes solennités. L'empe-

reur donna à ce baptistère en terres et en maisons environ cent quinze mille livres de rente.

Il bâtit à Rome sept autres églises, celle de Saint-Pierre au Vatican, à la place d'un temple d'Apollon, et en mémoire de la sépulture du prince des apôtres : celle de Saint-Paul, au lieu de son martyre; celle de Sainte-Croix, pour honorer avec la dignité convenable la partie de la vraie croix qu'Hélène avoit envoyée de Jérusalem; celle de Sainte-Agnès, avec son baptistère; celle de Saint-Laurent, hors de la ville, au lieu de la sépulture de ce martyr; celle des saints martyrs Pierre et Marcellin, où fut inhumée sainte Hélène. Il y en eut encore plusieurs dans le reste de l'Italie, comme à Ostie, à Albe, à Capoue, à Naples, toutes richement dotées; en sorte que l'on conçoit difficilement qu'un seul prince ait pu fournir à tant de dépenses.

Aussi sage néanmoins que religieux, il ne tiroit pas du trésor public le fonds de ces bonnes œuvres : trop convaincu, que pour le bien même de l'Eglise, si étroitement lié au repos public, l'état ne doit point s'épuiser en libéralités excessives, et que la munificence la plus sainte doit craindre de tomber en des inconvénients quelquefois aussi fâcheux que l'épargne. Mais le sage Constantin trouvoit des ressources immenses dans les biens confisqués autrefois sur les fidèles qui étoient morts sans héritiers; dans les revenus des temples des idoles, dont il jugeoit ne pouvoir mieux réparer la profanation, qu'en les consacrant au culte du vrai Dieu; enfin dans la suppression des jeux profanes qui coûtoient prodigieusement à l'empire. En Orient, il abolit les jeux des gladiateurs, voulant que ceux qu'on y condamnoit pour crimes, servissent plutôt au travail utile des mines.

Tout ce qui décréditoit l'idolâtrie, et la minoit sans violence, sans exposer les peuples aux factions et aux troubles, il ne manquoit pas de le mettre en usage. En Cilicie, il y avoit un fameux oracle d'Apollon, à l'occasion duquel le zélé souverain voulut convaincre ses sujets de l'abus qu'on faisoit de leur confiance [1]. On abattit le temple, et l'on y trouva des osse-

[1] Socr. 2, 18.

ments et des têtes de morts qui avoient servi aux opérations magiques d'homicides sacrificateurs, avec des paquets de haillons ou de paille, qui remplissoient le creux des idoles gigantesques, où ces cruels imposteurs se cachoient. Mais nulle part on ne découvrit, ni le dieu dont on attendoit les oracles, ni génie ou démon, ni fantôme épouvantable, comme on l'appréhendoit. Il n'y eut toutefois lieu si secret, autre si obscur ni si profond, où les officiers du prince et les soldats ne pénétrassent : de manière que les peuples commencèrent à ouvrir les yeux sur l'imposture de leurs prêtres et les horreurs de leurs superstitions. A Héliopolis en Phénicie, ville consacrée à Vénus, les femmes de ses sacrificateurs et de ses adorateurs étoient communes entr'eux tous, et la meilleure partie du droit sacré de l'hospitalité consistoit à prostituer leurs filles aux passants[1]. Le pieux et chaste empereur interdit rigoureusement ces rites infâmes; et pour y remédier plus sûrement, il pressa les habitants de reconnoître le Dieu de toute pureté. Il fit encore bâtir une vaste église, pour cette ville qui n'en avoit jamais eu, y établit un évêque avec un clergé nombreux. Dans les montagnes du Liban, près du fleuve Adonis, on voyoit un autre temple de Vénus, ou plutôt une autre école d'impudicité, qu'il fit également ruiner. Il commanda aussi de détruire de fond en comble le fameux temple qu'Esculape avoit à Egée en Cilicie, de façon qu'il n'en restât pas le moindre vestige. En Egypte, les idolâtres attribuoient au dieu Sérapis les fécondes inondations du Nil, parce qu'on gardoit dans le temple de cette idole la colonne qui servoit à les mesurer. On la transféra dans la grande église d'Alexandrie; et les païens publièrent que le dieu indigné empêcheroit les débordements. Mais le fleuve continuant de porter le limon et la fertilité dans les campagnes, les alarmes et les présages tournèrent à la honte du dieu, ainsi que de ses prêtres. En plusieurs villes, l'empereur fit enlever les portes ou les toits des temples, tira les statues et les simulacres des sanctuaires les plus révérés, et les exposa sur les places publiques, afin que la familiarité en inspirât le mépris.

[1] Socr. Ibid.

De l'Orient, on manda au prince que, près du fameux chêne de Mambré en Palestine, où le patriarche Abraham avoit accordé l'hospitalité à trois anges, la foi dégénérant en superstition, il s'étoit érigé diverses idoles, et qu'on leur offroit des sacrifices. Tous les ans il s'y tenoit une foire célèbre, à dix lieues seulement de la ville sainte; et il y avoit une affluence prodigieuse de négociants de toute nation et de toute religion, qui honoroient leurs dieux, chacun à sa manière. Les femmes y accouroient comme les hommes, et s'y donnoient en spectacle, dans tout l'éclat de leurs charmes et de leurs parures. On assuroit néanmoins, quoique tout campât pêle-mêle, que le respect du lieu, et la crainte de la vengeance divine empêchoient le désordre, et absolument tout commerce avec les femmes. L'empereur moins crédule eut horreur du simple péril ainsi que de la superstition. Il écrivit aux évêques de Palestine, qu'il s'étonnoit de leur négligence à souffrir ce profane mélange; il ordonna d'abattre les idoles, de renverser les autels des fausses divinités, et, en la même place, après qu'on l'auroit purifiée, de bâtir incessamment un temple magnifique, où l'on n'adoreroit que le vrai Dieu. Le comte Joseph, juif de naissance et converti d'une manière digne d'être rapportée, fut chargé de l'exécution.

Cet israélite, fameux par tout ce qu'il dut à la grâce de Jésus-Christ, étoit de Tibériade, et y tenoit un des premiers rangs auprès du patriarche de sa nation : c'est ainsi qu'on nommoit alors le chef de ce peuple dispersé [1]. Ce patriarche, sur le point de mourir, envoya chercher l'évêque de Tibériade, sous quelque prétexte détourné, mais dans le dessein véritable d'en obtenir le baptême. L'évêque, après avoir reconnu et perfectionné les dispositions de ce juif, le baptisa en effet. Joseph, qu'on avoit fait sortir de la chambre du malade, avec tous les témoins incommodes, regarda par un trou de la porte, et observa curieusement tout ce qui s'y passoit. Le patriarche mourut, et plusieurs années s'écoulèrent, sans que Joseph répondît à la grâce qui, durant cet intervalle, ne lui laissa jamais la conscience en repos. Souvent il lisoit les Evangiles de

[1] Epiph. Hær. 30, n. 5.

saint Jean et de saint Matthieu, ou les Actes des apôtres, que la Providence avoit, comme par hasard, fait tomber entre ses mains. Le Sauveur lui apparut lui-même en songe, et l'exhortant à croire en son nom; je suis, lui dit-il, Jésus que tes pères ont crucifié. Il ne se rendit point encore, et tomba dans une grande maladie, dont on n'espéroit point de le voir relever. Un docteur juif, quoique des plus ardents pour la loi mosaïque, lui dit à l'oreille : Jésus-Christ fils de Dieu, qui a été crucifié, est le juge qui décidera de ton sort. Souvent les Juifs, par un aveu pratique en faveur du christianisme, usoient de formules semblables, pour guérir leurs maladies. La même nuit le Sauveur apparut une seconde fois à Joseph, en lui reprochant toujours son infidélité. Il recouvra la santé, et ne se convertit point.

Il y avoit à Tibériade un énergumène, dont la frénésie le faisoit souvent courir tout nu par les rues. Joseph instruit par la lecture de l'Evangile, de la puissance de Jésus-Christ, en voulut faire l'essai sur le possédé qu'on lui amena dans sa chambre. Il lui imprima le signe de la croix, en disant : Je te commande, esprit malin, au nom de Jésus de Nazareth, qui a été crucifié, de sortir du corps de ce malheureux; à l'instant l'énergumène se trouva guéri. Le miracle fit une impression extraordinaire dans toute la ville, et Joseph ne laissa point de persister dans l'infidélité. Enfin cette âme inflexible, et néanmoins prédestinée à la lumière de l'Evangile, résistant à tant de poursuites de la divine miséricorde; les coups de rigueur, la tribulation, les souffrances emportèrent ce que ni visions, ni miracles n'avoient pu gagner.

Joseph qui, malgré ses désirs inefficaces de conversion, se montroit toujours zélé pour la discipline judaïque, s'attira néanmoins les soupçons, et bientôt après la haine de ses frères. Dans le dessein de lui faire peine, ils observèrent curieusement ses moindres démarches, et le surprirent un jour lisant l'Evangile. C'étoit un grand crime, à leur jugement. Ils se saisirent du livre et du lecteur, renversèrent celui-ci avec brutalité, le traînèrent à la synagogue, où on le flagella. L'évêque survint, bien accompagné, et le dégagea de leurs mains. Les Juifs le rencontrant une autre fois dans un voyage qu'il faisoit en

Cilicie; ils le jetèrent dans le fleuve Cydnus, où ils crurent l'avoir noyé. Il en réchappa, comme par miracle; et ce fut alors que, vaincu par tant de traits multipliés de la clémence divine, il demanda et reçut le baptême.

Outre le rang qu'il avoit tenu parmi les Juifs, sa foi et son mérite personnel lui attirèrent la bienveillance de l'empereur Constantin, qui lui conféra le titre de comte, avec charge de faire bâtir des églises à Mambré, à Tibériade, et dans quelques autres places de la Palestine, où les Juifs n'avoient jusque-là souffert aucun mélange d'étrangers. Il rencontra de grands obstacles, et ne put remplir toute l'étendue de sa commission, les Juifs employant jusqu'à la magie pour le traverser. Comme on l'eut averti, à la construction de l'église de Tibériade, qu'ils arrêtoient par leurs enchantements le feu des fours à chaux, il accourut sur les lieux, remplit un vase d'eau, et fit de son doigt le signe de la croix sur le vase, en disant : Au nom de Jésus le Nazaréen, attaché à la croix par mes pères, et par ceux de cette aveugle multitude, que l'eau acquière la vertu de lever les charmes de l'enfer, et qu'elle rende au feu terrestre son activité naturelle. Après quoi il prit dans sa main l'eau bénite de la sorte, et en arrosa les fours. Le feu reprit à l'instant avec une vivacité si prodigieuse, que tous les spectateurs se mirent à crier : C'est le Dieu tout-puissant qui assiste ainsi les chrétiens !

Par tous ces moyens, le christianisme faisoit de jour en jour des progrès édifiants. Si l'espoir de la faveur impériale attiroit quelques infidèles, il s'en convertissoit infiniment davantage par les leçons et les exemples des saints évêques et des pieux solitaires, par les réflexions solides qu'on avoit tant de lieu de faire sur la vanité et l'impureté des superstitions idolâtres, sur la beauté et la sublimité des enseignements évangéliques. On voyoit des villes et des peuples tout entiers se déclarer pour notre religion, abattre d'eux-mêmes leurs idoles et leurs temples, ou les transformer en églises. Les habitants de Majume, c'est-à-dire, du port de Gaze en Palestine, abjurèrent tous à la fois leurs anciennes superstitions : ce qui donna au religieux empereur un plaisir d'autant plus vif, qu'il attendoit moins ce changement d'un peuple que peu d'autres égaloient

dans son attachement à l'idolâtrie. Pour leur témoigner son contentement, il érigea cette place en cité, et la nomma Constance du nom de celui de ses fils qui lui étoit le plus cher. Pour une semblable raison, il donna le nom de Constantine à une ville de Phénicie.

Le zèle de Constantin ne se renferma point dans les bornes de l'empire. Par ses soins et ses bienfaits, le christianisme pénétra fort avant chez les nations éloignées et les plus barbares. Déjà il étoit professé par les habitants des environs du Rhin, et dans les régions de Gaule les plus reculées vers l'Océan. Les Goths et les autres barbares voisins du Danube, en l'embrassant vers le même temps, en avoient déjà contracté des mœurs plus réglées et sensiblement plus douces. Ils commencèrent à se convertir, dans les incursions qu'ils faisoient sous les empereurs précédents. Leurs captifs rendoient la vertu respectable aux vainqueurs, et en les instruisant, formoient journellement de nouvelles églises. Le prince des Arméniens, nommé Tiridate, qu'un miracle opéré dans sa maison avoit rendu chrétien, engagea ses sujets à professer la même religion. De là le christianisme se propagea dans l'Osroëne, dans l'Ibérie et jusqu'au sein du vaste royaume des Perses [1].

Les Ibériens habitoient, entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, une grande contrée que nous appelons aujourd'hui le Gurgistan [2]. Il se trouva parmi leurs prisonniers faits en guerre, une jeune fille chrétienne, de rare beauté, mais d'une vertu encore plus remarquable, et qui sut faire respecter l'une et l'autre à ces barbares. Concentrée, autant qu'il dépendoit d'elle, dans la plus sévère retraite, elle passoit en prière tout le temps qui restoit à sa disposition, et ne parloit jamais à personne, à moins qu'on ne l'interrogeât. Quelquefois on lui demandoit quel étoit son espoir et sa prétention dans une telle manière de vivre. Alors elle répondoit : Je sers le Christ mon Dieu, bien assurée de sa magnificence à récompenser ses adorateurs. Rien au monde ne la pouvoit ébranler, ni presque distraire. Parmi ces barbares, fort ignorants et destitués de médecins, c'étoit la coutume, quand il y avoit quelque

[1] Eus. Hist. IV, 8, etc. — [2] Ruf. 1, 10.

enfant malade, de le porter de maison en maison, pour trouver quelque personne expérimentée qui pût le guérir. La conduite et la religion de la jeune étrangère, devenue fameuse sous le nom de *la belle captive*, inspirèrent l'envie de faire un essai; et une mère lui apporta son enfant, très-dangereusement malade. Je ne connois, répondit-elle, aucun remède humain qui puisse opérer ce que vous me demandez : mais le Dieu que j'adore rend, quand il veut, la santé aux infirmes les plus désespérés. Ayant donc posé l'enfant sur la couche : après y avoir étendu son cilice, en quelques moments elle le rendit parfaitement guéri à sa mère.

Ce prodige fit grand bruit, et parvint jusqu'aux oreilles de la reine, qui étoit tourmentée par un mal très-douloureux. Elle se fit porter chez la captive, qui l'étendit, sur son cilice, et qui, par l'invocation du nom de Jésus-Christ, lui rendit une santé aussi merveilleuse. En même temps, elle lui donna connoissance du suprême médecin à qui elle devoit sa guérison, et ne manqua point d'exalter le bonheur ineffable que l'on s'assure en le servant. Le roi, qui fut aussitôt informé d'une merveille si agréable, n'imagina point de meilleur moyen pour marquer sa reconnoissance, que d'envoyer à la captive des présents dignes de lui. Non, Seigneur, lui dit la reine déjà initiée aux sublimes principes de l'Evangile, ce n'est ni or ni argent qu'il faut à ma bienfaitrice. Elle méprise tout ce qui est terrestre, les louanges et les distinctions l'attristent, la volupté est pour elle un objet d'horreur, le jeûne fait ses délices; l'unique plaisir que nous lui puissions faire, c'est d'adorer le Dieu tout-puissant qu'elle a invoqué pour me guérir. Le roi donna des espérances, négligea de les remplir; et le temps effaça peu à peu la mémoire du bienfait, quoique la piété reconnoissante de la reine le lui rappelât souvent avec ses promesses[1].

Quelque temps après, le prince se trouvant à la chasse dans un grand péril, il fit vœu en lui-même, sans proférer aucune parole, que si le Dieu de la captive le tiroit de ce danger, il quitteroit tous les autres dieux, pour n'adorer plus que lui. Il

[1] Lib. c. 9.

fut délivré, et tint parole. Ayant aussitôt fait venir la chrétienne, il lui demanda la manière de servir Jésus-Christ, qu'elle lui apprit, autant qu'elle en étoit capable. Dès lors le roi et la reine devinrent les apôtres, tant de leur cour que de leur nation, et s'efforcèrent d'instruire à leur tour, l'un les hommes, et l'autre les femmes. On bâtit une église, sur la forme que décrivit la captive; et sur son conseil, on envoya une ambassade à Constantin, pour en obtenir des prédicateurs évangéliques. La conquête d'un nouvel empire eût fait moins de plaisir au pieux empereur. Il fit bien vite partir un évêque et des prêtres, pour affermir cette chrétienté naissante : ouvrage presque incroyable d'une pauvre captive, mais garanti par les témoignages les plus respectables. Rufin, l'un des anciens historiens qui le rapportent, dit le tenir du roi Bacurius, qui, après avoir régné sur cette nation, étoit devenu comte des domestiques chez les Romains, c'est-à-dire, grand maître de la maison de l'empereur, et duc des limites de la Palestine.

Le même auteur nous a transmis la manière non moins admirable, dont saint Frumence, apôtre des Abyssins, établit la foi parmi eux [1]. Un philosophe de Tyr, appelé Mérope, ayant pénétré par curiosité jusqu'au fond de l'Ethiopie, il y fut massacré par ces peuples, en haine des Romains, avec qui ils étoient en guerre. Ce philosophe menoit avec lui deux jeunes gens de ses parents, Edèse et Frumence qu'il vouloit instruire de bonne heure dans l'art de connoître les hommes. Les meurtriers de Mérope trouvèrent sous un arbre ces deux enfants qui préparoient leur leçon. Leur figure et leur innocence désarmèrent les assassins, qui les conduisirent à leur roi. Il fit Edèse son échanson, et Frumence, qui annonçoit plus d'esprit, son secrétaire. Après sa mort, la reine, qui gouvernoit le royaume pendant la minorité de son fils, prit la même confiance en ces étrangers, parvenus à un âge formé. Comme ils demandoient à retourner dans leur patrie, elle les pressa de partager avec elle les soins du gouvernement, jusqu'à ce que son fils fût en état de régner. Frumence se consola de ce

[1] Lib. c. 9.

retard, en protégeant les chrétiens qui abordoient en ce royaume, et en leur bâtissant des églises. Enfin, le jeune roi étant devenu majeur, Frumence, après lui avoir rendu un compte fidèle de son administration, sollicita et obtint la permission de s'en retourner.

Son plus grand empressement, dès qu'il se vit sur les terres romaines, ce fut de communiquer à l'évêque d'Alexandrie ce qui touchoit la religion des Ethiopiens, que ce grand siége, tant par sa préséance que par sa position, se trouvoit le plus en état de cultiver. Lui-même raconta au saint évêque Athanase les progrès merveilleux de la foi dans cette terre inculte, en le suppliant d'envoyer un pasteur à ce grand nombre de pieux néophytes, et à ces églises toutes préparées. Et quel autre que l'auteur de cette grande œuvre, reprit le sage Athanase, la soutiendra dignement? Puis il employa toute l'onction de sa divine éloquence à inspirer un zèle tout nouveau à un homme qui revoyoit à peine sa patrie, désirée depuis si long-temps. Frumence obéit à la voix de Dieu, qui lui parloit par le patriarche; et Athanase l'ayant ordonné évêque, le renvoya tout plein de la grâce qu'il venoit de lui conférer par l'imposition des mains. Il lui associa plusieurs ecclésiastiques également zélés, et leur fournit tous les moyens qu'il jugea devoir avancer l'œuvre du Seigneur. Le saint missionnaire, par ses prédications et par le don des miracles que le Seigneur proportionna aux besoins d'une mission si intéressante, convertit une infinité d'Abyssins ou d'Ethiopiens.

L'empereur prenoit la plus grande part à tous ces établissements. Il s'informoit et se faisoit une affaire capitale et personnelle de ce qui pouvoit avancer la foi chez toutes les nations. Déjà le royaume de Perse avoit des églises nombreuses, quoiqu'on ait peu de connoissances précises sur cet objet, soit par la disette d'écrivains parmi ces peuples, soit par le peu de commerce qu'ils avoient avec les Romains. Mais l'empereur Constantin ne négligeoit rien pour s'en instruire, et pour imposer le joug de Jésus-Christ à des peuples qui abhorroient celui de Rome. Le roi Sapor lui ayant proposé un traité d'alliance, l'empereur le conclut aussitôt, et lui envoya des

présents magnifiques [1]. Il lui écrivit en même temps une lettre éloquente, où il exalta les avantages de la religion chrétienne, et les revers effroyables que s'étoient attiré ses persécuteurs, spécialement l'empereur Valérien, plus connu des Perses, par la main desquels Dieu l'avoit puni. Enfin, depuis la conversion du grand Constantin, la foi et la vertu furent tellement le principe de la plupart de ses actions, que l'histoire de l'Eglise, durant presque tout ce beau règne, ne paroît que le panégyrique de ce religieux empereur.

Ce n'est pas que les idolâtres passionnés, qui ont trouvé de bruyants échos dans les mécréants de tous les siècles, ne le chargeassent de mille calomnies. Ils empoisonnoient ses intentions, aggravoient ces sortes de fautes ou d'erreurs qui sont comme inévitables dans les dignités éminentes, fabriquoient même des impostures dénuées de tout fondement. Mais les personnes sensées de chaque parti le regardoient comme un des plus grands et des meilleurs princes qui eût encore régné. On ne lui reprochoit que le défaut presque inséparable de la grandeur, un peu trop de prévention et de facilité à se laisser surprendre. Crispe son fils et peut-être le plus digne de ses enfants, en fut, dit-on, la triste victime. Mais cette accusation qui, avec tant d'autres, a Zozime pour principal auteur; où l'on n'énonce avec justesse, ni le lieu, ni le temps, ni aucune des circonstances que tout le monde devoit connoître dans un fait de cette nature; qui tout au contraire est accompagné de circonstances improbables, visiblement controuvées pour rendre le christianisme odieux; cette accusation, dès lors si suspecte, est encore passée sous le plus profond silence par Eusèbe, et enfin démentie formellement par Sozomène et par Evagre.

Quelles que soient les raisons qui ont pu guider quelques modernes dignes d'attention, voici la manière dont ils racontent cet événement, où Constantin, fort coupable sans doute, ne paroîtra toutefois pas tel que Zozime le représente. Né de Minervine, première femme de cet empereur, l'infortuné Crispe avoit fait concevoir de lui-même de trop hautes espé-

[1] Socr. 1, c. 25.

rances. Il s'étoit signalé sur terre contre les barbares, et avec plus d'éclat encore sur mer contre Licinius, dont il avoit anéanti la flotte et toutes les ressources. Chacun le jugeoit digne de l'empire du monde; et il y avoit déjà six ans qu'il étoit césar, lorsque Fauste, sa marâtre et la digne fille du tyran Maximien, résolut de perdre ce héros, pour faire passer les prétentions de l'aîné aux cadets dont elle étoit mère. Elle osa accuser Crispe d'avoir attenté à sa pudicité et d'avoir résolu la mort de Constantin, après en avoir souillé le lit. Ces plaintes firent une impression terrible de la part d'une épouse chérie. Fauste avoit d'ailleurs trop d'artifice pour ne pas fournir quelques preuves équivoques, qui, jointes à l'atrocité du crime, émurent l'empereur, au point de ne plus donner d'accès à la modération, ni même à la raison. Il s'obstina à fermer l'oreille aux justes représentations de sa propre mère, l'impératrice Hélène, encore pleine de vie pour lors, et qui depuis ne fit plus que se consumer dans une triste et mortelle langueur. C'étoit cette pieuse princesse qui avoit pris soin de l'enfance et de l'éducation de Crispe, lui tenant lieu de sa propre mère, qu'il perdit fort jeune. Mais ses sollicitations et toutes ses larmes furent inutiles. Constantin ne consulta que le dépit aveugle et furieux de la jalousie. Il sacrifia l'innocent calomnié, sans presque l'entendre. Quelques historiens disent que le malheureux Crispe eut la tête tranchée; d'autres, qu'il périt par le poison, parce que l'exécution fut sans doute fort secrète.

A peine l'indignation du père fut assouvie, qu'elle fit place aux regrets, puis aux réflexions, et aux soupçons sur le compte de Fauste. Hélène pleuroit inconsolablement la mort de son digne petit-fils. L'empereur voulut enfin la consoler, et il fallut l'entendre. Sur l'article des mœurs, la barbare marâtre n'étoit rien moins qu'irréprochable, puisque nous lisons dans Philostorge [1], qu'elle fut surprise dans le crime, avec un homme du plus bas étage. On fit ouvrir les yeux à son auguste époux, qui se persuada qu'une impératrice capable de ces infamies, étoit capable de tout. D'ailleurs c'étoit une belle-

[1] Lib. 3.

mère, et par conséquent une accusatrice fort suspecte : réflexions qui se présentoient avec d'autant plus de force, qu'elles étoient plus tardives. La conviction, pour ce qui touchoit les mœurs, suivit de près le soupçon, le plus grand obstacle à l'accès de la vérité vers les princes, étant presque toujours l'embarras de les instruire.

L'empereur étant éclairé, son amour indignement trahi se convertit tout entier en fureur. Il ne vit plus dans son épouse qu'une infâme parricide, qui, par la main du père, avoit enfoncé le poignard dans le sein du fils. Mais dans cette horreur violente de l'atrocité, il ne sut pas s'en défendre lui-même, et punit Fauste d'une manière qui parut moins juste que cruelle : il la fit renfermer dans un bain chaud, pour y être étouffée. Ces deux morts en entraînèrent beaucoup d'autres, d'amis ou de complices de ces deux victimes d'une confiance et d'un ressentiment outrés. Constantin, ajoute-t-on, fit pénitence de ces deux fautes; mais il ne rendit son premier lustre ni à sa vertu ni à sa gloire.

Il est vrai que la suite de sa vie ne répondit pas aux commencements, et on ne le placeroit qu'au rang des princes ordinaires, à le juger par plusieurs traits de ses dernières années. Bientôt il s'ingéra sans discrétion dans les affaires ecclésiastiques, lui qui, au concile de Nicée, et en tant d'autres rencontres, avoit été d'une réserve si humble et si recommandable en cette matière. Il se laissa grossièrement abuser par l'hypocrisie et les sourdes cabales des sectaires : il ajouta foi légèrement aux calomnies des hérétiques contre les plus saints évêques [1]. Il eut encore la foiblesse de se dégoûter de l'ancienne Rome, parce qu'il n'y étoit pas aimé; quoique cette aversion ne provînt que de l'attachement opiniâtre du sénat et des grands pour l'idolâtrie. C'est pourquoi il se résolut à lui donner dans Bysance, qu'il nomma Constantinople et nouvelle Rome, une rivale capable d'en éclipser ou d'en partager la gloire, sans prévoir néanmoins qu'il en préparoit la ruine après la décadence de tout l'empire.

L'impératrice Hélène ne vécut pas jusqu'à la fondation de

[1] Zos. l. 2, 685.

cette nouvelle capitale. Elle étoit partie de l'ancienne, quelque temps après la mort des illustres proscrits dont nous venons de parler, afin d'effacer ou d'affoiblir dans son esprit prodigieusement affecté ces traces funestes. Tout odieuse que lui paroissoit la calomnie de Fauste, jamais on n'eût usé envers elle d'une si effroyable rigueur, si la pieuse Hélène en eût été la maîtresse. Elle adora dans les jugements humains la sévérité de la divine justice, et rechercha, dans la pratique toujours plus assidue des bonnes œuvres, la sérénité ordinaire de son âme. Mais, malgré toute sa résignation et la santé inaltérable dont elle avoit joui jusques-là, quoique dans un âge très-avancé, elle sentit bientôt que les chagrins portent des atteintes plus mortelles que les années, et que les âmes les plus vertueuses n'en sont souvent que plus sensibles. Elle comprit, au déclin de ses forces, que le Seigneur l'appeloit à lui, et qu'il falloit faire ses derniers préparatifs pour la mort. Elle donna ses conseils à l'empereur son fils, qui les reçut en fondant en larmes avec ses enfants. Sa mort fut aussi sainte que sa vie l'avoit constamment été depuis sa conversion au christianisme. L'Eglise l'a toujours regardée comme une insigne protectrice, et la compte au nombre des saintes.

Hélène manqua trop tôt pour les catholiques. Constantin, d'un caractère naturellement liant et communicatif, qui ne pouvoit se passer d'une personne de confiance, donna dans son cœur la place de sa mère à sa sœur Constance, veuve de Licinius. Cette princesse paroissoit fort pieuse, mais on avoit malheureusement abusé de sa religion, pour l'engager dans les nouveautés imposantes de l'arianisme; et l'ascendant qu'elle acquit sur l'esprit de l'empereur son frère, nuisit infiniment à l'antique simplicité de la foi.

Elle avoit elle-même une aveugle confiance en un prêtre que les historiens contemporains ne nomment pas, mais qui se rendit fameux par son attachement au parti d'Arius, par son faux zèle, par un talent qui sembloit tenir du prestige, pour s'insinuer dans les esprits, et gagner les personnes du plus grand génie comme de la première marque. Ce perfide suborneur persuada à la princesse que le prêtre Arius étoit un juste persécuté, que la haute considération dont il jouissoit

parmi le peuple d'Alexandrie, excitoit la jalousie de l'évêque, et faisoit tout le crime du prêtre. Il ne s'agissoit plus que de faire passer la prévention dans l'esprit de l'empereur; et la tentative étoit délicate auprès d'un prince si fortement attaché à la doctrine de Nicée. Constance elle-même n'osoit parler, quoique l'intrigant directeur qui la subjuguoit, lui en fît une obligation de conscience. Etant tombée malade dans les entrefaites, et l'empereur lui rendant de fréquentes visites, elle le conjura, par la tendresse fraternelle, de mettre dans le saint ecclésiastique qui la dirigeoit (ainsi s'en exprimoit-elle), toute la confiance qu'il avoit en elle-même [1]. Pour moi, ajouta-t-elle, je n'ai plus aucune prétention dans ce monde que je vais quitter; mais je tremble, en vous y laissant, que les cris de l'innocence persécutée n'attirent la malédiction céleste sur vous et sur vos états.

Ce discours d'une sœur chérie et mourante fit tout son effet. Constantin voulut entendre le prêtre arien, crut qu'Arius pouvoit être calomnié, poussa la crédulité et la foiblesse jusqu'à écrire lui-même à l'hérésiarque, qu'on lui permettoit de paroître pour se justifier. Arius, bien instruit de la trame, et qui se tenoit tout prêt, ne tarda point à se présenter. Toutes les batteries de la cabale étoient parfaitement dressées. Il fut trouvé innocent, sur une confession de foi dont les blasphèmes de la première avoient été retranchés, et où le venin n'étoit pas si facile à découvrir. On rappela pareillement Eusèbe de Nicomédie, ainsi que les évêques Maris et Théognis, sur une rétractation non moins équivoque. Ils rentrèrent sur-le-champ dans leurs siéges, et chassèrent ceux qu'on avoit peu auparavant ordonnés en leur place par la disposition d'un concile œcuménique.

Pour un triomphe parfait, il falloit encore rétablir Arius dans l'église d'Alexandrie. Mais c'étoit le grand Athanase qui gouvernoit; et jamais pasteur ne représenta mieux cette colonne de fer dans la maison de Dieu, à quoi les Livres saints comparent les véritables évêques. Eusèbe de Nicomédie, qui bientôt après son rappel, recouvra son ancienne faveur, lui

[1] Soz. 11, [illegible]

écrivit, et lui fit écrire par l'empereur même. Le patriarche tint ferme et contre les paroles de séduction, et contre les menaces : car le prince obsédé sans relâche des plus habiles imposteurs, et irrité d'éprouver de la part même des chrétiens les plus grands obstacles à la paix et au triomphe de l'Eglise, oublia sa douceur ordinaire et son ancienne réserve par rapport aux choses de la religion. La tentation fut d'autant plus délicate qu'elle étoit occasionée par un prince foncièrement religieux, qu'on anima vivement, en donnant à la résistance de l'évêque du grand siége d'Alexandrie un air de révolte, ou du moins de ressentiment personnel.

A cette rude épreuve la Providence proportionna ses secours. Elle inspira de nouveau à saint Antoine, de voler de son désert à la capitale d'Egypte, pour la défense de son pasteur et de toute l'Eglise. Ce grand saint étoit au comble de la réputation que méritoient ses vertus éminentes et ses fréquents miracles[1]. Quand on sut qu'il arrivoit, tous les peuples accoururent au-devant de lui, et l'écoutèrent comme un ange descendu du ciel. N'ayez, leur dit-il avec toute la simplicité et la franchise évangélique, n'ayez aucune communication avec les impies qui portent le nom d'ariens, qui sont moins des chrétiens que des idolâtres; puisqu'en adorant Jésus-Christ, ils osent le blasphémer, et soutenir qu'il n'est qu'une créature. Il confirma ce discours simple par la guérison des maladies les plus incurables, et il délivra une multitude d'énergumènes. Les infidèles s'empressoient comme les autres, pour voir et pour entendre l'homme de Dieu; car c'est ainsi que tout le monde l'appeloit indifféremment. Ils regardoient comme un grand bonheur de toucher seulement sa robe; et en quelques jours qu'il passa dans la ville, il s'en convertit un nombre incroyable. Sa présence fut encore plus utile aux catholiques, qui faisoient l'objet de son voyage. Mais sitôt qu'il les vit bien affermis dans la foi et dans l'obéissance à leur pasteur légitime, il se dépêcha de reprendre la route de sa solitude, qu'il n'abandonnoit jamais qu'à regret. Saint Athanase le reconduisit fort loin avec son clergé, que suivit une multitude innombrable de

[1] Vit. Ant. c. 24.

personnes de toute condition, en louant Dieu, et en exaltant la foi qui formoit de pareilles vertus.

Les ariens n'en parurent que plus ardents à semer de toute part le trouble et la zizanie. Ils étoient surtout furieux contre Athanase; et s'unissant de nouveau avec les méléciens pour mieux réussir à le perdre, ils le firent citer et comparoître par-devant l'empereur. A cette première fois, leurs imputations ne trouvèrent point de créance; Constantin ayant pris la peine de tout examiner par lui-même, il renvoya l'évêque Athanase à son église, avec autant de témoignages d'estime pour l'accusé, que de mépris pour les calomniateurs.

Ils avoient un autre antagoniste zélé dans le patriarche d'Antioche, le premier prélat de l'Orient après celui d'Alexandrie, et qui ne voyoit pareillement au-dessus de lui que le souverain pontife[1]. C'étoit saint Eustathe, qui remplissoit si dignement ce grand siége : docteur profond et disert, pasteur exemplaire et d'une extrême vigilance, confesseur intrépide dans les dernières persécutions, et qui depuis la paix de l'Eglise, s'appliquoit, avec un zèle aussi éclairé qu'infatigable, à corriger les abus et à prévenir le relâchement. S'il se rendoit redoutable aux hérétiques par ses écrits, il l'étoit encore davantage par son habileté à les pénétrer, et par son courage à leur arracher le masque qui en imposoit aux simples.

Il sut connoître, et il exclut de la cléricature, Etienne, Léonce l'eunuque, et Eudoxe, qui néanmoins furent tous trois ses successeurs, par les cabales des ariens, et qui justifièrent si bien ses soupçons. Quelque puissant que fût Eusèbe de Césarée, Eustathe l'attaqua à face découverte, et releva un des premiers l'altération que cet homme équivoque n'eut pas honte de faire à la confession de foi qu'il avoit donnée à Nicée. Il n'épargna pas davantage Paulin de Tyr, ni Patrophile de Scythopolis également accrédité dans le parti.

Il n'en falloit pas tant au génie violent des sectaires pour leur faire résoudre sa perte. Mais afin de la procurer plus sûrement, ils usèrent quelque temps de dissimulation. Eusèbe de Nicomédie, chef principal de la cabale, prit le prétexte

[1] Ath. ad sol. p. 812.

d'aller visiter l'Anastasie, c'est-à-dire, l'Eglise de la Résurrection, que l'empereur avoit bâtie à Jérusalem. C'est ainsi que le courtisan hérétique usoit, pour faire sa cour, du moyen même d'accomplir son coupable dessein. Théognis de Nicée, qui en avoit le secret, partit avec lui. Ils s'abouchèrent à Jérusalem avec les évêques leurs complices, qui les accompagnèrent à leur retour jusqu'à Antioche, comme pour leur faire honneur. On nomme dans ce nombre Eusèbe de Césarée, Pamphile de Scythopolis, Aëtius de Lydde et Théodore de Laodicée. Afin de mieux surprendre saint Eustathe, ils lui firent toutes les démonstrations possibles d'amitié; et ils trouvèrent quelques raisons spécieuses de s'assembler en concile dans sa propre Eglise, et même avec plusieurs prélats orthodoxes.

Mais l'assemblée fut à peine formée, qu'ils dévoilèrent toute la noirceur de leur complot. On accusa Eustathe de sabellianisme. C'étoit l'hérésie diamétralement opposée à celle d'Arius, et dont les ariens, cherchant à faire diversion dans le goût des sectaires de tous les temps, accusoient les zélés défenseurs du dogme de la consubstantialité. Dans leur conciliabule, ils introduisirent aussi une impudente, qui tenant un jeune enfant, assura avec serment qu'elle l'avoit eu d'Eustathe. Il n'y avoit point d'autre preuve que la parole de cette femme, visiblement suscitée contre le saint évêque; et tous les catholiques crioient à la calomnie avec la plus vive indignation. Les évêques ariens, qui étoient les plus forts, répondirent avec un air affecté de régularité et de modération, qu'ils ne pouvoient se dispenser de croire cette personne sur un serment juridique; et, sans autre forme de procès, ils déposèrent le saint évêque d'Antioche[1]. Plein d'attachement pour son respectable pasteur, et n'ayant point le moindre doute de son innocence, le peuple se souleva si vivement, que la sédition alloit avoir les plus terribles suites, sans les mesures qu'on prit d'abord pour l'arrêter. Eusèbe et Théognis retournèrent promptement à la cour, où ils persuadèrent à l'empereur tout ce qu'ils voulurent. Saint Eustathe fut relégué en Macédoine,

[1] Socr. 1, 24.

avec ses prêtres et ses diacres les plus affidés, et il mourut dans son exil. C'est le premier auteur ecclésiastique, à ce que dit saint Jérôme, qui ait écrit contre les ariens.

Après sa déposition, ces hérétiques mirent en sa place Paulin de Tyr, ensuite Eulalius, puis Euphrone, qui tous trois moururent en fort peu de temps. Le peuple orthodoxe regretta toujours son digne évêque. On se flatta de le lui faire oublier, en choisissant Eusèbe de Césarée, qui, à plusieurs égards, ne jouissoit pas d'une moindre réputation. Mais soit politique, soit zèle sincère de la discipline, il ne voulut point se prêter à la translation, et l'on élut Flaccile, qui tint le siége douze ans. Jamais les fidèles catholiques ne voulurent communiquer avec lui, et ils continuèrent invariablement à tenir leurs assemblées à part, sous le nom d'eustathiens. La faction arienne fit aussi chasser de leurs siéges deux autres saints prélats, Asclépas de Gaze, et Eutrope d'Andrinople.

La fondation de la nouvelle Rome fit quelque diversion à ces fâcheux mouvements. Après avoir examiné une multitude d'emplacements, l'empereur crut devoir se fixer entre l'Europe et l'Asie, au centre de l'empire romain et des climats tempérés de son continent. Cette situation, sur un détroit qui communique aux deux mers du Pont Euxin et de la Propontide, lui parut, comme on la répute encore aujourd'hui, la plus agréable, la plus saine et la plus avantageuse qu'il y eût dans l'univers. De cette plaine en pente douce, la vue se porte au loin sur les terres les plus riantes, les plus fertiles et les plus diversifiées des deux parties du monde. Elle est environnée des trois côtés par la mer ou par des golfes, d'un accès aussi difficile à l'ennemi que favorable au commerce; et nulle part on ne pouvoit mieux trouver les avantages réunis de la sûreté et de la facilité de la subsistance. La ville de Bysance, bâtie sur cette côte par un ancien roi de Thrace, dont elle portoit le nom, avoit été assez considérable; mais alors ce n'étoit plus qu'une bourgade, dont l'évêque reconnoissoit celui d'Héraclée pour métropolitain.

Constantin commença par donner trois quarts de lieue d'enceinte à sa nouvelle ville, qu'il augmenta par la suite. On entreprit la bâtisse l'an 326; et elle fut en état d'être dédiée le

onzième de mai de l'an 330; les édifices intérieurs, tant publics que particuliers, s'élevant presque tous ensemble, tandis même qu'on travailloit aux murs de la ville. Il y avoit plusieurs places environnées de portiques. La principale portoit le nom du fondateur; sa statue paroissoit au milieu, sur une énorme et magnifique colonne de porphyre qu'on avoit transportée de Rome. On construisit deux palais dignes du maître du monde, un hippodrome ou cirque pour la course des chevaux, deux barrières pour les courses à pied, un amphithéâtre, différentes salles de spectacle, des bains, des aqueducs, des fontaines en grand nombre. Constantin fit édifier tout à la fois quantité de maisons, on plutôt de palais, qu'il départit à de grands seigneurs de Rome et de tout l'empire : il défendit même, par une loi expresse, à tous ceux qui possédoient des terres dans les provinces adjacentes, d'en disposer par testament, à moins d'avoir une maison dans la ville de Constantinople.

Elle avoit son sénat, ses magistrats et les ordres du peuple, semblables en tout à ceux de l'ancienne Rome, se trouvoit divisée comme elle en quatorze régions ou quartiers, avoit au moins la même magnificence et les mêmes priviléges. A ceux qui faisoient bâtir dans la nouvelle ville, on accorda une certaine mesure de pain par terme, pour eux et pour les leurs à perpétuité. Il se distribuoit une prodigieuse quantité de blé, et jusqu'à quatre-vingt mille boisseaux par jour.

L'article de la religion fut encore moins oublié. Le but principal, allégué par le fondateur, c'étoit d'opposer à Rome idolâtre une Rome nouvelle et toute chrétienne. On rasa tous les temples de Bysance, ou on les transforma en autant d'églises. Les idoles qu'on ne détruisit pas, ne furent plus regardées que comme des monuments curieux et profanes, qu'on exposa dans les carrefours et sur les places publiques, pour la décoration de la ville et l'amusement des passants. Ainsi voyoit-on l'Apollon Pythien, les fameux trépieds de Delphe, les muses de l'Hélicon, et bientôt on eut peine à concevoir comment ces muets simulacres avoient été si long-temps l'objet de la vénération commune. Mais les vues religieuses de Constantin se manifestèrent avec plus d'éclat dans la construction des nouvelles églises, qui, par leur magnificence infiniment supérieure à celle des

anciens temples, annonçoit la grandeur du Dieu suprême qu'on y adoroit. La plus considérable fut dédiée à la Sagesse éternelle, d'où elle prit le nom de Sainte-Sophie. Elle subsiste encore telle, au moins pour l'architecture, qu'elle fut d'abord, mais rebâtie par l'empereur Justinien.

L'église construite près du palais impérial en l'honneur des douze apôtres, sans atteindre à la même grandeur, n'étoit pas moins admirable pour la richesse et le goût des décorations. Elle étoit en forme de croix, d'une hauteur prodigieuse, incrustée de marbre des plus rares couleurs, depuis le pavé jusqu'au plafond que formoit un lambris tout doré, le toit aussi doré et le dôme entouré d'une balustrade tellement étincelante d'or, que les regards éblouis ne pouvoient se fixer sur ce riche édifice quand le soleil y donnoit. Le corps du temple s'élevoit au milieu d'une vaste cour, environné de quatre galeries, où y il avoit des salles publiques et des appartements distingués pour les différents membres du clergé et tous ses officiers. Constantin destina cette église à sa sépulture; et il y fit préparer son tombeau, au milieu de douze autres, faits en mémoire des apôtres, six de chaque côté : ce qu'il résolut par une foi vive, dit Eusèbe de Césarée, et dans la ferme persuasion de l'avantage qui en reviendroit à son âme après son trépas[1].

Outre les églises, on rencontroit de toute part de pieux monuments sur les fontaines, à l'entrée des édifices publics, au milieu des places[2]. Là on voyoit l'image du bon pasteur, là Daniel au milieu des lions; de toute part enfin les figures et les emblêmes les plus remarquables des saintes Ecritures. Au vestibule du grand palais, l'empereur étoit représenté avec sa famille, la croix sur la tête, et sous les pieds un énorme dragon, symbole du paganisme, qui étoit percé d'un dard au milieu du ventre, et qu'on précipitoit dans la mer. Dans l'intérieur, au mur du fond, l'on avoit érigé une grande croix de pierres précieuses enchâssées dans l'or avec une somptuosité et un art admirables. Tout enfin respiroit la vraie religion; tout inspiroit la foi et la piété, et jamais souverain ne marqua plus d'ar-

[1] Eus. V. t. 4. 58. — [2] Ibid. III. 49.

deur ni plus de goût pour faire honorer l'Eglise : prince incomparable en ce point, et recommandable sans nulle exception, s'il ne se fût pas aussi ingéré à la régir. Mais les corrupteurs des vrais principes l'obsédoient avec tant de persévérance, qu'enfin ils l'engagèrent à bannir saint Athanase, qu'on lui fit regarder comme un perturbateur.

On se mit à calomnier plus vivement que jamais ce courageux défenseur de la foi. Les méléciens s'unirent derechef aux ariens, tout éloignés qu'ils étoient les uns des autres, quant au dogme et à la façon de penser. Mais ces différents ennemis de l'Eglise, toujours d'accord quand il s'agissoit de la déchirer, avancèrent, de concert, qu'un prêtre égyptien, nommé Macaire, avoit maltraité, par l'ordre du patriarche, un autre prêtre appelé Ischiras, tandis même que celui-ci célébroit le saint sacrifice; et que Macaire s'étoit emporté au point de renverser l'autel, et de briser sacrilégement le calice. C'étoit une invention misérable, dénuée de toute preuve, et dont l'empereur avoit déjà eu lieu de reconnoître la frivolité. Mais les sectaires connoissoient le prince, et savoient trop bien qu'à force d'importunités on le ramèneroit enfin où l'on prétendoit. Toutefois, pour être plus sûrs de leur fait, ils forgèrent une accusation nouvelle et beaucoup plus grave.

Ils répandirent le bruit qu'Athanase avoit tué Arsène, évêque mélécien d'Hypsèle en Thébaïde, et qu'il lui avoit coupé la main droite, pour s'en servir à des opérations de magie. On avoit pris soin de faire tout à coup disparoître Arsène, et l'on montroit, d'un air mystérieux, une main desséchée que l'on portoit de tous côtés dans une boîte : le principal acteur de cette pièce étoit Jean Arcaph, chef du parti mélécien. Saint Athanase ne fit d'abord qu en rire. Mais quand il sut que ce conte étoit parvenu jusqu'à la Cour, et qu'il y faisoit impression, il crut ne devoir plus rien négliger. Il écrivit donc à différents évêques de s'informer en tout lieu où l'on pourroit retrouver Arsène, et il envoya un diacre actif et affidé pour travailler à la même fin.

Arsène se tenoit caché dans le monastère de Prémecyre en Thébaïde. Mais sitôt que le recéleur Pinne, prêtre et supérieur de cette maison, eut vent de ce qui se passoit pour la recher-

che, il fit embarquer l'évêque mélécien sur le Nil, pour le transporter dans la Basse-Egypte. Le diacre ne trouvant plus l'objet de l'imposture, se saisit de Pinne et du moine Elie son complice. On les présenta l'un et l'autre à l'officier qui commandoit les troupes de la province. Ils confessèrent qu'Arsène étoit plein de vie, et qu'il avoit été caché chez eux. Aussitôt Pinne en donna avis sous main à Jean Arcaph : mais la lettre tomba au pouvoir de saint Athanase, non moins habile dans les affaires que dans les sciences et les lettres. Il redoubla d'activité dans la recherche et la poursuite d'Arsène, qui fut enfin saisi à Tyr, et juridiquement reconnu par l'évêque Paul, qui le connoissoit de longue main.

Aussitôt Athanase envoya vers l'empereur, pour l'instruire de toute cette trame [1]. Le prince fut convaincu, assura le saint patriarche du recouvrement, du redoublement même de son estime, par une lettre fort honorable qu'il lui écrivit; marqua en même temps la plus grande indignation contre les odieux artisans d'une telle fourberie : mais on ne voit pas qu'il y ait eu aucune punition exemplaire. Aussi l'imposture recommença-t-elle bientôt après. Tout le fruit que le saint tira des bonnes dispositions passagères de l'empereur, ce fut qu'Arsène écrivît au saint évêque, pour lui demander sa communion, et faire protestation de l'obéissance qu'il lui rendoit, comme à son métropolitain.

Eusèbe et son parti n'étoient pas gens à se rendre si facilement; mais pour agir avec plus de sûreté, ils continuèrent à tenir leurs trames fort secrètes, et à mettre en jeu les méléciens, fourbes avérés, qui n'avoient plus de mesures à garder. On recommença les accusations contre Athanase; et, au défaut des preuves, on tenta de faire impression par l'énormité des imputations mêmes. Afin cependant de surprendre le prince par sa propre vertu, on ne parloit que de rétablir la paix dans les églises, et l'union parmi les évêques. On insinuoit en même temps que l'unique moyen d'y réussir, c'étoit d'assembler un nouveau concile. Ces importunités eurent encore leur effet. L'empereur goûta et adopta l'expédient du concile; et la ville

[1] Ap. Ath. p. 785.

de Césarée en Palestine fut désignée pour le lieu de la célébration, à cause d'Eusèbe son évêque, l'un des principaux du parti.

Athanase, pour la même raison, refusa ce choix : ce qui indisposa fortement Constantin. Mais le saint fit comprendre qu'il ne pouvoit se promettre aucune sûreté dans cette ville ; et l'on marqua celle de Tyr en sa place, champ de bataille non moins avantageux aux ariens, qui prirent soin d'y rassembler tous les héros du parti. Tels étoient Théognis de Nicée, Maris de Chalcédoine, Patrophile de Scythopolis, Narcisse de Néroniade, Théodore d'Héraclée, George de Laodicée, Macédonius de Mopsueste, et deux évêques de Pannonie, Ursace et Valens, qui commencèrent dès lors à devenir célèbres dans la secte. Flacille, aussi arien, substitué à saint Eustathe, devoit présider, comme évêque d'Antioche ou patriarche de l'Orient. Eusèbe fit encore nommer le comte Denys, pour appuyer les hérétiques, sous ombre d'empêcher le tumulte. Il n'y eut presque de catholiques que ceux de la suite d'Athanase.

Ses amis lui représentèrent vivement qu'il ne devoit pas s'exposer au jugement d'une pareille assemblée. Mais l'inconvénient de reculer une seconde fois, contre les ordres précis de l'empereur, joint au témoignage de sa conscience, qui ne lui reprochoit rien, le fit partir avec quarante-sept évêques d'Egypte, sur lesquels il croyoit pouvoir compter à tout événement. Il y en avoit malheureusement soixante autres au concile, et bien différemment disposés. On ne commença pas plutôt à s'assembler, que le saint patriarche sentit la vérité de ce qu'on lui avoit prédit. Tout annonçoit la cabale et la violence. C'étoient les diacres qui avoient coutume de garder les portes dans la célébration des conciles afin de discerner et de n'introduire que les personnes convenables : ici des geôliers conduisoient des évêques, et déshonoroient la maison de Dieu, à laquelle ils donnoient un air de prison[1]. Dès qu'ils eurent présenté Athanase, on lui ordonna, en le préjugeant, de rester debout comme un criminel devant le tribunal. Le diacre Macaire, qu'il avoit employé à la découverte de l'im-

[1] Ath. Apol. 2.

posteur Arsène, fut encore traité plus indignement : il ne comparut que chargé de chaînes, et traîné par des soldats. On ne prit pas même la peine de dissimuler, au premier abord. Personne ne se leva pour faire honneur à Athanase, bien que patriarche et le premier prélat de l'assemblée : on lui manqua en toutes les manières.

Cependant un saint évêque d'Egypte nommé Potamon, ne put voir de sang froid cette indignité. Il en répandit des larmes amères ; et s'adressant à l'évêque de Césarée : Quoi ! Eusèbe lui dit-il d'une voix à se faire entendre de tout le monde[1], vous siégez honorablement, et Athanase, l'innocent et vertueux Athanase est debout ! Ce contraste est-il supportable ? Vous souvient-il d'avoir été prisonnier avec Potamon durant la persécution ? Pour moi, j'y perdis un œil ; et vous voici avec vos deux yeux et tous vos membres bien sains et bien entiers : c'est à vous de nous apprendre, comment vous vous en êtes tiré, sans trahir votre foi. Eusèbe, se levant plein de honte et de dépit, sortit de l'assemblée, et ne confirma que trop les idées fâcheuses que le reproche venoit de réveiller. Saint Paphnuce, autre évêque d'Egypte, traversa l'assemblée, s'approcha de Maxime de Jérusalem, le prit par la main et l'emmena en lui disant : Puisque nous portons également les livrées de Jésus-Christ, ayant vous et moi perdu un œil pour la défense de la foi, quittons ce funeste lieu, où des confesseurs sont si déplacés. Il l'instruisit en même temps de toute la trame qu'on avoit jusque-là cachée à Maxime.

Le genre d'imputation, fait autrefois à saint Eustathe d'Antioche, avoit trop bien réussi aux hérétiques, pour qu'ils n'y revinssent pas contre l'évêque d'Alexandrie. Mais Athanase, qu'on prenoit difficilement au dépourvu, et d'ailleurs averti sous main, se défendit incomparablement mieux. On l'accusa d'avoir corrompu avec violence une vierge consacrée à Dieu ; et devant tous les évêques réunis, il comparut effectivement une personne du sexe, tout échevelée et comme au désespoir, demandant justice contre Athanase, qui avoit abusé, disoit-elle, pour la déshonorer, de sa simplicité et de

[1] Epiph Hær. 68.

son empressement à le bien traiter dans sa maison. Athanase, qui s'étoit concerté avec un ecclésiastique de sa suite, demeura dans l'indifférence ; et l'ecclésiastique prit la parole, comme s'il étoit l'accusé[1]. Cette impudente étend la main vers lui, le montre au doigt, et s'écrie d'une voix toujours plus plaintive et plus élevée : Oui, le voilà, je le reconnois avec horreur, le profanateur perfide de l'hospitalité et de la sainte pureté. Puis elle spécifia le temps, le lieu, toutes les circonstances les plus particulières du crime. La grossièreté de la méprise fit éclater de rire la plus grande partie des assistants, et couvrit tous les autres de confusion. Mais les calomniateurs expérimentés ne se déconcertèrent point. Ils chassèrent l'accusatrice, comme s'ils eussent été trompés les premiers, sans vouloir néanmoins qu'elle fût arrêtée, ainsi qu'Athanase le requéroit, ni qu'elle fût contrainte à nommer les auteurs qui la mettoient en jeu.

Ils en revinrent à la fable de la main coupée et de l'assassinat d'Arsène : diversion pitoyable, où l'on ne consultoit plus qu'une aveugle fureur, où l'empereur avoit été pleinement désabusé, et où il étoit si facile de mettre la vérité dans sa plus grande évidence, pour tout l'univers. Athanase laissa donc engager l'affaire, et ses ennemis s'avancèrent autant qu'ils voulurent. Ils ouvrirent la boîte mystérieuse où étoit la main desséchée, puis adressant la parole à l'accusé : Athanase, dirent-ils tout triomphants, voilà votre accusateur et votre conviction, voilà la main de l'évêque Arsène, que vous avez coupée. Les témoins ne nous manquent pas ; vous n'avez d'autre ressource que de justifier l'action même. Athanase, d'un air fort tranquille, leur demanda s'ils connoissoient l'évêque Arsène. Plusieurs répondirent qu'ils le connoissoient parfaitement. Hé bien, dit-il, qu'on fasse entrer l'homme qui est à cette porte. On ouvre, l'homme est introduit, on lui fait lever la tête, tous l'examinent fort attentivement : on reconnoît Arsène plein de vie et ayant ses deux mains. L'expérience d'Athanase lui avoit fait prévoir qu'on en pourroit revenir à cette vieille imposture, et il avoit eu la précaution de faire

[1] Theod. 1, 30.

amener secrètement Arsène, que les ariens croyoient toujours dans le lieu de refuge où ils l'avoient caché.

Ils ne concevoient rien aux ressources et à la présence d'esprit d'Athanase; en sorte que la multitude se mit à crier qu'il étoit magicien. Quant aux auteurs plus qualifiés de la supercherie, ils n'en purent supporter la honte, et ils se retirèrent avec une précipitation qui annonçoit leur défaite[1]. Le reste des méléciens se jeta en furie sur le saint évêque, qu'ils auroient mis en pièces, si les officiers, qui craignoient l'empereur, ne l'eussent arraché de leurs mains. On revint pourtant de la surprise; et afin de colorer une fourberie si criante, on débita qu'un évêque, assujéti servilement aux volontés d'Athanase, avoit par son ordre, mis le feu à la maison d'Arsène; et qu'après lui avoir déchiré le corps de courroies, il l'avoit enfermé dans une chambre, d'où il s'étoit secrètement échappé, ce qui avoit donné lieu de le croire mort.

Il ne restoit plus que le conte d'Ischiras, ou du calice rompu et des saints mystères profanés. Athanase dit là dessus, qu'ayant appris qu'Ischiras célébroit le saint sacrifice sans avoir jamais été ordonné prêtre, il lui avoit fait intimer par le diacre Macaire, de venir rendre compte de sa conduite; mais que l'envoyé le trouvant malade, lui avoit simplement défendu de faire aucune fonction sacerdotale. Ce fait, présenté si diversement d'ailleurs engagea les eusébiens à envoyer des commissaires sur les lieux; et ils s'y prirent d'une manière favorable à leur dessein, en choisissant les plus grands ennemis du patriarche, sans souffrir qu'il y eût aucun délégué de sa part. L'information fut aussi vicieuse que tout le reste du procédé. C'est pourquoi le clergé d'Alexandrie, et celui de la Maréote, lieu de la scène, voyant une prévarication manifeste et sans palliatif, protestèrent en forme contre tout ce qu'on voulut faire. Les évêques d'Egypte avoient déjà protesté dans le concile, contre le choix des députés. Tout alla cependant son train; et les commissaires du parti n'en reparurent pas moins insolents à Tyr.

Athanase ne les avoit pas attendus; la fureur des méléciens

[1] Ruf. Theod., Socr. Sozom.

l'obligeant de se retirer, et les officiers mêmes de l'empereur l'ayant fait embarquer, parce qu'ils ne voyoient plus d'autre moyen de mettre sa vie en sûreté. Les eusébiens triomphèrent de son évasion, comme s'il eût été légitimement convaincu; on prononça contre lui la sentence de déposition. La plupart des évêques, soit par surprise, soit par lâcheté, souscrivirent à ce jugement. Les méléciens avoient rendu trop de services à l'arianisme, pour n'être pas bien traités. Le conciliabule les reçut à la communion, et les maintint dans tous leurs honneurs comme des fidèles injustement persécutés. Le fourbe Ischiras fut fait évêque; et Arius eût été rétabli, si les évêques de Tyr n'avoient reçu dans les entrefaites des lettres de Constantin, qui les pressoient de se rendre à Jérusalem, pour la dédicace de l'église du Sépulcre, qu'on venoit d'achever.

Ils y allèrent tous, excepté ceux de l'Egypte, que le danger pressant de leurs eglises, après ce qui venoit de se passer, rendoit si nécessaires chez eux. D'autres évêques survenus de toute part pour plaire à Constantin, les remplacèrent; en sorte que le concile qu'ils tinrent, comme il étoit d'usage dans ces grands concours de prélats, fut extrêmement nombreux. La grande affaire des eusébiens étoit le rétablissement d'Arius qu'ils n'avoient différé qu'afin de le rendre plus éclatant. L'hérésiarque se montra avec les lettres impériales, qui chargeoient les Pères d'examiner sa nouvelle profession de foi; très-insuffisante encore, mais qui, à l'omission près du terme consubstantiel, paroissoit assez catholique. Ce défaut n'en fut pas un pour de pareils juges. Ils reçurent honorablement Arius à la communion, écrivirent une lettre synodale à l'église d'Alexandrie, et à toutes les églises du monde, pour le faire traiter en orthodoxe, aussi-bien que tous ceux de son parti[1].

Pendant ce temps-là, Athanase, réfugié à Constantinople, sollicitoit une audience qu'il ne pouvoit obtenir; parce que les eusébiens, presque aussi puissants à la cour qu'à Tyr, tenoient toutes les avenues du palais soigneusement fermées. Il ne se rebuta point; et comme l'empereur passoit à cheval,

[1] Socr. I, 35; Soz. II, 17.

Athanase se présenta, et demanda à se justifier. Constantin refusa de l'entendre, témoigna même quelque appréhension de communiquer avec un homme condamné par un concile. Alors le saint s'écria : Prince, qui abandonnez l'opprimé, et n'appuyez de votre puissance que mes oppresseurs, sachez que le Seigneur jugera entre vous et moi[1]. Cette représentation animée étoit de nature à faire impression sur l'esprit religieux de l'empereur. Il manda tous les évêques du concile de Tyr, pour apprendre au juste ce qui s'étoit passé. Mais on ne lui envoya que les plus rusés imposteurs, et l'on sut trouver des prétextes pour écarter tous les autres. Ces fourbes ne parlèrent à Constantin, ni d'Arsène, ni d'Ischiras; fictions trop approfondies à la cour, et trop bien détruites : mais changeant de batterie, ils accusèrent Athanase, à ce que prétendent différents auteurs, d'empêcher le transport des blés d'Egypte à la nouvelle capitale de l'empire. C'étoit toucher le fondateur à l'endroit le plus sensible. Le sentiment fit oublier la raison; et il crut user d'une grande clémence, en ne condamnant pas le patriarche à la mort, mais seulement à l'exil[2]. On le relégua à l'autre extrémité de l'empire, dans la ville de Trèves, capitale des Gaules, où l'illustre banni fut accueilli en confesseur de la foi, par saint Maximin qui en étoit évêque, et par le jeune Constantin, fils de l'empereur, qui ne pouvoit que gémir sur les préventions de son père

Athanase éloigné, il parut peu difficile de rétablir Arius à Alexandrie. Il avoit professé la foi de Nicée devant l'empereur qui ne se départoit pas de ce point fixe. Quand il eut quitté sa présence, il recommença à dogmatiser dans les mêmes principes et avec les mêmes blasphèmes qu'auparavant. Les prêtres d'Alexandrie où il se transporta, évitèrent sa communion avec d'autant plus d'horreur et de constance, qu'ils étoient inconsolables d'avoir perdu leur saint pasteur, et de voir par son expulsion son bercail en proie à des loups dévorants qui ne prenoient plus la peine de se travestir. La désolation passa au fond des déserts, parmi les vrais solitaires, qui ne con-

[1] Ath. Apol. 2. — [2] Syn. Alex. p. 729; Theod. 1, 33.

noissoient de piété solide, que celle qui a pour base la pure doctrine de l'Eglise.

Plus vivement affecté qu'aucun autre, le grand Antoine crut ne pouvoir mieux employer qu'en cette crise effrayante la considération dont il jouissoit auprès de l'empereur. Souvent Constantin, avec ses deux fils Constance et Constant, lui avoient écrit, en le traitant de père, et en lui demandant, comme une faveur, quelques mots de réponse à leur tendresse filiale[1]. A la première de ces lettres le saint avoit rassemblé les solitaires et leur avoit dit, sans montrer aucune sorte d'émotion : Les maîtres du siècle nous ont écrit; mais quelle relation peut-il y avoir entr'eux et des hommes qui, étrangers pour le monde, en ignorent jusqu'au langage? Si vous admirez la condescendance d'un empereur, formé de poudre aussi-bien que nous, et qui doit pareillement retourner en poudre, quel doit être votre étonnement de ce que le Monarque éternel nous a tracé la loi de sa propre main, nous a parlé par son propre Fils? Cependant les frères lui ayant représenté qu'un empereur si chrétien méritoit les plus grands égards, et qu'il pourroit se scandaliser d'un détachement dont il ne pénétreroit pas le motif, il ouvrit les lettres et y fit réponse. Mais à la nouvelle des troubles et des périls de l'Eglise d'Alexandrie, il ne fallut pas le presser de solliciter en faveur du saint évêque Athanase, si nécessaire à son peuple et à tout l'Orient. Il écrivit avec zèle, et Constantin lui répondit avec bonté et avec distinction[2] : mais il tint ferme pour le bannissement du patriarche, sur le préjugé de la déposition prononcée par un concile, autant que sur l'idée qu'il s'étoit formée d'Athanase, et que les sectaires ne cessoient de fortifier, comme d'un esprit superbe et d'un sujet séditieux.

Quand le bruit s'en fut répandu dans Alexandrie, la douleur, la consternation, une espèce de désespoir éclata dans tous les rangs. Tout se mit en rumeur et en mouvement dans cette grande ville; et pour prévenir les dernières extrémités, la cour ne trouva point d'autre moyen que de rappeler Arius à Constantinople. Alors, et de la façon peut-être la plus mar-

[1] Hist. Vit. Aut. — [2] Soz. II, 31.

quée qu'on l'eût encore vu, les rênes du gouvernement flottèrent au hasard dans les mains de Constantin, et n'annoncèrent plus rien de cette sagesse suprême, qui, en plusieurs rencontres, n'avoit pas dédaigné de lui servir de guide, dans la sphère propre de sa puissance. A l'ombre de la protection impériale, les eusébiens firent assembler un concile de toutes les provinces voisines de la capitale, parce qu'ils se figuroient que l'hérésiarque une fois reçu par les évêques en présence de l'empereur, nulle église ne feroit plus difficulté de l'admettre.

C'étoit un saint prélat nommé Alexandre qui gouvernoit alors l'Eglise de Constantinople, et il ne voyoit qu'avec une amère douleur les deux Eusèbe dominer despotiquement sur le clergé. Déjà l'on avoit condamné et déposé Marcel d'Ancyre, qui paroissoit à la vérité répréhensible du côté du sabellianisme : mais ce n'étoit pas là son véritable crime. Il n'étoit maltraité que pour avoir écrit contre le sophiste Astère, qui, passé du daganisme au parti des ariens, publioit sans retenue les mêmes blasphèmes à peu près que s'il eût été encore païen. A l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, Alexandre montra toute la vigueur du premier âge. La cabale menaçoit de le déposer lui-même, et de lui substituer un évêque qui sauroit traiter Arius avec plus d'honneur. L'illustre saint Jacques de Nisibe, qui se trouvoit au concile, dit au zélé vieillard : Mon frère Alexandre, c'est au Roi des rois qu'il nous faut recourir dans un abandon si général. Ces deux saints engagèrent les fidèles à joindre encore leurs prières et à jeûner pendant sept jours, au bout desquels les eusébiens perdant patience, dirent à saint Alexandre, que si ce jour-là même il ne recevoit Arius dans son église, on l'y feroit placer de force le lendemain. Le saint vieillard, sans répondre un seul mot, se retira dans l'église qui portoit le nom de la Paix. Là s'étant renfermé tout seul, il se jette au pied de l'autel, le visage contre terre, les yeux noyés de pleurs, et s'écrie avec sanglots : Dieu tout-puissant, s'il faut que l'impie Arius soit reçu dans l'église, épargnez à l'infortuné Alexandre la douleur de ce spectacle, et retirez-moi auparavant de cette vallée de larmes [1].

[1] Greg. Naz. 16; Ambr. 1, de fide.

Il parloit encore lorsqu'on vient, pour la dernière fois, le sommer de la part de l'empereur d'admettre l'hérésiarque à la communion. Ce prince, à la merci des fourbes qui ne cessoient de l'obséder, se persuada sur leur parole qu'Arius n'avoit plus d'autre foi que celle de Nicée; d'autant mieux que le faussaire, en présentant sa dernière confession, où l'on ne lisoit rien qui ne fût orthodoxe à la lettre, protestoit avec serment qu'il croyoit ce qu'il avoit écrit. Mais il portoit, dit-on sur lui un autre papier auquel par une misérable et sacrilége équivoque, il rapportoit mentalement son affirmation[1]. Que Dieu soit le vengeur du parjure, lui répondit Constantin, si vous en osez faire un de cette énormité. On avoit choisi un dimanche pour le rétablissement de cet impie, afin de le rendre plus éclatant. Le samedi, sur le soir, comme saint Alexandre continuoit de prier, l'orgueil impatient des hérétiques leur fit conduire Arius par la ville comme en triomphe; et lui-même, enchérissant sur leur ostentation, se répandit en discours insolents. La foule étoit innombrable, et grossissoit de rue en rue. Comme on approchoit de la place dite Constantinienne, et qu'on apercevoit au fond de cette place le temple où l'hérésiarque devoit être rétabli, il pâlit à la vue de tout le monde, éprouva une soudaine frayeur et de violents remords. Il sentit en même temps quelque besoin naturel[2]. Il entra dans un des lieux publics, multipliés dans la nouvelle Rome avec autant de magnificence que tous les autres édifices. Il y expira dans les plus cruelles douleurs, en rendant une grande abondance de sang, avec une partie de ses entrailles : digne fin d'un impie, trop semblable pendant la vie au perfide Judas, pour ne pas lui ressembler dans les circonstances de sa mort. Ce dénoûment effrayant, et qui passa pour miraculeux, causa autant d'abattement aux ariens, que d'espoir aux fidèles orthodoxes. Le lieu de cette tragique scène devint l'horreur publique; et par la suite un arien l'acheta, afin d'effacer ou d'affoiblir, en le convertissant en un autre usage, la mémoire de cet opprobre

L'empereur fit de profondes réflexions, reconnut la main du Seigneur, conçut plus d'aversion de cette secte parjure, et

[1] Libel. Marcel. et Fausti. — [2] Socr. I. 38.

plus d'attachement que jamais pour la foi de Nicée. Il sentit enfin la faute qu'il avoit commise, en bannissant le principal défenseur de ce sacré concile; et il alloit le rappeler, quand sa propre mort empêcha l'exécution de son dessein, mais il en donna l'ordre avant d'expirer. Il venoit de régler le partage de ses états entre les princes ses fils, afin de prévenir la discorde et les troubles. A l'aîné qui portoit son nom furent assignées les Gaules, l'Espagne et la Bretagne; l'Egypte et l'Asie à Constance; et à Constant, le plus jeune des trois, les provinces du milieu de l'empire; savoir l'Illyrie et l'Afrique. Le premier étant déjà marié, l'empereur voulut enfin donner une épouse à Constance; et son choix, dirigé par la seule estime, tomba sur Eusébie, douée en effet de toutes les grâces et de tous les talents convenables à sa destination, et malheureusement encore de qualités et de connoissances supérieures à son sexe : princesse accomplie, si en même temps elle n'eût eu en partage cette suffisance et cette curiosité présomptueuse qui trop souvent engagent les femmes dans les nouveautés et les travers en fait de religion, et qui la précipitèrent dans l'hérésie d'Arius.

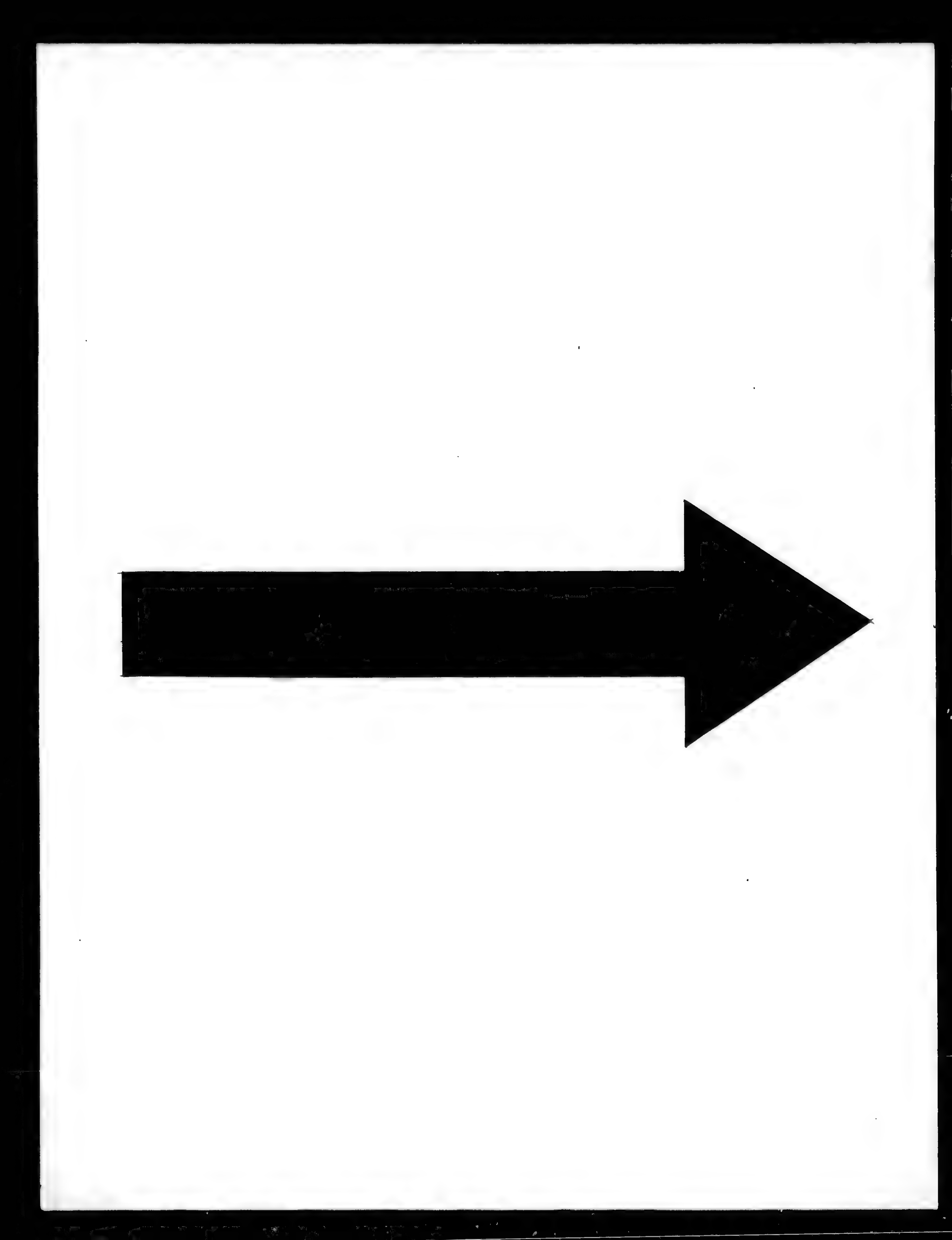
Le mariage fut célébré avec la plus auguste pompe. Mais, digne ici de lui-même et de ses plus belles années, le grand Constantin voulut surtout paroître magnifique dans ses largesses. Au lieu que les autres princes avoient chargé leurs peuples d'impôts pour fournir à ces sortes de magnificences, il fit tout au contraire des présents considérables aux principales villes de l'empire. Les nations les plus éloignées lui envoyèrent des ambassadeurs, pour le féliciter et lui marquer leur respectueux dévouement. Il en vint du fond des Indes, des extrémités du Nord et de l'Occident. Pour les Perses, ils redemandèrent, même assez fièrement, les provinces du Tigre qu'ils avoient perdues. C'étoit une déclaration équivalente de guerre. Constantin se prépara à marcher contr'eux, et souhaita que des prêtres et des évêques l'accompagnassent, afin de nourrir sa piété par les exercices du culte divin, dans le sein même de la guerre et du tumulte. Pour cela, il fit faire comme une église portative, qu'on devoit dresser partout où il camperoit[1]. La fête de Pâques étant arrivée, il en passa la veille en

[1] Eus. Vit. IV, 57.

prières avec les fidèles, selon la coutume, distribua d'amples aumônes, et parut enchérir sur toutes ses bonnes œuvres passées.

C'étoit la pâque de l'an 337, le soixante-quatrième de l'âge de cet empereur. Il jouissoit d'une santé parfaite en apparence, et il fut cependant atteint d'une maladie inconnue, où les médecins convenant d'abord de leur embarras, ne lui firent attendre quelque sorte de soulagement que des bains chauds. Après avoir essayé de ceux de Constantinople il se fit transporter aux eaux d'Hélénople, vers Nic[illegible] mais la violence du mal qui redoubla l'empêcha de le[illegible]. Alors il tourna tous ses regards vers le Seigneur, [illegible]n de visiter l'Eglise fort renommée du martyr sain[illegible] où il passa un temps fort long en prières. Ce fut là que, [illegible]ant sa fin approcher, il résolut de recevoir le baptême, et le demanda avec une humilité exemplaire, en se prosternant et en confessant ses péchés. Il reçut d'abord l'imposition des mains pour devenir ce qu'on appeloit compétent, c'est-à-dire, disposé prochainement au baptême, et non précisément catéchumène; car il est vraisemblable qu'il n'avoit pas attendu si tard à le devenir, d'autant plus que ses historiens rapportent en différentes rencontres, comment il assistoit aux divins mystères; ce qu'on ne pouvoit faire sans être catéchumène.

Ensuite il se fit, dit-on, transporter au château d'Aquiron, plus près de Nicomédie. Il y reprit un peu ses forces, et dit néanmoins aux évêques de sa suite, qu'il s'étoit toujours proposé de recevoir le baptême dans le Jourdain, en mémoire de celui du Sauveur; mais que les dispositions du ciel paroissant ne pas s'accorder avec son propos, il demandoit d'être baptisé sans délai. Les critiques ne sont pas d'accord touchant le ministre qui le baptisa. Mais ceux qui prétendent que ce fut Eusèbe, évêque du lieu, observent que ce prélat professoit toujours publiquement la foi de Nicée; qu'il pratiqua religieusement toutes les cérémonies ordinaires, et le revêtit d[illegible] l'habit blanc. Son lit fut aussi tendu en blanc, et il ne voulut plus reprendre la pourpre. Comme les officiers qui l'entouroient fondoient en larmes, il leur dit, avec un air de tranquillité et même de joie, qu'il voyoit d'un autre œil qu'eux



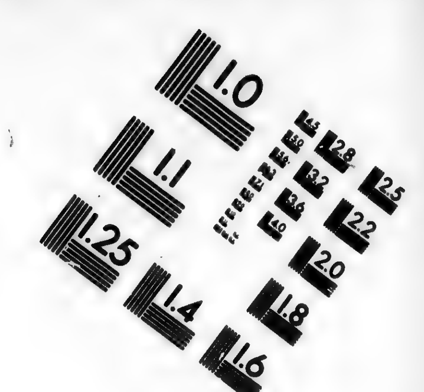
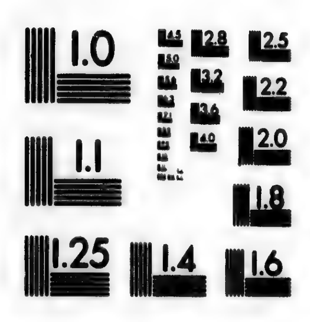
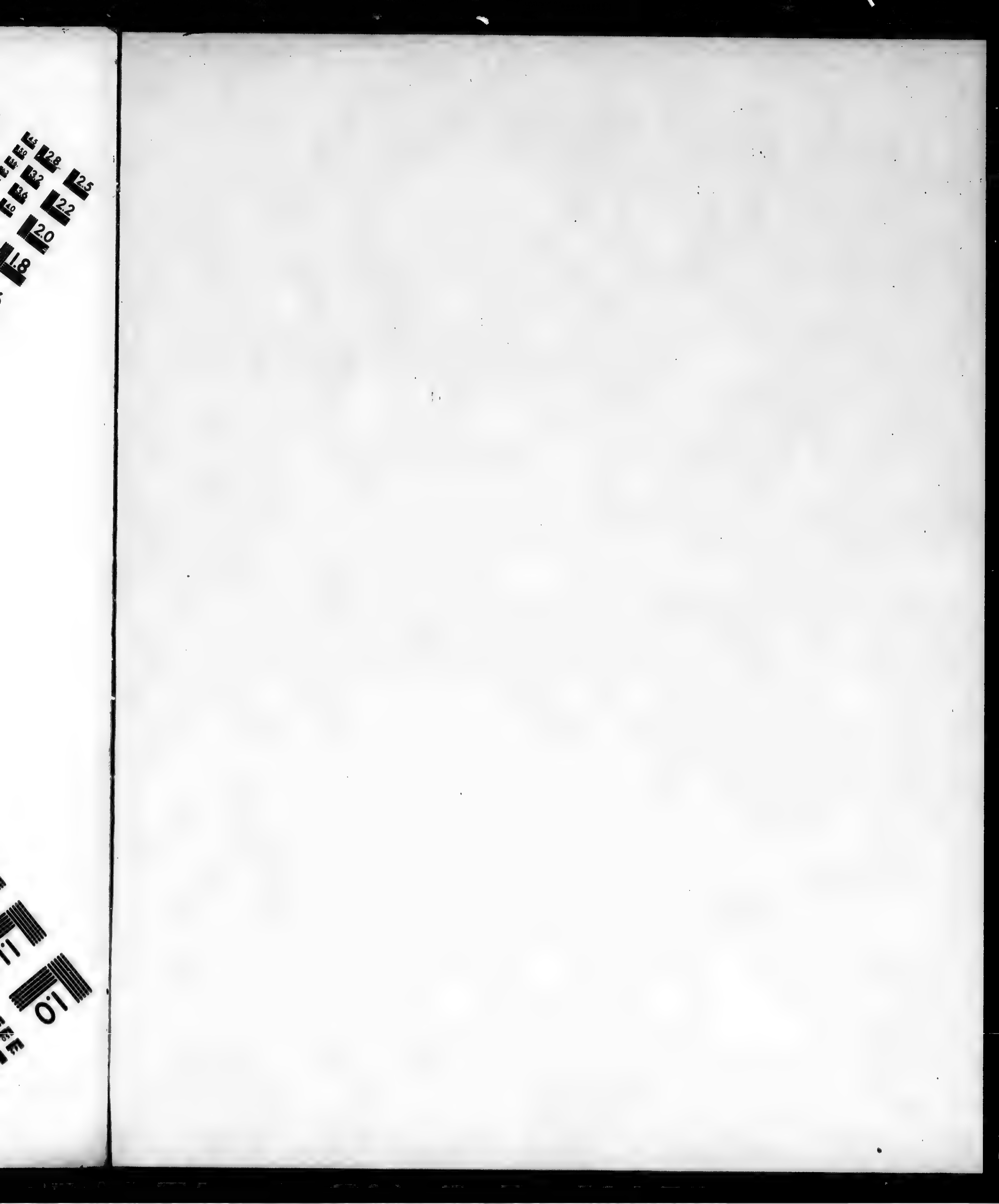


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



la véritable félicité, et qu'il étoit bien éloigné de s'affliger du moment où il en alloit jouir.

Il donna les ordres convenables pour maintenir la paix dans ses états comme dans sa famille, et engagea les gens de guerre à jurer solennellement qu'ils ne feroient rien contre l'Eglise, ni contre ses enfants; puis il mourut le 22 mai, jour de la Pentecôte, dans le commencement de la soixante-quatrième année de son âge, et sur la fin de la trente-unième de son règne, le plus long de tous ceux des empereurs, depuis Auguste. Il avoit mandé avec empressement son fils Constance, comme le moins éloigné des trois, quoiqu'il ne l'accompagnât point en Asie : après quoi se sentant tout-à-fait décliner, il avoit remis son testament entre les mains du prêtre arien que sa sœur lui avoit laissé pour homme de confiance : ce qui contribua infiniment à accréditer cet hypocrite avec tant de dommage pour la religion, comme on le verra par la suite.

Jamais prince ne fut plus regretté du peuple et des troupes. Tout le palais retentit de cris et de gémissements. Ses gardes et ses domestiques déchirèrent leurs vêtements avec une douleur, dont ces signes, souvent de pur usage dans l'antiquité, n'étoient ici qu'une foible expression. On rapporta son corps à Constantinople, et tous les habitants de cette grande ville, qu'il avoit toujours traités en enfants plutôt qu'en sujets, ne parurent en effet qu'une famille nombreuse qui venoit de perdre le meilleur des pères. On l'exposa, avec la poupre et le diadème, dans un cercueil d'or, sur une superbe estrade environnée de chandeliers aussi d'or. Ses officiers ordinaires ne le quittoient point, et quantité d'autres personnes distinguées veilloient nuit et jour, en attendant les princes ses fils. Constance put seul arriver à temps pour l'inhumation. Il accompagna le corps jusqu'à l'église des saints apôtres, destinée par le défunt même à la sépulture des césars; puis il se retira, ainsi que les soldats, parce qu'il n'étoit pas encore au rang des catéchumènes. Le clergé et le peuple fidèle firent les prières accoutumées; et le saint sacrifice fut offert pour l'âme du prince défunt. Après quoi on l'enterra dans le lieu saint, mais au vestibule seulement, et près de la porte, pour servir de modèle aux maîtres du monde, qui se firent un devoir d'imiter cette

humilité, et de devenir, selon l'expression de saint Jean Chrysostôme, les portiers du pêcheur, c'est-à-dire, du prince des apôtres. Rome, dont il avoit eu lieu de se plaindre pendant sa vie, ne laissa pas de témoigner une extrême douleur à la nouvelle de sa mort.

La mémoire de cet empereur, quoiqu'un peu ternie à divers égards, est justement en bénédiction dans l'Eglise, pour la droiture de ses intentions, et pour mille biens solides dont il l'a comblée. Les Grecs l'ont mis solennellement au nombre des saints, et font sa fête le vingt-unième jour de mars avec celle de sainte Hélène sa mère. On jugea sagement que le baptême avoit effacé des fautes de surprise, si difficiles à prévenir dans les conjonctures où se trouva ce grand prince.

FIN DU PREMIER VOLUME.

SA

Som

II.

III.

IV.

V.

VI.

VII.

VIII

IX.

X. S

XI. S

XII.

XIII.

XIV.

TABLE

CHRONOLOGIQUE ET CRITIQUE,

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DE L'ÉGLISE, JUSQU'A L'AN 337.

PAPES.

SAINT Pierre établit le siége pontifical à Rome l'an 42.
Il y mourut le 29 juin de l'an 66.
Son premier successeur S. Lin, élu en 66.
mort en 78.
II. S. Clet ou Anaclet, élu en 78 ou 79.
mort en 91.
III. S. Clément, 91.
mort en 100.
IV. S. Evariste, 100.
mort en 109.
V. S. Alexandre, 109.
mort en 119.
VI. S. Sixte, 119.
mort, selon Muratori, en 127.
VII. S. Thélesphore, 127.
suivant l'opinion commune, 139.
VIII. S. Hygin, 139.
mort en 142.
IX. S. Pie, 142.
mort en 157.
X. S. Anicet, 157.
mort en 168.
XI. S. Soter, 168.
mort en 177.
XII. S. Eleuthère, 177.
mort depuis l'empereur Commode, qui périt le dernier jour de l'an 192.
XIII. S. Victor, 193.
mort en 202.
XIV. S. Zéphirin, 202.
mort l'an 218.
XV. S. Calixte, élu l'an 219.
mort le 14 *octobre* 222.
XVI. S. Urbain, 223.
mort le 25 *mai* 230.
XVII. S. Pontien, 22 *juillet* 230.
mort le 28 *sept.* 235.
XVIII. S. Antère, 21 *novemb.* 235.
mort le 3 *janv.* 236.
XIX. S. Fabien, 10 *janv.* 236.
mort le 20 *janv.* 250.
XX. S. Corneille, 4 *juin* 251.
mort le 14 *sep.* 252.
XXI. S. Luce I, 25 *sep.* 252.
mort le 4 ou 5 *mars* 253.
XXII. S. Etienne, *mois de mars* 253.
mort le 2 *août* 257.
XXIII. S. Sixte II, 24 *août* 257.
mort le 6 *août* 258.
XXIV. S. Denys, 22 *juillet* 259.
mort le 26 *déc.* 269.
XXV. S. Félix, 29 *déc.* 269.
mort le 22 *déc.* 274.
XXVI. S. Eutychien, 6 *janv.* 275.
mort le 7 ou 8 *déc.* 283.
XXVII. S. Caïus, 17 *dec.* 283.
mort le 22 *avril* 296.
XXVIII. S. Marcellin, 30 *juin* 296.
mort le 24 *oct.* 304.
XXIX. S. Marcel, ordonné le 19 *mai* 308.
mort le 16 *janv.* 310.
XXX. S. Eusèbe, 20 *mai* 310.
mort le 26. *sep.* 310.

ANTIPAPE.

EMPEREURS.

SECTAIRES.

SIMON, le Magicien et le premier hérésiarque, paroît l'an 42.
Cérinthe, 50.
Hyménée et Philet, 64.
Nicolaïtes, 65.
Ebion, 72.
Ménandre, 74.
Nazaréens, 82.
Osséens ou Osséniens sous l'empire de Trajan.
Caïnites, 101.
Elxaï, 103.
Saturnin, 107.
Millénaires, 109.
Basilide et gnostiques 110.
Carpocrate et Epiphane, 120.
Prodicus, chef des adamites, 130.
Valentin, 140.
Cerdon, 141.
Marcion, 142.
Théodote le corroyeur, 146.
Héracléon, 147.
Ophites et Séthiens, 149.
Marc et Colorbase, 151.
Lucien, 159.
Tatien, chef des encratites 171.
Bardesane, 171.
Montan, Prisque et Maximille 172.
Proclus, Eschisne et Quintille, montanistes. Aloges, 173.
Melchisédéciens. Hermogène, 179.
Apelle, 180.
Praxéas, chef des patripassiens, 187.
Séleucus et Hermias, 190.
Arthemas, 191.
Jule-Cassien, chef des docètes, 201.
Noët, fameux en 239.
Valésiens, 240.
Privat, 240.
Bérille de Bostre, 242.
Arabes, 249.
Novatiens, long-temps fameux.
Aquariens, 252.
Sabellius, 257.
Paul de Samosate, 263.
Manichéens, 277.
Hiérax, 290.
Donatistes, schismatiques.
Meléciens, schismatiques.
Ariens, 319.
Eusébiens, ariens dissimulés.
Antromorphites, 324.
Quartodécimans, qui tous ont troublé l'Eglise pendant un long temps, 325.

PERSÉCUTIONS.

LA première, sous Néron, commença en 64, et s'exerça au moins par intervalle, et très-durement en quelques endroits, jusqu'en 68.

Persécution cruelle de Domitien, commencée en 95, finie sur la fin de 96.

Persécution de Trajan, commencée en 106, ralentie sur la fin de son règne, ranimée d'abord sous celui d'Adrien, puis arrêtée en 126.

Persécution violente de Marc-Aurèle, depuis l'an 161, jusqu'à l'an 180, excepté néanmoins plusieurs intervalles, surtout vers l'année 174.

Cruelle persécution de Sévère, depuis 202, jusqu'à la fin de l'an 211. Dès l'année 197, elle avoit commencée à Rome, sans ordre du prince.

Sixième persécution, sous Maximin, pendant 3 ans.

Persécution très-sanglante, sous Dèce, pendant un an, et continuée de la même manière sous le règne de Gallus.

Rigoureuse persécution de Valérien, depuis 257, jusqu'à 260.

Persécution d'Aurélien, commencée avec éclat en 273, et terminée au mois d'avril 275.

Dixième persécution générale et d'une extrême rigueur, depuis l'an 303, jusqu'à l'an 313. Elle avoit éte exercée, en divers lieux, depuis l'an 285, et fut continuée par Licinius, depuis l'an 318, jusqu'à l'an 324.

ÉCRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES.

Hermas, auteur d'un recueil de révélations et d'instructions morales, intitulé : *Livre du pasteur*, et cité comme canonique par quelques-uns des plus anciens Pères : il écrivit sur la fin du premier siècle.

Les ouvrages qui portent le nom de saint Denys l'Aréopagite, lui ont été supposés dans le V.e siècle.

S. Clément, pape, a écrit aux Corinthiens une épître si révérée, qu'on la lisoit encore publiquement dans l'église, plus de soixante et dix ans après. 100.

S. Ignace, auteur de sept épîtres fameuses dans toute l'antiquité, et lues publiquement dans les églises d'Asie long-temps après sa mort arrivée en 107 ou 116.

Aquila Symmaque et Théodotion ont fait des versions de l'Ecriture vers le milieu du II.e siècle.

Papias, auteur de l'exposition des discours du Seigneur, qui a donné lieu parmi les fidèles à l'erreur des millénaires, vers l'an 150.

Quadrat et Aristide ont composé des apologies pour les chrétiens. Il reste des morceaux de l'apologie de Quadrat : celle d'Aristide est entièrement perdue.

S. Polycarpe, mort en 166, nous a laissé une épître aux Philippiens, qu'on lisoit encore dans les églises d'Asie, 300 ans après son martyre.

Athénagore, 166. Il a fait une apologie des chrétiens, que nous avons entière, avec un traité de la résurrection des morts.

S. Justin, 167. Les principaux ouvrages, et les plus certains qui nous restent de lui, sont ses deux apologies, son dialogue avec Tryphon et la première partie du traité de l'Unité de Dieu.

Méliton composa beaucoup d'ouvrages pleins d'esprit et d'élégance, dont il ne reste que des fragments, dans l'un desquels on trouve un catalogue des livres de l'ancien Testament : il est conforme à celui des Juifs, excepté le livre d'Esther, omis par Méliton.

Hégésippe, 181. Il a fait la première Histoire de l'Eglise, dont Eusèbe nous a conservé des fragments.

Théophile, évêque d'Antioche sous l'empire de Commode. Il nous reste de lui l'élégant traité à Antolique sur le vrai Dieu et la vérité du christianisme. Il s'est servi le premier du mot *Trinité*, pour exprimer la distinction des personnes divines, 186.

Apollinaire, évêque d'Hiéraples, dont presque tous les écrits sont perdus.

S. Denys, évêque de Corinthe, sous le pontificat de Soter, fameux par les huit belles épîtres qui nous restent de lui.

Hermias, philosophe chrétien, dont il nous reste un ouvrage imparfait qui relève les absurdités de la philosophie païenne.

Rhodon a laissé un ouvrage sur les six jours de la création, et quelques fragments d'un traité contre Marcion, recueillis par Eusèbe.

S Irénée, évêque de Lyon, 203, auteur d'une lettre du Schisme, d'une autre sur la Monarchie ou l'unité de principe, d'un traité de l'Ogdoade contre les valentiniens. Ces ouvrages ont été conservés en partie. Il nous reste une ancienne version latine de tout le traité des hérésies de ce Père, avec quelques fragments de l'original grec.

S. Clément, prêtre de l'église d'Alexandrie, mort dans les commencements du troisième siècle. Il nous reste son petit traité sur les qualités du riche qui sera sauvé; son Exhortation aux gentils, son Pédagogue ou abrégé de la morale chrétienne, ses Stromates ou tissu des plus beaux traits de la philosophie chrétienne, et des fragments de ses Hypotyposes. 216.

Minutius-Félix. Beau dialogue en faveur de la religion chrétienne.

Jule-Africain. Son ouvrage chronologique fait en partie le fond de la Chronique d'Eusèbe.

Tertullien, mort vers le milieu du III.e siècle. Ses meilleurs ouvrages sont l'Apologétique en faveur du christianisme, et ses Prescriptions contre les nouveautés hérétiques. Il a composé avant sa chute les traités du Baptême, de la Pénitence, de la Prière, de la Patience, de l'Ornement des femmes, des Spectacles. Quoiqu'il fût hors de l'Eglise quand il écrivit contre Marcion et Praxéas, et de la Couronne du soldat, ces ouvrages contiennent cependant plusieurs choses excellentes. Les plus mauvais sont les livres de la Monogamie, de l'Impudicité, de l'Ame, et du Manteau.

S. Hippolyte, martyr, vers 250. Outre son cycle pascal, il a composé beaucoup d'ouvrages, dont peu restent entiers.

Origene, mort en 253. C'est le plus fécond des écrivains ecclésiastiques : le nombre de ses ouvrages monte à plus de six mille. Son attachement au sens allégorique l'a induit en plusieurs erreurs, auxquelles ses disciples en ont encore beaucoup ajouté de plus grossières. Son traité des principes est le plus répréhensible.

S. Cyprien, 258. Il nous reste de lui 81 lettres, quelques pièces de vers, et plusieurs traités, dont les plus estimés sont ceux des Tombés, de l'Unité de l'Eglise, des Œuvres de miséricorde, et de l'Aumône. Lactance le donne pour le premier des Pères véritablement éloquents. Il a en effet cette heureuse égalité d'imagination et de jugement, qui produit la véritable éloquence. Son style mâle et véhément, brillant, sublime et majestueux, n'a rien cependant de la déclamation, il joint l'aménité à la pureté et au naturel.

Ammone-Saccas. Il reste de lui, dans la bibliothèque des Pères, une concorde des quatre évangiles, composée uniquement du texte sacré, sans y ajouter et sans en omettre un seul mot.

S. Denys d'Alexandrie 264. De tous ses écrits, il ne reste en entier, d'une manière incontestable, que sa lettre à Basilide sur différents points de discipline.

S. Grégoire Thaumaturge, 270. Il a laissé une Epître canonique de grande autorité, et un panégyrique très-éloquent d'Origène.

Arnobe. Son apologie réfute beaucoup mieux les moyens et les calomnies des païens, qu'elle ne parle de la religion chrétienne.

S. Anatolius de Laodicée. Nous avons de lui un traité de la pâque.

S. Méthode de Tyr, dont il reste le Festin des vierges, et quelques fragments d'autres ouvrages.

S. Pamphile, martyr, 309. Il a laissé une Apologie d'Origène.

Lactance, nommé le Cicéron chrétien, pour la pureté de sa diction. On ne lui conteste pas les livres de la Colère de Dieu et de la Formation de l'homme. On lui a supposé beaucoup d'écrits; mais on ne sauroit guère douter que le

traité de la mort des persécuteurs ne soit de lui.

Materne a laissé un traité sur les Erreurs des religions profanes.

S. Alexandre d'Alexandrie, 326. Il en reste deux lettres qui font beaucoup regretter le grand nombre de celles qui sont perdues.

PRINCIPAUX CONCILES.

Concile de Jérusalem, célébré par les apôtres vers l'an 31, le premier et le modèle des conciles généraux. Comme il y avoit diversité de sentiments sur une matière importante, les apôtres et les premiers pasteurs se rassemblent en aussi grand nombre qu'il est possible. Le prince des apôtres préside à l'assemblée; il propose la question; on délibère mûrement et avec liberté; il dit le premier son avis, mais il n'est pas le seul juge. La décision fondée sur les monuments de la révélation divine, formée par le concert des suffrages envoyés aux églises particulières, y est donnée et reçue, non comme un jugement humain, mais comme un oracle du Saint-Esprit. Elle déchargeoit des observances mosaïques les gentils qui embrassoient l'Evangile, leur défendoit les souillures de l'idolâtrie et de la fornication réputée presque indifférente par les idolâtres, et leur faisoit une loi positive de s'abstenir du sang et des viandes suffoquées.

Les canons dits des apôtres, et les constitutions apostoliques, quoique fort anciens, ne sont point des apôtres.

Les lettres attribuées aux papes qui précèdent S. Sirice, excepté la première épître de S. Clément aux Corinthiens, ne sont pas non plus des pontifes dont elles portent les noms, ou n'ont au moins aucun caractère d'autorité. Plusieurs contiennent des règles de discipline inconnues aux premiers siècles, et la plupart ont été fabriquées dans le huitième ou le neuvième.

Concile de Pergame, qui condamne les colorbassiens, espèce de valentiniens en 152.

Concile d'Hiéraples en Phrygie, pour condamner Montan, Théodore et leurs sectateurs, en 173.

Conciles de Rome, de Césarée en Palestine, du Pont, de Corinthe, d'Oshroëne et de Lyon, pour faire célébrer la pâque le dimanche d'après le 14 de la lune de mars, en 196.

Concile de Rome sous le pape S. Victor, contre les asiatiques quartodécimans, en 197.

Concile de Lyon, où l'on confirma l'usage contraire à celui des quartodécimans, et où l'on exhorta néanmoins le pape Victor à la modération envers les asiatiques, vers l'an 197.

Concile de Carthage, qui défend de nommer un ecclésiastique pour tuteur ou pour curateur, vers 217.

Concile d'Alexandrie, où Origène fut condamné pour s'être mutilé, 231.

Concile de Bostre ou de Philadelphie, contre Bérille, qui faisoit de Jésus Christ un pur homme, 242.

Concile d'Ephèse, contre Noët qui nioit la distinction des personnes divines, 245.

Concile d'Arabie, contre ceux qui soutenoient que les âmes mouroient et ressusciteroient avec les corps, 248.

Concile d'Achaïe, contre les valésiens qui se faisoient eunuques, 250.

Quatre conciles de Carthage, sous S. Cyprien, contre les schismatiques, et pour le réglement de la pénitence.

Deux conciles de Rome, sous le pape S. Corneille, pour la confirmation des ca-

nons pénitentiaux de Carthage, et pour la réunion des confesseurs, 251.

Concile de Rome contre les rebaptisants, 256.

Deux conciles d'Antioche, pour venger la divinité de Jésus-Christ contre Paul de Samosate, en 364 et en 369.

Concile d'Elvire, à qui l'on attribue quatre-vingt-un canons pénitentiaux, tirés vraisemblablement de plusieurs conciles, vers 300.

Deux conciles d'Alexandrie, contre Mélèce, en 301, et en 305 ou 306.

Concile de Cirte ou Zette, où plusieurs évêques traditeurs se donnèrent réciproquement l'absolution, 305.

Concile de Carthage, qui élut pour ce siége Cécilien, dont la déposition, faite peu après par les évêques de Numidie, donna lieu au schisme des donatistes, 312.

Concile de Rome, contre les donatistes, 313.

Concile d'Arles, assemblé de tout l'Occident, contre les donatistes, 314.

Concile d'Ancyre, remarquable par se canons, et parce qu'il y est parlé des corévêques pour la première fois, environ 314.

Concile de Néocésarée, pour la discipline, 313 ou 315.

Trois conciles d'Alexandrie, sous saint Alexandre, contre Arius et ses sectateurs : dans le troisième tenu par Osius, on condamna aussi les collutiens qui prétendoient que Dieu n'est point l'auteur du mal physique.

Concile de Nicée, compté pour le premier concile général, et qui dura depuis le 28 juin jusqu'au 25 août 325. Osius y présida, au nom du pape Silvestre. On y définit la consubstantialité du Fils de Dieu avec son Père; on anathématisa Arius et ses sectateurs; on y réunit à l'Eglise la plupart des méléciens, on fixa la pâque au dimanche d'après le 15 de la pleine lune de mars; l'on dressa vingt canons de discipline.

FIN DE LA TABLE CHRONOLOGIQUE DU I.er VOLUME.